Documents per l'estudi de la lenga occitana

LOUIS QUEYRAT

LE PATOIS DE LA RÉGION DE CHAVANAT GRAMMAIRE ET FOLKLORE



Le Dr QUEYRAT.



INSTITUT D'ESTUDIS OCCITANS DE PARIS

ISBN 2117-9271 - N°116

Louis Queyrat
Le patois de la région de Chavanat.
Grammaire et folklore
Presentacion per Joan Francés Blanc
Compte rendut de Joseph Nouailhac

Reproduccion anastatica del libre paregut en 1927 a Garait, çò de Lecante (vi+384 paginas)

Documents per l'estudi de la lenga occitana n°116 (ISSN 2117-9271)

ENSENHADOR



Louis Queyrat

Chavanac, entre Auvèrnhe e Lemosin

Vincent Jules Louis Queyrat es declarat lo 2 de decembre de 1856 a la comuna de Chavanat per son grand Antoine Queyrat. Es nascut lo meteis jorn a 3 oras del matin, de Louis Léonard Queyrat, metge e sa femna Catherine Adèle Mignaton. Lo nom s'escriguèt abans Queirat, se deu transcriure Cairat. Coma sovent al sègle XIX, lo prenom d'usatge es pas lo primièr de la lista.

Louis Queyrat faguèt sa carrièra illustra coma metge a París, ont arribèt tre la quatrena. S'especializèt en dermatologia e venerologia e renovèt l'espital que n'èra director.

Pasmens doblidèt pas lo país e la lenga, que parlava tre que podiá a París amb lo mond de Cruesa. Publiquèt sul parlar de Chavanac aquela gramatica seguida d'una part folclorica, e un diccionari que serà lo DELO n°117-18.

Lo parlar de Chavanc es una mena de nòrdoccitan de sintèsi, qu'es al limit de l'auvernhat e del lemosin. Los contes de Cairat son estats reütilizats per mai d'un autor de tria, coma lo Joan Pèire Baldit (*Contes populaires du Limousin*).

La numerizacion de la gramatica ven de la bibliotèca numerica de Lemosin: http://www.bn-limousin.fr/archive/files/095c25361f3aa9583c3280ce8d85df3d.pdf

Lo rendut compte de Josèp Noalhac dins *Lemouzi* ven de la BNF: http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6549752f/f55.item

Joan Francés Blanc

Le parler de Chavanat et les Contes de veillées (rendut compte per Joseph Nouailhac, *Lemouzi*, 1928, pp. 43-45)

« Que chacun se fasse un devoir et un honneur d'apporter, au grenier commun, bien drue et bien bottelée, la gerbe qu'a produite son petit champ ». Et ce vœu de Gaston Paris, un autre grand historien de notre vieille langue, notre compatriote Antoine Thomas, le précisait en ces termes : « Je rêve d'un atlas linguistique de la Creuse où chaque commune viendrait apporter son témoignage ». Le docteur Louis Queyrat, médecin des hôpitaux de Paris, un enfant de Chavanat, passionnément fidèle au pays, a mis vingt ans à composer sa gerbe, et il nous la livre sous un titre trop modeste (1). En réalité, il n'a rien laissé « à glaner » et nous pouvons en toute confiance placer parmi les meilleurs ouvrages de ce genre ce livre savant, si fortement documenté et d'une lecture si agréable. Aussi bien l'auteur a été à bonne école : son père, médecin de campagne, écrivait des fables et des chansons patoises ; sa nourrice et ses bonnes ne savaient pas un mot de français ; ses vacances le rendaient à ses amis les paysans ; à Paris même, il parlait la vieille langue avec sa clientèle d'émigrants creusois.

***

Je parlerai peu de la grammaire qui est claire et précise sans posséder la saveur originale, les images, les envolées et les invectives de celle de J. Roux, poète et rénovateur de la langue limousine. En attendant la publication du vocabulaire qui contiendra plus de 8.000 mots et nous étalera les richesses d'un langage demeuré si longtemps à l'abri des adultérations du dialecte auvergnat comme du dialecte limousin, ce qui m'a le plus frappé, c'est la douceur singulière de ce parler. Il a quelque chose de mouillé, de zézéyant, de velouté, de glissant ; c'est indéfinissable : cela rappelle le dialecte vénitien. L'*l* mouillée abonde plus que dans le reste du Limousin (écrit par l'auteur *cli* ou *gli*). On dit, par exemple, *cliâou*, (clef), (1) *cliuchié*, clocher, *glièbre*, lièvre, *glinsôou*, drap de lit, *begliâou*, peut-être. Les dentales sont souvent supprimées : on prononce *Guioû*, Dieu, *gliable*, diable, *guire*, dire. Des diphtongues allongent et font traîner les mots d'une manière chantante : comparer *le côou*, lequel avec *lou qual*, *le nouôtre*, le nôtre avec *lou nautre*. Enfin, à Chavanat, on évite avec soin l'hiatus auquel sont indifférents les gens du Haut-Limousin ; on

---

(1) *Contribution à l'étude du Parler de la Creuse. Le patois de la région de Chavanel. T. I. Grammaire et Folk-lore*, 392 p. in-8°, Guéret, chez J. Lecante, 6, rue de la Mairie, 1927.

(1) L'auteur écrit comme l'on parle et supprime toutes les lettres inutiles.

prononce *lous-aoutres-omes*, et non *lou aoutre ome*. « Dans notre région, en effet, dit le Dr Queyrat, on recherche avant tout l'euphonie ».

***

Dans cet harmonieux parler, on disait des histoires aux veillées de village. Le village creusois, la veillée creusoise, mon Dieu ! elles ressemblent comme frère et sœur à tous les vieux villages et à toutes les veillées d'autrefois en pays limousin. Inutile de les décrire à nouveau. Mais les histoires ! Ah ! les anciens de Chavanat peuvent être fiers de leurs dons de conteurs, car il n'est pas possible de trouver contes plus plaisants, plus fins, plus malicieux. Assurément ils ont souvent puisé, sans le savoir, dans le fonds commun éclos sous le manteau de milliers et de milliers de cheminées dispersées dans toutes les campagnes. Laissons aux folklorites la tâche ardue et incertaine de rechercher les origines, influences et interpénétrations. Je constate tout bonnement que moi qui ai lu et entendu une jolie collection de contes, j'en ai trouvé ici de totalement inédits ou de si ingénieusement habillés à la mode du pays qu'ils en avaient pris une tournure presque originale (1).

Telles sont les histoires de la *Guerito* (la Marguerite), une vieille gardeuse de chèvres de Villemonteil, les histoires de Jarnages, dont les habitants sont, de temps immémorial, en butte aux moqueries des autres Marchois. Tel le miracle de Saint-Alvard qui perdit sa paroisse, son église et sa réputation à cause du mauvais poirier dans lequel avait été taillée sa statue, chef-d'œuvre de fantaisie narquoise que le Dr Queyrat nous permettra bien de reproduire un jour pour l'amusement de nos lecteurs. « Comment fut baptisé le plateau de Millevaches », nous l'apprenons dans une gracieuse et féérique histoire de seigneurs, de bonnes fées, de fille noble, de manant amoureux, et d'animaux reconnaissants. Il y a des légendes sur le petit homme de la lune, des contes où revivent le loup et le renard et les animaux de la ferme, à la manière des fabliaux du Moyen-Age, des histoires de loups-garous et de revenants, et d'horrifiques histoires de diables associées au mystère des pierres chambranles et des mégalithes semés dans la lande.

Les plus divertissantes et celles qui révèlent le mieux la psychologie paysanne sont, à mon sens, celles qui mettent en scène des types humains. Voici des curés bons vivants, des hommes simples d'esprit comme ce Pierre Labuse, — parent du Champalimau de Bombal — qui écoutait trop sa femme, voici des seigneurs méchants et bêtes et d'autres débonnaires, et des vilains rusés et hardis qui arrivent à vaincre le mauvais sort et à sortir de l'immémoriale misère. Tout est naïvement dit, effleuré d'un trait léger, sans fioritures, sans étalage de sensiblerie. Deux jeunesses se sont rencontrées au bois. « Ils revinrent tous les deux à la mai-

---

(1) Ajoutons que le livre consacré au folk-lore contient, en dehors des histoires de veillées, des *rouginâ* (rengaines), des prières, des devinettes, des chansons et des berceuses dont Léon Branchet a écrit la musique.

son ; ils se regardaient tout le long du chemin et se trouvaient bien gentils, tant et si bien qu'ils se marièrent et furent bien heureux ».

Le paysan n'est pas déclamateur. Il ne s'indigne pas trop contre les mauvais seigneurs : « Les seigneurs ce sont des gens commme les autres, il y en a de bons, mais il y en a encore davantage de mauvais : celui-là était « méchant comme un âne rouge et bête comme trois buses réunies ». De la misère, il parle décemment, avec une courageuse bonne humeur. Les pauvres sont des gens qui ont bien du mal à vivre « ou qui, tel Pierre le *Croucau* (le Croquant) ont « une femme et pas de bien ».

Cette misère qui forme le fonds du tableau et qui s'infiltre partout comme la brume et l'eau, nos paysans en écartent résolument l'image aux veillées. Ils sont pareils au peuple des villes amoureux de romans ou de films finissant bien ; ils se délectent aux contes d'où la misère est à la fin expulsée soit par l'intervention des fées, soit par le courage et par l'*eime* (l'intelligence) du manant. Et quand la pauvreté ne s'en va pas, on s'y résigne bravement, tel ce philosophe de *Pipo-re* (Pipe-rien) dont nous avons le plaisir de faire la connaissance aux veillées de Chavanat.

« Il y avait dans le temps un pauvre diable qu'on appelait Pipe-rien. Il ne possédait pas grand'chose, mais il était honnête, n'était pas envieux et se contentait de ce qu'il avait, c'est-à-dire presque rien. On l'appelait Pipe-rien, parce que quand il allait par les chemins il avait toujours une pipe à la bouche, mais comme il était pauvre, il n'avait jamais le moyen d'acheter du tabac pour mettre dans sa pipe et il ne prenait rien du tout ».

Or, Saint-Pardoux et Saint-Pierre en tournée dans le pays (ils allaient souper et coucher chez la famille Clément qu'ils aimaient bien), lui ayant offert la richesse ou le paradis, il n'accepte ni l'une ni l'autre et voici ce qu'il répond :

« La richesse, ça ne me fait pas faute ; je suis plus heureux dans ma pauvreté que bien des riches avec tout leur argent, je n'en veux donc pas. Quant au Paradis, je n'ai jamais fait de mal ; toutes les fois que je l'ai pu, j'ai même fait le bien ; s'il y a une justice au ciel je suis donc bien sûr d'y aller ; je n'ai pas besoin non plus de demander le paradis. Mais comme il est des fois où je crève de faim et de soif, je voudrais que tout ce que je demanderai se trouve dans mon bissac. »

Et il est bien raisonnable, Pipe-rien. Il ne demande que du pain, du boudin et une chopine de vin !

Quand nos paysans ne conteront plus d'histoires de veillées, n'est-il pas à craindre qu'ils perdent beaucoup de cet optimisme, de cette belle humeur, de cette patience souriante qui les a aidés pendant des siècles à « tenir » sur la terre ancestrale ?

J. Nouailhac.

PRÉFACE

« Il faudrait que chaque commune, d'un côté, chaque forme, chaque mot, de l'autre, eût sa monographie purement descriptive faite de première main... Que chacun se fasse un devoir et un honneur d'apporter au grenier commun, bien drue et bien bottelée, la gerbe qu'a produite son petit champ ! ».

(Gaston Paris, *Discours prononcé à l'Assemblée générale de clôture du Congrès des Sociétés savantes,* 26 mai 1888).

« Je rêve d'un atlas linguistique de la Creuse où chaque commune viendrait apporter son témoignage ».

(Antoine Thomas, *le Creusois de Paris,* 1re année, n° 5, 12 juillet 1902).

J'ai essayé de réaliser pour ma petite commune creusoise de Chavanat le desideratum de Gaston Paris et d'Antoine Thomas. La gerbe est drue : j'ai mis plus de vingt ans à l'amasser et la voici maintenant bottelée, bien ou mal, je ne sais, mais si la moisson a exigé un assez dur labeur, je dois dire que j'ai eu à la faire plus de plaisir encore que de peine.

Cet ouvrage ne devait être tout d'abord qu'un glossaire très restreint destiné à être annexé à un livre descriptif, illustré de nombreuses photographies, que j'ai mis sur le chantier il y a bien longtemps et que j'avais rêvé de publier sur la vallée du Taurion, affluent de rive droite de la Vienne et dont le cours — long d'une centaine de kilomètres (1) — se déroule entre des gorges sauvages et pittoresques, au milieu d'un pays de superstitions, de monuments druidiques, de fées et de légendes. Dans cette vallée du Taurion, on parle couramment, à côté du français, l'ancien langage, — dialecte roman, — aux sonorités harmonieuses, aux

(1) 96 kilomètres. Derennes et Delorme. *Géographie du département de la Creuse.* Guéret, Librairie Amiault, 1888, p. 34. — 125 kilomètres. Paul Joanne. *Géographie de la Creuse.* Paris, Librairie Hachette, 1907, p. 16.

expressions imagées ; il est même un certain nombre d'habitants, parmi les anciens, qui comprennent, mais ne parlent pas du tout le français. Aussi, même avant l'appel linguistique de mon ami Antoine Thomas, qui me fut une précieuse incitation, m'avait-il paru intéressant d'indiquer les expressions les plus courantes, les plus curieuses du parler régional, puis, petit à petit, je me suis passionné pour cette résurrection de mon cher et vieux patois ; les mots se sont ajoutés aux mots, les pages aux pages, jusqu'à constituer un gros volume. Quoi qu'il en soit, il ne s'agit pas à proprement parler d'un dictionnaire, mais d'un vocabulaire, j'entends que le nombre des mots a été volontairement limité (huit mille environ).

J'ai voulu également tenter de fixer les règles de ce parler local, d'où la grammaire patoise qui précède le vocabulaire. C'est ce qui a constitué la partie la plus difficile mais aussi la plus intéressante, pour moi du moins, de ce travail. En effet, on pratique une langue, on la parle, à peu près comme on marche, c'est-à-dire sans chercher à analyser le comment ni le pourquoi ; et de même qu'il est fort intéressant de connaître le jeu des articulations, les muscles qui entrent en action pour produire la marche et les nerfs qui les commandent, de même on prend le plus vif intérêt à chercher les lois en vertu desquelles s'est formée une langue et les règles qui régissent leur application.

J'aurais voulu pouvoir me guider sur la grammaire limousine de Chabaneau, malheureusement elle est épuisée et il m'a été impossible de me la procurer ; c'est en m'aidant de l'excellente grammaire italienne de Motti (1), puis des grammaires françaises non moins bonnes de Larive et Fleury (2), d'une part, Brachet et Dussouchet (3), d'autre part, enfin de la Grammaire Périgourdine de Jean Daniel (4), que j'ai établi, du mieux que j'ai pu, les règles de notre parler.

Je viens d'écrire, à propos de notre patois, le mot « résurrection ». C'est qu'en effet notre vieux langage tend à disparaître sous l'envahissement graduel du français et c'est grand dommage, car sa connaissance est d'un grand charme d'abord, d'une grande utilité ensuite. Celui qui possède ce parler a, par cela même, les plus grandes facilités pour apprendre l'italien, l'espagnol et le portugais. Pour

---

(1) Motti. *Petite grammaire italienne*, 5e édition. Paris, Librairie Le Soudier, 176, Boulevard Saint-Germain, 1912.

(2) Larive et Fleury, *Grammaire Française*. Paris, Librairie Armand Colin, 1912 et 1920.

(3) Brachet et Dussouchet. *Nouveau cours de Grammaire Française*, 15e édition. Paris, Hachette, 1904.

(4) Jean Daniel. *Eléments de Grammaire Périgourdine*. Périgueux, imprimerie Ribes, 1911.

l'italien, en particulier, il existe une similitude très grande entre les deux langues. En voici, au hasard des souvenirs, quelques exemples qu'il serait facile de multiplier :

Les mots français	**se disent en parler creusois**	**et en Italien**
ail	*aglio*	*aglio*
bercer	*nîna*	*ninnare* (bercer en chantant)
blesser, frapper	*feri*	*ferire*
souffler	*bufa*	*buffare*
revenir	*torna*	*tornare*
ce soir	*qete ser*	*questa sera*
la toile	*tèlo*	*tela*
l'huile	*oglie*	*olio*
la vie	*vito*	*vita*
sors !	*vaï de fouoro !*	*va di fuori !* (**prononcer** *fouori*)
ici	*qi*	*qui*
tu es	*te sè*	*te sei*
j'étais	*y'èro*	*io era*
je bois	*ye beve*	*io bevo*
la nappe	*lo touaglio*	*la tovaglia*
amas, accumulation	*counjièro* **(pour la neige)**	*congerie*
noyer	*neja*	*annegare*
la collation	*le moreinde*	*la merenda* (Il est d'ailleurs des districts du Piémont où l'on dit *morendo* et *morendare*).
goûter, faire collation	*moreinda*	*merendare*
la moitié	*lo meïto*	*la metà*
l'hiver	*l'eïvarno* **(durée de la saison)**	*inverno*
crier en pleurnichant	*chiâla*	*ciarlare* (**prononcer** *chiarlare*)
doucement (marcher)	*pian-piâno*	*pian-piano*
le ver	*verme*	*verme*
la gifle	*lo cliafo*	*lo schiaffo*
les cils	*la ciglia*	*le ciglia*
la race, **une catégorie de personnes**	*lo jein*	*la gente*
maintenant	*ôouro*	*ora* (A Turin on dit *aure*, prononcer *ôoure*, et dans le dialecte carmagnol *ouro*, prononcer *ôouro*, ce qui est identiquement notre mot patois).
fripier, chiffonnier	*rogoqié*	*rigattiere*
éruption croûteuse	*rougno*	*rogna*
la poutre	*le trâou*	*il trave*

Autre rapprochement : les mots *chanvre, épi, lierre, manque, mensonge, ongle*, sont du féminin dans le patois creusois comme en italien.

Mêmes analogies pourraient être relevées entre le parler creusois et l'espagnol ou le portugais, et cette étroite parenté n'existe

pas seulement pour les mots, mais encore pour les tournures de phrases et ce que j'appellerai l'idéologie de la langue.

A cela d'ailleurs il n'y a rien de surprenant : l'italien, l'espagnol, le portugais, le parler creusois étant tous issus, avec plus ou moins de modifications, de la langue latine, mais — à ne parler que du creusois — d'autres langues ont pu y laisser leur empreinte : langue des peuplades primitives, autochtones; langue celtique, les Celtes, avec lesquels on s'accorde à confondre les Gaulois, ayant été les conquérants qui ont précédé les Romains et ayant laissé en tout cas de nombreuses preuves de leur influence dans la Creuse sous forme de monuments druidiques : *Dolmen de Blessac* (près de Sagnat-Soubrenas) connu sous le nom de Cabane des Fées, *Dolmen de Crocq*, appelé Pierre-Levée, et situé dans le bois d'Urbe. Ce beau dolmen, dont la table a plus d'un mètre d'épaisseur, est représenté dans le *Dictionnaire* de Valadeau p. 90 bis (1), *Dolmens de Ménardeix*, commune de Pionnat. Ces dolmens connus sous le nom de *Peïra Foda* (Pierres des Fées) sont au nombre de deux (V. *Bulletin de la Soc. Arch. de la Creuse*, T. VIII, p. 224 avec dessin). *Dolmen de St-Priest-la-Feuille*, appelé *Peïro Fâdo*, représenté par un dessin dans le *Dictionnaire* de Valadeau, (p. 282 bis), *Pierre en équilibre d'Ep. Nell*, *Pierres Jomâtres*, commune de Toulx-Ste-Croix, (Voir dessin dans le Dictionnaire de Valadeau, p. 304 bis et 282 bis) et en particulier, en ce qui concerne la vallée du Taurion, le très beau *Dolmen de Ponsat*, commune de St-Georges-la-Pouge, connu sous le nom de *Peïro levado* (Pierre levée); la *Pierre branlante*, dite *Peïro Chobranlo*, (Pierre qui se balance), située entre le tènement du village de la Forêt-Belleville, commune de Vidaillat, et celui du village de Nadapeyras, commune de Soubrebost, représentée par un dessin dans le Dictionnaire de Valadeau, p. 210 bis, enfin les étranges *Pierres de Persée*, près de la Martinèche, commune de Pontarion, surtout *lo Peïro dôoù ndoù eïboleï*, (la Pierre des Neuf Marches).

En ce qui concerne la langue gauloise, voici ce qu'en disent MM. Hatzfeld, Darmsteter et A. Thomas dans le remarquable chapitre qu'ils ont consacré à la formation de la langue française (2).

« Nous connaissons environ quatre cent cinquante mots gaulois, soit « par le témoignage des divers auteurs latins et grecs, soit par celui des « rares inscriptions conservées ou des glossaires... Une fois la Gaule « incorporée dans l'empire romain, les Gaulois ont vite oublié leur

---

(1) Valadeau. *Nouveau dictionnaire historique, géographique et statistique illustré de la Creuse*. Guéret, Librairie Amiault, 1892.

(2) *Dictionnaire général de la Langue Française*. Paris, Delagrave, T. 1, p. 11 et 12.

« langue pour apprendre le latin. Si le lexique gaulois n'a pas « complètement disparu, c'est que, d'une part, le rôle important joué « par la Gaule dans les destinées de Rome a pu mettre à la mode dans « la société romaine quelques mots qui se sont vite incorporés au latin « proprement dit, et que, de l'autre, les Gaulois romanisés ont continué « à se servir, tout en parlant latin, des mots indigènes pour désigner « certains objets qui leur étaient familiers et qui sans doute n'avaient « pas de nom exactement correspondant dans cette langue. De toute « façon les mots d'origine gauloise ont revêtu la forme latine et c'est « sous cette forme que nous allons en dresser la liste par ordre « alphabétique ».

Et les auteurs citent 25 noms de provenance gauloise assurée et 20 autres où elle leur paraît très vraisemblable. Parmi les premiers je relèverai comme intéressant notre parler :

Mots gaulois latinisés	Mots français	Mots du parler creusois
Alauda	*alouette*	*lôouveto*
bascauda	(ancien français *baschoë* vaisseau pour transporter la vendange et peut-être bâche	*bâcho*
beccum	*bec*	*bé*
benna	*banne*	*beno*
betulum	*bouleau*	*bessâou*
braca	*braie*	*brayo*
brogilum	*breuil* (taillis)	*le Breuï* (nom de village)
bulga	*bouge* (sac)	*bojo*
cambiare	*changer*	*chanja*
carpentum	*charpent (ier)*	[*chorpeinto*] *chorpeinqié*
carrum	*char*	*chorto*
leuca ou *leuga*	*lieue*	*lègo*

Dans la deuxième série nous voyons :

bodina	*borne*	*boueïno*, *bouorno* (*bolo* au Mas-d'Artige)
cleta	*claie*	*cliedo*
cumba	*combe*	*counbo*
glitia	*glaise*	*glèso*
landa	*lande*	*lando*, *brando*
olca	*ouche*	*ôoucho*
taratrum	*tarière*	*torodéôou*
vernium	*vergne*	*vergnâou*
viriola	*virole*	*virolo*

Quant aux peuplades existant dans notre pays avant les Celtes ou Gaulois, M. Camille Julian dans son *Histoire de la Gaule* (Librairie Hachette 1908) incline à penser que ces peuplades autochtones étaient les Ligures « qui au VIe siècle avant notre ère occupaient toute la Gaule. Les « Grecs qui ont été les premiers à nous parler d'elles (ces peuplades) les » ont appelées les Ligures, λίγυες ; les Latins diront *Liguses* ou « *Ligures*... Même à l'époque de César on se souvenait encore dans le « monde gréco-romain des temps reculés où le nom de ligure s'était « étendu sans partage sur la Gaule entière ». (T. I, loc. cit. p. 110 et 111). « Ceux, ajoute-t-il, (p. 119 et 120) qu'on nommera plus tard les Celtes « et les Bretons seront à la fois les petits fils de Gaulois immigrés et « de Ligures indigènes ».

Voilà d'autre part ce que dit M. Salomon Reinach, dans son intéressant livre d'Orpheus (1), sur les Celtes ou Gaulois (p. 162). « Les « Celtes dont parlent les historiens classiques sont des conquérants qui, « venus de la rive droite du Rhin, ont envahi tour à tour la Gaule, une « partie de l'Allemagne, les Iles Britanniques, l'Espagne, le nord de « l'Italie, la vallée du Danube ; quelques-unes de leurs tribus guerrières « ont passé jusqu'en Asie-Mineure et y ont occupé une province qui leur « doit son nom (la Galatie). Ces Celtes, Gaulois ou Galates, n'ont pas « conquis des pays déserts ; partout ils ont trouvé des populations plus « anciennes dont ils ont adopté la civilisation et sans doute aussi les « idées religieuses. Déterminer ce qu'ils y ont ajouté est impossible ; « peut-être n'y ont-ils pas ajouté grand chose. Quand on parle des « religions celtiques, il ne faut donc pas oublier que l'on entend par là « des religions dont les éléments essentiels sont certainement antérieurs « aux Celtes de l'histoire et qu'on pourrait aussi bien appeler ligures, « ibères ou même sans préciser davantage ouest-européennes ».

Et plus loin (ibid. p. 166). « De toute la littérature religieuse des « Celtes qui, d'ailleurs, était plutôt orale qu'écrite, il ne nous reste pas « une ligne... » (2).

Le malheur, pour la reconstitution des parlers préromains, a été que les érudits se sont surtout attachés à en chercher les traces dans le latin, dans les glossaires, au lieu d'aller sur place dans les pays celtico-gaulois, tels que le Plateau Central, chercher dans l'idiome des

---

(1) *Histoire générale des Religions*. Paris, Alcide Picard, 18 et 20, rue Soufflot, 1909, 8e édition.

(2) Cf. Deniker. *Les Races et les Peuples de la Terre*. Librairie Reinwald, 15, rue des Saints-Pères, Paris 1900, p. 380, 381, 408. — D'Arbois de Jubainville, *Les Celtes*. Libr. Fontemoing, 1904, Paris, p. 79 et 91. — Alexandre Bertrand. *La Religion des Gaulois. Les Druides et le Druidisme*. Libr. Ernest Leroux, 28, rue Bonaparte, Paris, 1897. — Albert Grenier. *Les Gaulois*. Libr. Payot, 106, Boulev. St-Germain, 1923.

paysans ce qu'il en reste encore. Et c'est pour cela que des livres tels que celui-ci peuvent apporter une contribution — si modeste qu'elle soit — à l'histoire philologique de notre pays.

Il semble bien, en effet, que la langue latine ait étouffé les parlers anciens et s'il en reste quelque chose il faut le chercher, et on doit le trouver parmi les mots peu employés par les conquérants et que par cela même les indigènes n'avaient pas à modifier. Cette particularité nous est démontrée d'une façon frappante par la langue anglaise. Lorsque Guillaume de Normandie eut fait la conquête de l'Angleterre, la langue française fut adoptée par les Saxons toutes les fois qu'ils avaient besoin de se faire comprendre de leurs vainqueurs, en dehors de ces cas ils conservaient leur idiome ancien. C'est ainsi, par exemple, que la viande de boucherie a pris et gardé une dénomination française, tandis que les animaux vivants ont conservé leur désignation saxonne : de là cette bizarrerie de la langue anglaise à savoir que les animaux une fois tués portent un autre nom que lorsqu'ils sont vivants, ainsi :

le bœuf vivant s'appelle *ox* (mot saxon) le bœuf tué *beef* (mot d'origine française
— mouton — *sheep* — mouton — *mutton* —
— porc — *swine* ou *pig* — porc — *pork* ou *porker* —
— veau — *calf* — veau — *veal* — (1)

Peut-être, en cherchant bien, arrivera-t-on à reconnaître dans ce palimpseste si difficile à déchiffrer qu'est le patois creusois, ce qui appartient à telle ou telle influence, à telle ou telle race. On parviendra certainement à retrouver dans quelque recoin des mots restés des langues autres que le latin. Il semble bien que certaines expressions telles que *chier* (prononcer *tchierr*) monticule élevé, haute colline, en général couronnée de rochers, *eïssouëto*, petite barrière devant la porte de la maison, *eïboleï*, marches, gradins, (vieux patois), *gorse*, haie, soient des vestiges de parlers antérieurs au latin. Ce n'est pas sans quelque surprise que j'ai retrouvé en Angleterre, dans le parler du Dartmoor, ce mot *gorse* signifiant ajonc, genêt, arbustes qui servent à faire les haies ; il figure d'ailleurs dans le dictionnaire. De même *brô* signifiant clôture, haie, limite, doit être d'origine préromaine (2). Le nom d'*Ep-Nell*, que porte une des Pierres Jomâtres, commune de Toulx-Ste-Croix, semble d'origine celtique et ainsi de beaucoup d'autres.

---

(1) C'est ce à quoi fait allusion Walter Scott dans le dialogue qu'il prête au porcher Gurth et au fou Wamba, esclaves du Saxon Cédric de Rothervood, in *Ivanhoë*. Edition Firmin Didot 1880 (traduction de M. P. Louisy) p. 8 et 9.

(2) Voir A. Thomas. *Revue Celtique*, T. XV, p. 216-219 — et Dottin, *Manuel pour servir à l'étude de l'antiquité Celtique*, Paris, 1906, Librairie Champion, p. 60.

Quoi qu'il en soit, je n'ai aucune autorité pour trancher ces délicates questions et je laisse à mon savant ami, le professeur A. Thomas, le soin de différencier, avec sa connaissance approfondie de l'origine et de la formation des langues romanes, la part qui revient à telle ou telle race dans la constitution du parler creusois. Ce que j'ai voulu faire ce n'est pas un livre d'érudition — j'y aurais eu fort mauvaise grâce — c'est simplement un livre pratique pour étudier et apprendre le patois creusois, d'une part ; d'autre part un livre de *folk-lore* (1). A écrire un tel livre j'avais quelques titres : né dans un coin perdu de la montagne creusoise, où j'ai passé mes douze premières années — celles où l'on s'imprègne le mieux — j'ai eu comme nourrice, comme bonnes, d'excellentes femmes qui ne savaient pas un mot de français, de sorte que mon enfance a été bercée par les sonorités chantantes de notre parler roman, puis j'ai été élevé dans le culte de notre patois par mon père, docteur en médecine, délicat lettré, excellent romanisant, qui a fait un grand nombre de fables, de poésies, de chansons patoises, dont quelques-unes ont eu leur moment de célébrité locale. Plus tard, soit comme lycéen à Louis-le-Grand, soit comme étudiant, soit comme médecin, je n'ai jamais manqué — (sauf pendant la terrible période de cette dernière guerre) — de venir plusieurs fois par an me retremper dans l'atmosphère maternelle et vivifiante de mes chères montagnes. A Paris même, je suis en rapport constant, soit par ma clientèle de ville, soit par celle de l'hôpital, avec mes compatriotes patoisants, (les Creusois émigrants ou établis à Paris sont très nombreux), et je continue à pratiquer notre vieux langage que je parle dès mon enfance.

Enfin ayant appris plusieurs langues étrangère, je pensais savoir par expérience ce que devait être un livre de ce genre.

Telles sont les raisons, jointes à un amour profond de ma petite patrie, qui m'ont donné la hardiesse d'entreprendre un tel travail et la patience nécessaire pour le mener à bonne fin. Je me suis efforcé de rendre cet ouvrage aussi pratique, aussi simple, aussi clair que possible, de façon à permettre l'étude facile de notre patois à

---

(1) Le mot anglais *folk-lore*, d'origine récente et qui a fait rapidement fortune, est composé des deux mots saxons *folk* (prononcer *fok*) gens (et par extension peuple), et *lore* savoir ; il signifie le savoir, les connaissances du peuple. « *Folk-lore* comprend « dans ses huit lettres les poésies populaires, les traditions, les contes, les légendes, « les croyances, les superstitions, les adages, les devinettes, les proverbes, enfin tout « ce qui concerne les nations, leur passé, leur vie, leurs opinions. Il était nécessaire « d'exprimer cette multitude de sujets sans périphrases et l'on s'est emparé d'un mot « étranger auquel on est convenu de donner une aussi vaste acception ». (Comte de Puymaigre, *Folk-Lore*, 1885) cité par Paul Sebillot, le *Folk-Lore*, O. Doin et Fils, 8, place de l'Odéon, Paris, 1913, p. 5. Du mot *folk-lore* on dérive *folk-loriste* (qui s'occupe de *folk-lore*), *folk-lorisme* (la science, l'amour du *folk-lore*), *folk-loriser* (faire du *folx-lore*).

ceux qui voudraient l'apprendre et à empêcher ceux qui le connaissent de l'oublier.

Je voudrais surtout inciter nos compatriotes à faire parler à leurs enfants notre idiome local, si expressif, si original. Il est des parents qui mettent un ridicule point d'honneur à empêcher leurs enfants de prononcer un seul mot de patois, qui discréditent notre langue natale. Je me suis souvent demandé à quel mobile ils obéissent : ont-ils peur que leurs enfants prennent et gardent un accent ? L'usage de notre parler ne laisse pas d'accent, en général, et quand par hasard il en reste, cet accent, très léger, n'est nullement déplaisant, bien au contraire. Combien plus harmonieux, plus agréable à entendre, en tout cas, que l'accent veule et traînard de certains parisiens ! Craignent-ils que ce ne soit « pas assez distingué ? » Si cette mesquine raison existait dans leur pensée, qu'ils se rassurent : les langues romanes sont actuellement tout à fait à la mode ; nombre de départements de *Langue d'Oc* ont à Paris des associations, des réunions où les plus illustres parmi nos littérateurs, nos artistes, nos savants, nos hommes politiques, tiennent à honneur de parler, de célébrer la langue du terroir. Il s'est produit à cet égard une véritable renaissance qui, je l'espère bien, ne fera que s'accentuer dans l'avenir.

Enfin les parents mal inspirés dont je parle, ont grand tort de ne pas inciter leurs enfants à apprendre le patois, parce que toutes les fois qu'on apprend une nouvelle langue, on acquiert, par cela même, des notions, des idées neuves, on prend — a t-on dit — *une âme nouvelle* : ceux qui apprennent le parler creusois acquièrent une âme harmonieuse et pittoresque.

En dernier lieu, la raison utilitaire devrait intervenir auprès d'eux, puisque, comme je le disais tout à l'heure, et qu'il est aisé de le démontrer, la connaissance de notre patois facilite singulièrement l'étude de plusieurs langues étrangères.

Pour tous ces motifs, ne laissons pas se perdre notre langue natale ; conservons-la, propageons-la : le Creusois, si attaché à ses montagnes, à ses rochers, à ses bruyères, se sent encore bien plus Creusois lorsqu'il comprend, à plus forte raison lorsqu'il parle la langue de ses ancêtres, le vieux patois de sa vieille province, de sa petite patrie. C'est qu'en effet, comme l'a dit Maurice Barrès (Réponse à Richepin, Académie française, février 1909) « chaque province de France, c'est une façon spéciale de « sentir, c'est un lien avec le passé, un principe de solidarité morale ». Une province qui perd son originalité de langage perd par cela même

son individualité. Malheureusement nous avons une administration à courte vue, à idées routinières et bornées, qui étouffe, au lieu de les encourager, les initiatives individualistes. Il faudrait comprendre cependant que le système de centralisation à outrance, favorisé par Napoléon I[er], a fait son temps et que ses résultats ont été si peu ce qu'on espérait que la France a failli en mourir ; il faut actuellement, à tout prix, décentraliser. C'est de la concurrence, de l'émulation que naissent les progrès, la vitalité d'un peuple !

A rester sur le terrain linguistique il serait désirable que l'on instituât en France pour chaque province (Bretagne, Pays Basque, Périgord, Limousin, Provence, etc...) un enseignement de la langue locale en faisant des dons en argent et en livres aux instituteurs qui consentiraient à se charger d'un cours du parler local. C'est ainsi qu'ont procédé chez eux nos amis et alliés les Anglais. A côté de l'anglais ils ont autorisé et encouragé l'enseignement de la langue gaëlique en Ecosse et en Irlande, de la langue manxe (sous-dialecte celtique) dans l'île de Man, l'enseignement du gallois dans le pays de Galles. Pour ce dernier des chaires de gallois ont été créées en 1872, 1883, 1884, aux collèges d'Aberystroytt, de Cardiff, de Bangor, etc... Récemment une université galloise et des écoles complémentaires du soir et du dimanche, pour les adultes, ont été ouvertes, si bien qu'en 1891 la population du Pays de Galles étant évaluée à 1.700.000 habitants, le chiffre des Gallois parlant le celtique était de 996.630 (Ravenstein). Et l'on sait que le Premier d'Angleterre, Lloyd George, allant, en 1917, dans son cher Pays de Galles, ce fut en gallois qu'on lui souhaita la bienvenue et en gallois qu'il répondit.

De même, l'étude du gaëlique a fait des progrès considérables et rapides. En 1881 il y avait 12 élèves pour l'examen du gaëlique : ils étaient 443 en 1888, 912 en 1890 ; depuis ils dépassent de beaucoup le millier (1). L'Allemagne, de son côté, ne cesse chez elle d'encourager les parlers régionaux. Voici des précédents à méditer et des initiatives à imiter. Par exemple ne pourrait-on pas au baccalauréat — section des sciences langues ou latin langues — accorder un certain coefficient à ceux des candidats qui posséderaient bien un des parlers régionaux que je mentionnais plus haut ?

En ce qui concerne ma petite patrie creusoise, si cet ouvrage pouvait

(1) Ces renseignements m'ont été fort obligeamment fournis par M. René Faux, avocat à la Cour, très au courant des choses de l'Angleterre ; je le prie d'en agréer ici mes bien sincères remerciements.

contribuer à faire connaître, à diffuser, à empêcher d'oublier notre langue natale, à maintenir notre personnalité régionale, je m'estimerais amplement dédommagé de la peine que j'ai prise pour le préparer, l'ordonner et l'écrire et du travail de plus de vingt années que je lui ai consacré.

Cet ouvrage comprend :

1° — *Une grammaire.*

2° — *Une annexe de folk-lore* (contes, légendes, devinettes, prières, chansons auxquelles j'ai joint la musique qu'ont bien voulu m'écrire M. Léon Branchet, le « ménestrel » du Plateau Central, et Madame Eugène Léonard, à qui j'en exprime toute ma reconnaissance).

3° — *Un vocabulaire patois-français* illustré de gravures, de photographies, et contenant une carte patoise de la région de Chavanat.

4° — *Un vocabulaire français-patois.*

J'ai tenté de reconstituer, aussi complètement que possible, le *folk-lore* de mon petit coin de Creuse. Les anecdoctes, énigmes, devinettes, proverbes que j'ai rapportés, je les ai scrupuleusement relatés tels que je les ai entendus. Peut-être, ça et là, trouvera-t-on quelques expressions qui pourront paraître un peu crues, c'est que le patois creusois, comme le latin, dont il dérive, ignore les réticences et les demi-teintes du français : il a la candeur de la nature.

Ma propension pour les sciences naturelles m'a fait donner un certain développement aux questions de botanique et de zoologie ; j'espère que ce ne sera pas sans utilité. De même, ma profession de médecin m'a conduit à indiquer, ça et là, les propriétés d'un certain nombre de plantes et leur usage, plus ou moins justifié, dans notre région.

Enfin, je dois ajouter que le dialecte que j'ai employé est celui que l'on parle dans la région de Chavanat. Outre que je n'aurais pas voulu employer un dialecte dont les nuances ne m'auraient pas été familières, je crois que topographiquement le choix ne pouvait être meilleur. La commune de Chavanat se trouve, en effet, à la limite des deux arrondissements d'Aubusson et de Bourganeuf, à 22 kilomètres de chacune de ces deux villes, à l'abri par conséquent des adultérations venues, d'une part, du dialecte auvergnat, d'autre part du dialecte limousin : le *parler* de Chavanat peut donc être considéré comme un bon type du patois creusois. Au courant de la plume j'ai indiqué, quand cela m'a paru intéressant — et en les marquant d'un

astérisque — les expressions, les prononciations particulières à d'autres régions de la Creuse, en mentionnant presque toujours les références que je savais absolument autorisées. Pour certaines difficultés de phonétique j'ai eu recours au système si ingénieux de M. l'abbé Rousselot, dont je n'oublierai pas le très aimable accueil.

Je tiens, en terminant, à remercier tous ceux qui par leur connaissance du patois et par leurs renseignements m'ont facilité la tâche, et plus particulièrement mes compatriotes de la commune de Chavanat.

C'est un souvenir de gratitude émue que j'adresse à la mémoire de mon excellent confrère, le Docteur Chaussat, de St-Sulpice-les-Champs, qui m'a apporté une précieuse contribution au chapitre du folk-lore et aussi à la mémoire de mes cousins Jules Clément, maire de St-Pardoux-Lavaud, et Emile Mignaton, de Villesourde (commune de St-Georges-la-Pouge) qui m'ont fourni d'utiles indications, enfin à celle de M. Chometon, d'Aubusson, qui m'a obligeamment communiqué un glossaire du parler de la région de St-Alpinien, où j'ai relevé un certain nombre de dénominations spéciales qu'on retrouvera avec leur référence dans le dictionnaire.

Je reste très reconnaissant à M. Jules Rouffet, de St-Sulpice-les-Champs, le peintre militaire bien connu, qui passant du belliqueux au champêtre, a su reproduire avec une exactitude parfaite la vieille bergère qu'on verra représentée au mot « joqetou » dans le dictionnaire patois-français.

Je ne me dissimule pas les imperfections de cet ouvrage et ne souhaite qu'une chose c'est qu'elles incitent quelqu'un de plus autorisé que moi à en écrire un meilleur. Afin de les atténuer, j'aurais voulu pouvoir retarder de plusieurs années encore l'envoi à l'impression. Chaque jour, en effet, j'améliorais mon travail, j'en éliminais les scories ; à chaque instant, soit au cours de conversations patoises avec des compatriotes, soit par suite de l'émersion subite, à propos d'un fait de détail, d'un souvenir patois enfoui depuis longtemps dans le tréfonds de ma mémoire, je ressuscitais quelque mot ancien, avec cette émotion que seuls peuvent comprendre les initiés, et que Walter Scott a si bien décrite dans « *l'Antiquaire* ».

Malheureusement, les années s'ajoutent aux années, toujours plus pesantes et la crainte d'être surpris par l'ultime destin me décide à la publication de cet ouvrage pour lequel je me suis trop passionné, auquel j'ai trop donné de mon temps, de ma peine et de mon cœur, pour n'avoir pas la satisfaction de le voir réalisé.

PRONONCIATION

(Cet ouvrage a été rédigé dans l'esprit de la grammaire phonétique, à savoir que *l'on doit écrire comme on parle* et *que toute lettre inutile est supprimée*).

L'alphabet du parler creusois peut se réduire à 23 lettres : a, b, c, d, e, f, g, h, i, j, l, m, n, o, p, q, r, s, t, u, v, y, z, soit en moins de l'alphabet français k, w et x. Ces lettres se décomposent en 6 voyelles : a, e, i, o, u, y, et 17 consonnes : b, c, d, f, g, h, j, l, m, n, p, q, r, s, t, v, z.

Les voyelles abondent dans les mots et s'associent souvent entre elles de manière à former des sons complexes, assez difficiles à exprimer graphiquement, ex. : *lôou-z-ôouzéâou*, les oiseaux ; *le tôouréôou*, le taureau. Cette multiplicité des voyelles indique dès à présent que la langue est harmonieuse.

Nous allons étudier en détail les particularités de la prononciation de chacune des lettres.

A, lorsqu'il forme syllabe au début des mots, se prononce avec une accentuation un peu analogue à celle que l'on donne en français à l'interjection « Ah ! » Ex : *âgre*, aigre ; *âvi*, race, espèce ; *âza*, courir précipitamment, par exemple sous l'influence de la peur. A la fin des mots *a* se prononce long. Toutefois il est des nuances à ce point de vue, c'est ainsi que l'*a* final dans *eïtocha*, attacher, se prononcera beaucoup moins long que dans *châ*, chez ; moins long dans *eïma*, aimer, que dans *la mâ*, les mains. Aussi, bien que j'aie prévenu le lecteur, une fois pour toutes, que dans le parler creusois l'*a* final est obligatoirement long, ai-je cru devoir le marquer d'un accent circonflexe dans certains cas où il faut indiquer plus particulièrement cet allongement. Ex : *châ*, chez, *mâ*, mains, *douâ léga*, deux lieues, etc.

B, ne présente pas de différence d'avec le *b* français (*bourno*, essaim, *bessâou*, bouleau).

C, présente cette particularité de n'être jamais immédiatement suivi des voyelles i et y ; il est comme le *c* français devant les autres voyelles a, e, o, u et la consonne h. Ex :

se câra, se prélasser, faire l'homme ou la femme d'importance,

2

le cemeintèri, le cimetière,
lo cocoroto, la coquille,
le cuglié, la cuiller,
lo chibre, le chanvre,
le choblo, le toit.

Lorsque *c* est suivi des voyelles *i* ou *y*, toujours, dans le parler de la région de Chavanat, entre le *c* et la voyelle qui suit, se trouve interposée la consonne *l* ; l'association de ces deux lettres *c, l* avec la voyelle suivante donne lieu à un son tout particulier, analogue au *gli* italien *(imbroglio, Broglie, Castiglione, Tagliamento)* que j'indiquerai par *cłi* en mettant un trait barrant l'*l*.

Ex. : *cłiancâdo*, rejaillissement de l'eau dans laquelle tombe un corps pesant.
cłiâou, clef.
cłiâoure, clore, fermer.
cłiapo, bavard (ou bavarde), moulin à paroles.
cłiedo, barrière, *cłiedou,* petite barrière.
cłiocho, cloche.
cłiofouqi, clafoutis, sorte de gâteau, constitué par de la pâte que l'on fait cuire bourrée de cerises.
cłiôou, clou.
cłiopi, se dit du pain mal cuit, pâteux.
cłiuchié, clocher.
s'éïcłiami, crier à s'en trouver mal, (se dit en parlant des enfants).

La prononciation du *cłi* est une des difficultés du dialecte que nous étudions ici. Pour le prononcer correctement il est indispensable, comme pour le *th* anglais, l'*ł* polonais, le *j* espagnol, de prendre des leçons de prononciation de quelqu'un qui possède l'accent. Si l'on étudie comment on doit s'y prendre pour réaliser cette articulation, on voit qu'il faut écarter légèrement les arcades dentaires et faire une expiration, les bords de la langue venant de chaque côté s'interposer entre ces arcades dentaires, ou encore imiter les personnes qui blèsent.

Ch. se prononce légèrement *tch. Moun chaï (tchaï),* mon frère, mon ami, *lo chibre* (*tchibre)* le chanvre, mais le *t* étant à peine senti.

D. comme en français (*dar*, faux ; *druje* [prononcer *drudje*] vif, alerte).

E. au commencement d'un mot est presque toujours associé à la voyelle *i* (*l'eïme,* l'intelligence ; *la-z-eïria*, les airelles ; *eïqeïgno*, difficile pour la nourriture, etc...).

A la fin des mots il n'est pas muet comme en français (par ex. : dans flamme, homme), il se prononce distinctement. Ex. : *vîme,* osier ; *gaje* (prononcer *gadje*), vase, récipient ; *ye vese*, je vois.

Très souvent il s'associe aux voyelles a, i, o, u, pour former des sons complexes. Ex. : *béâou,* grand ; *la gorseï,* les haies ; *lo péôou*, la peau ; *le seuï,* le sureau.

Dans certains cas l'*e* se prononce avec un léger mélange d'*i* ; (j'indique ce son particulier par une cédille au-dessous de l'*ȩ*).

Ex. : *pȩtre*, prêtre (prononcer *piêtre* mais en faisant à peine sentir l'*i*, en le fusionnant dans le débit avec l'*e* ; de même *bouchȩ* (morceau) ; *fêto* (fête) ; *einchȩ* (ainsi) ; *jȩgnieïtado* (endroit où poussent les genêts) ; *ossȩ* (assez) ; *peqȩ* (petit) et d'autres.

E. se prononce d'une façon très brêve dans quelques mots comme *péro*, poire ; *méro*, maire ; mais il est généralement long. Ex. : *ye vêne*, je viens ; *le grelou*, le pot ; *guissande*, samedi.

F. comme en français (*feri*, frapper ; *lo firme*, la fourmi).

G. comme en français, devant les voyelles *a*, *o*, *u* et devant les consonnes *n* et *r*. Ex. : *gâte*, fatigué ; *le gor*, le tuf ; *guechi,* fatigué, à bout de souffle ; *guire*, dire ; *le gniolou*, le dernier né (surtout en parlant des petits oiseaux) ; *le gropâou,* le crapaud. Quand il se trouve devant les voyelles *e, i, y*, je l'ai toujours remplacé par *j*.

gƚi se prononce exactement comme en italien dans *imbroglio*, *Gugliemo, bataglia,* etc... C'est l'*l* mouillé, — mais bien mouillé — des méridionaux. La prononciation du nom du duc de Broglie, du mot *imbroglio*, familière aux Français, en donne une idée suffisamment exacte. J'indique cette prononciation qui se rapproche beaucoup de celle du *cƚi* par un trait barrant *ƚ*. Le *gƚi* de Chavanat se trouve fréquemment au début des mots (Ex. : *le gƚian*, le lien (pour les gerbes) ; *lo gƚièbre*, le lièvre ; *le gƚieï*, le lit ; *lo gƚieïro*, le lierre ; *lo gƚiorto,* la grande branche, *le gƚinsôou,* le drap de lit ; *le gƚiemo*, le limaçon ; *Gƚiâoume,* Guillaume, etc...) ; on le trouve également dans le corps des mots (Ex. : *bechigƚiou,* petit instant de sommeil, assoupissement ; *begƚiâou*, peut-être ; *gougƚiou*, goujon ; *eïtegƚiou,* chènevotte ; *mogƚiur*, malheur ; *gougƚiâou*, flaque d'eau sale ; *gorgogƚia*, région marécageuse ; *s'eingôougƚia*, se mouiller les pieds ; *pegƚia,* chiffons ; *pegƚiaïre,* marchand de chiffons ; *pegƚiorâou (pourtâ ôou)* porter sur son dos), etc...

Parfois on le trouve au commencement et dans le corps du même mot. (Ex. : *gƚiugƚio,* aiguille ; *gƚiugƚiâdo,* manche de l'aiguillon).

Pour bien prononcer le *gli*, entrouvrir les arcades dentaires et expirer le son, la pointe de la langue s'appuyant sur les incisives inférieures tandis que le dos de la langue se projette vers la voûte palatine. Comme pour le *cli*, il est indispensable de prendre des leçons de prononciation du *gli*.

H. ne se trouve pas très souvent au commencement des mots. (Ex. : *hâou,* haut ; *la hijâ,* les bretelles d'une hotte ; *hurta,* heurter, et d'autres). Dans ce cas il est fortement aspiré. Lorsqu'il est dans le corps des mots, il fait fonction de l'*h* français. Ex. : *chorto,* voiture ; *chanbijo,* araire ; *chorâou,* barrière à claire voie (et aussi l'ouverture qu'elle ferme).

I. est toujours très accentué. (Ex. : *ioun,* un ; *iuneuï,* aujourd'hui. *I* suivi de *n (in) ne prend jamais le son nasal.* Ainsi dans *jinga,* batifoler, jouer ; *jinsa,* balayer, « *jin* » ne se prononce pas comme *gin* dans « gindre » ou dans « gingembre », mais comme *jin* dans « djinn ». C'est une des fautes couramment commises par ceux qui commencent à parler la langue creusoise que de donner à *in* le son nasal ; il faut apprendre dès à présent à l'éviter.

I. est très souvent accentué en tréma dans le corps des mots. Ex. : *eïma,* aimer ; *m'eïdovi,* il me semble, etc... Au lieu de l'*i* accentué en tréma on pourrait mettre un y si les habitudes de la langue d'oïl n'avaient supprimé presque complètement cette valeur phonétique de l'y pour en faire dans la prononciation l'équivalent d'un *i*.

J. se prononce *comme s'il était précédé d'un d,* mais il faut à peine laisser sentir cette lettre que j'appelerai « adossée ». Ex. : *jûta,* traire *(djûta) ; jirlo,* cruche *(djirlo) ; jâou,* coq *(djâou).*

L. comme en français. Ex. : *l'eï be bèlo !* (comme elle est grande !) sauf dans ses combinaisons avec *c* et *g* sur lesquelles j'ai déjà longuement insisté.

M. N. comme en français. Ex. : *le moreinde,* le repas du milieu du jour ; *mino,* marraine ; *nînâ,* bercer ; *nejâoujo,* noix.

O, se prononce très ouvert au commencement et à la fin des mots, comme en français dans Arago, Océan. Ex. : *bourno,* essaim ; *oglian,* gland ; *dôou po,* du pain.

P. comme en francais : *pânomo,* serviette pour essuyer les mains ; *le printein,* le printemps, *proun* profond, *peïri,* parrain.

Q. Dans la combinaison de la lettre *q,* avec les voyelles *e* et *i,* j'ai supprimé l'*u* intermédiaire des Latins qui avait pour eux son utilité

puisqu'ils le prononçaient « ou », mais qui n'en a pour ainsi dire pas dans la prononciation à la françaiss ou à la patoise, étant donné que cet *u* joue presque toujours, à part quelques exceptions, le rôle de lettre morte ou nulle. Dans les mots : « qui », « querelle », « quittance », etc..., il ne se fait nullement sentir ; pourquoi en surcharger les mots au risque de compliquer leur figuration graphique et de déformer leur prononciation, en particulier s'ils sont lus par des Italiens, des Espagnols ou des Portugais ? J'ai donc décidé d'écrire *qe, qi,* au lieu de *qui* et *que*. D'ailleurs cette manière d'écrire était courante au moyen-âge au moins vers 1325-1350, et nous en trouvons la preuve indéniable dans « l'Entrée d'Espagne », chanson de geste franco-italienne, publiée d'après le manuscrit unique de Venise, par M. le professeur Antoine Thomas (1).

« E qi ne veult venir à cette enqisiçon ». (loc. cit., tome I, p. 11, vers 265).
« Qe il ne demande alors qe travailler... ». (id., ibid., p. 12, v. 294).
« Qeil part il veut aler... ». (id., ibid., p. 17, v. 299).
« Q'il le mi rande... ». (id., ibid., p. 209, v. 5.705).
« ..... Qi vos ia gié ? ».
« Q'en cestu leu sovage.... ». (id., tome II, p. 247, v. 14.757 et 1458).

et quantité d'autres exemples. J'ajouterai que cette manière d'écrire a été adoptée par le professeur Thomas dans ses dernières publications de la *Romania*.

Lorsque la lettre *q* se trouve en combinaison avec les voyelles *a*, *o* et *u*, la prononciation étant la même que s'il s'agissait d'un *c*, c'est à cette dernière lettre qu'il faudra se reporter pour les mots de ce genre. (Ex. : *coranto*, quarante ; *cante*, quand ; *cà q'ei ?*, qui est-ce ?). Ex. de mots écrits avec l'orthographe ci-dessus indiquée : *qena*, gémir en faisant un effort ; *qière*, tisser.

R. S. T. U. V. comme en français.

Ex. : *lo râbo*, la rave ; *lo reijâsso*, la pie grièche.

lo sâgno, la « sagne » (pré de bonne qualité, à proximité de la maison) ; *sedou*, bonnet blanc de femme. *S* entre deux voyelles a toujours le son de *z*. Peut-être aurait-il mieux valu le remplacer par cette consonne mais j'ai craint de désorienter un peu trop le lecteur français qui d'ailleurs est bien entraîné à donner à *s* placé entre deux voyelles le son de *z*.

---

(1) Paris. Librairie de Firmin Didot, 56, rue Jacob, 1913.

le toupi, le pot ; *le trâfoujâou*, le feu de joie ; *tresigna*, frissonner de froid.

Ubar, Hubert ; *le gran sein-t-Ubar*, le grand saint Hubert ; *fûma*, fumer ; *ueu*, aujourd'hui.

le vâle, le domestique ; *lo vèto*, la mèche de cheveux qui tombe ou se redresse sur le front ; *no vièje*, une fois.

Y. devrait être l'équivalent de *ï* mais, ainsi que je le disais plus haut, on tend de plus en plus en français à en faire, au point de vue phonétique, l'équivalent de *i* simple et c'est tout juste s'il garde sa signification *ï* dans « abbaye ». (La preuve de cette tendance, qui est telle que lorsque *y* = *ï* on se croit obligé de le signaler, est donnée par le guide Bœdeker [sud-ouest de la France, 1901, p. 100] où l'on écrit : « Blaye », pron. *blaïe*). C'est pourquoi pour éviter toute méprise je me suis vu forcé de lui substituer dans bien des cas un *ï*. Il est certain, par exemple, que si j'avais écrit le mot *peïra* (pierres) *peyra*, beaucoup auraient prononcé « *péra* » comme on le fait pour Peyrat-le-Château. En tout cas, partout où j'ai conservé l'*y* il doit être considéré comme ayant la valeur d'un *ï*. Ex. : *yôou*, je et le ; *yôou vole*, je le veux ; *guija yôou*, dites-le.

Z. comme en français. *Zavié*, Xavier ; *zôou*, je et le (façon de prononcer qui appartient à la région de Saint-Sulpice-les-Champs).

Il résulte de ce qui précède que le dialecte de Chavanat (1) présente, au point de vue de la prononciation, les particularités principales suivantes :

ch qui se prononce légèrement *tch*.

cti que l'on arrivera à réussir très bien en imitant les gens qui blèsent.

gti similaire du *gli* italien, que la plupart des Français savent prononcer car il en est peu qui ne disent correctement les mots « Broglie », « imbroglio », « Castiglione ».

Il est l'équivalent du *lh* portugais.

j qui se prononce légèrement *dj*.

---

(1) Ce dialecte s'emploie, avec très peu de modifications, dans les communes circonvoisines de : La Pouge, St-Hilaire-le-Château, St-Georges-la-Pouge, Banize, Le Monteil-au-Vicomte, Vidaillat ; c'est cet ensemble qui constitue, avec la commune centrale, ce que j'appelle la région de Chavanat.

Enfin, dernière nuance ; la prononciation de certains *e* dont le son est un mélange d'*i* et d'*e* (ę).

Il ne faut pas oublier que toutes les lettres doivent être prononcées : prenons par exemple le mot *feinno,* femme ; il faut se garder de dire « féno », on ne serait pas compris, il faut articuler *fein* (comme dans feinte) puis après une petite pause ajouter *no.*

Se souvenir, je le répète, qu'. « *in* » *n'a jamais le son nasal.*

Enfin, il y a la question très importante de l'accent. D'une manière générale on peut dire qu'il porte sur la pénultième, ex. : *bessâdo,* endroit planté de bouleaux ; *lo gtièbre,* le lièvre ; *lo târo,* la terre ; mais il y a à cet égard de nombreuses variantes que seul l'usage apprendra.

Il faudra faire attention aux mots similaires ou presque similaires qui, employés mal à propos, peuvent prêter à des interprétations ridicules. Nos paysans ont coutume dans leurs récits de veillée de se gausser du parisien qui déjeunant à l'auberge et se piquant de parler le patois demande des poires pour dessert, mais au lieu de dire *de la péra* (des poires) il dit *de la peïra* (des pierres), et l'aubergiste facétieux, obtempérant à sa demande, lui apporte une assiettée de cailloux. Ou encore cet autre qui prenant rendez-vous pour le lendemain, midi, à la foire de Saint-Georges-la-Pouge, dit à son interlocuteur : *« Vou me trouvoreï demo, o miéjour, gui la foueïro »* (au lieu de *lo feïro*) erreur qui lui fait tenir un propos tout différent, que je demande la permission de ne pas traduire en français.

Au sujet de la phonétique graphique que j'ai employée, je me suis efforcé de reproduire les sons par des lettres, et non par des signes conventionnels, toutes les fois que la chose m'a été possible. C'est moins savant, je n'en disconviens pas, mais cela m'a paru plus simple et plus compréhensible. Voici par exemple le mot *vedéôou,* veau. Si on cherche à en décomposer l'impression auditive on voit qu'il est constitué (je ne parle que des voyelles) par un *e* presque muet *ve*, un deuxième *e* avec un accent aigu : *vedé*, puis une fusion d'*o* et d'*u* reproduisant assez exactement au point de vue de l'onomatopée l'aboiement d'un chien. J'aurais pu traduire ces sons complexes par des signes conventionnels, il m'a paru préférable d'essayer de les exprimer graphiquement par des lettres de valeur connue en français. C'est pourquoi j'ai écrit *ôou* *(vedéôou).* Ainsi figuré le mot me semble pouvoir être prononcé presque correctement à première vue, même par un profane en matière de parler creusois. Et ainsi des autres.

De telle sorte que les signes conventionnels se résument à trois : le *cti*, le *gti* et le ę.

J'ai tâché, en un mot, de réduire les difficultés de l'initiation au minimum.

Les accents circonflexe, aigu, grave ; le tréma, gardent ici la même valeur qu'en français.

Enfin, dans plusieurs cas, il faut employer une consonne adoucissante, que certains ont appelée « consonne de velours », pour empêcher le son heurté et désagréable de l'hiatus. Dans notre région, en effet, on recherche avant tout l'euphonie. A Saint-Pardoux-Lavaud, par exemple, on dira *loû dôutreï omeï*, les autres hommes, au contraire, à Chavanat, *loû-z-dôutreï-z-omeï*. Le *z* intercalé est ce que j'appellerai « la consonne d'euphonie ».

GRAMMAIRE

Les parties du discours dans le parler creusois sont, comme pour le français, au nombre de neuf, savoir :

L'article, le substantif, l'adjectif, le pronom, le verbe, l'adverbe, la préposition, la conjonction, l'interjection.

L'ARTICLE

(Mot placé d'ordinaire devant le substantif et servant à indiquer s'il est pris dans un sens déterminé ou indéterminé).

Le parler creusois a deux genres : *le masculin* et *le féminin* et deux articles : *l'article défini* et *l'article indéfini.*

ARTICLE DÉFINI

L'article défini est pour le masculin *le (le fâou*, le hêtre) ; pour le féminin *lo* (*lo poulo*, la poule).

L'article *le* s'emploie devant tous les substantifs *masculins*, commençant par une consonne ; si ces substantifs commencent par une voyelle l'*e* s'élide ; ex. : *l'âbre* l'arbre ; *l'eïrissou* le hérisson ; *l'ôouchou*, l'oison.

De même l'article *lo* s'emploie devant tous les substantifs féminins commençant par une consonne *(lo gorse*, la haie ; *lo târo,* la terre ; *lo gliuno,* la lune). Devant une voyelle l'*o* s'élide : *(l'eïtrujo,* l'ortie ; *l'ormâri*, l'armoire).

Au pluriel l'article masculin *le* fait *lôou* : (*lôou-z-omeï*, les hommes ; *lôou jâoû,* les coqs). Souvent au lieu de *lôou* on dit *loû (loû-z-âbreï*, les arbres, *loû chî*, les chiens). Ces deux prononciations sont indifféremment employées, à condition de rechercher l'euphonie ; c'est ainsi qu'il ne faudra pas dire *loû loû* (les loups) mais *lôou loû.* L'article féminin *lo* fait *la* au pluriel (*la trofla*, les pommes de terre ; *la-z-omoura*, les mûres ; *la feinna*, les femmes.

ARTICLE INDÉFINI

L'article indéfini est pour le masculin singulier *ein*, un, pour le féminin *no*, une : (*ein jocossou*, un pinson ; *no jasso*, une pie). Quand

la première lettre du substantif masculin est une voyelle, par exemple *ome*, homme, *âbre*, arbre, on peut dire *ein ome, ein âbre*, mais on dit plus volontiers par aphérèse *n'ome*, un homme ; *n'âbre*, un arbre. Quant au féminin *no*, son *o* s'élide toujours lorque la première lettre du substantif féminin est une voyelle : *n'âoucho*, une oie ; *n'oueïglio*, une brebis. Au pluriel l'article indéfini se confond avec l'article partitif dont il est question ci-après.

DU SENS PARTITIF ET INDÉTERMINÉ

Quand on veut indiquer une quantité indéterminée, une partie du tout (du pain, du vin, etc...) on fait précéder le masculin singulier par *dôou*, le masculin pluriel par *dôoû*, le féminin singulier par *de lo*, le féminin pluriel par *de la*. C'est ce qu'on appelle quelquefois l'article partitif. Exemples : *A cû dôou po ?* As-tu du pain. *Y'aï dôoû soû*, j'ai des sabots ; *O-t-elo de lo fiôoure ?* A-t-elle de la fièvre ? *la-z-an de la floûr*, elles ont des fleurs.

Mais si la phrase est négative ou implique une négation, l'article partitif, au masculin comme au féminin, au singulier comme au pluriel devient *de*. *N'a cû pa de po ?* N'as-tu pas de pain ? *N'aï pa de soû*, je n'ai pas de sabots ; *lo no pa de fiôoure*, elle n'a pas de fièvre ; *la n'an pa de floûr*, elles n'ont pas de fleurs. Il en est de même si le substantif est accompagné d'un adjectif : *la n'an pa trouvo de floûr bleuya*, elles n'ont pas trouvé de fleurs bleues. Au lieu qu'on dira : *la-z-an trouvo de lâ floûr bleuya*, elles ont trouvé des fleurs bleues, parce qu'il ne s'agit plus d'une phrase négative.

LE NOM OU SUBSTANTIF

(Mot servant à désigner les personnes, les animaux ou les choses).

Presque tous les substantifs terminés en *o* sont féminins (*feinno*, femme ; *coujęno*, cousine ; *chęno*, chienne ; *poulo*, poule ; *beno*, hotte ; *trido*, grive draine, *archo* huche (1).

---

(1) Sont masculins les substantifs suivants terminés au singulier en *o* : *bisso*, bissac ; *blo*, blé ; *bouo*, bois ; *bourno*, essaim ; *bro*, bras ; *chanbero*, grenier situé au-dessus de l'aire de la grange entre la fénière et la gerberie ; *chanbo*, jambon ; *cho*, chat ; *comorâdo*, camarade ; *coûto*, côté ; *crouo*, creux ; *deïboro*, débarras ; *deïputo*, député ; *dro*, drap ; *druido*, druide ; *eïco*, écho et écot ; *eïclio*, éclat ; *einboro*, embarras ; *estoumo*, estomac ; *fouro*, fourré ; *fousso*, fossé ; *gardo*, garde (dans le sens de garde champêtre) *gliemo*, limaçon ; *glieméro*, numéro ; *méro*, maire ; *morcho*, marché ; *motelo*, matelas ; *orfouglio*, houx ; *ouo*, os ; *pânomo*, essuie-mains ; *pecho*, péché ; *pro*, pré ; *ro*, rat ; *so*, sac ; *troco*, tracas, et peut-être quelques autres encore.

Le pluriel pour ces substantifs se forme simplement en changeant l'*o* final en *a* ; *lo feinno*, *la feinna* ; *lo coujęno, la coujęna ; lo chęno, la chęna* ; *lo poulo*, *la poula* ; *lo beno*, *la bena* ; *lo trido*, *la trida*.

Il est important de remarquer que lorsque la première syllabe de ces substantifs contient un *a*, au singulier, presque toujours au pluriel l'*o* final prend la place de cet *a* qui lui se transpose à celle de l'*o*. Autrement dit l'*o* final et l'*a* de la première syllabe sont interchangés. Ex. : *râno*, grenouille, plur. *rona* : *archo*, huche, plur. *orcha* ; *bâno*, corne, *bona* ; *câno*, cane, *cona* ; *gâno*, gué d'un ruisseau, *gona* ; *câgno*, truie qui a porté, *cogna* ; *râbo*, rave, *roba*, ect. Exceptions : *anto*, arbre greffé qui au pluriel fait *anta* ; *bâto*, coffre en bois pour prendre et garder le poisson, *bâta* ; *anso*, anse, *ansa* ; *chanbo*, jambe, *chanba* ; *chanso*, chance, *chansa* ; *tranco*, sâle bête de..., *tranca* ; *transo*, transe, *transa*.

Les autres terminaisons du substantif féminin sont après *o*.

2° en *a* (*moma*, maman ; *tota*, tante).

3° en *e* (*gorse*, haie ; *firme*, fourmi ; *saouze*, saule). Le pluriel s'obtient en transformant l'*e* final en *eï* (*gorseï*, *firmeï*, *sâouzeï*).

4° en *i* (*ormâri*, armoire ; *orni*, hernie ; *feneïri*, faneuse).

5° en *u* (*pupu*, huppe [oiseau]).

6° en *ai* (*pai*, paix ; *plai*, plaie) ou *aï* (*maï*, mère).

7° en *âou* (*chorâou*, barrière et aussi l'ouverture de la haie qu'elle ferme ; *cłiâu*, clef).

8° en *ôou* (*côou*, mur ; *pôou*, peur).

9° en *ou* (*meissou*, moisson ; *ôourosou*, oraison ; *deïminjosou*, démangeaison).

10° en *an* (*fan*, faim).

11° en *ein* (*jumein*, jument ; *dein*, dent).

12° en *oun* (*foun*, fontaine).

13° en *our* (*flour*, fleur ; *brandour*, lueur ; *molour*, inflammation ; *doulour*, douleur).

Tous les substantifs féminins en *a*, *i*, *u*, *ai*, *aï*, *âou*, *ôou*, *ou*, *an*, *ein*, *oun*, *our*, ont le pluriel semblable au singulier ; la seule différence est que la dernière voyelle est souvent plus accentuée ; *Ex.* : *n'ormâri*, *de la-z-ormârî ; no flour, de la floûr ; no côou, de la côoû*. C'est par un accent circonflexe, lorsqu'il y aura lieu, que cette accentuation du pluriel sera indiquée.

Les substantifs masculins se terminent au singulier :

1° en *a* (*ga*, gas ; *popa*, papa).

2° en *e* (*âbre*, arbre et plus particulièrement le chêne ; *chetre*, cidre,

(pas de pluriel); *chágne*, chêne; *chole*, petite lampe à huile; *eïme*, intelligence (pas de pluriel); *fe*, foin; *cone*, tuyau de sureau creusé dans sa longueur et percé latéralement à ses deux extrêmités, qu'on emploie pour mettre le fil en peloton; *méègue*, petit lait (pas de pluriel); *de*, doigt; *ome*, homme; *reïpetoule*, roitelet (troglodyte).

3° en *é* (*perié*, poirier; *poumié*, pommier; *pié*, pied; *cogtianbôouguié*, espèce de prunier qui porte de grosses prunes violettes; *bé*, colostrum de la vache (ce dernier n'a pas de pluriel).

4° en *i* (*vi* vin; *pâqi* pâturage; *ospi*, aspic; *chi*, chien (prononcer [*t*]*chi* *t* très légèrement. Très souvent on dit *chę*, le pluriel étant toujours *chî*).

5° en *o* (*bisso, blo, bouo, bourno, bro, chanbero, chanbo, cho, comorâdo, coûto, crouo, deïboro, deïputo, dro, druido, eïco, eïclîo, einboro, estoumo, fouro, fousso, gardo, gtiemo, gtieméro, méro, morcho, motelo, orfougtio, ouo, pânomo, pecho, pro, ro, so, troco*); mots dont j'ai indiqué la signification en parlant des exceptions aux substantifs féminins terminés en *o*.

6° eu *u* (*coucu*, coucou; *percu*, trou, orifice).

7° en *aï* (*paï* père; *fraï* frère; *chaï*, petit frère, ami; *porpaï*, sein, poitrine; *raï*, rayon; *(d) jaï*, geai); ou en *ai*, (*mai*, mois de mai, et *mai*, mat de cocagne).

8° en *eï* (*chereï*, cerisier; *eindreï*, endroit; *gtieï*, lit; *meï*, mois; *pieï*, pis (d'une vache); *seï*, seau; *souleï*, soleil).

9° en *oï* (*poï*, pays).

10° en *euï* (*orfeuï*, houx; *seuï*, sureau; *euï*, œil).

11° en *ou* (*lou*, loup; *boussou*, fagot de bois, *jinsou*, balai fait de houx et d'aubépine ou de prunellier, dont on se sert pour balayer les feuilles; *mouqissou*, petite motte, petite élévation du sol; *bouchou*, bouchon; *bourou*, petit âne; *moutou*, mouton; *tourchou*, torchon).

12° en *ôou* (*biôou*, bœuf; *côou*, cou; *guiôou*, dieu; *yôou*, œuf; *tôou*, taon).

13° en *âou* (*jâou*, coq: prononcer légèrement *djâou*; *gropâou*, crapaud; *trafoujâou*, feu de joie; *cogtianbâou*, sorte de grosses prunes violettes; *morgâou*, matou; *feïrâou* foirail.

14° en *éôou* (*ôuséôou*, oiseau; *torodéôou*, tarière; *vedéôou*, veau; *chômééôou*, chameau; *bedéôou*, boyau).

15° en *an* (*anfan*, enfant; *ran*, rang).

16° en *ar* (*soudar*, soldat; *gogtiar*, gaillard; *sangtiar*, sanglier).

17° en *ein* (*froumein*, froment; *dein* dent; *tein*, temps; *(d) jein*, race, gens; *pudein*, nerprun).

18° en *ier* (*chier*, éminence, colline [mot qui est peut-être un reste de la langue aborigène]. Prononcer *tchierr*, *t* très légèrement senti).

19° en *in* (*bouguin*, boudin ; *verin*, venin.

20° en *oun* (*bougtioun*, bouillon ; *beâgtioun*, petite rigole pour l'irrigation ; *sougtioun*, souillon.

21° en *our* (*sôoutodour*, petite échelle permettant de franchir les haies ; *coultour*, percepteur de l'ancien régime ; *bufodour*, instrument avec lequel on souffle.

Le pluriel du substantif masculin est d'ordinaire indentique au singulier mais on l'en différencie nettement dans la prononciation en allongeant, en traînant la syllabe finale ou en accentuant la voyelle finale. Par exemple : *chi*, chien, se prononce bref au singulier, il devient long au pluriel (*dôoû chî*). De même *ga*, *coucu*, *lou*, *jâou*, etc. ont leur pluriel à voyelle finale accentuée. J'indiquerai, comme je l'ai fait ci-dessus, cette accentuation, au point de vue graphique, par un accent circonflexe.

EXCEPTIONS

Substantifs masculins terminés en *o*. A part *bouo*, bois ; *chanbo*, jambon ; *crouo*, creux ; *eïco*, écho et écot ; *gtieméro*, numéro, qui suivent pour le pluriel la règle ci-dessus les autres substantifs masculins terminés en *o* font pluriel en *a* : *bisso*, *bissa* ; *bourno*, *bourna* ; *blo*, *bla*, etc.

Les substantifs en *e* font le pluriel en *eï* : *l'ome*, l'homme ; *lôou-z-omeï*, les hommes ; *le fe*, le foin : *lôou feï*, les foins.

Les substantifs en *éôou* font le pluriel en *éâou* : *ôouséôou* fait *ôouséâou* ; *vedéôou*, *vedéâou* ; *boueïsséôou*, boisseau, *boueïsséâou* ; *tourtéôou*, crêpe, *tourtéâou*.

Ceux en *ar* font le pluriel soit semblable au singulier soit en ajoutant *eï* à ce singulier ; *soudar* fait *soudâr* ou *soudâreï* ; *fodar*, toqué, fou, fait toujours *fodâreï*.

Il est des substantifs qui sont masculins ou féminins suivant leur signification. Exemple : *pigne*, peigne est féminin quand il signifie un peigne pour peigner le chanvre, ou à décrasser la tête et masculin quand il signifie démêloir ou peigne de femme.

Il est intéressant de remarquer, comme l'a fait M. Thomas, que les substantifs masculins en *aïre* ont le féminin correspondant en *eïri* : *fenaïre*, faneur, *feneïri*, faneuse ; *eïcoudaire*, homme qui bat à la grange, *eïcoudeïri* femme qui bat à la grange, etc...

DÉCLINAISON

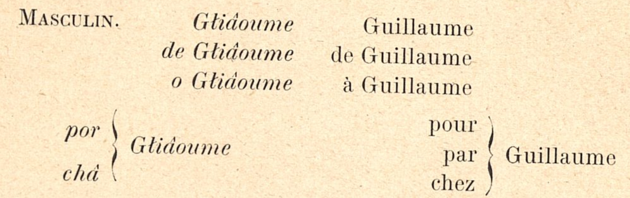
Le parler creusois *n'a pas de déclinaisons*. Les rapports qui sont exprimés par les cas en allemand, en russe, en polonais, sont traduits en creusois par les prépositions *de* (de), *o* (à), *por* (par, pour) *châ*, chez (lorsqu'il s'agit de personnes).

Voici deux exemples, l'un pour le masculin, l'autre pour le féminin de la façon dont ces prépositions s'associent aux substantifs.

	Singulier	Pluriel
Masculin	*le pro*, le pré	*loû pra*, les prés
	dôou pro, du pré	*dôoû pra*, des prés
	ôou pro, au pré	*ôoû pra*, aux prés
	por le pro, par, pour le pré	*por lôou pra*, par pour les prés
Féminin	*lo gorse*, la haie	*la gorseï*, les haies
	de lo gorse, de la haie	*de la gorseï*, des haies
	o la gorse, à la haie	*o la gorseï*, aux haies
	por lo gorse, par, pour la haie	*por la gorseï*, par, pour les haies

NOMS PROPRES

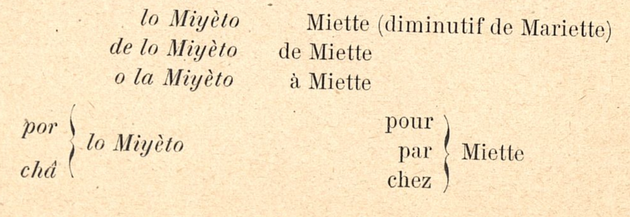
Les noms propres sont, comme en français, invariables ; ils s'associent aux propositions *de* (de) *o* (à) *por* (par, pour), *châ* (chez).



Masculin. *Gliâoume* — Guillaume
de Gliâoume — de Guillaume
o Gliâoume — à Guillaume

por / *châ* } *Gliâoume* — pour / par / chez } Guillaume

Féminin. — Lorsqu'il s'agit d'un nom propre féminin, on le fait précéder d'ordinaire par l'article : on dit *lo Mori*, (la) Marie ; *l'Odeline*, (l') Adeline, ; *lo Chouèso*, (la) Francoise ; *lo Morgori*, (la) Marguerite, etc. Il en est d'ailleurs de même en italien.



lo Miyèto — Miette (diminutif de Mariette)
de lo Miyèto — de Miette
o la Miyèto — à Miette

por / *châ* } *lo Miyèto* — pour / par / chez } Miette

DE L'ADJECTIF

(L'adjectif est un mot que l'on ajoute au substantif, pour en indiquer la qualité ou en déterminer le sens).

On distingue les adjectifs en :
- démonstratifs
- interrogatifs
- possessifs
- numéraux { cardinaux, ordinaux }
- indéfinis
- qualificatifs.

I. — ADJECTIFS DÉMONSTRATIFS

(Qui ajoutent au nom une idée d'indication de démonstration).

Ce sont :

1° SING. MASC. : *côou*, *ocôou*, ce ; *(Qel*, devant un substantif commençant par une voyelle) — FÉM. : *qelo*, *oqelo* } cette

PLUR. MASC. : *qî*, ces — FÉM. : *qela*, *oqela* } ces

2° SING. MASC. : *qete*, ce ; FÉM. : *qeto*, cette (toujours suivi du substantif) .

Côou s'emploie devant un substantif masculin commençant par une consonne *(q'eï côou moûtou*, c'est ce mouton ; si le substantif commence par une voyelle, au lieu de *côou* on dit *qel*. (Ex. : *qel ome eï moldôoude*, cet homme est malade). Cette forme est l'équivalent de l'italien *quel*, *quello*, féminin *quella*.

En réponse à une interrogation on répond toujours *côou*, si l'adjectif n'est pas suivi d'un substantif.

Ant'eï le moûtou q'éro pergu ? Q'eï côou. Ou est le mouton qui était perdu ? C'est celui-ci.

Eï co qel ome q'éro moldôoude ? Oueï q'eï côou. Est-ce cet homme qui était malade ? Oui c'est celui-ci. Mais on pourra dire aussi : *Oueï q'eï qel ome*, oui c'est cet homme.

L'emploi du féminin *qelo* ne présente pas de particularité.

Au lieu de *qel*, *qelo*, on dit quelquefois *qete*, *qeto*, *(qete cheïqi !*

ce vaurien ! *qeto feinno*, cette femme ; *qeto vièje*, cette fois ; *fâoù b'ovi dôou mogtiur gui qete mounde !* il faut bien avoir du malheur en ce monde !

II. — ADJECTIFS INTERROGATIFS

Câou ? (masc. et fém.) quel? quelle? (*Câou tein qe faï ?* quel temps fait-il ? *câou vâcho qe fâou jùta ?* quelle vache faut-il traire? *câou jour qe q'eï ?* quel jour sommes-nous ?).

Câou s'emploi également comme exclamations. (*Câou cholour !* quelle chaleur !).

Quelle heure est-il ? se dit *colour' eïco ?* ou *colouro qe q'eï ? L'eï miéjour*, il est midi ; *l'eï douâ-ourâ demi*, il est deux heures et demie. *Q'eï chiè-z-ourâ mouein le car*, il est six heures moins le quart.

III. — ADJECTIFS POSSESSIFS

(Qui ajoutent au nom une idée accessoire de possession).

Ils se distinguent des pronoms possessifs en ce qu'il sont accompagnés d'un ou de plusieurs substantifs.

SINGULIER

MASCULIN		FÉMININ	
moun	mon	*mo*	ma [*moun* devant une voyelle]
toun	ton	*to*	ta [*toun* devant une voyelle]
soun	son	*so*	sa [*soun* devant une voyelle]
nouôtre ou *notre*	notre	*nouôtro* ou *notro*	notre
vouôtre ou *votre*	votre	*vouôtro* ou *votro*	votre
gtiur	leur	*gtiur*	leur

PLURIEL

MASCULIN		FÉMININ	
moù ou *môou*	mes	*mâ*	mes
toù ou *tôou*	tes	*tâ*	tes
soù ou *sôou*	ses	*sâ*	ses
nouôtreï ou *nôtreï*	notres	*nouôtra* ou *nôtra*	notres
vouôtreï ou *vôtreï*	votres	*vouôtra* ou *vôtra*	votres
gtiur	leurs	*gtiur*	leurs

Mo maï, ma mère ; *moun paï*, mon père ; *toun riè gran*, ton arrière grand-père, *so grando*, sa grand'mère ; *môou biôoù*, mes bœufs ; *gtiur poula soun noda gui notro chonebièro*, leurs poules sont allées dans notre chénevière.

Lorsque l'adjectif possessif féminin singulier *so* se trouve devant une voyelle il se transforme en *soun*. C'est ainsi qu'on dit : *soun archo*, sa huche ; *soun oglie*, son huile ; au lieu qu'on dira : *so meïsou*, sa maison ; *so poumo*, sa pomme, etc...

Le mien, le tien, le nôtre, etc..., figurent en français exclusivement parmi les pronoms possessifs. Ils sont parfois employés dans le patois creusois comme adjectifs possessifs. Ex. : *le méôou chi*, mon chien (le mien chien) ; *lo mio sor*, ma sœur (la mienne sœur) ; *lâ vouôtra poumâ*, vos pommes (les vôtres pommes) ; mais c'est par corruption et pour mieux accuser, ainsi que nous le disons au chapitre des pronoms, l'idée de possession.

IV. — Adjectifs Numéraux

(qui servent à compter)

1°/ Cardinaux

(fixant le nombre des personnes et des choses)

0 *zéro*.
1 *ioun* (masc.), *iuno* (fém.).
2 *doù* (masc.), *douâ* (fém.).
3 *treï*.
4 *catre*.
5 *cin* (prononcer *ssin*).
6 *chiéï* (devant une consonne), *chié* (devant une voyelle), *chiéï meï*, six mois ; *chié-z-ourâ*, six heures.
7 *sé*.
8 *euï*.
9 *nôou*.
10 *guié*.
11 *ounze*.
12 *douze*.
13 *treze*
14 *cotorze*.
15 *qieinze*
16 *seze* (prononcer *sse-ze*).
17 *guiéssé*.
18 *guié-j-euï*.
19 *guié zo-nôou*.
20 *vin* (prononciation à apprendre; approximativement *fvign'*).
21 *vin-t-o-ioun* (masc), *vin-t-o-iuno* (fém).
22 *vin-t-o-dou* (masc.), *vin-t-o-douâ* (fém.).
23 *vin-t-o-treï*, etc.
28 *vin-cueuï*.
29 *vin-t-o-nôou*.
30 *treinto*.
38 *treincueuï*.
40 *coranto*.
48 *corancueuï*.
50 *sincanto*.
58 *sincancueuï*.
60 *seïssanto*.
68 *seïssancueuï*.
70 *seïssantoguié*.
71 *seïssantoounze*.
72 *seissantodouze*, etc.
80 *catrevin*.
81 *catrevin-ioun*, etc.
88 *catrevin-euï*.

3

Doû, deux, a également un féminin *douâ*. (*Douâ poulâ*, deux poules). Tous les nombres cardinaux suivants sont des deux genres, excepté mille qui fait *milo* pour le masculin et *milâ* pour le féminin. Ex. : *milo soudareï*, mille soldats ; *douâ milâ feinnâ*, deux mille femmes.

Lorsque les nombres cardinaux sont terminés par 1 ou par 2 (par ex. : 21, 22, 31, 32, etc...) et qu'ils sont suivis d'un substantif la terminaison du nombre en *ioun* ou *iuno*, *doû* ou *douâ* est subordonnée au genre du substantif : *vin-to doû fran*, vingt-deux francs ; *treinto-douâ-z-oueïgliâ*, trente deux brebis ; *treinto-ioun moutoû*, trente-et-un moutons ; *vin-t-o iuno pistolâ*, vingt-et-une pistoles. Parfois même on donne à *iuno* la désinence du pluriel : *ôou la puro be sâ vin-t-o-iunâ pistola* ! ils les regrette bien ses vingt-et-une pistoles !

Pour la numération des jours du mois on emploie les nombres cardinaux sauf pour le premier, où, comme en français, on emploie l'adjectif numéral ordinal : *le prumié*. C'est ainsi qu'on écrira : *Le Bessou qete prumié d'esteinbre*, Aubusson ce premier septembre ; *Bourgougniôou le doû de juglie*, Bourganeuf le deux juillet.

Pour les années, 1914 par exemple, on dira *guiézo nôou cein cotorze* plutôt que *milo nôou cein cotorze*.

« Il y a » se rapportant au temps déjà passé se rend, qu'il s'agisse d'un singulier ou d'un pluriel par *gn'y o* : *gn'y o ein meï*, il y a un mois ; *gn'y o doû an*, il y a deux ans (il ne faut pas dans ce dernier cas mettre de *z* adoucissant, entre *doû* et *an* pour éviter la confusion avec *douze*).

« Dans » indiquant un laps de temps, se rend par *gui: gui euï joûr*, dans huit jours.

« En », indiquant un laps de temps, se traduit par *ein* : *ein doû jour co fugué chobo*, en deux jours ce fut terminé.

La question : « Quel âge avez-vous ? » se rend par : *Col âje q'ôoû-z-â ?* On dit aussi, mais beaucoup plus rarement : *Canbe q'ôoû-z-â d'âje* ; *Canbe q'ôoû séê vieuï ?*

Quel âge as-tu ? *Col âje qe t'a ?*

Quel âge a-t-il ? *Col âje q'ôou-l-o ?*

Quel âge a-t'elle ? *Col âje qe-l-o ?*

En parlant d'un enfant on demande : *de can q'ôou l'eï ?* de quand est-il (pour un garçon) ; *de can qe l'eï ?* (pour une fille) de quand

est-elle ? ; ou encore *de can eï-t-éôou* (masculin) *de can eï-t-elo ?* (féminin).

« Les deux » se traduit par *loû doû* (masc.) ou *lâ douâ* (fémin.). — Un romanisme assez curieux consiste à dire par exemple : *Noû doû Touèno,* Antoine et moi tous les deux (textuellement : nous deux Antoine) au lieu de *Touèno peï me toû lôou doû.*

« Les trois » se dit : *lôou treï*, (masc.) ou *lâ treï* (fém.).

« Tous les deux » se traduit par : *toû lôou doû* ; « toutes les deux » par : *toutâ lâ douâ.*

« Tous les trois » par : *toû lôou trei* ; « toutes les trois » par : *toutâ lâ treï*, etc...

La question « quel jour sommes-nous ? » se dit : *câou jour qe noû soun ? — Q'eï guimar*, c'est mardi.

Le quantième du mois : *le canbe qe noû soun ?* le combien sommes-nous ? *Q'eï le sé* ; c'est le sept.

Les nombres collectifs les plus usités sont :

no douzeno, une douzaine ;

no demié douzeno, une demi-douzaine ;

no vinteno, une vingtaine ;

no treinteno, une trentaine ;

no ceinteno, une centaine.

2/ Ordinaux

(servant à indiquer le rang ou l'ordre des personnes ou des choses dont on parle)

Ils sont assez peu usités ; on dit surtout : *le prumié*, le premier ; *la prumièro*, la première ; (pluriel, *lôou prumié*, *lâ prumièrâ*), puis *le segoun*, le second ; *la segoundo*, la seconde (1) ; et encore *le dorgnié,* le dernier ; *lo dorgnièro,* la dernière.

Les expressions : « premièrement, en dernier lieu » se traduisent : *ein prumié, ein dorgnié.*

Après les noms propres de souverains on emploie les nombres cardinaux : *Charle guié,* Charles X ; *Louye cotorze,* Louis quatorze ; exception est faite pour un premier roi ou empereur du nom, auquel

(1) Un proverbe de la région, voulant indiquer la qualité de certaines propriétés dit en faisant un jeu de mots par à peu près. *Le Gtièje sein porié et Segounda sein segoun.* Le Liège sans pareil et Segondat sans second. (Le Liège est une propriété près de Pontarion, Segondat une propriété de la commune de Sardent).

cas on se sert de l'adjectif numéral ordinal : (*Nopouléoun prumié*, Napoléon premier).

Les fractions s'expriment :
Lo meïto, la moitié ;
Le qier, le tiers ;
Le car, le quart ;
Lôou treï car, les trois quarts.

Les heures :
miéjour, midi ;
iun'ouro, une heure ;
douâ ourâ (pas de consonne d'euphonie) deux heures ;
treï ourâ (de même), trois heures ;
catr'ourâ, quatre heures ;
cin-c-ourâ, cinq heures ;
chié-z-ourâ, six heures ;
sé-t-ourâ, sept heures ;
euï-t-ourâ, huit heures ;
nôou-v-ourâ, neuf heures ;
guié-z-ourâ, dix heures ;
ounz'ourâ, onze heures ;
miéneuï, minuit ;
iun'ouro demi, une heure et demie ;
treï ourâ mouein le car, trois heures moins le quart ;
chié-z-ourâ ein car, six heures un quart.

Les nombres multiplicatifs s'expriment par :
le double, le double ;
treï viejeï maï, le triple ;
cin vièjeï maï, le quintuple.

V. — Adjectifs Indéfinis

(qui apportent au nom une idée de généralité)

âoutre, autre ; fém. *âoutro* ; pl. *âoutreï* ; fém. *ôoutra*.
câouqe, quelque ; fém. *câouco* ; *câouco vièje*, quelquefois ;
gn'y o câouqe tein, il y a quelque temps ; pl. *câouqeï* ; fém. *côoucâ*.
plujieur, plusieurs.
tou, tout ; fém. *touto* ; *tou-t-om'eï mourtel*, tout homme est mortel.
châqe, chaque ; fém. *châco*.
ôoucün, aucun ; *ôoucüno*, aucune ; *po-ioun*, fém. *po-iuno*.
sortein, certain ; *sorteino*, certaine.

VI. — Adjectifs Qualificatifs

(à l'aide desquels on indique la qualité des personnes ou des choses)

Béâou, grand ; *bèlo*, grande ; *bou*, bon, (*boun* devant une voyelle) ; fém. *bouno* ; *brave*, joli et aussi honnête, fém. *brâvo* ; *blan*, blanc ; *negre*, noir ;

eingrôoupi, engourdi, fém. *eingrôoupido* ; *sanchié*, de bonne santé, fém. *sanchièro*, etc.

LES DEGRÉS DE COMPARAISON

Le patois creusois forme pour le comparatif ses degrés de comparaison au moyen des adverbes *pû*, plus ; *mouein*, moins.

Fouor, fort ; comparatif { majoratif : *pû fouor* / minoratif : *mouein fouor*.

Le superlatif se forme en faisant précéder le comparatif de l'article défini :

le pû fouor, le plus fort ;
le mouein fouor, le moins fort.

EXCEPTIONS :

boû, bon, *bouno*, bonne font { au comparatif { *megtiur*, meilleur / *megtiure*, meilleure ; au superlatif { *le megtiur*, le meilleur / *lo megtiure*, la meilleure

môouvo, mauvais, *môouvâso*, mauvaise, font : { au comparatif : *pieï*, pire ; au superlatif : *le pieï, lo pieï* le pire, la pire

DU PRONOM

Les pronoms sont destinés à suppléer les substantifs.

On les distingue en : pronoms personnels
— démonstratifs
— interrogatifs
— relatifs
— possessifs
— indéfinis

I. — Pronoms Personnels

(qui indiquent plus particulièrement la personne : il y a trois personnes)

Première personne

SINGULIER	PLURIEL
ye (parfois *gne*), *yôou*, je, *yû* (après un verbe dans la forme interrogative : 1re personne du singulier).	*noû*, nous
de me, de moi	*de noû*, de nous
o me, à moi	*o noû*, à nous
por me, pour, par moi	*por noû*, pour par nous
me, moi	*noû*, nous. (On dit aussi *noû-z-âoutreï* au masculin *noû z'ôoutra* au féminin (nous autres).

Deuxième personne

SINGULIER	PLURIEL
te, toi, te, tu (*cû* après un verbe dans la forme interrogative, 2e pers. du singulier).	*ôoû* et *voû*, vous.
de te, de toi.	*de voû*, de vous
o te, à toi	*o voû*, à vous
por te, pour, par toi	*por voû*, pour, par vous
te, toi	*voû*, vous. (Comme pour *noû* on dit aussi *voû-z-âoutreï* au masculin, *voû z'ôoutra au féminin* (vous autres).

Troisième personne

SINGULIER		PLURIEL	
MASCULIN	FÉMININ	MASCULIN	FÉMININ
ôou, *se*, il (1), lui	*lo*, *yèlo*, elle	*yî*, eux, ils (*yû* après un verbe dans la forme interrogative, 3e personne du pluriel).	*lâ*, *yèla*, elles
de se, de lui	*de yèlo*, d'elle	*de yî* d'eux	*de yèla*, d'elles
y, *o se*, à lui	*y*, *o yèlo*, à elle	*yî*, *o yî*, à eux	*yî*, *o yèla*, à elles
por se, (pour, par lui)	*por yèlo*, (pour, par elle)	*por yî*, pour eux	*por yèla*, (pour, par elles)

(On dit quelquefois *yî-z-ôoutreï* (eux autres).

Pour les deux genres et les deux nombres

se, soi	*le*, *yôou*, le
de se, de soi	(*guijâ yôou*, dites-le ;
o se, à soi	*le sabe*, je le sais.)
por se, pour, par soi.	

Nein, en, est pronom personnel lorsqu'il tient lieu des expressions : de lui, d'elle, *l'éro chanbrièro châ yî; nein guiseîn biein dôou be*, elle était servante chez eux ; ils en disent beaucoup de bien. *Co* est également pronom personnel, après un verbe avec interrogation à la 1re personne du singulier et la 3e du pluriel : *aï co dôou po*, ai-je du pain ? *an co dôou vi*, ont-ils du vin ? *ye*, *yôou*, s'emploient seulement devant

(1) *il* français est neutre quand il est sujet d'un verbe impersonnel. Ex : *il* faut ; *il* pleut. Cet *il* neutre s'exprime de deux manières dans le parler creusois, soit par *ye* Ex. : *ye fâou*, il faut, soit par *co*, ex. *co plôou*, il pleut, *co touno*, il tonne.

un verbe ; quand on veut dire « c'est moi » on l'exprime par les mots : « *q'eï me* ».

Certaines particularités méritent d'être signalées. Lorsque le pronom *ye* se trouve rencontrer un *y*, un *i* ou un *u* comme cet hiatus, par suite de l'élision obligatoire de l'*e* est déplaisant à l'oreille, il est d'usage courant, dans notre région, de remplacer, par euphonie, *ye* par *gne*. Cet ainsi qu'on dira *gn'y guissi*, je lui dis ; *gn'y foraï*, je lui ferai ; *gn'y bogli*, je lui donnai, au lieu de *y'y guissi*, *y'y fôraï*, *y'y bogli*. L'expression *yôou* signifie plus particulièrement : je le ; ainsi *ye vole*, veut dire je veux ; *yôou vole*, je le veux. Il peut vouloir dire aussi *il le* ; *yôou fâou*, il le faut ; *yôou gne* est l'équivalent de « je le lui » ; *gne* est une contraction euphonique de *gn'y* — qui d'ailleurs est parfois employé avec la même signification — *yôou gn'y guiraï* ou *yôou gne guiraï*, je le lui dirai ; *yôou gne pouorte*, je le lui porte, etc... La suppression du pronom est très fréquente devant le verbe à la 1re personne du singulier quel que soit le mode et le temps, elle se fait aussi à la 3e personne du pluriel mais seulement pour le masculin. C'est ainsi qu'on dira *t'aïme* au lieu de *ye t'aïme*, je t'aime ; *aïmein* au lieu de *yî aïmein*, ils aiment, mais on dira *lâ-z-aïmein* (elles aiment).

Les expressions *o me*, *o te*, à moi, à toi, peuvent avoir deux acceptions, celle d'attribution (par exemple *q'eï o me qe lo boglié lo letro*, c'est à moi qu'elle donna la lettre) et celle de possession *ô cû eï côou coutéôou ?* à qui est ce couteau ? *q'eï o me*, c'est à moi ; on pourrait tout aussi bien dire *q'eï le méôou*, c'est le mien.

Moi-même se traduit par *métou* et aussi (plus moderne) par *me meïmo* ; lui-même se dit *sétou* ou *se meïmo* ; eux-mêmes, elles-mêmes se traduisent *yî meïmô*, *yèlâ meïmâ*.

II. — Pronoms Démonstratifs

(tiennent la place du nom en y joignant une idée d'indication)

SINGULIER

MASCULIN	FÉMININ	NEUTRE
côou, celui	*qelo*, celle	*ce*, *co*, ce, ça
côouqi, *côoudoqi*, celui-ci	*qeloqi*, *qelodoqi* celle-ci	*codoqi*, ceci
côou laï, celui-là	*qelo laï*, celle-là	*co laï*, cela

PLURIEL

MASCULIN	FÉMININ
qî, ceux	*qelâ*, celles
qidoqi, ceux-ci	*qelâqi*, *qelâdoqi*, celles-ci
qilaï, ceux-là	*qelâ laï*, celles-là

Co o et par élision, *c'o pleyu*, il a plu ; *co méôou*, ça mien, ce qui est à moi ; *co vouôtre*, ça votre, ce qui est à vous.

III. — Pronoms Interrogatifs

MASCULIN ET FÉMININ SINGULIER ET PLURIEL	NEUTRE
cû ? qi ? qui	*qe ?* que, quoi ?
de cû, de qi ? de qui ?	*de qe ?* de quoi ?
o cû, o qi ? à qui ?	*o qe ?* à quoi ? *o co ?* cela a-t-il ? (*o co pleyu ?* a-t-il plu)
por qi ? par, pour qui ?	*por qe ?* par, pourquoi ?
châ qi ? chez qui ?	

SINGULIER

MASCULIN	FÉMININ
le câou ? lequel ?	*lo câou ?* laquelle ?
dôou câou ? duquel ?	*de lo câou ?* de laquelle ?
ôou câou ? auquel ?	*o lo câou ?* à laquelle ?
por le câou ? par, pour lequel ?	*por lo câou ?* par, pour laquelle ?
châ le câou ? chez lequel ?	*châ lo câou ?* chez laquelle ?

PLURIEL

MASCULIN	FÉMININ
loû ou *lôou câoû ?* lesquels ?	*lâ câoû ?* lesquelles ?
dôoû câoû ? desquels ?	*de lâ câoû ?* desquelles ?
ôoû câoû ? auxquels ?	*o lâ câoû ?* auxquelles ?
por lôou câoû ? par, pour lesquels ?	*por lâ câoû ?* par, pour lesquelles ?
châ lôou câou ? chez lesquels ?	*châ lâ câoû ?* chez lesquelles ?

A qui est-ce ? se dit : *o cû q'eï ? o cû eï co ?* — à qui est ce cheval ? *o cû eï côou chovâou ?* Que ? s'exprime par *qe ?* ou *q'eïco ?* Que cherchez-vous ? *qe chorchâ voû ?* ou *q'eï q'ôoû chorchâ ?* De quel village êtes-vous ? *de câou violaje qe voû séê ?* ou *q'ôoû séê ?*

IV. — Pronoms Relatifs

(établissant une relation, une union entre le pronom tenant place du nom et le membre de phrase qui le suit)

MASCULIN ET FÉMININ, SINGULIER ET PLURIEL

qe, qui
de qi, de qui
o qi, à qui
por qi, par, pour qui
châ qi, chez qui

Ex. : *q'eï lo feinno qe mèno lo meïsou*, c'est la femme qui dirige la maison, *(q'eï* est pour *co eï)*; *q'eï sôou gorsoû qe fan morchâ le be*, ce sont ses fils qui cultivent la propriété ; *l'om'o qi t'a veingu lo vâcho*, l'homme à qui tu as vendu la vache ; *lo figtio por qi t'a pergu lo tiêto*, la fille pour qui tu as perdu la tête.

A cette même catégorie de pronoms appartient *doun*, dont, des deux genres et des deux nombres, indiquant l'origine, la coexistence ; *lo fomigtio doun te sé*, la famille dont tu es ; *noû-z-éran treï, doun soun fraï*, nous étions trois, dont son frère.

V. — Pronoms Possessifs

Il va sans dire que ces pronoms s'emploient sans substantif : il existe cependant quelques infractions à cette règle : c'est ainsi qu'on dit *lo mio sor*, la mienne sœur ; *lâ souâ-z-oueïgtia*, les siennes brebis ; il semble qu'on veuille par là accentuer l'idée de possession.

SINGULIER

MASCULIN	FÉMININ	NEUTRE
le méôou, le mien	*lo mio*, la mienne	*co méôou*, ce qui est à moi
le téôou, le tien	*lo touo*, la tienne	*co téôou*, ce qui est à toi
le séôou, le sien	*lo souo*, la sienne	*co séôou*, ce qui est à lui, à elle
le nouôtre, le nôtre	*lo nouôtro*, la nôtre	*co nouôtre*, ce qui est à nous
le vouôtre, le vôtre,	*lo vouôtro*, la vôtre	*co voûtro*, ce qui est à vous
le gtiur, le leur	*lo gtiur*, la leur	*co gtiur*, ce qui est à eux, à elles

PLURIEL

MASCULIN	FÉMININ
loû ou *lôou méâou*, les miens	*lâ mia*, les miennes
loû ou *lôou téâou*, les tiens	*lâ touâ*, les tiennes
loû ou *lôou séâou*, les siens.	*lâ souâ*, les siennes
loû ou *lôou nouôtreï*, les nôtres	*lâ nouôtra*, les nôtres
loû ou *lôou vouôtreï*, les vôtres	*lâ vouôtra*, les vôtres
loû ou *lôou gtiur*, les leurs	*lâ gtiur*, les leurs

VI. — Pronoms Indéfinis

(ne représentent que vaguement les personnes ou les choses)

Comme les précédents, ils se distinguent des adjectifs indéfinis par l'absence de substantif.

n-âoutre, un autre ; (par aphérèse pour *iun-doutre*) ; *ôou s'ein vaï, n-âoutre veindro* il s'en va un autre viendra.

d'âoutreï, d'autres, *n'aï pa vu d'âoutreï*, je n'en ai pas vu d'autres.

ein, on ; *ein gui*, on dit.

ein tâou, no tâou, un tel, une telle.

iun-l-âoûtre, l'un l'autre.

loû jû, loû-z-âoutreï, les uns les autres ; *eïmâ voû loû-jû-loû-z-âoutreï*, aimez-vous les uns les autres.

tou, touto, tout, toute.

toû toutâ, tous, toutes.

chacu, châcuno, chacun, chacune.

cû qe chîo, cû qe co chîo, qui que ce soit.

câoucore quelque chose ; *ye sabe câoucore*, je sais quelque chose.

câoucu, câoucuno, quelqu'un, quelqu'une.

cû qe voudro, cû voudro, qui voudra ; *vègno cu qe voudro*, vienne qui voudra.

re, rien ; *deyu*, personne, peuvent être également considérés comme pronoms indéfinis ; *gn'y o deyu*, il n'y a personne.

VERBES

(Le verbe est le mot par lequel on exprime que l'on est ou que l'on fait quelque chose).

Nous étudierons d'abord : les verbes auxiliaires *ovi* ou *oveï*, avoir ; *eître* ou *iêtre*, être.

Puis les verbes réguliers ;

Enfin les verbes irréguliers.

VERBES AUXILIAIRES

I. — *Ovi* ou *oveï* (avoir)

(A). — Temps simples

MODE INDICATIF

PRÉSENT	IMPARFAIT
y'aï, j'ai	*y'oyo*, j'avais
t'a, tu as	*t'oya*, tu avais
ôou-l-o il a	*ôou-l-oyo*, il avait
l'o, elle a	*l'oyo*, elle avait
noû-z-an, nous avons	*noû-z-oyan*, nous avions
voû-z-â, voû-z-ové, vous avez	*voû-z-oyâ*, vous aviez
yî an, ils ont	*yî oyan*, ils avaient
lâ-z-an, elles ont.	*lâ-z-oyan*, elles avaient

PASSÉ DÉFINI

y'ogui, j'eus
t'oguèreï, tu eus
ôou-l-ogué, il eut
l'ogué, elle eut
noû-z-oguèrein, nous eûmes
voû-z-oguèreï, vous eûtes
yî oguèrein, ils eurent
lâ-z-oguèrein, elles eurent

FUTUR

y'ôouraï, j'aurai
t'ôoura, tu auras
ôou-l-ôouro, il aura.
l'ôouro, elle aura
noû-z-ôouran, nous aurons
voû-z-ôoureï, vous aurez
yî ôouran, ils auront
lâ-z-ôouran, elles auront.

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT

y'ôouyo, j'aurais
t'ôouya, tu aurais
ôou-l-ôouyo, il aurait
l'ôouyo, elle aurait
noû-z-ôouyan, nous aurions
voû-z-ôouyâ, vous auriez
yî ôouyan, ils auraient
lâ-z-ôouyan, elles auraient

MODE IMPÉRATIF

ayo, aie
(avec négation) *n'oya pa*, n'aie pas
q'ôou l'ayo, qe l'ayo, qu'il, qu'elle ait
oyan, ayons
oyâ, ayez
q'yî oyan, qe lâ-z-oyan, qu'ils, qu'elles aient

MODE SUBJONCTIF

SUBJONCTIF PRÉSENT

qe y'aye, que j'aie
qe t'ayeï, que tu aies
q'ôou-l-aye, qu'il ait
qe l'aye, qu'elle ait
qe noû-z-ayein, que nous ayons
qe voû-z-ayeï, que vous ayez
qe yî ayein, qu'ils aient
qe lâ-z-ayein, qu'elles aient

IMPARFAIT

qe y'oguesso
ou q'oguesso } que j'eusse
que t'oguessa, que tu eusses
q'ôou-l-oguesso, qu'il eût
qe l'oguesso, qu'elle eût
qe noû-z-oguessan, que nous eussions
qe voû-z-oguessâ, que vous eussiez
qe yî oguessan,
ou *q'oguessan* } qu'ils eussent
qe lâ-z-oguessan, qu'elles eurent

MODE INFINITIF

ovi ou *oveï*, avoir (on dit aussi par aphérèse : *vi* et *veï*)

MODE PARTICIPE

PRÉSENT

oyan, ayant

PASSÉ

iu, eu ; *iudo*, eue et aussi *ogu*, *ogudo*
et par abréviation *gu*, *gudo*, ou encore *oyu*, *oyudo*
iû, eus ; *iudâ*, eues — *oyû*, *oyudâ*

(B). — Temps composés

MODE INDICATIF

PARFAIT (passé indéfini)

y'aï iu, j'ai eu
t'a iu, tu as eu
ôou-l-o iu, il a eu, etc.

PASSÉ ANTÉRIEUR

y'ogui iu, j'eus eu
t'oguèreï iu, tu eus eu
ôou-l-ogué iu, il eut eu, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT

y'oyo iu, j'avais eu
t'oya iu, tu avais eu
ôou-l-oyo iu, il avait eu, etc.

FUTUR ANTÉRIEUR

y'ôourai iu, j'aurai eu
t'ôoura iu, tu auras eu
ôou-l-ôouro iu, il aura eu, etc.

MODE CONDITIONNEL

PASSÉ

y'ôouyo iu, j'aurais eu
t'ôouya iu, tu aurais eu
ôou-l-ôouyo iu, il aurait eu, etc.

MODE SUBJONCTIF

PARFAIT

qe y'ayo iu, que j'aie eu
qe t'oya iu, que tu aies eu
q'ôou-l-ayo iu, qu'il ait eu, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT

qe y'oguesso iu, que j'eusse eu
qe t'oguessa iu, que tu eusses eu
q'ôou-l-oguesso iu, qu'il eût eu, etc.

MODE INFINITIF PRÉSENT

ovi iu, avoir eu
oyu, *ogu*, *gu*

MODE PARTICIPE PASSÉ

oyan iu, ayant eu
oyu, *ogu*, *gu*

II. — *Eître* ou *eïtre*, *iêtre* et même *viêtre* (être)

(A). Temps simples

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye saï, je suis
te sé, tu es
óou-l-eï, il est
l'eï, elle est
noû soun, nous sommes
voû séê, vous êtes
yì soun, ils sont
lâ soun, elles sont

IMPARFAIT

y'éro, j'étais
t'éra, tu étais
óou-l-éro, il était
l'éro, elle était
noû-z-éran, nous étions
voû-z-éra, vous étiez
yì éran, ils étaient
lâ-z-éran, elles étaient

PASSÉ DÉFINI

ye fugui, je fus
te fuguèreï, tu fus
óou fugué, il fut
lo fugué, elle fut
noû fuguèrein, nous fûmes
voû fuguèreï, vous fûtes
yì fuguèrein, ils furent
lâ fuguèrein, elles furent

FUTUR

ye cheraï, je serai
te chera, tu seras
óou chero, il sera
lo chero, elle sera
noû cheran, nous serons
voû chereï, vous serez
yì cheran, ils seront
lâ cheran, elles seront

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT

ye cheyo, je serais
te cheya, tu serais
óou cheyo, il serait
lo cheyo, elle serait
noû cheyan, nous serions
voû cheya, vous seriez
yì cheyan, ils seraient
lâ cheyan, elles seraient

MODE IMPÉRATIF

chio, sois
(avec négation) : *ne chia pa*, ne sois pas
q'óou, qe lo chio, qu'il, qu'elle soit
chian, soyons
chiâ, soyez
q'yì, qe lâ chian, qu'ils, qu'elles soient

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT

qe ye chio ou, par abréviation *qe chio*, que je sois
qe te chia, que tu sois
q'ôou chio ou *chiayo*, qu'il soit
qe lo chio ou *chiayo*, qu'elle soit
qe noû chian, *ou chioyan*, que nous soyons
qe voû chiâ ou *chioyeï*, que vous soyez
qe yî chian, qu'ils soient
qe lâ chian, qu'elles soient

IMPARFAIT

qe ye fuguesso, ou par abréviation *que fuguesso*, que je fusse
qe te fuguessa, que tu fusses
q'ôou fuguesso, qu'il fût
qe lo fuguesso, qu'elle fût
qe noû fuguessan, que nous fussions
qe voû fuguessâ, que vous fussiez
qe yî fuguessan ou, par abréviation *qe fuguessan*, qu'ils fussent
qe lâ fuguessan, qu'elles fussent

MODE INFINITIF

eître, *eïtre*, *iètre*, *viètre*, être

MODE PARTICIPES

PRÉSENT

eïtan, étant

PASSÉ

eïto (masc.), *eïtado* (fém.) été
eïtô (masc. pl.), *eïtodâ* (fém. pl., été

(B). — Temps composés

MODE INDICATIF

PARFAIT (passé indéfini)

ye saï eïto, *eïtado* (fém.), j'ai été (text. je suis été)
te sé eïto, *eïtado*, (fém.), tu as été
ôou-l-eï eïto, il a été
l'eï eïtado, elle a été
noû soun eïtô, *eïtodâ* (fém.), nous avons été
voû séè eïtô, *eïtodâ* (fém.), vous avez été
yî soun eïtô, ils ont été
lâ soun eïtodâ, elles ont été

PLUS-QUE-PARFAIT

y'éro eïto, eïtado (fém.), j'avais été, etc. (text. j'étais été)

PASSÉ ANTÉRIEUR

ye fugui eïto, eïtado (fém.), j'eus été, etc. (text. je fus été)

FUTUR ANTÉRIEUR

ye cheraï eïto, eïtado (fém.), j'aurai été, etc. (text. je serai été)

MODE CONDITIONNEL

PASSÉ

ye cheyo eïto, eïtado, (fém.), j'aurais été, etc. (text. je serais été)

MODE SUBJONCTIF

PARFAIT

qe ye chio eïto, eïtado (fem.), que j'ai été (text. que je sois été)

PLUS-QUE-PARFAIT

qe fuguess' eïto, eïtado (fém.), que j'eusse été, etc.
(text. que je fusse été)

MODE INFINITIF PASSÉ

eïtre eïto, eïtado (fém.), être été (text.) nous traduirons: avoir été.

MODE PARTICIPE PASSÉ

eïtan eïto, eïtado (fém.), étant été (text.) nous traduirons: ayant été.

On supprime souvent le pronom à la 1re personne du singulier et à la 3e du pluriel. On dit par exemple : *saï biein countein* (je suis bien content) au lieu de *ye saï* ; *cheraï demo o Pori* (je serai demain à Paris) au lieu de *ye cheraï* ; *aïmein biein le vî* (ils aiment bien le vin) au lieu de *yî aimein...* Mais il faut remarquer que lorsqu'on supprime le pronom à la 3e personne du pluriel, cela sous-entend toujours le genre masculin, autrement il faudrait dire *lâ-z-aïmein biein le vî.*

En ce qui concerne les temps composés du verbe *eïtre* il est à noter qu'ils se forment avec ce même verbe auxiliaire. D'autre part le participe passé *eïto* s'accorde en genre et en nombre avec son sujet.

ye saï eïto o lo feïro, je suis allé à la foire (et non pas *y'aï eïto*)
l'eï eïtado o lo foun, elle est allée à la fontaine (et non *l'o eïtado*)
yî soun eïtô lobourâ, ils « ont » été labourer.
lâ soun eïtodâ fena, elles « ont » été faner.

C'est ce qui fait que souvent nos paysans voulant parler français disent : je suis été.

Cette construction se retrouve d'ailleurs en italien (*io sono stato*, etc.), autre rapprochement à signaler entre notre dialecte et cette langue.

Pour indiquer une chose ancienne, passée, on emploie parfois une formule assez singulière où fusionnent les deux verbes auxiliaires. C'est ainsi qu'on dira *y'aï* ou *saï gu eïto o Pori,* je suis allé (dans le temps) à Paris.

Formes

NÉGATIVE, INTERROGATIVE ET INTERROGATIVE-NÉGATIVE

La négation se formule comme en français : je n'ai pas, *ye n'aï pa* (on dit plus souvent *n'aï pa* en supprimant le pronom) ; il n'aime pas, *ðou n'aïmo pa.*

Pour interroger on place d'ordinaire le pronom après le verbe, mais les pronoms présentent diverses modifications, comme on va voir.

aï { *yû* / *co* ? ai-je ?	*saï* { *yû* / *co* ? suis-je ?
a cû ? as-tu ?	*sè cû* ? est-tu ?
o-t-éðou ? a-t-il ?	*eï-t-éðou* ? est-il ?
o-t-elo ? a-t'elle ;	*eï-t-elo* ? est-elle ?
an noû ? / *noû-z-an co* ? } avons-nous ?	*soun noû* ? / *noû soun co* ? } sommes-nous ?
â voû, voû-z-â co ? avez-vous ?	*sè vou, voû sè co* ? êtes-vous ?
an co ? / *an ye* ? / *yî an co* ? } ont-ils ?	*soun co* ? / *soun ye* ? / *yî soun co* ? } sont-ils ?
an-t-ela ? ont-elles ?	*soun-t-ela* ? sont-elles ?

Pour la forme interrogative-négative on procède comme en français :
n'â voû pa ? (ou *â voû pa* ? n'avez-vous pas ?
ne poudè voû pa ? (ou *poudè voû pa* ?) ne pouvez vous pas ?

Est-ce que j'ai ? se dit *eïco qe y'aï.* Est-ce qu'elle est venue ? peut se dire : *Eïco qe l'eï veinyudo* ? ou *eï-t-elo veinyudo* ? Est-ce qu'elle n'est pas venue s'exprimera : *Eïco qe l'eï pa veinyudo* ? ou bien *eï-t-elo pa veinyudo.*

VERBES RÉGULIERS

Il y a en patois creusois quatre conjugaisons régulières que l'on distingue par la terminaison de l'infinitif, savoir :

la 1re dont l'infinitif se termine en *a* ;
la 2e — — *e* ;
la 3e — — *i* ;
la 4e — — *eï* ;

Certains verbes possèdent deux et même trois formes différentes et ressortissent à plusieurs conjugaisons ; ou encore dans une même conjugaison il en est qui se conjuguent de deux façons différentes, sinon pour tout le verbe du moins pour tel ou tel mode, tel ou tel temps. Cette particularité se remarque surtout pour les verbes de la 3[e] conjugaison, (verbes en i). Nous appelerons ces verbes *polymorphes*.

Exemple de la première conjugaison :

Minjâ, manger, prononcer légèrement *min[d]jâ*

(a) Temps simples

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye minje, je mange
te minja, tu manges
ôou minjo, il mange
lo minjo, elle mange
noû minjan, nous mangeons
voû minja vous mangez
yî minjein, ils mangent
lâ minjein, elles mangent

IMPARFAIT

ye minjâvo, je mangeais
te minjova, tu mangeais
ôou, *lo minjâvo*, il, elle mangeait
noû minjovan, nous mangions
voû minjova, vous mangiez
yî, *lâ minjovan*, ils, elles mangeaient.

PASSÉ ANTÉRIEUR

ye minjî, je mangeai
te minjèreï, tu mangeas
ôou, *lo minjé*, il, elle mangea
noû minjèrein, nous mangeâmes
voû minjèreï, vous mangeâtes
yî, *lâ minjèrein*, ils, elles mangèrent.

FUTUR

ye minjoraï, je mangerai
te minjora, tu mangeras
ôou, *lo minjoro*, il, elle mangera
noû minjoran, nous mangerons
voû minjoreï, vous mangerez
yî, *lâ minjoran*, ils, elles mangeront.

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT

ye minjoyo, je mangerais
te minjoya, tu mangerais
ôou, *lo minjoyo*, il, elle mangerait
noû minjoyan, nous mangerions
voû minjoya, vous mangeriez.
yî, *lâ minjoyan*, ils, elles mangeraient

MODE IMPÉRATIF

minjo, mange
(avec négation) *ne minja pa*, ne mange pas
q'ôou, qe lo minje, qu'il, qu'elle mange
minjan, mangeons
minja, mangez
q'yî, qe lâ minjein ou *minjan*, qu'ils, qu'elles mangent

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT

qe ye minje, que je mange
qe te minjeï, que tu manges
q'ôou, qe lo minje, qu'il, qu'elle mange
qe noû minjein, que nous mangions
qe voû minjei, que vous mangiez
q'yî, qe lâ minjein ou *minjan*, qu'ils, qu'elles mangent

IMPARFAIT

que ye minjesso, que je mangeasse
qe te minjessa, que tu mangeasses
q'ôou, qe lo minjesso, qu'il, qu'elle mangeat.
qe noû minjessan, que nous mangeassions
qe voû minjessâ, que vous mangeassiez
q'yî, qe lâ minjessan, qu'ils, qu'elles mangeassent

MODE INFINITIF

PRÉSENT

minja, manger

MODE PARTICIPE

PRÉSENT

minjan, mangeant

PASSÉ

minjo, minjado, mangé, mangée

(B). — Temps composés

MODE INDICATIF

PARFAIT (passé indéfini)

y'aï minjo, j'ai mangé
t'a minjo, tu as mangé
ôou-l-o, l'o minjo, il, elle a mangé
noû-z-an minjo, nous avons mangé
voû-z-â minjo, vous avez mangé
yî, la-z-an minjo, ils, elles ont mangé

PASSÉ ANTÉRIEUR

y'ogui minjo, j'eus mangé
t'oguèrei minjo, tu eus mangé
ôou-l-ogué, *l'ogué minjo*, il, elle eut mangé
noû-z-oguèrein minjo, nous eûmes mangé
voû-z-oguèreï minjo, vous eûtes mangé
yî, *lâ-z-oguèrein minjo*, ils, elles eurent mangé

PLUS-QUE-PARFAIT

y'oyo minjo, j'avais mangé
t'oya minjo, tu avais mangé
ôou-l-oyo, *l'oyo minjo*, il, elle avait mangé.
noû-z-oyan minjo, nous avions mangé
voû-z-oya minjo, vous aviez mangé.
yî, *lâ-z-oyan minjo*, ils, elles avaient mangé

FUTUR ANTÉRIEUR

y'ôourai minjo, j'aurai mangé
t'ôoura minjo, tu auras mangé
ôou-l-ôouro, *l'ôouro minjo*, il, elle aura mangé
noû-z-ôouran minjo, nous aurons mangé
voû-z-ôoureï minjo, vous aurez mangé
yî, *lâ-z-ôouran minjo*, ils, elles auront mangé.

MODE CONDITIONNEL

PASSÉ

y'ôouyo minjo, j'aurais mangé
t'ôouya minjo, tu aurais mangé
ôou-l-ôouyo, *l'ôouyo minjo*, il, elle aurait mangé
noû-z-ôouyan minjo, nous aurions mangé
voû-z-ôouya minjo, vous auriez mangé
yî ôouyan, *lâ-z-ôouyan minjo*, ils, elles auraient mangé

MODE SUBJONCTIF

PARFAIT

qe y'aye minjo, que j'aie mangé
qe t'ayeï minjo, que tu aies mangé
q'ôou-l-aye, *qe l'aye minjo*, qu'il, qu'elle ait mangé
qe noû-z-ayein minjo, que nous ayons mangé
qe voû-z-ayeï minjo, que vous ayez mangé
qe yî ayein, *qe lâ-z-ayein minjo*, qu'ils, qu'elles aient mangé

PLUS-QUE-PARFAIT

qe y'oguesso ou *q'oguesso minjo*, que j'eusse mangé
qe t'oguessa minjo, que tu eusses mangé.
q'ôou-l-oguesso, *qe l'oguesso minjo*, qu'il, qu'elle eut mangé
qe noû-z-oguessan minjo, que nous eussions mangé
qe voû-z-oguessa minjo, que vous eussiez mangé
q'yî, *qe lâ-z-oguessan minjo*, qu'ils, qu'elles eussent mangé

MODE INFINITIF

PASSÉ

ovi minjo, avoir mangé

MODE PARTICIPE

oyan minjo, ayant mangé

Conjuguer de même :

beinla, bêler
birouna, travailler à des riens, perdre son temps
chanta, chanter
chunla, pleurer en gémissant
creda, crier
eïnbrossa, embrasser
eïssegua, rouir
jinsa, balayer
mogura, mûrir
meissouna, moissonner (v. syn. *mèdre*).
neja, noyer
pigna, peigner
pouda, puiser
pura, pleurer
reuïta, racler (un lavoir, un conduit avec une planchette demi-circulaire, pourvue d'un long manche, afin d'évacuer la boue).
qieïssa, tisser (v. autre forme : *qieïre*)
visa, regarder, etc.

Quelques verbes en *a*, quoique réguliers d'une manière générale, présentent des anomalies, tel *eïma*, aimer qui remplace le radical *eïm* par *aïm* à la 1re et à la 3e personne du singulier, ainsi qu'à la 3e personne du pluriel du présent de l'indicatif et du présent du subjonctif, à la 2e et la 3e du singulier et la 3e du pluriel de l'impératif.

Nous donnons ce verbe comme spécimen :

Eïma (aimer)

(A). — Temps simples

MODE INDICATIF

PRÉSENT

y'aïme, j'aime
t'eïma, tu aimes
ôou-l-aïmo, l'aïmo, il, elle aime
noû-z-eïman, nous aimons
voû-z-eïmâ, vous aimez
yî, lâ-z-aïmein, ils, elles aiment

IMPARFAIT

y'eïmavo, j'aimais
t'eïmova, tu aimais,
ôoû-l-eïmavo, l'eïmavo, il, elle aimait
noû-z-aimovan, nous aimions
voû-z-eïmova, vous aimiez
yi, lâ-z-eïmovan, ils, elles aimaient

PASSÉ DÉFINI

y'eïmi, j'aimai
t'eïmèreï, tu aimas
ôou-l-eïmé, *l'eïmé,* il, elle aima
noû-z-eïmèrein, nous aimâmes
voû-z-eïmèreï, vous aimâtes
yî, lâ-z-eimèrein, ils, elles aimèrent

FUTUR

y'eïmoraï, j'aimerai.
t'eïmora, tu aimeras
ôou-l-eïmoro, l'eïmoro, il, elle aimera
noû-z-eïmoran, nous aimerons
voû-z-eïmoreï, vous aimerez
yî, lâ-z-eïmoran, ils, elles aimèrent

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT

y'eïmoyo, j'aimerais
t'eïmoya, tu aimerais
ôou-l-eïmoyo, *l'eïmoyo,* il, elle aimerait
noû-z-eïmoyan, nous aimerions
voû-z-eïmoya, vous aimeriez
yî, *lâ-z-eïmoyan*, ils, elles aimeraient

MODE IMPÉRATIF

aïmo, aime
(avec négation) *n'eïma pa*, n'aime pas
q'ôou-l-aïme, *qe l'aïme*, qu'il aime, qu'elle aime
eïman, aimons
eïma, aimez
q'yî, qe lâ-z-aïmein, qu'ils, qu'elles aiment

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT

qe y'aïme, que j'aime
qe t'eïmeï, que tu aimes
q'ôou-l-aïme, qe l'aïme, qu'il, qu'elle aime
qe noû-z-eïman, que nous aimions
qe voû-z-eïmei, que vous aimiez
qe yî aïmein, qe lâ-z-aïmein, qu'ils, qu'elles aiment

IMPARFAIT

qe y'eïmesso, que j'aimasse
qe t'eïmessa, que tu aimasses
q'ôou-l-eïmesso, qe l'eïmesso, qu'il, qu'elle aimat.
qe noû-z-eïmessan, que nous aimassions
qe voû-z-eïmessa, que vous aimassiez.
q'yî eïmessein, qe lâ-z-eïmessein, qu'ils, qu'elles aimassent

MODE INFINITIF

PRÉSENT

eïma, aimer

MODE PARTICIPE

PRÉSENT

eïman, aimant

PASSÉ

eïmo, eïmado, aimé, aimée

(B). — Temps composés

MODE INDICATIF

PARFAIT (passé indéfini)

y'aï eïmo, j'ai aimé
t'a eïmo, tu as aimé
ôou-l-o, l'o eïmo, il, elle a aimé
noû-z-an eïmo, nous avons aimé
voû-z-a eïmo, vous avez aimé
yî an, lâ-z-an eimo, ils, elles ont aimé.

PLUS-QUE-PARFAIT

y'oyo eïmo, j'avais aimé
t'oya eïmo, tu avais aimé
ôou-l-oyo, l'oyo eïmo, il, elle avait aimé
noû-z-oyan eïmo, nous avions aimé
voû-z-oya eïmo, vous aviez aimé
yî oyan, lâ-z-oyan eïmo, ils, elles avaient aimé

PASSÉ ANTÉRIEUR

y'ogui eïmo, j'eus aimé
t'oguèreï eïmo, tu eus aimé
ôou-l-ogué, l'ogué eïmo, il, elle eut aimé
noû-z-oguèrein eïmo, nous eûmes aimé
voû-z-oguèreï eïmo, vous eûtes aimé
yî oguèrein, lâ-z-oguèrein eïmo, ils, elles eurent aimé

FUTUR ANTÉRIEUR

y'ôouraï eïmo, j'aurai aimé.
t'ôoura eïmo, tu auras aimé
ôou-l-ôouro, l'ôouro eïmo, il, elle aura aimé
noû-z-ôouran eïmo, nous aurons aimé
voû-z-ôoureï eïmo, vous aurez aimé
yî ôouran, lâ-z-ôouran eïmo, ils, elles auront aimé

MODE CONDITIONNEL

PASSÉ

y'ôouyo eïmo, j'aurais aimé
t'ôouya eïmo, tu aurais aimé
ôou-l-ôouyo, l'ôouyo eïmo, il, elle aurait aimé
noû-z-ôouyan eïmo, nous aurions aimé
voû-z-ôouya eimo, vous auriez aimé
yî ôouyan, lâ-z-ôouyan eïmo, ils, elles auraient aimé

MODE SUBJONCTIF

PARFAIT

qe y'ay'eïmo, que j'aie aimé
qe t'ayeï eïmo, que tu aies aimé
q'ôou-l-aye, qe l'aye eïmo, qu'il, qu'elle ait aimé
qe noû-z-ayein eïmo, que nous ayons aimé
qe voû-z-ayeï eïmo, que vous ayez aimé
qe yî ayein, qe lâ-z-ayein eïmo, qu'ils, qu'elles aient aimé

PLUS-QUE-PARFAIT

qe y'oguesso (ou *q'oguesso*) *eïmo*, que j'eusse aimé
qe t'oguessa eïmo, que tu eusses aimé
q'ôou-l-oguesso, qe l'oguesso eïmo, qu'il, qu'elle ait aimé
qe noû-z-oguessan eimo, que nous eussions aimé
qe voû z-oguessâ eïmo, que vous eussiez aimé
qe yî oguessan, qe lâ-z-oguessan eïmo, qu'ils, qu'elles eussent aimé

Luja (loger) fait :

INDICATIF PRÉSENT	IMPÉRATIF	SUBJONCTIF PRÉSENT
ye leuje		*qe leuje*
te leuja	*leujo*	*qe te leujeï*
ôou, lo leujo	*q'ôou, qe lo leuje*	*q'ôou, qe lo leuje*
noû leujein	*leujan*	*qe noû leujein*
voû leuja	*leujâ*	*qe voû leujei*
yî, lâ leujein	*q'yî, qe la leujein*	*q'yî, qe lâ leujein*

De même *oluja*, louer comme domestique.

Boueïra (remuer) plus particulièrement la bouillie dans un chaudron fait au : PRÉSENT DE L'INDICATIF

ye bouaïre
te boueïra
ôou, lo boueïro
noû boueïran
voû boueïra
yî, lâ bouaïrein

Meïla (mêler) fait au PRÉSENT DE L'INDICATIF

ye maïle
te meïla
ôou, lo maïlo
noû meïlan
voû meïlâ
yî, lâ maïlein

de même *deïmeïla* (démêler)

Jita (jeter) fait aux temps et personnes indiqués plus haut *jiè* au lieu de *ji*. On dit : *ye jiète*, je jette ; *jièto*, jette ; *q'yî, qe lâ jiètein*, qu'ils, qu'elles jettent.

VERBE IRRÉGULIER DE LA PREMIÈRE CONJUGAISON

Nâ (aller)

(A). Temps simples

MODE INDICATIF

PRÉSENT	IMPARFAIT
ye vâou, je vais	*ye nâvo*, j'allais
te va, tu vas	*te nova*, tu allais
ôou, lo vaï, il, elle va	*ôou, lo nâvo*, il, elle allait
noû van, nous allons	*noû novan*, nous allions
voû vâ, vous allez	*voû nova*, vous alliez
yî, lâ van, ils, elles vont	*yi, lâ novan*, ils, elles allaient

PASSÉ DÉFINI

ye nî ou *ye noni*, j'allai
te néreï, tu allas
ôou, *lo né*, il, elle alla
noû nérein, nous allâmes
voû néreï, vous allâtes
yî, *lâ nérein*, ils, elles allèrent

FUTUR

ye gnîraï, j'irai
te gnîra, tu iras
ôou, *lo gnîro*, il, elle ira
noû gnîran, nous irons
voû gnîreï, vous irez
yî, *lâ gnîran*, ils, elles iront

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT

ye gniyo, j'irais
te gniya, tu irais
ôou, *lo gniyo*, il, elle irait
noû gniyan, nous irions
voû gniyâ, vous iriez
yî, *lâ gniyan*, ils, elles iraient

MODE IMPÉRATIF

vaï, va, (avec négation : *ne va pa*)
q'ôou, *qe lo nâne*, qu'il, qu'elle aille
nan, *nonan*, allons
nâ, *nonâ*, allez
q'yî, *qe lâ nânein*, qu'ils, qu'elles aillent

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT

qe (*ye*) *nâne*, que j'aille
qe te nâneï, que tu ailles
q'ôou, *qe lo nâne*, qu'il, qu'elle aille
qe noû nonan, que nous allions
qe voû nonei, que vous alliez
q'yî, *qe lâ nonan* ou *nânein*, qu'ils, qu'elles aillent

IMPARFAIT

qe ye nesso, que j'allasse
qe te nessa, que tu allasses
q'ôou, *qe lo nesso*, qu'il qu'elle allât
qe noû nessan, que nous allassions
qe voû nesseï, que vous allassiez
q'yî, *qe la nessan*, qu'ils, qu'elles allassent
(On dit aussi *qe je nonesso*, *qe te nonessa*, etc.

MODE INFINITIF

nâ, aller

MODE PARTICIPE

PRÉSENT	PASSÉ
nan, allant	*no*, *nâdo*, allé, allée

(B). — Temps composés

Les temps composés se forment avec les deux auxiliaires *iêtre* et *ovi*.

MODE INDICATIF

PARFAIT (passé indéfini)

y'aï no, *ye saï no*, *ye saï nâdo*, je suis allé, allée, etc.

PASSÉ ANTÉRIEUR

ye fugui no, *nâdo*, je fus allé, allée, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT

y'éro no, *y'éro nâdo*, j'étais allé, allée, etc.

FUTUR ANTÉRIEUR

ye cheraï no, *nâdo*, je serai allé, allée, etc.

MODE CONDITIONNEL

ye cheyo no, *nâdo*, je serais allé, allée

MODE SUBJONCTIF

PARFAIT

qe ye chio no, *nâdo* que je sois allé, allée, etc.

PLUS-QUE-PARFAIT

qe fuguesso no, *nâdo*, que je fusse allé, allée, etc.

MODE INFINITIF PASSÉ

iêtre no, *nâdo*, être allé, allée
(on dit aussi *ovi no*, mais jamais *ovi nâdo*)

MODE PARTICIPE PASSÉ

eïtan no, *nâdo*, étant allé, allée

EXEMPLE DE LA DEUXIÈME CONJUGAISON

Veindre (vendre)

(A). — Temps simples

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye veinde, je vends
te veindeï, tu vends
ðou, *lo vein*, il, elle vend
noû veindein, nous vendons
voû veindè, vous vendez
yî, *lâ veindein*, ils, elles vendent

IMPARFAIT

ye veinguio, je vendais
te veinguia, tu vendais
ðou, *lo veinguio*, il, elle vendait
noû veinguian, nous vendions
voû veinguiâ, vous vendiez
yi, *lâ veinguian*, ils, elles vendaient

PASSÉ DÉFINI

ye veindi, je vendis
te veindèreï, tu vendis
ðou, *lo veindé*, il elle vendit
noû veindèrein, nous vendîmes
voû vendèreï, vous vendîtes
yî, *lâ veindèrein*, ils, elles vendirent

FUTUR

ye veindraï, je vendrai
te veindra, tu vendras
ðou, *lo veindro*, il, elle vendra
noû veindran, nous vendrons
voû veindreï, vous vendrez
yî, *lâ veindran*, ils, elles vendront

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT

ye veindrio, je vendrais
te veindria, tu vendrais
ðou, *lo veindrio*, il, elle vendrait
noû veindrian, nous vendrions
voû vendria, vous vendriez
yî, *la veindrian*, ils, elles vendraient

MODE IMPÉRATIF

vein, vends (avec négation : *veinda pa*, ne vends pas)
q'ðou, *qe lo veinde*, qu'il, qu'elle vende
veindan, vendons
veindè, vendez
qy'î, *qe lâ veindan* ou *vendein*, qu'ils, qu'elles vendent

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT

qe ye veinde, que je vende
qe te veindeï, que tu vendes
q'ôou, qe lo veinde, qu'il, qu'elle vende
qe noû veindein, que nous vendîons
qe voû veindei, que vous vendîez
qe yî, qe lâ veindein et veindan, qu'ils, qu'elles vendent

IMPARFAIT

qe ye vindesso, que je vendisse
qe te veindessa, que tu vendisses
q'ôou, qe lo veindesso, qu'il, qu'elle vendit
qe noû veindessan, que nous vendissions
qe voû veindessâ, que vous vendissiez
q'yî, qe lâ veindessein, qu'ils, qu'elles vendissent

MODE INFINITIF

veindre, vendre

MODE PARTICIPE

PRÉSENT

veindan, vendant

PASSÉ

veingu, veingudo, vendu, vendue

(B). — Temps composés

MODE INDICATIF

PARFAIT (passé défini)

y'aï, ta, ôou-l-o, l'o, etc., *veingu*, j'ai, tu as, il, elle a etc., vendu

PLUS-QUE-PARFAIT

y'oyo, t'oya, etc., *veingu*, j'avais, tu avais, etc., vendu

PASSÉ ANTÉRIEUR

y'ogui, t'oguèreï, etc., *veingu*, j'eus, tu eus, etc., vendu

FUTUR ANTÉRIEUR

y'ôouraï, t'ôoura, etc., *veingu*, j'aurai, tu auras, etc., vendu

MODE CONDITIONNEL

PASSÉ

y'ôouyo veingu, etc., j'aurais vendu etc.

MODE SUBJONCTIF

PARFAIT

qe y'aye veingu, etc., que j'ai vendu etc.

PLUS-QUE-PARFAIT

qe y'oguesso ou *q'oguesso veingu*, que j'eusse vendu, etc.

MODE INFINITIF

PASSÉ

ovi veingu, avoir vendu

MODE PARTICIPE

PASSÉ

oyan veingu, ayant vendu

On conjuguera de même :

eïcoudre, battre à la grange *(y'eïcoude, t'eïcoudeï, ôou-l-eïcou) ;*
roundre, grogner [surtout en parlant du porc], (3e personne du singulier du présent de l'indicatif *ôou roun*) ;
toundre, tondre, (3e personne du singulier du présent de l'indicatif : *ôou toun*) ;
poundre, pondre ;
foundre, fondre ;
counfoundre, confondre (et aussi abîmer, gâcher) ;
peindre, pendre ;
deïpeindre, dépendre ;
oteindre, attendre ;
teindre, tendre.

La plupart des verbes en *e* sont irréguliers, tels les suivants dont nous ne donnons que les temps simples.

Batre (battre)

MODE INDICATIF

PRÉSENT	IMPARFAIT
ye bâte, je bats, etc.	*ye boqio*, je battais, etc.
te bôteï	*te boqia*
ôou, lo bô	*ôou boqio*
noû batein	*noû boqian*
voû boté	*voû boqia*
yî, la bâtein	*yî, lâ boqian*

PASSÉ DÉFINI

ye boti, je battis, etc.
te boterei
ôou, lo botè
noû botèrein
voû botèreï
yî, lâ botèrein

FUTUR

ye botraï, je battrai, etc.
te botra
ôou, lo botro
noû botran
voû botreï
yî, lâ botran

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT

ye botrio, je battrais, etc.
te botria
ôou, lo botrio
noû botrian
voû botriâ
yî, lâ botrian

MODE IMPÉRATIF

bo, bats, etc. (avec négation : *ne botâ pâ*, ne bats pas)
q'ôou, qe lo bate
botan
botè
q'yî, qe lâ botan et *bâtein*

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT

qe ye bâte, que je batte, etc.
qe te bâteï
q'ôou, qe lo bâte
qe noû bâtein
qe voû bâtieï
q'yî, qe lâ bâtein

IMPARFAIT

qe ye botesso, que je battisse, etc.
qe te botessa
q'ôou, qe lo botesso
qe noû botessan
qe voû botessa
q'yî, que lâ botessan

MODE INFINITIF

PRÉSENT

batre, battre

MODE PARTICIPE

PRÉSENT

botan, battant

PASSÉ

bocû, bocudo, battu, battue

Temps composés

MODE INFINITIF

PASSÉ

ovi bocû, avoir battu etc.

Conjuguer de même :

counbâtre, combattre
obâtre, abattre
robâtre, rabattre
rebâtre, rebattre

Béôoure (boire)

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye bève ou *ye buve*, je bois, etc.
te bèveï ou *te buveï*
ôou, lo béôou
noû buvein
voû buvei
yî, lâ buvein

IMPARFAIT

ye buvio ou *ye buyo*, je buvais, etc.
te buvîa ou *te buya*
ôou, lo buvio ou *ôou, lo buyo*
noû buvian ou *noû buyan*
voû buviâ ou *voû buyâ*
yî, lâ buvian ou *yî lâ buyan*

PASSÉ DÉFINI

ye bugui, je bus, etc.
te buguèreï
ôou, lo bugué
noû buguèrein
vou buguèreï
yî, lâ buguèrein

FUTUR

ye béôouraï, je boirai, etc.
te béôoura
ôou, lo béôouro
noû béôouran
voû béôoureï
yî, lâ béôouran

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT

ye béôouyo, je boirais, etc.
te béôouya
ôou, lo béôouyo
noû béôouyan
voû beoôuya
yî, tâ béôouyan

MODE IMPÉRATIF

béôou, bois, etc. (avec négation : *ne buya pâ*, ne bois pas
q'ôou, qe lo buve
buvan
buvè
q'yì, qe lâ buvein et *buyan*

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT

qe ye buve, que je boive, etc.
qe te buveï
q'ôou, qe lo buve
qe noû buvein ou *qe noû buyan*
qe voû buviei ou *qe voû buyeï*
q'yì, qe lâ buvein ou *buyan*

IMPARFAIT

qe ye buguesso, que je busse, etc.
qe te buguessa
q'ôou, qe lo buguesso
qe noû buguessan
qe voû buguessa
q'yì, qe lâ buguessan

MODE INFINITIF

PRÉSENT

béôoure, boire

MODE PARTICIPE

PRÉSENT

buvan, buvant

PASSÉ

beyu, beyudo, bu, bue

Temps composés

MODE INFINITIF

PASSÉ

ovi beyu, avoir bu, etc.

Ctiâoure (fermer, clore)

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye ctiave, (je clos), je ferme, etc.
te ctiaveï
ôou, lo ctiâou
noû ctiavein
voû ctioviei
yì, lâ ctiavein

PASSÉ DÉFINI

ye ctiovi, je fermai, etc.
te ctiovèreï, etc.

IMPARFAIT

ye ctiovio, je fermais, etc.
te ctiovia
ôou, lo ctiovio, etc.

FUTUR

ye ctiôourai (je clorai) je fermerai, etc.
te ctiôoura
ôou, lo ctiôouro, etc.

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT

ye ctiôouyo (je clorais), je fermerais, etc.
te ctiouya, etc.

MODE IMPÉRATIF

ctiaou (clos) ferme
q'ôou, qe lo ctiave
ctiovan
ctiovè
q'yì, qe lâ ctiavein

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT

qe ye ctiave, que je ferme, etc.
qe te ctiaveï
q'ôou, qe lo ctiave
qe noû ctiavein
qe voû ctioviei
q'yî, qe lâ ctiavein

IMPARFAIT

qe ye ctiovesso, que je fermasse, etc.
que te ctiovessa, etc.

MODE INFINITIF

PRÉSENT

ctiâoure

MODE PARTICIPE

PRÉSENT

ctiovan, fermant

PASSÉ

ctiâou, cliâouto, fermé, fermée

Temps composés

MODE INFINITIF

PASSÉ

ovi ctiâou, avoir fermé ; *être ctiâou*, être fermé

Counduire, counguire, Coundui, Coundure (vx) (conduire)
(Verbe Polymorphe)

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye counduise, ye coundusе, je conduis, etc.
te counduiseï, te counduseï
ôou, lo coundui, ôou lo coundû
noû counduisein, noû coundusein
voû counduisè, voû coundusè
yî, lâ counduisein, yî, lâ coundusein

IMPARFAIT

ye counduijio, ye coundujio, je conduisais, etc.
te counduijia, te coundujia, etc.

PARFAIT DÉFINI

ye counduisi, je conduisis, etc.
te counduisèrei, etc.

FUTUR

ye counduiraï, je conduirai, etc.
te counduira
ôou, lo counduiro, etc.

MODE CONDITIONNEL

ye counduiyo, je conduirais, etc.
te counduiya, etc.

MODE IMPÉRATIF

coundui, conduis, etc.
counduisan
counduisè

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT

qe ye counduise, que je conduise, etc.
qe te counduiseï
q'ôou, qe lo counduise
qe noû counduisein
qe voû counduisiei
q'yî, que lâ counduïsein

PASSÉ

qe ye counduisesso, que je conduisisse, etc,
qe te counduisessa, etc.

MODE INFINITIF

PRÉSENT

coundure, counguire, coungui, coundui, counduire, conduire

MODE PARTICIPE

PRÉSENT

counduisan, coundusan, conduisant

PASSÉ

coungui, counguito } conduit, conduie
coundui, counduito }

MODE INFINITIF

ovi } *coungui* ou *coundui* avoir } conduit
être } être }

Conjuguer de même :

recounduire, recounguire, recoundui, reconduire
prouduire, proudui, produi, produire
troduire, traduire
reluire, reluire
reduire, réduire
sufire, sufi, suffire

Counstruire, counstrui, counstrure (construire)

(Verbe polymorphe)

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye counstruise, ye counstruse, je construis, etc.
te counstruiseï, te counstruseï
ôou, lo counstrui, ôou lo counstru
noû counstruisein, noû counstrusein
voû counstruisè, voû counstrusè
yi, lâ counstruisein, yi, lâ counstrusein

IMPARFAIT

ye counstruijio, je construisais, etc.
te counstruijia
ôou, lo counstruijio, etc.

PASSÉ DÉFINI

ye counstruji, ye counstruisi, je construisis, etc.
te counstruisèreï
ôou, lo counstrusè
noû counstrusèrein
voû counstrusèreï
yî, lâ counstrusèrein

FUTUR

ye counstruiraï, je construirai, etc.
te counstruira
ôou, lo counstruiro, etc.

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT

ye counstruiyo, ye counstruyo, je construirai, etc.
te counstruiya, te counstruya
ôou, lo counstruiyo, ôou counstruyo,

MODE IMPÉRATIF

counstrui, construis
counstruisein, construisons
counstruisè, construisez

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT

qe ye counstruise, qe ye counstruse, que je construise, etc.
qe te counstruiseï, qe te counstruseï
q'ôou, qe lo counstruise, q'ôou, qe lo counstruse
qe noû counstruisein, qe noû counstrujian
qe voû counstruisiei, qe voû counstrujiâ
q'yî, qe lâ counstruisein ou *counstruijian, q'yî, qe lâ counstrujian*

IMPARFAIT

qe ye counstruisesso, qe ye counstrusesso, que je construisisse
qe te counstruisessa, qe te counstrusessa, etc.

MODE INFINITIF

PRÉSENT

counstruire, counstrui, counstrure, construire

MODE PARTICIPE

PRÉSENT

counstruisan, *counstrusan*, construisant

PASSÉ

counstrui, *counstruito*, *counstru*, *counstruto*, construit, construite

Temps composés

MODE INFINITIF

PASSÉ

ovi / *être* } *counstrui*, *counstru* (plus rarement employé) avoir / être } construit

---

Couneïtre (connaître)

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye conneïsse, je connais, etc.
te counesseï
ðou, *lo couneï*
noû couneïssein
voû couneïssè
yî, *lâ couneïssein*

PASSÉ DÉFINI

ye counegui, je connus, etc.
te couneguèreï
ðou, *lo couneguè*
noû couneguèrein
voû couneguèreï
yî, *lâ couneguèrein*

IMPARFAIT

ye couneïchio, je connaissais, etc.
te couneïchia, etc.

FUTUR

ye counneïtraï, je connaîtrai, etc.
te couneïtra, etc.

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT

ye couneïtrio, je connaîtrais, etc.
te couneïtria
ðou, *lo conneïtrio*, etc.

MODE IMPÉRATIF

couneï, connais
(Avec négation) *couneïchiâ pâ*, ne connais pas
couneïssan, connaissons
couneïssè, connaissez

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT

qe ye couneïsse, que je connais, etc.
qe te couneïsseï
q'ôou, qe lo couneïsse
qe noû couneïssein
qe voû couneïssiei
q'yî, qe lâ couneïssein

IMPARFAIT

qe ye couneïssesso, que je connusse, etc.
que te couneïssessa, etc.

MODE INFINITIF

PRÉSENT

couneïtre, connaître

MODE PARTICIPE

PRÉSENT

couneïssan, connaissant

PASSÉ

couneyu, couneyudo
counegu, counegudo } connu, connue

Temps composés

MODE INFINITIF

PASSÉ

ovi
être } *couneyu* ou *connegu*

Conjuguer de même :

recouneïtre, reconnaître
poreïtre, paraître
disporeïtre, disparaître
reporeïtre, reparaître.

Creïre, (croire)

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye crese, je crois, etc.
te creseï
ôou, lo créôou
noû cresein
voû cresè
yî, lâ cresein

IMPARFAIT

ye crejio, je croyais, etc.
te crejia
ôou, lo crejio
noû crejian
voû crejia
yî, lâ crejian

PARFAIT DÉFINI

ye cregui, je crus, etc.
te creguèreï
ôou, lo cregué
noû creguèrein
voû creguèreï
yî, lâ creguèrein.

FUTUR

ye creïraï, je croirai, etc.
te creïra
ôou, lo creïro
noû creïran
voû creïreï
yî, lâ creïran

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT

ye créiyo, je croirais, etc.
te créiya
ôou, lo créiyo
noû créiyan
voû créiya
yî, lâ créiyan

MODE IMPÉRATIF

criôou, crois
(avec négation) *ne creja pas*, ne crois pas
q'ôou, qe lo crese, qu'il, qu'elle croie, etc.
crejan
crejâ et aussi *cresè*
q'yî, qe lâ cresein et *crejan*

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT

qe ye crese, que je crois, etc.
qe te creseï
q'ôou, qe lo crese
qe noû cresein
qe voû cresiei ou *crejié*
q'yî, qe lâ cresein

IMPARFAIT

qe ye creguesso, que je crusse, etc.
qe te creguessa
q'ôou, qe lo creguesso
qe noû creguessan
qe voû creguessâ
q'yî, qe lâ creguessan

MODE INFINITIF

creïre, croire

MODE PARTICIPE

PRÉSENT

crejan, croyant

PASSÉ

creyu, *creyudo*, cru, crue

Temps composés

MODE INFINITIF

PASSÉ

ovi creyu, avoir cru, etc.

Creïtre (croître)

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye creïsse, je croîs, etc.
te creïsseï
ôou, lo créôou
noû creïssein
voû creïssè
yî, lâ cresïssein

PASSÉ DÉFINI

(n'est pas usité)

IMPARFAIT

ye creïchïo, je croissais, etc.
te creïchia
ôou, lo creïchio, etc.

FUTUR

ye creïtraï, je croîtrai, etc.
te creïtra
ôou, lo creïtro, etc.

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT

ye creïtrio, je croîtrais, etc.
te creïtria
ôou, lo creïtrio, etc.

MODE IMPÉRATIF

creïcho, crois (se dit toujours à quelqu'un qui éternue)
creïssan
creïssè

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT	IMPARFAIT
qe ye creisse, que je croisse, etc.	*qe ye creïssesso*, que je crûsse, etc.
qe te creïsseï	*qe te creïssa*, etc.
q'óou, qe lo creïsse	
qe noû creïssein	
qe voû creïssiei	
q'yî, qe lâ creïssein	

MODE INFINITIF

PRÉSENT

creïtre, croître

MODE PARTICIPE

PRÉSENT	PASSÉ
(n'existe pas)	*creïchu*, *creïchudo*, crû, crue

MODE INFINITIF

PASSÉ

être / *ovi* } *creïchu* — être / avoir } crû

Faïre (faire)

(Verbe polymorphe)

MODE INDICATIF

PRÉSENT	IMPARFAIT
ye fase ou *ye fâou*, je fais, etc.	*ye fojio*, je faisais, etc.
te faseï ou *te fa*	*te fojia*
óou, lo faï	*óou fojio*
noû fasein ou *nous fan*	*noû fojian*
voû fosè ou *voû fâ*	*voû fojiâ*
yî, lâ fasein ou *yî lâ fan*	*yî, lâ fojian*

PASSÉ DÉFINI	FUTUR
ye fogui, je fis, etc.	*ye foraï*, je ferai, etc.
te foguèreï	*te fora*
óou, lo fogué	*óou, lo foro*
noû foguèrein	*noû foran*
voû foguèreï	*voû foreï*
yî, lâ foguèrein	*yî, lâ foran*

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT

ye foyo, je ferais, etc.
te foya
ôou, lo foyo
noû foyan
voû foyâ
yî, lâ foyan

MODE IMPÉRATIF

faï, fais
(Avec négation) *ne fosa pâ*, ne fais pas
q'ôou, qe lo fase, qu'il, qu'elle fasse
fosan
fosê
q'yî, qe lâ fasein

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT

qe ye fâse, que je fasse, etc.
qe te fâseï
q'ôou, qe lo fase
qe noû fâsein
qe voû fosiei
q'yî, qe lâ fâsein

IMPARFAIT

qe ye foguesso, que je fisse, etc.
qe te foguessa
q'ôou, qe lo foguesso
qe noû foguessan
qe voû foguessâ
q'yî, qe la foguessan.

MODE INFINITIF

PRÉSENT

faïre, faire

MODE PARTICIPE

PRÉSENT

fosan ou *fojian*, faisant

PASSÉ

faï, faïto, fait, faite

Temps composés

MODE INFINITIF

PASSÉ

ovi faï, avoir fait

Conjuguer sur *faïre :*

refaïre, refaire
deïfaïre, défaire
countrefaïre, imiter
soqisfaïre, satisfaire
plaïre, plaire
— suit au présent de l'indicatif la forme *fase, faseï*
— fait au participe présent *plosan*
— fait au participe passé *plogu* et *ployu*

De même :

deïplaïre, déplaire.

Gtire (lire) — [forme ancienne *leji*]

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye gtiese, je lis, etc.
te gtiseï
ôou, lo gti
noû gtiesein
voû gtiesè
yî, lâ gtisein

IMPARFAIT

ye gtiejio, je lisais, etc.
te gtiejia
ôou, lo gtiejio
noû gtiejian
voû gtiejia
yî, lâ gtiejian

PASSÉ DÉFINI

ye gtissi, je lus, etc.
te gtissèreï
ôou, lo gtissè
noû gtissèrein
voû gtissèrei
yî, lâ gtissèrein

FUTUR

ye gtiraï, je lirai, etc.
te gtïra
ôou, lo gtiro
noû gtïran
voû gtireï
yî, lâ gtiran

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT

ye gtiyo, je lirais, etc.
te gtiya
ôoû, lo gtiyo
noû gtiyan
voû gtiya
yî, lâ gtiyan

MODE IMPÉRATIF

gti, lis
(avec négation) *gtisa pâ*, ne lis pas
q'ôou, qe lo gtiese, qu'il, qu'elle lise, etc.
gtisan
gtisè
q'yî, qe lâ gtisein

MODE SUBJONCTIF

PRESENT

qe ye gtiese, que je lise, etc.
qe te gtieseï
q'ôou, qe lo gtiese
qe noû gtiesein
qe voû gtiesiei
q'yî, qe lâ gtiesein

IMPARFAIT

qe ye gtiessesso, que je lise, etc.
qe te gtiessessa
q'ôou, qe lo gtiessesso
qe noû gtiessessan
qe voû gtiessessâ
q'yî, qe lâ gtiessessan

MODE INFINITIF

PRÉSENT

gtire, lire

MODE PARTICIPE

PRÉSENT

gtisan, lisant

PASSÉ

gtiu, *gtiudo*, lu, lue

Temps composés

MODE INFINITIF

PASSÉ

ovi gtiu, avoir lu, etc.

Guire (dire)

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye guise, je dis, etc.
te guiseï
ôou, lo gui
noû guisein
voû guisè
yî, lâ guisein

IMPARFAIT

ye guijio, je disais, etc.
te guijia
ôou, lo guijio
noû guijian
voû guijiâ
yî, lâ guijian

PASSÉ DÉFINI	FUTUR
ye guissi, je dis, etc.	*ye guiraï*, je dirai, etc.
te guissèreï	*te guira*
ôou, lo guissè	*ôou, lo guiro*
noû guissèrein	*noû guiran*
voû guissèrei	*voû guireï*
yî, lâ guissèrein	*yî, lâ guiran.*

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT

ye guiyo, je dirais, etc.
te guiya
ôou, lo guiyo
noû guiyan
voû guiyâ
yî, lâ guiyan

MODE IMPÉRATIF

guijo, dis
(Avec négation) *ne guija pâ*, ne dis pas
q'ôou, qe lo guise, qu'il, qu'elle dise, etc.
guijan
guijâ
qu'î, qe lâ guijan

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT	IMPARFAIT
qe ye guise, que je dise, etc.	*qe ye guissesso*, que je dise, etc,
qe te guiseï	*qe te guissessa*
q'ôou, qe lo guise	*q'ôou, qe lo guissesso*
qe noû guisan	*qe noû guissessan*
qe voû guisiei	*qe voû guissessâ*
q'yî, qe lâ guisein	*q'yî, qe lâ guissessan*

MODE INFINITIF

guire, dire

MODE PARTICIPE

PRÉSENT	PASSÉ
guisan, disant	*gui, guito*, dit, dite

Temps composés

INFINITIF

PASSÉ

ovi gui, avoir dit, etc.

(Dans la région de Bourganeuf, on prend la prononciation du dialecte limousin et *guire* devient *dire*; *guise*, *dise*, etc..., en un mot le radical *gui* se transforme en *di*).

Conjuguer comme *guire* :

deïguire, dédire

mâouguire (désuet) dire du mal. Ne pas confondre avec *môougui*, maudire.

Mèdre (Moissonner) [on dit aussi *meissounâ*]

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye mède, je moissonne, etc.
te mèdeï
ôou, lo mè
noû mèdein
voû medè
yî, lâ mèdein.

IMPARFAIT

ye meguio, je moissonnais, etc.
te meguia
ôou, lo meguio
noû meguian
voû meguia
yî, lâ meguian

PARFAIT DÉFINI

ye medi, je moissonnai, etc.
te medèreï
ôou, lo medè
noû medèrein.
voû medèreï
yî, lâ medèrein

FUTUR

ye medraï, je moissonnerai, etc.
te medra
ôou, lo medro
noû medran
voû medreï
yî, lâ medran

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT

ye medrio, je moissonnerais, etc.
te medria
ôou, lo medrio
noû medrian
voû medria
yî, lâ medrian

6

MODE IMPÉRATIF

mè, moissonne
(avec négation) *ne mèda pa*, ne moissonne pas
q'óoû, qe lo mède, qu'il, qu'elle moissonne, etc.
medan
medè
q'yî, qe lâ mèdein et *medan*

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT

qe ye mède, que je moissonne, etc.
qe te mèdeï
q'óou, qe lo mède
qe noû mèdein
qe voû mèdiei
q'yî, qe lâ mèdein

IMPARFAIT

qe ye medesso, que je moissonnasse, etc.
qe te medessa
q'óou, qe lo medesso
qe noû medessan
qe voû medessa
q'yî, qe lâ medessan

MODE INFINITIF

PRÉSENT

mèdre, moissonner

MODE PARTICIPE

PRÉSENT

medan, moissonnant

PASSÉ

megu, megudo, moissonné, moissonnée

Temps composés

MODE INFINITIF

PASSÉ

ovi megu, etc.

Conjuguer sur *mèdre :*

rèdre, faire sortir le bétail de l'étable
sègre, suivre
porsègre, poursuivre
oporsègre, apercevoir

Metre (mettre)

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye mete, je mets, etc.
te meteï
ôou, lo me
noû metein
voû metè
yî, lâ metein

IMPARFAIT

ye meqîo, je mettais, etc.
te meqia, etc.

PARFAIT DÉFINI

ye meti, je mis, etc.
te metèreï
ôou, lo metè, etc.

FUTUR

ye metraï, je mettrai, etc.
te metra, etc.

MODE CONDITIONNEL

ye metrio, je mettrais, etc.
te metria, etc.

MODE IMPÉRATIF

me, mets
(avec négation) *ne meta pas*, ne mets pas, etc.
q'ôou, qe lo mete
metan
metè
q'yî, qe lâ metan

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT

qe ye mete, que je mette, etc.
qe te meteï
q'ôou, qe lo mete
qe noû metein
qe voû metiei
q'yî, qe lâ metan ou *metein*

IMPARFAIT

qe ye metesso, que je misse,
qe te metessa, etc...

MODE INFINITIF

PRÉSENT

metre, mettre

MODE PARTICIPE

PRÉSENT

metan, mettant

PASSÉ

meï, *meso*, mis, mise

Temps composés

MODE INFINITIF

PASSÉ

ovi meï, avoir mis

On conjugue sur *metre :*

coumetre, commettre
deïmetre, démettre
ôoumetre, omettre
pormetre, permettre
proumetre, promettre
remetre, remettre
soumetre, soumettre

Môoure et *môoudre* (moudre)

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye môouse, je mouds,
te môouseï, tu mouds
ôou, *lo môou*, il, elle moud
noû môousein, nous moulons, etc.
voû môousè
yî, *lâ môousein*

IMPARFAIT

ye môouguio, je moulais, etc.
te môouguia, etc.

PASSÉ DÉFINI

ye môousi, je moulus, etc.
te môousèreï
ôou, *lo môousè*, etc.

FUTUR

ye môouraï, je moudrai, etc.
te môoura
ôoû, *lo môouro*, etc.

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT

ye môouyo, je moudrais, etc.
te môouya, etc.

MODE IMPÉRATIF

môou, mouds
môousan, moulons
môousè, moulez

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT

qe ye môouse, que je moule, etc.
qe te môouseï
q'ôou, qe lo môouse
qe noû môousein
qe voû môousiei
q'yî, qe lâ môousein

IMPARFAIT

qe ye môoussesso, que je moulusse
qe te môoussessa, etc.

MODE INFINITIF

PRÉSENT

môoure, moudre

MODE PARTICIPE

PRÉSENT

môousan

PASSÉ

môouyu et *môougu*, moulu

Temps composés

MODE INFINITIF

PASSÉ

ovi môouyu ou *môougu*, avoir moulu

Mouôdre plus rarement *mouordre* (mordre)

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye mouorde, je mords, etc.
te mouordeï
ôou, lo mouor
noû mouordein
voû mouordè
yî, lâ mouordein

IMPARFAIT

ye mourguio, je mordais, etc.
te mourguia
ôou, lo mourguio, etc.

PASSÉ DÉFINI

ye mourdi, je mordis, etc.
te mourdèrei
ôou, lo mourdè, etc.

FUTUR

ye mourdraï, je mordrai, etc.
te mourdra
ôou, lo mourdro, etc.

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT

ye mourdrio, je mordrais, etc.
te mourdria, etc.

MODE IMPÉRATIF

mouor, mords
(avec négation) *ne mouorda pa* et *ne mourda pa*, ne mords pas
q'ôou, qe lo mouorde
mourdan
mourdè

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT

qe ye mouorde, que je morde, etc.
qe te mouordeï
q'ôou, qe lo mouorde
qe noû mouordein et *mourguian*
qe voû mourdiei
q'yî, qe la mouordein

IMPARFAIT

qe ye mourdesso, que je mordisse
qe te mourdessa, etc.

MODE INFINITIF

PRÉSENT

mouôdre, plus rarement *mouordre*, mordre

MODE PARTICIPE

PRÉSENT

mourdan, mordan

PASSÉ

mourgu, *mourgudo*, mordu, mordue

Temps composés

MODE INFINITIF

PASSÉ

ovi / *eître* } *mourgu* — avoir / être } mordu

Conjuguer de même :

deïmouôdre, démordre

Païtre (paître) [et faire paître]

MODE INDICATIF

PRÉSENT	IMPARFAIT
ye païsse, je pais, etc.	*ye peïchio*, je paissais, etc.
te païsseï	*te peïchia*
ôou, lo paï	*ôou peïchio*
noû païsseïn	*noû peïchian*
voû païssè	*voû peïchiâ*
yî, lâ païssein	*yî, lâ peïchian*

PARFAIT DÉFINI		FUTUR
ye peïssi	N'existe pas en français	*ye peïtraï*, je paîtrai, etc.
te peïssereï		*te peïtra*
ôou, lo peïssè		*ôou, lo peïtro*
noû peïssèrein		*noû peïtran*
voû peïssèreï		*voû peïtreï*
yî, la peïsserein		*yî, lâ peïtran*

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT

ye peïtrio, je paîtrais, etc.
te peïtria
ôou, lo peïtrio
noû peïtrian
voû peïtriâ
yî, lâ peïtrian

MODE IMPÉRATIF

païi, pais
(avec négation) *ne peïssa pâ*, ne pais pas
q'ôou, qe lo païsse, qu'il, qu'elle paisse, etc.
peïssan
peïssa
q'yî, qe lâ païssein

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT	IMPARFAIT	
qe ye païsse, que je paisse, etc.	*qe ye peïssesso*	N'existe pas en français
qe te païsseï	*qe te peïssessa*	
q'ôou, qe lo païsse	*q'ôou, qe lo peïssesso*	
qe noû païssein	*qe noû peïssessan*	
qe voû païssiei	*qe voû peïssessa*	
q'yî, qe lâ païssein	*q'yî, qe lâ peïssessan*	

MODE INFINITIF

PRÉSENT

païtre, paître

MODE PARTICIPE

PRÉSENT

peïssan, paissant

PASSÉ

peïchu, *peïchudo*, pu, pue (n'est usité que comme terme de fauconnerie)

Temps composés

MODE INFINITIF

PASSÉ

ovi peïchu, avoir « pu » ; avoir fait paître

Conjuguer sur *païtre*

naïtre, naître ; au participe passé il fait : *neïchu*, *neïchudo* et *nâcu nâcudo*, et à l'infinitif passé : *être neïchu* ou *être nâcû*.

Pardre et aussi *pâdre* (perdre)

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye parde, je perds, etc.
te pardeï
oôu, lo par
noû pardein
voû pardeï
yî, lâ pardein

IMPARFAIT

ye perguio, je perdais, etc.
te perguia
ôoû, lo perguio
noû perguian
voû perguiâ
yî, lâ perguian

PARFAIT DÉFINI

ye perdi, je perdis, etc.
te perdèreï
ôou, lo perdè
noû perdèrein
voû perdèreï
yî, lâ perdèrein

FUTUR

ye perdrai, je perdrai, etc.
te perdra
ôou, lo perdro
noû perdran
voû perdreï
yî, lâ perdran

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT

ye perdrio, je perdrais, etc,
te perdria
ôou, lo perdrio
noû perdrian
voû perdriâ
lâ perdrian

MODE IMPÉRATIF

par, perds
(avec négation) *ne perda pâ*, ne perds pas, etc.
q'ôou, qe lo parde
perdan
perdâ
q'yî, qe lâ perdein

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT

qe ye parde, que je perde, etc.
qe te pardei
q'ôou, qe lo parde
qe noû pardein
qe voû perdiei
q'yî, qe lâ pardein

IMPARFAIT

qe ye perdesso, que je perdisse, etc.
qe te perdessa
q'ôou, qe lo perdesso
qe noû perdessan
qe voû perdessâ
q'yi, qe lâ perdessan

MODE INFINITIF

PRÉSENT

pardre (et *pâdre*), perdre

MODE PARTICIPE

PRÉSENT

perdan, perdant

PASSÉ

pergu, *pergudo*, perdu, perdue

Temps composés

MODE INFINITIF

PASSÉ

ovi pergu, avoir perdu, etc.

Pudre (puer)

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye pude, je pue, etc.
te pudeï
ôou, lo pû
noû pudein
voû pudè
yî, la pudein

IMPARFAIT

ye puguio, je puais, etc.
te puguia
ôou, lo pugio, etc.

PARFAIT DÉFINI

ye pudi (n'existe pas en français)
te pudèreï
ôou, lo pudè, etc.

FUTUR

ye pudrai, je puerai, etc.
te pudra
ôou, lo pudro, etc.

MODE CONDITIONNEL

ye pudrio, je puerais, etc.
te pudria
ôou, lo pudrio, etc.

MODE IMPÉRATIF

pû (n'existe pas en français)

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT

qe ye pude (n'existe pas en français)
qe te pudeï
q'ôou, qe lo pude
qe noû pudein
qe voû pudiei
q'yî, qe la pudein

IMPARFAIT

qe ye pudesso (n'existe pas en français
qe te pudessa, etc.

MODE INFINITIF

PRÉSENT

pudre, puer

MODE PARTICIPE

PRÉSENT

pudan, puant

PASSÉ

(n'existe pas)

Qeuïre, (cuire)

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye qeuse, je cuis, etc.
te qeuseï
ôou, lo qeuï
noû qeusein
voû qeusè
yî, la qeusein

IMPARFAIT

ye cujio, je cuisais, etc.
te cujia, etc.

PASSÉ DÉFINI

ye cusi, je cuisis, etc.
te cusèreï
ôou, lo cusè, etc.

FUTUR

ye qeuïrai, je cuirai, etc.

MODE CONDITIONNEL

ye qeuïyo, je cuisais, etc,
te qeuïya, etc.

MODE IMPÉRATIF

qeuï, cuis
q'ôou, qe lo qeuse qu'il, qu'elle cuise
cusan, cuisons
cusè, cuisez
q'yî, qe la { *qeusein* / *qeusan* } qu'ils, qu'elles cuisent

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT

qe ye qeuse, que je cuise, etc.
qe te qeuseï
q'ôou, qe lo qeuse
qe noû qeusein
qe voû cusiei
q'yî, qe lâ qeusein

IMPARFAIT

qe ye cusesso, que je cuisisse, etc.
qe te cusessa, etc.

MODE INFINITIF

PRÉSENT

qeuïre, cuire

MODE PARTICIPE

PRÉSENT

cusan, cuisant

PASSÉ

qeuï, *qeuïte*, cuit cuite

Temps composés

MODE INFINITIF

PASSÉ

ovi qeuï, avoir cuit

Conjuguer de même :

reqeuïre, recuire

Qieïre et *qieïsse* (tisser)

(Voir *qieissa*, équivalent, qui appartient à la 1re conjugaison)

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye qieïsse, je tisse, etc.
te qieïsseï
ôou, lo qieï
nou qieïssein
voû qieissè
yî, lâ qieïssein

PASSÉ DÉFINI

ye qieïssi, je tissai, etc.
te qieïssèreï
ôou, lo qieissè
nou qieïssèrein
vou qieïssèreï
yî, lâ qieïssèrein

IMPARFAIT

ye qieïchio, etc., je tissais

FUTUR

ye qieïssorai, etc., je tisserai

MODE CONDITIONNEL

ye qieïssoyo, etc., je tisserai

MODE IMPÉRATIF

qieïsso, tisse
(avec négation) *ne qieïssa pâ*, ne tisse pas
q'ôou, qe lo qieïsse, qu'il, qu'elle tisse, etc.
qieïssan
quieïssè
q'yî, qe lâ qieïssein

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT

qe ye qieïsse, que je tisse
qe te qieïsseï
q'ôou, qe lo qieïsse
qe noû qieïssein
qe voû qieïssiei
q'yî, qe lâ qieïssein

IMPARFAIT

qe ye qieïssesso, etc. que je tissasse

MODE INFINITIF

PRÉSENT

qieïre et *qieïsse*, tisser

MODE PARTICIPE

PRÉSENT

qieïssan, tissant

PASSÉ

qieï, *qieïssu* et *qieïchu*; *qieïto* *qieïssudo*, *qieïchudo*, tissé, tissée

Temps composés

MODE INFINITIF

PASSÉ

ovi qieïssu ou *qieïchu*, avoir tissé

Rire (rire)

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye rise, je ris, etc.
te riseï
ðou, lo rî
noû risein
voû risè
yî, lâ risein

IMPARFAIT

ye rijio, je riais, etc.
te rijia, etc.

PASSÉ DÉFINI

ye rissi, je ris, etc.
te rissèreï
ðou rissé, etc.

FUTUR

ye riraï, je rirai, etc.
te rira, etc.

MODE CONDITIONNEL

ye riyo, je rirais, etc.
te riya, etc.

MODE IMPÉRATIF

rî, ris
(avec négation) *ne rijiâ pâ*, ne ris pas
q'ðou, qe lo rise, qu'il, qu'elle rie
rijian, rions
risè, riez
q'yî, qe la risein, qu'ils, qu'elles rient

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT

qe ye rise, que je rie, etc.
qe te riseï
q'ôou, qe lo rise
qe noû risein
qe voû risiei
q'yî, qe la risein

IMPARFAIT

qe ye rissesso, que je risse, etc.
qe te rissessa, etc.

MODE INFINITIF

PRÉSENT

rîre, rire

MODE PARTICIPE

PRÉSENT

risan, riant

PASSÉ

ri, ri

Temps composés

MODE INFINITIF

PASSÉ

ovi ri, avoir ri

Veïre (voir) (1)

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye vese, je vois, etc.
te veseï
ôou, lo véôou
noû vesein
voû vesè
yî, lâ vesein

IMPARFAIT

ye vejio, je voyais, etc.
te vejia
ôou, lo vejio
noû vejian
voû vejiâ
yî, lâ vejian

PASSÉ DÉFINI

ye vegui, je vis, etc.
te veguèreï
ôou, lo veguè
noû veguèrein
noû veguèreï
yî, la veguèrein

FUTUR

ye veïraï, je verrai, etc.
te veïra
ôou, lo veïro
noû veïran
voû veïraï
yî, lâ veïran

---

(1) Ne pas confondre avec *visâ*, regarder, surtout au présent de l'indicatif *ye vise, te visa, ôou, lo viso, noû visan, voû visâ, yî, lâ visein*)

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT

ye veïyo, je verrais, etc.
te veïya
ôou lo veïyo
noû veïyan
voû veïya
yî, la veïyan

MODE IMPÉRATIF

veï, vois
(avec négation) *ne vejà pâ*, ne vois pas, etc.
vejan
vëê et *vesè*
q'yî, qe lâ vesein

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT

qe ye vese, que je vois, etc.
qe te veseï
q'ôou, qe lo vese
qe noû vesein
qe voû vesiei
q'yî, qe lâ vesein

IMPARFAIT

qe ye veguesso, que je visse, etc.
qe te veguessa
q'ôou, qe lo veguesso
qe noû veguessan
qe voû veguessa
q'yî, qe la veguessan

MODE INFINITIF

PRÉSENT

veïre, voir

MODE PARTICIPE

PRÉSENT

vesan, voyant

PASSÉ

vu, *vudo* (quelquefois *veyu*, *veyudo*), vu, vue

Temps composés

MODE INFINITIF

PASSÉ

ovi vu, avoir vu

Veindre (vendre)

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye veinde, je vends, etc.
te veindeï
ôou, lo vein
noû veindein, etc.

PASSÉ DÉFINI

ye veindi, je vendis, etc.
te veindereï
ôou, lo veindè
noû veindèrein, etc.

IMPARFAIT

ye veinguio, je vendais, etc.
te veinguia, etc.

FUTUR

ye veindrai, je vendrai, etc.
te veindra, etc.

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT

ye veindrio, je vendrais, etc.
te veindria, etc.

MODE IMPÉRATIF

vein, vends
(avec négation) *ne veinda pâ*, ne vends pas, etc.
q'ôou, qe lo veinde
veindan
veindè
q'yî, qe lâ veindein ou *veindan*

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT

qe ye veinde, que je vende, etc.
qe te veindeï
qôou, qe lo veinde
qe noû veindein
qe voû veindiei
q'yî, qe lâ veindein

IMPARFAIT

qe ye veindesso, que je vendisse, etc.
qe te veindessa, etc.

MODE INFINITIF

PRÉSENT

veindre, vendre

MODE PARTICIPE

PRÉSENT

veindan, vendant

PASSÉ

veingu, *veingudo*, vendu, vendue

Temps composés

MODE INFINITIF

PASSÉ

ovi / *être* } *veingu* — avoir / être } vendu

Conjuguer de même :

reveindre, revendre
peindre, pendre
feindre, fendre
defeindre, défendre
refeindre, refendre

Viôoure (vivre)

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye vive, je vis, etc.
te viveï
ôou, lo viôou
noû vivein
voû vivè
yî, lâ vivein

PASSÉ DÉFINI

ye viqî, je vécus, etc.
te viqèreï
ôou, lo viqè
noû viqèrein
voû viqèreï
yî, lâ viqèrein

IMPARFAIT

ye vivio, je vivais, etc.
te vivia
ôou, lo vivio, etc.

FUTUR

ye viôourai, je vivrai, etc.
te viôoura
ôou, lo viôouro, etc.

MODE CONDITIONNEL

ye viôouyo, je vivrais, etc.
te viôouya, etc.

MODE IMPÉRATIF

viôou, vis
vivan, vivons
vivè, vivez

7

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT	IMPARFAIT
qe ye vive	*qe ye viqesso*, que je vécusse
qe te viveï	*qe te viqessa*
q'ôou, qe lo vive	*q'ôou, qe lo viqesso*, etc.
qe noû vivein	
qe voû viviei	
q'yî, qe lâ vivein	

MODE INFINITIF

PRÉSENT

viôoure, vivre

MODE PARTICIPE

PRÉSENT	PASSÉ
vivan, vivant	*vicû, vicûdo*, vécu, vécue

Temps composés

MODE INFINITIF

PASSÉ

ovi vicû, avoir vécu

Conjuguer de même :

reviôoure, revivre (ne pas confondre avec *revicâ*, ressusciter).

TROISIÈME CONJUGAISON

Verbes en I

Les verbes en *i* se divisent en deux catégories :

Les verbes *inchoatifs* (c'est-à-dire ceux qui intercalent la syllabe *iss* au présent, au passé défini de l'indicatif, au présent et à l'imparfait du subjonctif).

Et les verbes *non inchoatifs*.

Certains ont des modes et des temps qui ressortissent à l'une et à l'autre de ces deux catégories : ils rentrent dans la classe des verbes que nous avons appelés *polymorphes*.

Verbes en *i* inchoatifs.
Verbes en *i*, non inchoatifs.
Verbes en *i* polymorphes.

Tel est l'ordre dans lequel nous passerons en revue les verbes de la troisième conjugaison.

EXEMPLE DE LA CONJUGAISON INCHOATIVE

Ranpli (remplir)

Temps simples

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye ranplisse, je remplis, etc.
te ranplisseï
ôou, lo ranpli
noû ranplissein
voû ranplissè
yî, lâ ranplissein

IMPARFAIT

ye ranplichio, je remplissais, etc.
te ranplichia
ôou, lo ranplichio
noû ranplichian
voû ranplichiâ
yî, lâ ranplichian

PASSÉ DÉFINI

ye ranplissi, je remplis, etc.
te ramplissèreï
ôou, lo ranplissé
noû ranplissèrein
voû ranplissèreï
yî, lâ ranplissèrein

FUTUR

ye ranpliraï, je remplirai, etc.
te ranplira
ôou, lo ranpliro
noû ranpliran
voû ranplireï
yî, lâ ranpliran

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT

ye ranpliyo, je remplirais, etc.
te ranpliya
ôou, lo ranpliyo
noû ranpliyan
voû ranpliyâ
yî, lâ ranpliyan

MODE IMPÉRATIF

ranpli, remplis
(avec négation) *ne ranplichia pâ*, ne remplis pas
q'ôou, qe lo ranplisse, qu'il, qu'elle remplisse
ranplissan
ranplissè
q'yî, qe la ranplissein ou *ranplichian*

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT

qe ye ranplisse, que je remplisse
qe te ranplisseï
q'ôou, qe lo ranplisse
qe noû ranplissein
qe voû ranplissiei
q'yî, qe lâ ranplissein

IMPARFAIT

qe ye ranplissesso, que je remplissasse
qe te ranplissessa
q'ôou, qe lo ranplissesso
qe noû ranplissessan
qe voû ranplissessâ
q'yî, qe lâ ranplissessan

MODE INFINITIF

PRÉSENT

ranpli, remplir

MODE PARTICIPE

PRÉSENT

ranplissan, remplissant

PASSÉ

ranpli, *ranplido*, rempli, remplie

Temps composés

MODE INDICATIF

IMPARFAIT (parfait défini)

y'aï ranpli, j'ai rempli, etc.
t'a ranpli
ôou-l-o, l'o ranpli
noû-z-an ranpli
voû-z-â ranpli
yî an, lâ-z-an ranpli

PLUS-QUE-PARFAIT

y'oyo ranpli, j'avais rempli, etc.
t'oya ranpli
ôou-l-oyo, l'oyo ranpli
noû-z-oyan ranpli
voû-z-oyâ ranpli
yî, lâ-z-oyan ranpli

PASSÉ ANTÉRIEUR

y'ogui ranpli, j'eus rempli etc.
t'oguèreï ranpli
ôou l'ogué, l'ogué ranpli
noû-z-oguèrein ranpli
voû-z-oguèrei ranpli
yî oguèrein, la-z-oguèrein ranpli

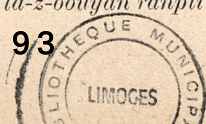
FUTUR ANTÉRIEUR

y'ouraï ranpli, j'aurai rempli, etc.
t'ôoura ranpli
ôou-l-ôouro, l'ôouro ranpli
noû-z-ôouran ranpli
voû-z-ôoureï ranpli
yî ôouran, lâ-z-ôouran ranpli

MODE CONDITIONNEL

PASSÉ

y'ôouyo ranpli, j'aurais rempli, etc.
t'ôouya ranpli
ôou-l-ôouyo, l'ôouyo ranpli
noû-z-ôouyan ranpli
voû-z-ôouyâ ranpli
yî ôouyan, lâ-z-ôouyan ranpli



MODE SUBJONCTIF

PARFAIT

qe y'aye ranpli, que j'aie rempli
qe t'ayeï ranpli
q'ôou-l-aye, qe l'ayo ranpli
qe noû-z-oyein ranpli
qe voû-z-ayeï ranpli
q'yî ayein, qe lâ-z-ayein ranpli

PLUS-QUE-PARFAIT

qe y'oguesso ou *q'oguesso ranpli*, [que j'eusse rempli
qe t'oguessa ranpli
q'ôou-l-oguesso, qe l'oguesso ranpli
qe noû-z-oguessan ranpli
qe voû-z-oguessâ ranpli
q'yî oguessan, qe lâ z'oguessan [*ranpli*

MODE INFINITIF

PASSÉ

ovi ranpli, avoir rempli

MODE PARTICIPE

PASSÉ

oyan ranpli, ayant rempli

Se conjuguent de même :

beneji, bénir
broungui, bruire, retentir dans le lointain (verbe impersonnel)
chôouji, choisir
chôoupi, écraser, fouler aux pieds
counqeri, conquérir
couvri, couvrir
croûpi, croupir
cugli, cueillir
deïcouvri, découvrir
feri, frapper
fegni, finir
flûri, fleurir
freji, froidir
gangui, éviter
gorgni, garnir
jâpi, saisir, happer (en parlant de buissons, de ronces, de graines adhérentes.
jôouvi, jouir (avoir de la jouissance), et aussi, au langage juridique, avoir la jouissance de)
legi (forme ancienne) lire
môougui, maudire (ne pas confondre avec *mâouguire,* médire)
mûri, mourir

ôougni, oindre, donner l'extrême-onction, n'est guère employé que dans les expressions : (*ôou-l-eï ôougni*, *l'eï ôougnido,* il, elle a reçu l'extrême-onction ; *le pęêtre vaï l'ôougni*, le prêtre va lui donner l'extrême-onction.

ôoufri, offrir

ôougui (forme ancienne) haïr

ôouvi, entendre

oqeji, acquérir

poqî, souffrir

pûri, pourrir

reïmi, racheter

refreji, refroidir

regorgni, regarnir

sorchi, repriser avec soin

troungui, retentir avec grand bruit [par ex. : le tonnerre] (verbe impersonnel).

VERBES NON INCHOATIFS DE LA 3e CONJUGAISON

Vegni [et quelquefois *veneï*] (venir)

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye vène, je viens, etc.
te vèneï
ôou, lo vè
noû vènein
voû venè
yî, lâ vènein

IMPARFAIT

ye vegnio, je venais, etc.
te vegnia
ôou, lo vegnio
noû vegnian
voû vegniâ
yî, lâ vegnian

PASSÉ DÉFINI

ye veingui, je vins, etc.
te veinguèreï
ôou, lo veinguè
noû veinguèrein
voû veinguèreï
yî, lâ veinguèrein

FUTUR

ye veindraï, je viendrai etc.
te veindra
ôou, lo veindro
noû veindran
voû veindreï
yî, lâ veindran

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT

ye veindrio, je viendrais, etc.
te veindria
ôou, lo veindrio
noû veindrian
voû veindriâ
yî, lâ veindrian

MODE IMPÉRATIF

var, viens (on dit quelquefois *vène*)
(avec négation) *ne vegnia pâ*, ne viens pas
q'ôou, qe lo vène et aussi *vegnio*, qu'il, qu'elle vienne, etc.
vegnian
vegniâ et *venè*
q'yî, qe lâ vegnian

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT	IMPARFAIT
qe ye vègne, que je vienne, etc.	*qe ye veinguesso*, que je vinsse, etc.
qe te vègneï	*qe te vinguessa*
q'ôou, qe lo vègno et *vène*	*q'ôou, qe lo vinguesso*
qe noû vènein	*qe noû veinguessan*
qe voû vèniei	*qe voû veinguessâ*
q'yî, qe lâ vènein	*q'yî, qe lâ veinguessan*

MODE INFINITIF

PRÉSENT

vegni (parfois *veneï*) venir

MODE PARTICIPE

PRÉSENT

vegnan, venant

PASSÉ

veinyu, *veinyudo*, venu, venue

Temps composés

MODE INFINITIF

ovi ou *être veingu*, être venu, etc.

Conjuguer sur ce verbe :

devegni, devenir
revegni, revenir
odvegni, advenir
prouvegni, provenir
souvegni (*se*) se souvenir

VERBES DE LA 3[e] CONJUGAISON A TYPE POLYMORPHE

(inchoatifs et non inchoatifs)

Chinqî et *chintre* (sentir)

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye chinqisse, *ye chinte*, je sens, etc.
te chînqisseï, *te chinteï*
ôou, *lo chinqi*, *ôou*, *lo chin*
noû chinqissein, *noû chintein*
voû chinqissè, *voû chinté*
yî, *lâ chinqissein*, *yî*, *lâ chintein*.

IMPARFAIT

ye chinqichio, *ye chinqio*, je sentais
te chinqichia, *te chinqia*
ôou, *lo chinqichio*, *ôou*, *lo chinqio*
noû chinqichian, *noû chinqian*
voû chinqichiâ, *voû chinqiâ*
yî, *lâ chinqichian*, *yî*, *lâ chinqian*

PASSÉ DÉFINI

ye chinqissi, *ye chinti*, je sentis, etc.
te chinqissèreï, *te chintèreï*
ôou, *lo chinqissè*, *ôou*, *lo chintè*, etc.

FUTUR

ye chinqiraî, *ye chintraï*, je sentirai
te chinqira, *te chintra*, etc.

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT

ye chinqiyo, *ye chintrio*, je sentirais
te chinqiya, *te chintria*, etc.

MODE IMPÉRATIF

chin, sens, etc.
(avec négation) *ne chinqissa pâ*, *ne chinta pâ*
chinqissan, *chintan*
chinqissè, *chintè*

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT

qe ye chinte, que je sente, etc.
qe te chinteï
q'ôou, qe lo chinte
qe noû chintein
qe voû chintiei
q'yî, qe lâ chintein

IMPARFAIT

qe ye chinqissesso, *qe ye chintesso*, que je sentisse, etc.
qe te chinqissessa, *qe te chintessa*, etc.

MODE INFINITIF

PRÉSENT

chinqî et *chintre*

MODE PARTICIPE

PRÉSENT	PASSÉ
chinqissan, *chintan*, sentant	*chincû*, *chincudo*, senti, sentie

Temps composés

MODE INFINITIF

PASSÉ

ovi chincû, avoir senti

Conjuguer de même :

ressenqi et *resseintre*, ressentir
meinqî et *meintre*, mentir
deïmentiqi et *deïmeintre,* démentir

Crogni et *creindre* (craindre)

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye crognisse, *ye crâgne*, je crains, etc.
te crognisseï, *te crâgneï*
ôou, lo crogni, *ôou, lo crein*
noû crognissein, *noû crâgnein*
voû crognissè, *voû crognè*
yî, la crognissein, *yî, lâ crâgnein*

IMPARFAIT

ye crognichio, *ye crognio*, je craignais, etc.
te crognichia, *te crognia*
ôou, *lo crognichio*, *ôou*, *lo crognio*, etc.

PASSÉ DÉFINI

ye crognissi, *ye creingui*, je craignis, etc.
te crognissèreï, *te creinguèreï*
ôou, *lo crognissè*, *ôou*, *lo creinguè*
noû croguissèrein, *noû creinguèrein*
voû crognissèreï, *voû creinguèreï*
yî, *lâ crognissèrein*, *yî*, *lâ creinguèrein*

FUTUR

ye crogniraï, *ye creindraï*, je craindrai, etc.
te crognira, *te creindra*
ôou, *lo crogniro*, *ôou*, *lo creindro*, etc.

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT

ye crogniyo, *ye creindriyo*, je craindrais, etc.
te crogniya, *te creindriya*, etc.

MODE IMPÉRATIF

crâgno, *crein*, crains
(avec négation) *ne crogna pa*, ne crains pas
crognan, craignons
crognissè, *crognè*, craignez

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT

qe ye crognisse, *qe ye crâgne*, que je craigne, etc.
qe tecrognisseï, *qe te crâgneï*
q'ôou, *qe lo crognisse*, *q'ôou*, *qe lo crâgne*
qe noû crognissein, *qe noû crâgnien*
qe voû crognissiei, *qe voû crogniei*
q'yî, *qe lâ crognissein*, *q'yî*, *qe lâ crâgnien*

IMPARFAIT

qe ye crognissesso, *qe ye crognesso*, que je craignisse, etc.
qe te crognissessa, *qe te crognessa*, etc.

MODE INFINITIF

PRÉSENT

crogni, *creindre*, craindre

MODE PARTICIPE

PRÉSENT

crognissan, *crognian*, craignant

PASSÉ

crogni, *crognido*, *crein*, *creinto*, craint, crainte

Temps composés

MODE INFINITIF

PASSÉ

ovi crogni, *ovi crein*, avoir craint

Durmi (dormir)

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye durmisse, *ye deurme*, je dors, etc.
te durmissei, *te deurmeï*
ôou, lo durmi, *ôou, lo deur*
noû durmissein, *noû deurmein*
voû durmissè, *voû deurmei*
yî, lâ durmissein, *yî, lâ deurmein*

IMPARFAIT

ye durmichio, *ye durmio*, je dormais, etc.
te durmichia, *te durmia*
ôou, lo durmichio, *ôou, lo durmio*
noû durmichian, *noû durmian*
voû durmichiâ, *voû durmiâ*
yî, lâ durmichian, *yî, lâ durmian*

PASSÉ DÉFINI

ye durmissi, *ye durmi*, je dormis, etc.
te durmissèreï, *te durmèreï*
ôou, *lo durmissè*, *ôou*, *lo durmè*
noû durmisserein, *noû durmèrein*
voû durmissereï, *voû durmèreï*
yî, *lâ durmissèrein*, *yî*, *la durmèrein*.

FUTUR

ye durmirai, je dormirai, etc.

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT

ye durmiyo, je dormirais, etc.

MODE IMPÉRATIF

durmi et *deur*, dors
(avec négation) *ne durmichia pâ* et *ne durmia pa*, ne dors pas
q'ôou, *qe lo durmisse* et *q'ôou*, *qe lo deurme*, qu'il, qu'elle dorme, etc.
durmissan et *deurman*
durmissè et *deurmè*
q'yî, *qe lâ durmissein* et *deurmein* ou *deurman*

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT

qe ye durmisse, *qe ye deurme*, que je dorme, etc.
qe te durmisseï, *qe te deurmeï*
q'ôou, *qe lo durmisse*, *q'ôou*, *qe lo deurme*
qe noû durmissein, *qe noû deurmein*
qe voû durmissiei, *qe voû deurmiei*
q'yî, *qe lâ durmissein*, *q'yî*, *qe lâ deurmein*

IMPARFAIT

qe ye durmissesso, *qe ye durmesso*, que je dormisse, etc.
qe te durmissessa, *qe te durmessa*
q'ôou, *qe lo durmissesso*, *q'ôou*, *qe lo durmesso*
qe noû durmissessan, *qe noû durmessan*
qe voû durmissessâ, *qe voû durmessâ*
q'yî, *qe lâ durmissessan*, *q'yî*, *qe la durmessan*

MODE INFINITIF

PRÉSENT

durmi, dormir

MODE PARTICIPE

PRÉSENT	PASSÉ
durmissan, *deurman*, dormant	(n'existe pas)

Temps composés

MODE INFINITIF

PASSÉ

ovi durmi, avoir dormi

Conjuguer sur ce verbe :

eindurmi, endormir, qui a, lui, un participe passé, *eindurmi*, *eindurmido*, endormi, endormie.

reindurmi (se), se rendormir.

Sont également à double conjugaison :

dreïbî, *dôoubri*, ouvrir, qui à côté de la forme inchoative *ye deïbrisse*, etc., a la forme *ye draïbe*, impératif *draïbo*.

eïcri ou *écrire*, écrire, qui a la forme *y'eïcrisse* et *y'eïcrive*

surqi ou *surqire*, sortir, qui a la forme *ye surqisse*, etc., et à côté la forme *seutre*, qui fait *ye seurte*, impératif *seur*.

Plogni, pleindre (plaindre)

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye plognisse, *ye plâgne*, je plains, etc.
te plognisseï, *te plâgneï*
ôoû, lo plogni, *ôou, lo plain*
noû plognissein, *noû plâgnien*
voû plognissè, *voû plôgnè*
yî, lâ plognissein, *yî, lâ plagnein*

IMPARFAIT

ye plognichio, *ye plognio*, je plaignais, etc.
te plognichia, *te plognia*
ôou, lo plognichio, *ôou plognio*, etc.

PASSÉ DÉFINI

ye plognissi, *ye pleingui*, je plaignis, etc.
te plognissêreï, *te pleinguèreï*
ôou, lo plognissè, *ôou lo pleinguè*
noû plognissèrein, *noû pleinguèrein*
voû plognissèreï, *voû pleinguèreï*
yî, lâ plognissèrein, *yî, lâ pleinguèrein*

FUTUR

ye plogniraï, *ye pleindraï*, je plaindrai, etc.
te plognira, *te pleindra*
ôou, lo plogniro, *ôou pleindro*, etc.

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT

ye plogniyo, *ye pleindrio*, je plaindrais, etc.
te plogniya, *te pleindria*, etc.

MODE IMPÉRATIF

plogni, *plain*, plains
(avec négation) *ne plognissa pâ*, *ne plognâ pâ*, ne plains pas
plognissan, *plognan*, plaignons
plognissè, *plognè*, plaignez

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT

qe ye plognisse, *qe ye plâgne*, que je plaigne
qe te plognisseï, *qe te plâgneï*
q'ôou, qe lo plognisse, *q'ôou, qe lo plâgne*
qe noû plognissein, *qe noû plognien*
qe voû plognissiei, *qe voû plogniei*
q'yî, qe lâ plognissein, *q'yî, qe lâ plognien*

IMPARFAIT

que je plognissesso, *qe ye plognesso*, que je plaignisse, etc.
qe te plognissessa, *qe te plognessa*, etc.

MODE INFINITIF

PRÉSENT

plogni, *plaindre*, plaindre

MODE PARTICIPE

PRÉSENT

plognissan, *plognan*, plaignant

PASSÉ

plogni, *plognido*, *plain*, *plainto*, plaint, plainte

Temps composés

MODE INFINITIF

PASSÉ

être / *ovi* } *plogni*, *plain* — être / avoir } plaint

Servi (servir)

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye servisse,	*ye chierve*, je sers, etc.
te servisseï,	*te chierveï*
ôou, lo servi,	*ôou, lo chièr*
noû servissein,	*noû chiervein*
voû servissè,	*voû chiervè*
yî, la servissein,	*yî, la chiervein*

IMPARFAIT

ye servichio, je servais, etc.
te servichia, etc.

PASSÉ DÉFINI

ye servissi, je servis, etc.
te servissereï
ôou, lo servissè, etc.

FUTUR

ye serviraï, je servirai, etc.
te servira
ôou, lo serviro, etc.

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT

ye serviyo, je servirais, etc.
te serviya, etc.

MODE IMPÉRATIF

chièr, sers
(avec négation) *ne servichia pâ*, ne sers pas
q'ôou, qe lo chierve
servan
servè
q'yî, qe lâ servein

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT

qe ye serve, que je serve, etc.
qe te serveï
qu'ôou, qe lo serve
qe noû servein
qe voû serviei
q'yî, qe la servein

IMPARFAIT

qe ye servissesso, que je servisse
qe te servissessa, etc.

MODE INFINITIF

PRÉSENT

servi, servir

MODE PARTICIPE

PRÉSENT

servissan et *servan*, servant

PASSÉ

servi, *servido,* servi, servie

Porqi (partir)

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye porqisse, *ye parte*, je pars, etc.
te porqisseï, *te parteï*
ôou, lo porqi, *ôou, lo par*
noû porqissein, *noû pârtein*
voû porqissè, *voû portè*
yî, lâ porqissein, *yî, lâ partein*

IMPARFAIT

ye porqichio, *ye porqio*, je partais, etc.
te porqichia, etc. *te porqia*, etc.

PASSÉ DÉFINI

ye porqissi, *ye porti*, je partis, etc.
te porqissèreï, *te portèreï*
ôou, *lo porqissé*, etc., *ôou*, *lo porté*, etc.

FUTUR

ye porqiraï, je partirais, etc.
te porqira
ôou, *lo porqiro*, etc.

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT

ye porqiyo, je partirais, etc.
te porqiya
ôou, *lo porqiyo*, etc.

MODE IMPÉRATIF

porqi, *par*, pars
q'ôou, *qe lo parte*, qu'il, qu'elle parte
porqissan, *portan*, partons
porqissiè, *portè*, partez
q'yî, *qe lâ partein*

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT

qe ye parte, que je parte
qe te parteï
q'ôou qe lo parte
qe noû partein
qe voû partiei
q'yî, *qe lâ partein*.

IMPARFAIT

qe ye portesso, que je partisse, etc.
qe te portessa, etc.

MODE INFINITIF

PRÉSENT

porqi, partir

MODE PARTICIPE

PRÉSENT

porqissan, *portan*, partant

PASSÉ

porqi, *porqido*, parti, partie

Temps composés

INFINITIF PASSÉ

être porqi, être parti

Conjuguer de même :

reporqi, repartir.

Tegni, teindre (teindre)

(Ne pas confondre avec *tegni,* tenir, synonyme de *teneï*, ni avec *teindre,* tendre)

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye tegnisse, *ye tegne*, je teinds, etc.
te tegnisseï, te tegneï
ôou, *lo tegni*, *ôou*, *lo tein*
noû tegnissein, *noû tegnein*
voû tegnissè, *voû tegnè*
yî, *la tegnissein*, *yî, la tegnein*

IMPARFAIT

ye tegnichio, je teignais, etc.
te tegnichia
ôou, lo tegnichio, etc.

PASSÉ DÉFINI

ye tegnissi, *ye tegni*, je teignis, etc.
te tegnissèreï, *te tegnièreï*
ôou, lo tegnissè, *ôou*, *lo tegniè*
noû tegnissèrein, *noû tegnièrein*
voû tegnissèreï, *voû tegnièrei*
yî, *lâ tegnissèrein*, *yî*, *lâ tegnièrein*

FUTUR

ye tegniraï, je teindrai, etc.
te tegnira
ôou, *lo tegniro*
noû tegniran
voû tegnireï
yî, *lâ tegniran*

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT

ye tegniyo, je teindrais, etc.
te tegniya,
ôou, *lo tegniyo*, etc.

MODE IMPÉRATIF

tegni, *tein*, teinds
tegnissan
tegnissè

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT	IMPARFAIT
qe ye tegnisse, que je teigne	*qe ye tegnissesso*, que je teignisse
qe te tegnisseï	*qe te tegnissessa*
q'ôou, qe lo tegnisse	*q'ôou qe lo tegnissesso*, etc.
qe noû tegnissein	
qe voû tegnissiei	
q'yî, qe lâ tegnissein	

MODE INFINITIF

PRÉSENT

tegni, *teindre*, teindre

MODE PARTICIPE

PRÉSENT	PASSÉ
tegnissan, teignant	*tegni*, *tegnido*, teint, teinte

Temps composés

MODE SUBJONCTIF

PASSÉ

être / *ovi* } *tegni* — être / avoir } teint

Je mentionnerai encore parmi les verbes polymorphes de la 3e conjugaison :

Eïtegni (éteindre), qui fait :

au présent de l'indicatif : *y'eïtegnisse et y'eïtegne*
au participe présent : *eïtegnissan*, et mieux *eïtegnan*
au participe passé : *eïtegni* et *eïtein.*

A calquer comme conjugaison sur *tegni :*

deïtegni, déteindre
retegni, reteindre
otegni, atteindre

bugli (bouillir) qui fait :

au présent de l'indicatif : *ye bugtisse* et *ye bugtie*
— *te bugtisseï, te bugtieï*
— *ôou, lo bugli, ôou, lo bû*, etc.

jugni (joindre), qui fait :

au présent de l'indicatif : *ye jugnisse* et *ye jugne*
— *te jugnisseï*, *te jugneï*
— *ôou*, *lo jugni*, *ôou*, *lo jouein*, etc.

à l'impératif : *jugni* et *jouein*
— *jugnissan*, *jugnian*

au participe présent : *jugnissan*, *jugnian*

au participe passé : *jugni*, *jouein*.

sufri **(souffrir) qui fait :**

au présent de l'indicatif : *ye sufrisse* et *ye sufre*.

au participe présent : *sufrissan* et *sufran*

au participe passé : *sufri*, *sufrido*, *sufar*, *sufarto*

EXEMPLE DE LA QUATRIÈME CONJUGAISON

Coureï (courir)

(a) Temps simples

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye coure, je cours, etc.
te coureï
ôou, *lo cour*
noû courein
voû courè
yî, *lâ courein*

IMPARFAIT

ye courio, je courais, etc.
te couria
ôou, *lo courio*
noû courian
voû couriâ
yî, *lâ courian*

PASSÉ DÉFINI

ye courgui, je courus, etc.
te courguèreï
ôou, *lo courguè*
noû courguèrein
voû courguèreï
yî, *lâ courguérein*.

FUTUR

ye couroraï, je courrai, etc.
te courora
ôou, *lo couroro*
noû couroran
voû couroreï
yî lâ couroran

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT

ye couroyo, je courrais, etc.
te couroya
ôou, lo couroyo
noû couroyan
voû couroyâ
yî, lâ couroyan

MODE IMPÉRATIF

cour, cours
(avec négation) *ne coura pâ*, ne cours pas
q'ôou, qe lo coure, qu'il, qu'elle courre, etc.
couran
courè
q'yî, qe lâ courein

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT	IMPARFAIT
qe ye coure, que je courre, etc.	*qe ye courguesso*, que je courusse
qe te coureï	*qe te courguessa*
q'ôou, qe lo coure	*q'ôou, qe lo courguesso*
qe noû courian	*qe noû courguessan*
qe voû couriei	*qe voû courguessa*
q'yî, qe lâ courein.	*q'yî, qe la courguessan*

MODE INFINITIF

PRÉSENT

coureï (quelquefois, mais très rarement *coure*), courir.

MODE PARTICIPE

PRÉSENT

couran, courant

PASSÉ

coureyu, et aussi *courgu (coureyudo, courgudo)*, couru, courue.

Temps composés

MODE INFINITIF

PASSÉ

ovi coureyu ou *courgu*, avoir couru, etc.

Conjuguer de même :

secoureï, secourir (on dit aussi *secouri*)

couseï, coudre (rarement on dit *couse*)

Indicatif présent : *ye couse*, *te couseï*, *ôou*, *lo coû*, *noû cousein*, etc.
— imparfait : *ye coujio*, etc.
— passé déf. : *ye couji* (qq. fois *cousi*), *te cousèrei*, *ôou*, *lo cousè*
— futur : *ye cousoraï*, etc.

Conditionnel présent : *ye cousoyo*, etc.

Impératif : *cou*, *ne cousa pâ*, etc.

Subjonctif présent : *qe ye couse*, etc.
— imparfait : *qe ye cousesso*, etc.

Participe présent : *cousan*
— passé : *couju*, *coujudo*

Verbes irréguliers en eï

Deveï, devoir (on dit aussi *déôoure*)

INDICATIF

présent : *ye deve*, *te deveï*, *ôou*, *lo déôou*, *noû devein*, etc.

imparfait : *ye devio*, *te devia*, etc.
ye duyo, *te duya*, etc.
ye deyo, *te deya*, etc.

parf. défini : *ye dugui*, *te duguèreï*, *ôou*, *lo duguè*, etc.

futur : *ye devraï*, *te devra*, etc.
ye déôourai, *te déôoura*, etc.

CONDITIONNEL

présent : *ye déôouyo*, *te déôouya*, etc.
ye devrio, *te devria*, etc.

IMPÉRATIF (n'existe pas)

SUBJONCTIF

présent : *qe ye deve*, *qe te deveï*, *qu'ôou*, *qe lo deve*, *qe noû devian*, *qe voû deviei*, *q'yi*, *qe lâ devein*.

imparfait : *qe ye duguesso*, *qe te deguessa*, etc.

PARTICIPE

présent : *devan*
passé : *deyu*, *deyudo*

Poudeï (pouvoir)

INDICATIF

présent : *ye pode, te podeï, ðou, le pô, noû podein, voû podè, yî, lâ podein.*

imparfait : *ye pouguio, te pouguia*, etc.

parfait déf. : *ye pougui, te pouguèreï, ðou, lo pouguè*, etc.

futur : *ye poudraï* ou *je pouraï, te poudra* ou *te poura*, etc.

CONDITIONNEL

ye poudrio, etc.

IMPÉRATIF (inusité)

SUBJONCTIF

présent : *qe ye pièche, qe te piècheï, q'ðou, qe lo pièchо, qe noû pièchan, qe voû piècheï, q'yî, qe lâ pièchan*

imparfait : *qe ye pouguesso*, etc.

PARTICIPE

présent : *pouguian*

passé : *pougu*

Preneï, pregni, preindre (prendre)

Tenei, tegni, (tenir) [ne pas confondre avec *tegni*, teindre]

INDICATIF

présent : *ye prene, te preneï, ðou, lo pre, noû prenein*, etc.
— *ye tene, te teneï, ðou, lo te, noû tenein*, etc.

imparfait : *ye pregnio*, etc.
— *ye tegnio*, etc.

passé défini : *ye pregui, te preguèreï*, etc.
— *ye tegui*, etc.

futur : *ye preindrai*, etc.
— *ye teindraï*, etc.

CONDITIONNEL

présent : *ye preindrio*, etc.
— *ye teindrio*, etc.

IMPÉRATIF

pre, (ne) *pregnia pa*, *q'ôou*, *qe lo pregnio* ou *prène*, *pregnian* ou *prenan*, *prenè*, *q'yî qe lâ pregnian* ou *prenein*.
te, etc.

SUBJONCTIF

présent : *que ye pregne*, *qe te pregneï*, *q'ôou*, *qe lo prègnio*, *qe noû pregnian*, *qe voû pregniei*, *q'y*, *qe la pregnian*
— *qe ye tegne*, etc.

imparfait : *qe ye preguesso*, etc.
— *qe ye preinguesso*, etc.
— *qe ye teinguesso*, etc.

INFINITIF

présent : *preneï*, *pregni*, *preindre*
— *teneï*, *tegni*

PARTICIPE

présent : *prenan*, *pregnan*
— *tenan*, *tegnan*

passé : *preï*, *preso* ou *pregu*, *pregudo*
— *teinyu*, *teinyudo*, ou *teingu*, *teingudo*

Conjuguer de même :

opreneï, apprendre, et *opreindre*
s'opreneï, prendre (en parlant du feu, d'une greffe, d'un arbre planté).
reteneï (on dit aussi *retegni*) retenir
counteneï — *countegni*) contenir
deïpreneï — *deïpreindre*) déprendre
repreneï — *repreindre*) reprendre
counpreneï — *counpreindre*) comprendre

Sobei, (savoir)

INDICATIF

présent : *ye sâbe*, *te sâbeï*, *ôou*, *lo sô*, *noû sâbein*, *voû sobè*, *yî*, *lâ sâbein*

imparfait : *ye sobio*, *te sobia*, etc.

parf. défini : *ye sôoubî*, *te sôoubèreï*, *ôou*, *lo sôoubé*, *noû sôoubèrein*, etc.

futur : *ye sôoubrai*, *te sôoubra*, *ôou*, *lo sôoubro*, etc.

CONDITIONNEL

présent : *ye sôouyo, te sôouya*, etc.

IMPÉRATIF

sâcho, q'ôou, qe lo sâche, sochan, sochâ, q'yî, qe lâ sâchein

SUBJONCTIF

présent : *qe ye sâche, qe te sâchei, q'ôou sâche, qe noû sochian, qe voû sochiei, q'yî, qe lâ sâchein.*

imparfait : *qe ye sobesso, qe te sobessa*, etc.

PARTICIPE

présent : *sochan*

passé : *sôoubu, sôoubudo.*

Tourseï, tordre (on dit aussi *torse*)

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye torse, je tords, etc.
te torseï
ôou, lo tor
noû torsein
voû torsè
yî, lâ torsein

IMPARFAIT

ye tourchio, je tordais, etc.
te tourchia, etc.

PASSÉ DÉFINI

ye toursi, je tordais, etc.
te toursèreï
ôou, lo toursè, etc.

FUTUR

ye toursoraï, je tordrai, etc.
te toursora, etc.

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT

ye toursoyo, je tordrais, etc.
te toursoya, etc.

MODE IMPÉRATIF

tor, tords
(avec négation) *ne torsa pâ*, ne tords pas, etc.
q'ôou, qe lo torse
toursan
toursè
q'yî, qe lâ torsan

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT

qe ye torse, que je torde, etc.
qe te torseï
q'ôou, qe lo torse
qe noû torsein
qe voû torsiei
q'yî, qe la torsein

IMPARFAIT

qe ye toursesso, que je tordisse
qe te toursessa, etc.

MODE INFINITIF

PRÉSENT

tourseï, tordre (et aussi *torse*)

MODE PARTICIPE

PRÉSENT

toursan, tordant

PASSÉ

tourchu et aussi *tourgu*, tordre *(tourchudo, tourgudo)*

MODE INFINITIF

PASSÉ

ovi tourchu ou *tourgu*, avoir tordu

Voleï (valoir)

INDICATIF

présent : *ye vâle, te vâleï, ôou, lo vâou, noû vâlein, voû vâlè, yi, lâ vâlein*

imparfait : *ye voglio, te voglia, ôou, lo voglio, noû voglian, voû voglia, yî, la voglian.*

parfait défini : *ye vôougui, te vôouguèreï, ôou, lo vôouguè, noû vôouguèrein, voû vôouguèrei, yî, la vôouguèrein.*

futur : *ye vôoudraï, te vôoudra, ôou, lo vôoudro, noû vôoudran, voû vôoudrè, yi, lâ vôoudran*

CONDITIONNEL

présent : *ye vôoudrio, te vôoudria, ôou, lo vôoudrio, noû vôoudrian, voû vôoudria, yî, la vôoudrian*

IMPÉRATIF

vâou, q'ôou, qe lo vâgtie, vogtian, vogliâ, q'yî, qe lâ vâgtiein

SUBJONCTIF

présent : *qe ye vâgtie, qe te vâgtieï, q'ôou, qe lo vâgtie, qe noû vogtian, qe voû vogtieï, q'yî, qe la vâgtien*

imparfait : *qe ye vôouguesso, qe te vôouguessa, q'ôou, qe lo vôouguesso, qe noû vôouguessan, qe voû vôouguessâ, q'yî, qe la vôouguessan.*

PARTICIPE

présent : *volein*

passé : *vôougu, vôougudo*

Vouleï (vouloir)

INDICATIF

présent : *ye vole, te voleï, ôou, lo vôou, noû volein, voû volè, yî, lâ volein*

imparfait : *ye vougtio, te voûgtia, ôou, lo vougtio, noû vougtian, voû vougtiâ, yî, lâ vougtian*

passé défini : *ye vougui, te vouguèreï, ôou, lo vouguè, noû vouguèrein voû vouguèreî, yî, la vouguèrein*

futur : *ye voudraï, te voudra, où, lo voudro, noû voudran, voû voudrè, yî, la voudran*

CONDITIONNEL

présent : *ye voudrio, te voudria, ôou lo voudrio, noû voudrian, voû voûdriâ, yî, lâ voudrian.*

IMPÉRATIF

vôou, q'ôou, qe lo vègtio, vougtian, vougtiâ, q'yî, qe lâ vegtien.

SUBJONCTIF

présent : *qe ye vègtie* ou *vègtio, qe te vègtieï* ou *vègtia, q'ôou, qe lo vègtie ou vegtio, qe noû vègliein, qe voû vègtiei, q'yî, qe la vègtiein*

imparfait : *qe ye vouguesso, qe te vouguessa, q'ôou, qe la vouguesso, qe noû vouguessan, qe voû vouguessâ, q'yî, qe lâ vouguessan.*

PARTICIPE

présent : *voulan*

passé : *vougu, vougudo ; vougtiu, vougtiudo ; vouyu, vouyudo*

VERBES DE LA 4e CONJUGAISON A TYPE POLYMORPHE

Ressobeï, receveï, ressôubre (recevoir)

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye ressabe, ye receve, ye ressôoube, je reçois, etc.
te ressabeï, te receveï, te ressôoubeï
ôou, lo resso, ôou, lo recéôou, ôou, lo resso
noû ressabein, noû recevein, noû ressôoubein
voû ressobè, voû recevè, voû ressôoubè
yî, la ressabein, yî, la recevein, yî, la ressôoubein

IMPARFAIT

ye ressobio, ye recevio, ye ressôoubio, je recevais, etc.
te ressobia, te recevia, te ressôoubia, etc.

PARFAIT DÉFINI

ye ressobi, ye recevi, ye ressôoubi, je reçus, etc.
te ressobèreï, te recevèreï, te ressôoubèreï
ôou, lo ressobé, ôou lo recevé, ôou, lo ressôoubé, etc.

FUTUR

ye ressôouraï, ye recevraï, ye ressôoubraï, je recevrai, etc.
te ressôoura, te recevra, te ressôoubra
ôou, lo ressôouro, ôou, lo recevro, ôou, lo ressôoubro, etc.

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT

ye ressôouyo, ye recevrio, ye ressôoubrio, je recevrais, etc.
te ressôouya, te recevria, te ressôoubria, etc.

MODE IMPÉRATIF

resso, recéôou, resso, reçois
ressoban, recevan, ressôouban, recevons
ressobè, recevè, ressôoubê, recevez

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT

qe ye ressabe, qe ye receve, qe ye ressôoube, que je reçoive, etc.
qe te ressobeï, qe te receveï, qe te ressôoubeï
q'ôou, qe lo ressabe, q'ôou, qe lo receve, q'ôou, qe lo ressôoube
qe noû ressobein, qe noû recevein, qe noû ressôoubein
qe voû ressobiei, qe voû receviei, qe voû ressoubiei
q'yî, qe lâ ressobein, q'yî, qe lâ recevein, q'yî, qe lâ ressôoubein

IMPARFAIT

qe ye ressobesso, *qe ye recevesso*, *qe ye ressôoubesso*, que je reçusse, etc.
qe te ressobessa, *qe te recevessa*, *qe te ressôoubessa*, etc.

MODE INFINITIF

PRÉSENT

ressobeï, *receveï*, *ressôoubre*, recevoir

MODE PARTICIPE

PRÉSENT

ressoban, *recevan*, *ressôouban*, recevant

PASSÉ

ressôobu, *ressôoubudo*, reçu, reçue

Temps composés

MODE INFINITIF

PASSÉ

ovi ressôoubu, avoir reçu
être ressôoubu, être reçu

VERBES PASSIFS

Le verbe passif est celui qui exprime une action supportée par le sujet: *qe lo feinno eï tounbâdo*, cette femme est tombée.

Il n'y a qu'une conjugaison pour le verbe passif, c'est le verbe *iêtre* (ou *eïtre*) être, suivi à tous ses modes, temps et personnes du participe passé du verbe que l'on emploi et ce participe s'accorde avec le sujet du verbe: masculin ou féminin, singulier ou pluriel. Exemple :

ye saï eïmo, ou *eïmâdo*, je suis aimé, ou aimée
te sè eïmo, ou *eïmâdo*, tu es aimé, ou aimée
ôou-l-eï eïmo, *l'eï eïmâdo*, il est aimé, elle est aimée
noû soun eïmô, ou *eïmodâ*, nous sommes aimés, ou aimées
voû sè eïmô ou *eïmodâ*, vous êtes aimés, ou aimées
yî soun eïmô, *lâ soun eïmodâ*, ils sont aimés, elles sont aimées

et ainsi de suite.

VERBES DITS NEUTRES OU INTRANSITIFS

Ce sont ceux qui n'ont pas de complément direct. Ceux après lesquels on ne peut pas mettre les mots *câoucu*, quelqu'un, ou *câouco châouso*, quelque chose. Exemple :

nâ, aller
porqî, partir
durmi, dormir,

sont des verbes neutres. Leurs temps composés sont formés tantôt avec l'auxiliaire *eitre* (ou *eïtre*) être, tantôt avec l'auxiliaire *ovi*, avoir.

y'aï durmi, j'ai dormi
ye saï porqî, je suis parti

VERBES RÉFLÉCHIS (OU PRONOMINAUX)

Ce sont ceux dont le sujet fait et supporte l'action : *ye me saï feri*, je me suis frappé. Ils se conjugent avec deux pronoms de la même personne, l'un le sujet : *ye, te, ôou, lo, noû, voû, yî, lâ*, l'autre le complément : *me, te, se, noû, voû, se*, et l'auxiliaire *eïtre* dans ses temps composés.

Voici, comme exemple, la conjugaison du verbe réflechi *se réjôouvi*, se réjouir.

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye me rejôouvisse, je me réjouis
te te rejôouvisseï, tu te réjouis
ôou, lo se rejôouvi, il, elle se réjouit
noû noû rejôouvissein, nous nous réjouissons
voû voû rejouvissè, vous vous réjouissez
yî, lâ se rejôouvissein, ils, elles se réjouissent

IMPARFAIT

ye me rejôouvichio, je me réjouissais, etc.
te te rejôouvichia
ôou, lo se rejôouvichio
noû noû rejôouvichian
voû voû rejôouvichiâ
yî, la se rejôouvichian

PASSÉ DÉFINI

ye me rejôouvissi, je me réjouis, etc.
te te rejôouvissereï
ôou, lo se réjôouvissè
noû noû rejôuvisserein
voû voû rejôouvisserei
yî, lâ se réjôouvisserein

FUTUR

ye me rejôouviraï, je me réjouirai, etc.
te te réjôouvira
ôou, lo se rejôouviro
noû noû rejôouviran
voû voû rejôouvireï
yî, lâ, se rejôouviran.

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT

ye me rejôouviyo, je me réjouirais, etc.
te te rejôouviya
ôou, lô se rejôouviyo
noû noû rejôouviyan
voû voû rejôouviya
yi, lâ se rejôouviyan

MODE IMPÉRATIF

réjôouvi-te, réjouis-toi
(forme négative) [*ne*] *te rejôouvissa pâ*, ne te réjouis pas
q'ôou, qe lo se rejôourisse, qu'il, qu'elle se réjouisse, etc.
rejôouvissan noû
rejôouvissè voû
q'yî, qe lâ se rejôouvissein

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT

qe ye me rejôouvisse, que je me rejouisse, etc.
qe te te rejôouvisseï
q'ôou, qe lo se rejôouvisse
qe noû noû rejôouvissein
qe voû voû rejôouvissei
q'yî, qe lâ se rejôouvissein

IMPARFAIT

qe ye me rejôouvissesso, que je me réjouissasse, etc.
qe te te rejôouvissessa
q'ôou, qe lo se rejôouvissesso
qe noû noû rejôouvissessan
qe voû voû rejôouvissessâ
q'yi, qe lâ se rejôouvissessan

MODE INFINITIF

PRÉSENT

se rejôouvi, se réjouir

MODE PARTICIPE

PRÉSENT

me rejôouvissan, me réjouissant
te rejôouvissan, te réjouissant
se rejôouvîssan, se réjouissant
noû rejôouvissan, nous réjouissant
voû rejôouvissan, vous réjouissant
se rejôouvissan, se réjouissant

PASSÉ

m'eïtan
t'eïtan } *rejôouvi* ou *rejôouvido*
s'eïtan
noû-z-eïtan
voû-z-eïtan } *rejôouvî* ou *rejôouvidâ*
s'eïtan

MODE INFINITIF

PASSÉ

s'eitre rejôouvi, *rejôouvido*, s'être réjoui, réjouie

Les temps composés se forment comme en français, à l'aide de l'auxiliaire *eitre*, être.

ye me saï rejôouvi, ou *rejôouvido*, je me suis réjoui ou réjouie, etc.
te te sè — — — —
ôou seï rejôouvi, *la seï rejôouvido*, il s'est réjoui, elle s'est réjouie
noû noû soun rejôouvî ou rejôouvidâ, nous nous sommes réjouis ou
voû voû sè — — [réjouies
yi se soun rejôouvi, ils se sont réjouis
lâ se sòoun rejôouvidâ, elles se sont réjouies.

PRINCIPAUX VERBES RÉFLÉCHIS (OU PRONOMINAUX)

s'eïcreïqi, se redresser comme un coq
se câra, prendre des airs d'importance
s'eïctiamî, crier à s'en pâmer (surtout en parlant des enfants)
s'eïmouveï, s'émouvoir (peu employé), on dit cependant *t'eïmouva pa*, ne t'émeus pas
s'eimoyâ, s'émerveiller, s'étonner
s'ein-nâ, s'en aller
s'einnuyâ, s'ennuyer
s'einviajâ, se mettre en route
s'eïpéôougtia, s'épouiller
s'eïssolozâ, se démener, s'agiter en criant
s'eïssopinâ, se hâter dans son travail
s'eïveinlâ, s'allonger de tout son long, se vautrer
se deïguire et *se deïguî*, se dédire
se meïfiâ, se méfier
se neqiâ, se nettoyer, faire sa toilette
s'oreïtâ, s'arrêter
s'omusâ, s'amuser.
se prechâ, s'approcher
se repeinqî, se repentir
se reqincâ, se remonter, devenir plus riche, plus fort
se socâ, se fourrer, se réfugier
se souvegnî, se souvenir
se teïsâ, se taire.
se travisâ, jeter un coup d'œil de côté
se trounflâ, se rengorger, se gonfler, faire l'homme ou la femme d'importance
se trouvâ mâou, se trouver mal, s'évanouir

VERBES IMPERSONNELS

Ce sont ceux qui expriment une action qu'on ne peut rapporter à une personne déterminée. Ils ne s'emploient (l'infinitif et les participes mis à part), qu'à la troisième personne du singulier, précédés du pronom *co* et pour certains du pronom *ye*. Cette troisième personne se conjugue régulièrement. Exemple :

Touna (tonner)

(a) Temps simples

MODE INDICATIF

PRÉSENT	PASSÉ DÉFINI
co touno, il tonne (ça tonne)	*co touné*, il tonna

IMPARFAIT

co toundâvo, il tonnait

FUTUR

co tounoro, il tonnera

MODE CONDITIONNEL

PRÉSENT

co tounoyo, il tonnerait

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT

qe co toune, qu'il tonne

IMPARFAIT

qe co tounesso, qu'il tonnât

MODE INFINITIF

PRÉSENT

touna, tonner

MODE PARTICIPE

PRÉSENT

tounan, tonnant

PASSÉ

touno, tonné

(b) **Temps composés**

MODE INDICATIF

PARFAIT (PASSÉ INDÉFINI)

co o touno, il a tonné (ça a tonné)

PARFAIT ANTÉRIEUR

c'ogué touno, il eut tonné

PLUS-QUE-PARFAIT

co oyo touno, il avait tonné

FUTUR ANTÉRIEUR

c'ôouro touno, il aura tonné

MODE CONDITIONNEL

PARFAIT

c'ôouyo touno, il aurait tonné

MODE SUBJONCTIF

PARFAIT

qe c'ayo touno, qu'il ait tonné

PLUS-QUE-PARFAIT

qe c'oguesso touno, qu'il eut tonné

MODE INFINITIF

PASSÉ

ovi touno, avoir tonné

PARTICIPE

PASSÉ

oyan touno, ayant tonné

(Il faut remarquer qu'à côté du verbe impersonnel qui s'applique à des phénomènes météorologiques il existe un verbe neutre qui se

conjugue comme les verbes en *á* et qui comporte quelques applications, à l'impératif par exemple : *touno*, tonne, *tounâ*, tonnez. De même en français :

Tonne, frappe ; il est temps, rends-moi guerre pour guerre

L'expression *co touno* explique que quelques Creusois, peu au courant de la langue française et traduisant littéralement, disent : « ça tonne » au lieu de « il tonne ».

Foleï (falloir) [on dit aussi *fouleï*]

(a) Temps simples

MODE INDICATIF

PRÉSENT

ye fâou, il faut

PASSÉ DÉFINI

ye fouguè, il fallut

IMPARFAIT

ye fògtio ou *fougtio*, il fallait

FUTUR

ye fôoudro, il faudra

MODE CONDITIONNEL

ye foudrïo, il faudrait

MODE SUBJONCTIF

PRÉSENT

qe fagtie ou *fagtio*, qu'il faille

IMPARFAIT

qe fouguesso, qu'il fallut

MODE PARTICIPE

PASSÉ

fouyu, fallu

(b) Temps composés

MODE INFINITIF

PASSÉ

ovî fougu, avoir fallu

PRINCIPAUX VERBES IMPERSONNELS

co broungui, ça gronde dans le lointain
co troungui, ça fait un bruit retentissant, un bruit qui se répercute
q'eïpargno (co eïpargno) il fait des éclairs

co jâlo, il gèle ; *c'o jolo blan*, il a gelé blanc
co deïjâlo, il dégèle
co grièlo, il grèle
co jôourio, il fait du givre
co nèjo, il neige (on dit aussi *co tounbo de lo nèjo*, il tombe de la neige)
co plôou, il pleut (imp., *co pluyo ;* passé déf., *co pluguè* ; fut., *co plôouro*, cond, *co plôouyo*; impératif, *plôou*; sub. prés., *qe co pleuyo*; imparf., *qe co pluguesso* ; part. passé, *pleyu*).
co roujeno, il bruine.

Plusieurs locutions impersonnelles sont formées avec les verbes *faïre*, *ovi*, *eïtre* et quelques autres :

co faï freï, il fait froid
co faï châou, il fait chaud
co faï d'òou souleï, il fait du soleil
co faï d'ôou vein, il fait du vent
co faï béâou tein, il fait beau temps
co faï môouva tein, il fait mauvais temps
co faï / *q'eï* } *ein foudre*, c'est un ouragan
co faï de lo pouchièro, il y a, il fait de la poussière
co faï / *gn'yo* } *dôou brôougtiar*, il fait, il y a du brouillard
co faï / *gn'yo* } *dôou vergtia*, il fait, il y a du verglas
co faï jour, il fait jour
co faï neuï, il fait nuit.
co faï bru / *co fai negre* } il fait sombre, noir
ca faï ctiar de gtiuno, il fait clair de lune
co faï eïmide, il fait humide
co faï se, il fait sec
co faï de la peno, ça fait de la peine
ca vâou lo peno, ça vaut la peine.
co vâou mieï, ça vaut mieux.
co n'ein faï / *co n'ein foyo* } *mogtiesso*, ça en fait, ça en ferait dépit
q'eï (co eï) mougtieirou, c'est marécageux
gn'y o treï jour, il y a trois jours.

Nous avons vu plus haut à propos du verbe *foleï*, falloir, que pour traduire *il faut* on dit *ye fâou*, au lieu que pour les autres verbes imper-

sonnels on dit *co* ; (*co plôou*, *co jâlo*, il pleut, il gèle, etc.), mais tandis que *co* reste invariablement devant le verbe, *ye* disparaît d'ordinaire devant les divers modes et temps de *foleï*. C'est ainsi qu'on dira : *fâou*, *fouglio*, *fôoudro*, etc. Ex. : *fâou be poqî por murî !* il faut bien souffrir pour mourir ! *noû fâou no chanbrièro* pour *ye noû fâou no chanbrièro* (il nous faut une servante).

Il y a, s'exprime par *gn'y o : gn'y o einqèra dôou brâve mounde*, il y a encore de braves gens. *Gn'y o co !* (avec un point d'exclamation) signifie combien il y a ! *gn'y o co de lo nèjo !* combien il y a de neige ! *Gn'y o co ?* (avec un point d'interrogation) veut dire : Est-ce qu'il y a ? *Gn'y o co no boun ôoubarj' o Chovono ?* Y a-t-il une bonne auberge à Chavanat ? *Laï gn'y ein o maï d'uno*, il y en a plus d'une. On voit par ce dernier exemple que « il y en a » se traduit par *laï gn'y ein o*.

Il y a, dans le sens de : il y a dans cet endroit, s'exprime par *laï y o*, *laï gn'y o*. Ex. : *guî côou gni laï y o treï peqî*, dans ce nid il y a trois petits. *Vène de lo feïro*, *laï gn'y oyo béâuco de mounde*, je viens de la foire, il y avait beaucoup de monde.

Comme en français, plusieurs verbes actifs peuvent être employés impersonnellement : *me poreï*, il paraît.

se gui, *se guijio*, on dit, on disait.

DE L'ADVERBE

(L'adverbe est le mot invariable par lequel on modifie la signification d'un verbe, d'un adjectif ou d'un autre adverbe).

Quand un adverbe est composé de plusieurs mots il prend le nom de locution adverbiale.

On distingue des adverbes et des locutions adverbiales : 1° de lieu, 2° de temps, 3° de manière, 4° de quantité, 5° d'affirmation, de négation, d'interrogation et de doute. Il en est qui appartiennent à plusieurs catégories.

1° DE LIEU

ogliur, ailleurs
oleintour, alentour
ôoû-z-oleintour, aux alentours.
dessoubre, dessus
dessou, dessous
deguiein, dedans
diyor, dehors
dreï, en face de, tout droit
ein, en
eïche, *saï*, ici
d'eiche, d'ici
qi, *oqi*, ici

che (pour *eïche*), ci
de che de lai, de ci de là
laï, là
bâ, bas
saï bâ, ici en bas
chû nâou, là haut
seï chû, là haut (où je me trouve, où je suis, où nous sommes)
doqï chû, d'ici à là haut
ein bâ, en bas
por dein bâ, par en bas
gn'y, y'y
ante, où
ô coûto, à côté
dovan, devant
dorié, derrière
ein fasso, en face
ein ovan, en avant
ein orié, en arrière
por coûto, de côté
portou, partout

2° DE TEMPS

coûra, quand
olor, alors
iuneuï, *üeu*, aujourd'hui
hier, *ohier*, hier
demo, demain
priédemo, après-demain
dovan hier, *van hier*, avant-hier
orseï, hier soir
dovan, avant et devant
dovan-t-orseï, avant-hier soir
eïmoqï, ce matin
qete ser, ce soir
ujan et iujan, cette année
antan, l'an dernier
deinpeuï, depuis
bientouô, bientôt
de suîto, aussitôt, tout de suite
deïjo, déjà
ôouro, maintenant
einqèra, *einguéra*, encore
peï, puis
oprié, *prié*, après
vite, *vitomein*, vite
ôou prouchan, à l'approche
o lo fi, à la fin, enfin
guî le tein, jadis
lountein, longtemps
jomaï, jamais
câouco vièje, quelquefois, parfois
can, quand
peqî-t-o-peqî, petit à petit
tou d'ein co, soudain, tout à coup
souein, *souvein*, souvent
tantouô, tantôt
touô, tôt
tar, tard
toujour, toujours

3° DE MANIÈRE

einche, ainsi
einche de por einche, ainsi et ainsi
einbeï, avec
einseinble, ensemble
biein, bien
mâou, mal
pieï, pire, pis
putouô, plutôt
cajemeïn, quasi
pusqe, puisque
coumo, comme
o l'espré, exprès
por re, inutilement
portan, pourtant
cepeindein, *checepeindein*, cependant
d'einguir, qui manque

4° DE QUANTITÉ

prou, *ossé*, assez
tro, trop
béâouco, beaucoup
tan, tant
ôoutan, autant
mouein, moins
ôou mouein, au moins
dôou mouein, du moins
pû, plus
biein pû, bien plus
presqe, presque
o pû prié, à peu près, environ
ein pâou, un peu
ein peqi pâou, un petit peu
peqitomein, petitement, en petite quantité
soulomein, *tan soulomein*, seulement
télomein, tellement
biein, très
maï, plus, davantage
dovantaje, davantage
cambe, combien
gaïre, guère
ôouche, *che*, aussi, autant

5° D'AFFIRMATION, DE NÉGATION, D'INTERROGATION, DE DOUTE

be, bien
no, non
oueï, oui
oueï be, oui bien
pâ, pas
neï pâ, non pas
ne, ne
neï pâ, non pas
pâ meïmo, pas même
begliâou, peut-être
begliâoube, peut-être bien
âbe, oui bien
por de vraï, vraiment
por le sûr, sûrement
biein sûr, bien sûr
gne, ni (ne pas confondre avec *gne* signifiant je lui, *gne guiraï*, je lui dirai).
pû, plus
canbe, combien
sein fâoutô, sans faute
ante, où (*ante vâ voû ?* où allez vous ?)
d'ante ? d'où (*d'ante sè voû ?*, d'où êtes vous ?)
deyu, personne (*gn'y o deyu*, il n'y a personne)
o prepâou, à propos

Beaucoup d'adverbes admettent les degrés de comparaison et les forment comme les adjectifs.

Exemple : *souein*, souvent
pû souein, plus souvent
biein pû souein, bien plus souvent.

Certains, comme *biein*, *mâou*, bien, mal, forment leurs degrés de comparaison d'une manière irrégulière :

biein, bien ; *mieï*, mieux ; *le mieï*, le mieux
mâou, mal ; *pieï*, pire ; *le pieï*, le pire.

DE LA PRÉPOSITION

(Mot invariable servant à unir deux mots en marquant le rapport qu'ils ont entre eux)

On distingue des *prépositions* et des *locutions prépositives* : 1° de lieu ; 2° de temps ; 3° de manière ou de moyen ; 4° de cause, de propriété ou d'origine ; 5° de tendance ou d'éloignement.

1° DE LIEU

o, à, *vàou o Chovono*, je vais à Chavanat

gui, *guin*, dans, *gui lo câouno*, dans le creux ; *gui lo beno,* dans la hotte.

deguiein, dedans, *le pognié eï-t-éôou gui lo beno ? oueï*, *ôou-l-eï deguiein*, le panier est-il dans la hotte ? oui il est dedans.

diyor, *de fouoro*, dehors, *eï-t-elo de fouoro ? eï-t-elo diyor ? no*, *l'eï o meïsou*, est-elle dehors ? non elle est à la maison.

châ, chez, *châ noû*, chez nous. *E châ voû*, *coumo vaï co ?* Et chez vous comment ça va-t-il ?

ein, en, *ein me travisan*, en regardant de côté.

de, de, *q'eï lâ oueïgliâ de lo Mièto*, ce sont les brebis de [la] Miette.

dovan, devant, *marcho dovan*, marche devant.

dorié, derrière, *ôou vegnio dorié so chorto*, il venait (marchait) derrière sa voiture.

por dorié, par derrière.

por dovan, par devant.

ôoutour, autour.

trâ, derrière, *nâ trâ lo gorse*, aller derrière la haie.
— signifie aussi (à travers), *nâ trâ lâ brujâ*, aller à travers les bruyères.

soubre, sur, [on dit quelquefois *subre,* et à Saint-Sulpice-les-Champs *sebre*] *mounto soubre le couvar*, monte sur le toit.

sou, sous, *viso sou tôou piê*, regarde sous tes pieds.

dessou, dessous.

dessoubre, dessus.

vor, vers, *q'eï ein câoucoulé vor le Bessou*, c'est quelque part vers Aubusson.

eintre, entre.

eintremi, parmi, *lo gtièbr' éro eintremi lâ z-oueïglia*, le lièvre était parmi les brebis.

veïqî, voici, *veïco*, voilà.

de coûto, de côté.

ein fasso, en face, *q'eï q'ôou vegué ein fasso de se? le leberou!* que vit-il en face de lui? le loup garou!

jusco, jusque.

ôou miètan, au millieu.

2° DE TEMPS

ovan, avant, *ovan de béôoure fâou minja*, avant de boire il faut manger. [On dit aussi, *dovan qe de béôoure*].

oprié, *prié*, après, *prié moreinde*, après le déjeuner.

chetouô, aussitôt que, dès que, *chetouô qe l'ogui vudo*, aussitôt que je l'eu vue, *veindraï chetouô qu'ôouraï chobo*, je viendrai dès que j'aurai fini.

deinpeuï, depuis, *deinpeuï qe saï o Pori*, *ye saï moldâoude*, depuis que je suis à Paris, je suis malade.

tangui / *peindein* } pendant, *tangui q'y'èro*, pendant que j'étais.

eintangui, en attendant.

3° DE MANIÈRE OU DE MOYEN

einbeï / *ovèqe* } avec, *te veindra einbeï me*, tu viendras avec moi.

einche, ainsi.

de, de, *ôou l'eï mouor de fan*, il est mort de faim.

por, par, *var por qelo chorièro*, viens par ce chemin à chars.

co deïpein, selon, cela dépend, *co deïpein dôou mouman*, ça dépend du moment, c'est selon le moment.

ormi, hors, hormis, *ormi le guiâble q'eï tout ce qe gn'yo de plus môouvo soubre la târo*, hormis le Diable c'est tout ce qu'il y a de plus mauvais sur terre.

ein maï, en plus, outre, *ein maï d'ovi faï co*, en plus de cela, d'avoir fait cela.

mogrié / *molgré* } malgré, *mogrié te*, malgré toi.

4° DE CAUSE, DE PROPRIÉTÉ OU D'ORIGINE

de, de, *q'eï le pro de Poutou*, c'est le pré de Poutout

por, par, *mòoû chòoû soun toû minjò por lâ chònigtia*, mes choux sont tous mangés par les chenilles.

por, pour, *q'eï por co qe saï porqi*, c'est pour cela que je suis parti.

5° DE TENDANCE OU D'ÉLOIGNEMENT

o, à, *te va o lo feïro?* tu vas à la foire.

countre, contre.

por, pour.

einvar, envers.

jusco, jusque.

Plusieurs prépositions peuvent, comme on vient de le voir, trouver place dans diverses catégories de prépositions établies par l'usage. De même plusieurs d'entre elles, telles *dessoubre*, dessus, *dessou*, dessous, *dovan*, devant, *dorié*, derrière, etc., figurent également parmi les adverbes.

Citons en terminant quelques locutions prépositives:

o fouorso de, à force de, *o fouorso de faïre*, *y'aï chobo mo besugno*, à force de faire, j'ai fini mon travail.

fâouto de, faute de, *fâoute d'ein pouein Morqi perdé soun âne*, faute d'un point Martin perdit son âne.

o bou de, à bout de, *saï o bou de pochinso*, je suis à bout de patience.

o câouso de, *por câouso de*, à cause ,*por câouso de lo jolâdo d'òou meï d'obriòou*, *gn'yòouro pa de frûto qeto nâdo*, à cause de la gelée du mois d'avril il n'y aura pas de fruits cette année.

òou dovan de, au-devant de, *vâou òou dovan de se*, je vais à sa rencontre [au-devant de lui].

o soun chomi, sur son chemin, *òou le trouvé o soun chomi*, il le trouva sur son chemin.

DE LA CONJONCTION

(Mot invariable qui réunit deux mots ou deux membres de phrase).

On les distingue en conjonctions simples (formées d'un seul mot) et locutions conjonctives.

CONJONCTIONS SIMPLES

é, et.

maï, et, *ôou lo veingu le vedéôou maï lo vâcho*, il a vendu le veau et la vache.

ante, où.

can, quand.

qe, que

mâ, mais.

peï, puis, et, *se peï soun fraï*, lui et son frère; *ôou vinguè peï ôou guissè*, il vint, puis il dit.

gne, ni, *q'eï gne me*, *gne se*, ce n'est ni moi ni lui (il est à remarquer que *gne* à une autre signification, il signifie « à lui », *gne guiraï*, je lui dirai; souvent on dit *gn'y*, ce qui est je crois la forme vraie, *gne* étant pris comme équivalent de *ye*.

che, si, *che te veï laï nâ*, si tu veux y aller.

chieï, si, en réponse à une question négative, il est alors d'ordinaire précédé de *mâ*, ou suivi de *be*. *Te veï pâ laï nâ?* Tu ne veux pas y aller? *Mâ chieï*, ou *chieï be*, mais si, ou si bien.

portan, cependant.

ôouche, aussi.

LOCUTIONS CONJONCTIVES

chetouo qe, sitôt que.

porce qe, parce que.

o mouein qe, à moins que.

dovan que, avant que, *dovan que lo jâou ayo chanto*, avant que le coq ait chanté.

ma chieï, mais si.

mâ neï, mais non

neï pa, non pas.

DE L'INTERJECTION

(Cri, exclamation exprimant les mouvements subits de l'âme)

Le parler creusois est très riche en interjections et en phrases interjectives.

Pour appeller :

Ê ! Ê guija doun ! dites donc ! ; *âou Mori !* eh Marie !

Pour encourager :

one ! allons !, *one doun !* allons donc !

eïdi ! faites effort ; *â !* ah ! ; *ô !* oh ! ; *porgui !* pardi !

vaï vite, vaï vite ! va vite, va vite ! ; *aï doun !* ahi donc !

La bergère dit à son chien : *vaï lâ care ! vaï lâ care !* va les chercher ! va les chercher ! (les brebis) ; *pico lo !* mords-la ! (la brebis récalcitrante).

Pour exprimer l'étonnement, l'admiration :

é be ! eh bien ! ; *é de mo peqito maï !* ah ! ma petite mère !

Seinto Vierjo dôou boun Guiôou ! Sainte Vierge du bon Dieu !

ôo ! oh ! ; *boufre !* sapristi !

mâ douâ mâ jugnissé voû ! mes deux mains joignez-vous !

Pour exprimer l'hostilité, l'aversion, la menace :

eïco le proumeï ! est-il permis !

vejan veïre ! voyons voir !

sâlo bééqio ! sale bête !

vieuï tolori ! vieux nigaud !

pâouro tobosâdo ! pauvre toquée !

chę maldâoude ! chien enragé !

le guiâble te brûle ! le diable te brûle !

le tounâri t'eïcrase ! que le tonnerre t'écrase !

Pour exprimer la crainte :

ê pâouro ! eh ! pauvre !

a lâ lâ ! ah ! là là !

n'en treinble ! j'en tremble !

n'ein possoyo por lo chominado ! j'en passerais par la cheminée !

Pour exprimer la joie :

â â ! ah ! ah ! *vivo lo joyo !* vive la joie !

ê de moun chaï ! ah mon petit frère (mon ami) !

bouno Vierjo ! bonne vierge !

Pour exprimer la douleur :

ôoo ! aïa ! oh ! aï !

o l'aïdo pâouro ! à l'aide de moi pauvre ! (cette interjection n'est pas exactement traduisible en français).

eï co pâ dôou mogtiur ! quel malheur !

q'eï chobo d'ochoba ! c'est la fin de tout ! (textuellement c'est fini de finir).

En entrant dans une maison :

Guiôou saï chio ! que Dieu soit ici !

Pour chasser d'une maison :

vaï defouoro ! defouoro ! va dehors ! dehors !

Pour exprimer l'affection :

moun omi ! mon ami ! ; *moun chaï !* mon petit frère ! ; *mo chouo !* ma petite-sœur ! ; *moun mignar !* mon mignon ! ; *mo mignardo !* ma mignonne !

Et en parlant à un enfant : *moun peqi belou !* mon petit oison ! *ê de moun anje !* ah ! mon ange ! ; *ê de moun peqi-t-anje dôou boun Guiôou !* ah ! mon petit ange du bon Dieu !

INTERJECTIONS A L'ADRESSE DES ANIMAUX

Pour chasser :

les chevaux : *proou ! proou !*

les chiens : *teissi ! ôoussi !*

les chèvres : *chôoubri !*

les porcs : *ôoule ! ôoule !*

les poules : *chue ! chôou ! chôou !*

les chats : *âcho ! acha !* (les deux *a* très brefs).

les ânes : *o l'âne ! o l'âne !*

Pour faire venir :

les chiens : *var, moun chę, var !* viens mon chien, viens ! *chichou !* petit chien ; *chichou, potoulé !* petit chien pataud (cette dernière interjection pour les petits chiens).

les bœufs, les vaches (en traînant) : *var, var, var !* et pour les faire venir du pâturage : *eule ! eule ! eule !*

les chèvres : *bele ! bele !*

les moutons : *checou ! béê !*

les brebis : *checa ! checa !*

les porcs : *gouroû peqî ! gouroû ! téâ ! téâ !*

les poules : *chûtâ ! chûta ! chûu !*

les canards : *ricoû ! ricoû !*

les oies : *bèlo ! bèlo !*

les chats : *mine ! mine !*

les ânes : *bourou ! bourou !* ou encore *poutou ! poutou !*

Pour faire reculer les animaux : *riè !* en arrière !

Pour faire arrêter les bœufs : *ja !* assez !

Pour faire arrêter les chevaux : *ôo !*

Pour séparer les différents troupeaux de moutons venant du pâturage et les renvoyer dans leurs étables respectives : *tre ! tre ! tre !*, triez-vous !

CONSTRUCTIONS PARTICULIÈRES ROMANISMES

noû doû Touèno ; littéralement : nous deux Antoine, pour *Touèno peï me toû lôoû dou*, Antoine et moi tous les deux.

mancoyo pu mâ qe co ! il ne manquerait plus que cela !

deyu le me demandâvo, personne ne me le demandait (pour *deyu ne me le demandavo*).

ôou l'eï de crogni, il est à craindre

q'eï pâ de faire, ce n'est pas à faire.

pre te gardo, prends garde.

gn'y oyo n'ome qe le noutâri eïmâvo so feinno, il y avait un homme dont le notaire aimait la femme.

n'aï pâ meïqié, je n'ai pas pour habitude, ce n'est pas mon affaire de...

manco mâ qe d'ein moutou, il ne manque qu'un mouton.

voû-z-o-reïpounde, je vous réponds (au lieu de *voû reïpounde*).

tout le mounde guî côou poï soun sâleï, tout le monde dans ce pays est sale.

le mounde q'oyo ou *q'oyan* (rappelant la règle latine : *turba ruit* ou *ruunt*).

te risca pa re, tu ne risques rien.

por pâ yôou-z-ôoubleda, pour ne pas l'oublier.

iun an é ein jour, un an et un jour (on voit l'emploi différent de *iun* et de *ein* qui l'un et l'autre signifient *un).*

béôoure { *o lo foun*, boire à la fontaine. / *à lâ foun*, boire aux fontaines. }

che n'éro de ce qe n'eï, s'il n'était de ce qu'il en est. (Text. : s'il n'était de ce qu'il n'est).

nou le perdrian mâ, nous ne pourrions que risquer de le perdre.

vougtio lo te pourta, je voulais te la porter (au lieu de *te lo pourta*).

ein seutre de lo gtieïso, en sortant de l'église (au lieu de *ein seurtan*).



FOLK-LORE

Le Village Creusois

Les villages de notre pays présentent cette particularité d'avoir tous une partie de communal qui porte le nom de *coudâr*, ou, lorsqu'il se trouve sur une colline, celui de *chier* (prononcez *tchierr*), et sur lequel est planté un vieux tilleul. Ces plantations de tilleuls furent, paraît-il, ordonnées il y a trois cents ans, par Sully. Le célèbre ministre voulait, à ce qu'on prétend, mettre à la disposition des pauvres paysans, des fleurs de tilleuls, dont on connaît l'action bienfaisante, afin qu'ils pussent facilement, en cas de maladie, faire des infusions.

Beaucoup de ces tilleuls ont disparu, mais il en reste encore un grand nombre ; quelques-uns sont tout à fait remarquables : je citerai en particulier celui de La Pouge, dont la hauteur est considérable (35 mètres) et qui, en raison, d'autre part, de sa situation sur un point culminant s'aperçoit de très loin, celui encore de Nouaillaguet, commune de Saint-Georges-la-Pouge, qui est énorme (7 m. 20 c. de circonférence à un mètre du sol) (1) et creux comme une baobab : huit personnes peuvent tenir à l'aise dans son intérieur. La partie supérieure est évidée et laisse voir le ciel ; au milieu de la cavité a poussé un petit tilleul qui s'est soudé à l'autre et forme comme une colonne.

Des maisons, les anciennes, encore couvertes de chaume, ou, plus rarement, de bardeaux, sont généralement peu propres, mal distribuées, mal éclairées ; les nouvelles, couvertes soit de tuiles soit d'ardoises, se ressentent visiblement au contraire des progrès de l'architecture et de l'hygiène modernes. Je ne décrirai que les vieilles *(lâ vièglâ meïsoû)*.

Basses, trapues, avec leur toit de chaume couvert de mousse et parfois de graminées, elles s'harmonisent admirablement avec le cadre rustique qui les environne. Leur porte est lourde, épaisse, grossière, parsemée de gros clous ; elle s'ouvre au loquet ou à l'aide d'un heurtoir ; cette porte présente à sa partie inférieure une chattière *(no chotougnièro)*,

---

(1) Je l'ai mesuré moi-même (N. de l'A.)

pour permettre aux chats d'entrer ou de sortir à leur gré. Par cette ouverture pénètre souvent aussi la volaille, du moins les petits poulets ou les canetons, qui viennent picorer dans la maison.

En avant de la porte se trouve parfois une petite barrière, *(n'eïssouèto)*, fermant au crochet et qui permet de laisser la porte grande ouverte sans que la maison risque d'être immédiatement envahie par la volaille ou les animaux domestiques.

Voici l'*eïssouèto* repoussée, *lo pouorto deïbrido,* (la porte ouverte) ; nous pénétrons dans la pièce principale de la maison creusoise : *lo cujeno*, (la cuisine), qui est à la fois hall, salon, salle à manger, chambre à coucher. Cette cuisine est d'ordinaire dallée, plus ou moins bien, parfois planchéiée. Entrons : à gauche on trouve *lo bochio,* expression qui n'a pas d'équivalent français. Imaginez un évier en pierre s'égouttant au dehors par un larmier *(le pissoro de lo bochio)*, situé à un mètre du sol et éclairé par un petit œil de bœuf *(le vichou)* situé à $0^{m},50$ au-dessus de l'évier. Sur *lo bochio*, qui est encastrée dans la muraille, prennent place deux seaux en bois dans lesquels on puise l'eau avec une sorte d'écuelle de bois qui fait corps avec une tige, un manche, également en bois, foré de part en part, de telle sorte qu'on peut verser l'eau contenue dans l'écuelle par l'extrémité du manche. Cet ustensile s'appelle *lo couâdo*, mot qui vient vraisemblablement du mot *couô* qui signifie queue, en raison du long appendice dont cette tasse en bois est pourvue.

A côté de *« la bassie »* pour franciser l'expression patoise, est une porte qui permet d'aller dans l'étable surveiller ou panser le bétail ; à droite de cette porte contre le mur se trouve *l'orchou*, petit coffre où l'on range le linge, plus loin une horloge dont la haute caisse peinturlurée de vives couleurs, laisse par un large carreau voir l'oscillation régulière du balancier de cuivre.

Au-dessus de la porte d'entrée, existe souvent une imposte devant laquelle est installée une cage où l'on voit sauter ou marcher, des geais, des merles, des tourterelles, des perdrix. A droite de la porte principale est une fenêtre, d'ordinaire assez basse, à petits croisillons comme c'est la mode, (tant il est vrai que tout se recommence), depuis quelques années à Paris. Devant cette fenêtre s'ouvre la huche, *l'archo*, *lo maï*, où la ménagère fait le pain et où, en dehors du moment de la panification, elle loge les crêpes de sarrasin *(lôoù tourtéâoù)*, le fromage blanc, la « tourte » de pain bis entamée, le *burâou* (le babeurre), etc., et d'où s'exhale lorsqu'on soulève le couvercle, une odeur fade, parfois répugnante ; cette odeur devient une véritable puanteur lorsque la huche renferme *d'ôou coupi* (sorte de fromage rond fait avec le babeurre).

Au milieu de la cuisine la table, devant la table des bancs ou des chaises.

Au-dessus de la table se balance, au bout d'une tige de sureau noircie par la fumée, un vieux lampadaire qui tend de plus en plus à disparaître, le *chôle*. Imaginez une petite cuvette en cuivre un peu moins large que la paume de la main et remplie d'huile ; elle est, comme les lampes juives, pourvue d'un bec sur lequel s'allonge une mèche de coton. Ce petit récipient fait corps avec une tige arrondie, mobile (par l'intermédiaire d'un tourillon) sur un long crochet que l'on fixe dans un trou de la muraille par sa pointe ou que l'on accroche par l'hameçon à un cran entaillé dans un branche de sureau, fixée elle-même à une poutre du plafond. Ce plafond qui n'est que le plancher de l'étage supérieur est en effet parcouru par des solives apparentes *(lòoû trâou)*. Outre le porte « chalet » on y voit appendus :

Une boule de saindoux de la grosseur d'une tête d'enfant *(q'eï le seï d'ôou pouor)* ;

Une vessie de porc, gonflée, jaunie *(lo petounlo)* ;

Une claie *(lo chojièro)* où s'égouttent sur de la paille des fromages blancs ;

Puis un cadre rectangulaire, *lo tourqièro*, où l'on range les unes à côté des autres, les « tourtes » de pain bis.

D'ordinaire, on voit également accrochées aux solives, différentes herbes médicinales, en cas de besoin : de la menthe, du thé de jardin, (le grémil), de la camomille *(l'ormeïrou)* et aussi les herbes de la Saint-Jean qui projetées dans le feu au moment des orages préservent la maison de la foudre ; on y accroche souvent aussi des épis de maïs *(le bigoro)*.

A droite ou à gauche de la porte d'entrée s'étale la cheminée, très large avec ses landiers sur lesquels brûlent de gros et longs morceaux de bois *(la-z-eïtéla)*. Dans la cheminée pendent ordinairement deux crémaillères *(douâ crenigliâ)* auxquelles sont suspendues de larges marmites en fonte et sur les côtés, tout jaunis de suie, les jambons *(lôoû chambô)*.

C'est là que s'installent, aux deux coins, dans des fauteuils primitifs, les plus vieux de la maisonnée, tandis que sommeillent à leurs pieds, d'un côté le chien roulé en boule, de l'autre le chat accroupi, les yeux mi-clos, dans son attitude de sphinx, en attendant qu'ils soient réveillés par une bourrade, coup de pied ou coup de bâton.

Au-dessus de la cheminée une planche, *lo pouô*, qui sert de débarras ;

on y loge le marteau, les tenailles, les chiffons (*lâ fotâ*), etc. Tout à fait en haut le ratelier où repose le fusil, souvent encore à piston.

Enfin dans le pan du mur qui fait face à la porte se dresse à gauche un mauvais escalier conduisant à la trappe du grenier, tandis qu'à droite s'enfonce dans une alcôve, abrité par des rideaux aux fleurs passées, le misérable lit : lit de joies, lit de douleurs, le lit où il est né le pauvre paysan, où ses enfants sont venus au monde, le lit où il mourra à son heure, comme y sont morts tous ses anciens...

« Lo Vegliâdo » - La Veillée

Il n'est pas de Creusois assez âgé pour avoir pris part aux veillées d'autrefois, chez qui ce mot ne suscite tout un monde de souvenirs émus. Pendant les longues soirées d'hiver on se réunissait à jour fixe dans telle ou telle maison du village. La cuisine était (comme d'ordinaire dans la Creuse) le lieu de réunion. Veilleurs et veilleuses arrivaient par groupes ; on repoussait la table, chaises et bancs étaient réquisitionnés et le cercle se formait autour de la large cheminée où brûlaient sur de hauts landiers de longs et gros morceaux de chêne et de hêtre *(de lâ-z-eïtéla)*. Les vieux avaient leur place dans les fauteuils aux coins de la cheminée. Des hommes, les uns faisaient des paniers, des corbeilles, d'autres des fend-pailles, taillés dans des morceaux de buis, pour les femmes ; d'autres pelaient des châtaignes, ou dévidaient du fil ; les femmes tricotaient, ourlaient des mouchoirs, tressaient des chapeaux, rapiéçaient des vêtements ; les jeunes filles filaient soit du chanvre, soit de la laine, en échangeant des regards et des sourires avec les garçons. Elles prenaient bien garde de laisser tomber leur fuseau ; celle qui commettait cette maladresse voyait immédiatement son fuseau pris en gage par un garçon ; *fougtio que lo le reïmissesso ;* il fallait qu'elle le rachetât ; le prix du rachat consistait à embrasser tous les hommes de l'assistance ; on m'a assuré qu'il était des filles qui laissaient tomber leur fuseau exprès, peut-être sont-ce là de pures calomnies, non pas d'hommes, mais de femmes ; ce dont je suis sûr pour l'avoir vu, c'est que les garçons tâchaient maintes fois, soit par une petite poussée, soit par un geste en apparence maladroit, de faire tomber le fuseau de leur voisine, mais dans ces cas là, s'ils réussissaient, la jeune fille protestait, invoquait l'autorité des anciens qui tançaient d'importance le faussaire. En dehors de ces petits évènements qui donnaient de temps en temps de l'animation à ces soirées et y mettaient parfois des discussions, la veillée s'écoulait paisible. On y parlait des menus faits du jour : de la grande quantité de neige tombée, du loup qui avait emporté deux chiens à Chaleix, de Jacou le braconnier qui avait tué trois lièvres en suivant leur trace dans la neige et en avait manqué un quatrième au gîte, lui coupant de son coup de

fusil les oreilles au ras de la tête ; de Joseph le sabotier qui s'était démis l'épaule et qu'on avait mené chez le tuilier de Bourganeuf qui sait si bien *faïre le trâvenogui* (pratiquer le massage en faisant des incantations) puis, la chronique locale épuisée, à la demande de quelqu'un de l'assemblée, *lo Morioun* (Marion) réputée pour sa jolie voix, se mettait à chanter : romances, complaintes, airs de bourrée, que les assistants accompagnaient du rythme de leurs sabots, ou encore le père Chabrouty racontait des histoires : légendes de loups garous, de *chasso gogtièro* (chasse galière), d'apparitions fantômatiques aux pêcheries de maître Jean, de chouettes-effraies qui, d'après la variété de leur chant, annoncent la mort imminente, la grossesse, ou les naissances ; de chats noirs, suivant, la nuit, à travers les bois, les voyageurs terrifiés par leurs miaulements plaintifs et leurs prunelles phosphorescentes. Le tout se terminait par des considérations morales démontrant qu'il faut faire toujours le bien, ne jamais chercher à nuire à son prochain.

Le narrateur déployait souvent un véritable talent d'exposition pittoresque dans ces simples récits et que de fois à les entendre, on se sentait le frisson de l'émotion descendre le long de la colonne vertébrale. L'assemblée n'était éclairée que par la flamme du foyer et la lumière falote *dôou chole*, fiché dans une fente de la muraille. Aux moments de silence on entendait chanter les grillons près de l'âtre et dehors les chiens aboyer à la lune ou contre quelque loup rôdant autour du village. Il y avait dans tout cela un sentiment de poésie et de simplicité indicibles.

A onze heures chacun regagnait ses pénates, après avoir pris rendez-vous pour le lendemain soir et l'existence hivernale s'écoulait ainsi paisible, variée, exquise.

La coutume des veillées s'est conservée dans un grand nombre de provinces. M. Cunisset-Carnot, bourguignon, raconte d'une façon charmante dans son feuilleton du *Temps*, du 11 janvier 1913, (la Vie à la Campagne), une veillée d'hiver dans son village. Je ne résiste pas au plaisir de le citer presque en entier, d'autant plus qu'il rapporte un conte, courant dans notre pays comme dans le reste de la France, mais dont la fin différente, imaginée par un conteur Creusois, donne une idée de l'humour spécial et de l'imagination du terroir.

« Les soirées, dit M. Cunisset-Carnot, ne paraissent pas trop monotones. Quand je dis les soirées, entendez le temps qui s'écoule de six heures du soir, où l'on vient de se mettre à table, à neuf heures, où tout le monde va se coucher. On voisine, la lanterne à la main, tantôt

chez celui-ci, tantôt chez celui-là, quand les maisons sont hospitalières, vous reçoivent devant de belles flambées de sarments ou de chênevottes, que leurs hôtes ne sentent pas trop tôt le passage du « marchand de sable » qui leur jette des grains sous les paupières, et ne vont pas se coucher sitôt leur dernière bouchée avalée. On a là deux ou trois bonnes heures devant soi. Et qu'y fait-on à ces soirées ? On cause, on rit, on sait se grouper sympathiquement. Garçons et filles ne sont pas trop loin les uns des autres, et dans l'obscurité que ne trouble guère le modeste lumignon placé au centre, des petites poussées, des serrements de main expressifs engagent à la muette de bien intéressantes conversations. Les femmes s'occupent à coudre, à tricoter, les hommes à aiguiser des échalas.

« Mais le charme constant de ces réunions de gens naïfs et faciles à amuser, ce sont les histoires, les contes, les récits que font les malins de la réunion. Il y a toujours là, même dans nos plus petits hameaux, un loustic à la langue bien pendue qui déchaîne le rire, et un conteur au répertoire inépuisable qui charme ou qui émeut.....

« J'ai bien souvent pris part à ces « veillées » ; j'en connais — et combien à fond — tout le répertoire ; et cependant j'avoue que j'aime encore à l'entendre et que je prends à ces réunions un plaisir que je ne cherche pas à analyser — à quoi bon ? Les physionomies franchement naïves d'auditeurs qui y vont toujours bon jeu bon argent sont si variées, si drôles ou si inquiètes ou si émues ! Rien qu'à les considérer on s'amuse ; et puis le rire, la frayeur, toutes les émotions sont contagieuses, et pour une part au moins, les auditeurs, de quelque rang intellectuel qu'ils soient, les partagent avec leurs voisins. Qui donc, dans Paris même, ne se laisse pas prendre aux banaux évènements de la rue, aux fables des féeries théâtrales ? Il y a de ça dans nos réunions de paysans à la veillée, et nous sommes émus de ce qui les émeut.

« Ces contes ne sont pas nouveaux, loin de là ; ils sont tous, sans exception, forts anciens, et tous les mêmes d'ailleurs pour toute l'humanité. Aussitôt que les hommes ont su parler ils ont menti et conté. Ils ont créé des légendes tout de suite avec les premiers évènements qui les ont frappés, et de l'âge de pierre à celui de l'électricité, elles n'ont subi d'autres changements que de forme, de détails, selon les tendances intellectuelles, morales, religieuses des divers groupements humains. On les trouve et on les reconnaît par toute la terre quand on les examine avec attention. Elles ne diffèrent vraiment d'un pays à un autre que par une certaine couleur locale des accessoires, mais surtout par le talent du conteur et un peu aussi par

ce que l'on met de soi-même en l'écoutant. L'histoire du bonhomme qui a secouru Jésus-Christ et saint Pierre, déguisés en mendiants, et qui a reçu en récompense le pouvoir de faire exécuter par la toute-puissance divine trois ordres qu'il donnera, m'est familière depuis ma petite enfance. Je l'ai entendue dans mon village, dans le Midi, dans le Centre, en Suisse, etc. Mais je l'ai écoutée, il y a quelques semaines, de la bouche du plus charmant, du plus merveilleux conteur que j'aie jamais rencontré, Jean Richepin, et j'ai été saisi, ravi, enchanté plus que je ne l'avais été par ce conte qui depuis longtemps me laissait indifférent.

« Voilà comment, voilà pourquoi l'on ne se lasse pas des contes, pourquoi les braves paysans les écoutent indéfiniment avec un plaisir toujours nouveau, et pourquoi cette coutume des « veillées » entre voisins persiste avec la même force qu'elle avait il y a des siècles. Ce sont toujours ces histoires qui en sont la grande attraction. Voulez-vous me permettre de vous en dire une ? Vous jugerez ainsi de l'effet, du charme qu'elles peuvent produire sur cet auditoire naïf et de la persistance avec laquelle ceux qui les content trouvent des oreilles attentives. Elle n'est pas de notre temps certes, mais elle est for connue, cette histoire, encore que je ne l'aie pas trouvée imprimée dans les recueils. Mais elle n'a pas besoin de paraître dans un livre, on se la repasse avec une inlassable constance d'une génération à l'autre et d'un village à tous les villages voisins. Pas de variantes d'ailleurs, je le répète, que plus ou moins de fantaisie et une mimique plus ou moins active de la part du narrateur.

« Il y avait une fois trois forgerons. Un jeune de vingt-cinq ans, toujours content, toujours en train et courageux et gai. Un d'une quarantaine d'années, vigoureux, solide, bon travailleur, connaissant bien son métier et satisfaisant tous ceux qui lui donnaient de l'ouvrage. Le troisième était un vieux bonhomme on ne sait plus de quel âge, qui avait une longue barbe blanche étalée sur la poitrine et des cheveux de neige qui lui tombaient sur les épaules.

« Ils s'en allaient sur la grand'route d'un bon pas décidé, et le vieux, tout en se courbant un peu sur son bâton, marchait aussi courageusement que les autres. Il n'y faisait guère bon sur la grand'route ; c'était l'hiver, la neige couvrait tout et l'on y enfonçait jusqu'au mollet. Le vent soufflait du nord et vous coupait la figure. Ah ! non, il n'y faisait pas bon ! Mais bast ! quand on se porte bien, quand on a ce qu'il faut, on n'a pas peur du froid. On n'a pas besoin d'avoir, comme les riches, une peau de bique sur les épaules.

« Oui, quand on a ce qu'il faut, mais quand on ne l'a pas ? Et, comme

on dit, nos trois forgerons « ne marquaient pas six semaines d'avance ». Depuis plusieurs jours qu'ils faisaient route ensemble, la besogne ne donnait pas. Que voulez-vous, par un temps rigoureux comme cela, les gens restent enfermés dans les maisons ; ils ne vont pas volontiers dehors ; ils ne s'occupent de rien que de se tenir au chaud. Pas de chevaux à ferrer, pas de barrières à remonter, pas de serrures à réparer, et les batteurs de fer des villages n'avaient pas besoin d'aides. Aussi les poches un peu arrondies par l'été étaient fort dégonflées. A vrai dire, elles étaient toutes plates maintenant, celles de nos trois compagnons, et ils commençaient à se demander comment ils mangeraient le lendemain, car le vieux qui tenait la caisse commune fit le compte : il restait seize sous ! Juste de quoi avoir un morceau de pain aujourd'hui ; mais demain ? Ah ! misère !

« — Eh ben, que dit le doyen, faut nous séparer. Quand nous arrivons trois ensemble quéque part, c'est trop, on ne peut pas trouver pour trois, tandis que pour un on y trouverait encore, le monde est si regardant aujourd'hui !

« Les deux autres se taisaient, réfléchissaient, tout en continuant de marcher bon pas. Ça leur paraissait dur à chacun de quitter des camarades avec lesquels on était si ami depuis longtemps. Mais il avait raison le vieux, il fallait le reconnaître ; et au bout de quelques minutes de silence, ce fut le second qui prit la parole pour approuver le projet et dire qu'il consentait à son exécution. Oui, c'était raisonnable, d'aller chacun de son côté pour se tirer d'affaire sans être à charge aux autres. Qu'on partage la maigre bourse commune et qu'on prenne « à hue et à dia ».

« Très bien. Mais il y avait seize sous à partager entre trois ; resterait forcément un sou. Voilà nos gens fort embarrassés. Généreusement les deux plus jeunes voulurent le laisser à l'ancien. Celui-ci protesta énergiquement ; il y mit de la délicatesse, du sentiment ; bref le sou allait demeurer indivis. Longtemps, longtemps, on chercha une solution, et des propositions diverses furent faites. On pouvait tirer le sou au sort, acheter quelque chose qu'on partagerait, le donner au premier pauvre que l'on rencontrerait, etc. Non, cela n'allait pas, cela ne satisfaisait personne, et l'on marchait toujours, le front soucieux devant ce problème si difficile à résoudre, sans rien pouvoir trouver pour en venir à bout. Comme il faut peu de chose souvent pour nous mettre en désarroi !

« Ce fut le cadet qui eut l'éclair de génie qui fit tenir l'œuf de Christophe Colomb.

« — Eh bien, s'écria-t-il, puisqu'on ne peut point partager l'argent,

il faut que l'un de nous le gagne et on le lui donnera ! Fort bien, mais comment le gagner, que faire, quel travail, quelle œuvre à exécuter ? Des choses de métier, non, cela leur semblait peu aisé, peu — comment dire ? — peu digne, leurs outils n'étant pas faits pour en plaisanter. A force de chercher, de discuter, le second trouva quelque chose d'acceptable et même qui, à la réflexion, enthousiasma les autres.

« — Voyez, dit-il, voyez dans quel état que nous sommes ! Ah ! richesse enviable, richesse maudite, argent si dur à gagner, pain si cher quand notre peine et notre sang sont à si bon marché ! Nous ne serons jamais riches, mais si nous rêvions que nous le sommes, ne fût-ce qu'une minute, combien nous serions heureux pendant cette minute-là ! Se croire riche, ça vaut presque de l'être ! Alors voici ce que je propose : nous allons faire chacun un souhait de fortune et celui qui aura formé le plus gros, le plus magnifique, celui-là aura gagné le sou !

« — Oui, oui, c'est cela, c'est cela, approuva le plus vieux, celui qui se fera le plus riche aura le sou ! Commence, toi, le cadet, et tâche de te placer au plus haut du premier coup !

« Il se mit à réfléchir, le cadet, tout en marchant à côté des deux autres qui l'entraînaient, car sans cela son travail de recherche était si difficile qu'il se serait arrêté net. Mais il ne trouvait rien, rien de convenable, rien d'assez énorme, rien du tout. Cela pouvait durer longtemps lorsque tout à coup, au tournant de la route, nos trois forgerons se trouvèrent en face de deux gendarmes à cheval, précédant un gros charriot lourdement chargé, escorté d'une patrouille de soldats de la ligne, la baïonnette au canon. Qu'est-ce que c'était que cela, grand Dieu ! cet attelage, cette escorte imposante, là, à travers la campagne ? Ils s'informèrent. C'était le gouvernement qui faisait porter quatre tonneaux de poudre dans un fort voisin pour approvisionner la garnison. Cela n'avait aucun rapport avec l'affaire qui les occupait, semblait-il.

« Oh ! que si ! A peine, en effet, le convoi fut-il dépassé que le cadet s'arrêta au milieu de la route, se planta devant les aînés, la figure illuminée, les yeux enthousiasmés. Ils virent tout de suite qu'il avait trouvé quelque chose de bien, de « distingué », d'énorme ! Ils le regardaient, impatients, mais lui ne se pressait pas, sûr de son effet, sûr aussi du succès, et ménageant son triomphe.

« — Et bien, fit-il, le voilà mon souhait : je voudrais voir tous les grains de poudre qu'il y a dans ces quatre tonneaux changés en louis d'or et ces louis amoncelés pour moi dans le souterrain de mon château !

« (Ici l'auditoire du conteur s'émerveille, s'exalte, les exclamations se croisent : « Oh ! ce que ça serait ! — il a gagné le sou, pour sûr ! — Ah ! si on avait ça nous autres !... », etc. Et les enfants trépignent en s'étouffant de rire, devant la vision féerique !)

« Sur la route, les deux autres forgerons sont muets d'admiration, muets aussi d'embarras ; ils ne savent que dire, ils se sentent battus d'avance par ce gamin, dont l'imagination ardente l'emportera sur la leur par sa jeunesse et son enthousiasme. Ils songent, ils cherchent en reprenant la marche dans la neige, et l'on fait presque une lieue sans échanger une parole. Le second, dont c'est le tour de souhaiter, se creuse l'esprit sans rien trouver qui puisse battre le premier. Il tourne la tête de tous les côtés, comme s'il espérait apercevoir aussi quelque chose qui viendrait à son aide et lui inspirerait le souhait colossal qu'il commence à désespérer de trouver. On arrive ainsi jusqu'à un abreuvoir qui longe la route et qui est plein d'eau jusqu'au bord. Inspiré soudain, le souhaiteur se plante à la rive en étendant le bras :

« — Vous voyez bien cette eau, dit-il à ses compagnons. Je souhaite qu'elle soit toute changée en encre, et que cette encre soit toute employée jusqu'à la dernière goutte à signer, par la banque, des billets de mille francs à mon profit !

« (Dans la petite pièce fumeuse où se tient la « veillée », c'est un enthousiasme indescriptible. Ah ! l'homme à la poudre est bien enfoncé ! Des billets de mille francs, des billets de mille francs, mais il y en aura des montagnes, on pourrait acheter la France tout entière avec ! Et le conteur est obligé de s'arrêter un moment avant de reprendre son récit pour laisser ses bruyants auditeurs se calmer un peu).

« Sur la route, c'est le silence. Le cadet se voit battu, battu à plate couture ! Qu'est-ce que c'est que ses tonneaux de grains de poudre changés en louis d'or, en comparaison de cette encre fabuleuse ! Avec un demi-baril, on signerait des billets de mille pour une somme plus forte que ces louis ne pourraient le faire ! Bah ! il gagnera une autre fois, il se rattrapera sur autre chose ! Et il prend son parti philosophiquement. Au vieux à parler maintenant. Il n'a pas l'air bien troublé ni embarrassé. On voit bien qu'il sourit en dedans, et s'il se tait comme ses camarades quand ils cherchaient ce qu'ils allaient souhaiter, c'est une frime, car il n'avait pas été long à trouver ce qu'il dirait quand son tour serait venu.

« — Moi, fit-il, eh ben, voilà. Je souhaite que tout le fer que j'ai forgé depuis que je tiens le marteau soit employé à faire des haches, que ces haches soient usées jusqu'au manche à abattre des arbres, que ces

arbres soient employés jusqu'au dernier morceau à confectionner des caisses et des boîtes petites et grandes, que ces caisses et ces boîtes soient remplies d'aiguilles jusqu'à serrer le couvercle, que ces aiguilles soient usées jusqu'au trou du fil à me coudre des sacs gonflés de louis d'or et qui en crèvent !

« Et ce fut le vieux qui garda le sou : voilà, c'est tout !

« Le conteur jouit de son triomphe, et vraiment il en a le droit, car je renonce à décrire l'enthousiasme des assistants soulevé par la vision fantastique de cette montagne d'or aux mains d'un seul homme. Vraiment ces esprits simples, ces rudes travailleurs, pauvres pour la plupart, et à peine aisés pour le reste, se laissent griser par cette vision insensée ! Je ne jurerais pas que beaucoup d'entre eux la croient réalisable, imaginent qu'ils pourront voir cela à leur portée par quelque miracle comme ils savent qu'en réalisent certains Américains, et pour quelques heures, leur dure condition leur paraît moins lourde. Cette coutume des veillées est à conserver précieusement. Et puis, c'est leur Opéra à ces braves gens ! »

* * *

Maintenant, voici la fin du conte à la manière creusoise. A quelques variantes près le récit se déroule comme le précédent ; arrive le tour du troisième qui doit formuler son souhait de richesse : il réfléchit un instant puis s'écrie : *« E be ! métou voudriô qe vou fuguessa crevô toû lôou doû, peï qe fuguesso vouôtr'eïriqié ! »* « Eh ! bien, je voudrais, moi, que vous fussiez crevés tous les deux et que je fusse votre héritier ! » Et la palme et le sou lui reviennent encore plus incontestablement qu'au vieux forgeron de M. Cunisset-Carnot.

Les Légendes à propos de la Lune

Le counte dôou peqî-t-ome de lo gliuno

Can ein viso lo głiuno q'eï pleno, ein véôou deguiein ein peqi-t-ome qe marcho ein pourtan soubre soun eïpanlo ein boussou d'eïpina. Côou boussou, q'eï l'Omour qe faï poqi l'ome touto so vito. Dorié le peqi-t-ome de lo głiuno, voû vezé ein topou negre : q'eï soun chę qe figuro l'Omiqié ; l'omiqié qe faï soulo ôoû pâoureï-z-omeï guî lâ penâ de qete mounde.

La légende du petit homme de la lune

Lorsqu'on regarde la lune dans la période de son plein, on voit dedans un petit homme qui marche en portant sur ses épaules un fagot d'épines. Ce fagot, c'est l'Amour qui fait souffrir l'homme toute sa vie. Derrière le petit homme de la lune vous voyez un tas noir : c'est son chien qui représente l'Amitié ; l'amitié qui soutient et assiste les malheureux humains à travers les épreuves de ce bas-monde.

Autre légende

Gn'y oyo no vièje ein broyâou qe vougué chôoufa soun four ein guiòoumeïne é por co ôou fugué coupa ein boussou d'eïpina : soun chę le segué. Coum'ôou s'ein revegnio o meïsou, pourtan soun boussou ôou bou de no fourcho soubre soun eïpanlo, q'eï q'ôou vegué dreïtou dovan se : le boun Guiôou ! « Coumo ! bougre de bîco-couâdo, qe guissé Guiôou le Paï, te veï trovogłia ein guiôou-meïne ! Coumeinso de suito por me foueïtâ por taro côou boussou d'eïpina, peï vaï t'ein o lo messo ! — Fase escuso, Guiôou le Paï, reïpoundé le broyâou, mo feinno o deïjo ogłiumo dôou gignié gui

Il y avait une fois un paysan qui voulut chauffer son four un dimanche et pour cela il s'en alla couper un fagot d'épines : son chien le suivit. Comme il s'en revenait chez lui, portant son fagot au bout d'une fourche sur son épaule, qu'est-ce qu'il vit droit devant soi : le bon Dieu ! — « Comment bougre de buveur à la couade, lui dit Dieu le père, tu veux travailler un dimanche ! Commence tout de suite par me flanquer par terre ce fagot d'épines, puis va-t'en à la messe ! — Excusez-moi, Dieu le père, répondit le paysan, ma femme a déjà allumé des genêts dans le four, il faut que j'y porte

le four, fâoû qe gn'y pouorte qî-z-eïpina, pode pa nâ o lo messo ! » D'ôouvi co, le boun Guiôou se fouté ein coulèro. « A ! q'ôou guissé, t'eïma mieï chôoufa toun four qe na o lo messo ! E be ! te va veire, ye m'ein vâou, métou, te le chôoufâ toun four ! » E le boun Guiôou pregué soun lan é gli fouté ein co de pié gui le troufignou, che fouor qe le broyâou n'ein sôouté gui lo gliuno ; é ôou laï y eï demouro, maï soun chî qe vougué pa, coumo de juste, quitâ soun meïtre. Q'eï ce qe faï q'ein véôou guî lo gliuno, can l'eï pleno, n'ome qe pouorto ein boussou d'eïpina soubre soun eïpanlo, é, dorié se, soun chi, coum'ein topou negre.

E ôouche q'eï d'einpeuï côou tein q'ein gui ein porlan o caoucu dovan de biein l'odouba : « Vâou te chôoufa toun four ! ».

ces épines ; je ne peux pas aller à la messe ! » D'entendre cela le bon Dieu se mit en colère : « Ah ! dit-il, tu aimes mieux chauffer ton four qu'aller à la messe ! Eh bien ! tu vas voir, je m'en vais, moi, te le chauffer ton four ! » Et le bon Dieu prit son élan et lui flanqua un coup de pied dans le troufignon (le postérieur) si fort que le paysan en sauta dans la lune ; et il y est resté ; et aussi son chien qui, comme il convenait, ne voulut pas quitter son maître. C'est ce qui fait qu'on voit dans la lune, lorsqu'elle est pleine, un homme qui porte sur son épaule un fagot d'épines et, derrière lui, son chien, comme un petit tas noir.

Et c'est aussi depuis ce temps qu'on dit à quelqu'un que l'on va bien secouer : « Je vais te chauffer ton four ! »

La-z-istuèra de lo Guerito

(Les histoires de Marguerite)

On appelle ainsi, dans la région de Chavanat, toute une suite de récits, concernant une vieille gardeuse de chèvres, qui ont cours à Villemonteil (commune de Chavanat). J'en rapporte un, à titre de spécimen, ne fut-ce que pour faire apprécier la saveur locale des récits en question et la richesse du répertoire d'invectives de nos bergères, richesse que leur eussent enviée les héros d'Homère.

Lo Guerit' é so chièbro

(Lo Guerito eï ôoû chan, ein trin de faïre paître so chièbro ; passo no peqito borjièro ; lâ parlein toutâ doua) — « Bounjour Guerito ! — Bounjour mo figłio. — Q'eï q'ôou fâ de brav' eïmoqi, Guerito ? — E ! te veseï, mo mignardo, fiale mo couligno, ein gordan mo chièbro é ye chante mo chansou :



Venéê saï vegłia
Gorsoû de lo Chossagno ;
Venéê saï vegłia,
Pourtâ de lâ poumâ.
Noû saï chantoran
Loû chan de lo mountâgno ;
Noû saï chantoran,
Peï noû moridoran ! O !

11

Bele ! Bele ! Bele ! ! An' sè cû possado, môouvaso beêqio ? A ! mo pâouro peqito, qelo bougro de chièbro me foro peri dovan môou jour ! Lo cour de toû lôoû coûta ; lo sâouto lâ côoû, rachecoto la gorsei, guegłio lôoû ôouséâoû ; l'eï einrojâdo ! Tounâri de garso ! Te podeï be nâ ante' voudra, te segraï pa, y'aïme mieï fiola mo couligno é chantâ mo chansoû :

Ch'ôou volè trouva
No blound' ôoube no bruno,
Venéê saï vegłia,
Venéê môou braveï gâ !
Noû saï dansoran
Oou cłiar de lo głiuno ;
Noû saï donsoran
Peï noû moridoran ! O !

Bele ! Bele ! Bele !! Mâ ant'eï t'elo ? Lo vese pu ; o ! tan pieï, t'obandoune, vieigłio rosso ! Qe le guiâble t'einpouorte por delaï lo palo de l'eîtan, maï te nèje, sâlo gourgando ! A ! Co n'eï pa coumo mo pâouro Buro qe le lou me minjé ; qelodoqi n'èro pa couranguièro, maï q'èro no foun de leïte. Oguesso mieï eïmo me cossa no chanbo, pûtouo qe de lo pâdre ; peï lo m'éro d'ein brave proufieï : toû lôou-z-an lo me fojio doû, meïmomein, de lâ vièjeï, treï brâveï chobrî. Mâ côou vieuï chopitoueï, co ne po pa tan soulomein preindre le boucan ! Le tounâri te tounbe eintre tâ douâ bona é t'eïcrase, mâlo béêqio !

Marguerite et sa chèvre

(Marguerite est aux champs en train de faire paître sa chèvre ; passe une petite bergère, elles causent toutes les deux). — Bonjour Marguerite ! — Bonjour ma fille — Que faites vous de beau, ce matin, Marguerite ? — Eh ! tu vois, ma mignonne, je file ma quenouille en gardant ma chèvre et je chante ma chanson :

Venez ici veiller,
Garçons de la Chassagne ;
Venez ici veiller,
Apportez des pommes ;
Nous chanterons ici
Les chants de la montagne ;
Ici nous chanterons,
Puis nous nous marierons ! Oh !

Bele ! bele ! bele ! ! Où as-tu passé, mauvaise bête ? Ah ! ma pauvre petite, cette bougresse de chèvre me fera mourir avant le terme de mes

jours ! Elle court de tous les côtés ; elle saute les murs, ronge les haies, guette les oiseaux, elle est enragée ! Tonnerre de garce ! — Tu peux bien aller où tu voudras, je ne te suivrai pas ; j'aime mieux filer ma quenouille et chanter ma chanson :

Si vous voulez trouver
Une blonde ou une brune,
Venez ici veiller,
Venez mes beaux gas !
Ici nous danserons
Au clair de la lune ;
Ici nous danserons,
Puis nous nous marierons ! Oh !

Bele ! bele ! bele ! ! Mais où est-elle ? Je ne la vois plus ; oh ! tant pis, je t'abandonne, vieille rosse ! Que le diable t'emporte au-delà de la vanne de l'étang et te noie, sale gourgandine ! Ah ! Ce n'est pas comme ma pauvre Rousse que le loup me mangea ; celle-là n'était pas coureuse et c'était une fontaine de lait. J'aurais mieux aimé me casser une jambe que la perdre ; en plus elle m'était d'un joli profit : tous les ans elle me faisait deux et même, parfois, trois jolis petits chevreaux. Mais ce vieux putois, ça ne veut même pas aller au bouc ! Que le tonnerre te tombe entre tes deux cornes et t'écrase, bête de malheur !

L'Histoire de l'Homme des Trois Chevreaux

L'istuèro de l'Ome dôou Treï chobrî

Ein jour n'ome dôou Pigno éro no poya ôou curé de Bognezo ce q'ôou gne duyo por côoucâ messa.

Oou mouman q'ôou-l-orivé — q'éro vor miéjour — le curé éro o tâblo ein trin de deïjuna einbeï d'âoutreï pęêtreï dôou vejenage.

Lôou pęêtreï, chacu yôou so,

L'histoire de l'Homme des Trois chevreaux

Un jour un homme du Pignat était allé payer au curé de Banize ce qu'il lui devait pour quelques messes.

Au moment où il arriva — c'était vers midi — le curé était à table en train de déjeuner avec d'autres prêtres du voisinage.

Les prêtres, chacun le sait,

Lo Netou foucïté ein co gui la couôta de so chanbrièro qe durmichio : « Oouvissé cû, Mori ? — Q'eï qe q'eï ? » guissé lo Mori ein se deïveglian. « E ! mo pâouro peqęto, gn'y o câoucore guî lo meïsou qe faï : pate-pate, peï vrin é vrâou ; mièfe q'eï no boun' armo qe saï torno — A ! pâouro de guiôou ! credé lo Mori, ein se socan gui lo ruèto, no boun' armo que revé, nous soun pergudâ : fojian notro prejièro ! » E de touto lo neuï là ne fermérein pas l'euï, guijian de lâ torsenâ, ein tangui qe l'eïrissou courio de saï de laï, gui lo cujeno é rovossavo entremi lôou soû, la pogłiessâ, las trofla, las châtognâ q'éran sous le głieï.

O lo pico dôou jour ôou se soqé gui ein crenou é ne boujé pu.

Chetouo sôoutâdo ein bâ dôou głieï, lo Netou porqissé por Sein Jouorge é fugué trouva le curé : « Moussieu le curé, qe lo y guissé, gn'y o no boun armo qe torno châ noû ; voû prèje de guire douâ messâ por lo fair' einnâ ; canbe qe co chero ? — Douâ messa, Netou, co chero n'eïcu de treï fran — Q'eï be biein char, Moussieu le curé, crese qe cheyo prou de doû fran. — Lâ messâ de vin sôoû por faïre einnâ la bounâ-z-ormâ, cô ne faï re, Netou ; fâou qe lâ chyan de treinto sôou pesso. » Lo Netou bogłié soun eïcu de treï fran é tourné o meïsou.

Ein jinsan so cujeno q'eï qe lo trouvé gui ein couein ? l'eïrissou !

Annette allongea un coup dans les côtes de sa servante qui dormait : « Entends-tu, Marie ? — Qu'y a t-il ? » dit Marie, en se réveillant. « Eh ! ma pauvre petite, il y a dans la maison quelque chose qui fait *patte-patte*, puis *vrin et vrâou*, c'est probablement une âme du purgatoire qui revient — Ah ! mon Dieu, s'écria Marie, en se rencognant dans la ruelle, une bonne âme qui revient ! nous sommes perdues ; faisons notre prière ! Et elles ne fermèrent pas l'œil de toute la nuit, égrenant leur chapelet, pendant que le hérisson courait de ci de là, dans la cuisine et se démenait bruyamment au milieu des sabots, des corbeilles, des pommes de terre, des châtaignes, qui étaient sous le lit.

Au petit jour il se tapa dans un coin et ne bougea plus.

Sitot levée, Annette partit pour Saint-Georges et alla trouver le curé : « Monsieur le curé, il y a une bonne âme qui revient dans notre maison, je vous prie de dire deux messes pour la faire s'en aller ; combien cela coûtera-t-il ? — Deux messes, Annette, ce sera un écu de trois francs. — C'est bien cher, Monsieur le curé, il me semble que ce serait assez de deux francs — Les messes de vingt sous pour faire repartir les âmes du purgatoire, ça n'a pas d'effet, Annette ; il faut qu'elles soient de trente sous pièce ». Annette donna son écu de trois francs et revint à la maison.

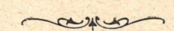
En balayant sa cuisine que

Lo counpregué de suito, foucïté, d'ein boun co de pié, l'eïrissou de fouoro é tourné vitomein o Sein Jouorge châ le curé : « Moussieu le curé, qe lo credé, q'eï pa lo peino de guire vouôtra messâ ; bogłiâ me môoû treï fran : q'éro pa no boun' armo, q'éro ma n'eïrissou ! — Mo pâouro trouo, gne reïpoundé le pęêtre, te m'â bogłio treï fran por guire douâ messâ ; qe co chyo por no boun'armo, qe co chyo por n'eïrissou, lâ messa cheran guitâ é gordoraï tôoû treï fran ! »

Lo viègłio Netou se counsoulé ein se guissan : « Oprié tou, begłiâou be qe q'éro no boun' armo qé s'éro virado ein n'eïrissou ! ».

trouva-t-elle dans un coin ? le hérisson ! elle comprit tout, flanqua d'un bon coup de pied le hérisson dehors et retourna bien vite à Saint-Georges, chez le curé : « Monsieur le curé, cria-t-elle, ce n'est pas la peine de dire vos messes ; rendez-moi mes trois francs, ce n'était pas une bonne âme, ce n'était qu'un hérisson — Ma brave femme, lui répondit le prêtre, tu m'as donné trois francs pour dire deux messes ; que ce soit pour un revenant ou que ce soit pour un hérisson, les messes seront dites et je garderai tes trois francs ! »

La vieille Annette se consola en se disant : « Après tout, peut-être bien que c'était un revenant qui avait pris la forme d'un hérisson ! »



La Femme friande

Le Curé et les Champignons

Lo feinno friando
Le Curé, peï lôoû Poutoréâou

Gn'y oyo no vièje, o Voglièro, no feinno q'ein pelâvo por sôoubriqe « l'einjeindrâdo », porceqe soun-ome éro veinyu jeindre châ sôoû porein, é qe de soun peqe noun ein pelâvo Nonèto.

Or doun, Nonèto, l'einjeindrâdo, éro no brâvo feinno, mâ, coumo tou-t'ein chacû, lo n'éro pâ sein defâoû : ch'yôou le voû guijio, voû yôou creïya pâ, surtou por no feinno. Lo Nonèto n'oyo ioun, meïmomein doû gran de defâoû ; l'éro gourmando coum' ein lou, maï friando coumo no châto. Can soun-ome gn'y ein fojio dòou reprocheï, lo gne reïpounguio : « Q'eï qe te veï ? saï pâ por re de lo communo dôoû Lècho-plâ ! » (Voû sobé, coumo de juste, qe q'eï le sôoubriqe dôoû Vogłieïrâoû).

Por voû ein defegni, le vieuï curé de Vogłièro defunté é o so plasso nein veingué n'âoutr'e, qéro de l'Oouvargno é qe n'éro pâ biein fi. L'ome de lo Nonèto guissé o so feinno : « Y'aï cuo douâ podri. o l'ofû, eïmoqi ; te lâ fora qeuïre peï

La Femme friande
Le Curé et les Cèpes

Il y avait une fois, à Vallière, une femme qu'on avait surnommée « l'engendrée » parceque son mari était venu en qualité de gendre chez ses parents et qui de son prénom s'appelait Nanette.

Donc, Nanette « l'engendrée », était une brave femme, mais comme chacun elle n'était pas sans défauts; je vous le dirais que vous ne le croiriez pas, étant donné surtout qu'il s'agit d'une femme. Nanette avait un grand, même deux grands défauts ; elle était gourmande comme un loup et friande comme une chatte. Quand son mari lui en faisait reproche, elle lui répondait : « Que veux-tu ? je ne suis pas pour rien de la commune des Lèche-plats » (Vous savez, comme de juste, que c'est le surnom des habitants de Vallière).

Pour en finir, je vous dirai que le vieux curé de Vallière mourut et à sa place il en vint un autre, originaire de l'Auvergne et qui n'était pas très fin. Le mari de Nanette dit à sa femme : « J'ai tué, ce matin,

t'einvitora le nouvéôou curé o moreinda », ce qe lo fogué.

Ein-oteindre l'ouro dôou moreinde, lo Nonèto levâvo de te-z-ein tein le couvarclie de lo brojièro ante cujian, bien opreïtoda, lâ douâ podrî, é co chinqio che tolomein o bou qe lo pâouro feinno nein jugłiavo ; o lo fi lo se guissé : « Fâou be qe nein gout' ein peqę bouchę por veïre che lâ soun prou qeuïta ». Lo pregué ein bouchę de pâouto é le trouvé che bou qe lo minjé lo pâouto maï lo qeuïsso. Lo se peinsé : « Pode pa leïssa qelo podri eintannâdo, che lo servichio de meïmo co cheyo pâ ôounéête ; ôoutan lo choba » : é lo lo chobé.

Oou bou d'eïn mouman lo guissé : « Sobeï che l'âoutro podri eï ôouchę bouno coumo lo prumièro ? » é lo lo gouté, lo lo trouvé einguèra megłiur, é lo minjé touto.

De veïre le plo voueïde, lo se trouvé touto ountouso. Coumo faïre can soun ome peï Moussieu le curé veindran deïjûna ? Justomein veïqî le curé q'orivo, pâoubro Nonèto ! So tiêto gn'y viravo...

Oprié ovi demando lôou pourtomein, remorchio por l'einvitochiôou, le curé visavo de saï peï de laï, é veïqi q'ôou véôou, ocrouchô ôoû trâoû de lo cujeno dôoû chopeleï de poutoréâou sechô, qe peinguian : ôou n'ein n'oyo jamaï pû vu. « Té, q'ôou guissé, q'eï qe q'eï ? Ein creiyo veïre de lâ-z-ôouregłiâ deïssechoda » (Ein

deux perdrix à l'affut, tu les feras cuire, puis tu inviteras le nouveau curé à déjeuner », ce qu'elle fit.

En attendant le moment du déjeuner, Nanette soulevait de temps en temps le couvercle de la daubière où cuisaient, bien apprétées, les deux perdrix, et cela sentait si bon que la pauvre femme en avait l'eau à la bouche. A la fin elle se dit : « Il faut bien que j'en goûte un petit morceau pour voir si elles sont assez cuites ». Elle prit un bout de patte et le trouva si bon qu'elle mangea la patte et la cuisse. Elle réfléchit : « Je ne peux pas laisser cette perdrix entamée, si je la servais ainsi ce ne serait pas convenable ; autant la finir : et elle la finit.

Après un moment elle dit : « savoir si l'autre perdrix est aussi bonne que la première ? » et elle la goûta la trouva encore meilleure et la mangea toute entière.

A voir le plat vide, elle se trouva toute honteuse. Comment faire quand son mari et Monsieur le curé viendraient déjeuner ? Justement voici le curé qui arrive. Pauvre Nanette ! la tête lui tournait...

Après avoir demandé des nouvelles de la santé et remercié pour l'invitation, le curé regardait de côté et d'autre et voici qu'il aperçoit accrochés aux solives de la cuisine, d'où ils pendaient, des chapelets de cèpes séchés : il n'en avait jamais vu auparavant : « Tiens, dit-il, qu'est-ce que c'est? on croirait voir

eïfé lôou bouchî de poutoréâou sechô seinblein ein pâou o de lâ-z-ôouzegłiâ de creïqiein).

D'ôouvi le curé porla de meïmo, lo Nonèto se guissé : « Ye saï sôouvâdo por qete co ! » é lo reïpoundé « Fectivomein Moussieu le curé, q'eï de lâ-z-ôouregłia sechoda. Moun om' eï che tolomein einpourto, qe presqe toû lôoû cô q'ôou-l-einvito dôou mounde o meïsou, ôou se pre de coulèro oprié yî, copo głiur-ôouregliâ é lâ-z-einfiâlo ein chopele por lâ faire secha oprié lôou trâou. Q'eï, coum'ôou gui, por gn'yî faïre einteindre rosou ».

D'ôouvi co, le curé nein deveingué blan coum'ein głinje, é coumeincé de treinbla, peï ôou guissé o lo Nonèto : « Voû-z-â biein faï de m'overqi, m'ein torn' o lo curo ; saï veindraï deïjûna n'âoutre co, can couneïtraï mieï votr' ome ! » E ôou s'ein fugué.

Oou n'oyo pa faï treinto pâ qe l'ome de lo Nonèto veingué de n'âoutre coûto por moreinda ; ôou vegué le curé qe s'ein navo. « Ante q'ôou vaï ? » q'ôou demandé. — Oh ! laïsso doun ! reïpoundé lo Nonèto, ôou saï eï veinyu, peï ôou-l-o guï q'ôou l-eïmâvo mieï minja lâ podri cha se, é ôou lâ-z-o einpourtoda toutâ lâ douâ — Tou de meïmo, q'eï tro fouor ! que guissé l'ome, ôou n'oguesso be iu prou de iuno ! Otein ein peqę ! » E le veïqi de coureï oprié le curé ein credan : « Moussieu le curé, Moussieu le

des oreilles desséchées ». (En effet les morceaux de cèpes séchés ressemblent un peu à des oreilles humaines. (Textuellement de chrétiens).

En entendant le curé parler de la sorte Nanette se dit : « Je suis sauvée pour cette fois ! » et elle répondit : « Effectivement Monsieur le curé, ce sont des oreilles séchées. Mon mari est tellement emporté que presque toutes les fois qu'il invite quelqu'un à la maison, il se met en colère contre ses invités, leur coupe les oreilles, puis les enfile en grains de chapelet pour les faire sécher aux solives. C'est, comme il dit, pour leur faire entendre raison ».

En entendant cela, le curé devint blanc comme un linge et se mit à trembler, puis il dit à Nanette : « Vous avez bien fait de m'avertir, je retourne au presbytère, je reviendrai déjeuner un autre jour quand je connaîtrai mieux votre mari ! » Et il partit.

Il n'avait pas fait trente pas que le mari de Nanette vint d'une autre direction pour déjeuner : il vit le curé qui s'en allait et demanda : « Où va-t-il ? » — Oh ! laisse donc, répondit Nanette, il est venu, puis il a dit qu'il aimait mieux manger les perdrix chez lui et il les a emportées toutes les deux — Tout de même, c'est trop fort ! dit l'homme, il en aurait bien eu suffisamment d'une ! Attends un peu ! » Et le voici qui se met à courir après le curé en criant :

curé, leïssa m'ein preindre ôou mouein iuno ! » E le curé qe crejio q'ôou n'ein vouglio o sâ z-ôoureglia, de se sôouva ôou grandecheme golo, ein répoundan : « No ! no ! y'ai besouein de toutâ lâ douâ ! » E ôou couregué che vite qe l'ome ne pougué pâ le tropa é reveingué guechi o meïsou, peindein qe lo Nonèto se lechavo lâ bobignâ, ein se guisan : « Pęêtreï ou pâ pęêtreï q'eï be fochéle por no feinno de tropa lòou-z-omeï ».

« Monsieur le curé, Monsieur le curé, laissez m'en prendre au moins une ! » Et le curé qui croyait qu'il en voulait à ses oreilles, de se sauver au grandissime galop en répondant : « Non ! non ! j'ai besoin de toutes les deux ? Et il courut si rapidement que l'homme ne put le joindre et s'en revint à bout de souffle à la maison, pendant que Nanette se léchait les babines, en se disant : Qu'ils soient prêtres ou pas prêtres il est bien facile à une femme d'attraper les hommes.

L'Œuf de Bourrique

Le yôou de bâoudo

Gui le tein gn'y oyo o Seint Olâri n'ome qe se pelavo Jantou, ôou prouvegnio de l'Oouvargno, é coum' ôou n'éro pa bien fi, ein guijio Jantou le bené.

Ein jour q'ôou vegnio de lo feïro de Bourgougnôou, òou rotropé o lo mountâdo de lo couôto de Trezevein soun veje Touoné q'éro no chota de lo frûto por lo reveindre gui lòou violajeï dôoû-z-oleintour. (Q'éro gui le meï de juglie, ein peqę dovan lo Seinto Modeleno). Touoné menavo no grando bâoudo neïro otolad' oprié no chorto gorgnedo de pognié pleï de frû de touto sorto. Coumo co fojio châou, qe co mountavo pa mâou é qe lo bâoudo éro biein chorjâdo, l'otolaje ne navo pâ vite. Jantou qi, por pa deïpeinsa soun orjein, oyo ma choto ein-demié gran pô por minja ein chemi, se prechavo de te-z-ein tein de lo chorto, fojio seinblan de poussa o lo rodo, peï, sein ovi l'air de re, ôou pregnio gui ein pognié, tantouô de bouna chereïza, tantouô no pruno, meïmomein no pèro dobou-rivo, maï biein sur ôou ne pregnio pa ce q'éro le pu peqę, gne ce

L'œuf de bourrique

Dans le temps il y avait à Saint-Hilaire un homme qui se nommait Jeannot, il était originaire de l'Auvergne et comme il n'était pas très fin on l'appelait Jeannot le benêt.

Un jour qu'il venait de la foire de Bourganeuf, il rattrapa à la montée de la côte de Treizevents son voisin Toinet, qui était allé acheter des fruits pour les revendre dans les villages des alentours. (On était dans le mois de juillet, un peu avant la Sainte-Madeleine). Toinet conduisait une grande bourrique noire attelée à une voiture garnie de paniers pleins de fruits de toutes sortes. Comme il faisait chaud, que la montée était assez dure et que la bourrique était très chargée, l'attelage n'allait pas vite. Jeannot qui, pour ne pas dépenser son argent, n'avait acheté qu'un demi grand pain pour manger en chemin, s'approchait de temps en temps de la voiture, faisait semblant de pousser à la roue, puis, sans avoir l'air de rien, il prenait dans un panier tantôt de bonnes cerises, tantôt une prune, même une poire précoce et bien

q'éro le mouein bou, é ôou le minjav'o proupourchiôou.

Touoné qe vejio touto co, ne guijio re, ma ôou se peinsavo : « Bougre de gourman, vaï be fouleï qe trove le mouyein de te yôou faire poya tou-t-en grouo ».

Coum' ein orivavo presq' ein hâou de la mountâdo ôou-l-oreïté so bâoudo, peï colé la roda coumo por lo faire soufla ein moumein. « Q'eïb' égal, guissé Jântou, q'eï pa lo peno d'ovi no chorto peï n'âne por na che doussomein ; che y'oyo pa vougłiu t'oteindre ; ye cheyo louein, ôouro ».

« Q'eï be vraï qe mo bâoudo ne vaï pa biein vite, reïpoundé Touoné, ma te vesé be qe l'eï priêt'o poundre ».

« Te voudriâ begłiâou me faïre creïre, guissé Jantou, qe la bôouda fan dôou yôoû, é te mouca de me, coumo biein d'âoutreï !

« Ne vole pa me mouca de te, o preuvo qe vâou t'ein faire veïre ein yôou de bâoudo, é che te voleï, te le veindraï ; meïmomein q'ôou l'eï couo é preïte o eïpegłi ». E tou-t' ein porlan ôou chorché gui le foun d'ein pognié ein vieuï meloun qe coumensavo de pûri é q'ein gn'y oyo bogłio por dessoubre le morcho — « Té viso ! » Jantou se meté de rire, pei guissé : « Q'eï ma no peqito coujo, toun yôou de bâoudo ! » — « Te sera doun toujour Jantou le bené, Jantou le gnièche ! reïpoundé Touoné ; te

certainement il ne prenait pas les fruits les plus petits, ni les moins bons et il les mangeait au fur et à mesure.

Toinet qui voyait ce manège, ne disait rien mais il pensait : « Bougre de gourmand, il va bien falloir que je trouve le moyen de te faire payer tout cela en bloc ». (Textuellement tout en gros).

Comme il arrivait presqu'en haut de la montée, il arrêta sa bourrique, puis cala les roues, comme pour lui permettre de souffler un moment. « C'est égal, dit Jeannot, ce n'est pas la peine d'avoir une voiture et un âne pour marcher si lentement ; si je n'avais pas voulu t'attendre je serais loin en ce moment ».

« Il est vrai que ma bourrique ne va pas bien vite, répondit Toinet mais tu vois bien qu'elle est prête à pondre ».

« Tu voudrais peut-être me faire croire, dit Jannot, que les bourriques font des œufs et te moquer de moi, comme tant d'autres ».

« Je ne veux pas me moquer de toi, à preuve que je vais t'en faire voir un œuf de bourrique ! et si tu veux je te le vendrai ; il est même couvé et prêt à éclore ». Et tout en parlant il chercha dans le fond d'un panier un vieux melon qui commençait à pourrir et qu'on lui avait donné par dessus le marché : — « Tiens, regarde ! » Jeannot se mit à rire, puis dit : « Ce n'est qu'une petite citrouille ton œuf de bourrique ! » — « Tu

devé portan biein sobeï qe la couja soun rounda é ne soun pa faïta coum' ein yôou, te devé be sobeï qe la couja n'an pa einqéra coumeinso de metre. Te guise qe q'eï ein yôou de bâoudo maï preït'o eïpegli ; che te voleï le chota, t'ôoura mâ o le metre ôou couein de toun fé, gui ein pognié ple de lâno por le teneï ôou châou, é t'ôoura ein brave peqe-t-âne qe te coutoro pa châr ».

O lo fi, Jantou se dechedé por chota le yôou ; yî deïbotérein le pri peindein ein boun moumein, peï tounbérein d'ocor. Jantou meté le yôou, (âoutromein gui le meloun), gui soun moucho-na, noué lôou catre couein, possé so mo gui la-z-ansa peï pregué le golo por desseindre lo couôto é iêtre orivo pu touo. Oou miétan de lo devolado veiqi qe lôou noû dôou moucha-dour se deïfoguérein, le meloun glissé soubro lo route é coumo lo desseinto l'eintreïnavo ; ôou se meté de redoula che vîte qe Jantou ne pouguio pa le tropa : o d'ein tournan de lo route ôou trachemé l'ocoutomein é né s'éïcrabouglia soubre de la peïra q'éran gui ein ta de rounzeï, por ein ba. No grosso gliêbre s'éro meso ein fouormo gui qela rounzeï, lo pregué pôou é se sôouvé. Jantou de veïre seutre qelo bêêqio oveqe sa granda-z-ôoureglia, se guissé ; « Q'éro be vraï qe q'éro ein yôou de bâoudo, côoudoqi éro preïte o eipegli é veïqi moun peqi bôoudou qe s'einsâouvo ! » E ôou

seras donc toujours Jeannot le benêt, Jeannot le nigaud, répondit Toinet, tu dois pourtant bien savoir que les citrouilles sont rondes et ne sont pas faites comme un œuf. Tu dois bien savoir aussi que les citrouilles n'ont pas encore commencé à former leur fruit. Je te dis que c'est un œuf de bourrique et prêt à éclore : si tu veux l'acheter tu n'auras qu'à le mettre au coin de ton feu dans un panier rempli de laine, pour le tenir au chaud, et tu auras un joli petit âne qui ne te coûtera pas cher.

A la fin Jeannot se décida à acheter l'œuf ; ils discutèrent le prix pendant un bon moment puis tombérent d'accord. Jeannot mit l'œuf (autrement dit le melon) dans son mouchoir de poche, noua les quatre coins, passa sa main dans les anses et prit le galop pour descendre la côte et être arrivé plus tôt. Au milieu de la descente, voici que les nœuds du mouchoir se dénouèrent, le melon glissa sur la route et comme la pente l'entraînait, il se mit à rouler si vite que Jeannot ne pouvait le rattraper ; à un tournant de la route il passa par dessus l'accotement et alla s'écraser sur des pierres qui se trouvaient en contre-bas dans un tas de ronces. Un gros lièvre s'était mis au gîte dans ces ronces ; il prit peur et se sauva. Jannot à voir sortir cette bête avec ses grandes oreilles se dit : « C'était bien vrai que c'était un œuf de bourrique, celui-ci était prêt à éclore et voilà mon petit

courio tan q'ôou pouguio oprié se ein credan : « Poutou, moun peqi, poutou ! » Ma ôou pougué pa le tropa.

Q'eï deïnpeuï côou tein q'ein gui o Sein-t-Olâri qe la bôouda fan dôoû yôoû.

bourricot qui se sauve ! » Et il courait tant qu'il pouvait après lui en criant : « Poutou, mon petit, poutou ! » Mais il ne put le rattraper.

C'est depuis cette époque qu'on dit à St-Hilaire que les bourriques font des œufs.

La résurrection du paysan

Lo résurrecchiôou dôou broyâou

Gn'y oyo no vièj' ein broyâou q'éro meïchan coumo n'âne rouje; tou le tein ein couléro, ôou boqio so feinno, le mounde, maï lâ béêqiâ. Tou por ein co ôou mûrissé et peindein q'ein le pourtavo ôou cemeintéri, lâ béêqiâ porlovan de se.

Le jâou guijio :
« Ressuchitoro cô-o-o ? »

Le conar demandavo :
« Can ? can ? can ? »

E lo chièbro reïpounguio :
« Jomaï-ï-ï ! jomaï-ï-ï ! »

La résurrection du paysan

Il y avait une fois un paysan qui était méchant comme un âne rouge ; toujours en colère, il battait sa femme, les gens et les animaux. Subitement il mourut et pendant qu'on le portait au cimetière, les animaux parlaient de lui.

Le coq disait :
« Est-ce que ça ressuscitera ? »

Le canard demandait :
« Quand ? Quand ? Quand ? »

Et la chèvre répondait :
« Jamai-i-i-is ! jamai-i-is ! »

(L'onomatopée animale ne peut être reproduite, au moins pour le coq, par la traduction française).

Les Histoires de Jarnages

(La-z-istuèra de Jornâjo)

Les habitants de Jarnages sont depuis longtemps — on ne sait pourquoi — en butte aux moqueries des autres Creusois. On leur attribue toutes sortes de sottises et les « histoires de Jarnages » égaient depuis des siècles les veillées de notre région, qu'elles ont même dépassée, car elles sont connues de bon nombre de Corréziens. J'en rapporterai deux pour donner une idée de ces « fumisteries » dont nos compatriotes de Jarnages — gens d'esprit — sont les premiers à rire.

Le rouleau de Jarnages

Le rouléôou de Jornâjo

Lôoû Jornojâ, coumo vous sobé, soun lôoû fî dôoù fî, pa focheleï o otropa, é vous va yôoû veïre.

Mogina vous q'ein oyo einpeïro lo routo de Jornaj' o Bousso é q'éro pa ocoumode de laï possa, gne por las chortas, gne por le beiqiâou, gne meïmo por le qiète mounde. Veïqi doun q'ein guiôoumeïne gn'y oyo rugnioun dôou counseil, é ein councheglié pregué lo porâoulo é guissé ôou mèro : « Arso ! Moussieu le Mèro, nouotro routo eï touto forado de nève deinpeuï maï de treï meï. Notre beïqiâou s'obimo lôoû pié desoubre, notreï peqî s'eïchorougnein lâ mâ, maï lo figuro can laï tounbein ; m'eïdovi qe cheyo be tein de laï possa le rouléôou. — Possa le rouléôu soubre notro routo, se meté de

Le rouleau de Jarnages

Les habitants de Jarnages sont lss malins des malins et pas faciles à mettre dedans : je vais vous en donner la preuve.

Figurez-vous qu'on avait empierré la route de Jarnages à Boussac et il était devenu très incommode d'y circuler, non seulement pour les voitures, mais aussi pour le bétail, comme pour les simples piétons. Voici donc qu'un dimanche il y avait réunion du Conseil et un conseiller prit la parole et dit au Maire : « Ah ça ! Monsieur le Maire, notre route est tout de neuf empierrée depuis trois mois. Notre bétail s'abîme les pieds dessus, nos enfants s'y écorchent les mains et le visage quand ils y tombent ; il me semble qu'il serait grand temps d'y passer

creda n'âoutre counchegłié, mâ, pâour' ome, vous sè fo ! Jomaï fâou faïre qelo suqiso ! — E porqe doun, guissé l'âoutre ? — Vâou yôou voû guire : can mo feinno passo le rouléòou soubre lo pâto, lo pâto s'eïlounjo. Che nou fâsein possa le rouléôou soubre lo routo, q'eï qe lo foro ? Lo s'eïlounjoro, maï brâvomein. Eh be ! ye trove qe q'eï be deïja prou louein de Jornaj' ô Bousso ; q'ei pâ lo peno d'eïlounja le chomi ! » E tou le mounde de guire : « ôou-l-o rozou ! » E jomaï le rouléôou ne possé soubre lo routo de Jornâjo.

le rouleau (cylindre). — Passer le rouleau sur notre route, s'écria un autre conseiller, mais, pauvre homme, vous êtes fou ! Jamais il ne faut faire pareille sottise. — Et pourquoi donc ? répliqua l'autre — Je vais vous l'expliquer : quand ma femme passe le rouleau sur la pâte la pâte s'allonge. Si nous passons le rouleau sur la route, que fera-t-elle ? Elle s'allongera et joliment. Eh bien ! je trouve que le trajet de Jarnages à Boussac est déjà bien assez long ; il est inutile d'augmenter la distance ! » Et tout le monde de dire : « Il a raison ! » Et jamais le rouleau ne passa sur la route de Jarnages.

La Taupe de Jarnages

Le Tâoupo de Jornâjo

O Jornajo gn'y o de bouna feïra, maï laï tounbo beâouco de mounde, maï de brave beïqiâou. Or doun laï y o ein gran feïrâou biein do plan, biein gnevelo, plantô de braveï tegłiôoû, ante q'eï ploseï de mena et de deïplossa la béêqia. Ma veïqi qe no bougro de tâoupo suchedé de laï nâ s'eïtobli, é vrin, é vrâou, lo se meté de laï vorouna

La Taupe de Jarnages

A Jarnages il y a de bonnes foires : il s'y rend beaucoup de monde et on y trouve de beau bétail. Il y a un grand foirail, bien aplani, bien nivelé, planté de beaux tilleuls, où c'est plaisir de conduire et de déplacer les bêtes. Mais voici qu'une bougresse de taupe eut l'idée d'aller s'y établir, et vrin et vrâou, elle se mit à bouleverser le

de toû lôou coûta, fogué de la tôoupoda, dôoû mouqissoû, co nein fojio mogłisso. E o lo feïro d'oprié le mounde se fâchérein. « Q'eï pâ lo peno, qe guijian, de mena soun beïqiâou gui ein feïrâou che mâou ocoumode, q'eï tou ein termissoû ! » N'ôme q'éro beyu se foueïté por taro ein butan countre no tôoupado é se deïmeté l'eïpanlo ; ein pouor se fouré ein pié de dovan gui ein trou de lo tâoupo é se cossé lo pâouto ; de saï maï de laï, tout le moundo éro mâou countein.

Can-t-ôou vegué co, le mèro fogué vegni le gardo de lo coumuno qe se pelavo Lobuso, é gne guissé : « Lobuso, fâou me tropa qelo garso de tâoupo, ôoutremein de co notra feïra soun foucuda ! » Le gardo se crejio, coumo toû lôou Jornojâ, ôou reïpoundé : « Moussieu le Mèro, voû proumete qe vous l'ôouraï votro garso de tâoupo, maï co chero bieintouô faï ! » E ôou porqissé lo guegłia oveq' ein vieuï pistoule, é moqi é ser ein ôouvichio soubre le feïrâou : pin ! pan ! q'éro le paï Labuso qe qiravo oprié lo tâoupo, ma jomaï ôou ne pouguio lo cuâ, é lo ne decessavo pa de chova. Oou bou de euï jour ôou renounchié le pistoule é pregué ein mogłiôou. Ante lo tâoupo chovavo, pâon ! ôou gne fouqio ein boun co de mogłiôou. « Choboraï be por t'ossouma, q'ôou guijio, béêqio dôou guiâble ! » Ma lo tâoupo countugnavo de chova coumo che

sol de tous côtés, fit des taupinières, des monticules, à en faire dépit. Et à la foire suivante les gens se fâchèrent. « Ce n'est pas la peine, disaient-ils, de conduire son bétail dans un foirail si incommode, tout en monticules ! » Un homme qui était pris de boisson se jeta par terre en butant contre une taupinière et se démit l'épaule, un porc fourra un de ses pieds de devant dans un trou de la taupe et se cassa la patte, de toutes parts les gens étaient mécontents.

Lorsqu'il vit cela, le Maire fit venir le garde de la commune, lequel s'appelait Labuse et lui dit : « Labuse il faut m'attraper cette garce de taupe, sinon nos foires sont fichues ! » Le garde qui s'en croyait, comme tous les habitants de Jarnages, répondit : « Monsieur le Maire, je vous promets que je vous l'aurai votre garce de taupe et ce sera bientôt fait ! » Et il partit la guetter avec un vieux pistolet et matin et soir on entendait sur le foirail : pin ! pan ! C'était le père Labuse qui tirait sur la taupe, mais jamais il ne parvenait à la tuer et elle ne cessait de fouir. Au bout de huit jours il renonça au pistolet et prit une massue. Là où la taupe soulevait la terre, pâou ! il lui flanquait un bon coup de massue. « Je finirai bien par t'assommer, bête du diable », disait-il. Mais la taupe continuait à fouir comme si rien n'était. « Décidément, se dit le garde, ce c'est pas si facile que ça d'attraper

n'éro de re : « Dechodomein, se peinsé le gardo, q'eï pa che fochele qe co de tropa no tâoupo, meïm' o Jornâjo ! Ma, oprié toû, gn'y o pa ma q'o lo seutre de taro. E be ! vâou eïssoya einbeî mo piâoucho. E can lo tâoupo chovavo ôou gne fouqio ein gran co de so piâoucho, ein ple gui lo tôoupâdo, peï ôou qiravo lo taro, ma jomaï ôou ne pougué seutre lo tâoupo, porce q'ôou ne sobio pa qe por preindro no tâoup' o lo treincho, fâou bogłia le co o chié pousseï en orié de l'eindreï ante lo châvo.

Dé n'oriva o re le pâoure Lobuso se trouvavo biein couyouno, can ein jôoun' ome de Violossourdo qe s'éro olujo vale o Jornâjo gne guissé : « Ma châ noû q'eï pa defechele de preindre la tôoupa : ein charcho głiur possaje, peï ein me deguiein ein tôoupié ein bouô q'o ein peqi pourtonéôou qe se cłiâou tou sou é de meïmo ein pre la tôoupo tout' ein vido — A ! moun omi, guissé le gardo, che te pouguia me lo faïre tropa, t'oreïpounde qe nou béôouian no bouno chopino ! ».

Justomein le vale duyo na châ se ; can-t-ôou reveingué ôou pourté ein tôoupié, chorché le possaje de lo tâoupo, pôousé bravomein le tôoupié, oprié l'ovi freto oveqe de l'ormeïrou porfi qe lo tôoupo se meïfièsso pa, é le leindemo lo béêqi' éro preso deguiein.

Côou jour qi q'er' ein guiôou-meïne é gn'y oyo rugnioun dôou

une taupe, même à Jarnages ! Mais après tout il n'y a qu'à la sortir de terre. Eh bien ! je vais essayer avec ma pioche ! » Et quand la taupe soulevait la terre il lui flanquait un grand coup de pioche en plein sur la taupinière, puis tirait la terre, mais jamais il ne parvenait à sortir la taupe, parce qu'il ne savait pas que pour prendre la taupe à la pioche, il faut lancer le coup à six pouces en arrière du point où elle soulève le sol.

De n'arriver à aucun résultat le pauvre Labuse se trouvait fort humilié, lorsqu'un jeune homme de Villesourde, qui s'était loué comme domestique à Jarnages, lui dit : « Mais chez nous ce n'est pas difficile de prendre les taupes ; on cherche leur passage, puis on met dedans une taupière en bois, munie d'une petite porte qui se ferme toute seule et de cette manière on prend la taupe vivante. — Ah ! mon ami, dit le garde, si tu pouvais me la faire prendre, je t'assure que nous boirions une bonne chopine ! »

Justement le domestique devait aller chez lui ; quand il revint il apporta une taupière, chercha le passage de la taupe, plaça habilement la taupière, après l'avoir frottée avec de la camomille sauvage, pour que la taupe fut sans défiance et le lendemain la bête était prise dedans.

Ce jour-là était justement un

de toû lôou coûta, fogué de la tôoupoda, dôoû mouqissoû, co nein fojio mogłisso. E o lo feïro d'oprié le mounde se fâchérein. « Q'eï pâ lo peno, qe guijian, de mena soun beïqiâou gui ein feïrâou che mâou ocoumode, q'eï tou ein termissoû ! » N'ôme q'éro beyu se foueïté por taro ein butan countre no tôoupado é se deïmeté l'eïpanlo ; ein pouor se fouré ein pié de dovan gui ein trou de lo tâoupo é se cossé lo pâouto ; de saï maï de laï, tout le moundo éro mâou countein.

Can-t-ôou vegué co, le mèro fogué vegni le gardo de lo coumuno qe se pelavo Lobuso, é gne guissé : « Lobuso, fâou me tropa qelo garso de tâoupo, ôoutremein de co notra feïra soun foucuda ! » Le gardo se crejio, coumo toû lôou Jornojâ, ôou reïpoundé : « Moussieu le Mèro, voû proumete qe vous l'ôouraï votro garso de tâoupo, maï co chero bieintouô faï ! » E ôou porqissé lo gueglia oveq' ein vieuï pistoule, é moqi é ser ein ôouvichio soubre le feïrâou : pin ! pan ! q'éro le paï Labuso qe qiravo oprié lo tâoupo, ma jomaï ôou ne pouguio lo cuâ, é lo ne decessavo pa de chova. Oou bou de euï jour ôou renounchié le pistoule é pregué ein mogłiôou. Ante lo tâoupo chovavo, pâon ! ôou gne fouqio ein boun co de mogłiôou. « Choboraï be por t'ossouma, q'ôou guijio, béêqio dôou guiâble ! » Ma lo tâoupo countugnavo de chova coumo che

sol de tous côtés, fit des taupinières, des monticules, à en faire dépit. Et à la foire suivante les gens se fâchèrent. « Ce n'est pas la peine, disaient-ils, de conduire son bétail dans un foirail si incommode, tout en monticules ! » Un homme qui était pris de boisson se jeta par terre en butant contre une taupinière et se démit l'épaule, un porc fourra un de ses pieds de devant dans un trou de la taupe et se cassa la patte, de toutes parts les gens étaient mécontents.

Lorsqu'il vit cela, le Maire fit venir le garde de la commune, lequel s'appelait Labuse et lui dit : « Labuse il faut m'attraper cette garce de taupe, sinon nos foires sont fichues ! » Le garde qui s'en croyait, comme tous les habitants de Jarnages, répondit : « Monsieur le Maire, je vous promets que je vous l'aurai votre garce de taupe et ce sera bientôt fait ! » Et il partit la guetter avec un vieux pistolet et matin et soir on entendait sur le foirail : pin ! pan ! C'était le père Labuse qui tirait sur la taupe, mais jamais il ne parvenait à la tuer et elle ne cessait de fouir. Au bout de huit jours il renonça au pistolet et prit une massue. Là où la taupe soulevait la terre, pâou ! il lui flanquait un bon coup de massue. « Je finirai bien par t'assommer, bête du diable », disait-il. Mais la taupe continuait à fouir comme si rien n'était. « Décidément, se dit le garde, ce c'est pas si facile que ça d'attraper

n'éro de re : « Dechodomein, se peinsé le gardo, q'eï pa che fochele qe co de tropa no tâoupo, meïm' o Jornâjo ! Ma, oprié toû, gn'y o pa ma q'o lo seutre de taro. E be ! vâou eïssoya einbeî mo piâoucho. E can lo tâoupo chovavo ôou gne fouqio ein gran co de so piâoucho, ein ple gui lo tôoupâdo, peï ôou qiravo lo taro, ma jomaï ôou ne pougué seutre lo tâoupo, porce q'ôou ne sobio pa qe por preindro no tâoup' o lo treincho, fâou bogłia le co o chié pousseï en orié de l'eindreï ante lo châvo.

Dé n'oriva o re le pâoure Lobuso se trouvavo biein couyouno, can ein jôoun' ome de Violossourdo qe s'éro olujo vale o Jornâjo gne guissé : « Ma châ noû q'eï pa defechele de preindre la tôoupa : ein charcho głiur possaje, peï ein me deguiein ein tôoupié ein bouô q'o ein peqi pourtonéôou qe se cłiâou tou sou é de meïmo ein pre la tôoupo tout' ein vido — A ! moun omi, guissé le gardo, che te pouguia me lo faïre tropa, t'oreïpounde qe nou béôouian no bouno chopino ! ».

Justomein le vale duyo na châ se ; can-t-ôou reveingué ôou pourté ein tôoupié, chorché le possaje de lo tâoupo, pôousé bravomein le tôoupié, oprié l'ovi freto oveqe de l'ormeïrou porfi qe lo tôoupo se meïfièsso pa, é le leindemo lo béêqi' éro preso deguiein.

Côou jour qi q'er' ein guiôou-meïne é gn'y oyo rugnioun dôou

une taupe, même à Jarnages ! Mais après tout il n'y a qu'à la sortir de terre. Eh bien ! je vais essayer avec ma pioche ! » Et quand la taupe soulevait la terre il lui flanquait un grand coup de pioche en plein sur la taupinière, puis tirait la terre, mais jamais il ne parvenait à sortir la taupe, parce qu'il ne savait pas que pour prendre la taupe à la pioche, il faut lancer le coup à six pouces en arrière du point où elle soulève le sol.

De n'arriver à aucun résultat le pauvre Labuse se trouvait fort humilié, lorsqu'un jeune homme de Villesourde, qui s'était loué comme domestique à Jarnages, lui dit : « Mais chez nous ce n'est pas difficile de prendre les taupes ; on cherche leur passage, puis on met dedans une taupière en bois, munie d'une petite porte qui se ferme toute seule et de cette manière on prend la taupe vivante. — Ah ! mon ami, dit le garde, si tu pouvais me la faire prendre, je t'assure que nous boirions une bonne chopine ! »

Justement le domestique devait aller chez lui ; quand il revint il apporta une taupière, chercha le passage de la taupe, plaça habilement la taupière, après l'avoir frottée avec de la camomille sauvage, pour que la taupe fut sans défiance et le lendemain la bête était prise dedans.

Ce jour-là était justement un

counseil ; le gardo laï pourté la lo tâoupo gui le tôoupié. « Lo mo bogłio biein dôou mâou, q'ôou guissé, ma ein n'eï pâ de Jornâjo por re ; y'aï chobo por lo tropa ! » E toû lôou councheglié, maï l'odjouein, maï le Mèro, se levèrein por veïre qelo mâlo béêqio, maï nein g'ny oyo qe possovan głiur deï o trovar le peqi pourtonéôou por lo dusa. Oou bou d'ein moumein, le mèro fogué cheqia tou le mounde é guissé ôou gardo. « Lobuso, t'a bien merito de lo communo ! é te remarchę ôou noun de tou le beïqiâou, sein-z-ôoubleda le counseil. Por qelo salo béêqio de tâoûpo, ôouro qe l'eï preso, q'eï ôou counseil de decheda ce que fâou nein faïre. — Fâou lo cuâ ! fâou lo cuâ ! » credèrein toû lôou councheglié. — « Q'eï einteingu, contugnié le Mèro, ma m'eïdovi qe l'o faï tro de mâou, qe lo nou-z-o tro einbéêqiô, tro faï de tor por notra feïra, por ne pa merita ein gran châqimein, é crese qe fâoû lo cuâ ein lo fojian sufri le maï qe nous pouran ofi de deïgoûta lâ-z-ôoutra tôoupa, é la-z-einpeïcha de vegnï chova gui nouôtre feïrâou. Tâchâ doun de trouva lo mouor qe vous poreïcho lo pu guro ». E lôoû veïqi toû de chorcha ; gn'y oyo ioun qe vougłio lo jita gui l'aïgo bugłieinto, n'âoutre qe vougłio la cua d'ein co de fuję (ma ein trouvé co tro dou), d'âoutreï vougłian gn'y metre ein far rouje gui le veintre, oumi doun lo coupa eintre doua plancha

dimanche et il y avait réunion du conseil municipal. Le garde y porta la taupe dans la taupière. « Elle m'a donné bien du mal, dit-il mais on n'est pas de Jarnages pour rien et j'ai fini par l'attraper ! » Et tous les conseillers, et l'adjoint, et le Maire, se levèrent pour voir cette bête maudite et il y en avait qui passaient leurs doigts à travers la petite porte pour la toucher. Au bout d'un moment, le maire fit asseoir tout le monde et dit au garde : « Labuse, tu as bien mérité de la commune ! et je te remercie au nom de tout le bétail, sans oublier le conseil. Quant à cette sale bête de taupe, maintenant qu'elle est prise, c'est au conseil de décider ce qu'il faut en faire. — Il faut la tuer ! il faut la tuer ! » crièrent tous les conseillers. — « C'est entendu, continua le Maire, mais il me semble qu'elle nous a fait trop de mal, qu'elle nous a trop embêtés, qu'elle nous a porté un trop grand préjudice, au point de vue de nos foires, pour ne pas mériter un grand châtiment et je crois qu'il faut la tuer en la faisant souffrir le plus que nous pourrons, afin de dégoûter les autres taupes et de les empêcher de venir fouir dans notre foirail. Tâchez donc de trouver le genre de mort qui vous paraisse le plus cruel ». Et les voilà tous à chercher : il y en avait un qui voulait la jeter dans l'eau bouillante, un autre qui voulait la tuer d'un coup de fusil, (mais on trouva cela trop doux), d'autres

einbeï no chiaïto, por le miètan dôou cor, ôoube einguèra lo peindre por lo nâ einbeï ein cliôou de païcho ôou bou de no ligno, é lo laissa mûri de fan, ocrouchad'o n'abre. Can yî oguérein toû porlo, le Mèro se levé é guissé ; « Môou-z-omî, yaï peînso bîein souein o lo mouor é o toutâ lâ mognîèra de mûri ; me seinblo qe ce qe trouvoyo de pu triste coumo fî, co cheyo d'iêtre eintoro tou viôou. Ye prepâouse doun d'eintora qelo salo béêqio tout'ein vîdo, é gui le feïrâou qe l'o tan rovosso. Q'eï por lo taro qe l'o pecho, q'eï por lo taro qe le chero pugnedo ? » E tou le mounde de creda : « Q'eï co ! q'eï co ! Nan lo soboucura tout'ein vido. Notre Mèro o de l'eïme : Vivo notre Mèro ! » E lôou veïqi porqî, le Mèr' ein tiêto por le feïrâou ; le gardo pourtavo toujour so tâoupo gui le tôoupié ; ein counsegîié né car no treincho peï no palo besso, ôou fogué ein trou bien proun, peï eni jeté deguiein lo tâoupo tou-t-cin vido, par dessoubre de lo târo biein cbôouchâdo é le Méro guissé : « Oouro, peri, béêqio môouguito ? — E voû môou-z-omî voû podé tourna châ voû : ye crese qe l'ôouperochiòou qe noû venein de faïre ôoumeintoro, che poucheble, lo renoumâdo dôoû Jornojâ !.... »

... E gui le fin foun de soun crouo, lo tâoupo qe coumeinsavo deïja de creuïsa no goloyo, rijio ein se peinsan : « Le Mèro m'o

voulaient lui mettre un fer rouge dans le ventre, ou encore la couper entre deux planches, avec une scie, par le milieu du corps, ou enfin la pendre par le nez à l'aide d'un hameçon au bout d'une ligne et la laisser mourir de faim, accrochée à un arbre Quand ils eurent tous parlé, le Maire se leva et dit : « Mes amis, j'ai bien souvent pensé à la mort et aux différentes manières de mourir ; il me semble que ce que je trouverais le plus triste comme fin, ce serait d'être enterré vivant. Je propose donc d'enterrer cette sale bête tout en vie et dans le foirail qu'elle a tant bouleversé. C'est par la terre qu'elle a péché, c'est par la terre qu'elle sera punie ! » Et tout le monde de crier : « C'est cela ! c'est cela ! allons l'enterrer toute vive. Notre Maire est un homme d'esprit. Vive notre Maire ! » Et les voilà partis, le Maire en tête, pour le foirail : le garde portait toujours la taupe dans la taupière ; un conseiller alla chercher une pioche et une bêche ; il fit un trou bien profond, puis on jeta la taupe tout en vie dedans, par dessus de la terre, bien pressée, et le Maire dit : « Maintenant péris, bête maudite ? — Et vous, mes amis, vous pouvez rentrer chez vous : je crois que l'exécution que nous venons de faire augmentera, si possible, la renommée des habitants de Jarnages ! »

... Et dans le fin fond de son creux la taupe qui commençait à creuser une galerie riait en se disant : « Le

pelâdo : béêquio môouguito ; môouguito, q'eï poucheble, ma béêqio, crese qe lôou Jornojâ soun pu béêqia qe me ! »

Maire m'a appelée : bête maudite ; maudite, c'est possible, mais bête je crois que les habitants de Jarnages le sont plus que moi ! »

(Je pourrais ajouter bien d'autres récits de ce genre, plus ou moins humoristiques : l'abreuvoir, le cimetière, le tas de terre, l'église, l'horloge, les bancs, le lavoir, le pont de Jarnages, etc...., mais nous ne sommes pas à la veillée et ceci suffit, je pense, comme spécimen des « histoires de Jarnages »).

La Voiture qui marche toute seule [1]

Lo chorto qe marcho touto soulo

Gn'y oyo no vièjé, gn'y o biein lountein de co, (q'éro guî le tein dôoû segnoûr), no pâoubro feinno q'ein pelâvo Goritou ; lo restâvo o le Gran Mounteï. L'oyo treï gorsoû : lôoû doû pu vieuï éran doû gran gogłiâreï, sogłideï é deïgtiurô, ma le jôoune n'éro pa lo meïmo châouso. Q'éro pa q'ôou fuguesso pu béêqio qe lôoû-z-âoutreï, gne q ôou fuguesso einfirme, ma can-t-ôou morchâvo ôou visâvo toujour por târo, ôoube de couto d'âoutre, é ôou ne morchesso pa tan soulomein soubre no firme.

Gui côou tein le reï fogué guire qu'ôou bogłioyo so figłio ein moridâje o côou qe foyo no chorto qe morchoyo touto soulo.

L'eïné, can-t-ôou sôoubé co, guissé o so maï : « Demo te me preporora moun pognié ; gnîraï ôou bouo de lo Goreno eïssoya de faïre qeło chorto. » Le moqi ôou se levé biein dobouro, é le veïqi porqi. Ein possan o lo foun dôou Moreinde, ôou trouvé no peqîto viegłio qe sôoussavo no croûto de po biein secho guî l'aïgo par poudeï

La voiture qui marche toute seule

Il y avait une fois, il y a bien longtemps de cela — c'était du temps des seigneurs — une pauvre femme qui s'appelait Marguerite ; elle demeurait au Monteil-au-Vicomte. Elle avait trois fils, les deux plus âgés étaient deux grands gaillards solides et délurés, mais il n'en était pas de même pour le plus jeune. Non pas qu'il fut moins intelligent que les autres ni qu'il fut infirme, mais quand il marchait il regardait toujours à terre ou de côté et d'autre et il n'aurait pas voulu écraser même une fourmi.

Dans ce temps là, le roi fit annoncer qu'il donnerait sa fille en mariage à celui qui ferait une voiture qui marcherait toute seule.

L'aîné, quand il sut cela, dit à sa mère : « Demain tu me prépareras mon panier ; j'irai au bois de la Garenne essayer de faire cette voiture. » Le matin il se leva de très bonne heure et le voilà parti. En passant à la fontaine de la Collation il trouva une petite vieille qui trempait une croûte de pain

(1) Ce vieux conte mériterait d'avoir comme sous titre : « L'invention de l'automobile ».

lo minja. « Ê ! bounjour, mo bouno vieglio, q'ôou gne guissé, q'eï co doun qe voû fosé qî che dobouro ? — A ! moun brave gorsou, ye treinpe mo croûto de pô guî lo foun, lo devoloro mieï; é voû auto doun q'ôoû và ? — Ye vâou o lo Goreno faïre côouca fourcha peï câouqeï râtéôoû — Fosê doun fourcha, fosê doun râtéôoû ! »

Can-t-ôou fugué guî la bouo toû lôoû cô de sarpo q'ôou bogliavo fojian no fourch'ôoube ein râtéôou. Le ser ôou nein revingué ovèqe so charjo, ma pa de chorto.

Le codé guissé : « Ye vâou laï na o moun tour, ye rûchiraï begliâou mieï. » Le leindemo ôou pregué soun pognié é ôou porquïssé por le bouo de lo Goreno. Oou trouvé ôouche lo peqito vièglio qe treinpâvo soun po o lo foun : ôou gne souété le bounjour ; lo gne demandé chant'ôou nâvo ; ôou gne reïpoundé q'ôou nâvo o lo Goreno faïre de la gliuglioda, peï dôoû bâtoû. Lo vieglio guissé : « Fosê gliuglioda, fosê bâtoû ! » Toû lôoû cô de sarpo qu'ôou bogliâvo fojian no gliugliâdo ôoube ein bâtoû. Le ser ôou n'oyo so charjo, ma toujour pa de chorto.

Can le pu jôoune vegué co, ôou guîssé : « Voû laï séê nô tou lôoû doû ; ye vâou laï na o moun tour ; y'ôouraï begliâou maï de chanso. » Lo Goritou peï sôoû doû-z-aoûtreï gorsoû reïpoundérein : « Ante qe te voleï na ? Te sé be tro gnièche ! Te sôoubria pa tan soulomein coupa ein bâtoû. » Oou reïpoundé :

bien sèche dans l'eau, afin de pouvoir la manger : « Eh ! bonjour ma bonne vieille, dit-il, qu'est-ce donc que vous faites là si matin ? — Ah, mon brave garçon, je trempe ma croûte de pain dans la fontaine, elle descendra mieux ; et vous où allez-vous donc ? — Je vais à la Garenne faire quelques fourches et quelques râteaux. — Faites donc fourches, faites donc râteaux ! »

Quand il fut dans le bois tous les coups de serpe qu'il donnait faisaient soit une fourche soit un râteau. Le soir il en avait sa charge quand il revint, mais de voiture : point.

Le cadet dit : « Je vais y aller à mon tour, je réussirai peut-être mieux. » Le lendemain il prit son panier et partit pour le bois de la Garenne. Il trouva également la petite vieille qui trempait son pain dans la fontaine ; il lui souhaita le bonjour ; elle lui demanda où il allait ; il lui répondit qu'il allait à la Garenne faire des gaules à aiguillons et des bâtons. La vieille dit : « Faites gaules à aiguillons, faites bâtons ! » Tous les coups de serpe qu'il donnait faisaient une gaule à aiguillon ou un bâton. Le soir il en avait sa charge, mais toujours pas de voiture.

Quand le plus jeune vit cela il dit : « Vous y êtes allés tous les deux, je veux y aller à mon tour ; j'aurai peut-être plus de chance. Marguerite et ses deux autres fils répondirent : « Où veux-tu aller ? Tu es bien trop nigaud !

« Vou me prepororeï moun pognié ; nein couôto pa biein, ye vol' eïssoya. » Le moqi ôou porqissé ôouche dobouro. Oou vegué ôouche lo bouno vièglio qe treinpâvo so croûto guî l'aïgo. Chetouo q'ôou l'ogué vudo ôou gne guissé : « O ! mo bouno vièglio ! tenéê, prenéê doun mo po blan, maï moun froumâje. Prenéê ôouche mo peqęto bouteglio de vi por voû-z-eïchôoura l'estoumo. Me ye saï jôoune, ye minjoraï be vouôtre po se. — Merci biein, moun bravé gorsou, qe lo gne reïpoundé, voû séê biein bou por le pâoubre mounde. E ante doun q'ôoù vâ ? — Mo bouno vièglio, le reï o faï guire ôou soun de trounpo q'ôou boglioyo so figlio ein moridâje o côou qe foyo no chorto qe morchoyo touto soulo ; môoû doû fraï an eïssoyo, ma n'an pa rûchi. Ye vâou eïssoya o moun tour. — Ê be ! fosè chorto, moun brave gorsou. Qe lo chorto qe marcho touto soulo chio faïto ! »

Can-t-ôou fugué gui le bouo, touto lôoû cô d'ochou qu'ôou bogliâvo fojian ein bouche de lo chorto, é le ser lo fugué chobâdo ; por remounta lo couôto co courio coumo le guiâble; ôou rancountré einguéra lo vièglio qe gne guissé : « Ê be ! moun mignar, vou-z-a doun rûchi. Ooû voû moridoreï einbéï lo figlio dôou reï, ma por co foudro oluja touto qî q'ôoû trouvoreï soubre vouôtre chomi ein menan lo chorto ôou reï, é fâou vou metre ein routo tou de suito, sein reintra châ voû ». Ooû se meté doun ein chomi tou de

Tu ne saurais seulement pas couper un bâton ! » Il répondit : « Vous me préparerez mon panier, il n'en coûte pas beaucoup, je veux essayer ». Le matin il partit également de bonne heure. Il vit également la bonne vieille qui trempait sa croûte dans l'eau. Dès qu'il l'eut vue il lui dit : « Oh ! ma bonne vieille ! tenez, prenez donc mon pain blanc et mon fromage. Prenez aussi ma petite bouteille de vin pour vous réchauffer l'estomac. Moi je suis jeune, je mangerai bien votre pain sec. — Merci bien, mon brave garçon, lui répondit-elle, vous êtes bien bon pour les pauvres gens. Et où allez-vous donc ? — Ma bonne vieille, le roi a fait dire au son de la trompe qu'il donnerait sa fille en mariage à celui qui ferait une voiture qui marcherait toute seule ; mes deux frères ont essayé, mais n'ont pas réussi. Je vais essayer à mon tour. — Eh bien ! faites voiture, mon brave garçon. Que la voiture qui marche toute seule soit faite ! »

Quand il fut dans le bois, tous les coups de hachette qu'il donnait faisaient une partie de la voiture et le soir elle fut terminée : pour remonter la côte elle courait comme le diable ; il rencontra encore la vieille qui lui dit : « Eh bien ! mon mignon, vous avez donc réussi. Vous vous marierez avec la fille du roi, mais pour cela il faudra prendre en louage tous ceux que vous trouverez sur votre chemin

suito, ovèqe so chorto qe morchâvo touto soulo, é òou-l-oyo faï deïjà pa mâou de chomi can-t-ôou trouvé ein pâoubro guiâble qe lechâvo lo gorjo d'ein vieuï four, ante ein n'oyo pa qeuï de po ôou mouein deinpeuï cein-t-an. » Ê ! l'omi, q'eï qe te fosé doun qî ? » q'ôou demandé « A ! ye lèche lo goulo de côou four. Ye aime be tan le po qe me seinblo qe nein mînje. — Ê be ! var einbeï me, te nein minjora tou-t-o toun aïse. Volé cû t'oluja ? — Demande pa mieï — Canbe qe te voléï gagna ? — Cein fran por an. — Cein fran ! q'eï einteingu, mounto gui mo chorto ». Ein peqi pu louein, ôou nein trouvé n'âoutre qe lechâvo no duèlo de borico ; ôou l'olujé einguèra por cein fran. Pu louein ôou vegué n'ome qe courio ovèqe de grossa peïra eïtochoda o sôoû pié. Oou gnę demandé pordeqe q'ôou se meqio qelo besugn'o sôou pié. L'âoutre reïpoundé : « Ce q'ôoû veséê qî q'eï de la roda de mougłi ; ye coure che talomein vite qe cante ye vole tropa la głièbreï, che ye n'aï re ôoû pié, ye passe por dessoubre. » Oou fugué einguèra olujo por cein fran. Pu louein ôou nein trouvè n'âoutre qe s'omusav'o jîta de la peïra gui l'air. Oou gnę guissé : « Q'eïco doun qe te foseï, ein jîtan de meïmo ta peïra ein l'air ? T'a doun pa pôou de chova lôoû-z-euï dôou mounde ? » L'ome reïpoundé : « N'oyeï pa pôou, la jiète telomein louein que y'aï deïjà cuo no demié douzeno de podrî de l'aoutre coûto de lo mar Roujo ». Oou mounté einguèra gui

en conduisant la voiture au roi et il faut vous mettre en route tout de suite, sans rentrer chez vous. » Il se mit donc en route immédiatement avec sa voiture qui marchait toute seule et il avait fait déjà pas mal de chemin quand il rencontra un pauvre diable qui léchait la gueule d'un vieux four où l'on n'avait pas cuit de pain depuis cent ans au moins. « Eh ! l'ami, que fais-tu donc là ? » demanda-t-il. « Ah ! je lèche la gueule de ce four. J'aime tant le pain qu'il me semble que j'en mange. — Eh bien ! viens avec moi, tu en mangeras tout à ton aise. Veux-tu te louer ? — Je ne demande pas mieux. — Combien veux-tu gagner ? — Cent francs par an. — Cent francs. C'est entendu, monte dans ma voiture.

Un peu plus loin il en rencontre un autre qui léchait une douve de barrique ; il le loua encore pour cent francs. Plus loin il vit un homme qui courait avec de grosses pierres attachées aux pieds ; il lui demanda pourquoi il se mettait cela aux pieds. L'autre répondit : « Ce que vous voyez là, ce sont des roues de moulin ; je cours si vite que si je n'ai rien aux pieds et que je veuille attraper les lièvres je passe par-dessus. » Il fut encore loué pour cent francs. Plus loin il en trouva un autre qui s'amusait à lancer des pierres en l'air. Il lui dit : « Qu'est-ce donc que tu fais, en lançant ainsi des pierres en l'air. Tu n'as donc pas peur de crever les yeux des gens ? » L'homme répon-

lo chorto mouyénan cein fran de gâjeï.

Lo chorto morchâvo toujour ; pu louein nouôtre gorsou vegué n'âoutr'ome q'éro o meïto peincho vor lo târo é qe seinblâvo eïcouta câouqère : « Q'eico doun qe t'eïcouta, q'ôou demandé. — Y'einteinde corda lo lâno ôou miétan de lo târo », qe l'âoutre reïpoundé. Por einguèra cein fran ôou mounté gui lo chorto.

Oprié vi posso Orgłian ôou nein vegué n'âoutre gran gogłiar q'oyo la chanba eïcortoda, lôoû pié soubre doua peqîta mountogna, ioun ein fasso de l'âoutre, le cor plejo ein dou é le cuôou ein l'air. Oou gnę guissé : Q'eïco doun qe te faseï guî qelo bravo poujechiôou ? » L'âoutre se redreïssé é reïpoundé : « Te ne veseï doun pa q'ovèqe le vein de moun dorié ye fase vira treinto chieï mougłi gui qelo rivagłio, é poudrio be nein faïre tourna le double, che vougłio ! » Oprié vi morchando, ôou s'olujé einguèra por cein fran é mounté guî lo chorto ; anfein ein orrivé o Pori.

Le reï qu'oyo eïto preveinyu qe lo chorto qe morchâvo touto soulo orivâvo, se tegno ôou miétan de touto so cour soubre le bolcoun de soun polai. Can-t-ôou vegué touto qî-z-ossuchiô q'éran ein broya é ein vesta touta creboda, co gnę fogué pa tro ploseï é ôou regriété soun ofaïre. Oou guissé : « T'a lo chorto dit : « N'ayez pas peur je les lance si loin que j'ai déjà tué une demi douzaine de perdreaux de l'autre côté de la mer Rouge. » Il monta encore dans la voiture moyennant cent francs de gages.

La voiture marchait toujours ; plus loin notre garçon vit un autre homme qui était à moitié penché vers la terre et qui semblait écouter quelque chose : « Qu'est-ce donc que tu écoutes ? » lui demanda-t-il. — « J'entends carder la laine au milieu de la terre » lui répondit l'autre. Pour encore cent francs il monta dans la voiture.

Après avoir dépassé Orléans il vit un autre grand gaillard qui avait les jambes écartées, les pieds sur deux petites montagnes, en face l'un de l'autre, le corps plié en deux et le derrière en l'air. Il lui dit : « Qu'est-ce que tu fais donc dans cette belle position ? » L'autre se redressa et répondit : « Tu ne vois donc pas qu'avec le vent de mon derrière je fais tourner trente-six moulins dans cette petite vallée et je pourrai bien en faire tourner le double, si je voulais ! » Après avoir marchandé il se loua pour cent francs et monta dans la voiture. Enfin on arriva à Paris.

Le roi qui avait été prévenu que la voiture qui marchait toute seule arrivait, se tenait au milieu de toute sa cour sur le balcon de son palais. Quand il vit tous ces associés qui étaient en braies et en vestes toutes percées, cela ne lui plut pas beaucoup et il regretta son engagement.

qe marcho touto soulo, q'eï vraï ; ma por gâgna mo figlio fâou câoucore de maï. Gui tôoû-z-ossuchiô n'â cû ioun qe pièchо minja cein tourta de po de filo ? » Le gorsou de lo Goritou se viré d'ôou couto de l'ome que lechâvo lo goulo dôou four, peï ôou demandé : « Tètou q'eïma tan le po, podeï cû faïre co ? » L'ome reïpoundé : « Omena. omena ! neîn minjoraï le double che fâou ! » Ein eïfé, la cein tourta de po gn'y possérein coumo de re faïre. Le reï le visâvo minja, tou-t-eïtouno ; ôou guissé : « Ein eïfé, t'a ein counpognou q'o ein brave opeqi. Oou coutoro châr o nûri. Ma n'ôouya cû ioun qe pourio béôoure cein borica de vi ? » Por lor le gorsou se tourné dôou couto de l'ome qe lechâvo no duèlo de borico : « Pouria cû faïre co ? » q'ôou guissé. — L'ome reïpoundé : « Béôoure cein borica, q'eï re ; oprié y'ôouraï einguèra se. » La cein borica gn'y possérein coumo la cein tourto gn'y oyan posso. Le reï de maï en maï eïtouno guissé : « Por le béôoure peï le minja gn'y o re o guîre, ma n'ôouya cû ioun qe foyo le na peï le vaï de Pori o Bourdéôou ôouche vite coumo lo malo-posto ? — Te, demandé le jôoune gorsou o l'ome q'oyo doua mola ôou pié, pouria cû faïre qelo courso ? — Por le sur qe lo foraï, meïmo qe ne quitoraï ma no rodo, maï ye orivoraï biein dovan. » Ein eïfé l'ome leïssé porqi lo malo-posto,

Il dit : « Tu as la voiture qui marche toute seule, c'est vrai, mais pour gagner ma fille il faut quelque chose de plus. Parmi tes associés, en as-tu un qui serait capable de manger cent tourtes de pain d'affilée ? » Le fils de Marguerite se tourna du côté de l'homme qui léchait la gueule du four et lui demanda : « Toi qui aimes tant le pain, peux-tu faire cela ? » L'homme répondit : « Amenez, amenez ! j'en mangerai le double s'il faut ! » En effet, les cent tourtes de pain y passèrent comme si de rien n'était. Le roi le regardait manger, tout étonné ; il dit : « En effet tu as un compagnon qui a un bel appétit ; il coûtera cher à nourrir, mais en aurais-tu un qui pourrait boire cent barriques de vin ? » Pour lors, le garçon se tourna du côté de l'homme qui léchait une douve de barrique : « Pourrais-tu faire cela ? » dit-il. L'autre répondit : « Boire cent barriques de vin, ce n'est rien, après j'aurai encore soif. » Les cent barriques passèrent comme les cent tourtes avaient passé. Le roi de plus en plus étonné dit : « Pour le boire et le manger, il n'y a rien à dire, mais en aurais-tu un qui ferait l'aller et le retour de Paris à Bordeaux aussi vite que la malle poste ? — Toi, demande le le jeune garçon à l'homme qui avait deux meules aux pieds, pourrais-tu faire cette course ? — Pour sûr que je la ferai et même je n'ôterai qu'une roue et encore j'arriverai bien en avance. » En

peï ôou qiré no rodo de sôoû pié é le veïqi porqi coumo che le guiâble l'einpourtesso. Oou-l-ogué biein vite tropo, peï deïposso lo malo, é ôou-l-orivé o Bourdéôou biein dovan. Coum'ôou-l-éro ein ovanso, ôou se peinsé : « Y'aï be le tein de reporqî ; y'aï se peï fan ; vâou na cossa no croûto peï béôure ein co. » Oou cossé no croûto, ma ôou gȉicu d'ein co ôou nein bugué dou, maï treï é ôou fogué che biein q'ôou s'eindurmissé o tablo. Lo malo-posto éro orivâdo peï reporqido qe l'ome durmichio toujour ; lo n'éro pu ma q'o cin lèga de Pori can le gorsou de lo Goritou, einqié, guissé o l'ome q'einteinguio corda lo lano : « Poudria cu me guire ce que faï mon ossuchio ; chôoû-l-eï dovan lo malo é ch'ôou-l-eï einguèra louein ? » L'ome eïcouté ein mouman peï reïpoundé : « Notre ossuchio rounflo gui n'ôoubarjo o Bourdéôou é lo malo n'eï ma o cin lèga de Pori. — Jomaï ôou n'orivoro, guissé le gorsou ; ma te qe jièta che biein la peïra, che te pouguia le deïvegȉia ! — Q'ei be sur o certain qe le pode, » guissé l'âoutre é ôou chôoujessé gui so pocho no peïro plato, peï ôou boglié soun eïlan é lo jité. Lo peïro possé por ein caréôou de l'ôoubarjo chante le courié s'éro eindurmi é gne tounbé soubre l'eïpanlo. Oou se deïveglié ein se fretan lôoû-z-euï é regordé l'ouro ; ôou guissé : « Saï bravomein ein retar, ma gn'y o re de porgu einqèra ; soulomein

effet, l'homme laissa partir la malle poste puis il enleva une roue de ses pieds et le voilà parti comme si le diable l'eut emporté. Il eut bien vite rattrapé puis dépassé la malle et il arriva à Bordeaux bien avant elle. Comme il était en avance il se dit : « J'ai bien le temps de repartir ; j'ai soif et faim, je vais aller casser une croûte et boire un coup. » Il cassa une croûte mais au lieu de boire un coup il en but deux, puis trois et il fit si bien qu'il s'endormit à table. La malle poste était arrivée et repartie que l'homme dormait toujours ; elle n'était plus qu'à cinq lieues de Paris quand le fils de Marguerite, inquiet, dit à l'homme qui entendait carder la laine : « Pourrais-tu me dire ce que fait mon associé, s'il est avant la malle poste et s'il est encore loin ? » L'homme écouta un moment et répondit : « Notre associé ronfle dans une auberge à Bordeaux et la malle n'est plus qu'à cinq lieues de Paris. — Jamais il n'arrivera, dit le garçon ; mais toi qui lances si bien les pierres, si tu pouvais le réveiller ! — Bien sûr que je le puis, » dit l'autre et il choisit dans sa poche une pierre plate, prit son élan et la lança. La pierre passa par un carreau de l'auberge où le coureur s'était endormi et lui tomba sur l'épaule. Il se réveilla en se frottant les yeux et regarda l'heure ; il dit : « Je suis joliment en retard, mais il n'y a encore rien de perdu, seulement il faut que j'enlève l'autre meule ». Quand la

fâou qe qire l'âoutro molo. » Can lo molo fugué qirâdo ôou porquissé che vite q'ôou l'orivé ein car d'ouro d'ovan lo malo-posto.

Le reï nein pouguio re guire é so figłio, q'éro o couto de lo chorto, rijio ein dessou. Le gorsou, q'oyo pôou d'âoutro châouso, lo tropé o bra le cor, lo meté gui so chorto peï s'ein né ovèqe touto soun mounde. Le reï ein coulèro fogué broca dôoû conoû soubre lo chorto é lôou-z-ortigłieur novan faïre peta la pessa, can l'ome qe fojio vira lôou mougłî s'opouyé soubre le dovan de lo chorto é nein lâché no télo veintâdo qe lôou conou maï lôou conougnié nein repoutèrein gui l'air, che hâou que ne soun pa einguéra retounbo por târo ; mièfe be qe soun nô guî lo głiuno.

Le reï fugué ôoublejo de bogłia so figlio ein moridaje ôou gorsou de lo Goritou é co fugué lo prumièro vièje qe lo chorto qe marcho touto soulo servissé o morida.

meule fut enlevée il partit à une allure si rapide qu'il arriva un quart d'heure en avance sur la malle poste.

Le roi en resta coi et sa fille, qui était à côté de la voiture, riait sous cape. Le garçon, qui avait peur d'autres exigences, la prit à bras le corps, la mit dans sa voiture et partit avec tous ses associés. Le roi en colère fit braquer des canons sur la voiture et les artilleurs allaient faire tonner les pièces, lorsque l'homme qui faisait tourner les moulins s'appuya sur le devant de la voiture et lâcha une telle ventée que les canons et les canonniers en sautèrent en l'air, si haut qu'ils ne sont pas encore retombés sur terre ; peut-être sont ils allés dans la lune.

Le roi fut obligé de donner sa fille en mariage au fils de Marguerite et ce fut la première fois que la voiture qui marche toute seule servit à faire un mariage.

Le Conte du Loup et du Renard (1)

Le Counte dôou Lou peï dôou Renard

Gn'y oyo gui le tein ein grouo lou peï ein vieüï renar qe restovan o couto ioun de l'âoutre gui le bouo d'ôou Corqié. Yî s'éran einteingû por faïre de meïto : le lou tropâvo lâ-z-oueïgłia, le renar la poula, peï môoû doû gogłiâreï la minjovan einseinble. Oouche se fojian pa de bîlo ; yî oyan meïmo chovo ein bouchę de boueïjo gui le bouo é oveqe le blo q'oyan mosso yî oyan eingreïsso ein peqę pouor et l'oyan soio por posso głiur ivar.

Can lo Toussein orivé yî coumeinsèrein de piôouchâ głiur boueïjo ; le renar, q'éro feïgnan coum' ein coucu, ne vougłio re faïre ; de tu z'ein tein ôou levavo lo tiêto, peï ôou credâvo : « laï vâou ! » le loû qe n'oyo re einteingu guijio : « Q'eïco doun qe t'a, meïtre renar ? » Le renar reïpounguio : « T'a doun pa einteingu ! ein me crèdo », peï ôou s'einnavo ; ôou

Le Conte du Loup et du Renard

Il y avait dans le temps un gros loup et un vieux renard qui habitaient à côté l'un de l'autre, dans le bois du Quartier (2). Ils s'étaient entendus pour vivre de compte à demi : le loup attrapait des brebis, le renard des poules et mes deux gaillards les mangeaient ensemble. Aussi ne se faisaient-ils pas de bile : ils avaient même fait un morceau d'écobuage dans le bois et avec le blé qu'ils avaient récolté, avaient engraissé un petit cochon puis l'avaient salé pour passer leur hiver.

Quand arriva la Toussaint ils commencèrent à piocher leur écobuage ; le renard, qui était fainéant comme un coucou, ne voulait rien faire ; de temps en temps il levait la tête, puis criait : « J'y vais ! » Le loup qui n'avait rien entendu disait : « Qu'est-ce que tu as, maître renard ? » Le renard répondait : « Tu n'as donc pas entendu !

(1) Plusieurs épisodes de ce conte se rapprochent d'épisodes analogues du Roman du Renard : on sait d'ailleurs que cette célèbre allégorie présente nombre de branches gauloises, il est donc naturel de les retrouver en pays gaulois. (Voir le *Roman du Renard*, mis en vers par Ch. Potvin, Maison Flammarion, 1891).

(2) Bois qui se trouve sur le tènement de la commune de Saint-Georges-la-Pouge entre la route nationale de Bourganeuf à Aubusson et le village de Théolissat.

restâvo lo meïto de lo journâdo, peï ôou revegnio ein guijan : « Ein me credâvo por na peïri, meïmomein q'ein m'o faï minja no mouleto ovèqe dôou lar, q'éro solâdo coumo le guiable ! » peï ôou nâvo se metre o nâ boucheto gui no levâdo por béôoure ein boun co. Peindein câouqe tein le meïmo coumarse countugnié cajemein toû lôou joûr. Le lou guijio : « T'â be de lo chanso de nâ toujour peïri. Che te vougłia, laï gniyo be o to plasso, putuô que de piòoucha qelo bougro de boueïjo » !

Ein jour que n'oyan re pougu tropa por minja, le lou guissé ôou renar : « q'eï le co de nâ goûta nouôtre peqi solo ! » E yî nérein o lo meïsou d'ôou lou, chaute oyan meï le peqi solo gui lo câvo. Can yî oguérein dreïbi l'eïssouèto, le renar guissé : « Devâlo, te, gui lo câvo car nouôtre morceinde ». Le lou laï né, mâ ôou ne trouvé re dôou tou ; restavo pu ein qiète bouchę gui le soloueï. Oou remounté ein coulèro, é ôou se manché prié le renar : « Bougre de gourman ! bougre de vouleur ! q'ôou se meté de credâ, q'eï eïche qe te vegnia, can te guijia qe te nova peïri ! » E ôou proufité de ce q'ôou-l-éro le pu fouor por le brejà é gne foutre câouqeï boû cô de dein soubre là rein.

Le renar einrojâvo ein deguiein é ôou se juré q'ôou yôou foyo poya ôou lou...

Dou ou treï jour oprié coum' ôou on m'appelle ». Et il s'en allait, restait absent la moitié de la journée, puis revenait en disant : « On m'avait appelé pour être parrain ; on m'a même fait manger une omelette qui était salée comme le diable ! » puis il se mettait à nez plongé dans une rigole pour boire une bonne lampée. Pendant quelques temps ce manège se répéta autant dire tous les jours. Le loup disait : « Tu as bien de la chance d'aller toujours parrain ; si tu voulais j'irais bien à ta place au lieu de piocher cette bougresse de buige (écobuage) ».

Un jour qu'ils n'avaient rien pu attraper pour manger, le loup dit au renard : « C'est le cas d'aller goûter notre petit salé ! » Et ils allèrent à la maison du loup où ils avaient mis le petit salé dans la cave. Quand ils eurent ouvert le portillon, le renard dit : « Descends dans la cave chercher notre déjeuner ». Le loup y alla, mais ne trouva rien du tout ; il ne restait pas un seul morceau dans le saloir. Il remonta en colère et il attrapa le renard : « Bougre de gourmand ! bougre de voleur ! se mit-il à crier, c'est ici que tu venais quand tu disais que tu allais pour être parrain ! » Et il profita de ce qu'il était le plus fort pour l'aplatir par terre et lui donner quelques bons coups de dents sur les reins.

Le renard rageait en dedans et il se jura qu'il le ferait payer au loup.

Deux ou trois jours après,

l-oyo einteingu Piarigłiou qe cassâvo dôou bouo, peï q'ôou l'oyo vu na minja soun moreinde, ôou né chorcha le lou por le mena proumena gui qel eindreï. Piarigłiou oyo leïsso sôou couein gui n'âbre o meïto feingu. Le renar s'opreché peï ôou guissé ôou lou : « Té ! nou van faïre no fars' o Piarigłiou ; ôou gardo tro biein sa-z-oueïgłia, te podeï pu nein tropa ; noù van gne cocha sôou couein. Te qe sé fouôr, passo ta pôouta gui lo feinto, peï qiro biein ». Le lou fogué coumo le renar yôou guijio, mà sétou qiré lôou couein gui côou mouman é l'âbre se fermé soubre la pòouta dôou lou ! Le pâoubre jangłiavo ein credan : « ôou secour ! » é ein sôoutan de coûto-d'âoutre.

Can Piarigłiou, qe revegno ein cheblan, vegué le lou, òou coupé ein pié de chagne, peï ôou couregué dessoubre ein credan : « A ! chę molâoude ! te te counteinta pa de tropa môou moûtoû, te voleï einguèra einpourta moun bouo ! ye vâou t'ein bogłia ! » É vlin ! é vlan ! lôou cô tounbovan coumo lo grièlo soubre la rein dôou lou qe nein rinchâvo la dein. O lo fi, o fouorso de sôouta, de qirogoussa, ôou fegnissé por seutre sa pôouta, ein leissan soubre plasso lo péôou maï la-z-oungłia.

Le renar qe s'éro cocho guî n'orfeuï nein rijio coum' ein bouchu.

Le pâoubre lou demouré prié de

comme il avait entendu petit Pierre casser du bois et qu'il l'avait vu partir pour aller déjeuner, il alla chercher le loup pour l'amener promener dans cet endroit. Petit Pierre avait laissé ses coins dans un arbre à moitié fendu. Le renard s'approcha puis il dit au loup : « Tiens ! nous allons faire une farce à petit Pierre : il garde trop bien ses brebis ; tu ne peux plus en attraper. Nous allons lui cacher ses coins : toi qui est fort passe tes pattes dans la fente et tire bien ! » Le loup fit comme le lui avait dit le renard, mais à ce moment ce dernier enleva les coins et l'arbre se referma sur les pattes du loup ! Le malheureux hurlait en criant : « au secours ! » et en sautant de côté et d'autre.

Quand petit Pierre, qui revenait en sifflant, aperçut le loup, il coupa un baliveau de chêne et courut sus à la bête en criant : « Ah ! chien enragé, tu ne te contentes pas d'attraper mes moutons, tu veux encore voler mon bois ! je vais t'en donner ! » Et vlin ! et vlan ! les coups tombaient comme grêle sur les reins du loup qui en grinçait des dents. A la fin, à force de sauter, de tirer, il finit par sortir ses pattes en laissant sur place la peau et les ongles.

Le renard qui s'était caché dans un houx en riait comme un bossu.

Le pauvre loup resta près de

euï joûr sein poudeï morcha ; anfein, ein moqi qe co fojio ein peqę de souleï, ôou se râlé or dôou bouo por veïre ch'ôou ne poudrio pa tropa câouc' oueïglio et ôou se coché ôou bouor de lo routo. Ein mouman oprié ôou vegué vegni doua chièbra qe treïnovan no peqito chorto. Can la fuguèrein dovan se, ôou sôouté soubre lo routo, la chièbra foguèrein ein sâou de coûto et veïqi qe de lo chorto se levé meïtre renar qe durmichio deguiein é qe le sorgo oyo deïveglio. Oou credé ôou lou : « Q'eï qe te voleï, mâlo béêqio ! t'a faï pôou o ma chièbra ». Le lou reïpoundé : « Crejio pa qe q'éro te q'era gui lo chorto. Ante doun qe te va che dobouro ? — Ye vâou faïre ein tour guin moun bouo de Peïro Gojièro por veïre che laï y o pa de poula qe minjein môou-z-oglian. — Laï gniyo be coumo te, guissé le lou ; laï tropi l'âoutre jour ein brave chę ; laï n'ôouyô beglïâoube n'âoutre, ma foudrio qe te me leïssessa mounta gui to chorto porceqe ma pôoura pâouta ne soun pa gorida deinguèra. — Te sé be tro lour, te me cossoya mo chorto qu'eï mâ d'eïteglioû — T'ein prèje, laïsso me laï metre tan soulomein mo pâouto de dovan lo pû molâoudo. — Oue ! me laï to pâouto, mâ co chero tou ! » Le loû meté so pâouto, ma coumo co le fojio boueïta, ôou guissé : « Te veseï be que pode pa sègre, laïsso me doun metre moun âoutro pâouto ! — Coumo te voudra, ma che te

huit jours sans pouvoir marcher. Enfin, un matin qu'il faisait un peu de soleil, il se traina hors du bois pour voir s'il ne pourrait pas attraper quelque brebis et il se cacha au bord de la route. Un moment après il vit venir deux chèvres qui traînaient une petite voiture. Quand elles furent devant lui il sauta sur la route ; les chèvres firent un bond de côté et voici que de la voiture se leva maître renard qui dormait dedans et que la secousse avait réveillé. Il cria au loup : « Qu'est-ce que tu veux, mauvaise bête ! tu as fait peur à mes chèvres ». Le loup répondit : « Je ne croyais pas que c'était toi qui étais dans la voiture. Où vas-tu donc si matin ? — Je vais faire un tour dans mon bois de Pierre Gagière pour voir s'il n'y a pas de poules qui mangent mes glands. — J'irais bien avec toi, dit le loup ; l'autre jour j'y pris un joli chien : il y en aurait peut-être bien un autre, mais il faudrait que tu me laisse monter dans ta voiture parce que mes pauvres pattes ne sont pas encore guéries. Tu es bien trop lourd, tu casserais ma voiture qui n'est faite que de chênevottes (tiges de chanvre). — Je t'en prie, laisse-moi mettre seulement ma patte de devant la plus malade. — Allons ! mets y ta patte, mais ce sera tout ». Le loup mit sa patte, mais comme cela le faisait boiter, il dit : « Tu vois bien que je ne peux pas suivre, laisse-moi donc mettre mon autre patte ! — Comme tu voudras,

cossa mo chorto te yôou poyora ! » Le lou laï meté soun âoutro pâouto de dovan. Ein moumein oprié ôou guissé einguèra : « O, counpèro le renar, te veseï be qe to chorto ne vôou pa cossa, laïsso me me metre ma doua-z-ôoutra pôouta de dorié. — Vole be, reïpoundé le renar, ma te sé overqi, gare o te che lo chorto casso ! » Le lou laï meté sa doua pôouta de dorié ; gn'y oyo pu ma qe so couô que treïnâvo soubre lo routo. Oou countugné : « Guijo doun, renar moun chaï, gn'y o pu ma qe mo couo qe traïno por târo é qe faî de lo pouchièro. laïsso me lo metre ôouche, lo pèso pa biein. — Te m'einbéêqia ! vieuï rouqignié, reïpoundé le renar, me lo doun, peï fou me lo pai ! »

Can le lou fugué mounto tout-t-einqié gui lo chorto, la chièbra foguèrein ein peqi-t-eïcourichou peï pototâou ! lo chorto s'ein né ein bouchî guî le fousso. Le renar se relevé ein coulèro : « A ! mâlo béêqio ! yôou t'oyo be gui qe te foya cossa mo chorto ! Vaï vite gui le bouo me chorcha n'eïchiôou ».

Le lou courgué vor le bouo, peï ôou bou d'ein moumein ôou reveingué ein pourtan no brancho grosso coumo n'âbre. Le renar guissé : « Te sé be tro beêqio, tou de meïmo ! Té, gardo ma chièbra, vâou na car ce qe fâou.. ».

Le renar ne fugué pa putouo porqi qe le lou sôouté soubre la chièbra é la minjé, peï ôou fugué planta gliur corna gui ein vevié, oprié òou se meté de creda :

mais si tu casses ma voiture tu le payeras ». Le loup posa son autre patte de devant. Un moment après il dit encore : « Oh ! compère le renard, tu vois bien que ta voiture ne risque pas de casser, laisse-moi mettre mes deux autres pattes de derrière — Je veux bien, répondit le renard, mais tu es averti ; gare à toi si la voiture casse ». Le loup y mit ses deux pattes de derrière ; il n'y avait plus que sa queue qui traînait sur la route. Il continua : « Dis donc, renard mon frère, il n'y a plus que ma queue qui traîne par terre et qui fait de la poussière, laisse-moi la mettre également, elle ne pèse pas bien. — Tu m'embêtes, vieux routinier, répondit le renard ; mets la donc, puis fiche-moi la paix ! »

Quand le loup fut monté tout entier dans la voiture, les chèvres firent un petit bout de course, puis pototaou ! la voiture s'en alla en morceaux dans le fossé. Le renard se releva en colère : « Ah ! bête maudite ! je te l'avais bien dit que tu ferais casser ma voiture ! Va vite dans le bois me chercher un essieu.

Le loup courut vers le bois, puis au bout d'un moment il revint en portant une branche grosse comme un tronc d'arbre. Le renard lui dit : « Tu es vraiment trop bête ! tiens, garde mes chèvres, je vais aller chercher ce qu'il faut ».

Le renard ne fut pas plutôt parti que le loup sauta sur les chèvres et les mangea ; puis il alla planter leurs cornes dans un vivier et il

« Counpèro le renar ! var vite ! ta chièbra se néjein ! » Le renar orivé ôou grandecheme golo : « Ante doun qe la soun, ma chièbra ? » Le lou reïpoundé : « Y'aï pa pougu la-z-einpeïcha de na minja gui côou vevié ; la se soun eintoroda : té, vei, ein ne véôou pu ma qe głiur corna ». Ma gui côou moumein le renar vegué sa bobigna touta plena de san, so panso grosso coumo ein tounéôou, é ôou counpregué qe sa chièbra oyan posso gui le veintre d'ôou lou ; ôou fogué seinblan de re, ma ôou se juré q'ôou n'ôouyo gne pai gne pochinso tan q'ôou n'ôouyo pa iû lo péôou d'ôou lou : « Q'eï be moleïrou, q'ôou guissé, qe ma chièbra se chian néjoda, ma y'aï doû peqî chobrî qe soun presqe doundeï ; nou van oreinjâ lo chorto tou de meïmo. Nou van na car n'eïchiôou gui le bouo, ma coumo côoucu poudrio possa peï prendre lo brido ye vâou te l'eïtocha ôoutour d'ôou côou : coumo co lo se perdro po ». Peï veï lôou qi porqî tou lôou doû gui le bouo : le renar fojiô le tour d'ôou-z-âbreï, lôou regordâvo de hâou-t-ein ba, tâou eîn chieïtaïre. O lo fi, ôou s'oreïté dovan ein brave bessâou biein dreï, peï ôou guissé : « veïqi nôtr' ofaïre, aïdo me o le plejâ ; peindein qe te le teindra, le couporaï, ma porfi qe te le lâcheï pa ye vâou eïtocha l'âoutre bou de lo brido oprié le bessâou ». Can co fugué biein eïtocho, le renar guissé : « Lâcho veire che te chera ossé fouor por le teneï ». Le lou

se mit à crier : « Compère le renard ! viens vite, tes chèvres se noient ! » Le renard accourut au grandissime galop : « Où donc sont-elles, mes chèvres ! Le loup répondit : « Je n'ai pas pu les empêcher d'aller paître dans ce vivier ; elles se sont enterrées ; tiens, vois, on n'aperçoit plus que leurs cornes ». Mais à ce moment le renard vit les babines du loup toutes pleines de sang, sa panse grosse comme un tonneau et il comprit que ses chèvres avaient passé dans le ventre du loup ; il fit comme s'il n'avait rien vu, mais il se jura de n'avoir ni trève ni repos tant qu'il n'aurait pas eu la peau du loup : « C'est bien malheureux, dit-il, que mes chèvres se soient noyées, mais j'ai deux petits chevreaux qui sont presque domptés ; nous allons tout de même arranger la voiture. Nous allons aller chercher un essieu dans le bois, mais comme quelqu'un pourrait passer et prendre la bride, je vais te l'attacher autour du cou, comme cela elle ne se perdra pas. Et les voici partis tous les deux dans le bois. Le renard faisait le tour des arbres, les regardait de haut en bas comme eut pu faire un scieur de long. A la fin, il s'arrêta devant un joli bouleau, bien droit, puis il dit : « Voilà mon affaire aide-moi à le ployer ; pendant que tu le tiendras je le couperai, mais pour que tu ne le lâche pas je vais attacher l'autre bout de la bride au bouleau. Quand ce fut bien attaché le renard dit : « Lâche voir si tu seras assez

laché, ôouchetouo le bessâou se redreïssé é cintreïné moun lou ein l'air. Oou se deïmenâvo, ôou cordavo, tantouô ovèqe sa pôouta de dovan, tantouô ovèqe qela de dorié. Anfein ôou chobé por faïre cossa la guida et ôou tounbé lôou catre fareï ein l'air. Peindein q'ôou se deïfojio, le renar oyo foucu soun can.

Le lou, tou-t-obroco, resté einguéra pa mâou de tein sein seûtre, é coum' ôou minjavo pâ gaïre, ôou l'èro deveinyu mâgre coum' ein cein de cłiôoû. Le renar qe le vejio pû né le car ein sèr gui so chopitélo ; ôou le trouvé couéïjo soubre ein ta de fégłia : « Q'eïco doun qe tâ, counpèro le lou » qu'ôou guissé. « Te sé begłiâou molâoude ? » — O voueï ! y'aï mâou guî la rein peï guî le veintre, ma crese qe che le veintre me faï mâou q'eï porce qe ye crève de fan ! — T'a mâou guî le veintre ! te devria minja d'ôou méôou : re de bou coumo co por qelo malôouguio. Ma miéfe qe te l'eïma pa. — O ! qe che qe l'aïme ! Ma gn'y o biein lountein qe nein n'aï pâ gouto é ne sabe pâ ante neïn poudrio trouva — É be, che te voleï vegni einbeï me, t'ein foraï minja toun aïse. — Fâou co na biein louein. — No pa, fâou vegni tan soulomein o moun togłiogui de Peïro Gojièro. Le méôou se trovo gui lo câvo d'ôou paï Jantou. Coumeinso de faïre bru, nou podein porqi de suito ».

Can yî orivèrein fojio ein brave cłiar de głiuno. Oprié ovi faï le

fort pour le tenir ». Le loup lâcha, aussitôt le bouleau se redressa et entraîna mon loup en l'air. Il se démenait ; il gigotait comme un cardeur de laine, tantôt avec les jambes de devant, tantôt avec celles de derrière. Enfin il finit par faire casser les guides et tomba les quatre fers en l'air. Pendant qu'il se dépétrait le renard avait fiché son camp.

Le loup, tout fracassé, resta assez longtemps sans sortir et comme il ne mangeait pas beaucoup il était devenu maigre comme un cent de clous. Le renard qui ne le voyait plus, alla un soir le chercher dans sa hutte ; il le trouva couché sur un tas de feuilles. « Qu'est-ce que tu as donc compère le loup, dit-il, tu es peut-être malade ? — Oh oui ! j'ai mal dans les reins, puis dans le ventre ; je crois que si le ventre me fait mal c'est parce que je crève de faim. — Tu as mal au ventre ! Tu devrais manger du miel ; rien de bon comme cela pour cette maladie. Mais peut-être ne l'aimes-tu pas ? — Oh que si que je l'aime, mais il y a bien longtemps que je n'en ai pas mangé et je ne sais pas où je pourrais en trouver. — Eh bien ! si tu veux venir avec moi je t'en ferai manger ton aise. — Faut-il aller bien loin ? — Non pas, il suffit de venir à mon taillis de Pierre Gajière ; le miel se trouve dans la cave du père Jean ; il commence à faire sombre, nous pouvons partir de suite ».

Quand ils arrivèrent il faisait un

tour de lo meïsou, trouvérein le soupirâou, peï devolèrein guî lo câvo. Laï y oyo ein ple bujoguié, maï ein ple toupi crâmié de méôou. Môoû dou gâ, surtou le lou, se metèrein de nein bofra tan qe pouguian. Ma le renar navo de tu-z-ein-tein vor le soupirâou, ôou mejurâvo che soun veintre pouguio possa. Cante ôou vegué qe le lou oyo télomein minjo qe soun veintre éro deveinyu coumo no borico, ôou possé doussomein dorié le crâmié, peï ôou gne bogłié no bouno poussado ; le crâmié tounbé soubre la rein d'ôou lou ein fojian ein bru de tou lôou guiableï. Le renar surté vite por le soupirâou, peï ôou s'oreïté por veïre ce qe nâvo se possa.

Le paï Jantou, deïveglio por le bru qu'oyo faï le crâmié ein tounban, ogłiumé soun chole, peï ôou né visa guî so câvo, é q'eï q'ôou vegué? Tou soun méôou por târo peï no grosso béêqio q'éro eingotâdo gui le soupirâou. Oou pregué no trico, peï vlin é vlan ! soubre la rein dôou lou. Le bougre de gourman n'oyo pa faï coumo le renar ; ôou n'oyo pa mejuro soun veintre, ôouche ôou ne pouguio pu seutre. O fouorso de grota, peï de ressobeï dôoû cô de bâtou, co le fogué voueïda é ôou pougué s'einsôouva, la rein o meïto cossoda.

Oou s'ein-navo tou mozoblo, ein fojian bozin-bozâou, é ôou poqichio ôouche de se chinqi tou-t-ein-breïcho. Tou dein co, ein segan no choreïroto, ôou se trouvé possa

beau clair de lune. Après avoir fait le tour de la maison, ils trouvèrent le soupirail et descendirent dans la cave. Il y avait un plein cuvier et un plein pot à crême de miel. Mes deux gaillards se mirent, surtout le loup, à en bafrer tant qu'ils pouvaient. Mais le renard allait de temps en temps vers le soupirail et il se mesurait pour voir si son ventre pouvait passer. Quand il vit que le loup avait tellement mangé que son ventre en était devenu comme une barrique, il passa doucement derrière le pot à crême et lui donna une bonne poussée. Le crêmier tomba sur les reins du loup en faisant un bruit de tous les diables. Le renard sortit vite par le soupirail, puis s'arrêta pour voir ce qui allait se passer.

Le père Jean, réveillé par le bruit qu'avait fait le pot à crême en tombant, alluma sa lampe à huile (son chalet) puis il alla regarder dans sa cave et que vit-il ? Tout son miel par terre et une grosse bête qui était engagée dans le soupirail. Il prit une trique puis vlin et vlan ! sur les reins du loup. Le bougre de gourmand n'avait pas fait comme le renard : il n'avait pas mesuré son ventre, aussi ne pouvait-il pas sortir. A force de gratter et de recevoir des coups de bâton cela le fit se vider et il put se sauver, les reins à moitié cassés.

Il s'en allait tout éclopé en faisant bozin bozaou ; et il souffrait également de se sentir tout englué de miel. Tout à coup en suivant un

o couto d'ein riôou ante la feinna lovovan lo bujâdo. Oou se preché doussomein peî ôou guissé : « Brova feinna, saï tou-t-einbreïcho, voû ne voudria pa me lovâ ein peqę ? — Chieï be ! chieï be ! counpèro lo lou, noû van te lova ; devâlo guî lo peïchoyo ». Le lou laï fugué pa putouo qe la feinna tounbèrein soubre se o cô de mogłiôou, la gn'y ein bogłièrein tan qe la pouguèrein. Oou-l-ogué bien de la pena por se sôouvâ.

Le renar, q'oyo tou vu, morounâvo : « T'a be lo vito guro, sâlo béêqio ! Q'eï o recoumeinsa ! »

O câouque tein de co, le renar tourné veïre le lou. « O ! counpéro le renar, qe gne guissé le lou, le guiable chio de toun méôou ! ôou me fogué biein bâtre, peï qela cheïqiva feinna m'ochobérein. Vole pu te sègre, te me foya peri ! » — Le renar gne reïpoundé : « Te sé ma no foucudo béêqio, peï ein grouô gourman ; che t'oguessa faï coumo me, che t'oguessa mejuro toun veintre touto co te cheyo po orivo. Ma por te deïdoumoja noû van nâ o lo païcho, can co foro neuï, che t'eïma lôou peïssoû. — Y'aïme be biein lôou peïssoû, ma coumo veuï cû lôou tropa, ôouro qe touta la levoda soun joloda jusq' o la pû peqęta béâgłia ? — T'eïtouna pa ; var ovèqe me, te veïra ». Can le souleï fugué tracoungu dorié le bouô, veïqi môou doû gogłiâreï porqi dôou couto de l'eïtan de Veinteno. Lo głiuno royavo coum' ein souleï

petit chemin il se trouva passer à côté d'une pêcherie où les femmes lavaient la lessive. Il s'approcha doucement, puis il dit : « Braves femmes, je suis tout embarbouillé de miel, ne voudriez-vous pas me laver un peu ? — Si bien ! si bien ! compère le loup, nous allons te laver ; descends dans la pêcherie ». A peine le loup y fut-il, que les femmes tombèrent sur lui à coup de battoir ; elles lui en donnèrent tant qu'elles purent. Il eut bien de la peine à s'en tirer.

Le renard, qui avait tout vu, maugréait : « Tu as bien la vie chevillée dans le corps, sale bête ! C'est à recommencer ».

Quelque temps après, le renard retourna voir le loup : « Oh ! compère le renard, lui dit le loup, le diable soit de ton miel ! il me fit bien battre, et ces méchantes femmes m'achevèrent. Je ne veux plus te suivre, tu me ferais périr ! » Le renard lui répondit : « Tu n'es qu'une fichue bête et un gros gourmand ; si tu avais fait comme moi, si tu avais mesuré ton ventre, tout cela ne te serait pas arrivé. Mais pour te dédommager, nous allons aller à la pêche quand il fera nuit, si tu aimes les poissons. — J'aime bien les poissons, mais comment veux-tu les prendre maintenant que toutes les rigoles sont gelées jusqu'aux plus petites ouvertures latérales. — Ne t'inquiètes pas. Viens avec moi, tu verras. Quand le soleil eut disparu derrière le bois, voici mes deux gaillards

can laï orivèrein. Le renar se preché d'ôoû bouor de l'eïtan peï ôou guissé ôou lou : « Var te metre eïche ; te va leïssa treinpa to couo guî l'aïgo, peï te va veïre coumo tou loû peïssoû van vegni s'eïtocha oprié. » Le lou fogué coumo le renar guijio ; peindein côou tein l'âoutre né se coueïja ein roun gui ein tâ de rounzeï, o l'obri de lo biso. De te-z-ein tein le lou, q'éro jolo de freï, credavo : « Eïco pa dobouor tein de seutre ! ye crese qe gn'y o pa mâou de peïssoû de preï porceqe co me poreï biein lour. » Le renar navo veïre che l'aïgo éro prou jolâdo, peï ôou guijio : « Otein einguéra ein moumein, nein gn'y o pa ossé por noû doû. »

O lo fi de lo fi le jour orivé ; lôou chî qe surqian de sou lôou chopâoû, coumeinsovan de jopa. Le renar vegué qe l'aïgo éro biein jolâda ôou se meté de jopa coumo can ôou sé no gliébre peï ôou guissé ôou lou : « Sôouvan nou ! veïqi lôou chî q'orivein ! » Ma le lou ne pouguio pu boûja ; ôou l'éro preï por lo couô. Portan, can-t-ôou vegué oriva le mounde dôou violâje ovèqe de la fourcha, dooû bâtoû, dôoû bigouô, ôou boglié no télo grotâdo qe so couô nein cossé é qe nein resté lo meïto guî lo gliasso. Can-t-ôou l'ogué rotropo le renar ôou gne guissé : « Te preteinguia qe iéro gourman

partis du côté de l'étang de Ventenat (1). La lune brillait comme un soleil quand ils arrivèrent. Le renard s'approcha du bord de l'étang, puis il dit au loup : « Viens te mettre là ; tu vas laisser tremper ta queue dans l'eau, puis tu vas voir comme les poissons vont venir s'attacher après. » Le loup fit comme le renard le lui disait ; pendant ce temps l'autre alla se coucher en rond dans un tas de ronces, à l'abri de la bise. De temps en temps le loup qui était transi de froid criait : « N'est-il pas bientôt temps de sortir ! Je crois qu'il n'y a pas mal de poissons de pris car cela me paraît bien lourd. » Le renard allait voir si l'eau était assez gelée, puis il disait : « Attends encore un moment, il n'y en a pas assez pour nous deux ».

A la fin, le jour arriva ; les chiens qui sortaient de sous les appentis, commençaient à aboyer. Le renard vit que l'eau était bien gelée, il se mit à japper comme quand il poursuit un lièvre, puis il dit au loup : « Sauvons-nous, voilà les chiens qui arrivent ! » Mais le loup ne pouvait pas bouger, il était pris par la queue. Pourtant, quand il vit arriver les gens du village avec des fourches, des bâtons, des hoyaux, il donna une telle secousse que sa queue en cassa et qu'il en resta la moitié dans la glace. Quand il eut attrapé le renard, il

(1) Près de Saint-Sulpice-les-Champs. Cet étang est actuellement asséché et converti en prairie.

mâ te yôou sé be ôoutan qe me. Che te m'oguessa leïsso seûtre pû touô nou-z-ôouyan minjo dôoû peïssoû. Fougłio qe gn'y n'oguesso biein por me faïre cossa mo couo. Maï coumo qe vâou faïre ôouro qe n'aï pu qe no meïchanto couèto, por torna gui mo fomigłio ! se foutran de me. » Le renar gne guissé : « N'oya pa pôou, ye te n'oreinjoraï n'âoutro. Nan veïre d'ôou couto d'ôou gran vevié che gn'ôouyo pa câouc'oueïgłio o tropa. » Justomein lo maï Mioun laï gordâvo sa-z-oueïgłia, tou-t-ein fiolan so couligno é ein se chôoufan tra ein jonebrié. Le lou peï le renar fojian le tour dôou bouo por iêtre pu prié de la-z-oueïgłia, ma le lou vougué leva la tiêto ; lo maï Mioun vegué sa-z-ouregłia, é lo credé o so chęno : «Ê ! Neïréto ! saro notra-z-oueïgłia, mo chęno, veïqi le lou ! »

Lo Neïréto, lo couo eintre sa chanba, rosseinblé la-z-oueïgłia, peï co se sôouvé tou, ôou golo, dôou couto dôou violâje, meïmomein qe lo Mioun n'ein perdé so couligno. Le lou vougłio coureï oprié, ma le renar l'oreïté : « Ante qe te voleï coureï, grouo morsâou-plâou ! te va noû faïre metre tou lôou chî dôou violâje oprié noû ! Nan putouo nou chôoufa ; la-z-oueïgłia reveindran begłiâou be. » Se prechèrein d'ôou fé ; le renar laï jité plujieur brossoda de jorgâoû peï de gignié ; ôou fogué ein veritable trâfoujâou. Tou d'ein co, ôou vegué lo couligno

lui dit : « Tu prétendais que j'étais gourmand, mais tu l'es bien autant que moi. Si tu m'avais laissé sortir plus tôt nous aurions mangé des poissons. Il fallait qu'il y en eut beaucoup pour me faire casser la queue. Mais comment vais-je faire maintenant que je n'ai plus qu'un méchant bout de fouet pour retourner dans ma famille ! ils se ficheront de moi. » Le renard lui dit : « N'aies pas peur, je t'en arrangerai une autre. Allons voir du côté du grand vivier s'il n'y aurait pas quelque brebis à attraper. » Justement la mère Miette y gardait ses brebis tout en filant sa quenouille et en se chauffant derrière un génevrier. Le loup et le renard faisaient le tour du bois pour être plus près des brebis, mais le loup voulut lever la tête, la mère Miette vit ses oreilles et elle cria à sa chienne : « Eh ! Noirette ! rassemble nos brebis, ma chienne ! voici le loup ! »

Noirette, la queue entre les jambes, rassembla les brebis, puis tout se sauva au galop du côté du village ; la mère Miette en perdit même sa quenouille. Le loup voulait les poursuivre, mais le renard l'arrêta : « Où veux-tu aller, gros lourdaud, tu vas faire mettre tous les chiens du village à nos trousses ! Allons plutôt nous chauffer ; les brebis reviendront peut-être. » Ils s'approchèrent du feu ; le renard jeta dessus plusieurs brassées d'ajoncs et de genêts ; il fit un véritable feu de joie. Tout à coup il vit la quenouille de

de lo maï Mioun : « Té, counpéro le lou, q'ôou guissé, veïqi por oreinja to couo ; ye vâou t'eïtocha de lo chibre, co se couneïtro pa. » E ôou gn'y eïtoché no grosso pougnâdo de brin peï ôou gne guissé : « T'a be de granda chanba ma te pâri môou doû chobri qe te trachemora pa le fé. — Olé ! q'eï pârio », reïpoundé le lou, peï ôou pregué soun lan por sôouta ; ma veïqi qe lo chibre tounbé guî le fé é le meté gui lo bouro dôou lou. Lo pâouro béêqio se sôouvé ein eïjangłian ; tan maï q'ôou courio, tan maï qe le fé pregno é ôou credâvo, ôou gnognôoudâvo ! peindein lountein ein l'einteindé d'ôou couto dôou bouo dôou Fâouloun, maï jomaï pu ôou saï y eï reveinyu.

la mère Miette : « Tiens, compère le loup, dit-il, voici pour arranger ta queue, je vais t'attacher du chanvre ça ne se connaîtra pas. » Et il lui attacha une grosse poignée de chanvre puis il lui dit : « Tu as bien de grandes jambes mais je te parie mes deux chevreaux que tu ne sauteras pas par dessus le feu. — Allez ! c'est parié », répondit le loup, et il prit son élan pour sauter ; mais voilà que le chanvre tomba dans le feu et le mit dans le poil du loup. La pauvre bête se sauva en râlant de douleur ; plus il courait et plus le feu s'étendait ; il criait, il hurlait ! pendant longtemps on l'entendit du côté du bois du Faulon, mais jamais plus il n'a reparu dans la région.

L'Histoire de l'Homme qui écoutait trop sa Femme

L'istuèro de l'ome q'eïcoutâvo tro so feinno

O Sein-t-Ovi, gn'y oyo n'ome q'ein pelâvo Piâre Lobuso ; ôou-l-oyo doua vocha, ma pa béâouco de fe por la nûri. So feinno gne guissé : « Te foya be biein de na chota ein peqę de fe por la vocha. — T'eïcoute toujour feinno, q'ôou reïpoundê, laï vâou ». Oou s'ein vaï, châto soun fe ; ein revegni, trovo doua głiugłia gui le chomi. Oou la mâsso, peï la pico gui le fe. Orivo o meïsou, oôu se me de la chorcha, ma charcho chorchora cû, ôou ne pouguio pu la trouva. So feinno gne guissé : « Ma, paoubre ome, q'eï qe vou chorcha ? — Q'eï douâ głiugłia qe y'aï trouvoda ein chomi é qe y'aï mesa guî le fe. — Moun Guiôou ! q'ôoû séê doun béêqio, pâoubre ome ! Fougłio la metre oprié lo boutougnièro de vouôtro blouso ». O câouqe tein de co, ôou né car no regłio cha le moreïchâou, ma ôou se guissé : « Foraï pa coumo l'âoutre co, y'eïcoutoraï mo feinno » é ôou piqé lo regłio gui so boutougnièro. Can-t-ôou-l-orivé châ se, so blouso éro tout'eïssein-gudo. So feinno gne guissé : « Q'ôou séê bourno ! fougłio lo metre

L'histoire de l'homme qui écoutait trop sa femme

Il y avait à Saint-Avit un homme qu'on appelait Pierre Labuse ; il avait deux vaches et pas beaucoup de foin pour les nourrir ; sa femme lui dit : « Tu ferais bien d'acheter un peu de foin pour les vaches. — Je t'écoutes toujours, femme, répondit-il, j'y vais ». — Il s'en va, achète le foin ; en revenant il trouve sur le chemin deux aiguilles. Il les ramasse et les pique dans le foin. Arrivé à la maison il se met à les chercher, mais cherche, chercheras-tu, il ne pouvait pas les trouver. Sa femme lui dit : « Mais pauvre homme qu'est-ce que vous cherchez ? — C'est deux aiguilles que j'ai trouvées en chemin et que j'ai mises dans le foin. — Mon Dieu ! pauvre homme, que vous êtes donc bête ! il fallait les mettre à la boutonnière de votre blouse. » A quelque temps de là, il alla chercher une règle d'araire chez le maréchal-ferrant, mais il se dit : « Je ne ferai pas comme l'autre fois, j'écouterai ma femme » et il piqua la règle dans sa boutonnière. Quand il arriva chez lui sa blouse était toute déchirée.

soubre vouôtre eïpanlo ! — Te fâcha pa, feinno, q'ôou reïpoundé, yôou foraï n'âoutro vièje.

Câouqe tein oprié, ôou s'ein né o lo feïro dôou Bessou. So feinno gn'oyo guî : « Nou-z-an besouein d'ein bujoguié, foudro nein pourta ioun. » Piâre Lobuso vaï o lo feïro, châto ein brâve bujoguié, le me soubre soun eïpanlo é ein le tenan por le couqé, revé o Sein-t-Ovi. Ma vou peinsa be qe q'éro pa eïso de tegni le bolan é veïqi q'o lo couoto de Bosco, ôou buto countre no peïro, se fouaïto por târo, é casso le bujoguié. Can-t-ôou-l-orivé o meïsou, ôou n'oyo pu ma qe le couqé gui so mo. So feinno gne guissé : « Mâ pâour'ome, voû choba de devegni eïnoussein ! Q'éro o voû de preindre ein głinsôou, de metre le bujoguié deguiein, de głia le głinsôou dessoubre por lôou catre boû ; vou-z-ôouya posso oprié no parcho sou lôou noû ; nouôtre veję Codé Cruchou, q'éro justomein o lo feïro, vou-z-ôouyo eïdo o le pourta, é de meïmo co vou fuguesso eïto pu coumode, maï vou l'ôouya pa cosso. — N'âoutre vièje, t'eïcoutoraï, oya pa pôou, guissé le brâve Piâre Lobuso, foraï coumo te guiséï ! »

Euï jour oprié ôou vaï o lo feïro de Chonorogłia, châto no brâvo peqito brèto : « Qeto veï, q'ôou guissé, sâbe coumo fâou faïre. » E mojina vou q'ôou pre ein głinsôou, le passo sou lo veintre de lo vâcho, nouo lôou catre bou, pass'ein boulein dessou peï einbeï soun

Sa femme lui dit : « Que vous êtes borné, il fallait la mettre sur votre épaule ! — Femme, ne te fâches pas, répondit-il, je ferai comme cela la prochaine fois.

Quelque temps après, il alla à la foire d'Aubusson. Sa femme lui avait dit : « Nous avons besoin d'un cuvier ; il faudra en porter un. Pierre Labuse va à la foire, achète un beau cuvier, le met sur son épaule et en le tenant par le robinet, revient à Saint-Avit. Mais vous pensez bien que ce n'était pas commode de garder l'équilibre et voilà qu'à la côte de Boscot il butte contre une pierre, se flanque par terre et casse le cuvier. Quand il arriva chez lui il n'avait plus que le robinet dans sa main. Sa femme lui dit : « Mais, pauvre homme, vous devenez de plus en plus idiot ! Vous auriez dû prendre un drap de lit, mettre le cuvier dedans, nouer le drap dessus par les quatre bouts ; vous auriez passé ensuite une perche sous les nœuds, notre voisin Cadet Cruchon, qui était justement à la foire, vous aurait aidé à le porter, et de cette façon cela vous eut été plus commode et vous ne l'auriez pas cassé. — Une autre fois je t'écouterai, n'aies pas peur, dit le brave Pierre Labuse, je ferai comme tu dis ».

Huit jours après il va à la foire de Chénérailles, achète une jolie petite vache bretonne : « Cette fois, dit-il, je sais bien comment faire. » Et imaginez-vous qu'il prend un drap

veję Codé Cruchou, q'ôou-l-oyo omeno tou-t-exprié ovèqe se, veïqi qe se metein de pourta qelo vâcho. L'éro pas biein bèlo, ma lourdo can meïmo é yî éran guechî can yî orivèrein biein tar o Sein-t-Ovi. E guî lo chorièro lo vâcho qe s'einnuyavo se meté de broma, veingué ein tôouréôou qe vougué lo covola, nouotreï dou fofiâoû lo leïssèrein tounba é lo se cossé no chanbo : « Q'eï qe t'a faï einguèra ! credé so feinno can lo vegué co. Ein o be rosou de guire qe la busa n'an pa d'eïme ; cïco pa moleïrou d'ovi n'ome de meïmo ! qelo vach'eï pergudo, l'eï ma bouno ôouro por le bouchié ! — Mâ pâouro feinno, guissé l'âoutre, q'eïco q'ôoû-z-a doun o vou-z-eïssopina countre me ? Fase toujour coumo vou me guisé, maï vou ne séê jomaï counteinto ! — Ê, bougre de toboso, fouglio preindre no cordo, l'eïtocha oprié la bona de vouôtro vâcho ; lo vou-z-oguesso segu, é ôouro noû n'ein cheyan pa de no grosso pardo ! »

Le meï d'oprié, Piâre Lobuso éro o lo feïro de Sein-Sôoupise ; ôou passo dovan châ le paï Peyro : ôou se guî : « Té ! y'aï besouein d'ein tupi por lo neuï, vâou nein chota ioun. Ooû nein pre ein brav'ovèqe de la flour gui le foun. « Q'eï mo bourjouèso qe chero counteinto, lo s'omusoro touto lo neuï o la-z-orousa ! q'ôou guissé, mâ o qete prepâou, fâou pa qe y'ôoublede ce qe lo m'o

de lit, le passe sous le ventre de la vache, noue les quatre bouts, passe un chevron dessous et avec son voisin Cadet Cruchon, qu'il avait amené tout exprès, voici qu'ils se mettent à porter cette vache. Elle n'était pas très grande, mais elle était tout de même lourde et ils étaient à bout de souffle lorsqu'ils arrivèrent bien tard à Saint-Avit. Et dans le chemin à chars la vache qui s'ennuyait se mit à beugler ; arriva un taureau qui voulut la saillir, nos deux imbéciles la laissèrent tomber et elle se cassa une jambe : « Qu'est-ce que tu as encore fait ! cria sa femme, quand elle vit cela, on a bien raison de dire que les buses sont sans intelligence ! n'est-ce pas malheureux d'avoir un mari comme cela ! Cette vache est perdue, elle n'est plus bonne que pour la boucherie. - Mais, pauvre femme, dit l'autre, qu'est-ce que vous avez à vous congestionner de colère contre moi ; je fais toujours comme vous me dites de faire et vous n'êtes jamais contente ! — Eh ! bougre d'idiot, il fallait prendre une corde, l'attacher aux cornes de votre vache ; elle vous eut suivi et, maintenant nous n'en serions pas à avoir à supporter une grosse perte ! »

Le mois d'après, Pierre Labuse était à la foire de Saint-Sulpice ; il passe devant chez le père Peyrot, il se dit : « Tiens ! j'ai besoin d'un vase de nuit, je vais en acheter un. » Il en prend un beau avec des fleurs dans le fond. C'est ma bour-

recoumando le jour qe cossi lo chanbo de lo vâcho. Qete co, co morchoro mieï : le metraï pa gui ein gl̄insôou, gn'y otochorai no cordo oprié so bâno, peï ôou me segro be biein. » E ôou possé no ficèlo gui l'anserou, peï ôou reveingué o Sein-t-Ovi ein le treïnan dorié se. Ein possan ôou Bessâoû le pâoubre toupi fojio toco-toc soubre la peïra ; ein orivan cha Coutou ôou-l-éro tou-t-eïbrecho ; ein pâou pu louein restâvo ma l'anserou oprié lo ficèlo. « Qeto vièje, guissé so feinno, qeï chobo d'ochoba ! Te sé bou o re ma q'o faïre de la suqisa. Vâou m'ôoucupa dôoû-z-ofaïreï ; te, te restora o lo meïsou. Faï oteinchiôou qete ser de metre le levan, peï de bogl̄ia minja o lo cagno. — Ma por touto co ante qe fâou na ? — T'a lo foun o coûto ; l'eï pa faïto soulomein por faïre béôoure lôou-z-âneï ! » Peï lo veïqi porqido. Nouôtre brâve Piare Lobuso se gui : « Otein, vâou dobouor faïre le levan. » Qe faï nouòtre deïgourgui ? Oo pre ein so de forino, le pouorto o lo foun, le vouaïdo deguiein, peï remudo l'aïgo einbeï no parcho. « Guiâble, q'ôou guissé, ôou bou de n'ouro, y'aï béâou remuda co ne vôou pa leva ; pusqe q'eï de meïmo, fâou pa qe qelo forino chiayo pergudo, vâou faïre béôoure co o lo câgno. Oou pèlo lo troyo : « Gueri, gueri ! peqito, téa ! téa ! » Lo troyo veingué ma ne voug̃lio

geoise qui sera contente ! dit-il, elle s'amusera toute la nuit à les arroser. Et à ce propos il ne faut pas que j'oublie ce qu'elle m'a recommandé le jour où je cassai la jambe de la vache : cette fois ça marchera mieux. Je ne le mettrai pas dans un drap de lit, je lui attacherai une corde à la corne et il me suivra bien. » Et il passa une ficelle dans l'anse et revint à Saint-Avit en le traînant derrière lui. En passant aux Bouleaux le malheureux vase faisait toco-toc sur les pierres ; en arrivant à la maison de Coton il était tout ébréché ; un peu plus loin il ne restait que l'anse après la ficelle. « Cette fois, dit sa femme, c'est la fin des fins ! tu n'es bon à rien qu'à faire des sottises ; je vais m'occuper des affaires, toi tu resteras à la maison. Fais attention ce soir de préparer le levain et de donner à manger à la truie. — Mais pour tout cela où faut-il aller ? — Tu as la fontaine à côté, elle n'est pas faite seulement pour faire boire les ânes ! » Et la voilà partie. Notre brave Pierre Labuse se dit : « Attends, je vais d'abord préparer le levain ». Et que fait notre dégourdi ? il prend un sac de farine, le porte à la fontaine, le vide dedans puis remue l'eau avec une perche : « Diable ! dit-il, au bout d'une heure, j'ai beau remuer, le levain ne se prend pas ; puisqu'il en est ainsi il ne faut pas que cette farine soit perdue, je vais faire boire cela à la truie. Il appelle la truie : « Gueri ! gueri ! petite, tèa ! téa ! » La truie vint mais ne voulait pas

pa devola gui lo foun. « Foucudo béêqio, guissé Lobuso, te sabeï doun pa ce q'eï bou ! » E ôou lo pre o bra le cor é lo fouro lo tiêto la prumièro gui lo foun ; lo troyo chîlâvo, se deïboqio ; lo fojio repouta de la cliancoda d'aïgo, ma sétou tegno bou : ôou boré lo pouorto, peï ôou guissé : « Béôou, mo viègłio, béôou le dessoubre, maï le foun, co te foro dôou be. » Can so feinno fugué reveinyudo, lo lèvo l'archo : pa de levan ! vaï ôou teï dôoû pouoreï, pa de troyo. « Ante eï lo troyo ? qe lo demando. — O l'eï biein ein trin de béôoure gui lo foun ! » Lo laï vaï, trovo lo câgno nejâdo. « Qete co, q'eï tro fouor, qe lo guissé ; pode pu demoura einbeï n'einbechele coumo vou ! Por le sur vou me rueïnoya, maï me randria fâdo. M'ein torne qete ser châ moun paï ! » E lo ne vougué pa nein revegni, maï se seporèrein.

Deinpeuï le pâoure Piare Lobuso gui ôoû gorsoû qe van se morida : « Surtou môou-z-omî, cresé me : n'eicouteï pa vouôtro feinno ; tan maï vou foreï ce qe lo vou gui de faïre, tan maï lo se foutro ein coulèro oprié voû. Q'eï tou le countraglie de ce qe lo gui qe fâou faïre, é che lo vou preseinto lo tiêto prené lo toujour por le cuôou ! Ein fojian de meïmo lo chero jomaï fâchâdo ! »

descendre dans la fontaine. « Fichue bête, dit Pierre Labuse, tu ne sais donc pas reconnaître ce qui est bon ? » Il la prend à bras le corps et la fourre la tête la première dans la fontaine ; la truie poussait des cris perçants, se débattait, faisait jaillir l'eau en éclaboussures, mais lui tenait bon, il ferma la porte puis il dit : « Bois, ma vieille, bois le dessus et le fond ; cela te fera du bien. » Quand sa femme fut de retour elle souleva le couvercle de la huche, pas de levain ; elle va à l'étable des porcs, pas de truie : « Où est la truie ? demanda-t-elle. — Oh ! elle est en train de bien boire dans la fontaine. » Elle y va, trouve la truie noyée : « Cette fois c'est trop fort, dit-elle, je ne peux plus rester avec un imbécile comme vous ; certainement vous me ruineriez et me rendriez folle. Je retourne ce soir chez mon père ! » Et elle ne voulut plus en revenir et ils se séparèrent.

Depuis ce pauvre Pierre Labuse dit aux jeunes garçons qui sont sur le point de se marier : « Surtout mes amis, croyez-moi, n'écoutez pas votre femme ; plus vous ferez ce qu'elle vous dit de faire, plus elle se mettra en colère contre vous ; c'est tout le contraire de ce qu'elle vous dit qu'il faut faire, et si elle vous présente la tête, prenez-là toujours par… le côté opposé. En procédant ainsi, elle ne se fâchera jamais ! »

Le Petit Pierrillon

Le peqi Piarigliou

Guî le tein gn'y oyo o Chorbougnié, (q'éro ein gran bour guî qete moumein), ein pâoubre ome peï no pâoubro feinno q'oyan biein dôou mâou o viôoure. Yî oyan ma no touto peqito meïsou soubre le bouor dôou bouo é doua pôoubra vocha, biein mogra, que fojian païtre guî la rebièra peï guî la bruja é qe yî servichian o loboura câouqeï bouchî de boueïjo q'oyan faï brûla guî lôou chan coumun. Yî oyan iu plujieur gorsou, ma yî éran toû peri o lo guiâro ; yî demourovan pu ma qe toû doû einbeï głiur peqi dorgnié, le peqi gniolou, coumo guijian, é qe se pelavo Piarigłiou. Côoudòqi éro resto che peqę, che peqę q'ôou n'éro pa pu gran qe le grouô de.

So pâoubro maï pûrâvo biein souein ein le visan, é lo guijio : « Moun Guiôou ! eïco biein poucheble qe moun peqi Piarigłiou chiayo demouro che peqi, teingui qe sôoû fra ïèran che béâoû peï che fouoreï ! Q'eiqe te deveindria moun pâoubre anfan, che noû vegnian o mûri me peï toun paï ! »

Piarigłiou reïpounguio : « Mo maï Janetou, pourteï pa peno de me. Saï pa biein béâou, q'eï vraï,

Le petit Pierrillon

Dans le temps il y avait à Charbonnier, (qui était alors un grand bourg), un pauvre homme et une pauvre femme qui avaient bien du mal à assurer leur existence. Ils n'avaient qu'une toute petite maison sur le bord de la route et deux malheureuses vaches, bien maigres, qu'ils faisaient paître dans les pacages et les bruyères et qui leur servaient à labourer quelques parcelles d'écobuage qu'ils avaient fait brûler dans les champs communs. Ils avaient eu plusieurs fils, mais ceux-ci avaient tous été tués à la guerre, ils restaient seuls tous les deux avec leur dernier venu, le petit « gniolou » comme ils disaient et qui s'appelait Pierrillon. Celui-ci était resté si petit, si petit, qu'il n'était pas plus grand que le pouce.

Sa pauvre mère pleurait bien souvent en le regardant et elle disait : « Mon Dieu! est-il possible que mon petit Pierrillon doive rester si petit, alors que ses frères étaient si grands et si forts ! Que deviendrais-tu, mon pauvre enfant, si j'allais mourir ainsi que ton père ! »

Pierrillon répondait : « Ma mère Jeanneton, n'ayez pas souci de moi. Je ne suis pas très grand,

ma me qiroraï be d'ofaïre tou porié ; peï voû ne séê pa biein vieuï, voû maï moun paï é voû ne voléê pa mûri einguèra. »

Por le fète, o par lo tagłio peï lo fouorso, gne oyo re o guire countre se, òou-l-éro oleste coum'ein choteïcurôou é fi coum'ein renar.

Lo nado dôou gran-t-ivar qe lo taro resté che lountein sou lo nèjo é que fogué che freï qe lòou-z-orfeuï maï lôou jignié nein jolèrein, gn'y ogué iuno de la doua vocha qe perissé ein fojian le vedéôou. Lo maï Jonetou se desoulavo : « Pâoubro de me ! qe lo purâvo, n'ôouraï pû de leïte por metre gui lo soupo de moun peqe nou n'ôouran pû de qiète bûr ! E coumo qe nou foran por loboura nouôtro boueïjo, ôouro qe nou n'ôouran pû ma qe no vâcho ? maï mièfe por qî gran freï nou van toû peri. Nou soun che pâoubreï qe deyu ne vôou nou bogłia câou qe chio o creïgui, gne leïte, gne viando, gne po ! » Piarigłiou, q'ôouvichio co, reïpoundé : « Te tourmeinta pa, maï Jonetou, nou-z-òouran tou ce qe nou fòoudro por possa notre eïvar. »

Le leindemo moqi òou né châ głiur vejeno lo grosso Moriâno qe veinguio dôou leïte maï dôou bûr ; òou se coché dorié lôou tupî ; òou-l-éro che peqi qe deyu ne pouguio le veïre. N'ome veingué por chota dôou leïte, Piarigłiou se meté de creda : « Preneê pa côou leïte, ôou n'eï pa bou, ôou l'eï d'orseï ! »

c'est vrai, mais je me tirerai bien d'affaire malgré cela, puis vous n'êtes pas très âgés, vous ni mon père et vous n'allez pas mourir de sitôt.

Au fait, à part la taille et la force, on n'avait rien à lui reprocher ; il était leste comme un écureuil et fin comme un renard.

L'année du grand hiver, où la terre resta si longtemps couverte de neige et où il fit si froid que les houx et les genêts en gelèrent, il y eut une des deux vaches qui périt en mettant bas. La mère Jeanneton se désolait : « Pauvre de moi ! disait-elle en pleurant, je n'aurai plus de lait à mettre dans la soupe de mon petit, nous n'aurons même plus de beurre ! Et comment ferons-nous pour labourer notre terre d'écobuage, maintenant que nous n'aurons plus qu'une vache ? mais il est probable que par ces grands froids, nous allons tous périr. Nous sommes si pauvres que personne ne veut nous donner quoi que ce soit à crédit, ni lait, ni viande, ni pain ! » Pierrillon, qui entendait cela, répondit : « Ne te tourmentes pas mère Jeanneton nous aurons tout ce qu'il nous faudra pour passer notre hiver ».

Le lendemain matin, il alla chez leur voisine la grosse Marianne qui vendait du lait et du beurre ; il se cacha derrière les pots, il était si petit que personne ne pouvait le voir. Un homme vint pour acheter du lait, Pierrillon se mit à crier : « Ne prenez pas ce lait, il

L'ome s'ein né sein re chota. Oprié veingué no feinno, le peqi repregué : « Le leïte ne vâou re, lo Moriâno l'o eïcrâmo ! » Lo feinno, s'ein né coumo l'ome.

Can lo fugué porqido, lo Moriâno se meté de chorcha de toû lôou coûta ein guijan : « Q'eï pa poucheble, co déôou iêtre côou peqi gueuï de Piarigłiou qe me jouo côou sâle tour. Che te trape, peqi bougre, te foraï minja por moun cho, coumo no souri ! » Ma ôou s'éro cocho gui le pissoro de lo bochio, lo ne pougué pa le trouva.

Veingué einqèra n'âoutro feinno, Piarigłiou credé : « Torna cha vou, le leïte ne vâou re, lo Moriâno laï y o meï de l'aïgo. » E lo porquissé sein re chota. Can l'ogué posso lo pouorto, lo Moriâno se meté de pura. « Ma peqi brigan, peqi meinteur, qe lo guissé, te voleï doun me faïre chorcha moun po; che te countugna, deyu pu saï veindro. — Ê be! guissé Piarigłiou, fourgnessé dôou leïte peï dôou bûr o creïgui o mo maï é ne guirai re pu, é vou-z-oreïpounde qe can noû-z-ôouran faï fourcuno noû voû poyoran. — Peqi brigan, qe lo repregué, te nein sé be copable de faïre fourcuno. Ein oteindein, te proumete de faïre coumo te guiseï ; saï be ôoublejâdo ! » E lo maï Jonetou ogué soun leïte maï soun bûr o creïgui.

Le leindemo ôou né châ le

n'est pas bon, il est d'hier soir. » L'homme s'en alla sans rien acheter. Ensuite vint une femme, le petit reprit : « Le lait ne vaut rien Marianne l'a écrêmé. » La femme s'en alla comme l'homme.

Lorsqu'elle fut partie, Marianne se mit à chercher de tous les côtés en disant : « Ce n'est pas possible, cela doit être ce petit gueux de Pierrillon qui me joue ce sale tour. Si je t'attrape, petit bougre, je te ferai manger par mon chat, comme une souris ! » Mais il s'était caché dans le trou de l'évier, elle ne put pas le trouver.

Vint ensuite une autre femme, Pierrillon lui cria : « Retournez chez vous, le lait ne vaut rien, Marianne y a mis de l'eau. » Et elle partit sans rien acheter. Lorsqu'elle eut passé la porte, Marianne se mit à pleurer : « Mais petit brigand, petit menteur, dit-elle, tu veux donc me réduire à la mendicité ; si tu continues personne plus ne viendra ici. — Eh bien ! dit Pierrillon, fournissez du lait et du beurre à crédit à ma mère et je ne dirai plus rien et je vous réponds que quand nous aurons fait fortune nous vous payerons. — Petit brigand, reprit-elle, tu en es bien capable de faire fortune. En attendant, je te promets de faire ce que tu demandes ; j'y suis bien obligée ! » Et la mère Jeanneton eut son lait et son beurre à crédit.

Le lendemain il alla chez le boulanger ; il se cacha derrière

bouleinjié ; ôou se coché dorié la micha ; ôou prumié qe veingué car dôou po, ôou se meté de creda : « N'ein choteï pa, ôou n'eï pa bou, laï y o dôou soun. » Biein einteingu, lo proqico s'ein né sein re preindre. N'âoutre veingué, Piarigłiou credé : « Le po n'eï pa bou iuneuï, ôou-l-eï crouto-levo ! » E l'âoutre s'ein né coum' ôou-l-éro veinyu. Le bouleinjié éro coulèro, ôou se guissé : « Por le sur q'eï co peqi trouo de châ lo Jonetou qe me jouo côou tour, che le trape le foraï brûla gui moun four ! » E ôou se meté de firga de tou lôou couta, ma Piarigłiou s'éro raleto dorié le pié de l'archo, countre le mur, ôou ne pougué pa le trouva.

Veingué einguèra n'âoutre ocheteur, Piarigłiou guissé : « Le po n'eï pa bou, l'aïgo dôou levan éro touto sâlo. » L'ocheteur s'ein né biein vite sein re chota.

Olor le bouleinjié q'éro desoulo guissé : « Ma môouvo garnomein, te sabeï be qe ce qe te guiseï n'eï pa vraï ; te veï doun mo rueïno ? Q'eï qe te fâou por t'oreïta ? » Piarigłiou reïpoundé : « Vou fourgnireï de la micha o creïgui o mo maï jusq'o tan qe noû-z-oyan faï fourcuno ; mouyénan co guiraï pu re ; guiraï putouo qe vouotre po eï biein bou. » Le bouleinjié guissé : « Co chero pa de chetouo qe to maï pouro me poya moun po, ma saï be ôoublejo de faïre coumo te demanda, âoutromein moun coumarse cheyo pergu. » E lo Jonetou ogué soun po o creïgui.

les miches ; au premier qui vint chercher du pain il se mit à crier : « N'en achetez pas, il n'est pas bon, il y a du son ! » Bien entendu le client partit sans rien prendre. Un autre vint, Pierrillon cria : « Le pain n'est pas bon aujourd'hui, il est mal cuit ! » Et l'autre s'en alla comme il était venu. Le boulanger était en colère ; il se dit : « Sûrement c'est ce petit garnement de chez Jeanneton qui me joue ce tour, si je l'attrape je le ferai brûler dans mon four ! » Et il se mit à chercher en remuant de tous les côtés, mais Pierrillon s'était glissé derrière le pied de la huche, contre le mur ; il ne put pas le trouver.

Vint encore un autre client, Pierrillon dit : « Le pain n'est pas bon, l'eau du levain était toute sale ». L'acheteur s'en alla sans rien acheter.

Alors le boulanger qui était désolé dit : « Mais, mauvais garnement, tu sais bien que ce que tu dis n'est pas vrai, tu veux donc ma ruine ? Qu'est-ce qu'il faut pour te faire taire ? » Pierrillon répondit : « Vous fournirez du pain à crédit à ma mère jusqu'au moment où nous aurons fait fortune, moyennant quoi je ne dirai plus rien, je dirai au contraire que votre pain est très bon. » Le boulanger dit : « Ce ne sera pas de sitôt que ta mère pourra me payer mon pain, mais je suis bien obligé de faire comme tu me demandes, autrement mon commerce serait perdu. » Et Jeanneton

Restâvo pu ma qe le bouchié. Piarigłiou perdé pa soun tein ; o lo pico dôou jour, ôou né gui lo bouqico se soca dorié ein chanbo. Oou prumié qe veingué chota ôou se meté de guire : « Fâou re chota, qelo viando n'eï pa bouno, lo béèqio éro ma no carno ; l'éro preïto o creva. » L'ocheteur s'ein tourné de suito. N'âoutre orivé, Piarigłiou countugné : « Lo viando ne vâou re, q'éro no vâcho che mâgro qe lo n'éro pôoumegneco. » L'âoutre s'ein né sein demanda soun resto.

Le bouchié chorchâvo portou ein guijan : « A ! che te trove, sâle gropâou qe fa sôouva ma proqica, t'oreïpounde qe te couporaï ein bouchî por nein faïre de la sereinbla ! » Ma co fugué b'âoutro châouso can veingué ein treïjième qe vougłio chota dôou pouor é qe lo voué de Piarigłiou se meté de creda : « Chôteï pa ! lo viando n'eï pa bouno, le pouor éro ladre é le bouchié faï pa le peï ! » L'ome s'ein né biein vite, malgré qe le bouchié vougłio le retegni. Olor le pâoubro bouchié se fouté gui no coulèro o tou cossa. Oou credâvo : « Ma ante qe te sé doun, môouva ga dôou guiâble, var doun qe te sangne coum'ein pouor por t'opreindro o guire de la meïssunja, qe veinde de lo môouvâso viando, peï qe vole le mounde ! » Piarigłiou reïpoundé : « Voû metè pa ein coulèro, co vou serviro de re ; ne chorchei pa o me tropa vou ne poudria pa ; ma ch'ôoû voléé qe guise pu re, bogłia tou lôou

eut son pain à crédit.

Il ne restait plus que le boucher. Pierrillon ne perdit pas son temps ; au petit jour il alla dans la boutique, se fourra derrière un jambon. Au premier qui vint acheter il se mit à dire : « Il ne faut rien acheter, cette viande n'est pas bonne, la bête était une vieille carne, elle était prête à crever. » L'acheteur s'en alla tout de suite. Un autre arriva, Pierrillon continua : « La viande ne vaut rien, c'était une vache tellement maigre qu'elle était certainement phtisique ». L'autre s'en alla sans demander son compte.

Le boucher cherchait de tous côtés en disant : « Ah ! si je te trouve, sale crapaud qui mets en fuite mes clients, je te réponds que je te couperai en morceaux pour en faire des saucisses ! » Mais ce fut bien une autre affaire quand il en vint un troisième qui voulait acheter du porc et que la voix de Pierrillon se mit à crier : « N'achetez pas ! la viande n'est pas bonne, le porc était ladre et le boucher ne met pas le poids ! » L'homme s'en alla bien vite, quoique le boucher voulut le retenir. Alors le pauvre boucher se mit dans une colère à tout casser. Il criait : « Mais où es-tu donc mauvais gars du diable, viens donc que je te saigne comme un cochon pour t'apprendre à dire des mensonges, que je vends de la mauvaise viande et que je vole le monde ! » Pierrillon répondit : « Ne vous mettez pas en colère, cela ne vous

guiôoumeineï soulomein, ein peqę bouchę de viando o creïgui o mo maï Jonetou ; nou vou yôou randran can noû-z-ôouran faï fourcuno. — Peqę bougre, saï b'ôoublejo de yôou faïre, sein co te me foya pâdre touta ma proqica, ma che jomaï te me tounba sou lo pâouto, te proumete qe te t'ein souveindra ! »

Co fogué qe de qelo mognièro gne y ogué cha Piariglłiou dôou leïte, dôou bûr, meïmomein le guiôoumeïne ein peqę de viando. E fuguérein pa moleïrou por possa głivar.

Cante głivar fugué posso, ein jour lo Jonetou oyo meno païtre so vâcho neïro, qe gne restâvo, guî lôou chan ; co veingué o plôoure, Piariglłiou, qe l'oyo segudo, né vite se cocha sou lo chobesso de no râbo q'éro demourâdo por n'osar gui no taro. Ma ein mouman oprié lo vacho qe possavo por oqi, biein counteinto de trouva qelo bouno chobesso, l'ovolé, maï, einbeï, Piariglłiou qe s'éro cocho deguiein.

Can co fugué tein d'einmena lo vâcho, lo maï Jonetou se meté de chorcha soun peqi de toû lôou coûta, sein poudeï le trouva. Lo visâvo jusqe guî lôou qièteï troû de tâoupo por veïre ch'ôou s'éro pa soco deguiein. O lo fi lo peinsé q'ôou se cochâvo o l'eïssepré é q'ôou se fojio chorcha por gne faïre no farso ; lo pregué no głiâtro peï né car lo vâcho ; ma cante l'orivé o coûto de yèlo l'einteindé

servira à rien ; ne cherchez pas à m'attraper vous ne pourriez pas ; mais si vous voulez que je ne dise plus rien, donnez tous les dimanches, seulement, un petit morceau de viande à crédit à ma mère Jeanneton ; nous vous le rendrons quand nous aurons fait fortune. — Petit misérable, je suis bien obligé de le faire, sans cela tu me ferais perdre tous mes clients. Mais si jamais tu me tombes sous la patte je te promets que tu t'en souviendras ! »

Cela fit que par ce procédé il y eut dans la maison de Pierrillon, du lait, du beurre et même le dimanche un peu de viande. Et ils ne furent pas malheureux pour passer l'hiver.

Quand l'hiver fut passé, Jeanneton un jour avait mené la vache noire, qui lui restait, dans les champs ; il vint à pleuvoir, Pierrillon, qui l'avait suivie, alla vite se cacher sous les fanes d'une rave qui était restée par hasard dans une terre. Mais un instant après, la vache qui passait par là, bien contente de trouver ces bonnes fanes, les avala et avec elles Pierrillon qui s'était caché dedans.

Lorsqu'il fut temps d'emmener la vache, la mère Jeanneton se mit à chercher son petit de tous les côtés, sans pouvoir le trouver. Elle regardait jusque dans les trous de taupe pour voir s'il ne s'était pas fourré dedans. A la fin elle pensa qu'il se cachait exprès et qu'il se faisait chercher pour lui faire une farce ; elle prit une grande branche,

Piarigłiou qe lo credâvo peï qe guijio : « Maï Jonetou, saï guî le veintre de lo vacho neïro ! saï guî le veintre de lo vâcho neïro ! » L'einmené vite lo vâcho, peï l'opelé soun ome : « A ! seinto bouno Vierjo, moun pâoubr'ome, nou-z-an be dôou mogłiur ! Lo vâcho o ovolo nouôtre peqę ! » L'ome guissé : « Vâou vitomein car le bouchié, ôou l'eï ein pâou veterinaïre, ôou le nou foro begłiâou randre. »

Can le bouchié fugué veingu é cant'ôou sôoubé de ce qe nein tournâvo, ôou vegué tou de suito le mouyein de rotropa lo viando q'ôou-l-oyo furgnedo o creïgui, ôouche fugué t'éôou d'ovi d'obatre lo vâcho. Lo Jonetou reïpoundé : « Y'aïme mieï pa vî de vâcho, peï retrouva moun peqi. » Le bouchié eimené lo vâcho, peï ôou l'ossoumé ; Piarigłiou credâvo toujour : « Ye saï guî le veintre de lo vâcho neïro ! » Ein l'ôouvissan le bouchié se guijio tou sou : « Otein, peqi brigan, otein, t'aï proumeï qe che te tounbova sou mo mo, te t'ein souveindria, te va veïre ; can t'ôouraï trouvo te couporaï le côou. » Oou l'oyo be parlo tou ba, ma Piarigłiou, q'oyo l'ôoureglio fino, l'einteindé é ôou ne guissé pu re. E can le bouchié deïbrissé l'estoumo é demandé : « Ante sé cû peqi, ante sé cû ? » Oou pregué be gardo de pa reïpoundre, ôou se soqé gui ein couein de lo panso é ne boujé pu ; meïmo q'ôou manqé de s'eïvonouï, lo

puis alla chercher la vache ; mais quand elle fut à côté d'elle, elle entendit Pierrillon qui l'appelait et qui disait : « Mère Jeanneton, je suis dans le ventre de la vache noire ! je suis dans le ventre de la vache noire ! » Elle emmena vite la vache, puis appela son mari : « Ah ! Sainte bonne Vierge, mon pauvre homme, nous avons bien du malheur ! La vache a avalé notre petit ! » L'homme dit : « Je vais bien vite chercher le boucher, il est un peu vétérinaire, il nous le fera peut-être rendre. »

Quand le boucher fut arrivé et quand il sut ce dont il s'agissait, il vit immédiatement le moyen de rattraper la viande qu'il avait fournie à crédit, aussi fut-il d'avis d'abattre la vache. Jeanneton répondit : « J'aime mieux ne pas avoir de vache et retrouver mon petit. » Le boucher emmena la vache chez lui, puis il l'assomma ; Pierrillon criait toujours : « Je suis dans le ventre de la vache noire ! » En l'entendant le boucher se disait : « Attends petit brigand, attends, je t'ai promis que si tu me tombais sous la main, tu t'en souviendrais, tu vas voir, quand je t'aurai trouvé, je te couperai le cou. » Il avait parlé tout bas, mais Pierrillon, qui avait l'ouïe fine, l'entendit et il ne dit plus rien. Et quand le boucher ouvrit l'estomac et demanda : « Où es-tu petit, où es-tu ? » il n'eut garde de répondre ; il se fourra dans un coin de la panse et ne bougea plus ; il manqua même de

lâmo dôou gran coutéôou gne oyo posso rajebu le na.

Cante le bouchiê vegué q'ôou ne reïpounguio pu ôou guissé : « Por le sur ôou l'o eïto eïtoufo. » Peï ôou pourté le veintre de lo vâcho soubre le fumorié ein credan : « Che te laï sé einguèra, peqi trouo, vaï t'ein ôou guiâble, maï n'ein revegnia pa ! »

Cante ôou fugué porqi, Piarigłiou eissoyé de surqi de sóu touta qela tripa, ma co n'éro pa coumode, co gne pregnio béâouco de tein, é veïqi qe gui côou moumein lo neuï tounbé. Ein lou qe possâvo por oqi é q'oyo fan, chinté l'ôoudour de qelo deïfardo é veingué ôou golo. Mo fe ! ôou-l-ovolé lo panso de lo vâcho, maï Piarigłiou. Can le pâoure peqę se chinté einqèra ovolo, ôou se guissé : « Qeto vièje, saï foucu ! » é de coulèro ôou pregué sôou doû soû é se meté de tobosa gui l'estoumo dôou lou. Co gne bogłiavo de la treinchoda, ôou se redoulâvo por taro ein guijan : « Te me fa tro mâou, oraïto te, tein prèje ! chetouo q'ôouraï minjo n'oueïgłio, ye te chioraï. — No, no ! qe reïpounguio Piarigłiou, q'eï tou de suito, tou de suito ! » Peï ôou credâvo : « Pora le lou, borjièra, pora le lou ! » Le lou se peinsé : « Côou peqę bougre me foyo mûri de fan ; fâou qe m'ein deïborasse. » E coum'ôou l'éro ôou miétan dôou bouo dôou Corqié, ôou vegué dou bessâoû q'éran biein prié ioun de l'âoutre ;

s'évanouir car la lame du grand couteau lui était passée au ras du nez.

Quand le boucher vit qu'il ne répondait plus, il dit : « Sûrement il a été étouffé. » Puis il porta les tripes de la vache sur le fumier en criant : « Si tu y es encore, petit vaurien, va t'en au diable et n'en reviens pas ! »

Lorsqu'il fut parti, Pierrillon essaya de sortir de sous toutes ces tripes, mais ce n'était pas commode, cela lui prenait beaucoup de temps, et voici que sur ces entrefaites la nuit tomba. Un loup qui passait par là et qui avait faim, renifla l'odeur de cette tripaille et accourut au galop. Ma foi ! il avala la panse de la vache et Pierrillon. Quand le pauvre petit se vit encore avalé, il se dit : « Cette fois, je suis fichu ! » et de colère il prit ses deux sabots et se mit à en asséner des coups dans l'estomac du loup. Cela lui donnait des coliques, il se roulait par terre en disant : « Tu me fais trop mal, arrête-toi, je t'en prie ! dès que j'aurai mangé une brebis je te rendrai au dehors. — Non, non ! répondait Pierrillon, c'est de suite, de suite ! » Puis il criait : « Prenez garde au loup, bergères, prenez garde au loup ! » Le loup se dit : « Ce petit mâtin me ferait mourir de faim, il faut que je m'en débarrasse ! » Et comme il était au milieu du bois du Quartier, il vit deux bouleaux qui étaient très rapprochés l'un de l'autre ; il passa entre eux. Cela lui serra tellement le ventre qu'il

ôou possé eintre lôou dou. Co gne soré tolomein la péâou dôou veintre q'ôou nein omené Piarigłiou q'éro presqe eïtoufo.

Peindein q'ôou se neqiavo de touta la solepoya de la vâcho maï dôou lou q'ôou l'oyo soubre le cor, o no surso q'éro o couto, ôou vegué vegni doû tregłian qe s'oreïtérein dovan ein gran ta de rouchié ; yî levérein no grosso peïro qe servichio de pouorto o no grando covarno. Piarigłiou lôou segué ein posaan por no manco de lo peïro. Fâou vou guire qe qî doû tregłian éran doû vouleur é Piarigłiou lôou vegué que counto-van lôou sa d'ein grouo ta d'or maï d'orjein ein guisan : « Noû soun ma qe toû lòou doû, pusqe lôou-z-âoutreï soun cuô toû, noû soun be osséê richeï ; can noû saï tournoran noû portojoran. »

Can surqissérein, coumo yî éran ôoublejô de possa ioun dovan l'âoutre, Piarigłiou qe s'éro meï o couto de lo peïro credé : « Bougre, che te saï torna, te cuôraï ! » Le vouleur q'éro dovan cregué qe q'éro soun comorado qe vougłio le cua ; ôou qiré soun coutéôou é se jité soubre se ; l'âoutre se defeindé é foguèrein che biein qe s'eïveintrèrein tou lôou doû é q'ôou bou d'ein mouman fuguèrein ôou griôou, de mognièro qe Piarigłiou demouré tou sou o couneïtre lo cacho dôoû vouleureï. Oou guissé : « Soun toû mouôreï, maï q'eï pa doumaje, ye vâou na car moun paï por einpourta głiur

en amena Pierrillon presque étouffé.

Pendant qu'il se lavait de toutes les malpropretés de la vache et du loup qui était restées sur lui, à une source qui se trouvait à côté, il vit venir deux malandrins qui s'arrêtèrent devant un tas de rochers ; ils levèrent une pierre qui servait de porte à une grande caverne. Pierrillon les suivit en passant par une brèche de la pierre. Il faut vous dire que ces deux malandrins étaient deux voleurs et Pierrillon les vit compter les sacs d'un gros tas d'or et d'argent, en disant : « Nous ne sommes plus que tous les deux, puisque les autres ont tous été tués, nous sommes bien assez riches ; quand nous reviendrons ici nous partagerons.

Lorsqu'ils sortirent, comme ils étaient obligés de passer l'un devant l'autre, Pierrillon qui s'était placé à côté de la pierre cria : « Bougre, si tu reviens ici, je te tuerai ! » Le voleur qui était en avant crut que c'était son camarade qui voulait le tuer ; il tira son couteau et se jeta sur lui, l'autre se défendit et ils firent si bien qu'ils s'éventrèrent tous les deux et qu'au bout d'un moment ils furent à l'agonie, de telle sorte que Pierrillon resta seul à connaître la cachette des voleurs. Il dit : « Ils sont tous morts et ce n'est pas dommage, je vais aller chercher mon père pour emporter leur

orjein. » É biein vite, tou-t-ein fosan de la remorca ein chomi, ôou tourné cha se.

Cante ôou-l-orivé, ôou vegué lo pâoubro Jonetou q'éro ogrouâdo dovan so pouorto é qe purâvo tan pe lo pouguio gui soun dovantâou. « Moun guiôou ! moun guiôou ! qe lo credâvo, moun peqi qe y'eïmâvo tan eï pergu ! — Ma neï ! ma neï ! se deïpeïché de guire Piarigłiou, me veïqi, maï saï pa mouor, ma revène de louein ! » Lo Jonetou se levé d'ein boun, tropé soun peqi é le sorè che fouor soubre soun porpaï qe lo manqé l'eïtoufa. « O ! moun pâoure peqi, qe lo guijio, qe ye saï doun eïrouso de te veïre ; te crejio peri ! T'a be deyu trouva dôou mâou ! — O ! por co, oueï, ye aï posso por de biein sola chorièra, mo ôouro q'eï chobo. — Otein, moun belou, guissé lo Jonetou, vâou vite creda toun paï. » E ôou bou d'ein mouman le paï orivé é fuguérein toû biein countein. Ma Piarigłiou guissé : « Paï, pre to beno, peï mounto me soubre toun eïpanlo, ye vâou te mena gui n'eindreï ante te va trouva de l'or maï de l'orjein, tan qe te nein voudra. » E ôou gne rocounté ce qe s'éro posso peï ôou le mené o lo câcho dôoû vouleureï ; ma gne fogué maï de no seinmano por tou deïmeïnoja.

Oprié, Piarigłiou se fogué bâqi ein brâve châtéôou, ôou poyé tou ce q'ôou duyo o lo maï Moriâno, peï ôou bouleinjié, maï o chacu ôou bogłié einguèra guié pistola de

argent. » Et bien vite, tout en notant des points de repère le long du chemin, il s'en retourna chez lui.

Quand il arriva, il vit la pauvre Jeanneton accroupie devant sa porte et pleurant dans son tablier, tant qu'elle pouvait. « Mon Dieu ! mon Dieu ! criait-elle, mon petit que j'aimais tant, est perdu ! — Mais non ! mais non ! se hâta de dire Pierrillon, me voici, je ne suis pas mort, mais je reviens de loin ! » Jeanneton se leva d'un bond, attrapa son petit et le serra si fort sur son sein qu'elle faillit l'étouffer. « Ah ! mon pauvre petit, disait-elle, que je suis donc heureuse de te voir, je te croyais mort ! Tu as bien dû trouver du mal ! — Oh ! pour cela, oui, j'ai passé par de bien sales chemins, mais maintenant c'est fini. — Attends, mon mignon, dit Jeanneton, je vais vite appeler ton père. » Et au bout d'un moment le père arriva et ils furent tous bien contents. Mais Pierrillon dit : « Père, prends ta hotte, puis hisse moi sur ton épaule, je vais te conduire à un endroit où tu trouveras de l'or et de l'argent, autant que tu en voudras. » Et il lui raconta ce qui s'était passé, puis il le conduisit à la cachette des voleurs ; mais il lui fallut plus d'une semaine pour tout déménager.

Ensuite Pierrillon se fit bâtir un beau château, il paya tout ce qu'il devait à la mère Marianne et au

recounpeinso ; por cante ôou bouchié ôou s'éro poyo, é de maï, ovèqe lo viando de lo vâcho é coumo ôou l'éro eïto meïchan é q'ôou l'oyo vougłiu le cua, Piarigłiou por se veinja, fogué vegni n'âoutre bouchié o Chorbougnié, ôou l'eïtoblissé maï gne bogłié de l'orjein por veindre so viando o meïto preï ; l'âoutre ne pougué pa tegni le co é fugué ôoublejo de s'ein na ,é co ye fogué biein mogłiesso.

Oprié co, Piarigłiou, so maï peï soun paï, viqèrein biein tranqileï é biein eïrou gui głiur brave châtéôou.

boulanger et à chacun d'eux il donna encore dix pistoles en récompense ; quant au boucher il s'était payé et au-delà avec la viande de la vache et comme il avait été méchant et qu'il avait voulu le tuer, Pierrillon pour se venger fit venir un autre boucher à Charbonnier, il l'établit et lui donna de l'argent pour vendre sa viande à moitié prix ; l'autre ne put pas lutter et fut obligé de s'en aller, ce qui lui fit bien dépit.

Après cela, Pierrillon, sa mère et son père, vécurent bien tranquilles et bien heureux dans leur beau château.

Le Château du Tonnerre

Le châtéôou dôou Tounâri

Gn'y oyo no vièje ein reï q'oyo ein gorsou q'éro pougłiessoun coumo tou ; ôou-l-oyo le guîâble ôou cor : gn'y oyo mouyen d'ein re faire. Le reï qe nein n'éro desoulo, né trouva le gorguiein de ioun de sôou châtéâou, q'éro n'ome d'eime peï de rosou é gne counté canb' ôou-l-éro einbéêqio oveqe côou gorsou einrojo. Le gorguiein gne guissé : « Bogłia le me tan soulomein peindein ein meï, me charje de le dreïssa ». E co fugué einteingu de meïmo.

Câouqe tein oprié, le reï guissé o soun gorsou : « Noû van na vejeta ioun de môou châtéâou ». Peï fuguèrein gui côou châtéôou, regordèrein lôou foussa, la muro-głia, lôou conoû maï lôou bouleï, qi gui côou tein éran ein peïro, peï yî eintrèrein gui la chanbra q'éran biein bèla é ante gn'y oyo de braveï eïmâjeï. Can yi orivèrein o lo dorgniêro, le reï fogué possa soun gorsou le prumié e tou por ein co ôou boré lo pouorto é viré lo cłiâou : le gorsou éro fermo tou sou. Oou laï tobosé de touta la mogniêra, ma lôou mur éran sogłideï, maï eïpeï, ôou perdé soun tein. Ein gne possavo o minja peï o béôoure por no peqito

Le Château du Tonnerre

Il y avait une fois un roi qui avait un fils, lequel était polisson comme tout ; il avait le diable au corps et on ne pouvait rien en faire. Le roi qui était désolé de cela, alla trouver le régisseur d'un de ses châteaux, homme d'esprit et de bon sens, et lui conta combien il était ennuyé au sujet de ce fils enragé. Le régisseur lui dit : confiez-le moi seulement pendant un mois et je me charge de le mettre à la raison ». Et ce fut convenu.

Quelques temps après, le roi dit à son fils : « Nous allons aller visiter un de mes châteaux ». Puis ils allèrent dans ce château, regar-dèrent les fossés, les murailles, les canons et les boulets, qui dans ce temps étaient en pierre, puis ils entrèrent dans les chambres qui étaient très vastes et où il y avait de beaux tableaux. Quand ils arrivèrent à la dernière, le roi fit passer son fils le premier et tout à coup il ferma la porte et donna un tour de clef ; le jeune homme était enfermé tout seul. Il y frappa de toutes manières, mais les murs étaient solides et épais : il perdit son temps. On lui passait à manger et à boire par une

chotougnièro é ôou ne sufrichio pa, ma ôou s'eïnuyâvo biein. Oou demandé de la corta ; ein gn'y ein boglié, ma co l'einbéêqiâvo de joua tou sou é ein jour ôou guissé : « M'eïneuye tro ! Voudrio ovi câoucu por joua einbeï me, fuguessō co le guiâble ! » Oou n'ogué pa putouo chobo de porla qe le planchié se deïbrissé é qe le guiâble se meïmo se preseinté dovan se : « Te sé pa couyoun, fi dôou reï, de vouleï jouâ o lo corta oveqe le guiâble ! Q'eï qe te veï jouâ ? — M'eïnuyavo tro, reïpoundé l'âoutre, noû jouoran ce qe te voudra ». Yî coumeinsérein por jouâ de l'orjein é ein prumié le fi dôou reï gagné, ma o lo fi ôou perdé tou ce q'ôou-l-oyo. Le guiâble guissé : « Te n'a pu re, q'eï chobo ; checepeindein nou podein einqèra countugna ein moumein : che te voleï, vâou jouâ moun cor countre le téôou. Che te gâgna te poura faïre de me ce que te voudra, de meïmo foraï de te ce qe voudraï che q'eï me qe gâgne ». Yî jouèrein, mâ co fugué le guiâble qe gagné. « E be ! fi dôou reï, q'ôou guissé, y'aï tou gâgno : toun orjein maï toun cor. Ye te baglie iun an peï ein jour por te trouva o moun Châtéôou dôou Tounâri, ante foraï de te ce qe me ploro ».

Le fi dôou reï coumeinsavo de regrièta soun ofaire, ôou reïpoundé: « Coumo qe te voleï qe pièche na o toun châtéôou ; sabe pa tan soulomein ante ôou-l-eï — T'ôoura

petite ouverture et il ne souffrait pas, mais il s'ennuyait bien. Il demanda des cartes et on lui en donna, mais cela l'ennuyait de jouer seul et un jour il dit : « Je m'ennuie trop ! Je voudrais avoir quelqu'un pour jouer avec moi, fût-ce le diable ! » Il avait à peine achevé de parler que le plancher s'ouvrit et que le diable en personne se présenta devant lui. « Tu n'es pas timide, dit-il, fils du roi, de vouloir jouer aux cartes avec le diable ! Qu'est-ce que tu veux jouer? — Je m'ennuyais trop, répondit l'autre ; nous jouerons ce que tu voudras ». Ils commencèrent par jouer de l'argent et tout d'abord le fils du roi gagna, mais à la fin il perdit tout ce qu'il avait. Le diable lui dit : « Tu n'as plus rien, c'est fini. Cependant nous pouvons encore continuer un moment ; si tu veux, je vais jouer mon corps contre le tien. Si tu gagnes tu pourras faire de moi ce que tu voudras ; de même je ferai de toi ce que je voudrai, si c'est moi qui gagne. Ils jouèrent, mais ce fut le diable qui gagna : « Eh bien ! fils du roi, dit-il, j'ai tout gagné : ton argent et ton corps. Je te donne un an et un jour pour te trouver à mon château du Tonnerre où je ferai de toi ce qu'il me plaira ».

Le fils du roi commençait à regretter ce qu'il avait fait ; il répondit : « Comment veux-tu que je puisse aller à ton château, je ne sais pas où il est. — Tu n'auras

ma o demanda, guissé le guiâble, te chobora be por le trouva. D'ogłiur che te veneï pa coumo t'aï gui, te chera cuo de suito ». Peï ôou s'ein né o trovar le planchié.

Oprié co le fi dôou reï, putouô de faire dôou bru é de creda coum' ôou fojio dovan, ne guijio pu re é restâvo biein tranqile. L'ome qe le gordâvo preveingué soun paï q'ôou-l-éro courijo é ein le fogué seutre de preïsou. Sôou porein éran biein countein, meïmo-mein qe bogłièrein no brâvo deïcourochiôou ôou gorguiein; ma głiur counteintomein possé vite can veguèrein qe głiur gorsou éro tou triste é q'ôou-l-oyo câoucore qe le tourmeintâvo, mâ ôou ne vougłio pa yôou guire.

Tou por ein co, guié meï oprié, ôou guissé : « Fâou qe m'ein nane » é gn'y ogué pa mouyein de l'einpeïcha de porqi é ôou refusé de guire ant'ôou nâvo. Oou morché, morché biein lountein, ôou chorchâvo le châtéôou dôou Tounâri, ma ôou ne pouguio pa le trouva. O lo fi, ôou reincountré ein vieuï é gne demandé ch' ôou-l-oyo ôouvi porla de côou châtéôou : « Oueï, qe reïpoundé le vieuï, ne sabe pa ôou juste ante ôou-l-cï, ma moun peï q'o maï de cein-t-an é qe so biein de la chôousa vou l'einse-gnoro ». Le paï, can veinguèrein vor se, regordé le fi dôou reï é gne guissé : « Ooû vâ ôou châtéôou dôou Tounâri, voû n'a pa de tro bouna couneïsseinsa ; q'eï pa de

qu'à demander, dit le diable, tu finiras bien par le trouver. D'ailleurs si tu ne viens pas comme je te l'ai dit, tu seras tué immédiatement ». Puis il s'en alla à travers le plancher.

Après cela, le fils du roi, au lieu de faire du tapage et de crier comme précédemment, ne disait plus rien et restait tout à fait calme. L'homme qui le gardait prévint son père qu'il était corrigé et on le fit sortir de prison. Ses parents étaient bien contents ; ils donnèrent même une belle décoration au gardien ; mais leur satisfaction disparut vite quand ils virent que leur fils était tout triste et qu'il avait quelque chose qui le tourmentait, mais il ne voulait pas le dire.

Tout à coup, dix mois après il dit : « Il faut que je m'en aille » et il n'y eut pas moyen de l'empêcher de partir et il refusa de dire où il allait. Il marcha, marcha bien longtemps, il cherchait le château du Tonnerre, mais il ne pouvait pas le trouver. A la fin, il rencontra un vieux et lui demanda s'il avait entendu parler de ce château. « Oui, répondit le vieux, je ne sais pas au juste où il se trouve, mais mon père qui a plus de cent ans et qui sait bien des choses, vous l'indiquera ». Le père, quand ils allèrent à lui, regarda le fils du roi et lui dit : « Vous allez au château du Tonnerre, vous n'avez pas de trop bonnes relations ; ce ne sont pas

brâve mounde qe laï demourein. Laï y'aï coungui biein de la vejeta ma deyu neïn n'eï jomaï reveinyu. Por sur voû chereï devouri por gliur béêqia, ma co vou regardo ; ye vâou vou faïre veïre le chomi, òou-l-eï cajemein obougli, ma poudraï be le trouva tou de meïmo ». E ôou le counguisé ôou trovar d'ein bouo ple d'orfeuï maï de rounzeï, por dôoû chomî qe novan, de saï peï de laï, jusq'o lo chemo ne no grando mountâgno ant' éro le châtéôou. Chetouô q'ôou l'oporcegué le vieuï le fogué veïre ôou fi dôou reï é refusé de nâ pu louein, meïmomein q'ôou se deïpeïché de s'ein tourna tan vite qe sa viègłia chanba pouguian morcha.

Cante le jôoune ome fugué orivo ôou châtéôou, ôou vegué de la pouorta de toû lôou couta, ma la-z-éran touta boroda ; ôou fogué le tour ma ôou ne pougué pa trouva chante foglio possa por eintra. Coum'ôou tourinâvo tou-t-o l'eintour de côou châtéôou einsour-seïro, ôou vegué vegni no jôouno figłio q'éro brâvo coumo le jour ; ôou gne demandé le chomi por eintra gui le châtéôou. « Cû doun q'ôoû séê ? » qe lo demandé ; ôou gn'y counté soun istuèro. Cant'ôou-l-ogué chobo, lo le visé ein boun moumein, pe lo guissé : « Moun pâoure gorsou, q'eï be doumaje de vou leïssa devouri, voû me fâ pîto, peï vou me plosé. È be, eïcouta : Ye saï lo pu jôouno de la figłia dôou Guiâble, me pèle

de braves gens qui habitent là. J'y ai conduit bien des visiteurs mais aucun n'en est revenu. A coup sûr vous serez dévoré par leurs bêtes, mais cela vous regarde. Je vais vous faire voir le chemin, il est quasiment aboli, mais je pourrai bien le trouver tout de même. Et il le conduisit à travers un bois plein de houx et de ronces, par des chemins qui allaient, de ci et de là, jusqu'à la cime d'une grande montagne où se trouvait le château. Aussitôt qu'il aperçut le château, le vieux le montra au fils du roi et refusa d'aller plus loin ; il se hâta même de s'en retourner aussi vite que ses vieilles jambes pouvaient marcher.

Quand le jeune homme fut arrivé au château, il vit des portes de tous les côtés, mais elles étaient toutes fermées ; il fit le tour, mais il ne put pas trouver par où il fallait passer pour entrer. Comme il tournaillait tout autour de ce château ensorcelé, il vit venir une jeune fille, belle comme le jour ; il lui demanda le chemin par lequel on entrait dans le château. « Qui donc êtes-vous ? » demanda-t-elle. Il lui conta son histoire. Quand il eut terminé, elle le regarda un bon moment puis elle dit : « Mon pauvre garçon, c'est bien dommage de vous laisser dévorer ; vous me faites pitié puis vous me plaisez. Eh bien, écoutez : je suis la plus jeune des filles du Diable ; je m'appelle Cybèle, j'ai une autre

Cybèle, y'aï n'âoutro sor, ma ne m'einteinde gne einbeï yèlo, gne einbeï môou porein. Yî soun toû meïchan, se plasein ma o faïre dôou mâou, métou ye saï bouno é me plase ma o faïre dôou be, meïmomein qe moun paï o gui qe yéro pa so figłio. Fi dòou reï, vole voû sôouva : ch'òoû me proumeté, can voû-z-ôouraï qiro de touta vouôtra pena, de m'einmena, de me faïre boqisa, peï de vou morida einbeï me, ye foraï o vouotro plasso tou ce qe moun paï voû coumandoro, oumidoun vou guiraï coumo fâou faïre ». Sétou proumeté tou, maï de boun qeur porceq'òou chinqio q'ôou l'eïmavo deïjo. « Ê be doun, gne guisse lo Cybèle pusqe q'eï einteingu, topa ein cô o qelo pouorto, lo se deïbriro ; olor vou trouvoreï no grando cujeno, peï ôou miétan n'archo, soubre l'archo voû veïreï no micho. Vou lo preindreï peï voû lo portojoreï ein doû ; voû-z-ein pourtoreï qî doû bouchî. Oprié co, voû toporeï catre cô o lo pouorto q'eï ein fasso é q'eï roujo coumo de lo brèso, lo pouorto se deïbriro. Olor gn'y ôouro doû gran głioun qe se jitoran lo gorjo bodâdo soubre voû ; foudro pa ovi pôou, foudro ma głiur jita gui lo gorjo o châcu lo meïto de lo micho ; vou leïssoran possa. Oprié voû veïreï gui le foun no grando pouorto negro, coumo de lo segneso, voû laï toporeï treï cô, lo se deïbriro olor voû veïreï moun paï peï mo maï. »

Co se possé coumo lo Cybèle

sœur, mais je ne m'entends pas avec elle, ni avec mes parents. Tous ils sont méchants et ne prennent de plaisir qu'à faire du mal, moi je suis bonne et je ne me plais qu'à faire du bien, tellement que mon père a dit que je n'étais pas sa fille. Fils du roi, je veux vous sauver. Si vous me promettez quand je vous aurez fait sortir de toutes vos épreuves, de m'emmener, de me faire baptiser puis de m'épouser, je ferai en votre lieu et place ce que mon père vous commandera ou bien je vous dirai comment il faut vous y prendre ». Lui promit tout et de bon cœur, parce qu'il sentait qu'il l'aimait déjà. « Eh bien donc, dit Cybèle, puisque c'est couvenu, frappez cinq fois à cette porte, elle s'ouvrira, vous trouverez une grande cuisine et au milieu une huche, sur la huche vous verrez un pain, vous le prendrez, puis vous le partagerez en deux ; vous emporterez ces deux morceaux. Ensuite, vous frapperez quatre fois à la porte qui se trouve en face et qui est rouge comme de la braise : la porte s'ouvrira, alors il y aura deux grands lions qui se jetteront, gueule béante, sur vous ; il ne faudra pas avoir peur ; il faudra leur jeter dans la gueule à chacun, la moitié du pain ; ils vous laisseront passer. Après vous verrez dans le fond une grande porte, noire comme de la suie, vous y frapperez trois fois, alors elle s'ouvrira et vous verrez mon père et ma mère ».

yôou-z-oyo gui ; ôou trouvé lo micho, lo portogé, peï can-t-ôou-l-ogué posso le bossoueï de lo pouorto roujo, gn'y ogué doû glioun qe d'ein boun s'odreîsssérein ein briôoulan countre se coumo che vouglian le devourî. Oou portojé lo micho eintre yî doû é s'ein nérein se coueïja gui ein couein por lo minja. O lo fi ôou-l-orivé gui lo chanbro dôou Guiâble. Oou le trouvé cheqio, maï so feinno, soubre de granda chièra rouja. Le Guiâble guissé : « Té ! q'eï te fi dôou reï, coumo doun qe t'a pougu vegni jusq'eïche é qe môou glioun ne t'an pa devouri ? — O ! qe reïpoundé le jòoune ome, por le fi d'ein reï dòou glioun q'eï pa gran châouso. Yî m'an recounegu é m'an leïsso possa. — Q'eï bou, q'eï bou ! guissé le Guiable, nou veïran pû tar che te chera toujour ôouche forâou. Por lo moumein ye vâou te mena gui to chanbro, te devé iêtre gâte, te poudra te repôousa. » Oou le mené gui so chanbro, gne fogué veïre soun glieï, peï s'ein né. Oou ne fugué pa putouo porqi qe lo Cybèle veingué l'ovorqi qe so sor gne pourtoyo soun soupa, ma qe fouglio pa gn'y goûta porceqe q'éro ma por l'einpoueïsouna.

Can co fugué o bru de neuï l'eïnado de la figlia dòou guiable gn'y opourté o minja, ma sétou gne guissé : « Voû remarche biein ma vou poudé einpourta côou soupa, n'aï pa fan. — Minja ou ne minja pa, qe lo reïpoundé, q'eï be

Cela se passa comme Cybèle l'avait dit; il trouva le pain, le partagea, puis quand il eut passé le seuil de la porte rouge, il y eut deux lions, qui d'un bond, se dressèrent en rugissant contre lui, comme s'ils voulaient le dévorer. Il partagea le pain entre eux deux et ils allèrent se coucher dans un coin pour le manger. Enfin, il arriva dans la chambre du diable. Il le trouva assis, ainsi que sa femme, sur de grandes chaises rouges. Le diable lui dit : « Tiens ! c'est toi, fils du roi ! Comment donc as-tu pu venir jusqu'ici sans que mes lions t'aient dévoré? — Oh! répondit le jeune homme, pour le fils d'un roi, des lions ce n'est pas grand chose ; ils m'ont reconnu et m'ont laissé passer. — C'est bon, c'est bon, dit le diable, nous verrons plus tard si tu seras toujours aussi faraud. Pour le moment je vais te conduire dans ta chambre, tu dois être fatigué, tu pourras te reposer ». Il le mena dans sa chambre, lui montra son lit, puis s'en alla. A peine fut-il parti que Cybèle vint avertir le jeune homme que sa sœur lui porterait son souper, mais qu'il ne fallait pas y goûter parce que c'était pour l'empoisonner.

Quand il fit nuit, l'aînée des filles du Diable lui apporta à manger, mais, lui, dit à la jeune fille : « Je vous remercie bien, mais vous pouvez remporter ce souper, je n'ai pas faim. — Mangez ou ne mangez pas, répondit-elle,

eïgal ; vou chereï devouri can meïmo » peï lo s'ein né.

Cante lo fugué porqido, lo Cybèle veingué gui so chanbro é gn'opourté ein boun guina peï demourèrein einseinble touto lo neuï, maï s'eïneuyèrein pa ; é le leindemo lo Cybèle gne guissé : « Crese qe noû soun biein obinô ; noû soun faï ioun por l'âoutre, maï noû cheran biein eïroû. » É lo s'ein né biein dobouro ein gne guissan : « Lèvo te vite, porfi d'être preïte can moun paï veindro, sein co ôou te cuôyo.

Can le guiâble eintré le jôoune ome éro obigłio : « Ê be ! fi dôou reï, guissé le guiâble, sé cû deïvegłio ? — Gn'y o lountein qe saï levo reïpoundé le gorsou é y'oteinde qe te me bagłieï de l'ôouraje ; m'eïneuye o ne re faïre — Q'eï bou ! q'eï bou ! guissé le guiâble, noû veïran be ce qe te podeï faïre. Té ! pre qel'âcho ein bouo, peï qelo chiaïto ein cortou é var einbeï me. » Le gorsou pregué l'âcho, maï lo chiaïto é segué le guiâble qe le mené gui ein gran bouo. « Veïqi toun trovagłie : fâou qe tou côou bouo chiayo coupo, chieïto, meï ein cordo, fogouto qete ser ; che q'eï pa chobo, te chera eïcourcho peï minjo tou viôou. » E ôou s'ein né.

Le fî dôou reï eissoyé be de coupa câouq'âbre ma soun âcho ein bouo ne pouguio tan soulomein pa mouôdre. Can lo Cybèle gne

c'est indifférent, vous serez dévoré quand même. » Et elle s'en alla.

Quand elle fut partie, Cybèle vint dans sa chambre et lui apporta un bon dîner ; puis ils restèrent ensemble toute la nuit et ils ne s'ennuyèrent pas ; et le lendemain Cybèle lui dit : « Je crois que nous sommes bien à l'unisson ; nous sommes créés l'un pour l'autre et nous serons bien heureux. » Et elle s'en alla de très bonne heure en lui disant : « Lève-toi vite, afin d'être prêt quand mon père viendra, sans cela il te tuerait. »

Quand le diable entra, le jeune homme était habillé : « Eh bien ! fils du roi, dit le diable, es-tu réveillé ? — Il y a longtemps que je suis levé, répondit le garçon et j'attends que tu me donnes du travail : je m'ennuie à ne rien faire. — C'est bon ! C'est bon ! dit le diable, nous verrons bien ce que tu peux faire. Tiens, prend cette hache en bois, puis cette scie en carton et viens avec moi ». Le jeune homme prit la hache et la scie et suivit le diable qui le conduisit dans un grand bois. « Voici ton travail : il faut que ce soir tout ce bois soit coupé, scié, mis en stères et en fagots ; si ce n'est pas terminé tu seras écorché et mangé tout vif ». Et il s'en alla.

Le fils du roi essaya bien de couper quelques arbres, mais sa hache en bois ne pouvait même pas

15

pourté so soupo o la ounz-oura gn'y oyo einguèra re de faï. « Moun mignar, qe lo guissé, t'ovansa pa gaïre ; ma té, minjo to soupo, peï deur jusq'o tan qe moun paï végnio te car, eintangui métou ye vâou trovogłia por te », peï lo pregué no bogueto de côoure é ovèqe lo topé oprié n'abre ein guisan : « Qe touto le bouo chiayo chieïto, meï ein cordo, fogouto, coumo moun paï yôou-z-o demando é co o lo megnuto ! » é de suito co fugué faï.

Can le guiâble veingué car le fi dôou reï é q'ôou vegué tou l'ôourâje faï, maï biein faï, ôou guissé : « Tou de meïmo, sein n'ovi l'air, te sabeï trovogłia ! one, vaï te coueïja, demo te bogłioraï âoutro châouso o faïre ». E le jôoune ome né gui so chanbro, ante ôou trouvé lo Cybèle, maï possèrein einguèra qelo neuï einseinble maï s'eïnuyèrein einqèra mouein qe lo neuï de dovan. Ein surqissan, lo Cybèle gne guissé : « Tetôouro, moun paï te guiro de mounta soubre ein gran chovâou rouje por le dreïssa : le chovâou co chero se, lo sèlo co chero mo maï, lo brido co chero mo sor : volein te cuâ. Qiro tan qe te poudra soubre lo brido, saro biein lo sèlo eintre ta chanba, qe mo sor peï mo maï nein crèdein, por cant' o moun paï foudro te faïre bogłia le borou ein far q'eï dorïé lo pouorto de l'eïcurïo, peï can le chovâou rouje levoro le cuôou é eïssoyoro de te mouôdre,

mordre dans le bois. Quand Cybèle lui porta sa soupe vers les onze heures il n'y avait encore rien de fait. « Mon mignon, lui dit-elle, tu n'avances pas beaucoup ; mais tiens, mange ta soupe et dors jusqu'au moment où mon père viendra te chercher. En attendant je vais, moi, travailler pour toi », et elle prit une baguette de coudrier et en frappa un arbre en disant : « Que tout le bois sois coupé, scié, mis en stères et en fagots, comme mon père l'a demandé, et cela à la minute ! » et immédiatement ce fut fait.

Quand le diable vint chercher le fils du roi et qu'il vit l'ouvrage fait, et bien fait, il dit : « Tout de même, sans en avoir l'air, tu sais travailler ! Allons, va te coucher, demain je te donnerai autre chose à faire ». Et le jeune homme alla dans sa chambre où il trouva Cybèle, et ils passèrent encore cette nuit ensemble et ils s'ennuyèrent encore moins que la nuit précédente. En sortant, Cybèle lui dit : « Tout à l'heure, mon père te dira de monter sur un grand cheval rouge, afin de le dresser : le cheval ce sera lui, la selle ce sera ma mère, la bride ce sera ma sœur : ils veulent te tuer. Tire tant que tu pourras sur la bride, serre bien la selle entre tes jambes, que ma mère et ma sœur en crient ; quant à mon père il faudra te faire donner la petite barre en fer qui est derrière la porte de l'écurie et quand le cheval rouge lèvera le derrière et

fou gne ein boun co eintre la doua-z-ôoureglia, che te topa ossé fouor co chero chobo ».

Ein mouman oprié veingué le guiâble qe gne guissé de nâ o l'eïcurio é de dounda le chovâou qe le vale gn'y boglioyo.

Oou laï né é le vâle gne fogué veïre ein gran chovâou rouje ; ma dovan qe de mounta dessoubre ôou chorché dorié lo pouorto é pregué le borou. Le vâle gne guissé : « Q'eï qe vou volé faïre de co ? — Q'eï por dounda moun chovâou. — Mâ q'eï be tro grouo, reïpoundé le vale, prené putouo côou foueï. — No ! no ! guissé le fi dôou reï, q'eï de meïmo qe y'aï l'obicudo de dounda lôou chovâoû de moun paï ». Peï ôou sôouté dessoubre é coumeinqé de tourqiglia é de tourseï lo brido gui sâ mâ, peï de sora lo sèlo eintre sa qeuïssa tan q'ôou pouguio é q'éro ein fouor gogliar, maï ein gliuroun ; le qeuï nein petâvo, ma sétou sobio be qe q'éro lo feinno, peï lo figlio dôou guiâble qe credovan tolomein ôou yi fojio de mâou. E veïqi qe le chovâou se meté de sôouta, de leva le cuôou, peï d'eïssoya de tropa le covoglié o la chanba ovêqe sa dein ; mo fe ! le jôoune ome pregué le borou de far é de touta sa fouorsa gn'y ein foueïté ein gran co eintre la doua-z-ôoureglia : le chovâou tounbé rede por târo é co fugué chobo. Le fi dôou reï tourné gui so chanbro, ma le sèr le guiâble laï veingué pa é lo Cybèle, can-l-eintré, gne guissé :

essayera de te mordre, donne lui en un bon coup entre les oreilles, si tu frappes assez fort, ce sera fini ».

Un moment après vint le diable qui lui dit d'aller à l'écurie et de dresser le cheval que le domestique lui donnerait.

Il y alla et le domestique lui montra un grand cheval rouge ; mais avant de monter dessus il chercha derrière la porte et prit la petite barre. Le domestique lui dit : « Qu'est-ce que vous voulez faire de cela ! — C'est pour dompter mon cheval. — Mais c'est bien trop gros, répondit le domestique, prenez plutôt un fouet. — Non ! non ! dit le fils du roi, c'est ainsi que j'ai l'habitude de dompter les chevaux de mon père ». Puis il sauta dessus et il commença à entortiller et à tordre la bride dans ses mains, puis à serrer la selle entre ses cuisses tant qu'il pouvait et c'était un fort gaillard et un luron ; le cuir en craquait, mais lui savait bien que c'étaient la femme et la fille du diable qui criaient, tellement il leur faisait de mal. Et voici que le cheval se mit à sauter, à lever le derrière, puis à essayer de lui saisir les jambes avec ses dents ; ma foi ! le jeune homme prit la petite barre de fer puis, de toutes ses forces, lui en donna un grand coup entre les deux oreilles. Le cheval tomba raide à terre et ce fut fini. Le fils du roi retourna dans sa chambre, mais le soir le diable n'y vint pas et Cybèle, quand elle entra, lui dit :

« Moun paï o mâou o lo tiêto : te l'a che biein toboso q'òou ne boujoro pâ de châ se ; mo maï, peï mo sor soun molòouda, òou glieï, tolomein te lâ-z-â mâoumenoda, noû van proufita de co é noû noû-z-einsòouvoran qeto neuï ». E tangui qe tou le mounde durmichio, preguèrein gui l'eïcurïo doû braveï chovâoû, peï se sòouvèrein òou gran golo.

Yî coureguèrein touto lo neuï, coumo le vein. Le leindemo moqi, le guiâble vaï gui lo chambro dòou fi dòou reï, òou ne trovo deyu, òou vaï gui lo chanbro de lo Cybèle, deyu noun pu : por lor òou se maïfio qe se soun einsòouvô toû lòou doû, vaï o l'eïcurïo : mancâvo doû brâveï chovâoû. « Yî an foucu le can, lòou bougreï ! qe crèdo lo guiâble, mâ lòou-z-òouraï bientouô tropô ». E òou sâouto soubre soun grand chovâou negre é veintre o târo le veïqi porqi o gliur poursuito.

Lo Cybèle guijio de tein-z-ein tein òou fi dòou reï : « Traviso te por veïre ch'ein ne nou porsé pâ ». O d'ein mouman le gorsou gne guissé : « Ye vese ein covoglié soubre ein gran chovâou negre qe cour coumo le vein dorié noû ; de lo magnièro q'òou marcho òou noû-z-òouro dobouor rotropô ». Lo Cybèle guissé : « Q'eï moun paï ! porfi q'òou ne piècho pa noû preindre ye souète qe nouôtreï chovâoû chiayein chanjò ein glieïso, me ein secreïto é te ein pèêtre ». Oouchetouo co fugué faï.

« Mon père a mal à la tête, tu lui as asséné de tels coups qu'il ne bougera pas de chez lui ; ma mère et ma sœur sont au lit, tellement tu les as malmenées, nous allons profiter de cela et nous sauver cette nuit ». Et pendant que tout le monde dormait, ils prirent dans l'écurie deux beaux chevaux et se sauvèrent au grand galop.

Ils coururent toute la nuit, comme le vent. Le lendemain matin, le diable va dans la chambre du fils du roi, il ne trouve personne ; il va dans la chambre de Cybèle, personne non plus ; pour lors il se méfie qu'ils se sont sauvés tous les deux, va à l'écurie : il manquait deux beaux chevaux. « Ils ont fichu le camp les bougres ! crie le diable, mais je les aurai bientôt attrapés ». Et il saute sur son grand cheval noir et ventre à terre le voici parti à leur poursuite.

Cybèle disait de temps en temps au fils du roi : « Retourne-toi pour regarder si on ne nous poursuit pas ». A un moment donné le jeune homme lui dit : « Je vois un cavalier sur un grand cheval noir qui court comme le vent derrière nous ; du train dont il marche il nous aura bientôt rattrapés ». Cybèle dit : « C'est mon père ! afin qu'il ne puisse pas nous prendre je souhaite que nos chevaux soient métamorphosés en église, moi en sacristain et toi en prêtre ». Ce fut fait aussitôt. (Le bon Dieu laissa la chose s'accomplir

(Le boun Guiôou yôou laissé faïre porceqe lo Cybèle oyo proumeï de se faïre boqisa). Can le guiâble orivé ôou sôouté ein bâ de soun chôvâou é courgué o lo głieïso ; mâ le secreïto, ôoutromein gui so figłio, gne jité o lo figuro no pleno couâdo d'aïgo beneïto ; ôou se meté de creda ôou brûlo o pleno tiêto é s'einsôouvé soubre soun chovâou ôou gran galo, coum' ôou-l-éro veinyu.

Cant' ôou-l-orivé châ se, so feinno gne demandé : « Te lôou-z-â doun pâ trouvô ? — Chieï be, por moun mogłiur ! q'ôou reïpoundé. Qe chiayein eïtripô toû lôou doû ! Yî éran socô gui no głieïso, me saï oprecho, m'an orouso aveqe de l'aïgo beneïto, viso coumo m'an oreinjo ! » E ôou gne fogué veïre so figuro q'éro touto gounflo, maï pleno de cloca, peï sa rein ante l'aïgo oyo devolo é q'éran touta bruloda. So feinno gne guissé : « Otein, laïsso me faïre, vâou nâ lôou car ; me charje de lôou romena : te te veinjora ein lôou fosan qeuïre toû lôou doû o peqi fé ».

Ein oteindein lo Cybèle peï soun golan se sôouvovan toujour. « Ne veseï cû re vegni ? » qe lo demandâvo. Tou por ein co ôou credé : « Vese dou gran boucan qe traïnein no chorto gogłièro é gui lo chorto gn'y o no grosso feinno ovèq' ein dovantôou rouje. Co vaï che vite qe c'o l'air de voula. — Co, q'eï mo maï, qe lo guissé ; l'eï einguèra pu meïchanto é pu de crogni qe moun

parce que Cybèle avait demandé à se faire baptiser). Quand le diable arriva, il sauta en bas de son cheval et courut à l'église ; mais le sacristain, autrement dit sa fille, lui lança un plein bol d'eau bénite à la figure : il se mit à crier comme un brûlé à tue-tête et se sauva sur son cheval au grand galop, comme il était venu.

Quand il arriva chez lui, sa femme lui demanda : « Tu ne les as donc pas trouvés ? — Si fait, pour mon malheur ! répondit-il. Qu'ils soient étripés tous les deux ! Ils étaient réfugiés dans une église, je me suis approché, ils m'ont arrosé avec de l'eau bénite, regarde comme ils m'ont arrangé ». Et il lui fit voir son visage tout tuméfié et plein de bulles, puis son dos où l'eau bénite avait coulé et qui était tout brûlé. Sa femme lui dit : « Attends, laisse moi faire, je vais aller les chercher, je me charge de les ramener : tu te vengeras en les faisant cuire tous deux à petit feu ».

En attendant, Cybèle et son fiancé se sauvaient toujours. « Ne vois tu rien venir ? demandait elle. Tout à coup il cria : « Je vois deux grands boucs qui traînent une voiture à foin et dans la voiture il y a une grosse femme avec un tablier rouge. — Cela, c'est ma mère, dit-elle, elle est encore plus méchante et plus à craindre que mon père. Je veux que nos chevaux soient métamor-

paï ! Ye vole que notreï chovâoû chiayein chanjô ein eïtan, me ein câno, peï te ein conar. Coumo co lo ne poudro pa noû tropa ». E de suito co fugué faï de meïmo.

Lo feinno dôou guiâble veingué soubre le bouor de l'eïtan, lo vegué lo câno peï le conar qe nojovan ein fosan : « couein ! couein ! » Lo gn'y jité plujieur jôoufoda de mijo de po q'éro einpoueïsouno ; le conar s'opreché ein mouman mâ lo câno gne bogłié dôoû cô de bé é ôou n'ein minjé pâ.

Lo feinno dôou guiâble oteindé ein fosan le tour de l'eïtan jusq' o lo neuï, ma, mo fe, lo fugué be ôoublejâdo de s'ein tourna ôou châtéôou dôou Tounâri, tou-t-eïjorissado de coulèro é ein mârounan coum' ein cho qe vougłio no souri é q'o pa pougu lo preindre.

Lo Cybèle peï le fi dôou reï countugnèrein głiur vouyage ; mâ dovan qe d'oriva o lo vilo dôou reï, paï dôou jôoun' ôme, lo bâqissé ein brâve châtéôou qe lo pelé « Lo meïsou dôou souvegni », peï lo guissé o soun golan : « Vaï t'ein ôouro châ te ; te sabeï qe t'aï sôouvo de lo mouor, maï de l'einfar é qe te m'a proumeï de me faïre boqisa, peï de te morida einbeï me ; vaï t'ein trouva tôou porein, te gn'yî guira ce qe s'eï posso é te reveindra me car por me preseinta coumo głiur noro. Soulomein faï biein oteinchiôou : t'einbrossora toun paï é to maï, mâ n'einbrâsso deyu, gne te leïssa einbrossa por deyu d'âoutre, sein

phosés en étang, moi en cane, puis toi en canard. Comme cela elle ne pourra pas nous attraper ». Et immédiatement il en fut fait ainsi.

La femme du diable vint sur le bord de l'étang, elle vit la cane et le canard qui nageaient en faisant : « couein ! couein ! » Elle leur jeta plusieurs poignées de mie de pain qui était empoisonné ; le canard fit mine de s'approcher mais la cane lui donna des coups de bec et il n'en mangea pas.

La femme du diable attendit en faisant le tour de l'étang jusqu'à la nuit, mais elle fut bien obligée de s'en retourner au château du Tonnerre, tout en furie et rageant comme un chat qui voulait une souris et n'a pas pu la prendre.

Cybèle et le fils du roi continuèrent leur voyage ; mais avant d'arriver à la ville du roi, père du jeune homme, elle bâtit un beau château qu'elle appela « La maison du souvenir », puis elle dit à son fiancé : « Va t'en maintenant chez toi ; tu sais que je t'ai sauvé de la mort et de l'enfer et que tu m'as promis de me faire baptiser et de te marier avec moi ; va trouver tes parents, tu leur diras ce qui s'est passé et tu reviendras me chercher pour me présenter comme leur bru. Seulement fais bien attention : tu embrasseras ton père et ta mère, mais n'embrasse personne autre et ne te laisse embrasser par personne autre, sans cela tu

co te m'ôoubledoya de suito é noû noû reveïyan pû, o mouein qe qî qe t'ôouya ou t'ôouyo einbrosso te romène châ me ».

Le fi dôou reï yôou proumeté tou por le sur, maï de boun qeur porce q'ôou-l-eïmâvo lo Cybèle coumo sôou-z-euï é ôou porqissé.

Can le reï peï lo reïno veguèrein gliur gorsou qe crejian pergu, fuguèrein biein countein é yî l'eînbrossèrein coumo dôou boun po, mâ sétou qe peinsavo o so Cybèle ne vougué einbrossa deyû d'âoutre, pa meïmo so mino q'ôou l-eïmâvo portan biein. Ma veïqi qe so chino de châsso, q'éro tan counteinto de le veïre, sôouté oprié se coum'ôou se beïssavo por lo corossa é l'einbrossé ein gne possan so glingo soubre là jôouta. Oouchetouo ôou-l-ôoubledé lo Cybèle. Checepeindein ôou l'oyo pa tou-t-o fai ôoubledâdo porceqe q'éro n'ogemâou é noun pa no persouno qe l'oyo einbrosso, é de tein-z-ein tein ôou guijio : « Ne sabe pa ce qe y'aï, me manco câoucore ». E tou le tein ôou chorchâvo ce qe gne mancâvo, mâ ôou ne pouguio pâ yôou trouva.

Oou bou de câouqe tein, sôou porein vouguèrein le morida, mâ ôou gn'yî reïpoundé : « Pode pâ me morida, me manco câoucore. — Q'eï co doun qe te manco ? guissé le reï soun paï — Pode pa yôou guire, ma gui toû lôou câ y'ai pa le dreï de me morida ». E soun paï, biein einbéêqio, s'ein grotâvo lo tiêto.

m'oublierais et nous ne nous reverrions plus, à moins que l'être que tu aurais ou qui t'aurait embrassé ne te ramène à moi ».

Le fils du roi promit tout avec certitude et de bon cœur, car il aimait Cybèle comme ses yeux, puis il partit.

Quand le roi et la reine virent leur fils, qu'ils croyaient perdu, ils furent bien contents et ils l'embrassèrent comme du bon pain ; mais lui qui pensait à sa Cybèle, ne voulut embrasser personne autre, pas même sa marraine qu'il aimait pourtant bien. Mais voici que sa chienne de chasse, qui était si joyeuse de le voir, sauta après lui comme il se baissait pour la caresser, et l'embrassa en lui passant la langue sur les joues. Aussitôt il oublia Cybèle. Cependant, il ne l'avait pas complètement oubliée, parce que ce n'était qu'un animal et non point une personne qui l'avait embrassé et de temps en temps il disait : « Je ne sais pas ce que j'ai, il me manque quelque chose ». Et tout le temps il cherchait ce qui lui manquait, mais ne le trouvait pas.

Au bout de quelque temps, ses parents voulurent le marier, mais il leur répondit : « Je ne peux pas me marier, il me manque quelque chose. » — « Qu'est-ce donc qui te manque ? dit le roi son père. — Je ne peux pas le dire, mais dans tous les cas je n'ai pas le droit de me marier. » Et son père, bien ennuyé, s'en grattait la tête.

Ein jour, ôou l'éro o lo châsso ovèqe so chino, (qelo qe l'oyo einbrosso), é veïqi qe lo levé no glìèbre. Qelo béêqio éro ein mâle, ein courié, coum' ein gui, qe n'éro pa dôou poï; ôouche, putouo de vira ein roun coumo d'obicudo, lo filé tou dreï dovan yèlo é lo chino dorié maï le fi dòou reï, é foguèrein biein dôou chomi de meïmo. Ma veïqi qe coum' yî éran ôou miétan de no grando brujo, orivé n'ôourâje o faïre pôou, ovèqe de la-z-cïpor-gnoda, de la crocoda dôou tounâri, maï de lo pleuyo, peï de lo grièlo. Lo pâoubro Tanbèle (q'éro le noun de lo chino), nein leïssé lo glìèbre é nein jeinglìâvo, tolomein lôou grièloû gu'y tanbourinovan la couôta. O la fi, lo chené ein l'air, peï s'ein né dovan ein viran lo tiêto dôou coûtô de soun meïtre, coumo por gne guire de lo sègre é ôou lo segué. Lo le mené de meïmo o no brâvo meïsou ant' ôou demandé lo grâchio de n'obri. E ôou laï trouvé no che tan brâvo jôouno figlio qe gne guissé : « T'a pergu lo memouèro, fi dôou reï, mâ q'eï pâ de to fòouto. Ye saï lo Cybèle qe t'o einpeïcho d'être devouri, peï n'âoutre vièje d'être cûo gui l'einfar, to Cybèle qe t'a proumeï de preindre por feinno. Q'eï le boun Guiôou qe vôou qe chiayo boqisâdo, pusq' ôou to faï mena châ me por to chino, câouso de nôtre moglìur. Te souvèneï cû, ôouro ? » E tou d'ein co le fi dôou reï se souveingué de tou ; ôou se jité ein puran ôou côou de lo Cybèle, l'einbrossé

Un jour, il était allé à la chasse avec sa chienne, (celle qui l'avait embrassé) et voici qu'elle fait lever un lièvre. Cette bête était un mâle, un courrier, comme on dit, qui n'était pas du pays ; aussi, au lieu de tourner en cercle comme le font d'ordinaire les lièvres, il piqua tout droit devant lui suivi par la chienne et le fils du roi et ils firent ainsi bien du chemin. Mais voici que comme ils étaient au milieu d'une grande bruyère, il arriva un orage effrayant, avec des éclairs, des éclats de la foudre, de la pluie et de la grêle. La pauvre Tanbelle, (c'était le nom de la chienne), abandonna la poursuite du lièvre et geignait, tellement les grêlons venaient lui battre les côtes. A la fin, elle flaira en l'air puis marcha en avant en tournant la tête du côté de son maître, comme pour lui dire de la suivre et il la suivit. Elle le conduisit ainsi vers une belle habitation où il demanda un abri par pitié. Et il y trouva une très belle jeune fille qui lui dit : « Tu as perdu la mémoire, fils du roi, mais ce n'est pas de ta faute. Je suis Cybèle qui t'a empêché d'être dévoré, puis une autre fois d'être tué dans l'enfer, ta Cybèle que tu as promis de prendre pour femme. C'est le bon Dieu qui veut que je sois baptisée, puisqu'il t'a fait conduire chez moi par ta chienne, cause de notre malheur. Te souviens-tu, maintenant ? ». Et tout à coup le fils du roi se rappela tout ; il se jeta en pleurant au cou de Cybèle, l'embrassa bien, puis

biein, l'einmené ôou châtéôou dôou reï soun paï. « Vole pu te leissa, q'ôou guissé, y'aï tro pôou de te pâdre einguèra ».

E ôou lo preseinté o soun paï, o so maï, qe fuguèrein biein countein d'ovi no che brâvo noro ; peï le fi dôou reï fogué boqisa lo Cybèle é se moridérein toû lôou dou, maï fuguèrein biein eïrou le resto de glįur vito.

l'emmena au château du roi, son père. « Je ne veux plus te laisser, dit-il, j'ai trop peur de te perdre encore ».

Et il la présenta à son père et à sa mère, qui furent bien contents d'avoir une si jolie bru ; puis le fils du roi fit baptiser Cybèle et ils se marièrent tous les deux, et ils furent bien heureux le reste de leur vie.

---

(1) Cette légende est très connue dans notre région où on la raconte avec d'assez nombreuses variantes. Elle s'intitule encore : *L'Histoire du fils du roi de Saint-Surin*, ou bien *L'Histoire de la fille du Diable*. Cette fille s'appelle parfois « Fistoulette », au lieu de Cybèle. Le nombre des épreuves imposées par le Diable au fils du roi est souvent plus considérable : il faut qu'en un jour il crée un jardin dans un précipice et fasse pousser des fleurs sur des rochers, il faut qu'il puise un étang en un jour avec un gobelet et un panier percé (cf. la légende du Plateau de Mille-Vaches) ; dans une variante, assez bizarre, il faut qu'il grimpe sur un rocher inaccessible pour y prendre l'oiseau vert qui sait tout. Pour y parvenir Cybèle l'oblige à la désosser et à faire une échelle avec ses os. Il parvient, à l'aide de cette échelle d'un genre macabre, à s'emparer de l'oiseau. J'ajoute, pour rassurer les lectrices sensibles, que Cybèle reprend, tout de suite après, sa forme première et que ses os se remettent en place.

Le Mariage de la Mère Miette

Le moridâje de lo maï Miyèto

Gn'y oyo, gn'y o biein lountein, guî lôou bouô d'Ayu, no vièglio feinno q'ein pelavo Miyèto. L'éro véôouvo é lo demouravo coumo so nesso, guî no pâoubro borâco soubre le bouor dôou bouo. L'éro ovaro o mossa no croto por ein gliar é coumo l'oyo câouq'orjein, (l'oyo soun ple saro-tièto d'eïcû), lo possâvo lo meïto de sa journoda, cheqiàdo dorié le mur de soun vorjié, o lôou counta, o lôou recounta soubre sôoû juéneï, peï o lôou topa lôou jû countre lôou-z-âoutreï por lôou faïre souna. Ein jour qe l'éro otolâdo o qelo besugno, veingué o possa ein jôoune ome q'einteindé tou côou bru ; ôou s'oreïté, deïbrissé lo pouorto dôou vorjié, regordé lôou-z-eïcû, peï guissé o lo vieglio : « Ch'ôoû volé me boglia vouôtreï-z-eïcû, noû noû moridoran tou lôou doû. »

Lo vièglio eïjeté ein moumein, mâ le gorsou éro brave, peï gn'y oyo biein de lâ vièjeï ante n'ome fojio fâouto o qelo pâouro feinno ; lo se dechidé tou por ein co, é

Le mariage de la mère Miette

Il y avait — il y a bien longtemps — dans les bois d'Ahun, une vieille femme qui se nommait Miette. Elle était veuve et habitait avec sa nièce, dans une pauvre cambuse, sur le bord du bois. Elle était avare à ramasser une crotte pour un liard et comme elle avait quelque argent, (elle avait son serre-tête plein d'écus), elle passait la moitié de ses journées, assise derrière le mur de son jardin, à les compter, à les recompter sur ses genoux et à les frapper les uns contre les autres pour les faire sonner. Un jour qu'elle était occupée à ce travail, vint à passer un jeune homme qui entendit ce bruit ; il s'arrêta, ouvrit la porte du jardin, regarda les écus, puis dit à la vieille : « Si vous voulez me donner vos écus, nous nous marierons. »

La vieille hésita un instant, mais le garçon était beau, puis il y avait bien des fois où la présence d'un homme était nécessaire à cette pauvre femme ; elle se décida tout d'un coup

reïpoundé : « Ye vole be. » Le jôoune ome mossé lôou-z-eïcu, peï guissé : « Tenè vou preïto, ye veindraï vou car por no neuï de néôoula. »

Deinpeuï côou moumein, touta lo neuï, lo maï Miyèto fojio leva so nesso por veïre le tein que fojio. Coumo q'éro gui no nâdo de béâou tein, lo jôoune figłio guijio : « O ! tanto, qu'eï toujour béâou tein ; co faï ein cłiar de głiuno q'ein trouvoyo no głiugłio por târo. » Lo viègłio reïpounguio : « Béâou tein por te, mo peqęto, béâou tein por te, môouva tein por me ! » Co guré lountein de meïmo, é lo pâoubro maï Miyèto coumeincâvo de se desespéra, can no neuï lo nesso guissé : « O ! tanto, câou môouvâ tein ! qeto neuï faï che telomein negre qe q'eï coumo gui ein four ; gn'y o tan de brôougłiar q'ein ne véôou pa pu louein que le bou de soun na. — Môouvâ tein por te, mo peqęto, béâou tein por me, béâou tein por me ! » Peï lo viègłio sôouté vitomein òou bâ de soun głieï, possé soun brave gounéôou rouje, se deïborbougłié biein ovèqe ein tourchou propre, pregué sa chôoussa blancha, so pu brâvo râoubo, soun dovantâou de soué, sôoû sou vergnî, soun chopéôou ribando, peï lo deïbrissé lo pouorto. Fojio negro coumo l'ancro, ma lo vegué dovan so pouorto coumo catre lanterna q'eïcłiorovan. Lo Miyèto, qe soun ovorisso n'òoubledâvo pa, guissé :

et elle répondit : « Je veux bien. » Le jeune homme ramassa les écus, puis dit : « Tenez-vous prête, je viendrai vous chercher par une nuit de brouillard. »

Depuis ce moment, toutes les nuits, la mère Miette faisait lever sa nièce pour voir le temps qu'il faisait. Comme on était dans une année de beau temps, la jeune fille disait : « Oh ! tante, il fait toujours beau temps ; il fait un si joli clair de lune qu'on trouverait une aiguille par terre. » La vieille répondait : « Beau temps pour toi, ma petite, beau temps pour toi, mauvais temps pour moi ! » Cela dura longtemps ainsi et la pauvre mère Miette commençait à se désespérer, lorsqu'une nuit sa nièce dit : « Oh ! tante, quel mauvais temps ! cette nuit il fait si noir que c'est comme dans un four ; il y a tant de brouillard qu'on ne voit pas plus loin que le bout de son nez. — Mauvais temps pour toi, ma petite, beau temps pour moi, beau temps pour moi ! » Puis la vieille sauta vite en bas de son lit, passa son beau jupon rouge, se débarbouilla avec un torchon propre, mit ses bas blancs, sa plus belle robe, son tablier de soie, ses sabots vernis, son chapeau à rubans puis ouvrit la porte. Il faisait noir comme l'encre, mais elle vit devant sa porte comme quatre lanternes qui brillaient. Miette, que possédait toujours son instinct d'avarice, dit : « Oh ! mes braves gens, ce n'était pas la peine d'allumer

« O ! moun brâvo mounde, q'éro pâ lo peno d'ogłiuma catre lanterna, co faï be tro de deïpeinso, gne n'oyo be prou de iuno ; moun pâoure defun n'oyo pâ maï. » E lo surqissé, ma l'ogué pa putouô posso le bossoueï de lo pouorto, qe lo fugué eintreïnado ôou gran golo o travar le bouo. Lo se topâvo d'ein coûto, lo se topâvo de n'âoûtre ; l'éro qirado o dreïto, qirado o gâoucho. Lo nein éro touto deïcoueïfâdo ; l'oyo béâou guire : « O ! môou pâoubreï gorsoû, voû me fosé be tro coureï ! Ne nan pa che vite ! Leïssa me soufla ein peqe moumein ; ye n'aï pû ma chanba de vin-t-an ! » Can lo porlâvo q'éro qî qe co courio le maï, porceqe lo Miyèto n'oyo pa vu qe l'oyo ofaïre o doû gran loû, é qe ce qe l'oyo preï por catre lanterna q'éro głiur catre-z-euï. O lo fi lo tounbé ; ôouchetouo lôou loû se jitérein soubre yèlo, peï lo minjérein.

Le leindemo, le jôoune ome o qî lo maï Miyèto oyo boglio soun orjein, veingué lo car ; ôou s'éro eïgoro lo veglio, é ôou głieu de vegni de neuï, coum'ôou l'oyo gui, ôou vegnio de jour, mâ ôou ne trouvé pa lo viègłio ; ôou trouvé soulomein so nesso qu'éro jouògłio coumo n'anje dôou porogui ; tou doû yî nérein chorcha lo maï Miyèto, ein segan so pisto, é bientouo trouvérein l'eindreï ante lôou loû l'oyan

quatre lanternes, cela fait bien trop de dépense ; il y en avait bien assez d'une ; mon pauvre défunt mari n'en allumait pas davantage. » Et elle sortit, mais elle avait à peine dépassé le seuil de la porte qu'elle fut entraînée au grand galop à travers le bois ; elle se heurtait d'un côté, se heurtait de l'autre, elle était tirée à droite, tirée à gauche. Elle en était toute décoiffée ; elle avait beau dire : « Oh ! mes pauvres garçons, vous me faites bien trop courir ! N'allons pas si vite ! laissez-moi souffler un petit instant ; je n'ai plus mes jambes de vingt ans ! » Quand elle parlait c'était là que la course s'accélérait encore davantage parce que Miette n'avait pas vu qu'elle avait affaire à deux grands loups et que ce qu'elle avait pris pour quatre lanternes, c'étaient leurs quatre yeux. A la fin elle tomba ; aussitôt les loups se jetèrent sur elle et la mangèrent.

Le lendemain, le jeune homme à qui la mère Miette avait donné son argent, vint la chercher ; il s'était égaré la veille et au lieu de venir de nuit, comme il l'avait dit, il venait de jour, mais il ne trouva pas la vieille ; il trouva seulement la nièce qui était jolie comme un ange du paradis ; ils allèrent tous deux à la recherche de la mère Miette, en suivant ses traces, et bientôt ils trouvèrent

minjâdo ; gn'y oyo pu mì qe dôou san, peï sa pòoura fota. Reveinguérein o meïsou tou lôou doû ; yî se visovan tou le loun dôou chòmi, é se trouvovan biein jeinteï, tan-t-é che biein qe se moridèrein é fuguèrein biein éïroû. Yî foguèrein guire béâouco de messa por lo pâouro maï Miyèto, maï gn'y devian be co !...

l'endroit où les loups l'avaient mangée ; il n'y avait plus que du sang et ses pauvres nippes. Ils revinrent tous les deux à la maison ; tout le long du chemin, ils se regardaient et se trouvaient très gentils, tant et si bien qu'ils se marièrent et ils furent bien heureux. Ils firent dire beaucoup de messes pour la pauvre mère Miette et ils lui devaient bien cela!..

Comment fut baptisé le Plateau de Mille Vaches

Coumo se boqisé le Plotéôou de Milo Vocha

(L'ancien nom est *Miôouvocha* mais dans notre région on dit couramment *Milovocha*)

Guî le tein gn'y oyo de l'âoutre coûto de Pijeïrôou ein brâve châtéôou q'ein pelâvo le Châtéôou de lo Râno. Le meïtre de côou châtéôou, le segnour dôou Grouo Rouchié, éro biein riche ; ôou-l-oyo dôoû-z-eïtan chante ôou tropâvo dôoû peïssou, de gran bouô chante ôou chossâvo lôou pouoreï seingłiar, lôou loû, lôou renar, maï biein d'ôoutra bęêqia.

Soubre le bouor de ioun de sôou bouô ein chieïtaïre oyo bâqi no peqito chobano ; ôou laï demourâvo einbeï so feinno.

Ein sèr qe fojio n'ôourâje toribłe, qe le vein roufâvo o cossa la brancha dôou-z-âbreï, qe la-z-eïporgnoda deïbrichian lôou céôoû, peï qe le tounâri crocâvo é brounguichio countugniâlomein, einmi lo plęuyo maï lo griêlo, veïqi q'ein topé o lo pouorto de lo chobano. Głiôounossou — (q'éro le noun dôou chieïtaïre) — qe se chôoufâvo gui soun cautou, ein ninan ein tou peqi gorsou, credé : « Eintra ! » Lo pouorto

Comment fut baptisé le Plateau de Mille Vaches

Il y avait dans le temps, de l'autre côté de Pigerolles, un grand château qu'on appelait le Château de la Grenouille. Son propriétaire, le seigneur du Gros Rocher, était très riche ; il avait des étangs où il prenait des poissons, de grands bois où il chassait les sangliers, les loups, les renards et bien d'autres animaux.

Sur le bord d'une de ces forêts, un scieur de long avait bâti une petite cabane ; il y vivait avec sa femme.

Un soir qu'il faisait un orage terrible, que le vent soufflait en grondant avec une violence à briser les branches des arbres, que les éclairs déchiraient le ciel et que le tonnerre lançait des craquements au milieu d'un roulement continu de foudre, le tout accompagné de pluie et de grêle, voici qu'on frappa à la porte de la cabane. Léonard — (c'était le nom du scieur de long) — qui se chauffait dans son coin de cheminée, en berçant un tout petit

se deïbrissé é eintré no viègłio feinno couvrido d'ein joqetou de bouleinjou. Lo pourtâvo ein cobo o soun bro e s'opouyavo soubre ein gran bâtou ; lo guissé : « Guiôou saï chio, maï me òouche ! — Venéê vou chòoufa, guissé Głiòounossou, vou n'a doun pa pôou de peri ein couran lôou chomî por ein tein porié ? » Lo viegłio, qe séro cheqiâdo soubre le sechou gui l'àoutre couein dôou fé, gne reïpoundé : « Ye vêne dôou châtéôou, laï y' aï vu no peqito figłio qe se pèlo Roséto ; can lo chero grando, lo chero biein bouno, peï biein brâvo ; ein se moridan lo foro le bounur de còou qe lo preindro ». Peï lo roboté la tiéto dòou borsôou, regordé le peqę é demandé : « Eïco ein gorsou ? » Lo maï q'éro guî soun głieï é q'oyo remorco que lo viegłio éro o peno mougłiado molgrié qe lo pleuyo tounbesso o varso, se peinsé qe co deyo iêtre caouco brâvo fâdo é lo se deïpeïché de reïpoundre : « Q'eï be ein gorsou. — Eï-t-éòu boqiso? — No, maï che voû vougłia iêtre so meïrino co noû foyo biein ploseï. » Lo viegłio fugué counteinto ; lo guissé : « Ye vole be, nou le peloran Michiôou, peï can-t-ôou-l-òouro vin-t-an me chorjoraï de se. Ma n'aï gaïre de tein iuneuï ; y' aï einguèra biein dòou chomi o faïre, é fâou qe m'ein nane ; cepeindein dovan qe de porqî vâou voû bogłia no bâgo, can-t-ôou chero

garçon, cria : « Entrez ! » La porte fut ouverte et donna passage à une vieille femme, couverte d'un manteau gris, laine et coton ; elle avait à son bras un cabas et s'appuyait sur un grand bâton ; elle dit : « Que le bon Dieu soit ici et que j'y sois admise aussi ! » Léonard lui dit : « Venez vous chauffer ; vous n'avez donc pas peur de périr, en courant par les chemins par un temps pareil ? » La vieille, qui s'était assise sur le billot de l'autre côté de la cheminée, répondit : « Je viens du château ; j'y ai vu une petite fille qui se nomme Rosette ; quand elle sera grande elle sera bien bonne et bien belle ; elle fera le bonheur de l'homme qui l'épousera. » Puis elle rabattit la tête du berceau, regarda l'enfant et demanda : « Est-ce un garçon ? » La mère qui était dans son lit et qui avait remarqué que la vieille était à peine mouillée, bien que la pluie tombât à verse, se dit que cela devait être quelque bonne fée et elle se hâta de répondre : « C'est effectivement un garçon. — Est-il baptisé ? — Non et si vous vouliez être sa marraine, cela nous ferait bien plaisir. » La vieille fut contente et elle dit : « Je veux bien ; nous l'appellerons Michel, et quand il aura vingt ans je me chargerai de lui. Mais je n'ai guère de temps aujourd'hui, j'ai encore bien du chemin à faire et il faut que je m'en aille ; cependant avant de partir je vais vous donner

pû gran vou lo gne metreï o soun peqi de ; lo n'eï pa biein brâvo, mâ lo gne serviro tou de meïmo. » Peï oprié ovi pôouso lo bâgo soubre lo tâblo, lo deïbrissé lo pouorto, regordé de fouoro é se perdé gui lo neuï. Glîôounossou q'éro no jusq'ôou bossoueï de lo pouorto preteindé q'ôou l'oyo vudo fila coumo le vein gui l'air dôou tein, ôou miétan de no grando royour. « Te podeï creïre, guissé so feinno, qe q'eï no bouno fâdo. Miéfe qe lo vé de Meïmona ; q'eï be no chanso que lo chyo lo meïrino de nouôtre gorsou !... »

une bague, quand il sera plus grand vous la lui mettrez au petit doigt ; elle n'est pas bien jolie, mais elle lui servira tout de même. » Puis après avoir posé la bague sur la table elle ouvrit la porte, regarda dehors et se perdit dans la nuit. Léonard qui s'était avancé jusqu'au seuil de la porte, prétendit qu'il l'avait vue filer comme le vent dans l'air au milieu d'une grande lueur : « Tu peux être certain, dit sa femme, que c'est une bonne fée. Il est probable qu'elle vient de Meymanat. C'est une chance qu'elle soit la marraine de notre fils !... »

Gn'y oyo deïjà no douzeno de noda de co, le peqę Michiôou éro deveinyu gran é fouor, pû gran é pû fouor qe le soun de bicudo lôou-z-anfan de soun âje. Ein jour so maï tounbé molâoudo, peï mûrissé ; câouqe tein oprié soun paï se fogué eïcrâsa ein coupan n'âbre ; Michiôou se trouvé tou sou. Oou puré biein sôou porein ; ôou lôou trouvâvo biein d'einguir é so peqito cobano gne poreïchio biein grando. Veïqi q'ein sèr so mino, qu'ôou n'oyo pa vudo biein souein, s'oreïté o so pouorto é gne guissé : « T'a iu dôou moglíur, moun figlíôou, mâ ôouro te sé n'ome, fâou pâ pura. T'a de l'eïme, maï dôou courâje, te va na coureï le mounde por opreneï o trovoglia, peï gui sé-t-an te reveindra eïche ; eintangui y'ôouraï souein de lo meïsou. A cû toujour lo bâgo que te bogli o

Une douzaine d'années s'étaient passées depuis tout cela ; le petit était devenu grand et fort, plus grand et plus fort que ne le sont d'habitude les enfants de son âge. Un jour sa mère tomba malade et elle mourut ; quelque temps après son père se fit écraser en abattant un arbre ; Michel se trouva seul. Il pleura beaucoup ses parents ; ils lui manquaient bien et sa petite cabane lui paraissait bien grande. Voici qu'un soir sa marraine, qu'il n'avait vue que rarement, s'arrêta à sa porte et lui dit : « Tu as eu du malheur, mon filleul, mais maintenant tu es un homme, il ne faut pas pleurer. Tu es intelligent, tu es courageux, tu vas aller parcourir le monde pour apprendre à travailler, puis dans sept ans tu reviendras ici ; en attendant je prendrai soin de ta maison. As-tu toujours la bague que je te donnai

toun botêmo ? Boun, surtou lo perda pa ».

Le leindemo, Michiôou fogué soun peqi poqe, le gɫié biein, fermé o cɫiâou lo pouorto de lo cobano, coché lo cɫiâou sou le ban q'éro dovan lo fenéêtro, coupé ein pié de châgne, por s'ein faire ein bâtou, é soun poqe soubre soun eïpanlo, ôou s'ein né.

Coum'ôou troversâvo le gran bouo q'éro o couto de châ se, ôou vegué ein peqę choteïcurôou qe sôoutâvo de branch'ein brancho, ma cant'ôou-l-orivé soubre le bouor dôou chomi, ôou manqé soun co é tounbé soubre ein ta de peïra ant'ôou resté eïteingu sein bouja. Michiôou, q'oyo boun qeur, né le releva é ôou vegué q'ôou-l-oyo no pâouto de cossâdo ; ôou fogué de la peqita coupé, la meté ovèqe de lo pèjo de courdougnié ôoutour de lo chanbo molâoudo, peï ôou dechiré ein bouchę de soun mouchodour por yôou gɫia tou-t-einseinble. Oprié ôou fogué ein gnę ovèqe de lo mousso gui le crouô de n'âbre chante ôou meté lo pâouro peqito béêqio.

Ein peqę pu louein, o lo surqido dôou bouo, ôou vegué ein grouo miôoulan qe porseguio no pâouro peqit' eïroundélo ; ôou navo lo tropa peï lo minja, can Michiôou gne jeté no peïro che odreïtomein q'ôou le cué rede. L'eïroundèlo se sôouvé, biein counteinto.

Michiôou coumeinsé por oprein-dre le meïqié de tuigɫié. Ein jour qu'ôou qiravo de lo târo

lors de ton baptême ? Bon, surtout ne la perds pas. »

Le lendemain, Michel fit son petit paquet, le lia bien, ferma à clef la porte de la cabane, cacha la clef sous le banc qui était devant la fenêtre, coupa un jeune chêne pour s'en faire un bâton et son paquet sur l'épaule, il s'en alla.

Comme il traversait un grand bois à côté de sa demeure, il vit un petit écureuil qui sautait de branche en branche, mais quand il arriva au bord du chemin, il manqua son coup et tomba sur un tas de pierres où il resta étendu sans bouger. Michel, qui avait bon cœur, alla le relever et il vit qu'il avait une patte cassée ; il fit des petites éclisses, les appliqua avec de la poix de cordonnier autour de la jambe malade, puis il déchira un bout de son mouchoir pour lier le tout ensemble. Ensuite il fit avec de la mousse, un nid dans le creux d'un arbre et y plaça la pauvre petite bête.

Un peu plus loin, à la sortie du bois, il vit un gros milan qui poursuivait une petite hirondelle ; il allait la prendre et la manger, quand Michel lui lança une pierre si adroitement qu'il le tua raide. L'hirondelle se sauva, bien contente.

Michel commença à apprendre le métier de tuilier. Un jour qu'il extrayait de la terre glaise à côté d'un étang, il vit un gros oiseau qui avait un

grasso o coûto de n'eïtan, ôou vegué ein grouo-z-ôouséôou q'oyo ein loun bé, peï ein gran côou, qe se deïboqio guî l'aïgo. Michiôou pregué so pâlo peï courgué veïre ce qe se possâvo ; ôou vegué ein grouô brouche que tegno l'ôouséôou por no pâouto, peï qe le qiravo por le faïre neja ; ôou gne bogłié ein boun co de pâlo soubre lo tiêto ; co le fogué be lâcha, é l'ôouséôou s'einvoulé ein leïssan peindre so pâouto tou-t-ein san.

Michiôou resté châ le tuigłié peindein iun an, peï oprié ôou s'ein né gui la vîla por opreindre touto sorta de meïqié sourtou côou de bouleinjié peï de pâqichié.

Can lôou sé-t-an fuguérein possô, Michiôou tourné gui soun poï. Le jour q'ôou-l-orivé ôou trouvé so meïrino qe l'oteinguio o lo pouorto de so cobano q'éro télo coum'ôou l'oyo leïssâdo. Lo gne fogué dôoû counplimein soubre so bouno mino, peï lo gn'opreingué qe l'oyo guî portou q'ôou n'oyo pa soun porié por faïre de boun gâtéôoû, qu'ein le demandoyo por faïre lo nossa, meïmomein ôou châtéôou por lôou repâ. Ein eïfé, no quieinzeno de jour ne s'éran pa possô qe le segnour le fogué demanda por faïre ein boun moreinde. So feinno éro mouorto deinpeuï lountein é q'éro se q'orgognesavo lo vito dôou châtéôou. Côou jour qî, ôou-l-oyo counvito toû lôou segnour sôou vèji o faïre no porqido de chasso. Oou vougłio lôou faïre

grand bec et un long cou, se débattre dans l'eau. Michel prit sa pelle et courut voir ce qui se passait ; il vit un gros brochet qui tenait l'oiseau par une patte et qui le tirait pour le faire noyer ; il lui donna un bon coup de pelle sur la tête ; cela lui fit bien lâcher prise et l'oiseau s'envola laissant pendre sa patte tout en sang.

Michel resta un an chez le tuilier, puis il alla dans les villes pour apprendre toutes sortes de métiers, particulièrement celui de boulanger et de pâtissier.

Quand les sept ans furent écoulés, Michel retourna dans son pays. Le jour où il arriva, il trouva sa marraine qui l'attendait à la porte de sa cabane qu'il retrouva telle qu'il l'avait laissée. Elle lui fit des compliments sur sa bonne mine, puis elle lui apprit qu'elle avait raconté partout qu'il n'avait pas son pareil pour faire de bons gâteaux, qu'on le demanderait pour faire la cuisine aux noces, même au château, pour les repas. En effet, une quinzaine ne s'était pas écoulée que le seigneur le fit demander pour faire une bonne collation. Sa femme était morte depuis longtemps et c'est lui qui organisait l'existence du château. Ce jour-là, il avait invité tous les seigneurs du voisinage à faire une partie de chasse. Il voulait leur faire voir sa fille qui était devenue grande et qui était bonne

veïre o so figłio q'éro deveinyudo bèlo é q'éro boun'o morida, por qe lo pouguesso chôouji ein omourou.

Ooû guissé o Michiôou : « Tâcho de te disteinga ; faï noû de bouna besugna ; te chera biein poyo. Oou resto, mo figłio vaï demoura por te survegłia. »

Lo Roséto peï Michiôou possérein doun lo journâdo einseinble, sétou o faïre dôoû gâtéôoû, yèlo o le regorda faïre. O lo fi de lo journâdo s'einteinguian le mieï dôou mounde. Lo Roséto n'éro pa soulomein deveinyudo bèlo, l'éro bravo coumo le jour. Lo vegué be lôou chosseur, ma lo n'ein vougué chôouji po-ioun.

Le baroun, (fâou vou guire qe còou segnour éro baroun), eimâva biein la bouna chôousa; ôou trouvé lôou gâtéôoû biein o soun gou é ôou fogué revegni Michiôou souvein, che souein qe le pâoubre gorsou qe possâvo sa journoda o coûto de lo tan bravo, tan mignardo Roséto, n'ein tounbé omourou o n'ein pâdre le béôoure maï le minja. Ein sèr qe so meïrino éro veinyudo le veïre, lo le trouvé tou desoulo ; lo gne demandé ce q'ôou-l-oyo ; Michiôou guissé : « A ! mo bouno meïrino, m'orivo le pû gran dôoû mogłiur. Mojina vou que ye saï omourou de lo figłio d'ôou segnour ! Coumo sabe q'ôou lo bogłioro jomaï ôou gorsou d'ein chieïtaïre, y' aïme mieï mûri ; vâou nâ me néja ! » So vieigłio meïrino se meté de rire tou doussomein, peï lo gne

à marier, afin qu'elle pût choisir un fiancé.

Il dit à Michel : « Tâche de te distinguer ; fais nous de bonnes choses ; tu seras bien payé. Du reste, ma fille va rester pour te surveiller.

Rosette et Michel passèrent donc la journée ensemble, lui à faire des gâteaux, elle à le regarder faire. A la fin de la journée ils s'entendaient le mieux du monde. Rosette n'était pas seulement devenue grande, elle était jolie comme le jour. Elle vit bien les chasseurs, mais son choix ne se porta sur aucun d'eux.

Le baron, (il faut vous dire que ce seigneur était baron), aimait bien la bonne chère ; il trouva les gâteaux à son goût et il fit revenir souvent Michel, si souvent que le pauvre garçon qui passait ses journées à côté de la si jolie, si mignonne Rosette, en tomba amoureux à en perdre l'idée de boire et de manger. Un soir que sa marraine était venue le voir elle le trouva tout désolé ; elle lui demanda ce qu'il avait ; Michel lui dit : « Ah ! ma pauvre marraine, il m'arrive le plus grand des malheurs. Figurez-vous que je suis amoureux de la fille du seigneur ! Comme je sais qu'il ne la donnera jamais au fils d'un scieur de long, j'aime mieux mourir ; je vais me noyer ! » Sa vieille marraine se mit à rire tout doucement et lui répondit : « Quand tu seras noyé, tu seras

reïpoundé : « Can te chera nejo, te chera biein ovanso ! O to plasso ye foyo mieï. Gniyo demanda lo Rosét' ein moridâje o soun paï. Te veïya be ce qe te reïpoundrio — Oou me reïpoundrio pa, ôou me foyo metre ein preisou, maï begłiâou be pieï. — Eïssayo toujour ; pusqe te voleï te neja, te risca pa re, ma ropèlo te, can te porlora ôou segnour, de freta lo bâgo qe t'a o toun pequi de, einbeï le grouo de de l'âoutro mo. — E be ! meïrino, vou-z-eïcoutoraï ; laï gnîraï demo le moqi ; coumo vou guisé, risqe pa re. »

Le leindemo, Michiôou fogué so touolèto peï ôou né ôou châtéôou. Can le segnour le vegué ôou gne guissé : « Té ! te sé qî, Michiôou, te voleï begłiâou câoucore. » Michiôou, qe roulâvo soun chopéôou gui sôoû deï, reïpoundé : « Oueï, segnour, ye vene vou faïre no demand'ein moridaje. — A ! â ! moun gogłiar, te voleï te morida. Lo câou doun de ma chanbrièra que t'o topo guî l'euï ? Pârî qe q'eï qelo de mo figłio ! »

Michiôou fugué biein mourqifio d'einteindre co ; ôou deveingué rouje coumo lo creïto d'ein jâou é n'ein leïssé tounba soun chopéôou soubre le planchié ; mâ ôou se ropelé lo recoumandochiôou de so meïrino é ôou se meté de freta so bâgo einbeï soun grouo de. Oouche-touo lo głingo gne reveingué ; ôou guissé : « Ooû sobé, segnour, que moun paï éro chieïtaïre eïche, ma ôou l'éro d'ein poï que se pèlo

bien avancé. A ta place je ferais mieux, j'irais demander la main de Rosette à son père. Tu verrais bien ce qu'il te répondrait. — Il ne me répondrait pas, il me ferait mettre en prison, peut-être même ferait-il pire. — Essaye toujours, puisque tu veux te noyer, tu ne risque rien, mais rappelle-toi quand tu parleras au seigneur de frotter la bague que tu portes au petit doigt, avec le pouce de l'autre main. — Eh bien ! marraine, je vous écouterai, j'y irai demain le matin ; comme vous dites je ne risque rien. »

Le lendemain, Michel fit sa toilette, puis il alla au château. Quand le seigneur le vit, il lui dit : « Tiens ! tu es ici, Michel, tu veux sans doute quelque chose ». Michel qui roulait son chapeau dans ses doigts répondit : « Oui, seigneur, je viens vous faire une demande en mariage ! — Ah ! Ah ! mon gaillard, tu veux te marier. Quelle est donc celle de mes servantes qui t'a tapé dans l'œil ; je parie que c'est celle de ma fille ! »

Michel fut bien mortifié d'entendre cela, il devint rouge comme la crête d'un coq et en laissa tomber son chapeau sur le plancher ; mais il se rappela la recommandation de sa marraine et il se mit à frotter la bague avec son pouce. Aussitôt la faculté de parler lui revint et il dit : « Vous savez, seigneur, que mon père était scieur de long ici, mais il était d'un pays qui s'appelle

lo Goscougno ; touto le mounde gui côou poï soun nobleï. Lo fomigłio de moun paï oyo ein châtéôou bâqî soubre le bouor de no grando reviëro, ioun de môou rié gran ero meïmo couję ovèqe le reï. Moun paï fugué fourso de se sôouva, porceqe soun ouncłie, qe gn'oyo voulo tou soun be, vougłio le faïre metre ein preïsou. Q'eï pa lo chanbrièro de vouotre figłio que vene vou demanda ein moridâje, q'eï votro figłio, q'eï lo Roséto qe ye vole ! » Peï ôou nein guissé be einguèra d'ôoutra, tan so głingo morchavo biein.

Le segnour le regordavo, che telomein eïtouno q'ôou n'ein pouguio pa pìpâ ein qiète mou ; jomaï ôou n'oyo einteingu che biein porla. Coum'ôou vougłio gagnâ dôou tein, por preindre dôoû ransegnomein, ôou guissé o Michiôou : « Te m'a begłiâou be gui de la meïssunja ; â cû de la preuva qe te seï noble ? — De la preuva ? biein sûr qe n'ein aï ; vâou na la car de suito. » Peï ôou romossé soun chopéôou é se sôouvé ôou golo. So meïrino qe l'oteinguio dovan so pouorto gne demandè : « Ê be ! q'eï qe gn'y o de nouvéôou ? Te sé pa einguéra ein preïsou ? — A ! mo bravo mèïrino, n'ein porleï pâ ! saï pa ein preïsou q'eï vraï, ma mo bougro de głingo s'eï meso de de vira, de vira, peï de guire de la meïssunja ! ne pouguio pa l'einpeïcha. Lo mo faï proumetre de bogłia la preuva ôou segnour

la Gascogne ; dans ce pays tout le monde est noble. La famille de mon père avait un château bâti au bord d'une grande rivière, un de mes arrière grand-pères était même cousin du roi. Mon père fut forcé de fuir parce que son oncle qui avait volé tous ses biens voulait le faire mettre en prison. Ce n'est pas la servante de votre fille que je viens vous demander en mariage, c'est votre fille, c'est Rosette que je veux ! » Et il en dit bien encore d'autres, tant sa langue tournait bien.

Le seigneur le regardait, tellement étonné, qu'il n'en pouvait souffler mot ; jamais il n'avait entendu si bien parler. Comme il voulait gagner du temps pour prendre des renseignements, il dit à Michel : « Tu m'as peut-être raconté des mensonges ; as-tu des preuves que tu es noble ? — Des preuves ? bien sûr que j'en ai, je vais aller les chercher tout de suite. » Puis il ramassa son chapeau et se sauva au galop. Sa marraine qui l'attendait devant sa porte lui demanda : « Eh bien ! qu'y a-t-il de nouveau ? Tu n'es pas encore en prison ? — Ah ! ma chère marraine, ne m'en parlez pas ! je ne suis pas encore en prison c'est vrai, mais ma satanée langue s'est mise à tourner, à tourner et à dire des mensonges ! je ne pouvais pas l'arrêter. Elle m'a fait promettre de donner au seigneur la preuve que mon arrière grand-père était cousin

qe moun rié gran éro couję dôou reį ! Ante volé voû qe la prêgne ! ye aï soulomein pa de popié ! — Mâ chieï, mâ chieï ! ț'a dôoû popié, ye vâou nâ t'ein chorcha ; yî n'an pa grando volour, q'eï ma dôoû counteï de foda, ma le segnour so o peno eïpela câouqeï moû, te risca pa re ; t'òoura mâ o guire que te podeï pa te sepora de tôou popié. — Tan piei ! guissé Michiôou, y'aïme tan lo Roséto qe ye me risqe ! » Justomein, can-t-ôou l'eintré ôou châtéôou ôou vogué, coumo por n'ozar, lo Roséto o so fenéêtro ; lo gne guissé tou bâ : « Boun couraje, Michiôou ! » Le baroun pregué lôou popié, lòou regordé peindein lountein, coumo ch'òou counpregno ce q'éro dessoubre ; ôou chobé tou de meïmo por dechifra le premié mou, peï ôou guissé o Michiôou : « Ein eïcrichio biein mâou gui le poï de toun paï ; eïrousomein qe saï sobein. Q'eï-t-eïgal ! jomaï me fuguesso figuro qu'ôou-l-éro counto. » (q'éro côou prumié mou q'òou-l-oyo counpreï : « counte » pusqe q'éro eïcri ein tiéto dôou popié : Counte de la Foda). — « Ma q'eï pâ touto co ; che te voleï te morida ovèqe mo figłio, fâou lo gâgna ; y'aï de la counguichiôoû o te pôousa ; veïqi la prumièro : te vesè côou grouo tegłiôoû, o so fino poueinto lo jasso laï y o bâqî ein gni. Antan qelo cheïqivo béêqio eintré gui qelo chanbro, lo voulé no cheïno ein or de mo pâouro defunto feinno, é lo pourté gui côou gni. Jomaï deyu n'o pougu lo

du roi ! Où voulez-vous que je les prenne les preuves ? Je n'ai même pas de papiers ! — Mais si, mais si ! tu as des papiers, je vais aller t'en chercher ; ils n'ont pas grande valeur, ce ne sont que des contes de fées, mais le seigneur sait à peine épeler quelques mots ; tu ne risques rien ; tu n'auras qu'à dire que tu ne peux pas te séparer de tes papiers. — Tant pis ! dit Michel, j'aime tellement Rosette que je me risque ! » Justement, quand il entra au château il vit, comme par hasard, Rosette à sa fenêtre ; elle lui dit tout bas : « Bon courage, Michel ! » Le baron prit les papiers, les regarda longtemps, comme s'il comprenait ce qu'il y avait dessus ; il finit tout de même par déchiffrer le premier mot et il dit à Michel : « On écrivait bien mal dans le pays de ton père ; heureusement que je suis savant. C'est égal ! jamais je ne me serais figuré qu'il était comte. (C'était le premier mot qu'il avait compris : » Conte » puisqu'il était écrit en tête du papier : Conte des Fées). — « Mais ce n'est pas tout cela ; si tu veux épouser ma fille, il faut la mériter ; j'ai des conditions à te poser ; voici la première: tu vois ce gros tilleul, à son extrême pointe la pie a bâti son nid. L'an dernier cette sale bête entra dans cette chambre, elle vola la chaîne en or de ma pauvre défunte femme et la porta dans ce nid. Jamais personne n'a pu aller l'y chercher. Il faut que tu y montes

laï nâ car. Fâou qe te laï mounteï lo preindre ; te bagłie jusq'o demo miéjour por me l'opourta. » Michiôou reïpoundé : « Segnour, q'eï pa biein defechele, demo ovan miéjour, voû-z-ôoureï lo cheïno. » Q'éro lo bâgo qe le fojio einguèra porla. Can-t-ôou fugué surqi ôou né faïre le tour dôou tegłiôou, ôou regordé so bigłio ; l'éro douâ vejeï pu hâouto qe le cłiuché, peï grosso coumo iuno de la tour dôou châtéôou ; so peloguièro éro leuo coumo che lo fuguesso eïtado biein sobounado. Oou se guissé ein se meïmo : « Jomaï ye trouvoraï d'eïchâlo osséê grando por laï mounta. One ! ein gui que lo neuï bagłio de l'eïme ; tournoraï demo le moqi ». So meïrinno éro porqido, ôou se coueïjé dobouro, mâ ôou ne pougué pa durmi. Le moqi dovan jour ôou-l-éro dovan le tegłiôou ; ôou mougłié so chomiso o eïssoya de grinpa, sein poudeï tan soulomein na pu hâou que doua ou treï touèsa ; ôou n'ein pouguio pû, ôou s'ochesé tou deïcourojo ôou pié de l'âbre.

Coumo le souleï se levâvo, ôou vegué, devolan de branch' ein brancho, ein peqę choteïcurôou qe s'oreïté ôou dessoubre de so tiêto, peï se meté de le regorda. Michiôou guissé : « O ! pâoubro peqęto béêqio, che y'oyo ta oungłia, ôouyo biein vite faï de mounta car lo cheïno d'or guî le gnę de lo jasso ! » Le choteïcurôou n'ein eïcouté pa maï, ein re de tein ôou fugué vor le gnę, ôou coumeinsé

la prendre ; je te donnes jusqu'à demain midi pour me l'apporter. » Michel répondit : « Seigneur, ce n'est pas bien difficile, demain, avant midi, vous aurez la chaîne. » C'était la bague qui le faisait encore parler. Quand il fut sorti, il alla faire le tour du tilleul, il regarda son fût, deux fois plus haut que le clocher et gros comme une des tours du château, son écorce était lisse comme si elle avait été savonnée. Il se dit : « Jamais je ne trouverai une échelle assez haute pour y atteindre et autrement jamais je ne pourrai y monter. Allons ! on dit que la nuit donne des idées, je reviendrai demain matin. » Sa marraine était partie, il se coucha de bonne heure, mais ne put dormir. Le matin il était avant qu'il fit jour, devant le tilleul ; il trempa sa chemise de sueur à essayer de grimper, sans pouvoir seulement aller plus haut que deux ou trois toises ; il n'en pouvait plus, il s'assit tout découragé au pied de l'arbre.

Au moment où le soleil se levait, il vit venir, descendant de branche en branche, un petit écureuil qui s'arrêta au-dessus de sa tête et se mit à le regarder. Michel dit : « Oh ! pauvre petite bête, si j'avais tes griffes, j'aurais bientôt fait de monter chercher la chaîne d'or dans le nid de la pie ! » L'écureuil n'en écouta pas davantage ; en un rien de temps il fut vers le nid ; il commença par gober

por gobelouta lôou iôoû, peï ôou pregué lo cheïno eintre sa dein é lo pourté gui lo mo de Michiôou sein faïre oteinchiôou o la jossa qe le porseguian. Michiôou fugué biein countein, ôou minôoudé le peqę choteïcurôou qe gne guissé : « Q'eï o mo grando qe te mejèreï lo pâouto que lo séro cossado ein tounban ; ye païe ma deta. » Peï ôou se sôouvé gui le bouo. Coumo q'éro tro dobouro é qe le segnour n'éro pa einguèra levo, Michiôou, ein oteindan, s'eindurmissé ôou pié de l'âbre é ôou reïbé q'ôou-l-éro reï.

Can ôou fugué deïveglio, ôou né ôou châtéôou ; le segnour fugué biein eïtonno ; ôou guissé : « Q'eï biein, ma co n'eï pâ chobo ; gn'y o dôoû mouchoû que zinzénein touto lo neuï, peï me piqeïn, é m'einpaïchein de durmî ; fâou qe te lôou deïtruiseï toû. Por co te baglie jusq'o prié demo miéjour. — Y'eïssoyoraï, segnour », qe reïpoundeï Michiôou. Côou jour qî ôou ne vegué pa lo Roséto é ôou se trouvé biein moleïrou.

Ein seutre de châ le segnour, ôou vougué se randre counte de ce q'ôou-l-oyo o faïre é ôou né por faïre le tour de l'eïtan ; ôou morché maï de chié-z-oura, mâ ôou ne fogué pa le peqę car dôou chomi é peindein tou côou tein ôou fugué devouri por lôou mouchoû. Gn'y ein oyo che télomein qe q'éro coum'ein brôougliar. Oou preporé ein gran trafoujâou por lôou faïre brûla can

les œufs, puis il prit la chaîne entre ses dents et la porta dans la main de Michel, sans faire attention aux pies qui le poursuivaient. Michel fut bien content, il calina le petit écureuil qui lui dit : « C'est à ma grand'mère que tu arrangeas la patte qu'elle s'était cassée en tombant, je paye mes dettes. » Et il se sauva dans le bois. Comme il était trop tôt et que le seigneur n'était pas encore levé, Michel, en attendant, s'endormit au pied de l'arbre et rêva qu'il était roi.

Quand il fut réveillé, il alla au château ; le seigneur fut bien étonné ; il lui dit : « C'est bien, mais ce n'est pas fini ; il y a des moustiques qui bourdonnent toute la nuit, qui me piquent et m'empêchent de dormir ; il faut que tu les détruises tous. Pour cela je te donne jusqu'à après-demain midi. — J'essayerai, seigneur », répondit Michel. Ce jour-là il ne vit pas Rosette et se trouva bien malheureux.

En sortant de chez le seigneur, il voulut se rendre compte de ce qu'il avait à faire et il alla pour faire le tour de l'étang ; il marcha plus de six heures, mais il ne fit pas le petit quart du parcours et pendant tout ce temps il fut dévoré par les moustiques. Il y en avait tellement que c'était comme un brouillard. Il prépara un grand brasier pour les faire brûler quand la nuit serait venue. La flamme et la fumée en firent

lo neuï cheyo veinyudo. Lo flâmo é lo fumièro nein foguérein be biein peri ; mâ le leindemo co se couneïchio o peno. » Q'eï pa poucheble ! q'ôou guissé ; ô mo che tan bravo Roséto, poudrai doun pâ t'ovi !... » é ôou se leissé tounba tou de soun lou gui l'erbo. E veïqi q'o qete mouman ôou vegué n'eïroundèlo qe voulâvo dovan se ein frisan l'aïgo é ein minjan dòoû mouchoû tan que lo pouguio. Michiôou lo visâvo faïre, peï ôou guissé tou hâou : « Eï co pa moleïrou q'ôou głieu de iêtre touto soulo gne n'ayo pa einbeï te plujieur mileï de tâ sor ; vou-z-ôouya faï moun ôourâje dobouro. » Oou n'ogué pa putouô chobo de guire qe l'eïroundèlo s'einvoulé biein hâou, biein hâou, gui l'air dôou tein, é se meté de creda. Ein moumein oprié, Michiôou vegué vegni de toû lòou coûta de la troupa d'eïroundèla ; n'ein gn'y oyo dôoû cein, nein gn'y oyo dòoû mileï, mièfe be dôoû migłiar qe voulovan de tou lôou coûta soubre l'eïtan, sou lôou-z-âbreï, ôoutour dôou châtéôou, portou. Can co fugué o bru de neuï lo prumier' eïroundèlo q'ôou-l-oyo vudo veingué vor se ; lo se pôousé soubre soun eïpanlo peï gne guissé : « Ye saï lo figłio de qel' eïroundèlo qe t'einpêchéreï d'être minjado por le meïchan miôoulan ; ye païe ma deta. Te podeï nâ trouva le segnour, gn'y o pû ein mouchou ôoutour dòou châtéôou. »

Michiôou lo preingué biein

périr beaucoup, mais le lendemain on s'en apercevait à peine : « C'est impossible ! dit-il. O ma si jolie Rosette, je ne pourrai donc pas te posséder ! » Et il se laissa tomber de tout son long dans l'herbe. Et voici qu'à ce moment il vit une hirondelle qui volait devant lui en rasant l'eau et en mangeant des moustiques tant qu'elle pouvait. Michel la regardait faire, puis il dit à haute voix : « N'est-ce pas malheureux qu'au lieu d'être seule, tu n'aies pas avec toi plusieurs milliers de tes compagnes ! Vous auriez bientôt accompli ma tâche. » Il n'eut pas terminé ces mots que l'hirondelle s'envola bien haut, bien haut, dans l'air et se mit à pousser des cris. Un instant après, Michel vit arriver de tous côtés des bandes d'hirondelles ; il y en avait des centaines, il y en avait des milliers, peut-être des milliards qui volaient de toutes parts : sur l'étang, sous les arbres, autour du château, partout. Quand la nuit arriva, la première hirondelle qu'il avait vue vint se poser sur son épaule et lui dit : « Je suis la fille de cette hirondelle que tu empêchas d'être mangée par le méchant milan ; je paye mes dettes. Tu peux aller trouver le seigneur, il n'y a plus un seul moustique autour du château. »

Michel la prit bien doucement, la remercia, l'embrassa, puis elle s'envola avec toutes ses compagnes.

doussomein, lo remorchié, l'einbrossé, peï lo s'einvoulé ovèqe touta sa comorada.

Can le segnour le vegué oriva le leindemo moqi, ôou gne credé : « Te sé por le sur ein molein ! sabe pa coumo t'a faï, ma crese qe gn'y o pû de mouchoû soubre l'eïtan ; gn'y o po-ioun qe m'ayo pico qeto neuï, miefe que toun trafoujâou lôou-z-o toû brulô. Ma t'a pâ einguèra chobo ; fâou qe te me deïborosseï de touta la rona qe gn'y o gui l'eïtan ; la fâsein che telomein de brû qe la m'einpaïchein de durmi, cajemein ôoutan qe fojian lôou mouchoû ; peï ovè gliur rrrâ... rrrâ... rrra, peï gliur grrrrr... croâ... croâ, la-z-an l'air de se mouca de me peï de moun châtéôou ; lo seinblein guire : ôou se pèlo le châtéôou de lo Râno, q'eï le nouôtre. Coumo por lôoû mouchoû te baglie por la deïtrui jusq'o prié demo, miéjour. — Q'eï biein, segnour, guissé Michiôou, foraï moun poucheble. » Peï ôou né soubre le bouor de l'eïtan ; de toû lôou coûta ôou vegué sôouta de la rona, nein gn'y oyo de la ceintena é de la ceintena. Oou se peinsavo : « Por cuâ tou côou beïqiâou me foudrio be dou an noun pa dou jour é einguera cheyo pa sur de gn'y oriva ; anfein ye vâou faïre moun poucheble coumo yôou-z-aï proumeï. » Oou coupé no grando gâoulo de côoure é ôou se meté de topa de couto d'âoutre soubre la gronouglia ; ôou bou de iun'ouro ôou n'ein pouguio pu ; gn'y oyo be biein de lo rona le

Quand le seigneur le vit arriver le lendemain matin, il lui cria : « Tu es réellement un malin ! Je ne sais pas comment tu t'y es pris, mais je crois qu'il n'y a plus de moustiques sur l'étang, il n'y en a aucun qui m'ait piqué cette nuit, peut-être que ton brasier les a tous brûlés. Mais tu n'as pas encore terminé tes épreuves ; il faut que tu me débarrasses de toutes les grenouilles qui sont dans l'étang, elles font tellement de bruit qu'elles m'empêchent de dormir, presqu'autant que le faisaient les moustiques ; puis avec leur rrrâ... rrrâ... rrra, et leur grrrr... croâ... croâ, elles ont l'air de se moquer de moi et de mon château ; elles ont l'air de dire : il s'appelle le château de la Grenouille, c'est le nôtre. Comme pour les moustiques, je te donnes pour les détruire jusqu'à après-demain midi. — C'est bien, seigneur, dit Michel, je ferai mon possible. » Puis il alla sur les bords de l'étang ; de tous les côtés il vit sauter des grenouilles ; il y en avait des centaines et des centaines. Il se dit : « Pour tuer toutes ces bêtes il me faudrait bien deux ans et non pas deux jours et encore je ne serais pas sûr d'y parvenir. Enfin, je vais faire mon possible comme je l'ai promis. » Il coupa une grande gaule de coudrier et se mit à frapper de droite et de gauche sur les grenouilles ; au bout d'une heure il n'en pouvait

veintre ein l'air, ma co se couneïchio pâ, meïmomein qe n'ein gn'y oyo q'ôou crejio ovi cuoda peï qe revicovan é se sôouvovan. Oou s'oreïté é se cheqié, biein moleïrou, o l'ounbro de n'âbre. Tou por ein co ôou vegué ein grouo-z-ôouséôou, q'oyo ein gran bé, qe tropavo la rona peï voû la-z-ovolâvo coumo de re faïre. Michiôou peinsé o la-z-eïroundèla q'oyan minjo toû lôou mouchoû é ôou guissé : « Che qel' ôouséôou pouguio faïre lo meïmo châouso por la rona, ôou me randrio ein fier service, ma foudrio qe yî fuguessan no bravo troupo. » L'eïroun, (porceque fâou vou guire qe le grouo-z-ôouséôou éro n'eïroun), oyo einteingu Michiôou, ôou se preché de se ; ôou boueïtâvo ein peqe porce q'ôoû l'oyo no chanbo pû courto que l'âoutro ; ôou gne guissé : « Q'eï te qe m'a sôouvo lo vito ein jour q'ein brouche m'oyo tropo por lo pâouto é q'ôou vouglio me faïre neja. Vole t'ôoubleja o moun tour ; te fosa pa de môouva san, vâou na car de l'aïdo é prié demo te poura na veïre le segnour, gn'y ôouro po-iuno rano gui l'eïtan gne ôoû-z-oleintour. » Ein eïfé, le leindemo Michiôou vegué soubre le bouor de l'eïtan no grando troupo d'eïroun qe bogłiovan dôoû cô de bé de toû lôo coûta é le sèr ôou n'eintedé pû de râââ rrrâââ gne de grre rre croâ croâ ! Oou tourné ôou châtéôou ôou mouman q'éro counveinyu ; le segnour q'oyo biein durmi éro de boun'

plus ; il y avait bien des grenouilles le ventre en l'air, mais cela ne se connaissait pas ; il y en avait même qu'il croyait avoir tuées et qui revenaient à elles puis se sauvaient. Il s'arrête et s'assit, bien malheureux, au pied d'un arbre. Tout à coup il vit un gros oiseau qui avait un grand bec, qui attrapait les grenouilles et vous les avalait comme de rien faire. Michel pensa aux hirondelles qui avaient mangé tous les moustiques et il dit : « Si cet oiseau pouvait faire la même chose pour les grenouilles, il me rendrait un grand service, mais il faudrait qu'il y en eut une jolie bande. » Le héron, (car il faut que vous sachiez que le gros oiseau était un héron), avait entendu Michel, il s'approcha de lui ; il boitait un peu parce qu'il avait une patte plus courte que l'autre, il lui dit : « C'est toi qui m'as sauvé la vie un jour qu'un brochet m'avait attrapé par la patte et voulait me faire noyer. Je veux t'obliger à mon tour ; ne te fais pas de mauvais sang, je vais aller chercher du renfort et après-demain tu pourras aller voir le seigneur, il n'y aura pas une seule grenouille dans l'étang ni aux alentours. En effet, le lendemain Michel vit sur le bord de l'étang une grande bande de hérons qui donnaient des coups de bec de tous les côtés et le soir il n'entendit plus de rrrâââ rrrâââ ni de grrre... rre... croâ croâ ! Il retourna

eïmur, ôou guissé : « Te sé einqéra pu molein qe ye crejio ; te m'a rangu ein gran service ; veïqi mo dorgnièro coundichiôou ; oprié, che te podeï rûchi, te proumete qe te chera moun jeindre. Te couneïsseï l'eïtan, fâou me le voueïda ; jomaï l'aï peïcho, ein gne couneï pâ de pâlo. Che te podeï pa le lâcha, vâou te bogłia ein gaje por le pouda ; t'a doû jour por faïre co. » Peï ôou gne remeté ein pognié o secłia, o meïto crebo. Michiôou pregué soun pognié peï s'ein né ; ôou chorché portou n'einpelaje soubre le bouor de l'eïtan mâ ôou n'ein pougué pa trouva ; q'éro ma dôou rouchié de toû lôou coûta. Oou jité no grosso peïro guì l'aïgo, l'eïtan éro telomein proun q'ôou ne vegué pâ seûtre de bougłiola. Oou l'eïssoyé soun pognié, ôou trovogłié jusqu'o lo neuï, mâ ôou n'oyo pâ surqi no pleno segłiâdo d'aïgo. Tou desespèro ôou guissé : Qeto vièje q'eï chobo ! n'aï pû mâ qu'à me jìta laï deguiein ovèqe no peïro ôou côou ; mo meïrino n'eï pa eïche por m'einpeïcha ! » Oou surté no cordo de so pocho, peï ôou se beïssavo por chercha no peïro cante ôou-l-ôouvissé dôou brû dorié se ; ôou se travisé é se trouvé ein fasso de so meïrino q'éro ovèqe n'âoutro viegłio q'oyo ôouchę ein gran bâtou.

So meïrino gne guissé : « Ê be ! moun figłiôou, vaï co ? Va cû te morida dobouor ? Peinse be qe te m'einvitora o to nosso, ovèqe

au château au moment convenu ; le seigneur qui avait bien dormi était de bonne humeur, il lui dit : « Tu es encore plus malin que je croyais, tu m'as rendu un grand service, voici ma dernière condition ; après, si tu peux réussir, je te promets que tu seras mon gendre. Tu connais l'étang, il faut me le vider, je ne l'ai jamais pêché, on ne lui connait pas d'empellement. Si tu ne peux pas ouvrir de bonde, je vais te donner un ustensile pour le puiser. Je t'accorde deux jours pour accomplir cette tâche. » Et il lui remit un panier tressé, à moitié percé. Michel prit le panier et s'en alla ; il chercha partout l'empellement sur le bord de l'étang, mais il n'en put pas trouver ; ce n'étaient de tous côtés que rochers. Il jeta une grosse pierre dans l'eau, l'étang était tellement profond qu'il ne vit pas sortir de bulles. Il essaya son panier et travailla jusqu'à la nuit, mais il n'en avait pas sorti un plein seau d'eau. Tout désespéré il dit : « Cette fois c'est bien fini, je n'ai plus qu'à me jeter là-dedans avec une pierre au cou, ma marraine n'est pas ici pour m'en empêcher ! » Il sortit une corde de sa poche et il se baissait pour chercher une pierre lorsqu'il entendit du bruit derrière lui ; il regarda de côté et se trouva en face de sa marraine qui était en compagnie d'une autre vieille qui, elle aussi, portait un grand bâton.

Sa marraine lui dit : « Eh bien,

mo comorâdo qe te veseï qî. Ma q'eïco doun qe te voleï faïre ovèqe to cordo ? — Mo bouno meïrino, gne reïpoundé Michiôou, poudraï pâ vou einvita o mo nosso, porceqe poudraï pa me morida. Le segnour mo meï coumo counguichiôou de voueïda l'eïtan, oumi doun de le pouda ovèqe ein pognié crebo. Coumo q'eï pa poucheble é qe l'eïtan n'o pâ de pâlo, putouô que de pá ovi mo Roséto y'aïme mieï me neja, é y'oyo deïja chorcho no cordo por me metre no peïro ôou côou, can voû-z-aï vudo. »

Olor l'âoutro viègłio guissé : « Eïcouto, Michiôou, ye sai lo fâdo qe gouvarno toû lôou-z-ognemâoû ; te couneïsse deinpeuï lountein, é sabe qe t'a boun qeur : te remejèreï lo chanbo de moun choteïcurôou, t'einpèchéreï moun eïroundèlo d'être minjâdo, peï moun-eïroun d'être nejo ; ye vole te randre service. Qel eïtan, q'eï le méôou. Oou n'o pa de pâlo, ôou l'eï biein gran, ôou l'eï biein proun, ma sâbe tou de meïmo lo mognièro de le voueïda prountomein. Viso biein chante gn'y o moun bâtou : chetouô que le chovan iouforo, te grotora lo târo o qel eindreï, te trouvora doua peïra blancha, grossa coumo dôoû iôoû de poulo ; te la preindra peï te gnira t'ochière ôou pié de côou grouô chagne q'eï soubro le bouor de l'eïtan. Chetouô qe te veïra passa n'eïroyâdo de głiuno ôou trovar de la brancha, te jitora iuno

mon filleul, ça va-t-il ? Vas-tu te marier bientôt ? Je pense que tu m'inviteras à ta noce ainsi que ma compagne que tu vois ici. Mais qu'est-ce donc que tu veux faire avec cette corde ? — Ma bonne marraine, lui répondit Michel, je ne pourrai pas vous inviter à ma noce parceque je ne me marierai pas. Le seigneur m'a posé comme condition de vider l'étang, ou de le puiser avec un panier percé. Comme ce n'est pas possible et que l'étang n'a pas de vanne, plutôt que de ne pas avoir ma Rosette, j'aime mieux me noyer et j'avais déjà cherché une corde pour me mettre une pierre au cou, lorsque je vous ai vue. »

Alors l'autre vieille dit : « Ecoute Michel, je suis la fée qui gouverne tous les animaux ; je te connais depuis longtemps et je sais que tu as bon cœur : tu as remis en état la jambe de mon écureuil, tu as empêché mon hirondelle d'être mangée et mon héron d'être noyé ; je veux te rendre service. Cet étang m'appartient : il n'a pas de vanne, il est bien grand, il est bien profond, mais je connais malgré cela le moyen de le vider rapidement. Regarde bien où est mon bâton ; aussitôt que le chat-huant hululera, tu gratteras la terre à cet endroit ; tu trouveras deux pierres blanches, grosses comme deux œufs de poules ; tu les prendras et tu iras t'asseoir au pied de ce gros chêne qui est au bord de l'étang. Aussitôt que tu verras passer un rayon de lune

de la peïra gui l'eïtan, peï l'âoutro dorié te, sein regorda, peï te leïssora faïre. Surtou, n'ôoubleda re ».

Michiôou q'oyo regordo lo głiuno que se levâvo, vougué remorchia so meïrino peï l'âoutro vièglio, ma can-t-ôou se viré gn'y oyo deyu pû. Ein moumein oprié, le chovan se meté de ioufa. Michiôou groté lo taro chante le bâtou de lo vièglio oyo faï so marco, ôou trouvé lôou doû cogłioû blan qu'éran loureï coumo de la peïra dôou tounâri. Oou lôou pregué peï né se cheqia sou le châgne. O lo prumièr' eïroyado de lo głiuno gui la brancha, ôou jité iuno de la peïra gui l'eïtan, peï l'âoutro dorié se, sein se trâvisa. Oouchetouô de toû lôou coûta ôou vegué s'ovansa de la vocha ; gn'y ein oyo de la rouja, de la negra, de la pijossoda; la vegnian por beinda de guié, de vin, de cein ; nein g'ny oyo dôoû mileï, maï dôoû mileï. De suito lâ se mêtèreïn o s'obéoûra gui l'eïtan ; nein gn'y oyo télomein qe la se tegnian toutâ la juna countre la-z-ôoutra, soubre le bouor, peindein de la léga é de la léga. E o proupourchiôou que la buyan é que l'aïgo eintravo gui głiur gorjo, lo surqio de l'âoutre coûto. Coumo l'eïtan éro soubre ein plotéôou é qe tout-t-oleintour le torin devolâvo ein councho gn'y oyo pâ de dangié qe l'aigo tournesso gui l'eïtan : lo s'ein navo ein jorjoutan de tou lôou coûta; lo fojio dôou russéôoû maï de la

à travers les branches, tu jetteras une des pierres dans l'étang et l'autre derrière toi sans regarder, et tu laisseras faire. Surtout n'oublie rien ».

Michel qui avait regardé la lune qui se levait voulut remercier sa marraine et l'autre vieille, mais quand il se retourna il n'y avait plus personne. Un instant après le chat-huant se mit à hululer. Michel gratta la terre là ou le bâton de la vieille avait marqué son empreinte. Il trouva deux cailloux blancs, lourds comme des aérolithes. Il les prit et alla s'asseoir sous le chêne. Au premier rayon de lune dans la ramure, il jeta une des pierres dans l'étang, l'autre derrière lui, sans se retourner. Aussitôt de tous les côtés il vit s'avancer des vaches ; il y en avait des rouges, des noires, des bariolées ; elles venaient par bandes de dix, de vingt, de cent; il y en avait des mille et des mille. Immédiatement elles se mirent à s'abreuver dans l'étang ; il y en avait tellement qu'elles se tenaient toutes, les unes contre les autres, sur le bord, pendant des lieues et des lieues. Et au fur et à mesure qu'elles buvaient et que l'eau entrait dans leur gorge elle sortait de l'autre côté. Comme l'étang était sur un plateau et que tout autour le terrain descendait en vallée, il n'y avait pas de danger que l'eau revint à l'étang. Elle s'en allait en clapotant de tous les côtés; elle faisait des ruisseaux

revièra. E touta qela mila vocha qe pounpovan l'aïgo o qire lorigo oguèrein bientouo faï de metre l'eïtan o se.

Le leindemo moqi, le segnour fugué tou-t-eïberlo can-t-ôou deïbrissé sôou countrovein, de ne pa veïre d'aïgo ôoutour de soun châtéôou coumo de bicudo, é ôou vegué no grando troupo de vocha qu'ein vochié menâvo païtre. Oou né vor se, peï ôou gne demandé o cû q'èro ; ôou n'oyo jomaï tan vu de vocha gui le poï. Le vochié reïpoundé q'ôoû vegnio de biein louein por mena, coumo chaco nado, o soun jôoune meïtre, le counte Michiôou de l'Eïtan, la vocha q'ôoû veinguio oprié gui la feïra, maï qe q'ero d'ein brâve proufieï, é qe le reï de soun poï le fojio meïmo demanda por gne bagłia so figłio ein moridaje.

Le segnour n'ein eïcouté pa maï, ôou se meté de coureï peï can-t ôou l-orivé o Michiôou qu'éro tou ple de moulâdo é qe chobâvo de pourta lôou peïssoû gui de la peïchoya, ôou l'otropé por le côoû, peï ôou l'einbrossé biein soubre la doua jôouta, ein gne guisan : « Te se pû fi qe tou le mounde d'eïchę, te me plaseï, ta-z-eïpreuva soun choboda, te bagłio mo figłio ein morîdage ; mâ vaï vite te chanja, te poudria tropa dôou mâou. Pre tôoû-z-obî de guiôoumeïne, peï te veindra ôou châtéôou : ye vole q'ein passe le countro qete sèr, peï vâou faïre ovorqi nouôtreï vejî, nou foran lo nosso demo.

et des rivières. Et tous ces milliers de vaches qui pompaient l'eau à tire-larigot eurent bientôt fait de mettre l'étang à sec.

Le lendemain matin, le seigneur fut tout éberlué, quand il ouvrit ses volets, de ne pas voir d'eau autour de son château, comme d'ordinaire, et il vit un grand troupeau de vaches qu'un vacher menait paître. Il alla vers lui, demanda à qui ce troupeau appartenait ; il n'avait jamais vu tant de vaches dans le pays. Le vacher lui répondit qu'il venait de bien loin pour mener, comme chaque année, à son jeune maître, le comte Michel de l'Etang, les vaches qu'il vendait ensuite dans les foires, que c'était d'un joli bénéfice et que le roi de son pays le faisait même demander pour lui donner sa fille en mariage.

Le seigneur n'en écouta pas davantage, il se mit à courir et quand il arriva vers Michel qui était tout couvert de vase et qui finissait de transporter les poissons dans les réservoirs, il lui sauta au cou et l'embrassa bien fort sur les deux joues en lui disant : « Tu es plus fin que tous les gens d'ici, tu me plais, tes épreuves sont finies, je te donne ma fille en mariage ; mais va vite te changer, tu pourrais prendre du mal. Prends tes habits de dimanche, puis tu viendras au château : je veux qu'on passe le contrat ce soir, puis je vais faire prévenir nos voisins, nous ferons la noce demain.

Michiôou se secoudé ein peqe, remorchié le segnour, peï courgué o so cobâno. Oou laï trouvé so meïrino maï so comorâdo, q'éran cheqioda dovan so pouorto : « E be ! moun figłioôu, guissé so meïrino, te ne voleï pu te neja ; te va ovi to Rosèto : te veseï be q'ovèqe dôou courâje, de l'eïme et de lo pochinso ein orivo o tou ! Te va iêtre eïrou, t'ôoura pu besouein de noû ». Michiôou n'ogué pa tan soulomein le teîn de yî guire : merci ! la-z-éran porqida ôou gran golo gui lòoû céôou, cheqioda soubre ein brâve bâtou d'ante peinguian de la flour de touta la coulour. Oou né ôou châtéôou, le countro se possé le sèr, peï le leindemo ein coumeinsé lo nosso qe guré ein meï de tein. Le seignour q'éro frian é gourman minjé tolomein q'ôou mûrissé ôou bou dôou meï.

Michiôou resté le meïtre dòou châtéôou de la Râno, ôou fugué biein eïrou einbeï so Roséto q'ôou l'eïmâvo tan, maï qe l'eïmâvo biein de soun couto ; é ein souvegni de ce qe gn'éro orivo, ôou pelé lo plasso ant'éro l'eïtan é q'éro deveingudo ein larje plotéôou ante poussovan dôoû jorgâoû, de lo brujo, maï dòoû jinié, ôou le pelé *le plotéôou de Milo Vocha*.

Michel se secoua un peu, remercia le seigneur et courut à sa cabane. Il trouva sa marraine et sa compagne assises devant sa porte. « Eh bien ! mon filleul, lui dit sa marraine, tu ne veux plus te noyer ; tu vas avoir ta Rosette ; tu vois bien qu'avec du courage, de l'intelligence et de la patience on arrive à tout ! Tu vas être heureux, tu n'auras plus besoin de nous ». Michel n'eut pas même le temps de leur dire : merci ! elles étaient parties au grand galop dans les airs, assises sur un bâton d'où pendaient des fleurs de toutes les couleurs. Il alla au château, le contrat se passa le soir, puis le lendemain on commença la noce qui dura un mois. Le seigneur, qui était friand et gourmand, mangea tellement qu'il mourut au bout du mois.

Michel resta propriétaire du château de la Grenouille, il fut bien heureux avec sa Rosette qu'il aimait tant et qui l'aimait bien de son côté ; et, en souvenir de ce qui lui était arrivé, il appela l'endroit où se trouvait l'étang et qui était devenu un large plateau où poussaient des ajoncs, de la bruyère et des genêts, il l'appela *le plateau de Mille Vaches*.

Pourquoi il n'y a pas de Lions chez nous

Porqe gn'y o pa de glioun châ noû

Ein jour que le renar éro oprié pluma no bravo dindo soubre le bouor d'ôou togłiogui de Peïro Gojièro, ein głioun veingué o possa. Coum' ôou l'oyo fan, ôou bogłié ein boun co de pâouto ôou renar, l'einvouyé proumena la catre pôouta ein l'ar guî la fôoujièra, é can le renar se relevé lo dindo oyo deïjo posso guî le veintre dôou głioun. Le renar se freté la rein, peï ôou guissé : « O ! notre reï, t'oya pa besouein de me batre por ovi lo dindo ! Q'éro justomein por te qe lo plumâvo ; ye l'oyo chôoujedo biein teindro é biein grasso é vougłio lo te pourta. Ma, porceqe te sé pû fouor qe me, te m'a biein faï mâou. Che t'oya iu ofaïr'o l'ome, te foya pa tan le forâou ! ôou t'ôouyo be regłio tôou popié ! » Can le głioun einteindé co, ôou s'ochesé soubre soun dorié, possé so pâouto gui so barbo, peï reïpoundé ôou renar : « Queï qe te guiseï, môouvâso bęéquio, qe

Pourquoi il n'y a pas de lions chez nous

Un jour que le renard était en train de plumer une magnifique dinde sur le bord du taillis de Pierre Gagière, un lion vint à passer. Comme il avait faim, il donna un bon coup de patte au renard, l'envoya promener les quatre pattes en l'air au milieu des fougères et quand le renard se releva la dinde avait déjà passé dans le ventre du lion. Le renard se frotta l'échine puis il dit : « Oh ! notre roi, tu n'avais pas besoin de me battre pour avoir la dinde ! C'était justement pour toi que je la plumais. Je l'avais choisie bien tendre et bien grasse et voulais te la porter. Mais comme tu es plus fort que moi tu m'as bien fait mal. Si tu avais eu affaire à l'homme, tu ne ferais pas tant le fier ; il t'aurait bien réglé ton compte ! » Quand le lion entendit cela, il s'assit sur son séant, passa sa patte sur sa barbe et répondit au renard : « Qu'est-ce que tu dis, mauvaise bête, qu'il

gn'y o câoucu de pû fouor qe me ! Ante q'ôou se trovo qe nâne me bâtre ovèqe se ? » Le renar qe se tegnio o l'eïcar de pôou de n'âoutro tâpo, se meté de rire, peï por le faïre einroja ein peqe maï : « One ! One ! l'ome eï pu fouor que te é ôou te foutro no pignado, sourtou ch'ôou-l-o soun bâtou crebo. Maïfio te d'ôou bâtou crebo ! — Me foute pa mâou de soun bâtou crebo ! One ! ante qe pode trouva iun-ome ? » Le renar, countein, reïpoundé : « Sé lo routo dorié te jusq'ôou peqi bouo qe te vesci. Gn'y o ôou couein catre chômî, q'eï be râle che te n'ein trova pa qî. — Laï vâou dreï ôouro ! » credé le glioun.

Le renar le regordâvo s'ein na ein se danguinan é ôou se peinsavo : « De no mognièro coumo de l'âoutro qelo botaglio me chero de proufieï. Che q'eï l'ome q'eï le pu fouor, ôou me veinjoro dôou glioun ; che q'eï le glioun qe minjo l'ome, lou-z-âoutreï-z-omeï ôouran pôou é gn'iran pû se metr'o l'ofû, le ser, ôou cliar de gliuno, é me jeïna can vole tropa la glièbreï. » Peï ôou mounté o lo poueinto de Peïro Gojièro por veïre ce qe nâvo se possa. Le glioun éro deïjo orivo. Oou n'oteindé pa biein lountein ; ôou vegué vegni le vieuï Piâre que boueïtâvo ein s'opouyan soubre soun bâtou ; ôou vegnio de pourta dôoû beneï guî sôou blâ por lôou-z-einpeïcha de griela. Le glioun né se planta dovan se peï

y a quelqu'un de plus fort que moi ! Où se trouve-t-il que j'aille me battre avec lui ? » Le renard qui se tenait à l'écart de crainte d'une nouvelle tape, se mit à rire, puis pour le faire enrager un peu plus : « Allons ! allons ! l'homme est plus fort que toi et il te fichera une raclée, surtout s'il a son bâton percé. Méfie-toi du bâton percé ! — Je me fiche pas mal de son bâton percé ! Allons ! où est-ce que je peux trouver un homme ? » Satisfait, le renard lui répondit : « Suis la route derrière toi jusqu'au petit bois que tu vois. Il y a au coin quatre chemins ; ce serait bien surprenant si tu n'en trouvais pas là. — J'y vais tout de suite ! » cria le lion.

Le renard le regardait s'en aller en se dandinant et il se disait : « De toute manière cette bataille me profitera. Si c'est l'homme qui est le plus fort il me vengera du lion. Si c'est le lion qui mange l'homme, les autres hommes auront peur et n'iront plus se poster à l'affût le soir, au clair de lune, et me gêner quand je veux attraper les lièvres. » Puis il monta au sommet de Pierre Gagière pour voir ce qui allait se passer. Le lion était déjà arrivé. Il n'attendit pas bien longtemps ; il vit venir le vieux Pierre qui boitait en s'appuyant sur son bâton ; il venait de porter des buis dans ses blés pour les empêcher d'être frappés par la grêle. Le lion se planta devant lui

ôou guissé : « Eï co te qe sé iun-ome ? — Ye n'éro ioun guî le tein reïpoundé Piare, mâ ôouro saï tro vieuï. — Q'eï pâ ce qe me fâou ; passo toun chomi. » Ein mouman oprié ôou vegué seûtre dôou bouo ein peqi gâ qe regordâvo de tou lôou coûta. Q'èro le peqę Jantou que vegnio de chorchâ lôou gni, meïmo q'ôou l'oyo eïsseingu sa broya, ein mountan guî n'abre é qe so chomiso surqio por dorié. Le głioun l'oreïté : « Eï co te qe sé iun-ome ? » Jantou treinblâvo coumo no fégłio, mâ ôou reïpoundé : « N'ein saï pa einguéra, ma n'ein cheraï ioun ein jour. — Q'eï pâ te qe me fâou ; passo toun chomi ! » Jantou se le fogué pa guire douâ viéjeï ; ôou tropé sôoû soû por la brida, peï ôou se sôouvè ôou gran golo.

Ein mouman oprié, le głioun vegué vegni soubre lo routo ein gran gogłiar qu'oyo la chanba touta rouja, peï qe chublavo tan q'ôou pouguio. Oou sôouté dovan se : « Eï co te qe sé iun-ome ? » Q'éro justomein le ga de lo Piorouno qe vegnio de l'ormé de lo guiaro, peï qe pourtavo soun fuję soubre soun eïpanlo. Oou reïpoundé : « Por le sûr que saï iun ome ! Q'eï qe te me voleï ? — Gn'y o lountein que t'oteindé por me batre ovèqe te. » Le soudar chorjâvo soun fuję, ôou guissé : « Ma por se bâtre fâou v-iêtre

et lui dit : « Est-ce toi qui es un homme ? — J'en étais un dans le temps, répondit Pierre, mais maintenant je suis trop vieux. — Ce n'est pas ce qu'il me faut ; passe ton chemin. » Un instant après il vit sortir du bois un gamin qui regardait de tous les côtés ; c'était le petit Jeannot qui venait de chercher les nids ; il avait même déchiré sa culotte en montant dans un arbre et sa chemise sortait par derrière. Le lion l'arrêta : « Est-ce toi qui es un homme ? » Jeannot tremblait comme une feuille, mais il répondit : « Pas encore, mais j'en serai un un jour. — C'est pas toi qu'il me faut, passe ton chemin ! » Jeannot ne se le fit pas dire deux fois, il prit ses sabots par leur lanière de cuir et se sauva à toutes jambes.

Un moment après, le lion vit venir sur la route un grand gaillard qui avait les jambes toutes rouges et qui sifflait tant qu'il pouvait. Il bondit devant lui : « Est-ce toi qui es un homme ? » C'était justement le fils de Pierrette qui revenait de l'armée de la guerre et qui portait son fusil sur son épaule. Il répondit : « Pour sûr que je suis un homme ! Que me veux-tu ? — Il y a longtemps que je t'attends pour me battre avec toi. » Le soldat chargeait son fusil ; il dit : « Mais

ein coulèro. Té ! nou van noû crocha o lo figuro ; coumeinco ! » Le głioun se râcłié biein le côou peï ôou se preché d'ôou soudar et ôou gn'einvouyé por lo figuro tou ce qu'ôou l'oyo guî lo gorjo. Peï ôou se recuôlé ein se peinsan : « Jomaï te crochora che fouor. »

Le soudar qu'oyo manco de tounba o lo ranvarso s'eïssuyavo ovèqe so manjo. « Bougre de pouôr ! q'ôou guissé, oueï te sé ma ein sâle pouor ! Te mâ eïbofougłio portou guî lo figuro ; d'ein peqę maï te me chovova lôou-z-euï. Ye saï pû pougłi qe te, ye vâou te crocha ôou cuôou ; viro te ! » Le głioun se tourné, ma ôou-l-ogué pa soulomein le tein de se travisa, le soudar gne fouté no petâdo guî le dorié qe co le fogué sôouta o douze pié ein l'ar et qe co nein trounguissé o douâ léga o lo roundo.

Le głioun ein retounban soubre sa pôouta se sôouvé coumo che le guiâble l'einpourtesso et ôou se peinsavo : « Einguéra q'òou n'éro pa ein coulèro, sein co y'éro pergu ! » Peï ôou s'oreïtâvo de tein-z-ein-tein por lecha le san qe coulâvo de sa jora.

Le renar, qu'oyo tou veyu, courgué se metre o soun dovan. « È be ! â cû trouvo l'ome ? »

pour se battre il faut être en colère. Tiens nous allons nous cracher à la figure ; commence ! » Le lion se racla bien le gosier, puis s'approcha du soldat et lui envoya en plein visage tous les crachats de sa gorge. Et il se recula en pensant : « Jamais tu ne cracheras aussi fort.

Le soldat qui avait failli tomber à la renverse, s'essuyait avec sa manche : « Bougre de cochon, dit-il, oui, tu n'es qu'un sale cochon ! Tu m'as aspergé de postillons par toute la figure ! Je suis mieux élevé que toi, je vais te cracher au derrière. Tourne-toi ! » Le lion se tourna, mais il n'eut pas même le temps de regarder de côté, le soldat lui ficha une telle décharge dans le derrière que cela le fit sauter à douze pieds en l'air et que le grondement s'entendit à deux lieues à la ronde.

Le lion en retombant sur ses pattes, se sauva comme si le diable l'eût emporté et il se disait : « Et encore il n'était pas en colère ! Sans cela j'étais perdu ! » Et il s'arrêtait de temps en temps pour lécher le sang qui coulait de ses fesses.

Le renard qui avait tout vu, courut à sa rencontre : « Eh bien ! as-tu trouvé l'homme ? » Le lion prit à peine le temps

Le głioun pregué o peno le tein de le regordâ. « Te, ne te trova jomaï sou mo pâouto ! » q'ôou guissé, peï ôou se sôouvé tan q'ôou pouguio courcï. Dein-peuï ôou n'eï pâ reveinyu gui le poï ; ein gui meïmo q'ôou s'eï einborco por l'eïtranjié.

Q'eï ce qe faï qe gn'y o pa de głioun châ noû.

de le regarder : « Toi, ne te trouves jamais sous ma patte ! », dit-il, et il se sauva aussi vite qu'il pouvait courir. Depuis il n'est pas revenu dans le pays ; on dit même qu'il s'est embarqué pour l'étranger.

C'est ce qui fait que nous n'avons pas de lion dans notre pays.

L'âge d'une vieille Vache

L'âje de no vièglio Vâcho

Gn'y oyo, gui le tein, ein péêtre o le gran Mounteï, q'éro ein boun vivan é q'oyo no jouoglio é jôouno chanbrièro, (l'oyo pâ maï de vin-t-o-chié-z-an). E vivian biein tranqileï, biein eïrou toû lôou doû, can, tou d'ein co, l'eïvêqe de Gliemojeï veingué de mûri. Q'éro ein vieuï brav' ome qe se suchiâvo pa de ce qe sôou péêtreï pouguian faïre einbeï gliur chanbrièra ; ôou guijio ma tan soulomein : « Môou fraï, mâ sor, ęïma voû biein lôou jû lôou-z-âoutreï ! » E tou le mounde s'ofoursâvo de faïre coumo l'eïvêqe guijio, é ein prumié lôou péêtreï qe devein, coumo de juste, boglia toujour le boun eïsanple.

Ma veïqi qe le nouvéôou eïvêqe fugué ein forâou de Porejien, qe n'einteinguio re o lo mogniéro de viôoure de châ nou é qe se meté ein tiêto d'einbéêqia tou le mounde. E d'obouor ôou fogué possa ein popié o tou-t-ein châcu dôou péêtreï, ante ôou gn'yi guijio, (ein fransé porce q'ôou n'oyo po ossé d'eïme por sobeï notre potoué) : « Ovan tou, vou baglie l'odre de n'ovi mâ de la chanbrièra q'ayein l'âje conougniqe. » (Fâou vou guire qe l'âje

L'âge d'une vieille Vache

Il y avait, dans le temps, un prêtre au Monteil-au-Vicomte, (textuellement au Grand Monteil), qui était un bon vivant et qui avait une jolie et jeune servante (elle n'avait pas plus de vingt-six ans). Et ils vivaient bien tranquilles, bien heureux tous les deux, quand tout à coup l'évêque de Limoges vint à mourir. C'était un vieux brave homme qui ne se préoccupait pas de ce que ses prêtres pouvaient faire avec leurs servantes ; il se contentait de dire : « Mes frères, mes sœurs, aimez-vous bien les uns les autres ». Et tout le monde s'efforçait de faire comme le disait l'évêque et en premier lieu les prêtres qui, comme de juste, doivent toujours donner le bon exemple.

Mais voilà que le nouvel évêque se trouva être un Parisien prétentieux, qui n'entendait rien à la manière de vivre de chez nous et qui se mit en tête d'ennuyer tout le monde. Et tout d'abord il envoya une circulaire à chaque curé, dans laquelle il disait (en français parce qu'il n'avait pas assez d'intelligence pour connaître notre patois) : « Avant tout, je vous donne l'ordre de n'avoir comme servantes que des femmes ayant l'âge canoni-

conougniqe coumeinso o coranto cin-c-an). Codoqi ne fojio pa l'ofaïre dôou curé dôou Gran Mounteï é ôou se dechedé de nâ o Gĺiemojeï trouvâ l'eïvêqe : « Mounsegnour, q'ôou gne guissé, escusa me, saï mâ ein pâoure curé de canpâgno, meïto broyâou ; sabe pa biein le fransé é n'aï jomaï pougu counpreneï ce qe q'eï qe l'âje conougniqe. Voudrio pa vou desôouboï é saï biein einborosso ; veïqi lo châouso : Mo chanbrièro eï tan vièglio coumo no vièglio vâcho, pode yu lo gordâ ? — D'ôouvi co l'eïvêqe se fouté de rire coum'ein bouchu : « Ma biein sur q'ôou podé gordâ no chanbrièro q'o l'âje de no vièglio vâcho, vou le pormete, nein demande meïmo pa tan ! » E ôou s'eïcĺiofâvo, maï le curé dôou Mounteï s'eïcĺiofâvo ôouche ein deguiein é ôou s'eintourné ein se fretan la mâ de counteintomein.

Ma veïqi qe treï meï oprié ôou fugué mando o Gĺiemojeï châ l'eïvêqe q'ôou trouvé tou-t-eïjorisso de coulèro : « Coumo, curé, q'ôou gne guissé, q'eï de meïmo qe voû teneê counte de môoû-z-ôdreï é de vouôtreï-z-eingojomein ! Y'oprene qe vou-z-a no jouoglio chanbrièro qe n'o ma vin-t-o-chié-z-an ! Eï co le proumeï de faïre de lâ chôousa de meïmo ! — Ma, foséê escuzo, Mounsegnour, qe reïpoundé le curé, m'â voû pa gui qe poudrio gorda no chanbrièro che vièglio coumo no vièglio vâcho ? — Por le sur qe y'ôou-z-aï gui, maï m'ein

que ». (Il faut vous dire que l'âge canonique commence à quarante-cinq ans). Ceci ne faisait pas l'affaire du curé du Monteil-au-Vicomte et il se décida à aller à Limoges trouver l'évêque : « Monseigneur, lui dit-il, excusez-moi, je ne suis qu'un pauvre curé de campagne, à moitié paysan, je ne sais pas bien le français et je n'ai jamais pu comprendre ce que c'est que l'âge canonique. Je ne voudrais pas vous désobéir et je suis bien embarrassé ; voilà la chose : j'ai une servante qui a l'âge d'une vieille vache, puis-je la garder ? » En entendant cela l'évêque se mit à rire comme un bossu : « Mais bien sûr, mon brave curé, répondit-il, bien sûr que vous pouvez garder une servante qui a l'âge d'une vieille vache ; je vous le permets, je n'en demande même pas tant ! » Et il éclatait de rire, le curé du Monteil éclatait de rire lui aussi, en dedans, et il s'en retourna en se frottant les mains de contentement.

Mais voici que trois mois après il fut mandé à Limoges chez l'évêque qu'il trouva tout vibrant, (textuellement tout hérissé) de colère : « Comment, curé, lui dit-il, c'est comme cela que vous tenez compte de mes ordres et de vos engagements ! J'apprends que vous avez une servante qui n'a que vingt-six ans ! Est-il permis de faire des choses comme cela ! — Mais pardon, Monseigneur, répondit le curé, ne m'avez-vous pas dit que je pourrais

deïguise pâ, mâ co n'o pâ de ropouor ! — Fâou pordou, Mounsegnour, repregué le brâve curé, re de vieuï coumo no vâcho de vin-t-o-chié-z-an. » L'eïvêqe se vegué mouco ; ôou biscâvo, mâ tou de meïmo ôou pregué lo châouso dòou boun coûto : « Curé, q'ôou reïpoundé, voû m'â tropo é ye vese qe por iêtre ein boun eïvêqe gui vouôtre bougre de poï, ne sufi pa de biein couneïtre lo relijiôou fâou einguéra couneïtre l'âje de lâ vochâ. Vou-z-ein vole be ein pâou, mâ n'eïvêqe n'o mâ no porâoulo é me deïguiraï pâ de lo pormichiôou qe vou-z-aï bogłiado. Gorda doun vouôtro chanbrièro pusqe voû gn'y teneĉ tan é che l'o l'âje de no viègłio vâcho, tâchâ vouètou d'être fouor coum'ein biôou countre le pecho. Oouro nâ vou-z-ein é qe jomaï y'einteinde mâou porlâ de voû ! — Mounsegnour, guissé le curé ein s'ein nan, jomaï s'eï vu d'eïvêqe megłiur, gne pû fî qe voû ! Jomaï voù n'einteindreï mâou porla de me ». E co fugué coum'ôou-l-oyo gui.

garder une servante qui aurait l'âge d'une vieille vache ? — Bien sûr que je l'ai dit et je ne m'en dédis pas, mais cela n'a pas de rapport ! — Mais pardon, Monseigneur, reprit le brave curé, rien de vieux comme une vache de vingt-six ans ! » L'évêque se vit pris en moquerie ; il enrageait, mais tout de même il prit la chose du bon côté : « Curé, répondit-il, vous m'avez attrapé et je vois que pour être un bon évêque dans votre diable de pays, il ne suffit pas de bien connaître la religion, il faut encore connaître l'âge des vaches. Je vous en veux bien un peu, mais un évêque n'a qu'une parole et je ne reviendrai pas sur la permission que je vous ai accordée. Gardez donc votre servante puisque vous y tenez tant et si elle a l'âge d'une vieille vache, tâchez, vous, d'avoir la force d'un bœuf contre le péché. Maintenant allez vous en et que jamais je n'entende de méchants bruits sur votre compte. — Monseigneur, dit le curé en s'en allant, jamais on n'a vu d'évêque meilleur, ni aussi fin que vous. Jamais vous n'entendrez dire quoi que ce soit sur mon compte. » Et il en fut comme il l'avait dit.

L'Histoire de la Rigole du Diable

L'istuèro de lo Rigolo dôou Guiâble

Gn'y oyo no vièje — gn'y o biein lountein de co — n'ome de Châtein q'èro no car so qeuïsso ôou mougłi Pinlâou, côou mougłi qe se trovo por ein bâ de Chanredoun é qe le russéôou de lo Mâjuro faï vira.

Oprié ovi chorjo soun so de forino soubre so bâoudo, qel ome, qe se pelavo Głiôounossou, s'ein revegnio tou doussomein o meïsou. Gui côou tein gn'y oyo pa coum'ôouro no brâvo routo por nâ o Châtein ; gn'y oyo ma ein peqę seindorou qe devolavo lo couòto.

Tou-t-ein s'ein revenan notre ome s'oreïté gûi lo devolado é se travisé, lcissan nâ lo bâoudo qe couneïchio be soun chomi. Oou visavo touto qelo grando moun-tâgno, couvarto de brujo peï de jorgâou é ôou se guijio : « Câou brâvo peinto qe gn'y o d'eïche jusq'o Châtein ! Ei co pa moleïrou qe le russéôou de lo Mâjuro ne sègue pa côou seinguié ! Ch' ein pouguio mena l'aïgo gui qelo couôto, câou brâve pro qe co saï foyo, ein plasso de lo brujo é dôoû-z-ojôoû ! Lôou fôoucheur

L'Histoire de la Rigole du Diable

Il y avait une fois — il y a bien longtemps de cela — un homme de Châtain qui était allé chercher sa mouture au moulin qui se trouve au bas de Chanredon et que le ruisseau de la Masure met en mouvement.

Après avoir chargé son sac de farine sur le dos de sa bourrique, cet homme, qui s'appelait Léonard, s'en revenait tout tranquillement chez lui. Dans ce temps il n'y avait pas, comme aujourd'hui une belle route pour aller à Châtain, il n'existait qu'un pauvre petit sentier qui descendait la côte.

Tout en s'en revenant notre homme s'arrêta dans la descente et regarda en arrière, laissant sa bourrique continuer son chemin qu'elle connaissait bien. Il parcourait des yeux toute cette grande montagne couverte de bruyère et d'ajoncs, et il se disait : « Quelle jolie pente il y a d'ici à Châtain ! N'est-il pas malheureux que le ruisseau de la Mazure ne suive pas ce sentier ? Si l'on pouvait amener l'eau sur ce versant, quelle jolie prairie on y créerait au lieu et place de la bruyère et des ajoncs ! Les

saï menoyan de brâveï ran o lo sein Jan ; maï ôou ne cheyo foutre pa de plogni côoudoqi q'eingranjoyo le fe de côou gran pro : ôou cheyo bieintouô rẹche coum' ein Crésu.

Coum' ôou mormoutavo de meïmo tou sou, ôou chinqissé tou d'ein co no mo qe se pôousâvo soubre soun eïpanlo. Oou se viré de caï é ôou vegué o coûto de se ein gran-t-ome tou bigłio de negre. « Te voudria fair' ein pro de qelo mountagno ? q'ôou guissé — Coumo q'ôou sobè co ? s'eïmoyé le broyâou — Sabe co, maï biein d'ôoutra chôousa einguèra, reïpoundé l'ome negre, sabe ôouche qe te voudria être rẹche ; eïco vraï ? — Q'eï foutre vraï, qe guisse Głiôounassou — Eh be ! eïcoûto, nous se podein einteindre. Te voudria faïre ein pro de qelo mountâgno por poudeï veindre de las ceintena de chortoda de fe é oveqe le pri de veinto faïre ein brave bouein d'eïcû de chié fran é de lidor. (D'ôouvi porla d'eïcû é de lidor Głiôounossou nein jugłiavo). Mâ por faïre côou pro te fạou de l'aïgo. Eh be ! che te veï, vâou te faïre no grando rigolo qe menoro touto l'aïgo dôou russéôou de lo Mâjuro jusq'o Châtein. Maï por co me fâou pa biein de tein, y'ôouraï prou de qeto neuï. — Voû voû foutè de me, guissé Głiounossou, ôoumidoun voû cheyâ

faucheurs y couperaient, à la Saint-Jean, à pleine faux (1), et il ne serait fichtre pas à plaindre celui qui aurait à mettre en grange le foin de ce grand pré ; il serait bientôt riche comme Crésus !

Comme il monologuait de la sorte, il sentit tout à coup, une main qui se posait sur son épaule, il se tourna de côté et vit près de lui un grand homme, tout habillé de noir : « Tu voudrais faire un pré de cette montagne ? dit-il. — Comment sais-tu cela ? s'émerveilla le paysan. — Je sais cela et encore bien d'autre choses, répondit l'homme noir, je sais également que tu voudrais être riche, est-ce vrai ? — C'est ma foi vrai, dit Léonard. — Eh bien écoute, nous pouvons nous entendre : Tu veux faire un pré de cette montagne afin de pouvoir vendre des centaines de voitures de foin et avec le produit de la vente amasser un beau magot (2) d'écus de six francs et de louis d'or. (A entendre parler d'écus et de louis d'or, Léonard en avait l'eau à la bouche). Mais pour faire ce pré il te faut de l'eau. Eh bien ! si tu veux, je vais te creuser une grande rigole qui amènera toute l'eau du ruisseau de la Masure jusqu'à Châtain. Et pour cela il ne me faut pas beaucoup de temps, cette nuit me suffira. — Vous vous fichez de moi, dit Léonard, à moins que vous ne soyez le Diable en personne. Tu

(1) *Mena dôoù ran* est intraduisible.
(2) *bouein* est intraduisible.

le Guiâble se meïmo. — Te yôou-z-â gui, ye saï le Guiâble, maï ein boun guiâble, te veseï, pusqe vole faïre to fourcuno é toun bounur. E ein eïchanje de touto co te demande ma no pâouro peqęte châouso : q'eï toun âmo, can te chera mouor. Meïmomein pode gûire qe saï ountou de côou morcho porceqe q'eï qe q'eï qe n'âmo oprié lo mouor ? re dôou tou ; n'ein cheraï de pardo, mâ coum' ein gui qete poï : ce q'eï gui eï gui, jan-foutre qe s'ein deïgui ! »

Gliôounassou se grotâvo lo tiêto : « Noun de Gueuï ! q'ôou credé, che q'éro poucheble ! — Eïssayo, guissé le Guiâble, q'eï qe te risca ? Nous van faïre ein popié qe nou signoran toû lôou doû é ante co chero gui qe che demo moqi, té ! dovan qo le jâou ayo chanto, l'aïgo n'eï pa orivad' o Châtein, te gordora toun âmo é n'ein cheraï por mâ pena — Eh be ! q'eï foucu ! fosan le popié. — Le veïqi tou preïte reipoundé le Guiâble, é ôou teindé o Għiôounossou douà fégħia de porjime negre, ante tou ce q'oyan gui éro deïjo eïcri, meimomein qe lâ letra fojian coumo dôoû-z-olechou, maï gn'y oyo de lâ peqitâ biôoulâ qe courian de saï peï de laï.

E Għiôounassou signé ovéqe lo plumo dôou guiâble q'éro râoufo é torso coumo lo corno d'ein boucan, maï le guiâble signé ôouchę et can co fugué signo, qe châcu ogué preï so fégħio d'eïcri, le Guiâble guissé : « One ! o qete ser,

l'as dit, je suis le Diable, et même un bon diable, puisque je veux faire ta fortune et ton bonheur. Et en échange de tout cela, je ne te demande qu'une toute petite chose : c'est ton âme, après ta mort. Je puis même dire que je suis honteux de ce marché, parceque, qu'est-ce qu'une âme après la mort ? Rien du tout ! J'y perdrai, mais comme on dit dans ce pays, ce qui est dit est dit, Jean-foutre qui se dédit.

Léonard se grattait la tête : « Nom de Dieu ! s'écria-t-il, si c'était possible ! — Essaie, dit le Diable, que risques-tu ? Nous allons établir un traité que nous signerons tous deux et où il sera dit que si demain matin, tiens ! avant que le coq ait chanté, l'eau n'est pas arrivée à Châtain tu garderas ton âme et j'en serai pour mes frais. — Eh bien ! le sort en est jeté ! signons le traité — Le voici, tout est prêt, répondit le Diable, et il tendit à Léonard deux feuilles de parchemin noir où tout ce qu'ils avaient dit était déjà transcrit ; les caractères y voltigeaient comme des feux follets et on y voyait courir de ci et de là des petites étincelles.

Léonard signa avec la plume du diable qui était rugueuse et incurvée comme la corne d'un bouc ; le diable signa aussi et quand tout fut paraphé, que chacun eut pris sa feuille, le Diable dit : « Allons, à ce soir à minuit », puis il se mit à hennir, et tout à

o miéneui ! » peï ôou se meté de rechona é tou d'ein co ôou fugué pergu sous târo, ein tangui qe mountavo de l'endreï ant' ôou-l-éro no fumâdo de vesso de lou qe chinqio le roucheno.

Glîôounossou repregué, einqèra tou-t-eïbôoubi le chomi de Châtein, trouvé ein peqi pu bâ so bâoudo qe s'éro oreïtâdo por minja de la chôoucheda ôou bouor de n'eïto-rogłiado é ôou-l-orivé o bru de neuï o meïsou. « Te sè be resto lountein, guissé so feinno, q'eï qe t'a doun faï » ? — Oh ! pâ gran châouso, » q'ôou reïpoundé, ma ein dedein de se meïmo, ôou ne fojio re ma qe de peinsa ôou guiâble, o lo rigolo, ôou-z-eïcû de chié fran é ôou lidor.

O soupa ôoû ne pougué presqe re minja ; co le sorav'o o lo gorjo ; lôou tourtéâou, le burâou, le chetre, re ne pouguio cajemein possa. Oou se coueïjé dobouro, ma ôou ne pouguio pa s'eindurmi : ôou ne fojio meimomenin pa de qiète bechigłiou, ôou se viravo countu-gnalomein de saï, de laï, qe le chagłieï n'ein crocâvo : « Ma pâour' ome, guijïo so feinno, q'eï qe t'a de rovossa de meïmo oveqe tâ chanba tou le tein ? — Y'aï lâ firmeï q'ôoû guijio, fou me lo pai ! »

Guié-z-oura sounèrein, ôou ne durmio pa, ounz' oura sounèrein, ôou l'oyo toujour lôo-z-euï gran bodô ; vor miéneuï ôou ne tegno

coup disparut sous terre, pendant que de la place qu'il occupait montait comme une fumée de vesse de loup qui sentait le roussi (1).

Léonard reprit, encore tout ébaubi, le chemin de Châtain ; il trouva un peu plus bas sa bourrique qui s'était arrêtée pour brouter des chardons au bord d'un petit ravin et il arriva chez lui à la nuit. « Tu es resté bien longtemps, dit sa femme, qu'as-tu donc fait » ? — Oh ! pas grand chose, répondit-il, mais en dedans de lui-même il ne faisait que penser au diable, à la rigole, aux écus de six francs et aux louis d'or.

Au dîner il ne put presque rien manger ; il avait la gorge serrée : les crêpes, le babeurre, le cidre, rien ne pouvait autant dire passer. Il se coucha de bonne heure mais ne put pas s'endormir ; il ne s'assoupissait même pas ; il se tournait continuellement de côté et d'autre, tellement que le lit en craquait : « Mais, pauvre homme lui dit sa femme, qu'est-ce que tu as donc à remuer tout le temps les jambes comme cela ! — J'ai les fourmis, répondait-il, fiche-moi la paix ! »

Dix heures sonnèrent, il ne dormait pas ; onze heures sonnèrent, il avait toujours les yeux grands ouverts ; vers minuit, il

---

(1) La poussière du *Lycoperdon*, dit vesse de loup, s'appelle *tobo dôou guiâble*, tabac du diable.

pû de pochinso : Veindro t'èòou, q'ôou se guijio é ch'ôou vé, coumo qe co foro ? »

O lo fi de lo fi, miéneuï souné é veïqi qe tou d'ein co ein cinteindé câoucore qe chublâvo gui l'ar dôou tein, peï de toû lôou couta s'ôouvissèrein dôoû cô de piâouno countre lôou rouchiè, peï co se meté de troungui é d'eïporgna, peï de peta coumo dôou cô de mino, qe touta lâ meïsou de Châtein n'ein troblovan é qe lôou chî n'ein iounlovan o lo mouor.

« E, de mo peqito maï ! s'eïcredé lo feinno de Għiôounossou, q'eï qe q'eï ? Sainto Modeleno, mo potrouno, eï co lo fi dôou mounde ? » E l'éro tan blancho coum' ein għînsôou.

Maï Għiôounossou ôouche ogué pôou. De porla oveqe n'ome bigħio de negre, de signa dôoû popié, q'éro pa bieìn torible ; ma d'ôouvi gui lo neuï tou côou bru dôou guiâble — q'éro le co de yôou guire — de veïre qela granda z-eïporgnoda, de chintre dordela lo meïsou, q'éro pu lo meïmo châouso é ôou preguélo treinblâdo. Oou soqé so tiêto sou lo couvarto é ôou se meté de creda : « Pàouro de me ! q'eï qe y'aï faï ? — Coumo, ce qe t'a faï ! demandé so feinno. Q'eï qe t'a doun faï ? »

D'olor ôou ne pougué pa s'ein-peïcha de gn'y guire ce qe s'éro posso oveqe le guiâble é le morcho q'ôou-l-oyo faï.

Ein tangui, le Guiâble ne perguio grillait d'impatience. Il se disait : viendra-t-il, et s'il vient, qu'est-ce qui se passera ? »

A la fin, minuit sonna et voici que tout à coup on entendit quelque chose qui sifflait à travers l'espace, puis de tous les côtés résonnèrent des coups de pics, assénés contre les rochers ; puis survinrent des grondements, des éclairs et des détonations comme des coups de mine, si forts que les maisons de Châtain en tremblaient et que les chiens hurlaient à la mort.

Eh ! ma petite mère ! s'écria la femme de Léonard, qu'est-ce que c'est ? Sainte Madeleine, ma patronne, est-ce la fin du monde ? Et elle était blanche comme un drap de lit.

Léonard, lui aussi, fut effrayé. Parler avec un homme habillé de noir, signer des papiers, ce n'était pas bien terrible ; mais entendre dans la nuit tout ce bruit du diable — c'était le cas de le dire — voir de grands éclairs, sentir vaciller la maison, c'était tout autre chose et il frissonna d'épouvante. Il fourra sa tête sous les couvertures et se mit à crier : « Malheureux que je suis ! Qu'est-ce que j'ai fait ? — Comment, ce que tu as fait ! demanda sa femme, qu'est-ce que tu as donc fait ? »

Alors il ne put s'empêcher de raconter ce qui s'était passé avec le diable et le pacte qu'il avait conclu.

En attendant, le Diable ne perdait pas son temps. A minuit, comme

pa soun tein : o miéneuï coum' ôou l'oyo gui — porceqe le guiâble ne po pa trovoglia gui qete mounde dovan miéneuï, gne pu tar qe le leva dôou soulcï — o miéneuï doun, ôou l'éro surqi de sou taro einbeï doû milo demoun, tou chomoueïsô, qe s'éran otolô de suito o faïre lo levado.

Le Guiâble, sétou, éro mounto soubr'ein gran rouchié q'eïsisto toujour é qe se trovo soubre lo dreïto de lo routo ein nan vor Rouyèro, ęin pâou dovan qe d'oriva ôou poun qe passo soubre le russéôou de lo Majuro, le câou russéôou se morido ein peqę pû bâ oveqe le Tôourioun. Meimomein qe côou rouchié se pèlo deinpeuï le Rouchié dôou Guiâble.

E fouglio veïre coum' ôou fojio morcha soun orban de demoun. Oou-l-oyo ligno lo levâdo de no grando marco de fé, qe dansavo soubre lo brujo coumo n'olechou, é ôoû preïssavo soun mound' o l'ôouraje. « One ! Gliuchefar, moun brave, q'ôou guijio, faï me sôouta qelo grosso rocho. Vou-z-âoutreï, saï bâ, qelo peïro vou jaïno : biglia lo ; q'eï biein. Qel' âoutro lounjo, boglia y corqié ; co vaï ! E te Ostoroto q'eï qe te sè qi o bourina ! Bougre de couyoun ! crese qe te sè feignan coum' ein coucu ! One ! one, o lo piâouno. Oya pa pôou : coumo chantein lòou bico-couado, l'orneï ne vôou pa cossa !

E lôoû rouchié, la peïra sôou-

il l'avait dit — parce que le diable ne peut pas travailler en ce monde avant minuit, ni plus tard que le lever du soleil — à minuit donc, il était sorti de sous terre en compagnie de deux mille démons, tout charbonnés, qui se mirent de suite à creuser la rigole.

Le Diable, lui, était monté sur un rocher qui existe toujours et qui se trouve sur la droite de la route lorsqu'on va à Royère, un peu avant d'arriver au pont qui franchit le ruisseau de la Masure, lequel ruisseau se jette un peu plus bas dans le Taurion. Ce rocher s'appelle même depuis cette époque, le rocher du Diable.

Et il fallait voir comme il faisait marcher son équipe de démons ! Il avait marqué le tracé de la rigole d'une ligne de feu qui dansait sur la bruyère comme un feu follet et il poussait son monde à l'ouvrage. « Allons Lucifer, mon brave, disait-il, fais-moi sauter ce gros rocher. Et vous en bas, cette pierre vous gêne, faites-la pivoter autour de son extrémité, c'est bien ; maintenant cette autre longue tournez-la sur son autre face ; ça va ! Et toi Astaroth, qu'est-ce que tu fais là à perdre ton temps ! Bougre de bon à rien, tu es donc fainéant comme un coucou ! Allons ! allons, à coup de pic ! N'ayez pas peur : comme chantent les gens qui boivent dans une tasse de bois l'instrument ne cassera pas (1).

(1) *bico-couado* est intraduisible.

tovan coumo de la pluma, é lo taro se deïbloyavo por ceintena de ceveïroda d'ein co, é lo rigolo se creuïsavo brâvomein. Gn'y oyo presqe no demié lègo de faïto ; le Guiâble se fretâvo lâ mâ de counteintomein, ein guisan : « Orgui ! Orgui ! môou braveï pelâoû, crese qe qeto co nous pouran crâma lo péôou dôou broyâou ! » ...

Can lo feinno de Gɫiôounossou sobé touto l'istuéro, lo guissé o soun ome : « Eï co poucheble ! t'a veingu toun âmo por côoucâ chortodâ de fe ! Ma pâoure fodar sabeï cu ce qe t'otein, oprié to mouor ? Peindein que cheraï, me, gui le Porogui o dansa lo bouréyo einbeï le boun Guiôou, te chera, te, gui l'Einfâri et le Guiâble te fourgounoro guî lo gorjo, guî le veintre, guî toun qiète trou dôou cuôou oveqe no grando brecho chôoufad' ôou four é chôoufad' o blan, t'einteindeï ; é t'ôoura béâou chunla, creda, jura, preja et t'eïcɫiami re gn'y foro, deyu ne veindro jomaï o toun secour é te chera fourgouno de toû lôou coûta, dovan, maï dorié jusq'o lo fî dôou mounde ».

« Taïso te, taïso te ! credé le pâoure Gɫiôounossou qe n'éro tou blanchouri de pôou, a ! che q'éro o recoumeinsa ! — T'â doun dôou repeinqir : demandé so feinno. — A ! che nein-aï, q'ôou reïpoundé. — E be ! otein : q'eï counveinyu n'eï co pa que che le jâou o chanto dovan qe l'aïgo chio orivad' o Châtein, te

Et les rochers, les pierres sautaient comme des fétus ; la terre se déblayait par centaines de tombereaux d'un coup et la rigole se creusait prestement. Il y avait déjà presqu'une demie lieue de faite ; le Diable se frottait les mains en disant : « Hardi ! Hardi ! mes braves, je crois que cette fois nous pourrons faire roussir la peau du paysan... »

Quand la femme de Léonard fut au courant de l'histoire, elle dit à son mari : « Est-ce possible ! Tu as vendu ton âme pour quelques voitures de foin ! Mais pauvre fou ! sais-tu ce qui t'attend après ta mort ? Pendant que je serai, moi, dans le paradis à danser la bourrée avec le Bon Dieu, tu seras, toi, dans l'Enfer, et le Diable te ramonera le ventre, la gorge, et jusqu'à ton postérieur avec une grande broche chauffée au four et chauffée à blanc, tu entends ; et tu auras beau pleurer, jurer et prier, crier à t'en trouver mal, rien n'y fera, personne ne viendra jamais à ton secours et tu seras ramoné dans tous les sens jusqu'à la fin du monde ».

« Tais-toi, cria le pauvre Léonard, qui était blême de peur : ah ! si c'était à recommencer ! — Tu as donc du repentir, dit sa femme. — Ah ! si j'en ai ! répondit-il. « — Eh bien ! attends ; il est convenu n'est-ce pas que si le coq a chanté avant que l'eau arrive à Châtain tu garderas ton âme et que le Diable en sera pour

gordora toun âmo é qe le guiâble nein chero por sa pena ? — Oueï, ma mièfe q'eï deïjo tro tar, m'eï-dovi q'ôouvisse l'aïgo qe devâlo ; pâouro de Guiòou ! saï pergu ! — Veïqi be lôou-z-omeï, guissé lo feinno, c'o de lo fouorso, ma co n'o pâ d'eime. Otein un peqe é fio te o me, te va veïre ». E vitomein lo sôouté ein bâ de soun głieï, possé soun gounéôou, pregué sôoû soû, sein meïmo metre sa chôoussa, é courgué ôou jolignié ; lo tropé soun vieuï jâou q'éro le pu brâve dôou violaje, le pourté o meïsou, le treinpé gui le seï q'éro ple d'aïgo soubre lo bochio, peï le planté tou mougłio ôou miétan de lo cujeno. Le jâou se secoudé, eïjorissé sâ pluma, boté de lâ-z-ola....

O qete mouman lo levado éro cajemein chobâdo é le guiâble oyo gui : « Lâchâ l'aigo ! » E l'aïgo devolavo lo couoto ein broun-guissan é ein jorjoutan ; lo navo oriva o Châtain ; le guiâble n'ein rechonavo, tolomein ôou-l-éro countein, can tou d'ein co ein eintendé — oueï môoû voû-z-âoutreï — ein einteindé « Caucóro-cô-ô ! » Q'éro le jâou, tou treinpe, q'oprié s'être secougu, s'éro meï de chantâ.

Le Guiâble éro pôouso soubre le rouchié, coumo vous aï gui, soun juène dôou couto dreï éro opouyo soubre no grosso peïro

ses frais ? — Oui, mais il est probablement déjà trop tard ; il me semble que j'entends l'eau qui descend, mon Dieu ! Je suis perdu ! — Voilà bien les hommes, dit la femme, ça a de la force, mais ça manque d'intelligence. Attends un peu et rapporte-t-en à moi ; tu vas voir ». Et vite elle sauta en bas de son lit, passa son jupon, prit ses sabots, sans même avoir mis ses bas, et courut au poulailler. Elle prit son vieux coq, qui était le plus beau du village, l'apporta à la maison, le trempa dans le seau qui se trouvait plein d'eau, sur l'évier, puis le posa tout mouillé au milieu de la cuisine. Le coq se secoua, hérissa ses plumes, battit des ailes....

A ce moment la rigole était autant dire finie et le diable avait dit : « Lâchez l'eau », et l'eau descendait la côte en grondant et en clapotant (1), elle allait arriver à Châtain. Le diable en hennissait de joie quand, tout à coup, on entendit, oui, vous autres, on entendit : « *Cancoro-cô-ô !* » C'était notre coq tout mouillé qui, après s'être secoué, s'était mis à chanter..

Le Diable était debout sur le rocher, comme je vous l'ai dit, son genou droit était appuyé sur une grosse pierre qui formait une sorte de tablier. Eh bien ! mes amis, il entra dans une telle colère de se

---

(1) *jorjouta* est intraduisible.

qe fojio coum'ein dovantâou. E be ! môoû-z-omi, ĉou pregué no tèlo coulèro de se veïre mouco q'òou nein bogłié ein co de pié, é soun tolou s'einfounsé gui le rouchié : lo marco laï y eï toujour.

E de lo mountâgno porqissé coumo no ceinteno de cô de tounâri, peindein qe l'aïgo tour-nâvo òou russéôou ; peï toû lôou demoun tracoundèrein soû târo, maï le Guiâble òouche é dovan qe de s'ein nâ òou guissé : « Tranco de feinno ! Me, le Guiâble, ye saï biein fî, ye saï biein rosso, ma lo feinno eï einguéra pu fino é pu rosso qe le Guiâble ! »

Peindein maï de no nado co chinté le brûlo é lo segnoso soubre lo mountâgno ; lo rigolo demouré, ma jomaï deyu n'ôousé laï vira l'aïgo. Qelo rigolo éro che biein trossado ein dousso peinto qe can-t-ein fogué lo routo de Rouyèro o Châtein, n'oguèrein mâ besouein de sègre lo Rigolo dôou Guiâble, coumo l'ope-lérein. Q'eï ce qe faï qe nein resto pu béâouco ôouro, ossé portan por mountra lo fouorso, q'ein se po pa eïmojina, de qî qe lo foguèrein.

E veïqi l'istuèro de lo Rigolo dôou Guiâble.

voir tourné en dérision, qu'il en frappa du pied, et son talon s'enfonça dans le rocher : l'em-preinte y est toujours.

Et de la montagne il partit comme une centaine de coups de tonnerre, pendant que l'eau du ruisseau retournait à son lit ; puis tous les démons disparurent sous terre, et aussi le Diable et avant de s'en aller il s'écria : « Sale bête de femme (1) ! moi, le Diable, je suis bien fin, je suis bien rosse, mais la femme est encore plus fine et plus rosse que le Diable ! ».

Pendant plus d'une année, la montagne garda une odeur de brûlé et de suie ; la rigole resta, mais jamais personne n'osa y mettre l'eau. Cette rigole était si bien tracée en douce pente, que lorsqu'on fit la route de Royère à Châtain, on n'eut besoin que d'emprunter le parcours de la Rigole du Diable, comme on l'appela dans la suite. C'est ce qui fait qu'il n'en reste plus beaucoup maintenant, assez cependant pour témoigner de la force inimaginable de ceux qui la creusèrent.

Et voilà l'histoire de la Rigole du Diable.

M. Zénon Toumieux a publié dans les *Mémoires de la Société des Sciences naturelles et archéologiques de la Creuse*, une autre version que je me fais un plaisir de reproduire :

« Suivant une tradition bien établie, dit-il, il y aurait eu jadis un

(1) *tranco* est intraduisible.

monastère à Châtain. Des documents ci-dessus analysés, il semble bien résulter que cette tradition est fondée. La légende de la Rigole du Diable, fort connue dans le pays, est basée sur l'existence d'un monastère à Châtain. Voici cette légende :

« Les moines de Châtain qui s'occupaient beaucoup d'agriculture et surtout d'irrigation (comme d'ailleurs presque tous les religieux d'alors), voulurent utiliser l'eau du ruisseau de la Mazure par un canal de dérivation prenant au lieu connu aujourd'hui sous le nom de « Planche au Ramier ». Ce canal devait suivre le flanc des montagnes, au-dessus et à gauche du Taurion, et aboutir à Châtain, où l'eau serait utilisée très avantageusement pour tranformer en prairies une étendue de terrain considérable.

« C'était une entreprise de longue haleine et fort coûteuse, non seulement à cause de la distance entre les deux points extrêmes, mais encore et surtout à cause de la nature du sol à traverser, qui est littéralement jonché de rochers. En plusieurs endroits, il était indispensable de pratiquer des tranchées à travers la roche d'un granit excessivement dûr. Les moines reculaient devant la dépense, lorsqu'un moine fort âgé, qui jouissait dans le pays d'une réputation de sainteté bien établie, promit au prieur d'amener gratis à Châtain les eaux du ruisseau de la Mazure ; il entendait, dit-il, faire exécuter les travaux par le Diable, considérant comme œuvre pie de forcer Satan à seconder les desseins des serviteurs de Dieu.

« Le prieur, plein de confiance dans son vénérable frère, lui donna carte blanche. Aussitôt la nuit arrivée, le moine s'enferma dans sa cellule, où, sur son appel, Lucifer ne tarda pas à paraître. Le Diable prit l'engagement d'établir un canal de dérivation du ruisseau de la Mazure, depuis la Planche au Ramier jusqu'à Châtain. Ce travail devait être exécuté depuis minuit jusqu'à l'aube. On convint que l'aube serait annoncée par le chant du coq. Si le travail n'était pas terminé au moment où le coq chanterait, Satan ne recevrait aucun salaire, et le monastère profiterait sans bourse délier des travaux exécutés. Si, au contraire l'œuvre était achevée avant le chant du coq, le travail devait être payé, et à titre de rénumération les âmes du prieur et des moines seraient la proie du Grand Tentateur. L'âme du vieux moine était seule en jeu, disait Satan, car celles du prieur et des autres moines lui appartenaient bien déjà.

« Marché conclu et minuit sonné, le Roi des Enfers se mit au travail. Il appela sur les bords du Taurion une armée de diablotins, et bientôt les détonations succédèrent aux détonations. On entendait les coups de maillet des mineurs ; la poudre, la dynamite (car le Diable connaît

d'avance nos découvertes) perforaient la montagne ; les rochers éclataient, et leurs fragments amoncelés couvrait le lit du Taurion. Le canal de dérivation (la rigole) prenait figure.

« Que faisait cependant le moine téméraire ? Enfermé dans sa cellule, plongé dans l'obscurité, il avait placé sous clef dans une armoire un coq magnifique, un de ces beaux coqs dont la queue est si recherchée par les pêcheurs du Taurion. Puis il s'était mis en prières.

« Au bruit des détonations qui ébranlaient la montagne, le prieur fut saisi de crainte. A sa demande le vieux moine lui apprit le marché conclu avec Satan, marché que l'ennemi du genre humain était en train d'exécuter. Voyant le prieur tout effaré, le vieux moine lui dit : « Tranquillisez-vous et laissez-moi prier en paix ! »

« Cependant la nuit s'avançait et la rigole était aux trois quarts ouverte. On ne pouvait distinguer les ouvriers, mais on entendait le grondement du tonnerre, le roulement des rocs bondissant dans l'abîme, et la rigole s'allongeait, s'allongeait ! A cette vue les moines prirent peur. Ils se crurent irrémissiblement damnés. Bien avant l'aube, pensaient-ils, la rigole sera terminée. Le prieur courut de nouveau à la cellule du vieux moine : « O mon père, lui dit-il, qu'avez-vous fait ! Vous nous avez perdus. — Restez en repos, dit le moine, et laissez-moi prier en paix ».

« Enfin, la rigole avait traversé la montagne. Elle était près d'atteindre les terres de Châtain. Les moines affolés n'y purent tenir et vinrent en foule assiéger le saint dans sa cellule, le suppliant de les arracher aux flammes de l'enfer, s'il en était temps encore. « Vous le voulez, dit le saint moine, mais vous vous repentirez de votre impatience ». Alors, comme la cellule était restée toute la nuit plongée dans les ténèbres les plus épaisses, il alluma un flambeau et le présenta vivement à la serrure de l'armoire où était enfermé le coq. Voyant la lueur, se croyant à l'aube naissante, le coq chanta.

« Aussitôt un bruit effroyable se fit entendre au-dessus du Taurion. La légion infernale s'envola en vomissant des imprécations, lançant des éclairs, faisant éclater au dernier moment tous les tonnerres dont elle disposait. Satan, perché, lorsque le coq chanta, sur un rocher d'où il dominait toute la scène et dirigeait toute son armée de travailleurs, frappa du pied si violemment que le rocher montre encore aujourd'hui l'empreinte du pied du Roi des Enfers. On le nomme le rocher du Diable, comme le canal de dérivation est connu sous le nom de Rigole du Diable.

« La parole du vieux moine fut justifiée par la suite. Pour une raison ou pour une autre, la rigole ne fut pas terminée, et ce travail, presque gigantesque, ne fut pas utilisé (1). »

(Zénon Toumieux, *Mémoires de la Société des Sciences naturelles et archéologiques de la Creuse*, 2e série, T. IV-IX de la collection, 1895-1896).

Il est une troisième version que je veux rapporter et d'après laquelle il se serait agi d'un jeune homme épris de la fille du châtelain de Châtain, laquelle l'aimait aussi. Le père met obstacle à leur union et par manière de dérision dit au jeune homme qui lui demandait la main de sa fille : « Je te la donnerai quand tu auras amené à Châtain l'eau du ruisseau de la Mazure ! » Le jeune amoureux vend son âme au Diable, afin de réaliser son rêve. Pendant la nuit diabolique, la mère va trouver le châtelain, lui dit qu'il va être obligé de tenir sa parole et à quel prix ! lui montre les graves responsabilités qu'il a encourues ; elle ajoute qu'elle sait le moyen, s'il veut faire le bonheur de son fils, d'arrêter l'œuvre du Diable. Le châtelain effrayé d'une part, touché d'autre part de l'amour extrême du jeune homme, accorde la main de sa fille. La mère fait intervenir le coq. Les jeunes gens se marient. Amour, délices... et légende !

---

(1) De nos jours la Rigole du Diable a servi d'assiette sur les deux tiers de son parcours à la route de Royère à Chavanat.

Le Diable de Pierre Gagière

Le Guiâble de Peïro Gojièro

Guî le louein dôou tein, gu'y oyo tou countre Peïro Gojièro no pâouro peqito meïsou q'éro touto soulo o coûto dôou bouo, ôou miétan de la bruja ; gui côou tein le chomi foro n'éro pa d'einguèra trosso. Q'éro qi qe demourâvo le paï Touèno, so feinno lo maï Chouèso, peï głiur peqęto figłio lo Morinèto.

Lo Morinèto menâvo païtre côouca douzena d'oueïgłia ; soun chę Fidèle, q'éro grouo coumo n'âne, ne lo qitâvo pa d'ein pa. Oou lo defeinguio, maï la-z-oueïgłia, dôou lou é de la-z-ôoutra béêqia q'oguessan pougu gne faïre dôou mâou. Le paï Touèno fojio tou lôou meïqié ; d'oprié la sozoû ôou coupâvo dòou bouo, chovâvo lo boueïjo, picâvo lo chibre, âoutromein gui ôou fojio tou ce q'òou pouguio por gâgna so vîto peï qelo de so fomigłio. Lo Chouèso fojio le meïnaje, ma coumo lo n'oyo pa de vejena por jocossa é cancona, lo s'eïnuyavo biein souein.

Ein jour d'eïqiôou qe l'éro cheqiâdo soubre le bossoueï de so pouorto ein trin de pluma de la trofla por faïre soun moreinde, lo vegué vegni por le scinguié qe possâvo dovan so pouorto ein pâoubre guiâble, biein minâble, qe pourtâv'ein bisso soubre soun eïpanlo, peï qe treïnâvo por no colo de

Le Diable de Pierre Gagière

Dans le loin des âges, il y avait tout à côté de Pierre Gagière une pauvre petite maison toute seule à côté du bois, au milieu des bruyères, car à cette époque la grand'route n'était pas encore tracée. C'était là qu'habitait le père Antoine, sa femme Françoise et leur fille Marinette.

Marinette menait paître quelques douzaines de brebis ; son chien Fidèle, qui était gros comme un âne, ne la quittait point d'un pas. Il la défendait, ainsi que les brebis, contre les loups et les autres bêtes qui auraient pu leur faire du mal. Le père Antoine faisait tous les métiers : suivant la saison il coupait du bois, faisait des écobuages, disposait le chanvre debout pour le faire sécher, autrement dit, il faisait tout ce qu'il pouvait pour gagner sa vie et celle de sa famille. Françoise faisait le ménage, mais comme elle n'avait pas de voisines pour bavarder et faire les cancans, elle s'ennuyait bien souvent.

Un jour d'été où elle était assise sur le seuil de sa porte, occupée à peler des pommes de terre pour faire son déjeuner, elle vit arriver par le sentier qui passait devant sa porte un pauvre diable d'aspect bien minable qui portait un bissac sur son épaule et trainait

pagłio ein gran boucan negre dorié se.

Oou nâvo possa sein s'oreïta gne meïmo guire bounjour ; ma co ne fojio pa l'ofaïre de lo Chouèso q'oyo einvio de tou ce qe lo vejio é q'éro conteinto de jopeta ein peqę moumein, ôouche lo gne credé : « Ê guija doun, l'ome, vou sê doun biein preïsso q'ôou poudé pa tan soulomein guire bounjour ? Faï portan biein châou ; vou poudria be vou repôousa ein peqę mouman o l'ounbro é béôoure no bouno couâdâdo d'aïgo freïcho.

— Ne demandoyo pa mieï, guissé l'ome, y'aï be ein eïfé biein châou é biein se, ma n'aï pa le tein, fâou qe chiayo orivo dovan lo neuï o le Bessou ; q'eï demo lo feïro é laï y'aï o faïre. — Repôousa vou ein peqę tou de meïmo ; che q'eï por veindre vouôtre boucan q'ôou va o lo feïro, nou poudrian begłiâou nou-z-oreinja ; gn'y o lountein qe n'ein vole ioun por na coumo notra-z-oueïgłia. »

Can l'ome einteindé co ôou-leïtoché soun boucan oprié n'âbre, peï ôou veingué vor lo Chouèso qe s'éro levâdo, ma ein meïmo tein orivé n'ôoudour de brûlo ; lo Chouèso reintré vitomein cha yèlo por visa gui lo chominâdo che le fé laï iéro pa, ma l'ome se meté de rire : « Q'eï moun boucan, q'ôou guissé, qe chin de meïmo, é pusqe vou le m'ovê demando, nou nou-z-einteindran be, porceqe le vou leïssorai por ein bouchę de po é de froumaje, peï ein veïre d'aïgo. — Ê be ! le morcho eï faï, guissé

derrière lui, par un collier de paille, un grand bouc noir.

Il allait passer sans s'arrêter, ni même dire bonjour ; mais cela ne faisait pas l'affaire de Françoise qui prenait fantaisie de tout ce qu'elle voyait et qui était contente de jacasser un petit moment, aussi elle lui cria : « Eh ! dites donc, l'homme, vous êtes donc bien pressé ; vous ne pouvez même pas dire bonjour ? Il fait pourtant bien chaud ; vous pourriez bien vous reposer un moment à l'ombre et boire une bonne « couadée » d'eau fraîche.

— Je ne demanderais pas mieux, dit l'homme, j'ai en effet bien chaud et bien soif, mais je n'ai pas le temps ; il faut que je sois arrivé avant la nuit à Aubusson, c'est demain la foire et j'y ai affaire. — Reposez-vous donc un peu tout de même ; si c'est pour vendre votre bouc que vous allez à la foire nous pourrions nous arranger ; il y a longtemps que j'en veux un qui irait pacager avec nos brebis. »

Quand l'homme entendit cela, il attacha son bouc à un arbre et vint vers Françoise qui s'était levée, mais en même temps arriva une odeur de brûlé ; Françoise rentra vite dans sa maison pour regarder si le feu n'était pas dans sa cheminée. Mais l'homme se mit à rire : « C'est mon bouc, dit-il, qui sent comme cela, et puisque vous me l'avez demandé, nous nous entendrons facilement parce que je vous le laisserai pour un morceau de pain et de fromage et un verre

lo Chouèso, biein counteinto, ein gne topan gui lo mo. »

L'ome repregué : « Q'eï einteingu, maï vou me deïborossâ biein ; gn'y oyo lountein qe vouglio m'ein deïfaïre, ma deyu le me demandàvo, é vou de vouôtre coûto ôou ne poureï pa vou-z-ein sepora sein q'ein le vou demande. Vou l'otochoïa eincâoucoulé, ôou-l-eintreïnoyo tou, ôou cossoyo tou por revegni. Ye souète q'ôou vou fase pa oriva de mogliur ! »

Coum'ôou-l-oyo chobo de minja ôou romossé soun bisso, né vor le boucan é gne guissé : « Sâlo béêqio, ye t'aï veingu o lo fi ! Q'eï qî tôou nouveâou meïtreï, veïqi toun eïtable, tâche de laï resta tranqile. » Le boucan levé le cuôou por gne bogłia dou cô de pié gui le veintre, o lo mognièro dôoû chovâoû. L'ome se goré é gne foueïté ein boun co de trico soubre la rein. « Té doun, béêqio foromino, q'ôou guissé, veïqi por te guire oguiôou. » Peï ôou s'ein né. Lo Chouèso qe coumeinsavo de regrièta soun morcho, mené bora le boucan gui l'eïtable.

Can Touèno veingué minja soun moreinde lo gne counté l'ofaïre, ma lo gne guissé pa qe le boucan cossavo tou por revegni o meïsou. Touèno né gui l'eïtable, ma ôou fugué ôoublejo de se boucha le na ; ôou guissé : « O, mâlo béêqio ! te chintê be ôou môouvo ! — Co chossoro la molôouguia », reïpoundé lo Chouèso.

Ma le sèr, can lo Morinèto reintré

d'eau. — Eh bien ! le marché est conclu, dit Françoise, bien contente, en lui tapant dans la main. »

L'homme reprit : « C'est entendu et vous me débarrassez bien ; il y a longtemps que je voulais m'en défaire, mais personne ne me le demandait, et vous de votre côté vous ne pourrez pas vous en séparer sans qu'on vous le demande. Si vous l'attachiez quelque part, il entraînerait tout, casserait tout pour revenir. Je souhaite qu'il ne vous fasse pas arriver de malheur ! »

Comme il avait fini de manger il alla vers le bouc et lui dit : « Sale bête ! Je t'ai vendu, enfin ! Voici tes nouveaux maîtres, voici ton étable, tâche d'y rester tranquille. » Le bouc leva le derrière pour lui donner deux coups de pied dans le ventre, à la manière des chevaux. L'homme se gara et lui asséna un bon coup de trique sur les reins. « Tiens donc ! bête sauvage, dit-il, voici pour te dire adieu. » Et il s'en alla. Françoise, qui commençait à regretter son marché s'en fut clore le bouc dans l'étable.

Lorsqu'Antoine vint déjeuner elle lui conta la chose, seulement elle ne lui dit pas que le bouc cassait tout pour revenir chez ses maîtres. Antoine alla dans l'étable, mais il fut obligé de se boucher les narines. Il dit : « Oh ! sale bête, tu pues joliment ! — Ça chassera les maladies », répondit Françoise.

Mais le soir, quand Marinette ramena ses brebis, ce fut bien une autre chanson. Aussitôt que Fidèle

sa-z-oueïglia, co fugué be n'âoutro chansou. Chetouo qe le Fidèle chinté le boucan òou vougué se jita soubre se por l'eïtranglia é le boucan qe n'ein menâvo pa large, sòouté soubre le choblo de l'eïtable é ne vougué pu nein devola ; la-z-oueïglia de gliur coûto éran eïporujoda é ne vouglian pu reintra gui l'eïtable ; o fouorso de faïre, de coureï, de creda, Touèno chobé por metre l'ouòdre é faïre reintra tou côou beïqiâou, ma co fugué pa sein peno.

Le boucan fugué biein vit'ocoucumo, ma òou-l-éro mâoufousein peï meïchan coumo n'ane rouje ; cant'òou trouvâvo câoucu qe fojio pa oteinchiô o se, òou gne courio gui la rein é d'ein boun co de tiêto lòou fouqio por târo é lôou soumochâvo o cô de corno. Sein le Fidèle òou cuèsso be lo Morinèto, ma le chę q'éro fouor é q'oyo lo dein, le qirâvo òou larje. Toû lôou moqî cant'ein deïbrichio l'eïtable òou se deïpeïchâvo de seutre peï de mounta o lo fino poueinto de lo Peïro Gojièro, q'éro biein pu hâouto qe lo n'eï pa òouro ; òou se plantâvo qî, chenâvo le vein de toû lôou coûta, é visâvo de dreïto, maï de gâoucho, coumo ch'òou-l-oguesso pòou qe câoucu veinguesso.

Tan qu'ein pougué rèdre la-z-oueïglia co né tâou qe tâou, ma can lo nèjo se meté de tounba é qe la-z-oueïglia ne pouguérein pu na òou chan, co fugué lo fi. Co chinqio gui l'eïtable o laï n'einpesta ; le boucan laï sòoutâvo, laï repou-

sentit le bouc il voulut se jeter sur lui pour l'étrangler et le bouc, qui n'en menait pas large, sauta sur le toit de l'étable et ne voulait plus en descendre ; les brebis de leur côté étaient épouvantées et refusaient de rentrer au bercail. A force de faire, de courir, de crier, Antoine finit par rétablir l'ordre et à faire rentrer tout le bétail, mais ce ne fut pas sans peine.

Le bouc s'accoutuma très vite, mais il était malfaisant et méchant comme un âne rouge ; quand il rencontrait des gens qui ne faisaient pas attention à lui il leur courait dans le dos et d'un bon coup de tête les jetait à terre et les meurtrissait à coups de corne. Sans Fidèle il eut tué Marinette, mais le chien, qui était fort et qui avait la dent prompte, le tenait à distance. Tous les matins quand on ouvrait l'étable il se hâtait de sortir et de monter tout à fait au sommet de la Pierre Gagière qui était bien plus haute qu'elle n'est aujourd'hui ; il se plantait là, humait le vent dans toutes les directions et regardait à droite et à gauche, comme s'il eût peur que quelqu'un ne vint.

Aussi longtemps qu'on put faire sortir les brebis, cela alla tant bien que mal, mais lorsque la neige se mit à tomber et que les brebis ne purent pas aller pacager, ce fut la fin. Cela sentait mauvais dans l'étable à empester ; le bouc y sautait, y faisait des cabrioles,

tâvo, foueïtâvo dôoû cô de tiêto de toû lôou couta, ôou fogué creva lo meïto de la-z-oueïgłia é ofoula l'àoutro meïto ; n'ein gn'y ogué qe chanjérein de coulour é de blancha qe la-z-éran nein veinguèren touta negra. O lo fi, lo Chouèso, biein eïnuyado, guissé o soun ome d'eïssoya de le veindre, ma sein l'ovorqi qe fougłio oteindre q'ein le demandesso é noun pa l'ôoufri.

Touèno coumeinsé por l'einmena o touta lo feïra dôoû-z-oleintour, ma ôou chinqio che telomein ôou môouvo é ôou-l-éro che mâgre qe deyu le gne morchandàvo. Can lôou peqî le vejian possa einbeï soun boucan dorié sé, yî se meqian de chanta :

donnait des coups de tête de tous côtés ; il fit crever la moitié des brebis et avorter l'autre moitié ; il y en eut qui changèrent de couleur et qui de blanches qu'elles étaient devinrent toutes noires. A la fin, Françoise, bien ennuyée, dit à son mari d'essayer de le vendre, mais sans l'avertir qu'il fallait attendre qu'on le demandât et non pas l'offrir.

Antoine commença à l'emmener à toutes les foires des alentours, mais il puait tellement et il était si maigre que personne ne le marchandait. Quand les enfants le voyaient passer avec, derrière lui, son bouc, ils se mettaient à chanter :



Touèn'òou boucan,
Na de chovan,
Mèno to bregoss'o lo feïro,
Ma te lo veindra pa,
L'eï pu guro qe de lo peïro ;
No, te lo veindra pa,
Maï te lo tournora !
A, â, â, â, â !

« Antoine au bouc,
Qui as un nez comme un bec de hibou
Mène à la foire ta bête étique,
Mais tu ne la vendras pas
Elle est plus dure que de la pierre ;
Non tu ne la vendras pas
Et tu la ramèneras.
Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

Maï ôou le tournâvo. Portan ein jour q'ôou-l-oyo meno côou boucan einsourseïro biein louein, dôou coûto de Bourgougniôou, ein bouchié s'oreïté por le visa. Touèno se deïpeïché o le gne ôoufri sein se douta q'ôou fôoutavo Le bouchié guissé : « Oou-l-eï be biein mâgre, ma coumo ye le châte por lo péôou, che vou nein volê pa tro char, begliâou qu'ein se pourio einteindre. »

S'einteindércin por cein sôou. Touèno otoché le boucan biein sogliedomein dorié lo chorto dôou bouchié é s'ein reveingué so pesso de cein sôoû gui so pocho, biein countein. Ma, ôou n'ero pa einguéra orivo o Chorbougnié q'ôou-l-einteindé dorié se ein bru de toû lôou guiâbleï, qu'éro coumo che co fuguesso lo châsso-gogliero ; ôou se trovisé é ôou-l-ogué juste le tein de faïre ein sâou de couto por pa viêtre eïcrâso. Q'éro soun boucan q'orivâvo ôou grandecheme golo, treïnan o rebour lo meïto de lo chorto touto cossâdo.

Oou gne boglié soubre le na ein co de soun pié de châgne por ossouma ein biôou ; co nein fogué fé é le bâtou cossé, ma le boucan n'ein fugué tan soulomein pa jeïno, é ôou se meté de rechona coum'ein chovaou.

Touèno meté lo chorto soubre le bouor de lo routo, deïtoché le boucan, peï le mené ôou miétan dôou bouo dôou Corqié ante ôou l'eïtoché oprié ein grouo fâou por le faïre minja por lôou loû peindein

Et de fait il la ramenait. Cependant, un jour qu'il avait mené ce bouc ensorcelé bien loin, du côté de Bourganeuf, un boucher s'arrêta pour l'examiner. Antoine se hâta de le lui offrir, sans se douter qu'il commettait une faute. Le boucher dit : « Il est bien maigre, mais comme je ne l'achète que pour le cuir, si vous n'en demandez pas trop cher, peut-être pourrions-nous nous entendre. »

Et ils s'entendirent pour cent sous. Antoine attacha le bouc bien solidement derrière la voiture du boucher et il revint, sa pièce de cent sous dans sa poche, bien content. Mais il n'était pas arrivé à Charbonnier, qu'il entendit derrière lui un bruit de tous les diables ; c'était comme « la chasse-galière », il regarda de côté et il eut juste le temps de faire un bond pour ne pas être écrasé. C'était son bouc qui arrivait au grandissime galop, traînant au rebours la moitié de la voiture toute cassée.

Il lui donna sur le nez un coup de son bâton fait d'un pied de chêne, assez fort pour assommer un bœuf ; cela fit feu et le bâton se cassa, mais le bouc n'en fut même pas impressionné et il se mit à hennir comme un cheval.

Antoine mit la voiture sur le bord de la route, détacha le bouc puis l'emmena au milieu du bois du Quartier où il l'attacha à un gros hêtre pour le faire manger par les loups pendant la nuit.

lo neuï. Ma le leindemo moqi ôou trouvé le boucan dovan so pouorto ovèqe le fâou q'òou-l-oyo orocho, peï treïno dorié se.

Lo Chouèso gn'y opregué gui qete mouman ce qe l'ome gn'y oyo gui, peï l'ojouté : « Pusq'òou traino tou ce qe le rete eïtocho, nou pourian begłiâou be viôoure sein re faïre, ein l'eïtochan gui la feïra o ce qe nou faï de besouein. »

Ma Touèno q'éro n'ôounéête ome reïpoundé : « Taïso te moleïrouso ! te voleï doun nou faïre na ein preïsou ein nou fosan voula la besugno dôou moundo ! Côou boucan q'eï begłiâou be le guiâble qe vôou nou mena gui l'einfar. Ye vâou na veïre o lo Fayo é nein porla ôou moueïneï. » (Gui côou tein gn'y oyo ein couvein de moueïneï o lo Fayo).

Touèno laï né doun é gn'yî counté lo châouso ; justomein sein Michiôou laï se trouvâvo, ôou guissé : « Ye vâou nâ einbeï te veïre qelo béêqio, gn'y o ein guiâble qe s'eï eïchopo de l'einfâri é qe ye charche deinpeuï lountein, qu'eï begłiâou be se. » Oou pregué so lanso, (porce qe sein Michiôou o no lanso por metre toû lôou guiâbleï o lo rosou), peï lôou vêqî porqî.

Ein possan o coûto dôou bouo, jugnan Peïro Gojièro, ôou mouman chante ôou se meïfiâvo de re, veïqi qe moun brâve sein Michiôou ressoubé ein gran co gui sa rein qe le fouté por târo. Q'éro le trouo de

Mais le lendemain matin il trouva le bouc devant sa porte avec l'arbre qu'il avait arraché et traîné derrière lui.

Françoise lui apprit alors ce que l'homme lui avait dit, puis elle ajouta : « Puisqu'il entraîne tout ce qui le retient attaché, nous pourrions peut-être bien vivre sans rien faire, en l'attachant dans les foires, aux objets qui nous sont nécessaires. »

Mais Antoine, qui était un honnête homme répondit : « Taistoi, malheureuse, tu veux donc nous faire aller en prison, en demandant que nous volions le bien d'autrui ! Ce bouc, c'est peut-être le diable qui veut nous mener dans l'enfer ; je vais aller à la Faye, j'en parlerai aux moines. » (A cette époque il y avait à la Faye un couvent de moines).

Antoine y alla donc et leur raconta la chose ; justement, Saint Michel s'y trouvait ; il dit : « Je vais avec toi voir cette bête ; il y a un diable qui s'est échappé de l'enfer et que je cherche depuis longtemps, c'est peut-être bien lui. » Il prit sa lance — parce que Saint Michel a une lance pour mettre les diables à la raison — et les voilà partis.

En passant à côté du bois, joignant Pierre Gagière, au moment où il ne se méfiait de quoi que ce soit, voici que mon brave Saint Michel reçut dans les reins un grand coup qui le flanqua par

boucan que vougłio l'eïcrasa, maï so lanso éro tounbâdo biein louein é gne servio de re dôou tou. Ma eïrousomein, le Fidèle orivé ôou golo, peï lo Morinèto se meté de creda : « Olé, moun Fidèle, olé ! mouor le ôou pié ! pico le ! pico le !! » Le boucan fugué ôoublejo de se sôouva gui le bouo.

Sein Michiôou se relevé ein se fretan la rein q'éran touta mochoda. Oou guissé o lo Morinèto : « Por le sur co déôou iêtre le guiâble qe ye charche, nou yôou sôoubran demo. Pre qelo bouteglio q'eï pleno d'aïgo signado qe vé dreï dôou Porogui, peï can te lâchora ta-z-oueïgłia demo le moqi é qe le boucan mountoro soubre lo Peïro Gojièro, te gne jitora l'aïgo soubre se ein guijan : « Che te sê le guiâble, reintro de suito gui l'einfar ! Ma te fora biein oteinchiôou q'ôou t'eintraîne pa coumo se. »

Le leindemo moqi, lo Morinèto né rèdre sa-z-oueïgłia, ma le boucan ne vougué pa seutre ; ôou poreïchio se meïfia de câoucore ; tou de meïmo coumo le Fidèle le mourguio ôou pié, ôou fugué be ôoublejo de surqi, ma ôou ne boujâvo pa ; lo Morinèto gne meté no cordo ôou côou, peï le mené eïtocha o lo pu grosso Peïro Gojièro. O qete mouman, tou-t-an le tegnan por so cordo, lo se meté de gne jita l'aïgo beneïto, qe l'oyo cochâdo sou soun dovantâou, ein porlan coumo l'oyo gui Sein Michiôou.

Lo prumièro gouto d'aïgo ogué

terre ; c'était cette sâle bête de bouc qui voulait l'écraser. Et sa lance était tombée bien loin et ne lui servait à rien. Mais, heureusement, Fidèle arriva au galop et Marinette se mit à crier: « Allez mon Fidèle, mords le aux pieds, enfonce tes dents, enfonce-les ! » Le bouc fut obligé de se sauver dans le bois.

Saint Michel se releva en se frottant les reins tout contusionnés. Il dit à Marinette : « Sûrement, ça doit être le diable que je cherche ; nous le saurons demain. Prends cette bouteille elle contient de l'eau bénite qui vient tout droit du Paradis, puis quand tu feras sortir tes brebis, demain matin, et que le bouc montera sur la Pierre Gagière tu jetteras l'eau sur lui en disant : « Si tu es le diable, rentre immédiatement dans l'enfer ! Mais tu feras bien attention qu'il ne t'entraîne pas avec lui. »

Le lendemain matin, Marinette alla ouvrir la porte à ses brebis, mais le bouc ne voulut pas sortir, il semblait se méfier de quelque chose; cependant comme Fidèle le mordait au pied il fut bien obligé de sortir, seulement il ne bougeait pas ; Marinette lui mit une corde au cou et alla l'attacher à la plus grosse Pierre Gagère; à ce moment, tout en le tenant par la corde, elle se mit à lui jeter l'eau bénite qu'elle avait cachée sous son tablier, en prononçant les paroles que Saint Michel lui avait dites.

La première goutte d'eau n'eut

pa putouo duso le boucan, q'oou boglié no grotâdo che tolomein fouorto qe co fogué coum'ein treinblomein de târo ; ôou porqissé coumo le vein ein-eintreïnan le rouchié, maï einbeï se lo pâouro Morinèto qe se trouvé preso gui lo cordo. Portou chante co possé co fugué de granda rivoglia. Lo peïro einpourtâdo tounbé gui lo revièro o coûto de Vâou é lo gn'y fogué ein trou che proun q'ein n'ein couneï pa le foun ; co se pèlo le Gour de l'Antougnièro.

Le boucan, sétou, (ôoubc micï le Guiâble, car q'éro le Guiâble qe s'éro viro ein boucan), fugué se pâdre pu hâou, prié de Chatein ; ôou se fogué ein possaje por na gui l'einfar sou le grouo rouchié q'eï pa biein louein dôou russéou de lo Majuro é qe se pêlo deinpeuï le rouchié dôou guiable, é lo grando rejo q'ôou fogué por na sou taro eï domourâdo têlo : l'o preï le noun de Rigolo dôou Guiâble (1).

Can Sein Michiôou reveingué le sèr, ôou deviné tou ce qe s'éro posso ; ôou vegué soubre le rouchié lo marqo dôou pié de boucan, qe laï y eï einguèra iuneuï ; ôou pelé le Fidèle por gne faïre chorcha lo Morinèto : le chę levé soun na ein l'ar ein iounlan é ôou morché dovan Sein Michiôou. Ein orivan vor lôou bouô de lo Fayo ôou se meté de iounla pu fouor é Sein Michiôou vegué por târo le cor tou-t-ein san, tou mocho, tou-t-ein

(1) Cf. *L'istuèro de lo Rigole dôoù Guiâble.*

pas plutôt effleuré le bouc qu'il fit un bond tel que cela produisit une sorte de tremblement de terre ; il partit comme le vent en entraînant le rocher et avec lui la pauvre Marinette qui était prise dans la corde. Partout où cela passa, cela produisit des creusements du sol. La pierre entraînée tomba dans la rivière du côté de Vaux et y fit un trou si profond qu'on n'en connaît pas le fond ; il s'appelle le Gour de l'Antonnière.

Le bouc lui, (ou pour mieux dire le Diable, car c'était le Diable qui avait pris la forme d'un bouc), alla disparaître plus haut, près de Châtain ; il se fraya un passage, pour aller en enfer, sous le gros rocher qui n'est pas bien loin du ruisseau de la Masure et qu'on nomme depuis le rocher du Diable, et le grand sillon qu'il traça pour rentrer sous terre est resté tel quel : il a reçu le nom de Rigole du Diable.

Quand Saint Michel revint le soir, il devina tout ce qui s'était passé ; il vit sur le rocher l'empreinte du pied de bouc qui y est encore aujourd'hui ; il appela Fidèle pour lui faire chercher Marinette : le chien leva le nez en l'air et se mit à hurler et il marcha devant Saint Michel. En arrivant près des bois de la Faye il hurla plus fort et Saint Michel vit à terre le corps tout ensanglanté, tout meurtri, tout déchiqueté de la

mourséâou de lo pâoubro Morinèto q'éro mouorto. Oou-l-eïssoyé be de lo revica, ma tou Sein q'òou-l-éro ôou ne pougué pa. Le trouo de boucan, tantouo ein lo treïnan por târo, ôou miétan de la rounzeï peï dôoû rouchié, tantouo ein l'einpourtan gui l'ar dôou tein coumo ch'ôou-l-oguesso yu de la-z-ola, l'oyo tro meso o mâou.

Olor Sein Michiôou fogué ein crouo ôou pié d'ein gran châgno é laï eintoré lo pâouro peqito borjièro, peï ôou meté n'eïmaje de lo bouno Vierjo gui l'âbre, chante l'eï toujour demourado deinpeuï (1). Le Fidèle ne vougué pa qita lo plasso ante lo Morinèto éro eintorâdo é ôou se leissé creva de fan dessoubre.

Gui qel' espesso de treinblomein de târo, le couvein dôou moueïneï fugué einglôouqi. Le boucan se veinjé de meïmo de ce qe Sein Michiôou éro veingu d'oqi é coumo gui qel eindreï co pudé le rouchę peindein maï de cein an le violâje qe se bâqissé pu tar o couto se pelé lo Roucheglio (2).

Lo pâoubro Chouèso regriétâvo biein soun envio, bouno jein ! l'ogué biein dôou chogrin maï soun Touèno; yi purèrein be tan gliur peqito Morinèto qe co lòou fugué mûri ein meïmo tein toû lòou dou lo nâdo d'oprié.

pauvre Marinette, qui était morte. Il essaya bien de la ressusciter mais tout Saint qu'il était il ne put pas y parvenir. L'horrible bouc tantôt en traînant à terre, au milieu des ronces et des rochers, tantôt en l'emportant dans les airs, comme s'il avait eu des ailes, l'avait trop mise à mal.

Alors Saint Michel creusa une fosse au pied d'un grand chêne et y enterra la pauvre petite bergère puis il plaça une effigie de la Sainte-Vierge dans l'arbre, où depuis elle est toujours restée. Fidèle ne voulut pas quitter la place où Marinette était ensevelie et il se laissa mourir de faim à cet endroit.

Dans cette sorte de tremblement de terre, le couvent des moines fut englouti. Le bouc se vengea de ce que Saint Michel était venu de là et comme cet endroit exhala une odeur de roussi pendant plus de cent ans, le village qui fut bâti à côté, dans la suite, fut nommé la Roussille.

La pauvre Françoise regretta bien, hélas, son envie ! elle eut beaucoup de chagrin ainsi qu'Antoine : ils pleurèrent tellement leur petite Marinette que cela les fit mourir tous les deux, en même temps, l'année suivante.

---

(1) Il y a en effet dans un des chênes des bois de la Faye une statuette de la Vierge. On lui a jadis taillé une niche dans le tronc de l'arbre : aujourd'hui elle est presque entièrement recouverte par l'écorce.

(2) La Faye et la Roussille sont : la première une propriété, l'autre un village de la commune de Chavanat.

Le Miracle de Saint-Alvard

(Le canevas de cette légende m'a été fourni par M. le Professeur Antoine Thomas, qui le tenait lui-même de M. Mazière, ancien Sénateur de la Creuse).

Le Miraclie de Sein-t-Olvar

Gn'y o pa einguèra cein cinquant'an, lo porouesso de Sein-t-Olvar, prié de Crô, éra iuno de lâ pu grandâ de tou le poï, meïmomein qe qelo de Crô n'ein fojio porqido. Lo câouso de lo reputochiôou, maï de lo richesso de qelo porouesso, q'éro lôou miracłieï qe fojio soun potroun Sein-t-Olvar. Can ein vougłio câoucore, é che q'éro, biein einteingu, por ein boun mouqife, ein n'oyo ma besouein de na preja Sein-t-Olvar ; tou de suito ce q'ein déjiravo ein l'oyo, é ein ne countâvo pu le nounbre dôou miracłieï qe côou boun sein oyo faï.

Or doun gui lo głieïso de Sein-t-Olvar, gn'y oyo no stotuyo ein bouô dôou gran sein, q'éra tan viègłio qe lo n'éro purido é qe lo tounbâvo tou-t-ein secłiou.

Ein guiôoumeïne le péêtre mounté ein châro é guissé : « Mòou fraï, ma sor, lo stotuyo de nouôtre

Le Miracle de Saint-Alvard

Il n'y a pas encore cent cinquante ans, la paroisse de Saint-Alvard, près de Crocq, était une des plus grandes de tout le pays : celle de Crocq en faisait même partie (1). La réputation et la richesse de cette paroisse tenaient aux miracles que faisait son patron Saint Alvard. Quand on désirait quelque chose, et si c'était, bien entendu, dans un but louable, on n'avait qu'à prier Saint-Alvard ; immédiatement le vœu que l'on avait formulé se réalisait et on ne comptait plus le nombre des miracles qu'avait faits le bon Saint.

Or, dans l'église de Saint-Alvard il y avait une statue en bois du grand Saint, si vieille qu'elle était pourrie et tombait tout en poussière.

Un dimanche, le curé monta en chaire et dit : « Mes frères, mes sœurs, la statue de notre patron,

(1) La paroisse de Saint-Alvard, autrefois très importante et dans laquelle était comprise, en 1249, celle de Crocq, n'avait plus que 188 habitants en 1836. Elle fut réunie le 14 décembre de cette même année à celle de Basville. (Valadeau, *Nouveau Dictionnaire illustré de la Creuse*, Guéret, librairie Amiault, 1892).

potroun, le brâve Sein-t-Olvar, s'ein vaï ein pouchièro ; so tièto ne te cajemein pu ; gn'y manco ein pié maï lôou doû brâ, bientouô la tounboro de so gnecho é co cheyo no grando hounto é ein gran mogłiur por le poï ch'ein ne pouguio pu vegni preja dovan lo stotuyo de nouotre sein potroun. Voû-z-ein preje ! eïporgnâ noû co ! gn'y òouyo co pâ câoucu qe voudrio bogłia n'âbre ? Bortôoumiôou q'eï che bou megnujié l'eïcariyo, lo togłioyo é n'ein foyo n'âoutre Sein tou nève ; Jocou, te qe sé pintre, te pincuroya lo stotuyo é de meïmo noû-z-ôouyan ein nouvéôou Sein, einguèra pu brâve qe l'anchiein ». Olor no feinno q'ein pelâvo lo Morgori se levé é guissé : « Moussieu le curé y'aï ein cheïqi perié q'eï deïja vieuï é q'o jomaï porto qe de môouvosâ pérâ, vole biein vou le bogłia, mâ o no coundichiôou q'eï qe Bortòoumiôou me togłioro ôouche deguiein no jodèlo é ein coulodour, touto co por re ».

Co fugué counveinyu de meïmo et dou meï oprié le nouvéôou Sein oyo preï lo plasso de lo viegłio stotuyo ; ôou l'èro biein brave : ôou-l-oyo lôou-z-euï negreï, lâ jôouta biein rouja, lo barbo rousso, lôou péâou blan, ein chopéôou tou bleu é ein gran mantéôou buréôou. Tou le mounde le visavo é le trouvâvo o soun goû.

E le curé mounté ein châro por remorchia tou-t-ein châcu, peï ôou guissé : « Oouro qe nou-z-an

le brave Saint Alvard, s'en va en poussière : sa tête ne tient presque plus, il lui manque un pied et les deux bras, bientôt elle tombera de sa niche et ce serait une grande honte et un grand malheur pour le pays si on ne pouvait plus venir prier devant la statue de notre saint patron. Je vous en prie ! épargnez-nous cela ! N'y aurait-il pas quelqu'un qui voudrait me donner un arbre ? Barthélemy qui est si bon menuisier l'équarrirait, le taillerait et en ferait un autre Saint tout neuf ; Jacques, toi qui est peintre, tu peindrais la statue et nous aurions ainsi un nouveau Saint, encore plus beau que l'ancien ». Alors une femme, qui se nommait Marguerite, se leva et dit : « Monsieur le curé, j'ai un mauvais poirier qui est déjà vieux et qui n'a jamais porté que de mauvaises poires, je veux bien vous le donner, mais à une condition, c'est que Barthélemy me taillera aussi dedans une écuelle à lait et une passoire, tout cela pour rien ».

Il en fut ainsi convenu et deux mois après le nouveau Saint avait pris la place de la vieille statue ; il était très beau : il avait les yeux noirs, les joues bien rouges, la barbe rousse, les cheveux blancs, un chapeau tout bleu et un grand manteau marron. Tout le monde le contemplait et le trouvait à son goût.

Le curé monta en chaire pour remercier chacun et il dit : « Main-

ein Sein tou nève, co se po guire qe che l'anchiein fojio dôou miraclieï, côoudoqi nein foro einguèra maï, é de pu gran ! ».

Can lo messo fugué guito tou le mounde surqissé de lo glieïso, biein countein d'ovi n'âoutre Sein qe foyo tou ple de miracleï por le brave mounde.

Lo Morgori domouré lo dorgnièro é dovan qe de s'ein nâ lo fugué se metre d'ein juèneï dovan lo stotuyo de Sein-t-Olvar é lo gne fogué qelo prejièro ! « E de moun brâve Sein-t-Olvar, te sé be gran, te sé be fouor, mâ fâou pa qe t'ôoubledeï qe dovan qe d'être ein Sein t'éra moun perié, fâou pa qe t'ôoubledeï qe te sé le fraï de mo jodèlo é de moun coulodour ! Ê be ! eïcouto, te refusora pa de me faïre ploseï, o me qe saï cajemein to maï, o me qe bessâvo lo târo o toun pié gui le vorjié can t'éra perié : veïqi, voudrio tan qe mo figlio oguesso n'anfan ! te podeï be faïre côou peqę miraclie, ôouro qe te sé ein gran Sein. T'ein prèje, de grâchio ! boun Sein-t-Olvar, faï ovi n'anfan o mo figlio ! » E lo surqissé oprié ovi faï treï cô le chegne de lo crou, no vièje por yêlo, no vièje por so figlio, no vièje por l'anfan qe deyo naître.

L'éro pa putouô soubre le bossoueï de lo glieïso qe no vejeno qe courio por lo car, gne credé : « Morgori ! Veneê vite, vouotro

tenant que nous avons un Saint tout neuf, on peut dire que si l'ancien faisait des miracles, celui-ci en fera encore davantage et de plus grands!

Quand la messe eut été dite, tout le monde sortit de l'église, bien content d'avoir un autre Saint qui ferait tout plein de miracles pour les braves gens.

Marguerite resta la dernière et avant de sortir elle alla se mettre à genoux devant la statue de Saint Alvard et elle lui adressa cette prière : « Eh ! mon beau Saint Alvard, tu es bien grand, tu es bien-puissant, mais il ne faut pas que tu oublie qu'avant d'être un saint tu étais mon poirier, il ne faut pas que tu oublies que tu es le frère de mon écuelle à lait et de ma passoire ! Eh bien ! écoute, tu ne refuseras pas de me faire plaisir à moi, qui suis pour ainsi dire ta mère, à moi qui bêchais la terre à ton pied dans le jardin, lorsque tu étais poirier. Voici, je voudrais tant que ma fille ait un enfant ! tu peux bien faire ce petit miracle, maintenant que tu es un grand Saint. Je t'en prie, par grâce ! bon Saint Alvard, fais avoir un enfant à ma fille ! » Et elle sortit de l'église après avoir fait trois fois le signe de la croix, une fois pour elle, une fois pour sa fille, une fois pour l'enfant à naître.

Elle était à peine sur le seuil de l'église, lorsqu'une voisine qui courait la chercher lui cria : « Marguerite ! venez vite, votre

figłio vé de s'ocouchâ : lo vé d'ovi ein brâve gorsou ! »

Lo Morgori reintré gui lo głieïso, se jité d'ein juèneï é lo s'eicredé ein jugnissan sâ douâ mâ : « O gran Sein-t-Olvar ! t'â bieintouô yu faï toun miracłie ; couneïsse pâ de Sein megłiur, couneïsse pâ de Sein pu oleste qe te ! Moun brave, moun boun Sein-Olvar, te remarchie de tou moun qeur ! Qe Guiôou le paï, maï Guiôou le Fî, te gardein toujour toutâ głiur grâchia ! ».

Peï lo courgué rotropa lo vejeno : « Nan vite, qe lo guissé, vâou de suito tola mo bâoudo por nâ o Cro veïre mo figłio, peï moun jeindre, maï moun brâve peqe gorsou ! »

« Mâ, qe gne guissé la vejèno, voû n'a pa besouein de tola vouotro bâoudo, q'eï pa vouotro figłio de Crô qe vé d'ovi n'anfan, q'eï qelo q'eï pa moridâdo, qelo d'eiche ! »

Le san de lo Morgori ne fogué q'ein tour : « Ei co poucheble ! » qe lo credé, é de suito lo courgué o lo głieïso, tou-t-ein coulèro, eïjorissâdo coum'ein cho fourgouno, é mountran le pouein o Sein-t-Olvar : « O gueuï ! sâlo béêqio ! qe lo s'eïssopiné, te chera doun toujour ein bou o re ! Co ne m'eïtouno pa ! can t'éra perié, te pourtova mâ de lo sobotoyo de môouvosa péra, ôouro qe te sé deveingu ein Sein, te sabeï mâ faïre de

fille vient d'accoucher : elle a eu un beau petit garcon ! »

Marguerite rentra dans l'église, se jeta à genoux et s'écria en joignant les mains : O grand Saint Alvard, tu as bientôt eu fait ton miracle, je ne connais pas de Saint meilleur, je ne connais pas de Saint plus expéditif que toi ! Mon brave, mon bon Saint Alvard, je te remercie de tout mon cœur ! Que Dieu le père et Dieu le fils conservent toujours pour toi toutes leurs grâces ! »

Puis elle courut rattraper la voisine : « Allons vite, dit-elle, je vais tout de suite atteler ma bourrique pour aller à Crocq voir ma fille, mon gendre et mon beau petit-fils ! »

« Mais, lui dit la voisine, vous n'avez pas besoin d'atteler votre bourrique, ce n'est pas votre fille de Crocq qui vient d'avoir un enfant, c'est celle qui n'est pas mariée, celle d'ici ! »

Le sang de Marguerite ne fit qu'un tour : « Est-ce possible ! » s'écria-t-elle, et aussitôt elle courut à l'église tout en colère, hérissée comme un chat que l'on a pourchassé, et montrant le poing à Saint Alvard : « O gueux ! sale bête, éructa-t-elle, tu seras donc toujours un propre à rien ! Cela ne m'étonne pas ! lorsque tu étais poirier, tu ne portais que de mauvaises poires, maintenant que tu es devenu un Saint, tu ne sais faire que de mauvais miracles ! Le Diable

môouva miraclieï ! Le Guiâble t'einpouorte maï te brûle, Sein de mogliur ! » E lo s'ein né coumo no poussedado.

Lo châouso se guissé é deyu pu ne vougué demanda qe qe chio ôou nouvéôou Sein-t-Olvar, de pôou d'ein môouva sor, meïmomein qe le mounde desortèrein lo glieïso é fuguèrein o lo messo o Cro ; lo porouesso q'ero che grando tounbé o re é iuneuï lo n'eïsisto pu...

Evo, nouotro defunto é prumiéro maï perdé le porogui por lo fâouto de no poumo, le pâoure Sein-t-Olvar perdé so porouesso, so glieïso, maï lo foué de qî qe crejian o so volour por lo fâouto d'ein cheïqi perié !

t'emporte et te brûle, Saint de malheur ! » Et elle s'en alla comme une possédée.

La chose s'ébruita et personne plus ne voulut demander quoi que ce fut au nouveau Saint, par crainte d'un mauvais sort ; les fidèles désertèrent même l'église et allèrent à la messe à Crocq ; la paroisse qui était si florissante tomba à rien, et maintenant elle n'existe plus...

Eve, notre défunte et première mère, perdit le paradis à cause d'une pomme, le pauvre Saint Alvard perdit sa paroisse, son église et la foi de ceux qui croyaient à son pouvoir, à cause d'un mauvais poirier !

Le Seigneur de Saint-Georges

Le Segnour de Sein Jouorje

Gui le tein qe gn'y oyo dôou segnour, nein gn'y oyo ïoun ôou châtéôou de Sain Jouorje q'éro meïchan coumo lo maï de la firmeï. Oou pregno ploseï o faïre sufri le mounde meïmomein lôou quièteï-z-ognemâou : ôou fojio peindre lôou jû, eïveintrâvo lôou-z-âoutreï, ôoumi doun q'ôou lôou-z-ossoumesso o co de trico. So feinno peï so figlio, q'éran ôoutan bouna coumo sétou éro môouvo, possovan lo meïto de gliur tein o souâgna lôou moleïrou q'ôou l-oyo meï o mâou.

Oou-l-éro toujour porqi o coureï lôou chan ovèqe no troupo de chî q'ôou-l-oyo dreïssô por chossa le lou. Ein moqi q'ôou nâvo car soun chovâou por na chossa ôou bouo dôou Corqié, ôou se trouvé possa ôou miétan de no troupo de poula, qe le peqę Jan menâvo chorcha gliur vîto soubre le fumorié. Gne n'ogué iuno, lo grosso neïro, qe se qiré pa assé touo de dovan se ; ôou gne boglié ein co de bâtou qe l'eïteindé redo por târo, peï ôou gn'y eïcrasé lo tiêto sou soun tolou : « Co t'opreindo ! » q'ôou guissé.

Cant' ôou fugué posso, le peqę Jan romossé so poulo é lo pourté

Le Seigneur de Saint-Georges

Dans le temps des seigneurs, il y en avait un au château de Saint-Georges qui était méchant comme la mère des fourmis. Il prenait plaisir à faire souffrir les gens et même jusqu'aux animaux : il faisait pendre les uns, éventrait les autres, à moins qu'il ne les assommât à coups de trique. Sa femme et sa fille, qui étaient aussi bonnes qu'il était mauvais, passaient la moitié de leur temps à soigner les malheureux qu'il avait mis à mal.

Il était toujours parti à courir les champs avec une meute de chiens qu'il avait dressés à chasser le loup. Un matin qu'il allait chercher son cheval pour aller chasser au bois du Quartier, il se trouva passer au milieu d'une bande de poules que le petit Jean menait sur le tas de fumier pour y chercher leur nourriture. Il y en eut une, la grosse noire, qui ne s'ôta pas assez vite de son passage ; il lui donna un coup de bâton qui l'étendit raide par terre, puis il lui écrasa la tête sous son talon : « Ça t'apprendra », dit-il.

Quand il eut passé, le petit Jean ramassa sa poule et la porta à sa marraine qui était

o so meïrino q'éro surchièro é gne guissé : « Tenéê mino, veïqî mo pâoubro poulo neïro qe y'eïmâvo tan ; le ségnour l'o ossoumâdo, peï eïcrâsâdo o cô de tolou : begłiâou qe vou pouria lo revica ». Lo meïrino lo regordé peï lo guissé : « No moun chaï, q'eï pa poucheble, sa cervèla soun surqida. Ma laïsso lo me ; l'eï biein grasso, lo foraï bugłi gui mo soupo qete ser, peï einbeï lo graïsso ye foraï dôou-z-oungan e che te voleï qe le segnour chiayo pugni, t'a ma o me le demanda, yôou foraï ôoutan qe co me chero poucheble. — Ye demande, guissé le peqę trouo de Jan, q'ein ne le vese pu d'eïche cein-t-an. Dôou mouein coumo co nou cheran tranqileï. — E be ! peqę, reïpoundé lo meïrino, co chero faï ».

Le segnour oyo countugno soun chomi dôou couto dôou bouo dôou Corqié. Coum' ôou-l-orivâvo soubre le bouor, ôou vegué sôouta dovan se cin grouo lou negre. De suito ôou meté sôou chî oprié. A ! môou-z-anfan! fougłio veïre coumo co fojio brave ! Lôou chî jopovan, iounlovan, gnoqetovan ; co mountâvo, co devolâvo, co fojio ein rofu de tou lôou guiâbleï, q'éro pieï qe lo chasso gogłièro ; peï le segnour courio dorié ôou gran golo de soun chovâou.

Oou courgué de meïmo tou le loun dôou jour é can co fugué o bru de neuï ôou n'éro pa maï ovanso qe le moqi ; ôou se trouvâvo ôou miétan dôou bouo, gui n'eindreï

sorcière et lui dit : « Tenez, marraine, voici ma pauvre poule noire que j'aimais tant ; le seigneur l'a assommée puis écrasée à coups de talon : peut-être pourriez-vous la ressuciter ». La marraine la regarda, puis dit : « Non mon chéri, ce n'est pas possible, sa cervelle est sortie. Mais laisse-la moi, elle est très grasse, je la ferai bouillir dans ma soupe ce soir, puis avec sa graisse, je ferai des onguents, et si tu désires que le seigneur soit puni, tu n'as qu'à parler, je le ferai dans la mesure de mon possible. — Je demande, dit ce petit diable de Jean, qu'on ne le voie plus d'ici cent ans. Comme cela, du moins, nous serons tranquilles. — Eh bien ! petit, répondit la marraine, ce sera fait ».

Le seigneur avait continué son chemin du côté du bois du Quartier. Comme il arrivait sur la lisière, il vit un gros loup noir. Immédiatement il lança les chiens à sa poursuite. Ah ! mes enfants ! il fallait voir comme cela faisait joli ! Les chiens aboyaient, hurlaient, glapissaient ; cela montait, cela descendait, cela faisait un tintamarre de tous les diables : c'était pire que « la chasse galière », puis le seigneur courait derrière au grand galop de son cheval.

Il courut ainsi tout le long du jour et quand la nuit tomba, il n'était pas plus avancé que le matin : il se trouvait au milieu du bois, dans un endroit où il n'y

chante gn'y oyo ma de la rounzeï peï dôou rouchié é q'ôou ne couneïchio pa. Oou devolé de soun chovâou, l'otoché oprié n'âbre, rosseinblé ce q'ôou pougué de sôou chî é lôou-z-eïtoché o coûto de soun chovâou, peï ôou gliumé ein boun fé é se coueïjé dovan, ein rouôjan ein croûtou de po q'ôou trouvé gui so pocho; ôou bou d'ein mouman ôou s'eindurmissé.

Can ôou se deïveglié, le leindemo moqi, fojio gran jour é ôou fugué biein countrosso porce q'ôou trouvé toû sôou chi eïtrangliô é soun chovâou o meïto devouri por lôou loû é ôou fugué tou supreï de veïre o coûto de se lo peqito Zémire, lo cheno blancho de so figlio : qelo pâouro béêqio ne le vesan pa revegni oyo preï so pisto, l'oyo trouvo, peï s'éro coueïjado o couto de se, q'eï por co qe lôou loû ne l'oyan pa minjâdo.

Le segnour mounté o lo chemo d'ein gran fâou q'éro o coûto, por visa ch'ôou ne veïyo pa câouco meïsou ôou-z-oleintour. Cante ôou fugué o lo fino poueinto ôou-l'-oporcegué de lo fumièro qe surqïchio de dorié de la jorgossa ; ôou devolé é vougué na de côou coûto, ma lo peqito Zémire se planté dovan se, se meté de sôouta, de jopa, é poreïchio vouleï l'einmena o l'opôouso, maï coum' ôou countugnâvo d'ovansa, lo le tropé por so gueïto, por l'einpeïcha d'ovansa, ma sétou se viré é gne

avait que des ronces et des rochers et qu'il ne connaissait pas. Il descendit de son cheval, l'attacha à un arbre, rassembla ce qu'il put de ses chiens et les attacha à côté de son cheval, puis il alluma un bon feu devant lequel il se coucha en rongeant un crouton de pain qu'il avait trouvé dans sa poche ; au bout d'un moment il s'endormit.

Quand il se réveilla, le lendemain matin, il faisait grand jour et il fut bien ennuyé parce qu'il trouva ses chiens étranglés et son cheval à moitié dévoré par les loups et il fut tout surpris de voir à côté de lui la petite Zémire, la chienne blanche de sa fille : cette pauvre bête ne le voyant pas revenir avait pris sa piste, l'avait trouvé et s'était couchée à côté de lui ; c'est pour cela que les loups ne l'avait pas mangée.

Le seigneur monta au sommet d'un grand hêtre qui se trouvait tout proche afin de voir s'il ne découvrirait pas quelque maison aux alentours. Lorsqu'il fut à l'extrême pointe il aperçut de la fumée qui sortait de derrière des buissons; il descendit et voulut aller de ce côté, mais la petite Zémire se planta devant lui, se mit à sauter, à aboyer et semblait vouloir l'emmener à l'opposé, et comme il continuait à avancer elle le saisit par une de ses guêtres pour l'empêcher d'avancer, mais lui se retourna et lui allongea un bon coup de pied dans les côtes

ovèqe soun coutéôou de chasso ein bouchę de soun chovâou de la resta dôoû loû ; ôou le fogué griglia, peï ôou pelé lo chęno, gn'y ein boglié lo meïto peï minjé l'âoutro. Cante ôou-l-ogué chobo, lo peqito Zémire se levé soubre sa pôouta de dorïe é ôou fugué biein eïtouno de l'einteindre porla ; lo gne guissé : « Vou séê eïto pugni porceqe vou séê meïchan. Ye vouglio vou-z-einpeïcha de na cha lo surchièro é vou-z-einmena ôou châtéôou, por me recounpeinsa vou m'a boglio ein gran co de pié gui la couôta. Oouro q'eï pu tein, vou resto pu ma q'o faïre pegne-teinso. Prenéę le bisso ante ièro coueïjâdo ; vou laï trouvoreï toujour dôou po peï ein pâou de frico por vou nûri. Vou n'ôoureï ma q'o me sègre ; vou menoreï, ma ne pouraï pu vou porla. Tâcha de vou faïre pordouna ôou loun dôou chomi ». Le segnour, gui qete moumein, vegué toû sôou tôreï é coumeinsé de n'ovi dôou regrié ; ôou pregué lo peqite chęne gui sôou bra é gne demandé pordou de l'ovi ferido, peï ôou jité soun bisso soubre soun eïpanlo é, lo Zémire trouqinan dovan se, ôou pregué soun chomi. E ôou morché lountein biein lountein, biein lountein !...

Ein jour q'ôou possâvo o coûto d'ein ta de rounzeï, ôou-l-ôouvissé chîlà deguiein peï ôou vegué seutre tou-t-eïforgogliâdo no peqito souri blancho q'ein grouo morgâou sôouvaje porseguio. Oou nâvo lo tropa, ma le segnour gn'y boglié

couteau de chasse un morceau de son cheval, reste des loups ; il le fit griller, puis appela la chienne, lui en donna la moitié et mangea l'autre. Quand il eut fini, la petite Zémire se leva sur ses pattes de derrière et il fut bien surpris de l'entendre parler ; elle lui dit : « Vous avez été puni parce que vous êtes méchant. Je voulais vous empêcher d'aller chez la sorcière et vous conduire au château ; pour ma récompense vous m'avez donné un grand coup de pied dans les côtes. Maintenant il n'est plus temps, il ne vous reste qu'à faire pénitence. Prenez le bissac sur lequel j'étais couchée, vous y trouverez toujours du pain et un peu de fricot pour vous nourrir. Vous n'aurez qu'à me suivre, je vous dirigerai, mais je ne pourrai plus vous parler. Tâchez de vous faire pardonner au cours du chemin ». Le seigneur, à ce moment, se rendit compte de tous ses torts et commença à les regretter ; il prit la petite chienne dans ses bras et lui demanda pardon de l'avoir frappée, puis il jeta son bissac sur son épaule et, Zémire trottinant devant lui, il se mit en route. Et il marcha longtemps, bien longtemps, bien longtemps !...

Un jour qu'il passait à côté d'un tas de ronces, il entendit crier dedans et il vit sortir tout effarouchée une petite souris blanche qu'un gros matou sauvage poursuivait. Il allait l'attraper, mais le

ein boun co de bâtou soubre la rein : le morgâou se sôouvé ein morôounan, é lo peqito souri mounté oprié so chanbo peï gne guissé : « Te m'a sôouvado ; ye te remarchę, te devéneï mouein meïchan, t'ôoura guié lèga de mouein o faire ».

Can le segnour ôouvissé co ôou fugué biein eïtouno, maï biein countein ; guié lèga q'éro guié-z-an de gagnô : lo Zémire ôouche fuguê biein counteinto é lo se meté de sôouta peï de jopa tan qe lo pouguio.

Oou repregné soun chomi é morché einguèra peindein biein lountein. Ein jour qe fojio biein châou é q'ôou se repôousâvo o l'ounbro de no sâouze, soubre le bouor d'ein russéôou, ein cossan no croûto (porce qe por lo grâchio de soun bisso ôou-l-oyo toujour de qe minja), ôou-l-ôouvissé tou d'ein co dorié se dôoû cheflomein peï dôoû couânomein. Vitomein ôou se travisé é ôou vegué no grosso sar, lo tiêto levâdo, qe dordâvo so glingo ein cheflan é q'éro ein trin d'einsourseïra ein pâoubre râle ; lo moleïrouso béêqio sôoutâvo de dreïto, maï de gâoucho ; l'oguesso be vougłiu s'ein na, ma lo ne pouguio pa, ôou countraglie, o chaqe sâou lo se prechâvo dovantaje de lo gorjo bodâdado de lo sar ; lo couânâvo de pôou, é portan lo vegno ; câouca megnuta de maï é q'éro chobo : l'éro minjâdo. Le segnour se levé preguè no grosso peïre, lo jité

seigneur lui donna un bon coup de bâton sur les reins : le matou se sauva en miaulant de douleur et la petite souris grimpa le long de sa jambe et lui dit: « Tu m'as sauvée, je te remercie ; tu deviens moins méchant, tu auras dix lieues de moins à faire ».

Quand le seigneur entendit cela il fut bien étonné et bien content : dix lieues de moins c'était dix ans de gagnés ; Zémire aussi fut bien contente et elle se mit à sauter et à aboyer tant qu'elle pouvait.

Il reprit son chemin et marcha encore pendant bien longtemps. Un jour qu'il faisait très chaud et qu'il se reposait à l'ombre d'un saule, au bord d'un ruisseau, en cassant une croûte (parceque grâce à son bissac il avait toujours de quoi manger) il entendit tout à coup derrière lui des sifflements et des cris de détresse. Vite il regarda de côté et il aperçut une grosse couleuvre la tête haute, qui sortait sa langue en sifflant et qui était en train de fasciner une pauvre grenouille ; la malheureuse bête sautait de droite et de gauche, elle aurait bien voulu s'en aller mais elle ne pouvait pas ; au contraire à chaque bond elle se rapprochait de la gueule béante de la couleuvre, elle criait de terreur et cependant elle venait ; encore quelques minutes et c'était fini : elle était mangée. Le seigneur se leva, prit une grosse pierre, la lança sur la tête de la couleuvre

soubro lo tiêto de lo sar é l'eïcrasé ; le râle, deïgliôouro, sôouté biein countein gui l'aïgo peï ôou guissé : « Ta einpeïcho lo sar de me devouri, t'ôoura vin léga de mouein o faïre. ». Le segnour se remeté ein routo, tou gogliar.

Oprié einguéra biein dôou tein, ôou-l-oporsegué ein jour, gui no gorso, no peqito ceindriglio qe se deïboqio, lo pâouto preso gui ein lossou. No beleto qe l'oyo vudo, se râletâvo eintremi la brancha por nâ lo minja. D'ein co de bâtou gui lo gorse ôou-l-eïporujé lo beleto qe se coché gui ein trou de tâoupo, peï ôou coupé le lossou ; ma lo ceindriglio putouô de s'einvoula biein louein, veingué se pôousa soubre soun eïpanlo peï se meté de guire : « Te deve lo vito doû cô : gran morceï, segnour, gn'y o dou an, maï antan, ye oyo faï moun gnę gui le gran poumié de toun ôoucho, la doua viéjeï te le foguéreï deïtrui, maï cossa môou pâoubreï iôoû. Vese q'ôouro t'a ein peqę maï de pîto : q'eï pa doumaje ! Por to recounpeinso t'ôoura treinto lèga de mouein o faïre, maï gn'iraï cha te, boglia de ta nouvèla o to feinno, peï o to figlio ».

Le segnour lo remorchié, peï lo s'einvoulé : ôou repregué einguèra soun chomi, toujour einbeï lo peqęto Zémire qe morchavo dovan se ; é lo fouré guravo toujour...

Ein sèr, o tounbâdo de neuï, ôou vegué possa o la course dovan

et l'écrasa. La grenouille délivrée, sauta bien contente dans l'eau, puis dit : « Tu as empêché la couleuvre de me dévorer, tu auras vingt lieues de moins à faire. » Le seigneur se remit en route tout ragaillardi.

Après encore bien du temps, il aperçut un jour dans une haie une petite mésange nonette qui se débattait, la patte prise dans un lacet. Une belette qui l'avait vue, se glissait en rampant au milieu des branches pour aller la manger. D'un coup de bâton dans la haie il effraya la belette qui alla se cacher dans un trou de taupe, puis il coupa le lacet ; mais la mésange nonette, au lieu de s'envoler au loin, vint se poser sur son épaule et se mit à dire : « Je te dois la vie deux fois, grand merci, seigneur ; il y a deux ans et l'an dernier j'avais fait mon nid dans le grand pommier de ton verger, les deux fois tu le fis détruire et casser mes pauvres œufs. Je vois que maintenant tu as un peu plus de compassion et ce n'est pas dommage ! Pour t'en récompenser tu auras trente lieues de moins à faire et j'irai chez toi donner de tes nouvelles à ta femme et à ta fille. »

Le seigneur la remercia, puis elle s'envola ; il reprit encore son chemin, toujours avec la petite Zémire qui marchait devant lui ; et la forêt continuait toujours...

Un soir à nuit tombante, il vit passer à la course devant lui une

se no peqit' ognélo blancho q'ein grouo lou negre porseguio ; lo n'ein pouguio pu é le lou lo tegno, quan le segnour tropé so lanso é nein bogłié ein gran co gui la péâou dôou veintre dôou cheïqi lou é l'eïteindé rede por târo. Oou le regordé é ôou recounegué le grouo lou negre q'ôou-l-oyo poursegu é q'éro câouso de tou sôou mogłiur : « A ! mâlo béêqio, q'ôou credé, q'eï pa tro touo qe me chiaye deïborosso do té ! » L'ognèlo s'éro oreïtado ; lo coumeinsé de beinla tou doussomein, peï lo veingué lecha la ma dôou segnour, oprié lo guissé : « Sein te iéro minjâdo ; vole te recounpeinsa ; dobouor t'ôoura treinto lèga de mouein o faïre, peï viso eintre la doua-z-ôoureglia dôou lou, te veïra no floco de péâou blan ; oracho lôou, peï pû tar, che te sé einborosso, t'ôoura ma besouein de lôou jita gui le fé, de suito te chera qiro d'einboro. »

petite agnelle blanche qu'un gros loup noir poursuivait ; elle n'en pouvait plus et le loup la tenait quand le seigneur saisit sa lance et en donna un grand coup dans la peau du ventre du mauvais loup et l'étendit raide par terre. Il le regarda et reconnut le gros loup noir qu'il avait poursuivi et qui était cause de tous ses malheurs : « Ah ! bête maudite, s'écria-t-il, il n'est pas trop tôt que je me sois débarrassé de toi ! » L'agnelle s'était arrêtée, elle commença à bêler tout doucement, puis elle vint lècher les mains du seigneur, ensuite elle dit : « Sans toi, j'étais dévorée, je veux te récompenser ; d'abord tu auras trente lieues de moins à faire, puis regarde entre les deux oreilles du loup, tu verras une touffe de poils blancs ; arraches-les et plus tard, si tu te trouves embarrassé, tu n'auras qu'à les jeter au feu et aussitôt tu seras tiré d'embarras.

Le segnour fogué ce qe l'ognèlo oyo gui : ôou-l-oroché lôou péâou blan, peï lôou soré biein gui so pocho é se remeté ein chomi.

Le seigneur fit ce que l'agnelle lui avait dit ; il arracha les poils les serra soigneusement dans sa poche et se remit en chemin.

Oou morché einguèra peindein de la noda, peï ein jour ôou-l-orivé gui n'eindreï chante le bouo éro mouein eïpeï ; ôou vegué ôou miétan de n'eïcłiorguido no pâouro viègłio tout'obouchounâdo q'eïs-soyâvo de chorja soubre sa rein ein grouo boussou de bouo, ma q'éro tro lour é co gne fojio faïre le cuôou besou sein poudeï se leva. Le segnour se preché é gne guissé :

Il marcha encore pendant des années puis un jour il arriva à un endroit où le bois était moins épais ; il vit au milieu d'une clairière une pauvre vieille tout accroupie qui essayait de charger sur son dos un gros fagot de bois, mais c'était trop lourd et cela lui faisait faire « le postérieur en l'air » sans qu'elle put se lever. Le seigneur s'approcha et lui dit :

« Ma, mo bravo feinno, côou boussou eï be tro lour por vou ; ch'ôoû volé le vaôou pourta jusq'o chà vou. » Lo vièglio reïpoundé : « Q'eï pa de refu ; co me randro be biein service. » Oou pregué le boussou é segué lo vièglio qe s'ein navo o toû peqi pâ dovan se ovèqe lo Zémire qe gne sôoutâvo oprié sôou gounéâou. E gui qete mouman ôoû fogué maï de chomi sein s'ein douta, q'ôou n'ein n'oyo faï gui tou soun tein.

O lo fi ôou-l-orivé o no cobâno q'éro soubre le bouor dôou bouo é ôou coumeinsâvo de se recouneïtre. Oou pôousé le boussou guî ein couein é ôou fugué biein eïtouno de veïre o lo plasso de lo viglio no brâvo jôouno feinno qe gne guissé : « Segnour, te te sé courijo, te ne sé pu meïchan, meïmomein te coumeinsa de counpreneï qe ce qe faï l'ome gran q'eï tou premièromein lo bounto. Ye t'aï segu gui touto toun vouyaje, q'éro me qe yéro lo souri blancho, le râle, lo ceindriglio, maï l'ognèlo blancho. Châco vièje te m'einpéchéreï d'ovi dôou mâou, teingui qe gui le tein t'oguesso putouo eïdo o nein faïre. Oouche t'onounse qe to pena cheran bieintouô choboda ; t'a pu ma qe no nâdo o morcha. Dovan qe d'oriva châ te, te va viôoure einbeï dôou mounde qe te couneïtran pa, ma qe te porloran de te, ôou, dôou mouein, dôou meïchan segnour qe t'éra ; eïcouto biein ce qe guiran é qe co te chierve ! »

Le segnour de peinsa q'ôou

« Mais, ma brave femme, ce fagot est bien trop lourd pour vous, si vous voulez je vais le porter chez vous. » La vieille répondit : « Ça n'est pas de refus, ça me rendra bien service. » Il prit le fagot et suivit la vieille qui s'en allait devant, à tout petits pas, avec Zémire qui sautait après ses jupes. Et dans ce temps il fit, sans s'en douter, plus de chemin qu'il n'en avait fait jusque-là au cours de son épreuve.

Enfin il arriva à une cabane qui était sur le bord du bois et il commença à se reconnaître. Il posa le fagot dans un coin et il fut bien surpris de voir au lieu de la vieille une belle jeune femme qui lui dit : « Seigneur, tu t'es corrigé, tu n'es plus méchant, tu commences même à comprendre que ce qui fait l'homme grand, c'est tout premièrement la bonté. Je t'ai suivi au cours de ton voyage, c'était moi qui étais la souris blanche, la grenouille, la mésange nonette et l'agnelle blanche. Chaque fois tu as empêché qu'on me fit du mal, tandis que dans le temps tu aurais plutôt aidé à en faire. Aussi je t'annonce que tes peines seront bientôt terminées ; tu n'as plus qu'une année à marcher. Avant d'arriver chez toi tu vas vivre avec des gens qui ne te connaîtront pas, mais qui te parleront de toi, ou, du moins, du méchant seigneur que tu étais ; écoute bien ce qu'ils te diront et que cela te profite ! »

navo revegni o meïsou veïre so feinno, maï so figłio, ne s'ein poussedâvo pu ; la lorma gn'y veinguérein gui l'ôou-z-euï.

« Cû doun q'ôoû séê q'ôou demandé, vou qe sé che bouno é qe m'eïda o reïmi môou pecha ? — Ye saï lo fâdo meïrino de to feïnno, reïpoundé lo brâvo dâmo. Q'eï por co qe saï veinyudo o toun secour : oguiôou ! chio bou ! » Peï lo s'einvoulé gui l'ar dôou tein.

Le segnour countugné soun chomi, ôou navo gui lôou violajeï demanda soun po ; ôou-l-eintein-guio porla de se, maï co n'éro pa biein eïmâble. Nein gn'y oyo ioun qe guijio : « Côou sâle segnour de Sein Jouorje, ôou-l-eï pergu deinpeuï maï de guié-z-an ; ôouro nou soun biein eïrou. — Mièfe, guissé n'âoutre, qe le Guiâble le traïno ovèqe soun bigouo planto gui lôou-z-euï soubre lo peïro foujièro de l'einfar é gne passo no grando brecho tra le cor por le mieï faïre rôouqi, maï q'eï biein faï, q'eï be tou ce q'ôou merito.

— A ! lo sâlo béêqio, guissé ein pâoubre estroupio q'oyo la doua chanba tou-t-eïconoda, visa gui qel eïto ôou m'o meï. Qe le Guiâble le brûle peindein cein-t-an !

— Métou, guijio le môougnié, ôou-l-o faï peindre moun paï.

— E me, guissé no jôouno feinno, y'oyo ma quieinze an ; ôou se meté oprié me gui lôou bôuô de Viołossourdo, coum'eïn

Le seigneur à la pensée qu'il allait revoir sa maison, sa femme, sa fille, ne pouvait plus se maîtriser ; les larmes lui vinrent aux yeux.

« Qui donc êtes-vous, demanda-t-il, vous qui êtes si bonne et qui m'aidez à racheter mes péchés ? — Je suis la fée marraine de ta femme, répondit la belle dame. C'est pour cela que je suis venue à ton secours ; adieu ! Sois bon ! » Et elle s'envola dans les airs.

Le seigneur continua son chemin ; il allait dans les villages demander son pain ; il entendait parler de lui, et ce n'était pas bien aimable. Il y en avait un qui disait : « Ce sale seigneur de Saint-Georges, il est perdu depuis plus de dix ans ; maintenant nous sommes bien heureux. — Peut-être, dit un autre, que le Diable l'a traîné avec sa houe à dents recourbées enfoncée dans les yeux, sur le foyer même de l'enfer et qu'il lui a passé une grande broche au travers du corps pour mieux le faire rôtir, et c'est bien fait ; c'est tout ce qu'il mérite.

— Ah ! la sale bête, disait un pauvre estropié dont les jambes étaient tout écartées, voyez dans quel état il m'a mis. Que le diable le brûle pendant cent ans !

— Moi, disait le meunier, il a fait pendre mon père.

— Et moi, dit une jeune femme, je n'avais que quinze ans, il se

chi molâoude, peï ôou me pregué de fouorso ; y'oyo béâou pura é le preja ein grâchio, ôou se moucâvo de me ein guisan qe q'éro biein de l'ôounour q'ôou me fojio ; maï le pieï q'eï qe fugui einceinto. Y'eïmâvo Jocou, ôou ne vougué pa de me oprié. Ma, por me veinja, sobé vou ce qe ye fase ? È be ! moun gorsou, qe y'aï iu de qelo mâlo béêqio, l'eïlève countre lôou segnour ; gne guise tou lôou ser : Can to chera gran é fouor, che côou brigan de segnour de Sein Jouorje saï revé, foudro le cuâ ! é ye prèje Guiôou de me faïre viôoure ossé lountein por veïre moun gorsou planta so fourcho gui la tripa de soun gueuï de paï q'ôou ne couneï pa ! »

D'einteindre touto co, maï biein d'ôoutra chôousa einguèra, le segnour q'éro biein chanjo ôouro, nein purâvo la neuï é se soumochâvo lo tiêto de regrié oprié lôou-z-âbreï. Ein le recouneïchio pu tan ôou l'éro mâou mancho, sein soû, tou-t-ein guenigłia ovèqe de gran péâou, peï no grando barbo, l'air vieuï, minable.

O fouorso de morcha checepeindein ôou-l-orivé ein sèr o lo pouorto de soun châtéôou, (q'eï deïmougłi iuneuï ; resto pu ma qe câouqeï-z-âbreï de la leya). Ein le fogué eintra gui lo cujeno é so feinno peï so fiǵlio veinguèrein por l'odouba ein peqi pu counvenablomein, maï ôouche por faïre minja côou pâoure moleïrou qe fojio pîto o tou le mounde.

mit après moi dans les bois de Villesourde comme un chien enragé et il me prit de force ; j'avais beau pleurer et implorer sa grâce, il se moquait de moi, me disant que c'était bien de l'honneur qu'il me faisait ; mais le pire c'est que je devins enceinte. J'aimais Jacques, après cela il ne voulut plus de moi. Mais, pour me venger, savez-vous ce que je fais ? Eh bien ! mon garçon, que j'ai eu de cette bête maudite, je l'élève dans la haine du seigneur. Je lui dis tous les soirs : Quand tu seras grand et fort, si ce brigand de seigneur de Saint-Georges revient ici, il faudra le tuer ! Et je prie Dieu de me faire vivre assez longtemps pour voir mon fils planter sa fourche dans les tripes de son gueux de père qu'il ne connait pas ! »

En entendant tout cela et bien d'autres choses encore, le seigneur, qui maintenant était bien changé, en pleurait la nuit et de remords se frappait la tête contre les arbres. On ne le reconnaissait pas tant il était mal arrangé, sans chaussures, tout en guenilles, avec de longs cheveux et une grande barbe, l'air vieux et misérable.

Cependant, à force de marcher, il arriva un soir à la porte de son château (aujourd'hui démoli ; il ne reste plus que quelques arbres des allées). On le fit entrer dans la cuisine, et sa femme, puis sa fille vinrent pour le mettre en état plus convenable et aussi pour faire

Caute ôou la vegué ôou se melé de pura coumo no foun é ôou guissé : « Ooû ne me recouneïssé pa ! Ye saï le segnour de Sein Jouorje qe s'éro pergu ; mo feinno, saï toun ome ; é te, mo figlio, saï toun paï ! » Mâ la ne vougłian pa, la ne pouguian pa le recouneïtre. Q'eï-t-olor q'ôou se ropelé lôou péâou blan dôou lou ; vitomein ôou lôou chorché gui so pocho, peï ôou lôou jité ôou fé. Oouchetouo qe fuguérein brulô, ôou reveingué de cor é de figuro, maï d'obî, coum'ôou-l-éro guié-z-an ovan, mâ d'eïme é de coroctèro ôou-l-éro biein chanjo ; q'éro le boun Guiôou ôou pâri dôou Guiâble ; ôou-l-éro eïmable por tou le mounde, bou por lôou-z-ognemâou ; ôou pregué o meïsou l'ome q'ôou gn'y oyo cosso la chanba ; ôou gne bogłié coum'ocupochiôou de vegłia lôou bourna, maï por co, ôou le poyâvo biein ; ôou mougnié ôou fogué mounta ein brave mougłi tou nève ; peï ôou fogué vegni ôou châtéôou lo jôouno figłio dôou bouô de Violossourdo, maï soun peqę gorsou ; côou peqę ôou gne fogué bogłia de l'einstruchiôou, peï ôou n'ein fogué ein riche eintrepreneur, maï le moridé biein é ôou chobé so vito ein fosan ôoutan de be ôoutour de se qe dovan ôou-l-oyo faï de mâou.

Cante ôou vegué q'ôou nâvo mûri, ôou fogué otola so grando chorto o catre chovâoû peï ôou guissé : « Ne vole pa creva coumo la poula, lo plumo ôou cuôou !

manger ce pauvre malheureux qui faisait pitié à tout le monde.

Quand il les vit il se mit à pleurer comme une fontaine et il dit : « Vous ne me reconnaissez pas ! Je suis le seigneur de Saint-Georges qui s'était perdu ; ma femme, je suis ton mari ; et toi, ma fille, je suis ton père ! » Mais elles ne voulaient pas, elles ne pouvaient pas le reconnaître. C'est alors qu'il se rappela les poils blancs du loup ; bien vite il les chercha dans sa poche, puis les jeta au feu. Aussitôt qu'ils furent brûlés, il reparut tel qu'il était de corps, de figure et de costume dix ans auparavant, mais d'esprit et de caractère il était bien changé, c'était le bon Dieu au lieu et place du Diable ; il était aimable pour tout le monde, bon pour les animaux ; il prit chez lui l'homme à qui il avait cassé les jambes : il l'occupa à surveiller les ruches et il le payait bien ; au meunier il fit monter un beau moulin tout neuf ; puis il fit venir au château la jeune fille du bois de Villesourde ainsi que son petit garçon ; cet enfant il lui fit donner de l'instruction, en fit un riche entrepreneur puis lui fit faire un beau mariage et il termina sa vie en faisant autant de bien autour de lui qu'auparavant il avait fait de mal.

Quand il vit qu'il allait mourir il fit atteler son carrosse à quatre chevaux, puis il dit : « Je ne veux pas crever comme les poules, la plume au derrière !

Mena me soubre le hâou de lo couôto de la Sôouvèla ; coumo co ye ôouraï mouein de chomi o faïre por na gui lôou céôou preja le pordou dôou boun Guiôou. » (1).

E ôou murissé gui so chorto, soubre le hâou de lo couôto de la Sôouvèla, ante eï iuneuï le seinnogui de Moussieu Mignotou, le mèro de lo Poujo.

Menez-moi au haut de la côte des Sauvelles. De cette façon j'aurai moins de chemin à faire pour aller dans les cieux implorer le pardon du bon Dieu ! »

Et il mourut dans sa voiture, sur le haut de la côte des Sauvelles, là où est aujourd'hui le bois semis de Monsieur Mignaton, maire de La Pouge.

(1) Cette manière de mourir du seigneur de Saint-Georges m'a été contée jadis par mon grand-père.

Pierre le Croquant

Piâre le Croucâou

Pïâre Redoun éro ein pâoure moleïrou que s'éro eïtobli bourguié gui ein violâje q'eï deïtrui iuneuï, q'éro le violâje dôou Poun (1), qe se trouvâvo o meïto chomi eintre Locour é Meïmona. Coumo côou Piâre Redoun éro noquiôou de Crô, ein le pelâvo Piâre le Croucâou meïmomein Croucâou tou cour. Oou-l-oyo no feinno é pa de be. So feinno n'éro pa biein sanchièro, ôouche ovèqe lôou catre sôoû q'ôou-l-oyo meï de coûto, ôou choté no vièglio godo de vâcho ofi d'ovi ein peqę pâou de leïte. Oou lo menâvo païtre gui la bruja dôou Poun (q'éran chan freï, oumi doun coumun, gui côou tein, ôou głieu q'ôouro, laï y o dôou blo, de ł'ovęno, dôou blo negre, de la roba, maï de brova trofla). Ma qelo bougro de vâcho, che l'éro vieglio ne s'einpeïchâvo pa d'iêtre friando maï couranguièro, é, tou lôou cô qe lo pouguio, lo navo tropa côouca bouna gourjoda d'erbo gui lôou pra dôou segnour. Gui côou tein toû lôou pra qe

Pierre le Croquant

Pierre Redon était un pauvre malheureux qui s'était installé comme locataire dans un village aujourd'hui détruit, le village du Pont, qui se trouvait à mi chemin entre Lacour et Meymanat. Comme ce Pierre Redon était natif de Crocq, on l'appelait Pierre le Croquant, et même Croquant tout court. Il avait une femme et pas de propriété. Sa femme n'était pas bien portante, aussi avec les quatre sous qu'il avait mis de côté, il acheta une vieille carne de vache, afin d'avoir un petit peu de lait. Il la menait paître dans les bruyères du Pont (qui étaient des champs froids, ou, autrement dit, des communaux à cette époque, au lieu que maintenant il y pousse du seigle, de l'avoine, du sarrazin, des raves et de belles pommes de terre). Mais cette bougresse de vache, si elle était vieille ne se privait pas d'être friande et coureuse et toutes les fois qu'elle pouvait, elle allait attraper quelques bonnes gorgées d'herbe dans

(1) Ce village du Pont a parfaitement existé et on en trouve la preuve dans un terrier de 1537 qui m'a été obligeamment communiqué par M. Mignaton, maire de La Pouge.

20

bouordein lo revièro, de dreïto maï de gâoucho, deinpeuï Porso jusq'o Meïmona, éran qì dôou segnour dôou Gran Mounteï. Lôou segnour, q'eï dôou mounde coumo lôou-z-âoutreï ; nein gn'y o de boû ma nein gn'y o be einguèra maï de cheïqî ; côoudoqi éro meïchan coumo n'âne rouje, peï bééqio coumo treï busa einseinble. Ein jour qu'òou vegué lo vâcho de Piâre le Croucâou gui sôou pra òou se meté de trepigna de coulèro ; òou le fogué vegni, peï ôou gne guissé : « Qe co chio lo dorgnièro vièje qe to vâcho vegnio gui môou pra, aoûtromein, te lo cuoraï !

— Excusa me segnour, reïpoundé le Crocâou, co n'eï pa de mo fâouto, mo feinno eï ôou głieï, molâoudo ; lo po pa gorda lo vâcho ; métou fâou qe nane trovogłia ; ye einbare lo vâcho, l'eitache o ein piqe, fâou tou ce qe pode, ma l'eï einrojâdo, o tou bou de chan, lo casso lo cordo ein qiran òou renar, peï lo s'ein vaï coureï.

— Te lo cuôraï ! credé le segnour.

— O, segnour, guissé Piâre, vou ne foya pa co o ein pâoubro guiâble coumo me ! Vou-z-ein prèje ! laï chotâdo, qelo vâcho, de moun pâoubre orjein por bogłia ein peq̧ de leïte o mo feinno q'eï otocâdo.

— Me foute pa mâou de to feinno, maï de so sando; qe lo crève, m'ein foute ! Te guise — te sé preveinyu — que che to vâcho torno cha me te lo cuôraï ! »

les prés du seigneur. Dans ce temps tous les prés qui bordent la rivière de droite et de gauche depuis Parsat jusqu'à Meymanat, étaient la propriété du seigneur du Monteil-au-Vicomte. Les seigneurs ce sont des gens comme les autres, il y en a de bons, mais il y en a encore davantage de mauvais ; celui-là était méchant comme un âne rouge et bête comme trois buses réunies. Un jour qu'il vit la vache de Pierre le Croquant dans ses prés, il se mit à trépigner de colère ; il le fit venïr, puis il lui dit : « Que ce soit la dernière fois que ta vache vienne dans mes prés, sinon je te la tuerai !

— Excusez-moi, seigneur, répondit le Croquant, ce n'est pas de ma faute ; ma femme est au lit, malade, elle ne peut pas garder la vache, moi il faut que j'aille travailler ; je mets une barre à la vache, je l'attache à un piquet, mais elle est enragée, à tout bout de champ elle casse la corde en tirant en arrière, puis s'en va courir.

— Je te la tuerai ! cria le seigneur.

— Oh seigneur, dit Pierre, vous ne feriez pas cela à un pauvre diable comme moi ! Je vous en prie ! Je l'ai achetée, cette vache, de mon pauvre argent si péniblement amassé, afin de pouvoir donner un peu de lait à ma femme qui est poitrinaire.

Je me moque pas mal de ta femme et de sa santé; qu'elle crève, je m'en fiche ! Je te dis — tu es prévenu — que si ta vache revient chez moi je te la tuerai ! »

Piâre fogué biein oteinchiôou, ma lo seinmano d'oprié, coum'ôou-l-éro no car do po o Chovono, lo bougro de vâcho cossé einguèra so cordo é fugué gui lôou pra ; le segnour courgué oprié yèlo é lo cué d'ein co de soun coutéôou de châsso gui le veintre.

Croucâou q'eïmâvo so vâcho tou porié, molgré qe l'éro couranguièro, n'ein puré de lo veïre leteja ovèqe le veintre tou deïbrido, maï sôou bedéâou soubre lo târo. Oou qiré le pouein vor le châtéôou dôou gran Mounteï peï ôou guissé : « Segnour sein pîto ; béêqio sôouvâje, oya pa pôou ! t'oreïpounde qe me veinjoraï ! » Can lo vâcho ogué chobo de creva, ôou l'eïcourché, peï ôou guissé o so feinno : « Vâou na veindre soun qeuï o le Bessou. » Oou meté lo péôou soubre sa rein peï le veïqi porqi.

Ein chomi coumo q'éro ôou meï de jugłie, peï qe fojio biein châou, é q'ôou l'éro chorjo, ôou n'ein panteïsâvo. Ein troversan lo bouo de Vèsse, ôou s'oreïté por se repôousa ein mouman o l'ounbro ; ôou-l-eintré gui le bouo, se coueïjé soubre lo péôou de sa vâcho, é ôou s'eindurmissé ; ôou fugué deïveglio ein ôouvissan dôou mounde qe se disputovan. Q'éro dôoû vouleur q'oyan preï ein so ple de lidor é qe se le portojovan ; n'ein g'ny oyo ioun qe guijio : « Co, q'eï einguèra por me, — No ! guijio n'âoutre, q'eï mo par !

— E lo par dôou Guiâble ! ante qe-l-eï ? » guissé Piâre le Croucâou

Pierre fit bien attention, mais la semaine suivante, comme il était allé chercher du pain à Chavanat, la bougresse de vache cassa encore sa corde et alla dans les prés ; le seigneur courut après elle et la tua d'un coup de son couteau de chasse dans le ventre.

Croquant, qui aimait bien sa vache tout de même, quoiqu'elle fut coureuse, en pleura à la voir agoniser avec son ventre tout grand ouvert et ses intestins répandus par terre. Il tendit le poing vers le château du Monteil et dit : « Seigneur sans pitié, bête sauvage, ne crains rien ! Je te réponds que je me vengerai ! » Quand la vache eut terminé son agonie, il l'écorcha puis dit à sa femme : « Je vais aller vendre son cuir à Aubusson. » Il mit la peau sur son dos et le voilà parti.

En chemin, comme on était au mois de juillet et qu'il faisait très chaud, qu'il était chargé, il haletait. En traversant les bois de Viesse, il s'arrêta pour se reposer un instant à l'ombre ; il entra dans le bois, se coucha sur la peau de la vache et il s'endormit ; il fut réveillé par le bruit d'une dispute. C'étaient des voleurs qui avaient pris un sac plein de louis d'or et qui se le partageaient ; il y en avait un qui disait : « Ceci, c'est encore pour pour moi ! — Non, disait un autre, c'est ma part !

— Et la part du Diable, où est-elle ? », dit Pierre le Croquant, en se

ein se dreïssan tou d'ein co, tou couvar de lo péôou de lo vâcho.

De veïre qelo béêqio foromino, d'ôouvi qelo voué qe seinblâvo surqi de sou târo, lôou vouleur preguérein pôou, creguèrein qe q'éro le Guiâble se meïmo, qe vegnio de l'einfar preindre so pourchiôou, é se sôouvèrein de toû lôou coûta tan qe pouguian coureï, ein credan coumo dôou poussedô.

Piâre qité lo péôou, lo ranplissé de lidor tan q'ôoû nein pouguio pourta, peï ôou s'ein tourné châ se, biein countein. Oou-l-einvouyé einprunta le boueïsséôou dôou segnour por mejura tou qel orjein. Le segnour le veingué veïre é gne demandé chante ôou-l-oyo preï tan de lidor. « Q'eï le prî dôou qeuï de mo vâcho q'ôou-z-a cuâdo », reïpoundé le Croucâou.

— Ê be ! guissé le segnour, che co se vein tan char qe co, ye vâou faïre cuа tou moun béïqiâou é y'einvouyoraï veindre le qeuï, co me foro no brâvo fourcuno. » E ôou fogué tou cuâ mouein ein pâre de biôoû por mena las péâou ôou morcho; ma ôou fugué ôoublejo de la veindre por pa gran châouso. Oou vegué q'ôou-l-éro mouco, ôouche ôou se fouté gui no coulèro negro, é por se veinja, ôou fogué preindre lo Croucâou por sôou vâleï peï ôou le fogué eintora tou viôou gui le vevié dôou gran pro dôou Poun. Por le maï faïre sufri, ôou le fogué ma eintora jusq'o la-z-eïpanla, ein gne leïssan lôou brâ gliebreï.

dressant tout à coup, entièrement couvert de la peau de la vache.

A voir cette bête fantastique, à entendre cette voix qui semblait sortir de sous terre, les voleurs prirent peur ; ils crurent que c'était le diable en personne, qui venait de l'enfer prendre sa part du vol et ils se sauvèrent de tous côtés, tant qu'ils pouvaient courir, en criant comme des possédés.

Pierre enleva la peau qui le recouvrait, la remplit de louis d'or, autant qu'il en put porter, puis s'en retourna chez lui, bien content. Il envoya emprunter le boisseau du seigneur pour mesurer tout cet argent. Le seigneur vint le voir et lui demanda où il avait pris tant de louis d'or. « C'est le prix du cuir de ma vache que vous avez tuée, répondit Croquant.

— Eh bien ! dit le seigneur, si cela se vend si cher que cela, je vais faire tuer tout mon bétail et j'enverrai vendre le cuir, cela me fera une jolie fortune. » Et il fit tout tuer à l'exception d'une paire de bœufs qui était nécessaire pour mener les peaux au marché ; mais il fut obligé de vendre ces peaux à vil prix. Il vit qu'on s'était moqué de lui, aussi se mit-il dans une colère noire et pour se venger il fit prendre Croquant par ses domestiques, puis il le fit enterrer tout vivant dans le vivier du grand pré du Pont. Pour le faire souffrir plus longtemps, il le fit seulement enterrer jusqu'aux épaules en lui laissant les bras libres.

Obru de neuï, ein lou q'éro gui le bouo de Mâoufourcha é q'oyo fan, le chinté é veingué tourina ôoutour de se por eïssoya de le minja, ma tou por ein co, coum'ôou s'éro precho ein peqi maï, Croucâou le tropé por lo couo ; le lou supreï nein fogué « ôoôû ! » peï bogłié no grotâdo o faïre voula la mouta é surqissé Croucâou dôou vevié jusq'o mié cor ; peï o fouorso de se deïmena, de repouta, de qirogoussa, ôou chobé, biein molgré se, de le mena soubre le pelou.

Ma Croucâou ne perdé pa la tiêto ; tou-t-ein le tegnan por lo couo de no mo, de l'âoutro ôou le tropé por la péâou dôou côou, gne soré lo courgnâoulo qe le lou nein n'oyo pu d'èle é nein resté eïveinlo, cajemein pivo ; olor Croucâou coupé ein ran, gne fogué ein mouréôou, gne meté no redoundo ôoutour dôou côou ; can le lou reviqé ôou-l-éro doundo é Croucâou le mené cha se coum'ein chę einbeï no głiorto possâdo gui lo redoundo.

Le leindemo moqi ôou fugué demanda ôou segnour ch'ôou vougłio ein brâve beingłié d'Oouvargno por sôouta sa-z-oueïgłia. Le segnour veingué veïre, peï ôou guissé : « Te sé doun pa mouor Croucâou ? — O no ! qe reïpoundé Piâre ; saï proutejo por la bouna Foda de Meïmona ; la m'an qiro dôou moular ante vou m'oya faï eintora, peï saï no o lo feïro de Sein

A nuit tombée, un loup qui était dans le bois de Maufourchas et qui avait faim le sentit et vint tournailler autour de lui pour essayer de le manger, mais tout d'un coup, comme il s'était approché un peu plus, Croquant l'attrapa par la queue ; le loup surpris en fit : ôoôû ! et bondit en grattant si furieusement le sol que la pelouse en sauta en l'air et qu'il sortit Croquant du vivier jusqu'à mi-corps ; puis à force de se démener, de sauter, de tirailler, il finit, bien malgré lui, de l'amener jusque sur la terre ferme.

Mais Croquant ne perdit pas la tête ; tout en tenant le loup par la queue d'une main, de l'autre il le saisit par la peau du cou, lui serra la gorge au point que le loup ne pouvait plus respirer et resta étendu de tout son long, presque mort ; alors Croquant coupa une branche de chêne, lui fit une muselière, puis un collier en bois tressé autour du cou. Quand le loup reprit la sensation de vie, il était dompté et Croquant l'emmena chez lui, comme un chien, à l'aide d'une branche passée dans le collier.

Le lendemain matin il fit demander au seigneur s'il voulait un beau bélier d'Auvergne pour faire la saillie de ses brebis. Le seigneur vint voir puis dit : « Tu n'es donc pas mort, Croquant ? — Oh ! non, répondit Pierre, je suis protégé par

Jouorje ; laï y'aï choto ein brâvo moûtou, visa le ; ôou n'o pa la-z-ôouregłia biein lounja, ma ôou-l-o no brâvo couo, maï de brâvo lâno, ch'ôou volé le metraï possa lo neuï gui vouôtre eïtable d'oueïgłia, co vou foro de brâveï-z-ognâou. »

Béêqio coumo tou, le segnour guissé : « T'a rosou, q'eï ein brâve mâle, mèno le châ me. »

Le lou fugué pa putouo gui l'eïtâble q'ôou se meté de coureï oprié la-z-oueïgłia ; Croucâou guissé : « Ooû vesè coum'ôou-l-eï bou, vouotra-z-oueïgłia cheran touta plena demo le moqi. »

Le leindemo moqi le segnour se levé dobouro por na veïre sa-z-oueïgłia ; ôou n'ogué pa putouo dreïbi lo pouorto qe le lou possé coum'ein foudre eintre sa chanba, le treïné ein bou de chomi, peï le foueïté por taro. Le segnour se crejio pergu, ôou credav' « ôou secour ! » ôou se peinsâvo qe co deyo être le guiable que l'einpourtâvo. Cant'ôou se relevé peï q'ôou tourné gui l'eïtâble ôou vegué touta sa-z-ôoueïgłia cuoda ; dôou co ôou se meté gui no coulèr'o tou cossa. Oou-l-einvouyé preindre Piâre le Croucâou por sôou vâleï, le fogué głia gui ein so, ein gne leïssan ma surqi lo tiêto, peï lo fogué pourta o Meïmona ôou gour de lo Mountognièro, q'eï be tan proun, por le faïre neja.

Oou moumein qe porqichian

les bonnes Fées de Meymanat ; elles m'ont tiré de la boue mouvante où vous m'aviez fait enterrer, puis je suis allé à la foire de Saint-Georges ; j'y ai acheté un beau mouton ; regardez-le, il n'a pas les oreilles bien longues, mais il a une jolie queue et de belle laine ; si vous voulez, je le mettrai passer la nuit dans votre bergerie, cela vous fera de jolis agneaux. »

Bête comme tout, le seigneur dit : « Tu as raison, c'est un beau mâle, amène-le chez moi. »

Le loup était à peine dans l'étable qu'il se mit à courir après les brebis. Croquant dit : « Vous voyez comme il est bon. Vos brebis seront toutes pleines demain matin. »

Le lendemain matin, le seigneur se leva de bonne heure pour aller voir ses brebis ; il n'eut pas plus tôt ouvert la porte que le loup lui passa comme un ouragan entre les jambes, le traîna un bout de chemin, puis le flanqua par terre. Le seigneur se croyait perdu, il criait : « Au secours ! » Il se disait que cela devait être le diable qui l'emportait. Quand il se releva et qu'il retourna dans l'étable, il vit toutes ses brebis tuées ; du coup il se mit dans une colère à tout casser. Il envoya prendre Pierre le Croquant par ses domestiques, le fit lier dans un sac en lui laissant seulement sortir la tête, puis il le fit porter à Meymanat au gour de la Monta-

veingué o possa le curé dôou gran Mounteï. Croucâou gn'y demandé pîto ; ôou le prejé ôou noun de nouôtro seinto reglijiôou, de demanda grâchiô por se ôou segnour dôou Mounteï ; mâ le curé gne reïpoundé : « Moun omi, gne y o dôou péêtreï qe soun por le feble countre le fouor, por le pâoubre countre le riche — côou de Chovono eï de meïmo — ma métou, vesê cû, ye saï por qî qe me bagłiein biein o béôoure, biein o minja, peï biein de l'orjein ; te, te n'a pa le sôou, le segnour eï riche, ôou m'ein-vito soucin o soun châtéôou, pode doun pa eître por te. Tou ce qe pode faïre q'ëi de te beneji dovan qe te chia crevo. Che te veï, faï to prejièro. — No, ne vole pa iêtre beneji por ein cofar coumo vou ! reïpoundé Croucâou. Che Jiésu Cri revegnio gui qete mounde vou ne cheya pa curé biein lountein, é, ein eïfé de prejièro, ye demande o Guiôou, ôou vraï boun Guiôou, qe che nein revène ôou fase tounba ein péêtre sou mo pâouto ; vou-z-oreïpounde qe côoudoqi poyoro por vou. » Oou ne pougué pa nein maï guire porceqe lôou vâleï l'einpour-térein.

Cante yî orivèrein o lo plancho de Meïmona, yî ôouvissérein le bru dôoû catre far d'ein chovâou qe devolâvo lo chomi de Chorcholeï é no grosso

gnière, qui est si profond, pour le faire noyer.

Au moment où ils partaient, vint à passer le curé du Monteil-au-Vicomte. Croquant implora sa pitié, il le pria, au nom de notre sainte religion, de demander sa grâce au seigneur du Monteil, mais le curé lui répondit : « Mon ami, il y a des prêtres qui sont pour le faible contre le fort, pour le pauvre contre le riche ; celui de Chavanat est comme cela, mais moi, vois-tu, je suis pour ceux qui me donnent bien à boire, bien à manger, puis beaucoup d'argent ; tu n'as pas le sou, le seigneur est riche, il m'invite souvent à son château, je ne peux donc pas prendre ton parti. Tout ce que je peux faire c'est de te bénir avant que tu ne sois crevé ; si tu le veux, fais ta prière. — Non, je ne veux pas être béni par un cafard comme vous, répondit Croquant. Si Jésus-Christ revenait en ce monde, vous ne resteriez pas curé longtemps. Et en fait de prière, je demande à Dieu, au vrai bon Dieu, que, si j'en reviens, il me fasse tomber un prêtre sous la patte ; je vous réponds que celui-là paiera pour vous. » Il ne put pas en dire plus parce que les domestiques l'emportèrent.

Quand ils arrivèrent à la passerelle de Meymanat, ils entendirent le bruit des quatre fers d'un cheval qui descendait le chemin de Cherchaleix

voué qe chantâvo o pleno tiêto :

et une grosse voix qui chantait à tue-tête :



« Le boun Guiôou nou gui qe sour târo
Fâou biein s'eïma ;
Châqe guiôoumeïne mount'ein châro
Por yôou preïcha.
Lo lôouveto chanto le jour,
É gai, gai, gai, vivo doun, vivo !
Lo lôouveto chanto le jour,
É gai, gai, gai, vivo l'omour ! »

« Le bon Dieu nous dit que sur terre
Il faut s'aimer ;
Tous les dimanches je monte en chaire
Pour le prêcher.
L'alouette chante le jour,
Et gài, gai, gai, vive donc vive !
L'alouette chante le jour,
Et gai, gai, gai, vive l'amour ! »

Yî oguérein pôou qe Piâre lo Croucâou pelesso ôou secour é qe fuguessan bocû, begłiâou cuô, ôouche leïssérein tounba le so por târo prié dôou go, chante se trouvovan o qete mouman, é se sôouvérein, tan qe pouguian coureï, dôou coûto de Choleï.

Il eurent peur que Croquant n'appelât au secours et qu'ils ne fussent battus, peut-être tués, aussi laissèrent-ils tomber le sac par terre près du gué, où ils se trouvaient à ce moment, et se sauvèrent à toutes jambes du côté de Chaleix.

Co se trouvé qe le covogłié qe

Il arriva que le cavalier qui

devolâvo ein chantan lo couôto de Chorcholeï éro le curé dôou Counpeï, mounto soubre ein brâve chôvâou negre. Côoudoqi éro ein péêtre boun vivan, mâ q'eïmâvo l'orjein por dessoubre tou. Cante ôou fugué orivo prié de se, Piare se meté de creda de touto sa fouorsa. Le curé se peinché soubre so sèlo peindein qe soun chôvâou bufâvo é repoutâvo, é de veïre qel ome gui ein so ôou n'ein fugué tou supreï : « Q'eï qe te fa doun qi, l'omi ? » q'ôou guissé. L'âoutre reïpoundé : « A ! Moussieu le curé, y'aï biein dôou mogłiur ; gn'y o dôou cheïqi qe m'an głio gui côou so ; m'an proumeï ein plein pognié d'eïcû che vougłio guire lo messo por lôou reïmi de głiur pecha ; che lo guise pa yî an gui qe me nejoran ; van revegni gui demiouro, coumo sabe pa lo messo, ye saï pergu ! »

descendait en chantant du côté de Cherchaleix était le curé du Compeix, monté sur un beau cheval noir. Ce prêtre était un bon vivant, mais qui aimait l'argent par dessus tout. Quand il se fut rapproché, Pierre se mit à crier de toutes ses forces. Le curé se pencha sur sa selle pendant que son cheval soufflait et sautait et en voyant cet homme dans un sac il fut tout surpris : « Qu'est-ce que tu fais donc ici, l'ami ? » dit-il, L'autre répondit : « Ah ! monsieur le curé, j'ai bien du malheur ; il y a des gredins qui m'ont lié dans ce sac ; ils m'ont promis un plein panier d'écus si je voulais dire la messe pour la rédemption de leurs péchés ; si je refuse ils ont dit qu'ils me noieraient ; ils vont revenir dans une demi-heure, comme je ne sais pas la messe, je suis perdu ! »

Le péêtre gne guissé : « Che pouguio preindre to plasso te cheya sôouvo. » Piare reïpoundé : « Q'eï be fochęle, maï vou gâgnoreï ein plein pognié d'eïcû de chié fran. Surqissé me de moun so dobouor. » Einche fogué le curé.

Le prêtre lui dit : « Si je pouvais prendre ta place, tu serais sauvé. » Pierre répondit : « C'est bien facile et vous gagnerez un plein panier d'écus de six francs. Sortez-moi d'abord du sac. » Ainsi fit le curé.

Oprié Croucâou gne guissé : « Oouro vou fâou eintra gui le so, maï cheraï ofourso de vou głia coumo y'éro. » Le curé qe peinsâvo ôou plein pognié d'eïcû q'ôou nâvo gâgna, se leïssé faïre. Ma cant'ôou fugué biein głio, Piare le tropé o bra le cor é le fouté gui lo revièro, ôou gour de lo Vergnâdo ein guijan : « Y'aï proumeï ôou boun

Ensuite Croquant lui dit : « Maintenant il vous faut entrer dans le sac, je vais également être forcé de vous lier, comme j'étais lié moi-même. Le curé, qui pensait au plein panier d'écus qu'il allait gagner, se laissa faire. Mais quand il fut bien lié, Pierre le prit à bras le corps et le jeta dans la rivière au gour de la Vernade,

Guiôou qe le prumié péêtre qe me tounboyo sou lo pâouto poyoyo por lôou-z-âoutreï ! » É le curé dôou Counpeï fugué nejo.

Croucâou mounté soubre le chovâou dôou curé é s'ein tourné châ se.

Câouqe tein oprié ôou possâvo ovèqe soun brâve chovâou dovan le châtéôou dôou Gran Mounteï ; le segnour le vegué é le pelé : « Coumo ! q'eï te, Croucâou, te sé doun pa nejo ? Fâou be tou de meïmo qe t'oyeï lo vito guro !

— No, saï pa nejo, segnour' reïpoundé Piare, vou-z-aï be gui qe y'éro proutejo por la bouna Foda de Meïmona. Se gui meïmo qe saï le figłiôou de głiur reïno é qe re de mâou ne po m'oriva.

— É côou chovâou eïco to meïrino qe te-l-o bogłio ?

— No pa, segnour, ma me saï trouvo na gui-n'eindreï ante gn'y oyo no troupo de brâveï chovâou o veindre. N'aï pa ma choto qe ioun, maï dôou moueindreï porceqe saï pa riche, ma n'ein gn'y o d'âoutreï biein pu brâveï.

— Foutre ! guissé le segnour, te sê be defechęle, côoudoqi me poreï biein plosein, n'aï pa le porié gui ma-z-eïcuria ; che te voleï me mena chante soun qî chovâou, nein chotoraï no demié douzeno.

— Vole be, reïpoundé Piâre, ma nan laï tou de suito. »

Ê lôou veïqi porqî, mounto châcu soubre soun chovâou. Preguércin por lo mougłi dôou

en disant : « J'ai promis au bon Dieu que le premier prêtre qui me tomberait sous la patte payerait pour les autres ! » Et le curé du Compeix fut noyé

Croquant monta sur son cheval et retourna chez lui.

Quelque temps après il passait avec son beau cheval devant le château du Monteil, le seigneur le vit et l'appela : « Comment ! c'est toi, Croquant, tu n'es donc pas noyé ? Il faut bien tout de même que tu aies la vie dure !

— Non, je ne suis pas noyé, seigneur, répondit Pierre, je vous ai bien dit que j'étais protégé par les bonnes fées de Meymanat. On raconte même que je suis le filleul de leur reine et que rien de mal ne peut m'arriver.

— Et ce cheval, est-ce ta marraine qui te l'as donné ?

— Non pas, seigneur, mais je me suis trouvé dans un endroit où il y avait un troupeau de beaux chevaux à vendre. Je n'en ai acheté qu'un et encore des médiocres, parce que je ne suis pas riche, mais il y en a d'autres beaucoup plus beaux.

— Fichtre ! dit le seigneur, tu es bien difficile, celui-ci me paraît bien séduisant, je n'ai pas le pareil dans mes écuries ; si tu veux me mener là où sont ces chevaux j'en achèterai une demi-douzaine.

— Je veux bien, répondit Pierre, allons-y tout de suite. »

Et les voilà partis, montés

Mountegłiar ; ein possan ôou loun de l'eïncłiuso, Piâre pelé le segnour, ôou gne mountré l'eïmaje de soun chovâou qe se vejio gui l'aïgo : « Tenê, q'ôou guissé, q'eï qi qe soun ; nein veïqi deïja ein brâve, devola gui l'aïgo le preindre tou doussomein ; vou jitorai no corda por l'eïtocha peï nou le surqiran tou lôou dou. »

Le segnour devolé gui l'eincłiuso, ma l'eï biein prounde ; ôou perdé pié é se meté de creda : « Croucâou, ye me nèje, ôou secour ! — Séê vou veinyu ôou méôou secour, guissé Piâre, can credâvo gui le vevié ante vou m'oya faï eintora ? Coumo vou-z-â faï por me ye foraï por vou. » É ôou leïssé le segnour se neja.

Oou reveingué o meïsou, peï le leindemo moqi ôou fugué dobouro ôou châtéôou dôou Gran Mounteï é guissé ôou gorsou dôou segnour : « Y'aï rancountro vouôtre paï qe mo gui de vou prevegni q'ôou nâvo chota dôou chovâoû o lo feïro de Chantèlo, peï qe ch'ôou nein trouvâvo pa o so counvenanso ôou gniyo ôou poï de Goscougno ante nein gn'y o, o ce qe poreï, de fomeuï, peï q'ôou ne sobio pa cant'ôou reveindrio ».

Coumo soun paï nâvo de te-z-ein tein faïre « de la viroda » coum'ôou guijio, âoutromein gui dôou vouyajeï, soun gorsou n'ein fugué pa eïtouno, gne tourmeinto. Piâre le Croucâou countugné :

chacun sur son cheval. Ils prirent par le moulin de Monteillard ; en passant le long de l'écluse, Pierre appela le seigneur et lui montra l'image de son cheval reflétée par l'eau : « Tenez, dit-il, c'est là qu'ils sont ; en voici déjà un beau, descendez le prendre dans l'eau, tout doucement ; je vous jetterai une corde pour l'attacher et nous le sortirons tous deux.

Le seigneur descendit dans l'écluse, mais elle est très profonde ; il perdit pied et se mit à crier : « Croquant, je me noie, au secours ! — Êtes-vous venu à mon secours, dit Pierre, quand je criais dans le vivier où vous m'aviez fait enterrer ? Comme vous avez agi vis-à-vis de moi, j'agirai vis-à-vis de vous. » Et il laissa le seigneur se noyer.

Il revint à la maison et le lendemain il alla de bonne heure au château du Monteil et dit au fils du seigneur : « J'ai rencontré votre père, il m'a dit de vous prévenir qu'il allait acheter des chevaux à la foire de Chantelles, et que s'il n'en trouvait pas qui fussent à son goût, il irait en Gascogne, où il y en a, paraît-il de fameux, puis qu'il ne savait pas quand il reviendrait. »

Comme son père allait de temps en temps faire « des tournées » comme il disait, ou autrement dit, des voyages, son fils n'en fut pas surpris, ni inquiet. Pierre le Croquant continua : « Maintenant

« Oouro qe vou-z-aï faï mo coumichiôou, fâou qe m'einsâouvo por na deïveglia mo feinno. — Coumo, por deïveglia to feinno? — Ê oueï ! q'eï pa moginable ce qe lo deur soro, q'eï coumo no sucho ; che n'oyo pa ein mouyein o me de lo qira dôou glieï, crese qe lo laï possoyo touto so vîto.

— Ê be ! guissé le gorsou dôou segnour, q'eï coumo lo mio, l'eï durmigliouso, peï feïgnando coumo no loueïro, meïmomein q'o câouso de co lo meïsou eï biein mâou teinyudo. Ye cheyo biein countein de couneïtre toun mouyein de qira dôou glieï la feinna feïgnanda. — Olor, venê cha me demo moqi, vou yôou veïreï. — Q'eï einteingu, laï gnirai. »

E le leindemo, can-t-ôou fugué châ Piâre le Croucâou, ôou vegué moun Piâre q'oyo ein coutéôou gui so mo é ein chuble peingu ôou côou ; ôou se preche de so feinno qe fojio seinblan de durmi é gne boglié ein boun co de coutéôou gui le côou ; le san se meté de coula coum'ein russéôou, olor Piâre pregué soun chuble é nein boglié no bouno chublâdo ; ôouchetouo so feinno sôouté por târo, né se neqia peï reveingué jinsa so meïsou.

« — Ma, Croucâou, t'oya rosou », guissé le gorsou dôou segnour, q'eï ein boun mouyein ; praïto me toun coutéôou, peï toun chuble, y'eïssoyoraï demo soubre mo

que je me suis acquitté de ma commission auprès de vous, il faut que je m'en aille vite pour aller réveiller ma femme. — Comment pour réveiller ta femme ? — Eh oui ! On ne peut s'imaginer ce qu'elle a le sommeil profond : c'est comme une souche ; si je n'avais pas un moyen à moi de la tirer du lit, je crois qu'elle y passerait toute sa vie.

— Eh bien, dit le fils du seigneur, c'est comme la mienne, elle est dormeuse et paresseuse comme un loir, et même, à cause de cela, la maison est bien mal tenue. Je serais bien content de connaître ton procédé pour faire sortir du lit les femmes paresseuses. — Alors venez chez moi demain matin, vous le verrez. — C'est entendu, j'y irai ».

Et le lendemain, quand il fut chez Pierre le Croquant, il vit mon Pierre qui avait un couteau à la main et un sifflet pendu au cou ; il s'approcha de sa femme qui faisait semblant de dormir et lui donna un bon coup de couteau dans le cou; le sang se mit à couler comme un ruisseau, alors Pierre prit son sifflet et siffla très fort; aussitôt sa femme sauta à terre, alla faire sa toilette et revint balayer la maison.

« Mais, Croquant, tu avais raison, dit le fils du seigneur, c'est un bon moyen ; prêtes-moi ton couteau et ton sifflet j'essaierai demain sur ma femme. » Et il essaya, mais il n'avait pas fait comme Croquant

feinno. » É ôou-l-eïssoyé, ma ôou n'oyo pa faï coumo Croucâou q'oyo meï ôoutour dôou côou de so feinno ein bedéôou ple de san é qe l'oyo ma crebo ; sétou, ein bogłian ein co de coutéôou gui le côou de so feinno, lo cué é ôou-l-ogué béâou faïre morcha le chuble, lo ne sôouté pa por târo é l'éro eindurmido por toujour.

Oou né trouva Croucâou por gne faïre dôou reprocheï, ma Piâre gne reïpoundé : « Q'eï pa de mo fâouto, q'eï vou q'ovê pa faï coumo fougłio faïre. Q'eï q'ôoû volê ! Vouotro feinno eï mouorto, q'eï chobo, fâou soulomein vou-z-oreinja por pa iêtre einbéêqio por lo justisso. Leïssa me faïre ».

É le leindemo moqi yî pourtérein le cor biein dobouro o lo głieïso ; deyu lôou vegué. Yi le metérein d'ein juèneï gui le counféchiou-nâou, biein ocouto, peï foguèrein guire ôou curé dôou Mounteï qe gn'y oyo no feinno qe vougłio se coufessa.

Le peêtre veingué ; coumo fojio pa biein cłiar ôou vejio pa gran châou-so ; ôou guissé o lo feinno : « Vou volê vou coufessa. Ê be coumeinsa par faïro le chegne de lo crou » ; lo feinno ne boujé pa. « Fosé le chegne de lo crou, que vou guise ! » Re. — « Fosé le chegne de lo crou ! » Re. O lo fi, le curé q'éro einpourto é qe crejio qe lo feinno se moucâvo de se, se foueïté ein coulèro é gne fouté ein boun co de pouein por la tiéto ; lo feinno tounbé. Ouchetouo

qui avait mis autour du cou de sa femme un boyau plein de sang qu'il s'était contenté de percer; lui, en donnant pour tout de bon un coup de couteau dans le cou de sa femme la tua, et il eut beau faire marcher son sifflet, elle ne sauta pas à terre et elle était endormie pour toujours.

Il alla trouver Croquant pour lui adresser des reproches, mais Pierre lui répondit : « Ce n'est pas de ma faute ; c'est vous qui n'avez pas fait comme il fallait faire. » Qu'est-ce que vous voulez, votre femme est morte, c'est fini; il faut seulement vous arranger pour ne pas être ennuyé par la justice. Laissez-moi faire. »

Et le lendemain matin ils portèrent le corps, de très bonne heure, à l'église ; personne ne les vit ; ils le placèrent agenouillé devant le confessionnal, bien appuyé, puis ils firent dire au curé du Monteil qu'il y avait une femme qui voulait se confesser.

Le prêtre vint ; comme il ne faisait pas bien clair, il ne voyait pas grand chose ; il dit à la femme : « Vous voulez vous confesser. Eh bien, faites le signe de la croix. » La femme ne bougeait pas. « Faites le signe de la croix, vous dis-je. » — Rien. — « Faites le signe de la croix. » — Rien. — A la fin, le curé qui était emporté et qui croyait que la femme voulait se moquer de lui se mit en colère et lui lança un bon coup de poing sur la tête : la femme tomba.

le gorsou dôou segnour peï Piâre le Croucâou, q'oteinguian gui lo gl̃ieïso, ocoureguèrein é guissérein qe le pêêtre-l-oyo cuâdo.

Côoudoqi, de veïre qe q'éro lo noro dôou segnour, ne s'ein couneïchio pu é se nein-oro châvolôou pêâou. « Vou-z-ein prèjé, q'ôou purâvo, guijeï re, qe co chio einteingu qe lo seï trouvâdo mâou gui lo gl̃ieïso, peï qe l'eï mouorto de meïmo ; nou van l'eintora brâvomein : guijeï re, saï biein riche, portojoraï mo fourcuno eintre vou dou, peï vou proumete de qita le Mounteï é de na faire pegneteinso ein Taro Seinto ! »

E co se possé de meïmo. Piâre le Croucâou se fogl̃ié bogl̃ia einqèra béauco d'orjein por le gorsou dôou segnour é ôou fugué biein riche ; ôou vougl̃io le devegni por poudeï souagna é gori so feinno, mâ lo pâoubro ne poudé pa nein proufita : lo murissé ein meï oprié.

Croucâou qe l'eïmâvo deveingué einrojo oprié lôou segnour peï lôou pêêtreï ; ôou guijio qe che le segnour n'oguesso pa cuo so vâcho, so feinno oguèsso beyu dôou leïte, qe lo n'oguesso pa sufri de lo fan é begl̃iâou qe l'oguèsso gori ; peï qe che le pêêtre oguèsso einsegno lo bounto ôou segnour, ôou ne fuguesso pa eïto che meïchan.

É ôou coumeinsé de preïcha lo revorto ôou broyâoû ; ôou gne guijio : « Jièsu Cri o gui qe tou lôou-z-omeï érân fraï, ma eïco qe

Aussitôt, le fils du seigneur et Pierre le Croquant qui attendaient dans l'église, accoururent et dirent que le curé l'avait tuée.

Celui-ci, en voyant que c'était la bru du seigneur, en était affolé et s'arrachait les cheveux : « Je vous en prie, sanglotait-il, ne dites rien, que ce soit chose entendue qu'elle s'est trouvée mal dans l'église et qu'elle est morte ainsi; nous allons l'enterrer sans bruit ; ne dites rien, je suis très riche, je partagerai ma fortune entre vous deux, puis je vous promets de quitter le Monteil et d'aller faire pénitence en Terre Sainte ! ».

Et les choses se passèrent ainsi. Pierre le Croquant se fit encore donner beaucoup d'argent par le fils du seigneur et il devint très riche ; il voulait le devenir pour pouvoir soigner et guérir sa femme, mais la pauvre ne put en profiter ; elle mourut un mois après.

Croquant qui l'aimait, devint enragé contre les seigneurs et les prêtres. Il disait que si le seigneur n'avait pas tué sa vache, sa femme eut bu du lait, qu'elle n'eut pas souffert de la faim et que peut-être elle eut guéri ; puis que si le prêtre avait enseigné la bonté au seigneur il n'eut pas été si méchant.

Et il commença à prêcher la révolte aux paysans. Il leur disait « Jésus-Christ a dit que tous les hommes étaient frères, mais est-ce

lôou segnour soun nouôtreï fraï ? Le soun coumo le lou eï le fraï de l'ognôou q'ôou-l-eïtrangłio, coumo le miôoulan eï le fraï de lo lôouveto q'ôou plumo é q'ôou dechiro einbeï soun bé peï sa-z-oungłia ; lôou segnour se foutein de nou, peinsein ma o nou faïre pena, o nou faïre sufri ; nou-z-an prou, nou-z-an tro poqï, fâou nou veinja, fâou lôou chossa, fâou brûla głiur châtéâou » !

É coum' ôou-l-oyo de l'orjein, ôou choté por yî dôou sâbreï, dôoû coutéâou, doû dâreï, de la fourcha, peï ôou se meté o lo tiêto de qelo peqit'orméyo é ôou coumeinsé por brûla peï deïmougłi le châtéôou dôou Gran Mounteï qe toujour deinpeuï eï demouro de meïmo, peï biein d'âoutreï châtéâou, é co se pelé lo revorto dôou Croucâoû, dôou noun de côou qe lôou menâvo. É touto co ne fuguèsso jomaï orivo che le segnour dôou Grand Mounteï fuguèsso eïto choritâble.

que les seigneurs sont nos frères ? Ils le sont comme le loup est le frère de l'agneau qu'il étrangle, comme le milan est le frère de l'alouette qu'il plume et qu'il déchire de son bec et de ses griffes ; les seigneurs se fichent de nous, ils ne pensent qu'à nous faire travailler durement, à nous faire souffrir ; nous en avons assez, nous avons trop pâti, il faut nous venger, il faut les chasser, il faut brûler leurs châteaux » !

Et comme il avait de l'argent, il acheta pour les révoltés des sabres, des couteaux, des faux, des fourches, puis il se mit à la tête de cette petite armée et il commença par brûler et par démolir le château du Monteil-au-Vicomte, qui depuis est toujours resté ainsi, puis bien d'autres châteaux, et cela s'appela la révolte des Croquants, du nom de celui qui les conduisait. Et tout cela ne fut jamais arrivé si le seigneur du Monteil avait été charitable.

Pipe-rien

Pipo-re

Gn'y oyo gui le tein ein pâoure guiâble q'ein pelavo Pipo-re. Oou n'oyo pâ grand châouso, mâ ôou-l-éro ôounéête, n'éro pa einviou. é se counteintavo de ce q'ôou-l-oyo, ce-t-o guire presqe re. Ein l'opelavo por sôoubrique Pipo-re porce qe cant'ôou navo por lôou chômî, ôou-l-oyo toujour no pîpo o lo boucho, mâ coum' ôou-l-éro pâoubre, ôou n'oyo jomaï le mouyen de chotâ dôou tobo por metre gui so pîpo é ôou ne pipâvo re dôou tou.

Pipo-re demandâvo lo chorito biein ôounéêtomein : ch' ein lo refusâvo, ôou se fâchâvo pa ; ch' ein gne bogłiâvo caoucore ôou remorchiâvo biein pougłidomein, ein ôoutan soun chopéôou, peï ôou guijiô : « Foraï no prejièro qete ser por qe le boun Guiòou voû le rande ». Oou guijio lo dato dôou meï, lo féèto dôou leindemo, lo boloda o vegni, o col ouro le souleï se levâvo maï se coueïjâvo, é, soubre tou, le corqié de lo głiuno qe gouvarno tan de

Pipe-rien (1)

Il y avait dans le temps un pauvre diable qu'on appelait Pipe-rien. Il ne possédait pas grand chose, mais il était honnête, n'était pas envieux et se contentait de ce qu'il avait, c'est-à-dire presque rien. On l'avait surnommé Pipe-rien parce que, quand il cheminait, il avait constamment une pipe à sa bouche, mais comme il était pauvre, il n'avait jamais le moyen d'acheter du tabac pour mettre dans sa pipe et il ne fumait rien du tout.

Pipe-rien demandait l'aumône bien convenablement ; si on la lui refusait il ne se fâchait pas ; si on lui donnait quelque chose il remerciait bien poliment en ôtant son chapeau et il ajoutait : « Je ferai une prière ce soir pour que le bon Dieu vous le rende ». Il disait la date des mois, la fête du lendemain, les frairies prochaines, l'heure à laquelle le soleil se levait et se couchait, et surtout quel était le quartier de la lune qui a une si grande influence sur les

(1) Il faudrait traduire pour être exact : « *L'homme qui ne fume rien dans sa pipe* » car le verbe français « piper » a une toute autre signification que le verbe patois *pipa*. Néanmoins on voudra bien m'excuser d'employer le néologisme *pipe-rien* qui a le mérite d'être plus bref et plus expressif.

chôousa gui qete mounde é, d'oprié co, ôou bogłiavo biein de boû counseigłeï. O lâ feinnâ, peï lâ jôouna figłia ôou guijio : « Fâou coupâ lo poueinto de vouôtreï péâou o głiuno nouvèlo, poussoran mieï ». Oou guijio ôoû-z-omeï : « Seinna pâ vouôtreï pséâou, gne vouôtre blo negre o głiuno nouvèlo, oumidoun co flûriro tou le tein é co ne gronoro pâ de meïto ; ôou countragłie fâou pâ cuâ vouôtre pouor o viegłio głiuno porce q'ein qeuïsan lôou bouchî demegnoyan». E touto co q'éro vraï é cante ein l'eïcoutovo pâ, ein s'ein mourguio lôou deï oprîé : ôouche Pipo-re éro biein eïmo é portou le bieinveinyu.

Ein jour q'ôou chorchâvo soun pô dôou coûto de Coursèla ôou trouvé o soun chômi ein pâoubre qe gne demandé l'ôoumouôno, (côou pâoubre q'éro Seïn Michiôou q'éro veinyu por boqisa le bour qe se pèlo ôouro Sein-Michiôou-de-Vesso, é ôou s'éro bigłio ein meinguian por veïre che le mounde éran choritâble gui le poï).

Pipo-re gne reïpoundé : « Moun omi, saï be biein pâoubre ; n'aï ma ein sôou, mâ che vou me demandâ lo chorito, q'eï doun q'ôoû séê einguèra pu pâoubre qe me : veïqi moun sôou, vou le bagłie ».

Le pâoubre, ce-t-o guire Sein Michiôou, gne reïpoundé : « Pipo-re te sé ein brav' ome é ein boun qeur ; vole te recoupeinsa. Ye

choses de ce monde et, d'après cela, il donnait quantité de bons conseils ; aux femmes et aux jeunes filles il disait : « Il faut couper la pointe de vos cheveux à la nouvelle lune, ils pousseront mieux ». Il disait aux hommes : « Ne semez pas vos haricots, ni votre sarrazin à lune nouvelle, sinon ils donneront continuellement des fleurs et ne produiront pas la moitié de la récolte ; au contraire il ne faut pas tuer votre porc lorsque la lune est vieille parce qu'à la cuisson les morceaux diminueraient ». Et tout cela était vrai et quand on ne l'écoutait pas, on s'en mordait les doigts ensuite : aussi Pipe-rien était-il bien aimé et partout le bienvenu.

Un jour qu'il cherchait son pain du côté de Courcelles, il trouva sur sa route un pauvre qui lui demanda l'aumône, (ce pauvre c'était Saint Michel qui était venu pour baptiser le bourg qui se nomme aujourd'hui Saint-Michel-de-Veisse, et il s'était déguisé en mendiant pour voir si les gens étaient charitables dans le pays).

Pipe-rien lui répondit : « Mon ami, je suis bien pauvre, je n'ai qu'un sou, mais si vous me demandez la charité, c'est donc que vous êtes encore plus pauvre que moi : voici mon sou, je vous le donne ».

Le pauvre, c'est-à-dire Saint Michel, lui répondit : « Pipe-rien tu es un brave homme et un bon

t'ocorde de faïre treï soué : t'ôoura treï co ce qe te demandora ôou noun de toun sein potroun. Faï biein oteinchiôou qe co chiaye ôounéète é nona pâ tro vite ». — Voû séê biein bou : gran morceï », guissé Pipo-re é ôou countugné soun chomi.

Câouqe tein oprié ôou nâvo de Chovano o Choleï ; ôou devolé por le Chomi blan vor Meïmona, pregué le chomi dôou go, s'eintoré o meïto, télomein gn'y oyo de gâcho, troversé lôou bouô, peï orivé o lo revièro ; ôou peinsavo lo possa soubre lo plancho, mâ cant'ôou fugué ôou go, pu de plancho ! lo revièro éro deveinyudo ein deïbouor lo seinmâno dovan é l'oyo einpourtâdo.

« Eïco pa moleïrou, se guissé Pipo-re, d'ovi ein gouarnomein qe fase pa counstrui de poun o qel eindreï q'eï tan possojié, é q'ôou laïsse poqi tan de pâoure mounde ! Yî guisein qe n'an pâ prou d'orjein, che q'éro por faïre bâqî ein brâve châtéôou o câouco puto, n'ein trouvoyan be de l'orjein ! » (1)

Coum'ôou se porlâvo de meïmo tou-t-ein retroussan sa broyâ por trôoucha l'aïgo, orivérein doû pôoubreï vieuï, biein mozoblô. Yî fuguérein biein einnuyô de pu trouvâ lo plancho é se dezoulo-

cœur ; je veux te récompenser. Je t'accorde de faire trois souhaits : tu auras trois fois ce que tu demanderas au nom de ton saint patron. Fais bien attention que ce soit honnête et ne vas pas trop vite. — Vous êtes bien bon ; grand merci », dit Pipe-rien et il continua son chemin.

Quelque temps après il allait de Chavanat à Chaleix ; il descendit par le Chemin blanc vers Meymanat, prit le chemin du gué, s'y enterra à moitié, tellement il y avait de boue, traversa les bois, puis arriva à la rivière ; il pensait la traverser sur la passerelle, mais quand il se trouva au gué, plus de passerelle ! la rivière avait débordé la semaine précédente et l'avait emportée.

« N'est-ce pas malheureux, se dit Pipe-rien, d'avoir un gouvernement qui ne fasse pas construire un pont à cet endroit où il passe tant de monde et qui laisse souffrir tant de pauvres gens ! Ils prétendent qu'ils n'ont pas assez d'argent ; s'il s'agissait de construire un beau château pour quelque catin, ils en trouveraient bien, de l'argent ! »

Comme il se disait cela tout en retroussant son pantalon pour traverser l'eau, arrivèrent deux pauvres vieux, tout cassés : ils furent bien ennuyés de ne plus trouver la

(1) Est-ce le brave Pipe-rien qui par ses imprécations est parvenu à émouvoir l'opinion publique et à secouer l'inertie gouvernementale ? Toujours est-il que l'État et le Conseil Général de la Creuse, sur les instances de M. Henri Guillot, l'excellent et si dévoué Conseiller général du canton de Saint-Sulpice-les-Champs et de M. le Président Viviani, conseiller général du canton de Pontarion, ont voté, en 1921, les fonds nécessaires pour la construction de ce pont, laquelle a été commencée en octobre 1922, à la grande joie des populations riveraines qui la réclamaient vainement depuis des siècles.

van : « Jomaï nou pouran trôouchâ lo revièro, qe guijian, nou laï peryan. Q'eï be dôou mogłiur ! nou fâou tourna jusq'o Porso, é nou soun che gâteï deïjà, peï co nou-z-eïlounjo tan ! » Cant'ôou l-ôouvissé co, Pipo-re gn'yî guissé : « Saï einguéra fouor ; ch'ôou volè, mountâ ôou pegłiorâou soubre ma rein, vou possoraï chacu vouôtro tour de l'âoutro coûto. — Q'eï pa de refu, qe reïpoundérein, maï vou noû rândreï ein gran service. » E ôou fogué coum'ôou-l-oyo guî ; ôou lôou possé ioun oprié l'âoutre soubre le bouor de lo couôto de Chorcholeï. Fâou voû guire qe qî doû vieuï éran Sein Pordou é Sein Piâre ; le prumié navo ôou bour de Sein Pordou Lâvâou, meïmo-mein q'ôou deyo soupa peï coueïja châ lo fomigłio Cléman q'ôou-l-eïmavo biein, porceqe q'éro tan de brâve mounde ; l'âoutre nâvo preïcha o Sein Piâre le Bouô qe gui qete poï se pèlo Sein Peï tou cour.

Or doun Sein Pordou guissé o Pipo-re : « Nou te soun biein ôoublejô, moun brâve, é noû te volein bogłia no recounpeinso ; q'eï qe te veï ? lo richesso peindein to vito, ôoube le poroguî o lo fî de tôou jour ? » Sein Piare le qiré por lo manjo é gne guissé tou bâ : « Demando le porogui ! »

Ma Pipo-re reïpoundé : « Lo richesso, co me faï pâ fâouto ; saï pû eïrou gui mo pôoubreto, qe biein dôou richeï ovèqe tou głiur

passerelle. Et ils se désolaient : « Jamais nous ne pourrons traverser la rivière, disaient-ils, nous y péririons. Quel malheur ! il nous faut remonter jusqu'à Parsat et nous sommes déjà si fatigués, puis ça nous allonge tant ! » Lorsqu'il entendit cela Pipe-rien leur dit : « Je suis encore fort; si vous voulez, montez sur mon dos je vous passerai, chacun votre tour, de l'autre côté. — Ce n'est pas de refus, répondirent-ils, et vous nous rendrez un grand service. » Et il fit comme il avait dit ; il les transporta l'un après l'autre sur la rive de la côte de Cherchaleix. Il faut vous dire que ces deux vieux étaient Saint Pardoux et Saint Pierre ; le premier allait au bourg de Saint-Pardoux-Lavaud, il devait même souper et passer la nuit chez la famille Clément qu'il aimait bien, parce que c'était de si braves gens ; l'autre allait prêcher à Saint-Pierre-le-Bost, que dans le pays on appelle Saint-Peï tout court.

Or donc Saint Pardoux dit à Pipe-rien : « Nous te sommes bien obligés, mon brave, et nous voulons te donner une récompense ; que veux-tu ? la richesse pendant ta vie ou le paradis à la fin de tes jours ? » Saint Pierre le tira par la manche en lui disant tout bas : « Demande le paradis ! »

Mais Pipe-rien répondit : « La richèsse, je n'en ai pas besoin ; je suis plus heureux dans ma pauvreté que bien des riches avec

orjein ; nein vole doun pa. Por cante ôou porogui, y'aï jomaï faï de mâou ; toutâ là vièjeï qe y'aï pougu y'aï meïmo faï le be ; che gn'y o no justisso guî lôou céâoû, saï doun biein sûr de laï na, n'aï pa besouein noun pu de demandâ le porogui. Ma coumo gn'y o dôoû cô qe crève de fan maï de se, voudrio qe tou ce qe demandoraï chîo guî moun bisso. »

« — Q'eï einteingu, guissé Sein Pordou. »

« — O moun tour, repregué Sein Piâre, de te boglia câoucore ; vejan ! ôouro te podeï be demandâ le porogui. »

« — Voû séê b'eintiêto, pâoure ome, reïpoundé Pipo-re qe sobio pa o cû q'ôou porlâvo, vou-z-aï deïja gui qe n'ein vouglio pâ ! Por eïsanple y'aï no pipo qe me chier pâ de re, pusqe y'aï pâ de qe me chota dôou tobo ; voudrio qe lo foguesso de lo mujeco por m'omusa can ye m'eïneuye, peï qe qelo mujeco foguesso dansa qî qe voudrio. »

« — Qe n'ein chîo faï coumo te voleï, guissé Sein Piâre, biein deïpîto, mâ te veïra ein jour qe te regriètora de pa ovi preï le porogui ! »

Peï mountérein toû treï einseinble lo couoto de Chorcholeï por lo seindorou. Orivô soubre le chemo, Sein Pordou, maï Sein Piâre preguèrein lo courchièro por na tounba guî le chomi de Plancho,

tout leur argent, je n'en veux donc pas. Quant au paradis, je n'ai jamais fait de mal ; toutes les fois que je l'ai pu, j'ai même fait le bien, s'il y a une justice au ciel, je suis donc bien sûr d'y aller ; je n'ai pas besoin non plus de demander le paradis. Mais comme il est des fois où je crève de faim et de soif, je voudrais que tout ce que je demanderai se trouve dans mon bissac. »

« — C'est entendu, dit Saint Pardoux. »

« — A mon tour, reprit Saint Pierre, de te donner quelque chose ; voyons ! maintenant tu peux bien demander le paradis. »

« — Que vous êtes donc entêté, pauvre homme, répondit Pipe-rien, qui ne savait pas à qui il parlait, je vous ai déjà dit que je n'en voulais pas. Par exemple, j'ai ma pipe qui me sert à rien, puisque je n'ai pas de quoi m'acheter du tabac ; je voudrais qu'elle fit de la musique pour me distraire, puis que cette musique fit danser qui je voudrais. »

« — Qu'il en soit fait suivant ta volonté, dit Saint Pierre, bien dépité, mais tu verras que tu regretteras de n'avoir pas choisi le paradis. »

Puis ils montèrent ensemble la côte de Cherchaleix par le petit sentier. Arrivés au sommet, Saint Pardoux et Saint Pierre prirent le raccourci pour aller tomber dans le chemin de Planchat tandis que

teingui qe Pipo-re deïvirâvo soubre lo dreïto por na o Chôleï.

Cant'ôou-l-ogué mosso soun po o Choleï, é co ne fugué mâ câouqeï pâoureï peqî bouchî, ôou s'ein né dôou coûto de Vidoglio. Coum'ôou troversâvo no bessâdo, ôou rancountré n'ome q'éro ein trin de retoglia no gorse. Oou-l-éro ôou miétan d'ein tâ de jorgossâ, de rounzeï, d'eïpinâ negreï, peï d'orfouglia, q'ôou coupâvo o cô de gouyar. Qel ome éro meïchan, (ôou-l-oyo d'ogliur de lâ roussâ ple lo figuro é ôou-l-éro rouje de péaoû coum'ein renar). Cante ôou vegué le pâoure moleïrou de Pipo-re, ôou meté soun chę oprié : « Pico le, Piédor, q'ôou credé, mouor le moun chę, brèjo le ! » E le chę de coureï ein jopan é ein rinchan lâ dein.

Cante ôou vegué co Pipo-re se guissé : « Otein, moun ômi, noû van rire ! » E ôou se meté de bufa tan q'ôou pouguio guî so pîpo qe se meté de jouâ ein brâve peqi-t-air de rigôoudou. E l'ome, maï le chę, l'oguérein pâ putouô ôouvi qe se metérein de sôouta, de dansa, de repouta de toû lôou coûta. O chaqe co l'ome s'eïchorougnâvo, se picavo ; ôou nein credâvo maï so figuro é sâ mâ éran tou-t-ein san, mâ ôou ne pouguio pâ s'oreïta ; por cante ôou chę, can lo mujeco le pregué ôou-l-éro ein trin de trachemâ no côou ; ein sôoutan ein l'ar o chaqe cô, ôou retounbâvo soubre la peïra ; ôou

Pipe-rien obliquait vers la droite pour aller à Chaleix.

Quand il eut ramassé son pain à Chaleix, et il n'y en eut que quelques pauvres petits morceaux, il alla du côté de Vidaillat. Comme il traversait un bois de bouleaux, il rencontra un homme qui était occupé à tailler une haie ; il était au milieu d'un tas de broussailles, de ronces, de prunelliers et de houx, qu'il taillait à coups de serpe à long manche. Cet homme était méchant, (il avait d'ailleurs des taches de rousseur plein la figure et il était rouge de cheveux comme un renard). Quand il vit le pauvre malheureux Pipe-rien, il lança son chien contre lui : « Fais-lui sentir tes dents, Piédor, mords-le, mon chien, saute sur lui ! » Et le chien de courir et d'aboyer en grinçant des dents.

Lorsqu'il vit cela Pipe-rien se dit : « Attends, mon ami, nous allons rire ! » et il se mit à souffler tant qu'il pouvait dans sa pipe qui se mit à jouer un joli petit air de rigodon. Et l'homme et le chien, dès qu'ils l'eurent entendu, se mirent à sauter, à danser, à bondir de tous les côtés. A chaque bond l'homme se déchirait, se piquait ; il en poussait des cris et son visage ainsi que ses mains étaient tout en sang, mais il ne pouvait pas s'arrêter. Quant au chien la musique le surprit au moment où il était en train de franchir un mur ; en sautant en l'air, à chaque

se fojio biein mâou é ôou nein gnognôoudâvo.

Oou bou d'ein mouman, l'ome qe n'ein pouguio pu demandé so grâchio. Pipo-re s'oreïté de joua é guissé : « Qe co t'oprègne, trouô de vâoure, o ovi de lo pîto por le pâoubre mounde, te maï toun chę ! » E le chę yôou counpregnio be, porceq'ôou s'einsôouvâvo, câgnâou coumo le chę de Girâou, lo couô eintre sâ chanbâ.

Pipo-re countugné soun chomi, ôou possé por lâ Bouordà, ma le meïtre dôou be éro o Lyoun, le meïtoguié gui lôou chan, ôou ne trouvé deyu o maïsou, meïmomein qe lo pouorto éro borâdo ; mo fe ! ôou coumeinsavo d'ovi fan é ôou se demandâvo che ne fougłio pâ sora ein peqî maï so ceincuro de qeuï soubre soun veintre, cante ôou se souveingué de ce qe Sein Pordou gne oyo proumeï ; ôou guissé : « Voudrio be ovi gui moun bisso no brâvo micho maï dôou bouguin ! »

Oou yôou-z-ogué pa putouô gui, q'òou-l'ogué touto co gui soun bisso. Oou n'ein fugué tou supreï é biein countein. « Pusqe q'eï de meïmo, q'ôou-l-ojouté, nein couôto pâ maï, voudrio be ein peqę de vî ; gn'y o lountein que n'ein aï pa beyu ». De suito ôou-l-ogué no chopino de vi. Oou né se seqia o l'ounbro d'ein fâou, prié de no bravo surso, é ôou minjé biein o so fan, maï bugué o so se.

fois il retombait sur les pierres ; il se faisait bien du mal et il hurlait de douleur.

Au bout d'un moment, l'homme qui n'en pouvait plus, demanda grâce. Pipe-rien cessa de jouer et dit : « Que cela t'apprenne, espèce de vaurien, à avoir de la compassion pour les pauvres malheureux, à toi et à ton chien. » Et le chien le comprenait bien, parce qu'il se sauvait, honteux comme « le chien de Giraud », la queue entre les jambes.

Pipe-rien continua sa route ; il passa aux Bordes, mais le maître de la propriété était à Lyon, le métayer aux champs ; il ne trouva personne dans la maison et même la porte était fermée ; ma foi ! il commençait à avoir faim et il se demandait s'il ne faudrait pas serrer un peu plus sa ceinture de cuir sur son ventre, lorsqu'il se souvint de ce que Saint Pardoux lui avait promis ; il dit : « Je voudrais bien avoir dans mon bissac une belle miche et du boudin. »

Dès qu'il eut parlé, il eut tout cela dans son bissac ; il en fut tout surpris et bien content. « Puisqu'il en est ainsi, ajouta-t-il, il n'en coûte pas davantage, je voudrais bien un peu de vin ; il y a longtemps que je n'en ai pas bu. » Immédiatement il eut une chopine de vin. Il alla s'asseoir à l'ombre d'un hêtre, près d'une jolie source, mangea bien à sa faim et but bien à sa soif.

Cante ôou-l-ogué chobo, ôou devolé tou gogłiar vor lo revièro. Gui côou tein gn'y oyo no plancho qe se pelâvo lo plancho de lâ Bouordâ, q'éro tou prié dôou châtéôou de lo Chossâgno, mâ ôouro lôou meïtreï de côou châtéôou l'an obougłiedo porceqe lo menâvo tro de mounde por châ yî. Qelo plancho q'éro pu hâouto qe qelo de Meïmonâ n'oyo pâ eïtado einpourtado por la granda-z-eïgâ, ôou pougué doun possa dessoubre, peï, coumo q'éro o bru de neuï, ôou se guissé : « Té ! vâou na demanda o coueïjâ gui câouqe chanbero ôou châtéôou de lo Chossâgno. »

Quand il eut terminé son repas, il descendit tout ragaillardi vers la rivière. Dans ce temps il existait une passerelle qui s'appelait la passerelle des Bordes et qui se trouvait tout près du château de la Chassagne ; mais les maîtres de ce château l'ont supprimée parce qu'elle faisait passer trop de gens dans leur propriété. Cette passerelle qui était plus haute que celle de Meymanat n'avait pas été emportée par les grandes eaux, il put donc y passer, puis comme la nuit tombait, il se dit : « Tiens ! je vais aller demander à coucher dans quelque grenier du château de la Chassagne. »

Mâ gui le châtéôou ôou ne trouvé deyu ; o couto gn'y oyo no peqito meïsou, q'éro qelo dôou jorguignié q'ein pelâvo Piâre-lôou-poureï ; ôou laï né, le jorguignié gne guissé : « Q'eï q'ôoû volè, pâour' ome ? — Veïqi, saï louein de châ me, faï bru, voudrio coueïja gui câouqe racouein dôou châtéôou, qe reïpoundé Pipo-re.

Mais dans le château il ne trouva personne ; à côté il y avait une petite maison, c'était celle du jardinier qu'on appelait Pierre-les-poireaux. Il y alla, le jardinier lui dit : « Qu'est-ce que vous voulez, pauvre homme ? — Voici, je suis loin de chez moi, il fait nuit, je voudrais coucher dans quelque coin du château, répondit Pipe-rien.

— Voû séê doun fô, moleïrou, guissé le jorguignié, voû ne sobè pâ qe le châtéôou eï poussedo dôou guiâble, meïmomein qe le meïtre eï porqî o Benovein demandâ ôou moueïneï de le deïssourseïra. Toutâ la neuï ein véôou dôoû-z-olechoû qe courein ôou loun dôoû foussâ, é gui le châtéôou ein eintein ein sobo d'einfar. L'âoutro seinmâno gn'y o n'ome q'o vougłiu demoura lo

— Vous êtes donc fou, malheureux, dit le jardinier, vous ne savez donc pas que le château est hanté par le diable ; le maître est même parti pour Bénévent, afin de demander aux moines de le désensorceler ; toutes les nuits on voit des feux follets qui courent le long des fossés et dans le château on entend un sabbat infernal. L'autre semaine, un homme a voulu passer la nuit

neuï gui lo cujeno, le leindemo ôou-l-éro mouor, eïtrangłio ».

— Eh be ! demand'o laï possa qeto neuï, decloré Pipo-re.

— Vole be, ma demo vou chereï pivo.

— Noû veïran be, bogłia me tan soulomein dôou bouô por me chôoufâ, peï ein chole por me faïre cłiar. »

Cante ôou-l-ogué soun chole, peï douâ bouna brossodâ d'eïtélâ, Pipo-re se boré o cłiâou gui lo grando cujeno, ogłiumé le fé é se cheqié soubre lo bojo de sâou, gui le cantou. E ôou se chôoufâvo deinpeuï ein mouman cante ôou-l-ôouvissé câoucore qe râbâtâvo gui lo cheminâdo peï ôou vegué tou dein cô doû gran guiâbleï tou negreï, mâgreï coumo dôou coucû, qe devolovan por lo crenigłio. Yî oyan dôoû-z-euï tou roujeï, peï no grando couô râoufo coumo no rounze.

Ein vejan Pipo-re, se metérein de rechona. « Q'eï qe te fâ qî, te ? » qe guissérein.

« — Ê ! voû yôou vesé be, ye me châoufe », q'ôou reïpoundé tou-t-eïn remudan gui le fé lo pâlo peï lâ pincetâ qe d'être gui le brojié nein devegnan toutâ roujâ.

« — Aa ! te te chôoufâ moun chaï, guissé ioun dôoû guiâbleï, ê be, me, vaou te chôoufa toun

dans la cuisine, le lendemain il était mort, étranglé (1).

— Eh bien ! je demande à y passer cette nuit, dit Pipe-rien.

— Je veux bien, mais demain vous serez mort.

— Nous verrons bien, donnez-moi seulement du bois pour me chauffer et une lampe pour m'éclairer. »

Quand il eut sa lampe et deux bonnes brassées de bûches, Pipe-rien se ferma à clef dans la grande cuisine et s'assit sur le sac de sel dans le coin de la cheminée. Et il se chauffait depuis un moment, quand il entendit quelque chose qui se démenait dans la cheminée, puis il vit tout à coup deux grands diables tout noirs, maigres comme des coucous, qui descendaient le long de la crémaillère. Ils avaient des yeux tout rouges, et une grande queue, rude au toucher, comme une ronce.

En apercevant Pipe-rien, ils se mirent à hennir. « Qu'est-ce que tu fais là, toi ? » dirent-ils.

« — Eh ! vous le voyez bien, je me chauffe », répondit-il, tout en remuant dans le feu la pelle et les pincettes qui à rester dans le brasier devenaient toutes rouges.

« — Ah ! tu te chauffes, mon petit frère, dit un des diables, eh bien, moi, je vais te chauffer ton

(1) Le château de la Chassagne passait effectivement, il n'y a pas encore très longtemps, pour être un château hanté.

four ; che gui chin mignûta te nâ pa foucu le can, te plante mâ grifâ gui le côou é t'eïtrangłie, ôouvissé cû ?

— Oueï, reïpoundé Pipo-re, y'ôouvisse be, ma co se possoro pa tou-t-ofé coumo co. » E se ropelan lo proumesso de Sein Michiôou, ôou guissé : « Oou noun de moun sein potroun, ye souète qe qî doû guiâbleï chian eïtochô de no cheïno de far por le côou peï lôou pié, o ne pa poudeï boujâ. »

De suito lôou guiâbleï se trouvérein eïtochô de meïmo soubre lâ dola.

Olor Pipo-re guissé ôou guiable qe gn'oyo porlo : « O moun tour, mon chaï, de te chôoufa toun four. » É ôou se meté de gne birouna lo péôou dôou veintre peï lâ couotâ einbeï lâ pincetâ toutâ roujâ ; co nein fumâvo, maï co chinqio lo corno brûlâdo. Le guiâble n'eïchilâvo ; ôou le leïssé ein mouman peï ôou coumeinsé ovèqe lo pâlo roujo, de corossa lâ rein de l'âoutre qe se meté de creda o s'eïcłiami.

Oprié lôou-z-ovi meï o lo rosou de qeto mognièro, ôou guissé : « Q'eï pâ touto co, fâou me guire ôouro, ce qe voû fâ eïchę ». Refusérein de yôou guire. Olor Pipo-re repregué lo pâlo peï lâ pinceto é se meté de gn'yî faïre de lâ rejâ peï de lâ tôouvèra de fé soubre lo solo dôoû pié. Mo fe, chobérein por coufessa qe gordo-

four, si dans cinq minutes tu n'as pas décampé, je te plante mes griffes dans le cou et je t'étrangle, entends-tu ?

— Oui, répondit Pipe-rien, j'entends bien, mais ça ne se passera pas tout à fait comme cela. Et, se rappelant la promesse de Saint Michel, il dit : « Au nom de mon saint patron, je souhaite que ces deux diables soient attachés avec une chaîne de fer par le cou et les pieds et qu'ils ne puissent plus bouger.

Immédiatement les diables se trouvèrent attachés ainsi sur les dalles.

Alors Pipe-rien dit au diable qui avait pris la parole : « A mon tour, mon petit frère, de te chauffer ton four », et il se mit à lui vriller la peau du ventre et les côtes avec les pincettes rougies ; cela en fumait et cela sentait la corne brûlée. Le diable poussait des cris aigus. Il le laissa un moment, puis il commença avec la pelle rougie à caresser les reins de l'autre qui se mit à crier à s'en pâmer.

Après les avoir mis à la raison de cette manière, il leur dit : « Ce n'est pas tout, il faut me dire ce que vous faites ici. » Ils refusèrent de le dire, alors Pipe-rien reprit la pelle et les pincettes et se mit à leur faire des raies de feu en long et en large sur la plante des pieds. Ma foi, ils finirent par avouer qu'ils gardaient un trésor

van ein tresor de guié mila pistola q'oyan cocho sou lo peïro foujièro.

Pipo-re levé lo peïre é trouvé le tresor tel qe yôou-z-oyan gui. « Q'eï biein, môoû peqî, guissé Pipo-re, ôouro fâou me proumetre de pu saï revegni. — O por co, reïpoundérein lôou guiâbleï, jomaï de lo vito, noû-z-eïmoyan mieï mûri.

Ê be ! nou veïran co demo ; por le mouman y'aï einvio de durmi. » E ôou guissé (q'éro soun segoun soué) : « Ye vole qe qî doû guiâbleï se trovein pourtô gui no bojo châ Jobrâou, le fâoure dôou Béê, é qe m'oteindein qî demo. » Oouchetouo fuguérein porqî. Pipo-re se rancougné gui soun cantou é durmissé biein pejeblomein.

Le leindemo le jordignié fugué biein eïtouno de le trouva ein vito, maï ôouche le meïtre dôou châtéôou q'orivavo de Benovein : « Lôou moueïneï m'an gui, q'ôou rocounté, qe co me coutoyo cein pistolâ por guire lâ messâ, maï qe co n'éro pâ sûr qe lôou guiâbleï porqiyan.

— Ê be, guissé Pipo-re, métou ye lôou-z-aï faï porqî por re dôou tou, meïmomein qe vâou voû boglia ein tresor de guié mila pistola q'oyan cocho é qe gordovan châ voû. » Peï ôou levé lo peïro foujièro é mountré le tresor.

Le meïtre biein eïtouno vougué portoja tou qel orjein ovèqe

de dix mille pistoles qu'ils avaient caché sous la pierre du foyer.

Pipe-rien leva la pierre et trouva le trésor comme ils l'avaient dit. « C'est bien, mes petits, dit Pipe-rien, maintenant il faut me promettre de ne plus revenir ici ». — Oh ! pour cela, dirent les diables, jamais de la vie, nous préférerions mourir.

— Eh bien nous verrons cela demain ; pour le moment j'ai envie de dormir » et il dit (c'était son second souhait) : « Je veux que ces deux diables se trouvent portés dans un sac chez Jabraud le maréchal-ferrant du Best et qu'ils m'attendent là demain ». Aussitôt ils furent partis. Pipe-rien s'accota dans le coin de la cheminée et dormit bien paisiblement.

Le lendemain le jardinier fut bien étonné de le trouver en vie et aussi le maître du château qui arrivait de Bénévent : « Les moines m'ont dit, raconta-t-il, que ça me coûterait cent pistoles pour dire des messes et encore qu'ils n'étaient pas bien sûr que les diables partiraient.

— Eh bien ! dit Pipe-rien, moi je les ai fait partir pour rien du tout et même je vais vous donner un trésor de dix mille pistoles qu'ils avaient caché et qu'ils gardaient chez vous ». Puis il leva la pierre du foyer et montra le trésor.

Le maître bien surpris voulut partager tout cet argent avec

Pipo-re, mâ côoudoqi refusé. — « Vou remarche, q'ôou guissé, n'aï pa de besouein ; boglia mo par o vouôtreï vâleï. » E Pipo-re s'einviâjé par nâ ôou Béê.

Cant'ôou-l-orivé châ Jobrâou, ôou trouvé lo bojo, ant'éran lôou guiâbleï, gui ein couein de lo fouorjo : « One ! paï Jobrâou, q'ôou guissé, prenè toû vouôtreï mortéâou, maï lôou morteloû é venè me mortela soubre l'einclïu-mo qelo bojo q'eï pleno de râ chorbougnié. Eïcrâsâ me touto qelo vermino biein coumo fâou. »

E veïqi Jobrâou peï soun gorsou qe se metein de topa ovèqe gliur mortéâou soubre lo bojo tan qe pouguian. Lo bouro n'ein voulâvo maï lôou guiâbleï credo-van : « Pito ! vou-z-ein preje, noû ne reveindran pû. Pito !

— Che voû-z-oya proumeï de bouno grâchio de pu revegni ôou châtéôou, guissé Pipo-re, voû fuguessâ pa eïto mortelô, co voû-z-opreindro ! D'ogliur ye aï pa besouein de vouotro proumesso, q'eï me qe voû defeinde de saï revegni. » E ôou guissé, (q'éro soun dorgnié soué) : « Oou noun de moun sein potroun, ye vole qe lôou guiâbleï ne revègnein pu jomaï gui nouôtre poï ! » Q'eï meïmomein por co qe gn'y o pu de guiâbleï châ noû, o par câoucâ feinna qe fan no vito d'einfar o gliur pâoubreï-z-omeï.

Peï Pipo-re deïglié lo bojo é guissé ôou doû gogliar q'éran

Pipe-rien, mais celui-ci refusa. « Je vous remercie, dit-il, je n'en ai pas besoin ; donnez ma part à vos domestiques). Et Pipe-rien se mit en route pour le Best.

Quand il arriva chez Jabraud, il trouva le sac où étaient les diables, dans un coin de la forge. « Allons ! père Jabraud, dit-il, prenez tous vos marteaux grands et petits et venez me marteler sur l'enclume ce sac qui est plein de rats charbonniers. Ecrasez-moi toute cette vermine bien comme il faut ».

Et voilà Jabraud et son fils qui se mettent à taper avec leurs marteaux sur le sac, de toutes leurs forces. La bourre en volait et les diables criaient : « Pitié, je vous en prie, nous ne reviendrons plus : pitié ! »

— Si vous aviez promis de bonne grâce, dit Pipe-rien, vous n'auriez pas été martelés, cela vous apprendra ! D'ailleurs je n'ai pas besoin de votre promesse, c'est moi qui vous défends de revenir » et il dit (c'était son dernier souhait) : « Au nom de mon saint patron je veux que les diables ne reviennent jamais plus dans notre pays ». C'est même pour cela qu'il n'y a plus de diables chez nous, à part quelques femmes qui font une vie d'enfer à leurs pauvres maris.

Puis, Pipe-rien, délia le sac et dit aux deux gaillards qui étaient dedans : Maintenant fichez-moi

deguiein : « Oouro fouté me le can.. » E s'einsôouvérein tou-t-oploqî, tou deïranchô, tou-t-éïcoro-bigîiô, sein demanda gîiur resto, maï co pudè le boucan chà Jobrâou peindein maï de no nâdo.

Pipo-re veingué biein vieuï ; por lo grâchio de so pipo ôou s'eïnuyavo jomaï ; de tein-z-ein tein ôou s'omusavo o faïre dansa là borjièra, meïmomein la gîièbreï é ein gn'ivar lâ gròoulâ, qe q'éro rejéble o nein pura de veïre qî grouô-z-ôouséâou negreï, tou molodreï, sôouta de dreïte maï de gâoûcho ein botan de la-z-aila é ein fosan « crôo ! crôo ! » coumo ch'éran toû deveinyû fodâreï. Por le mouyen de soun bisso ôou ne mancàvo jomaï de re ; ôou chobé doun so vito biein eïrou, mâ o lo fi, gne fougué muri coumo lòou-z-âoutreï.

No vièje q'ôou fugué mouor, soun âmo mounté gui lôou céâoû é Pipo-re né tou dreï o lo pouorto dôou Porogui por demanda o gn'y eintra. Pan ! pan ! q'ôou fogué ; Sein Piâre veingué deïbri le pourtonéôou : « A ! q'eï te, Pipo-re, q'òou guissé, te veï vegni gui le Porogui, ôouro ; t'à doun ôoubiedo qe te m'â gui doû co qe te n'ein vougîia pa ! O moun tour ! vole pa de te ! Vaï t'ein ein fasso o qelo pouorto roujo. » E ôou fermé le pourtonéôou.

Le pâoubre Pipo-re, biein eïnuyo s'ein fugué o lo pouorto d'ein fasso : q'éro qelo de l'Einfar.

le camp ! » Et ils se sauvèrent tout aplatis, tout déhanchés, tout carabossés, sans demander leur compte. Mais la maison de Jabraud fut infectée par l'odeur du bouc pendant plus d'une année.

Pipe-rien vécut jusqu'à un âge très avancé ; grâce à sa pipe il ne s'ennuyait jamais ; de temps en temps il s'amusait à faire danser les bergères, même les lièvres, et en hiver les corbeaux, et c'était à en rire aux larmes que de voir ces gros oiseaux noirs, si maladroits, sauter en battant des ailes, et en faisant « crôo ! crôo ! » comme si tous étaient devenus fous. Grâce à son bissac il ne manquait jamais de rien ; il termina son existence en homme heureux, mais à la fin il lui fallut bien mourir comme les autres.

Une fois qu'il fut mort, son âme monta au ciel et Pipe-rien alla tout droit au Paradis pour demander à y entrer : Pan ! pan ! fit-il ; Saint Pierre vint ouvrir le portillon : « Ah ! c'est toi, Pipe-rien, dit-il, tu veux maintenant entrer dans le paradis ; tu as donc oublié que tu m'as dit par deux fois que tu n'en voulais pas. A mon tour, je ne veux pas de toi ; vas-t'en en face à cette porte rouge. » Et il ferma le portillon.

Le pauvre Pipe-rien, bien ennuyé, s'en fut à la porte en face : c'était celle de l'enfer. Il frappa, un diable vint regarder par le judas ; il n'eut pas

Oou topé, ein guiâble veingué visa por lo chotougnièro ; ôou n'ogué pa putouô veyu Pipo-re q'ôou se meté de treinbla de tou soun cor ; q'éro ioun de qî q'ôou-l-oyo brûlô peï faï tobosa châ le fâoure : « Q'eï que te veï, q'ôou guissé ? — Eintra châ voû. — Eintra châ noû ! por noû brûla, noû tobosa, noû mortela ! Jomaï de lo vito. Vaï t'ein ogłiur, brigan ! » é biein vito ôou cłiové lo chotougnièro.

Pipo-re reveingué cougna o lo pouorto dôou Porogui. « Q'eï einguera te, gne guissé Sein Piâre, te sé doun pâ no o lo pouorto roujo ? — Che faï be, moun ƀoun Sein Piâre, che faï be, mâ n'an pa vouyu de me é m'an cłiâou lo pouorto ôou nâ.

— Q'eï b'eïtounan, guissé Sein Piâre, lôou-z-aï jomaï vu refusa deyu.

— Q'eï portan de meïmo, reïpoundé Pipo-re, ôouche, ante volè voû qe nane, ôouro ? Oprié tou, saï ein brâve ome, ye aï jomaï faï de mâou, pordeqe q'ôoû volè pâ me leïssa eintra gui le Porogui ?

— Q'eï vraï que te sé ein brâve ome, mâ t'a refuso doû cô le Porogui, te l'aï eintrora pa ; vaï t'ein ante (1) voudra, co me regardo pa ! » E Sein Piâre navo bora lo pouorto can Pipo-re gne guissé : « Dovan qe de m'ein na, leïssa me ôou mouein visa ein

plus tôt aperçu Pipe-rien qu'il se mit à trembler de tout son corps ; c'était un de ceux qu'il avait brûlés puis fait marteler chez le maréchal-ferrant : « Que veux-tu ? dit-il. — Entrer chez vous. — Entrer chez nous ! pour nous brûler, nous rouer de coups, nous marteler ! Jamais de la vie. Vas-t'en ailleurs, brigand ! » Et bien vite il ferma le portillon.

Pipe-rien revint frapper à la porte du Paradis. « C'est encore toi, lui dit Saint Pierre, tu n'es donc pas allé à la porte rouge ? — Si bien, mon bon Saint Pierre, si bien, mais ils n'ont pas voulu de moi et m'ont fermé la porte au nez.

— C'est bien étonnant, dit Saint Pierre, je ne les ai jamais vu refuser personne.

— C'est cependant comme cela, répondit Pipe-rien, aussi où voulez-vous que j'aille maintenant ? Après tout, je suis un brave homme, je n'ai jamais fait de mal, pourquoi ne voulez-vous pas me laisser entrer dans le Paradis ?

— C'est vrai que tu es un brave homme, mais tu as refusé deux fois le Paradis, tu n'y entreras pas ; va-t'en où tu voudras, cela ne me regarde pas ! » Et Saint Pierre allait fermer la porte, lorsque Pipe-rien lui dit : « Avant que je m'en aille, laissez-moi au

(1) Pour *ante te voudra*, par euphonie on supprime le second *te*.

mouman por le pourtonéôou coumo q'eï faï gui côou brâve Porogui.

— Vole be, qe guissé Sein Piâre, can co cheyo ma por te leïssa dôou regrié. » E ôou se recuôlé, ma veïqi qe Pipo-re proufité de ce qe le pourtonéôou éro deïgojo por jita soun bisso gui le Porogui, peï ôou guissé de suito : « Voudrio iêtre gui moun bisso ! »

E ôou-l-ogué pa putouô chobo q'ôou fugué de l'âoutre coûto de lo pouorto, gui le Porogui, molgrié Sein Piâre qe biscâvo, ma, qe ne pouguio pa le faïre seutre, porce q'ein co q'ein l'aï y eï, ein n'ein seur pa sein n'ouôdre dôou Boun Guïôou.

Deinpeuï, soun deveinyu boun-z-omî é se qitein cajemein pu; meïmomein can lôou anjeï s'eï-neuyen, Sein Piâre gui o Pipo-re : « One, moun vieuï chobretaïre, jouo ein peqę-t-air de to guiâblo de pipo por omusa côou jôoune mounde. » E Pipo-re se me de jouâ é veïqî lôou-z-anjeï de dansa lo bouréyo, l'ôouvergnâto maï lo carado-boueïrado, toû biein countein.

moins voir un peu par le portillon comment c'est fait dans ce beau Paradis.

Je veux bien, lui dit Saint Pierre, quand ce serait que pour te laisser des regrets. » Et il se recula, mais voici que Pipe-rien profita de ce que le portillon était dégagé pour jeter son bissac dans le Paradis, puis de suite il dit : « Je voudrais être dans mon bissac ! »

Et il eut à peine achevé qu'il se trouva de l'autre côté de la porte, dans le Paradis, malgré Saint Pierre qui enrageait, mais qui ne pouvait pas le faire sortir parce qu'une fois qu'on y est, on n'en sort pas sans un ordre du Bon Dieu.

Depuis, ils sont devenus bons amis et ne se quittent presque plus; même quand les anges s'ennuient, Saint Pierre dit à Pipe rien : « Allons, mon vieux joueur de musette, joue un petit air de ta diable de pipe pour amuser tout ce jeune monde ». Et Pipe-rien se met à jouer et voici les anges de danser la bourrée, l'auvergnate, la carrée mélangée, tous bien contents.

Jean la Bête

Jan lo béêqio

Gn'y oyo no vièje no pâoubro feinno q'oyo ein peqę q'ein pelâvo *Jan lo béêqio*. Q'éro pa q'ôou fuguesso che béêqio qe co, mâ ôou-l-éro che télomein eïtourgui qu'ôou ne fojio pa oteinchiôou gne o ce q'ôou guijio, gne o ce qe fougłio faïre.

Ein jour so maï gne guissé : « Te va na car de la głiugłia, te m'ein pourtora cin por ein sôou ; por ne pa yôou-z-ôoubleda, te guira tou lo loun dôou chomi : « cin por ein sôou, cin por ein sôou ! ».

« Oueï, mo maï, laï vâou tou de suito ». Veïqi moun Jan porqi é qe se repetâvo : « cin por ein sôou, cin por ein sôou ! ».

Oou se trouvé possa o coûto de n'ome qe seinnavo de la roba ; coum'ôou robâchâvo toujour lo meïmo châouso, l'ome gne demandé : « Q'eï qe te guiseï, moun peqi ? » Jan reïpoundé : « cin por ein sôou, cin por ein sôou ! »

L'ome cregué q'ôoû gne souètavo d'ovi de la roba che peqita qe n'ein foudrio cin por voleï ein sôou ; ôou tropé moun Jan por la-z-ôouregłia ein guijan : « A ! peqi brigan ! te

Jean la bête

Il y avait une fois une pauvre femme qui avait un petit garçon qu'on appelait *Jean la bête*. Ce n'était pas qu'il fut si bête que cela, mais il était tellement étourdi qu'il ne faisait attention ni à ce qu'il disait, ni à ce qu'il fallait faire.

Un jour sa mère lui dit : « Tu vas aller chercher des aiguilles, tu m'en porteras cinq pour un sou ; pour ne pas l'oublier tu diras tout le long du chemin : « cinq pour un sou, cinq pour un sou ! »

« Oui, ma mère, j'y vais tout de suite ». Voici mon Jean parti en répétant : « cinq pour un sou, cinq pour un sou ! ».

Il se trouva passer à côté d'un homme qui semait des raves ; comme il rabâchait toujours la même chose, l'homme lui demanda: « Qu'est-ce que tu dis, mon petit ? » Jean répondit : « cinq pour un sou, cinq pour unsou ! »

L'homme comprit qu'il lui souhaitait d'avoir des raves si petites qu'il en faudrait cinq pour valoir un sou, il attrapa mon Jean par les oreilles en disant : « Ah ! petit brigand ! tu voudrais jeter

voudria einsourseïra ma roba, t'ein bogłioraï, me : cin por ein sôou ! » é ôou gne fouté no bouno racłiado.

Jan s'ein né ein puran ; so maï gne demandé ce q'ôou-l-oyo. « Èla pâoubre ! q'ôou gne reïpoundé, ye possavo o couto de n'ome qe seinnavo de la roba é coumo ye guijio : cin por ein sôou, cin por ein sôou ! ôou m'o biein bocû.

— O ! bougre de gnièche, guissé lo feinno, fougłio guire : o pleno chorto, moun brave mounde, o pleno chorto ! »

Jan guissé : « Q'eï biein, ye vâou tourna car ta głiugłia ».

Le veïqi porqi ; ein chomi ôou crouaso dôou mounde qe pourtovan ein cor ein târo, é moun Jan de guire : « o pleno chorto, brâve mounde, o pleno chorto ! — Q'eï qe te guiseï peqi moleïrou ! credérein lôoû porein dôou défun, te souèta qe nou mûrichian o pleno chorto ! otein ! nou van t'ein bogłia ! » E le pâoubre Jan ressôoubé einqèra no bouno brûlâdo.

Oou s'ein tourné ein chunlan ; so maï gne demandé de nouvéôou ce q'ôou-l-oyo. Oou yôou gne counté : « Bougre de béêqio qe lo guissé, fougłio preindre de l'aïgo beneïto, te decouvri, pei segna ! — Ê be ! maï, vâou nâ faire to coumichiôou, peï n'oya pa pôou, n'âoutro vièje forai coumo te me guiséï ». E ôou reporqissé.

Coumo ôou troversâvo le bour

un sort sur mes raves ! je t'en donnerai moi : cinq pour un sou ! » et il lui flanqua une bonne raclée.

Jean s'en alla en pleurant ; sa mère lui demanda ce qu'il avait. « Hélas ! pauvre de moi ! lui répondit-il, je passais à côté d'un homme qui semait des raves et comme je disais : cinq pour un sou, cinq pour un sou ! il m'a bien battu ».

— Bougre de nigaud, dit la femme, il fallait dire : à pleine voiture, mes braves gens, à pleine voiture ! »

Jean dit : « C'est bien je vais retourner chercher tes aiguilles ».

Le voici parti ; en route il croisa des gens qui portaient un cercueil en terre et mon Jean de dire : « à pleine voiture, mes braves gens, à pleine voiture ! — Que dis-tu petit malheureux ! s'écrièrent les parents du défunt, tu souhaites que nous mourions à pleine voiture ! attends ! nous allons t'en donner ! » Et le pauvre Jean reçut encore une bonne correction.

Il revint en pleurnichant : sa mère lui demanda de nouveau ce qu'il avait. Il lui raconta ce qui s'était passé. « Bougre de bête, lui dit-elle, il fallait prendre de l'eau bénite, te découvrir et faire le signe de la croix ! » « Eh bien, mère je vais aller faire ta commission, puis n'aies pas peur, une autre fois, je ferai comme tu me dis ». Et il repartit.

Comme il traversait le bourg

ôou vegué ein che qe seguio no cheno qu'éro ein cholour é qî z-ognemâou s'éran oreïtô, por faïre głiur besugna, dreï dovan lo pourtâou de lo głieïso. Qe faï nouôtre Jan ? Oou se deïpaïcho d'eintra gui lo głieïso, pre de l'aïgo beneïto, qiro so casqèto, peï s'ein vaï segna lôou chî ? Le secreïto q'oyo tou vu, [courgué oprié se é se meté de le souqisa.

« Pequî vâoure ! che q'eï pa bouminable de segna dôoû chî ové de l'aïgo beneïto ! Otein veïre, otein ! vâou te segna, me ôouche ! » Jan se sôouvâvo, ma le secreïto le tropé, maï gne bogłié no boun' eïtregłiâdo.

Jan reveingué o meïsou ein chiâlan : ôou counté o so maï ce qe gn'y éro orivo : « Q'eï biein faï, qe lo reïpoundé ; te sé por tro bééqio ; fougłio guîre : O ! lo salo głiesso ! veuï cû te sôouva, gourgando ! » Jan torno car sa głiugłia.

Qeto viėje ôou trouvé o soun chomi ein moridaje, einbeï no museto peï no viėno ein tiėto. E l'omi Jan de creda, tan q'ôou pougio : « O ! lo salo głiesso ! veuï cû te sôouva, gourgando ! »

D'ôouvi co, le nouoye se meté ein coulèro ; lôou countre nouoyeï courguèrein oprié Jan et gne foueïtèrein no racłiado pu fouorto einguèra qe touta qela q'ôou l-oyo deïja ressôoubuda. Le pâoubre Jan chiâlâvo o pleno tiėto.

il vit un chien qui suivait une chienne qui était en « chasse » et ces animaux s'étaient arrêtés, pour vaquer à leurs occupations, juste devant le portail de l'église. Que fait notre Jean ? Il s'empresse d'entrer dans l'église, prend de l'eau bénite, ôte sa casquette puis s'en va faire le signe de la croix sur les chiens. Le sacristain qui avait tout vu, courut après lui et se mit à lui dire des injures.

« Petit vaurien ! n'est-ce pas abominable de faire le signe de la croix sur des chiens, avec de l'eau bénite ! Attends voir, attends ! je vais te faire un signe de croix, moi aussi ! » Jean se sauvait, mais le sacristain le rattrapa et lui donna une bonne étrillée.

Jean revint à la maison en sanglotant : il raconta à sa mère ce qui lui était arrivé : « C'est bien fait, lui répondit-elle, tu es par trop bête ; il fallait dire : Oh ! la sale chienne ! veux-tu te sauver, gourgandine ». Jean retourne chercher ses aiguilles.

Cette fois il trouva sur son chemin un mariage avec un joueur de musette et un joueur de vielle, en tête du cortège. Et l'ami Jean de crier à tue-tête : « Oh ! la sale chienne, veux-tu te sauver, gourgandine ! »

En entendant ces propos, le marié se mit en colère, les garçons d'honneur coururent après Jean et lui flanquèrent une raclée plus forte encore que toutes celles qu'il

Cante ôou-l-orivé, so maï guissé : « Q'eï b' eïgal, q'eï tro fouor tou de meïmo, te podeï pa soulomein me na car por ein sôou de głiugłia ! Q'eï tro moleïrou ! é be ! te va resta qi, laï vâou na ôou golo. Nino soulomein to sor, q'eï gui soun borsôou, por lo faïre demoura tranqilo. Peï che lo puro te chantora por l'eindurmi. — Oueï ! oueï, guissé Jan, t'oreïpounde, maï, qe foraï tou ce qe te guiseï ».

So maï fugué pa putouô porqido q'ôou se meté de faïre na le borsôou, ma ôou ninâvo che fouor q'ôou deïvegłié lo peqito qe se meté de pura, peï de se deïmena ; ôou se guissé : « O fouorso de se remuda de meïmo, lo poudrio begłiâoube tounba. Otein ! vâou vira le borsôou sein dessou dessoubre ; coumo co lo chero peingudo ein l'air ; lo chero be einpeïchâdo de begłiuja ».

Chetouo peinso, chetouo faï. Can le borsôou fugué bien opouyo soubre lôou catre mountan, Jan guissé : « O lo boun' ouro, te podeï pu remuda ôouro ». Lo pâouro peqito de se trouva lo tiêto ein ba, n'éro pa o soun aïse, lo se meté de creda tan qe lo pouguio. Eïrousadomein qe l'éro biein mogłioutado é biein głiado oprié le borsôou é lo ne tounbé pa.

D'ôouvi eïchila so sor, Jan se meté de chantâ o pleno tiêto, ma co ne fojio re. Can so maï orivé,

avait déjà reçues. Le pauvre Jean hurlait de douleur.

Quand il arriva, sa mère dit : c'est tout de même trop fort ! tu n'est même pas capable d'aller me chercher pour un sou d'aiguilles ! c'est trop malheureux ! Eh bien ! tu vas rester ici, je vais y aller au galop. Berce seulement ta sœur, qui est dans son berceau, afin qu'elle reste tranquille. Si elle pleure tu chanteras pour l'endormir. — Oui, oui, dit Jean, je te réponds, mère, que je ferai tout ce que tu dis ».

Sitôt sa mère partie, il se mit à balancer le berceau, mais il l'agitait si fort qu'il réveilla la petite qui se mit à pleurer et à se démener ; il se dit : « A force de remuer comme elle fait, elle pourrait peut-être tomber. Attends ! je vais retourner le berceau sans dessus dessous, comme cela elle sera pendue en l'air, elle sera bien empêchée de bouger ».

Sitôt pensé, sitôt fait. Quand le berceau fut bien appuyé sur les quatre montants, Jean dit : « A la bonne heure, tu ne peux pas remuer maintenant ». La pauvre petite, à se trouver la tête en bas, n'était pas à son aise ; elle se mit à crier tant qu'elle pouvait. Heureusement qu'elle était bien emmaillotée et bien liée au berceau, ce qui l'empêcha de tomber.

En entendant crier sa sœur, Jean se mit à chanter à tue-tête, mais cela n'y faisait rien. Quand sa mère arriva, qu'elle vit le berceau

qe lo vegué le borsôou viro de meïmo, so peqito qe s'eïcłiâmichio o fouorso de creda, peï soun eïnoussein de Jan qe chantâvo tan q'ôou pouguio, sôoû doû bra gn'y ein toubércin de pôou maï de sojessomein. Lo meté vitomein le borsôou gui soun dreï, deïfogué lo peqęto, gn'y bogłié o tetâ por l'apâqia é lo n'ogué pa tan soulomein lo fouorso de guisputa le Jan ; ma lo se meté de pura tou doussomein.

Can Jan vegué pura so maï, ôou counpregué q'ôou-l-oyo faï biein de la béêqisa, maï coumeï bieïn de la fôouta ; é co gne fogué maï d'eïfé qe toû lôou cô q'ôou-l-oyo ressôoubû. Oou se meté d'ein juéneï dovan so maï é juré q'ôou ne lo foyo pu jomaï pura. E le pû eïtounan, q'eï q'ôou-l-o tegu porâoulo é deinpeuï ôou n'o pu jomaï faï de tour de fofiâou.

renversé comme cela, sa fillette qui étouffait à force de crier, et son niais de Jean qui chantait tant qu'il pouvait, les bras lui en tombèrent de peur et de saisissement. Elle redressa vite le berceau, démaillota la petite, lui donna le sein pour la calmer et elle n'eut pas même la force de gronder Jean ; elle se mit seulement à pleurer silencieusement.

Lorsque Jean vit pleurer sa mère, il comprit qu'il avait fait bien des bêtises et commis bien des fautes ; et cela lui fit plus d'effet que tous les coups qu'il avait reçus. Il se mit à genoux devant sa mère et jura que plus jamais il ne la ferait pleurer. Et le plus étonnant, c'est qu'il a tenu parole, et depuis lors il n'a plus jamais commis de sottises.

L'Histoire du Bouc de Boulaud qui mangeait les Raves de Coulaud

L'Istuèro dôou boucan de Boulâou qe minjâvo la roba de Coulâou (1)

Le vin-q-ueuï dôou meï d'octobre, gn'y o biein de la noda de co, Piâre Boulâou de lo Feïto, counguijio, por le veindre, ein brâve boucan o lo feïro de Seinto-Feïro. Se possâvo dovan é menavo le boucan por no colo de pagłio; so figłio, Cotinèto, le touchâvo por dorié beï so varjo de bessâou.

Ein chomi yî tropérein lo Morioun Chiébrâoudo, qe nâvo ôouche o lo feïro por veindre dôou cheuï. Yî se demandérein głiur pourtomein é, einsuito de co, se metérein o porla de co é dôou resto ; de lo pleuyo, dôou béâou tein, de la trofla, dôou blo negre, de la péra, dôou dindoû, dôou chetre, maï de biein d'ôoutra chôousa qe cheyo tro loun de ropourta eïche.

Tou-t-ein côousan coumo co

L'Histoire du bouc de Boulaud qui mangeait les raves de Coulaud

Le vingt-huit du mois d'octobre, il y a bien des années de cela, Pierre Boulaud, de la Feyte, conduisait, pour le vendre, un joli bouc à la foire de Sainte-Feyre. Lui allait devant et conduisait le bouc par un collier de paille ; sa fille, Catherinette, le faisait avancer en le frappant par derrière avec sa verge de bouleau.

En chemin, ils rejoignirent Marion Chevraud, qui allait également à la foire pour vendre de l'étoupe. Ils se demandèrent des nouvelles de leur santé, ensuite ils se mirent à causer de ceci et du reste, de la pluie, du beau temps, des pommes de terre, du blé noir, des poires, des prunes, du cidre et de bien d'autres choses qu'il serait trop long de relater ici.

Tout en causant comme cela,

(1) Cette vieille « *rouqino* » (rengaine) qui, depuis des siècles, court, avec des variantes locales, les veillées creusoises, a été relatée par le Dr Vincent, de Guéret, dans l'*Almanach Annuaire de la Creuse* de 1878. Je l'ai adaptée au parler de la région de Chavanat. Le Dr Vincent a également publié deux autres contes ; ce sont : *L'ouôgre de Mounteïgu* (l'ogre de Montaigut), *Revue des Langues Romanes* de 1889, 4e série, tome III, tome XXXIII de la Collection, p. 371 ; et *Lôou Miracłieï de Sein Pordou* (les Miracles de Saint Pardoux) *Almanach Annuaire de la Creuse* de 1893.

é ein morchan o peqî pa, yî oyan deïjo deïposso le bour de Peïrobou, can le boucan que lôou-z-oyo segû jusq'ante ôouro sein tro se faïre prejâ, vaï veïre de brovo roba gui lo tàro de Coulâou, qe bourdâvo lo vio. Oou proufito dôou mouman qe lo counverso-chiôou cï le maï ognemâdo por faïre ein sâou de coûto, casso lo colo, sâouto guin lo robièro, ein trâcheman lo côou, é se sâouvo jusq'ôou miétan por poudeï minja la roba mieï o soun aïse.

Jujâ che lo counversochiôou fugué chobâdo. Tou treï se rogordèrein d'obouor tou-t-eïtounô é einsuito eintrèrein gui lo târo por lo chorâou por otropa qelo cheïqivo béêqîo qe yû-z-oyo jouô ein che brâve tour. Yî s'ovansérein brâvomein por ne pâ l'eïporuja. Lo Cotinèto gne mountrâvo meïmo ein bouchę de po é por mieï l'oflota gne guijio : « Bele, té ! vène, vène, moun peqî belou ! » Ma can cresein le tegni, se yû tourno la corña, juein la-z-ôoureglia, lèvo lo couèto é se sâouvo tou porié.

Yî se metérein gui côou tein o le porsègre, ma can passein d'ein coûto, se, s'einsâouvo de l'âoutre, é can cresein de l'ovi eincerno gui ein couein, ôou passo entremi yî é ôou yû eïchâpo. Lo Morioun o béâou creda : « A chôoubri ! Vaï le car Boroco ! Pico le, moun chi ! » Boulâou o béâou trepigna, trepigno, trepignora cû ; s'eïbra-

et en marchant à petits pas, ils avaient dépassé le bourg de Peyrabout, lorsque le bouc qui jusque-là les avait suivis sans trop se faire prier, avise de belles raves dans la terre de Coulaud, qui bordait le chemin. Il profite du moment où la conversation est le plus animée pour faire un saut de côté, casse le collier de paille, saute dans le champ de raves en passant par dessus le mur et se sauve au milieu du champ, afin de pouvoir manger les raves mieux à son aise.

Jugez si la conversation fut arrêtée. Tous trois se regardèrent d'abord tout étonnés, et ensuite entrèrent dans la terre par la barrière pour attraper cette mauvaise bête qui leur avait joué un si joli tour. Ils s'avancèrent doucement pour ne pas l'effrayer. La Catherinette lui montrait même un morceau de pain et pour mieux l'amadouer lui disait : « Bele, tiens ! Viens, viens, mon petit belou ! » Mais quand ils croient le tenir, lui, vers eux tourne ses cornes, serre les oreilles, lève la queue et se sauve de nouveau.

Ils se mirent alors à le poursuivre, mais quand ils passent d'un côté, lui, se sauve d'un autre, et quand ils croient l'avoir cerné dans un coin, il passe au milieu d'eux et leur échappe. Marion a beau crier : « Au bouc ! Vas le chercher Boroco ! Mords-le, mon chien ! » Boulaud a beau trépigner, trépigne, trépigneras-tu;

chiâ, eïbrâchio, t'eïbrâchiora cû, q'eï tou coumo chę bessovan l'aïgo.

Oou yû faï faïre vin-t-o-treï vièjeï le tour de lo robièro sein poudeï le tropa ; głiur chomiso nein mougłio é głiur péâou yû nein goutein. O lo fî de lo fî, Boulâou gâte, deïleno, s'oraïto, eïssuyo beï soun moucho na, lo chûr qe devalo de soun froun, maï de sa jôouta, é guî, oprié ovi panteïso ein mouman : « Qe le guiâble le chobri, maï le chobri bogłio ; ôou-l-eï be escoumigno ! Q'eï le leberou qe l'o einsourseïro, ôoube câoucu qe l'o soubrevu ! Qe Coulâou le garde por le prî de la roba q'ôou gn'y o minjoda ; yôou le gn'obandoune, pus q'ôou s'ôousqino o ne pa vouleï surqi ; o lo fî ôou me foyo tropa ein boun purji, maï nein cheyo ma qe de co ! »

Głiâoume Bougno, de Peïqigłio, qe nâvo ôouche o lo feïro, éro orivo gui côou tein é lôou regordâvo faïre deinpeuï ein mouman, cheqio soubre soun bâtou de pié de châgne. Dovan côou deïcourajomein de Boulâou, ôou gnę guissé : « Te gn'y sé pû, couję Boulâou ; te deïporla. Câou béêqiso d'obandouna coumo co ein boucan qe vâou be treï bouna pistola, maï begłiâou be maï ! Fâou biein pâou de châouso, vaï, por t'einborossa. Vaï doun car le chî, qe le viroro be, sétou. »

Yî onérein doun car le chî por

lever les bras au ciel, lève, lèveras-tu les bras, c'est comme s'ils bêchaient de l'eau.

Il leur fait faire vingt-trois fois le tour du champ de raves sans qu'ils puissent l'attraper ; leur chemise en est mouillée et leurs cheveux dégouttent de sueur. A la fin des fins, Boulaud épuisé, à bout de souffle, s'arrête, essuie avec son mouchoir la sueur qui coule de son front et de ses joues, et après avoir soufflé un moment : « Que le diable soit du bouc, dit-il, il est excommunié ! C'est le loup-garou qui l'a ensorcelé, ou bien quelqu'un qui l'a regardé du mauvais œil ! Que Coulaud le garde pour le prix des raves qu'il lui a mangées ; je le lui abandonne, puisqu'il s'obstine à ne pas vouloir sortir. A la fin il me ferait attraper une bonne pleurésie, et c'est tout le bénéfice que j'en retirerais ! »

Guillaume Bougnat, de Pétillat, qui allait aussi à la foire, était arrivé sur ces entrefaites et il les regardait faire depuis un moment, appuyé sur son bâton de pied de chêne. Devant ce découragement de Boulaud, il lui dit : « Tu n'y es plus, cousin Boulaud ; tu déraisonnes. Quel sottise d'abandonner ainsi un bouc qui vaut bien trois bonnes pistoles et peut-être davantage. Il faut bien peu de choses, va, pour t'embarrasser ! Va donc chercher le chien qui, lui, le ramènera bien ».

Ils allèrent donc chercher le

vira le boucan de Boulâou, qe minjâvo la roba de Coulâou. Crese be qe q'éro Pôouta-rouja de Michiôou ; mâ yôou voû l'ossortenoyo pa, car ye n'ein saï pa maï sûr qe co.

Côou chę éro ein głieberâou qe vougłio qe tou le mounde viqesso o soun ploseï. Oouche, ein orivan ôou regardo le boucan, ôou regardo Boulâou, einsuito lo Morioun, maï lo Catinèto, peï ôou yû gui : « Q'eï qe voû me demanda ? Voû volê qe ye fase surqi côou boucan que minjo qela roba ? Oou ne faï pa de mâou. Le béâou mogłiur cant'ôou broutoyo côouca gourjoda de chobesso. Me ne l'aïme pa, ôouche co m'eï b'eïgal é m'ein lâve la pôouta. Oprié tou, lo pôoubre béêqio, ch'ôou-l-o fan, fâou be q'ôou minje. Ye ne vole pa le vira ! »

« — Te ne voleï pa, moun codé ? Nou te foran be ôouboï de fouorso, che noun pa de boun'omiqié. » É yî nérein car, por breja le chî, le lou q'èro gui lôou bouô de la Chobrièra, qe soun gui le vejenaje.

(Le lou veingué ; le chî gn'y guissé pordeqe ôou ne vougłio pa vira le boucan, é le lou trouvé q'ôou-l-oyo rosou) (1) é ôou ne vougué pa breja le chę, qe ne vougłio pa vira le boucan de Boulâou, qe minjâvo la roba de Coulâou.

Yî nérein car le bâtou por

chien pour ramener le bouc de Boulaud qui mangeait les raves de Coulaud. Je crois bien que c'était Pattes-rouges de Michel, mais je ne vous le certifierai pas. car je n'en suis pas plus sûr que cela.

Ce chien était un libéral qui voulait que tout le monde vécut à sa guise. Aussi, en arrivant il regarde le bouc, regarde Boulaud, ensuite Marion, puis Catherinette et il leur dit : « Qu'est-ce que vous me demandez ? Vous voulez que je fasse sortir ce bouc qui mange ces raves ? Il ne fait pas de mal. Le beau malheur quand il brouterait quelques gorgées de fanes de raves ! Moi je ne les aime pas, aussi cela m'est bien égal, et je m'en lave les pattes ; après tout la pauvre bête, s'il a faim, il faut bien qu'il mange. Je ne veux pas le ramener ! »

« — Tu ne veux pas, mon cadet ? Nous te ferons bien obéir de force sinon de bon gré ». Et ils allèrent chercher pour mordre le chien, le loup qui se trouvait dans les bois des Chabrières, qui sont dans le voisinage.

(Le loup vint ; le chien lui explique pourquoi il ne voulait pas ramener le bouc et le loup trouva qu'il avait raison) et il ne voulut pas mordre le chien, qui ne voulait pas ramener le bouc de Boulaud, qui mangeait les raves de Coulaud.

Ils allèrent chercher le bâton

(1) La phrase de transition entre parenthèses, ne figure pas dans le récit du Dr Vincent, mais je l'ai toujours entendue avec plus ou moins de développement, dans les récits des conteurs ou des conteuses de veillées.

topa le lou, ma le bâtou ne vougué pa topa le lou, qe ne vougłio pa breja le chę, qe ne vougłio pa vira le boucan de Boulâou, qe minjâvo la roba de Coulâou.

Yî nérein car le fé por brûla le bâtou, ma le fé ne vougué pa brûla le bâtou, qe ne vougłio pa topa le lou, qe ne vougłio pa breja le chę, qe ne vougłio pa vira le boucan de Boulâou, qe minjâvo la roba de Coulâou.

Yî nérein car l'aïgo por cua le fé, ma l'aïgo ne vougué pa cuâ le fé, qe ne vougłio pa brûla le bâtou, qe ne vougłio pa topa le lou, qe ne vougłio pa breja le chę, qe ne vougłio pa vira le boucan de Boulâou, qe minjâvo la roba de Coulâou.

Yî nérein car le biôou por béôoure l'aïgo, ma le biôou ne vougué pa béôoure l'aïgo, qe ne vougłio pa cuâ le fé, qe ne vougłio pa brûla le bâtou, qe ne vougłio pa topa le lou, qe ne vougłio pa breja le chę, qe ne vougłio pa vira le boucan de Boulâou, qe minjâvo la roba de Coulâou.

Yî nérein car la jugłia por głia le biôou, ma la jugłia ne vouguérein pa głia le biôou, qe ne vougłio pa béôoure l'aïgo, qe ne vougłio pa cuâ le fé, qe ne vougłio pa brûla le bâtou, qe ne vougłio pa topa le lou, qe ne

pour frapper le loup, mais le bâton ne voulut pas frapper le loup, qui ne voulait pas mordre le chien, qui ne voulait pas ramener le bouc de Boulaud, qui mangeait les raves de Coulaud.

Ils allèrent chercher le feu pour brûler le bâton, mais le feu ne voulut pas brûler le bâton, qui ne voulait pas frapper le loup, qui ne voulait pas mordre le chien, qui ne voulait pas ramener le bouc de Boulaud, qui mangeait les raves de Coulaud.

Ils allèrent chercher l'eau pour éteindre le feu, mais l'eau ne voulut pas éteindre le feu, qui ne voulait pas brûler le bâton, qui ne voulait pas frapper le loup, qui ne voulait pas mordre le chien, qui ne voulait pas ramener le bouc de Boulaud, qui mangeait les raves de Coulaud.

Ils allèrent chercher le bœuf pour boire l'eau, mais le bœuf ne voulut pas boire l'eau, qui ne voulait pas éteindre le feu, qui ne voulait pas brûler le bâton, qui ne voulait pas frapper le loup, qui ne voulait pas mordre le chien, qui ne voulait pas ramener le bouc de Boulaud, qui mangeait les raves de Coulaud.

Ils allèrent chercher des lanières de cuir pour lier le bœuf, mais les lanières de cuir ne voulurent pas lier le bœuf, qui ne voulait pas boire l'eau, qui ne voulait pas éteindre le feu, qui ne voulait pas brûler le bâton, qui ne voulait pas

vougłio pa breja le chę, qe ne vougłio pa vira le boucan de Boulâou, qe minjâvo la roba de Coulâou.

Yî nérein car le ro, por coupa la jugłia, ma le ro ne vougué pa coupa la jugłia, qe ne vougłian pa głia le biôou, qe ne vougłio pa béôoure l'aïgo, qe ne vougłio pa cuâ le fé, qe ne vougłio pa brûla le bâtou, qe ne vougłio pa topa le lou, qe ne vougłio pa breja le chę, qe ne vougłio pa vira le boucan de Boulâou, qe minjâvo la roba de Coulâou.

Yî nérein car le cho por minja le ro. Le cho, q'eï toujour lo béêqio dôou guiâble maï qe lo chero toujour, sâouto soubre le ro, le ro sâouto soubre la jugłia, la jugłia courein soubre le biôou por le głia, le biôou sâouto soubre l'aïgo, l'aïgo soubre le fé, le fé soubre le bâtou, le bâtou soubre le lou, le lou soubre le chę por le breja, é le chę tou eïbrovijo de veïre tan de mounde oprié se, vaï vira le boucan de Boulâou, qe minjâvo la roba de Coulâou.

Le pâoubre boucan, vejan touto resistanso eïgnuqilo, se leïssé fochelomein preindre por Boulâou maï por la doua feinna qe l'oteinguian o lo chorâou. Oprié l'ovi biein eïtocho einbeï no bouno cordo de chîbre, Boulâou se tourné dôou couto de Bougno é gn'y guissé : « Couję Głiâoume, t'oya rosou. Gran morce por le

frapper le loup, qui ne voulait pas mordre le chien, qui ne voulait pas ramener le bouc de Boulaud, qui mangeait les raves de Coulaud.

Ils allèrent chercher le rat, pour couper les lanières de cuir, mais le rat ne voulut pas couper les lanières de cuir, qui ne voulaient pas lier le bœuf, qui ne voulait pas boire l'eau, qui ne voulait pas éteindre le feu, qui ne voulait pas brûler le bâton, qui ne voulait pas frapper le loup, qui ne voulait pas mordre le chien, qui ne voulait pas ramener le bouc de Boulaud, qui mangeait les raves de Coulaud.

Ils allèrent chercher le chat pour manger le rat. Le chat, qui est toujours la bête du diable et la sera toujours, saute sur le rat, le rat saute sur les lanières de cuir, les lanières de cuir courent sur le bœuf pour le lier, le bœuf saute sur l'eau, l'eau sur le feu, le feu sur le bâton, le bâton sur le loup, le loup sur le chien pour le mordre et le chien tout ébaubi de voir tant de monde contre lui, part pour ramener le bouc de Boulaud qui mangeait les raves de Coulaud.

Le pauvre bouc voyant que toute résistance était inutile, se laissa facilement prendre par Boulaud et les deux femmes qui l'attendaient à la barrière. Après l'avoir bien attaché avec une bonne corde de chanvre, Boulaud se tourna du côté de Bougnat et lui dit : « Cousin Guillaume, tu avais raison. Grand merci pour le ser-

service qe te m'a rangu. Por to recounpeinso ye t'einvouyoraï demo por Cotinèto, no bouno seïtâdo de peroû por faïre dôou forouglio. Co ne chera pa tou ! Can la chereïsa neïrôouda cheran mogura, t'ein foraï pourta por faïre dôou cliofouqî. »

Einsuito de co, yî porqissérein tou-z-einseinble por choba de na o lo feïro. Can laï yî orivérein q'éro deïjà miéjour posso é le mounde q'oyan veingu le beïqiâou, coumeinsovan o le deïplossa. Checepeindein, Boulâou pougué einguèra veindre soun boucan ein boun prî. Le morchan le gne choté guié boû-z-eïcû d'orjein, vint-o-cin sôoû de pesso por lo Catinèto, maï ôou poyé chopino.

vice que tu m'as rendu. Pour te témoigner ma reconnaissance, je t'enverrai demain par Catherinette une pleine corbeille de poires pour faire du farouillat. Ce ne sera pas tout ! Quand les cerises noires seront mûres, je t'en ferai porter pour faire du clafoutis. »

Ensuite, ils partirent tous ensemble pour finir d'aller à la foire. Quand ils y arrivèrent il était déjà midi passé et les gens qui avaient vendu leur bétail, commençaient à le « déplacer ». Cependant, Boulaud put encore vendre son bouc un bon prix. Le marchand le lui acheta pour dix bons écus d'argent, vingt-cinq sous de « pièce » pour Catherinette, et par dessus le marché il paya chopine.

Histoires de Loups-Garous

M. Louis Guibert a publié dans les *Mémoires* de la Société des Sciences naturelles et archéologiques de la Creuse de 1904 (T. xiv, p. 351-353) un intéressant travail intitulé : *Histoires de sorciers*, auquel nous empruntons les pages suivantes :

« Sorcier ou loup-garou, c'était tout un, aux yeux des gens de la campagne, en beaucoup de pays du moins. On a cru, dans toute la région et beaucoup de paysans croient encore que certains hommes peuvent se changer en loup et courent la nuit, attaquant les chiens, les déchirant à belles dents, sautant sur les épaules des passants attardés, les chevauchant sans pitié, les contraignant à fournir des courses interminables à travers la campagne, les égarant dans les landes, les bois, les marécages, les abandonnant enfin, brisés, meurtris, affolés, presque morts de fatigue et de peur, dans quelque lieu désert, au pied d'une vieille croix ou d'un tronc d'arbre frappé par la foudre. Les opinions en cette matière sont du reste très diverses. Pour les uns, le loup-garou n'est qu'un sorcier pouvant à son gré prendre la forme d'une bête fauve ou seulement se revêtant d'une peau de loup et vagabondant ainsi pour le seul plaisir de faire du mal aux hommes et aux animaux. Pour d'autres, le loup-garou est une variété de vampire, s'échappant du tombeau pour tourmenter les vivants, jusqu'à ce qu'on l'ait délivré de sa peine par des prières, ou qu'on ait fait subir à son cadavre certaines mutilations, mais le plus grand nombre le considèrent comme une sorte de Juif-Errant, objet d'une malédiction spéciale et exécutant un arrêt auquel il ne peut se soustraire. Il faut que chaque nuit il courre et ahanne, exposé à toute espèce de dangers, aux poursuites, aux coups, aux plus cruelles mésaventures. Son sang coule souvent. Parfois, il laisse un de ses membres sur la place et

rentre mourant à son logis, où sa blessure le dénonce à l'horreur des siens et à la vengeance du voisinage.

« Plus d'un de ces malheureux a été brûlé comme sorcier. On connaît l'histoire de cette dame, femme d'un seigneur de l'Auvergne, qui toutes les nuits courait le pays, sous la figure d'un loup, terreur des bergers et des passants. Un ami de son mari, chassant dans les environs du château de celui-ci, se laissa un jour emporter à la poursuite de je ne sais quel gibier, après le coucher du soleil. Il errait dans un bois, cherchant à retrouver son chemin à travers les ténèbres grandissantes, lorsque tout à coup, une énorme louve se dressa devant lui. Le chasseur était sur ses gardes : d'un vigoureux coup de couteau il abattit net la patte de l'animal, qui s'enfuit en poussant des hurlements de douleur.

« Le veneur se remit en chemin et ne tarda pas à atteindre le manoir où l'attendait un cordial accueil. Il conta à son ami son aventure et voulut lui montrer la patte de la louve, qu'il avait ramassée. Quel ne fut pas leur étonnement et leur horreur à tous deux, quand l'arrivant tira de sa gibecière une main de femme dont un des doigts portait un anneau. Le châtelain reconnut en frémissant l'anneau de sa propre femme ; celle-ci justement venait de le faire prévenir qu'un malaise subit l'empêchait de quitter ses appartements.

« Le mari terrifié, éperdu, en proie à une angoisse épouvantable, se précipita vers la chambre de la sorcière, la trouva pâle, défaite, à demi morte, reuversée sur un coussin et le bras enveloppé de linges sanglants. En vain la dame chercha à dissimuler sa blessure. Elle fut livrée à la justice et périt sur le bûcher.

« Nous ne donnons ce récit que comme un échantillon des contes qui ont couru un peu partout, et que, dans nos provinces du centre, en Berri, dans la Marche et le Limousin, en Bourbonnais, en Poitou, on entend encore répéter dans les veillées, où ils sont toujours assurés du même succès ».

J'ai entendu, vers 1900, un de mes vieux fermiers raconter, avec la plus parfaite conviction, son entrevue avec un *lou-gorou*, lequel lui avait défendu, sous peine des pires calamités, notamment la mort de ses bœufs, de donner suite à certain projet de mariage avec une veuve du voisinage. Or le loup-garou en question n'était autre — je le savais — que le propre gendre du dit fermier, qui, craignant de se voir

frustré d'une partie de son héritage, avait imaginé de s'affubler d'une peau de vache, pendue à une grange voisine, et d'aller un soir dans le chemin creux que suivait son beau-père, pour aller faire sa cour, jouer dans cet accoutrement le rôle de loup-garou terroriste.

Je rapporte le fait pour montrer le degré de crédulité qui existe encore dans certaines de nos campagnes. Le vieux fermier obéit d'ailleurs, quelque chagrin qu'il en eut, à l'interdiction du loup-garou : le mariage n'eut pas lieu.

Et il fallait voir la conviction absolue de cet homme qui, presque indigné du doute que je lui témoignais, me disait en se frappant la poitrine et dans son dialecte *de lo Baïsso* (des Terres basses) : « *Mâ, meïtre, yôou aï vu ! l'aï vu, coumo vous vese, le lou gorou ! E saï n'ome !* » — Mais, maître, je l'ai vu ! je l'ai vu comme je vous vois, le loup-garou ! Et je suis un homme ! » (mon affirmation, ma parole, peut compter).

L. Queyrat.

Le Trâfoujâou

Le Trâfoujâou, feu de la Saint-Jean, feu de joie

M. Autorde, l'excellent archiviste de la Creuse, a donné, dans les Archives des Sciences archéologiques et naturelles de la Creuse, une intéressante description des feux de la Saint-Jean dans la Creuse. Je ne saurais mieux faire que de la relater. Je dirai ensuite quelles sont, à ce sujet, les traditions particulières à la région de Chavanat.

« Entre toutes les traditions populaires, dit M. Autorde, il en est du moins une qui paraît douée d'une singulière vitalité. L'usage des feux de la Saint-Jean n'a pas cessé d'être fort répandu dans la Creuse où ils sont connus sous le nom de *trâfoujaux*, ainsi d'ailleurs que tous les feux que l'on allume en plein vent dans les réjouissances publiques. Cette appellation est évidemment fort ancienne : je l'ai rencontrée pour ma part, dans un titre de 1595 (1), mais il n'est pas douteux qu'elle remonte à une date autrement éloignée. Notre savant compatriote et collègue, M. Antoine Thomas, professeur à la Sorbonne, que j'ai consulté sur l'origine du mot *trâfoujau*, n'hésite pas à y voir un dérivé de *trans focum*, expression qui signifie litéralement au-delà du foyer, avec l'idée, pensions-nous d'abord, de l'avoir traversé. Mais nous nous garderons bien de nous écarter de l'opinion de notre correspondant, dont nous publions en note la très intéressante lettre (2). Nous ferons seulement valoir pour notre excuse que cette interprétation nous avait été inspirée par la tradition populaire qui invite les gens à passer au milieu des feux de joie avant leur complète extinction.

---

(1) Inventaire des archives départementales de la Creuse : E. 1219.

(2) « A Saint-Yrieix-la-Montagne, on dit trâfoujau. Il est absolument certain que « *trâ*, = *trans* (le mot existe comme préposition : *trâ n'abre* = derrière un arbre). « *Foujau* n'existe pas en dehors du mot composé *trâfoujau*, mais il ne peut guère « représenter autre chose que le radical *focus*, feu, plus le suffixe *au* = lat. *alis*, « comme *fougié* = *focus* plus le suffixe *arius*. Il est curieux que Mistral dans son « *Trésor dou Félibrige*, ne donne pas de mot correspondant exactement à notre » *trâfoujau*, mais il donne *fougau, fugal*, de même étymologie que le second élément « de *trâfoujau*, aux sens de foyer et de feu de joie.

« Je ne crois pas pourtant que le nom vienne de l'usage de sauter par-dessus, « usage qui existe encore. Le mot a dû avoir à l'origine dans la Creuse la même « signification que celle qu'il a encore, sous des formes diverses, en Poitou et en

« C'est habituellement la veille de la Saint-Jean qu'on allume les trâfoujaux ; parfois cependant, ils ont lieu le jour même de la fête, et à l'une ou l'autre de ces dates, peu de temps après le coucher du soleil, on peut, d'un point élevé quelconque du département, en voir briller un grand nombre à l'horizon. Rarement, dans la Creuse, les communes sont composées d'agglomérations uniques ; les petits villages y abondent au contraire, et beaucoup tiennent à honneur d'avoir leur feu de joie particulier. L'amour-propre n'est pas toujours étranger à la préparation de cette petite réjouissance, et plus d'une fois le zèle des organisateurs est stimulé par le désir de faire mieux que les voisins. A cet effet, le choix de l'emplacement a son importance, et le point culminant le plus rapproché du village est généralement préféré ; j'ai pu précisément, ces jours derniers, constater l'exactitude de cette observation. Comme je passais par le village de Bridiers, près La Souterraine, la veille de la Saint-Jean, j'ai vu se dresser les préparatifs du feu de joie sur le tertre où s'élève la tour de Bridiers.

« Comme il y a fagots et fagots, il y a feux de joie et feux de joie. Pour en composer un vraiment digne de ce nom, il ne suffit pas d'amasser en un cône d'une plus ou moins grande élévation des branches sèches ou des bois résineux ; il est un art pour l'agencement de ces matières : des ventouses notamment doivent être ménagées pour favoriser la libre circulation de la flamme à l'intérieur du bûcher ; c'est grâce à cette précaution que l'on obtiendra un embrasement presque simultané de toutes les parties et que l'éclat du foyer aura le plus d'intensité possible. Le fait me serait resté inaperçu, si je n'en avais été instruit par la conversation de deux ouvriers, qui, devant un feu de joie véritablement monumental, vantaient avec chaleur, la grande habileté du charpentier, leur camarade, qui en avait dirigé la confection.

« Aux derniers siècles, la ville de Guéret semblait apporter dans l'organisation de ses feux de joie un luxe particulier. En 1661, dans un budget qui n'atteignait pas 1.600 livres, elle inscrivait un crédit de trente livres pour subvenir aux frais de cette dépense. L'éclat du feu

---

« Normandie. On appelle *tréfouau* en Poitou et *tréfouel* en Normandie « la bûche « de Noël » : ce sens convient parfaitement à l'étymologie et il est à peine besoin de « faire remarquer que le poitevin *tréfoauu*, qu'un auteur du xvie siècle qualifie « ridiculement de « mot gaulois signifiant arbre de faine » (P. Le Royer, hist. des « spectres, dans Godefroy, Dict. de l'anc. langue française, v^r *trefouel*) n'a rien à voir « avec *fagus*, mais représente, comme le normand *trefouel* et le creusois *trâfoujau*, « un mot du latin vulgaire *transfocale*. Du sens de « bûche destinée à entretenir un « feu de joie », *trâfoujau* a passé naturellement au sens de feu de joie ».

A. Thomas.

de joie était de plus relevé par les salves d'une importante artillerie, qui ne comptait pas moins de neuf fauconneaux ou petites pièces de canon (1)

« On conçoit que toutes les localités n'ont pas les ressources suffisantes pour faire de grandes dépenses dans la préparation de leur feu de joie. Aussi bien, la veille ou le jour de la Saint-Jean, suivant l'usage des lieux, dans les plus humbles villages, voit-on, le soir venu, les gens se diriger vers l'emplacement désigné, emportant sur leurs épaules des fagots de brindilles, des branches mortes et des genévriers. Tous travaillent en commun à la préparation du bûcher, et cette préparation est déjà une première réjouissance pour les assistants; tout s'y passe au milieu de la gaîté générale. Le centre du bûcher ainsi préparé est occupé par une longue perche, ou même un arbre véritable, bien droit, et dont l'extrêmité a été préalablement garnie de couronnes et de bouquets que les jeunes filles et les bergères ont composés dans la journée.

« Il m'est revenu qu'en certaines circonstances un crapaud vivant avait été suspendu par une patte au sommet du mât. Plusieurs personnes m'ont rapporté le fait, m'assurant qu'en agissant ainsi on se conformait à une antique tradition. Il est bien vrai que le crapaud figure en première ligne, dans les croyances populaires, au nombre des animaux dont les génies malfaisants usaient comme intermédiaires pour exercer leur néfaste puissance; que les sorcières, de leur côté, les faisaient entrer fréquemment dans la préparation de leurs spécifiques; j'hésite cependant à voir une pratique superstitieuse dans l'acte de nos paysans, quelque chose comme le sacrifice d'un animal à un esprit malin ou à une divinité; bien plus volontiers j'y reconnaîtrais un acte de pure cruauté, la stupide satisfaction de faire souffrir, par divertissement, une malheureuse bête qui n'expie que trop souvent le crime de sa laideur et de la répulsion qu'elle inspire (2).

---

(1) Inventaire des Archives hospitalières de la Creuse, H. suppl. 160.

(2) « L'aversion pour le crapaud est très répandue dans nos campagnes; lorsqu'ils « en rencontrent en faisant la moisson, les gens leur passent dans la bouche une « paille qu'ils ont retournée en forme de crochet et, à l'aide de ce lien, les suspendent « aux arbres.

[La cruelle pratique que rapporte M. Autorde et qui consiste à faire brûler un crapaud sur le mai « *dôou trâfoujâoù* », n'est que le reste de coutumes stupides analogues qui étaient de règle autrefois la veille de la Saint-Jean, dans la plupart des contrées de la France. « La fête de la Saint-Jean, dit M. Potvin (*Le Roman du Renard*, Flammarion, édit., 1891, p. 18 et 19) était célébrée à Paris, par un feu de joie dont le morceau capital était un autodafé de 24 chats. L'année après le massacre de la Saint-Barthélemy, l'entrepreneur de la fête pour donner *plus grand plaisir à Sa Majesté, Charles IX*, ajouta aux chats un renard; le roi mit lui-même le feu au bûcher ».

L. Queyrat.

« Très rarement, aujourd'hui, l'allumage des feux de joie donne lieu à une cérémonie religieuse avec l'intervention du clergé ; mais les femmes les plus âgées récitent des prières et bénissent le bûcher en traçant en l'air des signes de croix avec leurs mains. L'honneur d'allumer le feu de la Saint-Jean est vivement disputé, car il porte bonheur. Jalouses d'obtenir pour leurs enfants cette bonne fortune, les mères ont soin de leur mettre d'avance une allumette à la main, et elles dirigent tous leurs mouvements pour qu'ils parviennent à communiquer, les premiers, le feu au bûcher. Mais il est d'autres intéressés qui rivalisent avec les mères de diligence. Les jeunes filles s'appliquent, elles aussi, à n'être pas devancées, car le mariage, dans l'année, est pour elles la récompense de la primauté. Le génie des feux de la Saint-Jean n'éprouve apparemment aucun embarras pour discerner celui des concurrents auquel est due la récompense ; mais, pour les mortels moins clairvoyants, il serait difficile de contrôler à qui revient le prix de son empressement, car, le plus souvent, le feu apparaît en même temps sur plusieurs points du bûcher à la fois.

« En certains endroits, à Saint-Sulpice-le-Donzeil notamment, les jeunes filles se rendent au feu de la Saint-Jean, un bouquet à la main. Elles le composaient autrefois exclusivement de fleurs de la Saint-Jean ; mais, rompant aujourd'hui avec les anciens usages, elles ne se font pas scrupule d'y faire entrer toutes sortes de fleurs, les plus belles qu'elles peuvent trouver. Les roses surtout ont leurs préférences. Elles font sauter les bouquets par-dessus le bûcher à travers les flammes ; les jeunes gens les attrapent et les lancent à leur tour. Ces bouquets dont les fleurs sont ainsi légèrement brûlées sont rapportés et conservés précieusement à la maison. Les fillettes se font des colliers avec des fleurs de pâquerettes qu'elles enfilent en forme de chapelet ; elles les portent au cou en allant au feu de joie, puis les jettent à travers les flammes, comme font leurs aînées avec les bouquets.

« Les bienfaits que l'on peut attendre de sa participation ou de sa présence au feu de joie sont multiples, et il n'est personne qui ne puisse se retirer avec le bien précieux..... de l'espérance. Hommes et femmes, en tendant le dos au feu, échappent au mal de reins pendant les durs travaux de la moisson. De leur côté, les ménagères ne manquent pas de faire passer dans la flamme des gaules de coudrier, bien longues et bien droites, ainsi que des verges de bouleaux ; elles les y maintiennent jusqu'à ce que l'écorce se soulève de façon à pouvoir être détachée aisément du bois. Grâce à cette opération, les baguettes, peut-on dire, deviennent magiques. Les premières, mises en réserve, seront, au moment de la

semence, c'est-à-dire vers le mois d'avril, couchées dans les sillons de la chènevière ; puis on les redressera en les plantant en terre au moment du développement du chanvre qui, sous l'influence du talisman, ne poussera pas moins droit que lui et l'atteindra en hauteur. Quant à la verge de bouleau destinée à la bergère pour conduire ses moutons aux champs, elle favorisera la prospérité de son troupeau (1). Une autre superstition, non moins répandue, consiste à venir placer de grosses pierres plates autour du feu : les raves grossiront, dans les champs, proportionnellement à la dimension des pierres que chacun aura apportées (2). A Bourganeuf, il n'y a pas de cela un grand nombre d'années, on portait processionnellement autour du feu la statue de Saint-Jean. Les porteurs faisaient même plusieurs fois le tour du feu, et pendant ce temps les personnes atteintes de la fièvre passaient sous la statue dans l'espoir d'obtenir leur guérison. A Saint-Sulpice-le-Donzeil existe une fontaine consacrée à Saint-Jean ; les mères y viennent principalement en pélerinage pour demander au saint de faire marcher leurs petits enfants. A cet effet, elles trempent les pieds des enfants dans l'eau de la fontaine ; beaucoup laissaient autrefois pendus à une barrière, en ex-voto, des petits bas ou des petits sabots.

« Lorsque le feu s'est affaisé, bien que les bois, en finissant de brûler, donnent encore de la flamme, les jeunes gens s'amusent à le *trâcima*, c'est-à-dire à le franchir d'un bond au-dessus de la cime ; puis les rondes se forment, et l'on danse en chantant autour du foyer ; bientôt, garçons et filles le traversent avec la pensée que cela les fera marier dans le courant de l'année ; le rîte, assure-t-on, serait de ne le traverser que trois fois, mais, emportés par la gaîté générale, les jeunes gens le franchissent bien plus souvent. Il est aussi d'usage de braiser ses sabots : l'opération consiste à y faire passer de la cendre et des charbons non éteints. Cette précaution vous garantira du froid aux pieds pendant l'hiver suivant. Avant de s'éloigner du feu, les assistants, les vieilles femmes particulièrement, récitent encore des prières ; beaucoup se signent ou, suivant l'usage des lieux, tracent avec leur pied une croix sur la terre. En se retirant, les gens emportent des morceaux de charbon, voire même des branches non consumées ; puis, avant de gagner leurs lits, ils tracent des croix sur les portes des maisons, des granges et des étables avec les tisons, qu'ils lancent ensuite par-dessus

(1) Cette pratique, avec des variantes, est sans doute fort répandue. Je l'ai retrouvée à Saint-Désiré, dans le département de l'Allier. Sur le territoire de cette commune existe une petite chapelle dédiée à sainte Agathe, qui est un lieu de pélerinage très fréquenté : les bergères y portent bénir la baguette de coudrier dont elles se serviront pour conduire leur troupeau.

(2) Il est important que les pierres soient plates, car les raves plates sont les meilleures.

la toiture. Le but est d'écarter tous les maléfices de la ferme, d'obtenir une plus grande prospérité du troupeau et tout particulièrement de rendre les vaches meilleures laitières. Quelques charbons mis de côté seront jetés au feu pour protéger l'habitation en temps d'orage. Ceux qui se sont munis de branches, les présentent au feu par une extrémité, le soir, à la veillée de Noël, en prenant bien garde que la combustion soit assez lente pour se prolonger vingt-quatre heures durant. On attend de cette pratique, comme des autres qui viennent d'être signalées, quelque avantage matériel, autant pour les bêtes que pour les gens. La branche rapportée du feu de la Saint-Jean pour être brûlée à Noël est connue sous le nom de *Nadau*.

« Toutes les pratiques auxquelles donne lieu le feu de la Saint-Jean ne sont pas terminées avec son extinction : le lendemain matin, dès la première heure, les bergères ne manquent pas de faire passer leurs troupeaux sur l'emplacement du foyer encore recouvert de cendres et de charbons éteints, ainsi d'ailleurs qu'elles l'ont fait elles-mêmes la veille. Elles espèrent par cette visite matinale protéger les brebis contre la maladie vulgairement appelée boite, de son nom véritable le piétin. Cette fois encore, c'est à qui arrivera la première, car il importe grandement de ne pas se laisser devancer.

« En plus de celles qui se rapportent aux feux de joie, la tradition populaire a conservé des pratiques superstitieuses qui ont certaines plantes pour objet. Ces plantes connues sous le nom d'herbes de la Saint-Jean ne se confondent pas d'ailleurs avec celles qu'il est d'un usage général de désigner sous cette appellation, à savoir : le lierre terrestre, l'armoise, la mille-feuilles, le millepertuis et la joubarde des vignes. Dans la Creuse, c'est l'iris ou glaïeul des marais qui est principalement connu sous le nom d'herbe de la Saint-Jean ; toutefois, pour les usages pharmaceutiques, le lierre terrestre et le sureau lui-même reçoivent la même désignation ; les gens qui les emploient ont grand soin de s'enquérir, en les achetant, si la cueillette en a été faite le jour de la Saint-Jean. C'est là une condition essentielle pour qu'elles aient toutes leurs vertus médicinales. Quoi qu'il en soit, le matin du vingt-quatre juin, dès avant le soleil levé, des bouquets exclusivement composés de glaïeuls, de lierre terrestre et de sureau sont attachés aux portes des maisons d'habitation et des étables pour préserver les bâtiments de la foudre et assurer la prospérité de la maison. On rencontre même encore des hommes et des femmes qui se composent des mêmes plantes une sorte de cordelière, qu'ils portent à même le corps, toute la journée, pour se préserver du mal de reins pendant les

durs labeurs de la moisson. Mais c'est surtout en l'efficacité des glaïeuls que se place la confiance : le soir venu, on lance des tiges de ces fleurs dans la direction des champs sur lesquels on tient à appeler la bénédiction du ciel (1) ; cette plante d'ailleurs s'utilise en tout temps, et, à quelque moment que ce soit de l'année, on en jette des racines dans les étables pour écarter les épizooties et tous les maux qui peuvent atteindre les animaux de la ferme. Il est également d'usage d'enterrer sous le sol des étables des morceaux de charbon provenant des feux de la Saint-Jean dans le but d'arrêter les progrès des maladies contagieuses (2).

« Les diverses traditions populaires que je viens de rapporter ne se rencontrent pas toutes et sous la même forme dans chaque localité ; il en est quelques-unes qui sont spéciales à certains villages ou à certaines contrées. Mais toutes ont ce trait commun de simplicité qu'elles ont exclusivement en vue de la satisfaction des besoins élémentaires de l'homme et de ses intérêts purement matériels ; le même sentiment étroit d'égoïsme s'y retrouve toujours : la crainte d'un malheur dans sa fortune ou sa personne.

« Les feux de la Saint-Jean échapperont sans doute longtemps encore au sort des autres traditions populaires ; ils subsisteront comme réjouissances publiques ; comme ils n'exigent qu'une faible dépense et qu'au besoin ils peuvent se faire sans frais, espérons qu'ils ne sont pas menacés dans leur existence. Peut-être aussi seront-ils protégés par la satisfaction qu'éprouvent les habitants d'un même village à se réunir dans une fête particulière et à ranimer, pour ainsi dire, l'existence individuelle du groupe, naguère encore indépendante à certains égards de celle de la paroisse, mais aujourd'hui complètement absorbée par la commune. Enfin, il faut bien le dire, les traditions qui se rattachent aux feux de la Saint-Jean flattent trop agréablement les plus chers désirs des habitants des campagnes pour qu'ils y renoncent sans se faire violence. Aujourd'hui, les fêtes de pure dévotion ont en général peu de

---

(1) Cet usage est surtout répandu du côté de Chénérailles.

(2) L'inventaire des Archives de la Creuse, c. 7, signale une « lettre du ministre Neker à l'Intendant de Moulins, pour le féliciter sur les mesures prises contre une épizootie qui s'était déclarée dans une partie de la Marche, et contre l'ancien usage reçu dans ces cantons d'enterrer sous le sol des étables pour en purifier l'air, les animaux morts d'une maladie épidémique. On trouve encore une preuve de l'usage d'enterrer les bêtes sous le sol des étables dans la note suivante fournie par les registres paroissiaux de Bénévent : « Cette même année (1725), il y eut plusieurs morts subites de gros bétail, notamment en la métairie de Marchandon du Triat (Cne de Marsac), ici et dans l'abbaye où il en tomba un rède, dans la petite écurie, qui y fut ensevely. »

fervents ; mais s'agit-il de pélerinages aux saints invoqués pour la préservation du bétail, l'affluence est énorme. Ces sortes de solennités n'ont rien perdu de leur antique faveur (1).

« F. AUTORDE. »

(Mémoires de la *Société des Sciences Naturelles et Archéologiques de la Creuse*, (2e série, t. III, VIIIe de la Collection).

*
* *

Si je compare les croyances et les traditions de la région de Chavanat avec celles que relate M. Autorde, je vois que dans notre région on croit que :

1° La jeune fille qui mettra la première le feu au *trafoujâou* se mariera dans l'année.

2° Les jeunes gens qui veulent se marier dans l'année doivent faire neuf fois le tour du bûcher.

3° Il faut mettre des pierres plates dans le feu pour pouvoir récolter de belles raves, bien plates, meilleures, comme on sait, que les autres.

4° Pour avoir une grande quantité de raves il faut prendre au bûcher un tison enflammé et le faire tournoyer rapidement de manière à ce que les étincelles s'en échappent très nombreuses ; cela s'appelle *branguiôoula*, ou encore *seinna lâ robâ* (semer les raves). Après avoir fait tournoyer ainsi le tison il faut le lancer dans la direction de la terre qui doit être ensemencée.

5° Il faut tourner le dos au feu de joie, si l'on veut être préservé de douleurs rhumatismales l'hiver suivant.

6° Il faut aller au feu de joie avec une ceinture de blé vert si l'on veut éviter la courbature et le lumbago pendant la moisson.

7° Les braises du *trafoujâou* passées dans les sabots préservent du froid aux pieds l'hiver suivant. Rapportées dans l'étable elles empêchent les vaches de courir hors de leur pacage.

8° Un tison placé le soir même au seuil de la bergerie fait faire aux

---

(1) Voyez *Esquisses Marchoises*, par L. Duval, pages 6 et suivantes (Limoges, Ve Ducourtieux, 1879). — « A Sainte-Feyre, on invoque saint Hubert, le jour de sa « fête, pour le prier de protéger les brebis ; et si quelqu'une a été mordue ou simplement « approchée par un chien que l'on soupçonne d'être enragé, on lui fait percer l'oreille « avec un fer rouge. — A Saint-Hilaire-le-Château, les animaux de la ferme, ou plus « exactement les bêtes à cornes, sont placées sous la protection de Saint-Gervais ; « pour obtenir les faveurs du saint, on paie au curé de la paroisse une sorte de « redevance annuelle pouvant varier de 5 sous à un franc, suivant la générosité des « gens ou l'importance du troupeau ».

brebis des agneaux noirs (chose précieuse puisqu'on n'a pas besoin de faire teindre cette laine).

9° Des tisons plantés dans le potager préservent les légumes des chenilles, des limaçons.

10° Une croix marquée sur la porte des étables avec un charbon rapporté du feu de joie et tracée le soir même, préserve les animaux de toute maladie.

11° Le premier troupeau qui va le lendemain matin piétiner l'emplacement du feu de joie et les tisons qui en restent est préservé du piétin.

12° Si en revenant du feu de joie on se lave le visage avec la première eau qu'on trouvera sur son chemin, on sera à l'abri des piqûres de moustiques et de moucherons.

Les herbes, dites de la Saint-Jean, sont presque toutes différentes de celles indiquées par M. Autorde ; ce sont :

L'ormeïrou (la camomille noble) ; *lo jinsano* (la gentiane) ; *lo gliebouorno* (l'arnica) ; *l'erbo de Sein Piâre* (l'herbe de Saint-Pierre, botaniquement parlant la scrofulaire) ; on l'appelle aussi *le mâou mouor* (le mal mort) et *l'erbo de lo bruno* (l'herbe de la brune) ; *le seuï* (le sureau) ; *de lâ féglià de nejôoujié* (des feuilles de noyer) ; *l'erbo de lo Seinto Vierjo* (l'herbe de la Sainte-Vierge, l'orpin reprise) ; *lâ-z-eïchirpa* (les marguerites, dont les enfants font des colliers qu'ils passent dans les flammes) ; *lôou borjâoù* (gracieuse graminée dont le nom scientifique est brize intermédiaire) ; *lâ coucùna* (la digitale), et *l'erbo dôou toundri*, l'herbe du tonnerre (silène enflée). De ces fleurs et de ces feuilles portées au feu de joie on fait des bouquets, dont les uns sont suspendus dans les étables ; elles ont, dit-on, la propriété de préserver le bétail des épizooties ; les autres sont fixées au plancher de la cuisine. En cas de maladie on en fait des infusions, dont l'efficacité est considérée comme certaine (presque toutes ces « herbes » sont, il faut le remarquer, des plantes médicinales). D'autre part, s'il survient un orage, il suffira de détacher un rameau du bouquet de la Saint-Jean et de le brûler à l'étouffée, de manière à ce qu'il dégage de la fumée, pour préserver la maison de la foudre.

Telles sont, en ce qui concerne *le trâfoujâou*, les croyances de ma région. A quelques détails près ce sont les mêmes que celles que rapporte M. Autorde, ce qui prouve leur uniformité sur la surface de notre département. Seules, les herbes dites de la Saint-Jean diffèrent.

Ces *trâfoujdoû* ou feux de la Saint-Jean, ne sont autre chose que la survivance de pratiques païennes, et la manifestation extérieure du vieux culte du Feu ; aussi les voit-on concorder avec le solstice d'été. L'Eglise se les est appropriées, lorsqu'elle a vu que les populations y étaient indissolublement attachées et a tâché de les organiser au profit de la religion catholique.

Ceux que cette question intéresserait trouveront sur ce sujet une documentation très complète dans le livre d'Alexandre Bertrand : *La Religion des Gaulois*, (Ernest Leroux, éditeur à Paris, 28, rue Bonaparte. 1897). — VIIIe et IXe leçon : *Les feux de la Saint-Jean*.

Rouqinâ (Rengaines)

Constituant ce que les Anglais appellent des *nurse rhymes*, poésies ou rimes à l'usage des nourrices

---

I

Môougnié
Socognié,
Saco râbo
Soû lo tâblo,
Mount' ôoû céôou
Por ein peséôou;
É che le peséôou se par,
Le môougnié gniro gui l'einfar.

I

Meunier
Qui mets en sac,
Fourre une rave
Sous la table,
Monte aux cieux
Pour un haricot;
Et si le haricot se perd
Le meunier ira en enfer.

II

Châtâgno grigłiado,
Pinto de vi blan,
La Nonèt' eï che brâvo,
Piàro lo vôou tan !
Oou gn'y châto no râoubo
De bouro de sâoumo.
Lo togłieur lo tâgłio,
L'omourou lo coû ;
O toû lôou pouein de głiugłio :
« Nonèt' einbrossan noû ! »

II

Châtaigne grillée,
Pinte de vin blanc,
Nanette est si jolie,
Pierre la désire tant!
Il lui achète une robe
En poil de bourrique.
Le tailleur la taille,
L'amoureux la coud;
A tous les points d'aiguille:
« Nanette, embrassons nous ! »

III

Tagłio boroco, tagłio mâ châoussa,
Tagłio boroco, tagłio môou soû ;
Lôou beïchié s'ein van sein chôoussâ,
Lôou beïchié s'ein van sein soû ;
Tagłio boroco, tagłio mâ chôoussâ,
Tagłio boroco, tagłio môou soû !

Taille limousin, taille mes bas,
Taille limousin, taille mes sabots ;
Ceux de la terre basse vont sans bas,
Ceux de la terre basse vont sans sabots ;
Taille limousin, taille mes bas,
Taille limousin, taille mes sabots !

Prejièra (Prières)

I

Rayo, rayo, cocoréôou
Por lâ vilâ, por lôou châtéâou,
Maï por lôou pâoubreï peqî pâtour
Qe n'an gne châpo, gne mantéôou ;
Yî n'an mâ n'alo d'ôouséôou,
Maï co n'eï po lo głiur,
Q'eï qelo de notre Segnur ;
Segnur, Segnur, leïssa lo yî,
Por nâ jusq'o châ yî.

Brille, brille soleil (toi qui as la forme d'une boule)
Pour les villes, pour les châteaux,
Et aussi pour les pauvres petits pâtres
Qui n'ont ni cape, ni manteau ;
Ils n'ont qu'une aile d'oiseau,
Et ce n'est pas la leur,
C'est celle de notre Seigneur ;
Seigneur, Seigneur, laissez-la leur,
Pour aller jusque chez eux.

II

Le boun Guiôou gui so chopèlo, ôou noû véôou, ôou noû-z-opèlo ; ôou noû gui : « Veneê, môou pâoubreï peïchodour ; ye ne saï pâ qi por ioun, gne por doû, ye saï por toû. Qî qe sôouran l'Erbo Guiôou (1) possoran, qî qe lo sôoubran pa credoran : Alleluia ! »

O ! la, moun Guiôou, q'eï qe y'aï faï ? deinpeuï l'âje de sé-t-an qe y'éro peqi-t-anfan, de ne pu

II

Le bon Dieu dans sa chapelle nous voit et nous appelle ; il nous dit : « Venez mes pauvres pécheurs, je ne suis pas ici pour un, ni pour deux, je suis pour tous. Ceux qui sauront le Verbe de Dieu passeront, ceux qui ne le sauront pas crieront : Alleluia ! »

Oh ! là, mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait ! ne plus savoir depuis l'âge de sept ans, où j'étais

(1) Je ne sais ce que veut dire cette expression *l'erbo Guiôou* (l'herbe Dieu), ou *l'erb' o Guiôou* (l'herbe à Dieu). M. le professeur Thomas à qui j'ai soumis le cas pense qu'il s'agit d'une adultération de *Verbum Dei*, le verbe, la parole de Dieu. Je me suis conformé dans la traduction à cette interprétation.

sobeï l'erbo Guiôou! Y'oyo be lo tiêto por lo peinsa, lâ z'ôoureglia por l'eïcouta, lâ bouchâ por lo guire. Gne lo guise, gne lo sabe; gui le porogui dôou boun Guiôou ne gniraï pâ jusq' o tein l'Erbo Guiôou ye sôoubraï.

Dousso Dâmo, preneê moun cor, sôouva moun âmo : meteê me gui lo rosou, qe le porogui chio mo meïsou Qe le boun Sein Gliu, le boun Sein Mar, le boun Sein Moqiôou, menein moun âmo dovân le boun Guiôou.

Qeto prejièro, qî qe lo guiran treï co dôou sèr é treï co dôou moqi, jomaï l'einfar ne veïran, gne de mouor subito ne mûriran. Che Guiôou plâ !

petit enfant, ne plus savoir le verbe de Dieu! J'avais bien la tête pour y penser, les oreilles pour écouter, les lèvres pour le dire. Je ne le dis, ni ne le sais ; je n'irai pas dans le paradis du bon Dieu, tant que je ne saurai pas le verbe de Dieu.

Douce Dame, prenez mon corps, sauvez mon âme ; mettez-moi sur le chemin de la raison, que le paradis soit ma maison. Que le bon Saint Luc, le bon Saint Marc, le bon Saint Mathieu conduisent mon âme devant le bon Dieu.

Cette prière, ceux qui la diront trois fois le soir, trois fois le matin, ne verront jamais l'enfer, ni ne mourront de mort subite. Plaise à Dieu !

III

L'Erbo Guiôou

Côou qe lo so lo déôou guire treï vièjeï por jour : no vièje pour soun paï, no vièje por so maï, no vièje por notre Segnour sôouvodour, q'o fai lo neuï, q'o faï le jour, q'o faï lôou catre che béâoû brâ (1); gn'y o ioun qe vis' ein hâou, l'aoutr' ein bâ, l'âoutre Sein-t-Eïqiène, l'âoutre lo peqeto plancho, qe n'eï gne torto, gne lanso : l'eï grando coumo le pueü de Mori Seint' Anno.

Côou qe so l'Erbo Guiôou lo plancho possoro, côou qe lo so

III

Le Verbe de Dieu

Celui qui le sait doit le dire trois fois par jour : une fois pour son père, une fois pour sa mère, une fois pour notre Seigneur sauveur, qui a fait la nuit, qui a fait le jour, qui a fait les quatre si beaux bras : il y en a un qui se dirige en haut, l'autre en bas, un troisième vers Saint-Etienne, le dernier vers la petite passerelle qui n'est ni torte ni déjetée ; elle est grande comme le puy de Marie-Sainte-Anne.

Celui qui sait le Verbe de Dieu franchira la passerelle, celui qui

(1) Allusion à la croix.

pâ de l'âoutre coûto restoro ; ôou puroro, ôou credoro, ôou s'eïmoyoro ; ôou guiro : « Anjeï dôou boun Guiôou veneê me dreïbi lâ pouorta dôou porogui ».

ne le sait pas restera sur l'autre rive ; il pleurera, il criera, il s'étonnera, il dira : « Anges du bon Dieu, venez m'ouvrir les portes du Paradis ».

Lâ soun dreïbidâ por lôou boû, lâ soun boroda por lôou meïchan.

Elles sont ouvertes pour les bons, elles sont closes pour les méchants.

Devinodâ (Devinettes, Enigmes) [1]

Demando. — Qî qo de lâ teqinâ soubre lâ rein ?

Demande. — Qui est-ce qui a des tétines sur les reins ?

Reïpounso. — Q'eï le froumaje blan.

Réponse. — C'est le fromage blanc.

D. — Qî qo sé pòoutâ ?

D. — Qui est-ce qui a sept pattes ?

R. — Q'eï le chę, can-t-ôou lècho lo mormito. (Sâ catre pôouta, peï lâ treï de lo mormito n'ein fan be sé).

R. — Le chien quand il lèche la marmite. (Ses quatre pattes et les trois de la marmite en font effectivement sept).

D. — Qî cô :
catre que feindein le vein,
catre qe batein lo rouzâdo,
catre qe pouortein lo bechâdo ?

D. Qui est-ce qui a :
quatre choses qui fendent le vent,
quatre choses qui abattent la rosée,
quatre choses qui donnent la becquée ?

R. — Q'eï no vâcho.
(Sâ douâ bona é sa douâ-z-ôouregłia feindein le vein, sâ catre pôouta bâtein lo rouzâda, sâ catre teqina bagłiein lo bechâdo).

R. — C'est une vache.
(Ses deux cornes et ses deux oreilles fendent le vent, ses quatre pattes abattent la rosée, ses quatre tétines donnent la nourriture).

J'ai retrouvé un certain nombre de ces devinettes, plus ou moins modifiées et attribuées à d'autres régions, dans le recueil des *Devinettes et Enigmes populaires de France*, par Eugène Rolland, avec une préface de M. Gaston Paris. Librairie Vieweq, Paris 1871).

D. — Q'eïco qe trâchemoyo no maïsou no vièje, e qe lo trâchemoyo pâ douâ ?

D. — Qu'est-ce qui sauterait par dessus une maison une fois, mais pas deux.

R. — Ein yôou.

R. — Un œuf.

D. — Q'eïco q'ein foyo trâchema no meïsou ein le tegni por lo couo ?

D. — Quelle est la chose qu'on ferait passer par dessus la maison en la tenant par la queue ?

R. — N'eïchôoutou de fiôou.

R. — Un peloton de fil.

D. — Q'eïco qe trâchemoyo no meïsou é ne possoyo pâ no levado pleno d'aïgo ?

D.— Qu'est-ce qui passerait par dessus une maison et ne franchirait pas une rigole pleine d'eau ?

R. — No firme.

R. — Une fourmi.

D. — Qî q'eï negre le jour et blan lo neuï ?

D. — Qui est-ce qui est noir le jour et blanc la nuit ?

R. — Le péêtre.

R. — Le prêtre.

D. — Qî q'o douâ tiêta é no couo ?

D. — Qui est-ce qui a deux têtes et une queue ?

R. — Le maï.

R. — La massue en bois.

D. — Qî qe marcho soubre so tiêto !

D. — Qui est-ce qui marche sur sa tête ?

R. — Le cłiôou d'ein sou.

R. — Le clou d'un sabot.

D. — Q'eïco q'ein me bougna sein sâou é qe se gâto pa ?

D. — Qu'est-ce qu'on garde en réserve sans le saler et qui ne se gâte pas ?

R. — Lâ noujegłia.

R. — Les noisettes.

D. — Q'eïco qe chio blan ein deinsan ?

D. — Qu'est-ce qui dépose des excréments blancs en dansant ?

R. — Lo sedo.

R. — Le tamis à farine.

D. — Qî qe faï le tour dôou bouo sein jomaï gn'y eintra ?

D. — Qui est-ce qui fait le tour du bois sans jamais y pénétrer.

R. — Lo peloguièro.

R. — L'écorce.

D. — Qî qe faï de l'ounbro guî le bouo sein laï y être ?

R. — Le souleï.

D. — Qî q'eï qe trovars' ein seinnogui sein eïfredossa ?

R. — Le souleï.

D. — Qî q'eï qe mouor por le veintre é qe chio por lôou doû boû ?

R. — Lo chiaïto, le posso-portou.

D. — Qî q'o so chomiso gui soun veintre ?

R. — Lo chandèlo.

D. — La-z-ôouchâ s'ein van ôou riôou : nein gn'y o iuno dovan douâ, nein gn'y o n'âoutro eintre douâ, peï einguèra n'âoutro dorié douâ : canbe qe co faï d'ôouchâ ein tou ?

R. — Co n'ein faï treï.

D. — Qî q'o ein euï ôou bou de lo couo ?

R. — Lo pêèlo.

D. — Petossoû soubre petossoû, co se te tou, maï jomaï lo głiugłio laï y o posso : Q'eï qe q'eï ?

R. — Q'eï n'ougnou.

D. — Qî qe no mâ qe no dein por pela sôou-z-anfan ?

R. — Lo cliocho.

D. — Qui est-ce qui fait de l'ombre dans le bois sans y être ?

R. — Le soleil.

D. — Qui est-ce qui traverse un taillis sans agiter les branches ?

R. — Le soleil.

D. — Qu'est-ce qui mord par le ventre et fait des excréments par les deux extrêmités ?

R. — La scie, le passe-partout.

D. — Qui est-ce qui a sa chemise dans son ventre ?

R. — La chandelle.

D. — Les oies vont au lavoir : il y en a une devant deux, il y en a une autre entre deux, puis encore une derrière deux : combien cela fait-il d'oies en tout ?

R. — Cela en fait trois.

D. — Qui est-ce qui a un œil au bout de la queue ?

R. — La poêle.

D. — Ce n'est que morceaux sur morceaux, ça se tient tout et pourtant jamais aiguille n'y a passé : Qu'est-ce que c'est?

R. — Un oignon.

D. — Qui est-ce qui n'a qu'une dent pour appeler ses enfants ?

R. — La cloche.

D. — Qî q'ein véôou rinchâ la dein can ein entro gui no meïsou?

R. — Lo crenigłio.

D. — Qi qe vouaïdo soun veintre por n'ein ranpli n'âoutre?

R. — No bouteglio.

D. — Qî q'o no peqęto chomiso blancho sein manjo é sein couguro?

R. — Ein yôou.

D. — Bouo saï, bouo laï, vivié ôou miétan, q'eï qe q'eï?

R. — L'archo, can lo meinojièro faï le po.

D. — Bouo saï, bouo laï, châr au mièlan, qu'eï qe q'eï?

R. — Ein glieï, no ninodoueïro.

D. — Cormirou no gne châr, gne ouô; chiôbe lo maï de Cormirou o de lo châr, maï dôou-z-ouô. Q'eï qe q'eï?

R. — Le bûr, le froumaje.

D. — Qui voit-on montrer les dents lorsqu'on entre dans une maison?

R. — La crémaillère.

D. — Qui est-ce qui vide son ventre pour en remplir un autre?

R. — Une bouteille.

D. — Qui est-ce qui a une petite chemise blanche sans manches et sans coutures?

R. — Un œuf.

D. — Bois par ici, bois par là, vivier au milieu, qu'est-ce que c'est?

R. — La huche quand la ménagère fait le pain.

D. — Bois par ici, bois par là, chair au milieu, qu'est-ce que c'est?

R. — Un lit, un berceau.

D. — Cormirou n'a ni chair, ni os; mais au contraire la mère de Cormirou a de la chair et des os. Qu'est-ce que c'est?

R. — Le beurre, le fromage.

(Devinette assez obscure; j'ignore pourquoi ce surnom de « Cormirou » donné au beurre ou au fromage).

D. — Ein me qiro de taro, ein me jièto guî l'aïgo, ein me me ôou four, ein me casso lôou-z-ouô, é l'ome deur gui mo péôou : qî qe ye saï?

R. — Lo chîbre.

D. — On me tire de terre, on me jette dans l'eau, on me met au four, on me casse les os et l'homme dort dans ma peau : qui suis-je?

R. — Le chanvre.

D. — Gn'y o no troupo de vochâ roujâ; no negro vé que lâ cuô touta. Q'eï qe q'eï ?

D. — Il y a un troupeau de vaches rouges, il en vient une noire qui les tue toutes. Qu'est-ce que c'est ?

R. — Q'eï lâ brèsa d'ein four, le bolaï passo é lâ cuô.

R. — Ce sont les braises d'un four; le balai passe, les chasse et elles s'éteignent.

D. — Qî qe vaï o lo foun ein chantan é nein revé ein puran ?

D. — Qui va à la fontaine en chantant et en revient en pleurant ?

R. — Le seï.

R. — Le seau.

D. — Tan maï ein nein me, tan mouein co pèso. Q'eï qe q'eï ?

D. — Plus on en met et moins ça pèse. Qu'est-ce que c'est?

R. — Dôoû troû gui no plancho.

R. — Des trous dans une planche.

D. — Le paï ei râoufe, lo maï negro, lo figłio blancho. Q'eï qe q'eï qe touto co ?

D. — Le père est bourru, la mère noire, la fille blanche. Qu'est-ce que c'est que tout cela ?

R. — No châtâgno. (Soun pełou eï râoufe, so péôou negro, soun frû blan),

R. — Une châtaigne. (Sa bogue est hérissée de piquants, son écorce noire, son fruit blanc).

Voir en outre dans le vocabulaire :

Deïvodoueïra. — Q'eï qe qeï qe lâ câtre demeïsèla qe se porsèguein toujour é qe podein jomaï se tropa ?

Devidoir. — Qu'est-ce que c'est que les quatre demoiselles qui se poursuivent toujours et ne peuvent jamais se joindre ?

Pouor. — Peinguigłiou peinguigłîounavo...

Porc. — Pendillon pendillonnait.

Rounze. — Q'eï qe ne vôou gne béôoure, gne leïssa béôoure ?

Ronce. — Qu'est-ce qui ne veut ni boire ni laisser boire ?

Chansons, Berceuses



Lo Mori Bounomour (1)

De la figłia de lo coumuno
Por sur qe n'ein gn'y o poïuno
Pu bravo qe lo Mori Bounomour
E Jocou vé gne fiola so cour.

Ein jour ôou sâouto gui lo prâdo,
Ante se trovo so mignardo,
E gui : « Bounser, o flour de notreï prâ
Vou-z-aïme biein, ne m'eïmoreï vou pâ ? »

Lo suri, peï baïsso lo tiêto,
E gne reïpoun le qeur en féêto :
« Vou vole biein, Jocou, por moun golan,
Vou séê che brave é vou me plosé tan ! »

---

(1) Rien de plus charmant que d'entendre une jeune bergère, assise au flanc d'une montagne couverte de bruyère en fleurs, égrener d'une voix un peu traînante les couplets de cette mélopée rustique.

Dou meï pu tar gliur moridâje
Osseinblavo le violâje ;
Co se fogué por ein jour de printein,
Tou-t-éro flour, souleï, counteintomein.

Lo Mori, d'omour fiôoulâdo,
S'eïcredé dovan l'osseinblâdo
« Omî, côou jour counblo toû môou deseï,
Ma de lo neuï me veindro le ploseï ! »

Marie Bonamour

(TRADUCTION)

Des filles de la commune
Certes il n'en est pas une
Plus belle que Marie Bonamour
Et c'est Jacques qui lui « file » la cour.

Un jour il saute dans le pacage
Où se trouve sa mignonne,
Et dit : « Bonsoir, ô fleur de nos prés,
Je vous aime bien, ne m'aimerez vous pas ? »

Elle sourit, puis baisse la tête
Et lui répond, le cœur en fête :
« Je vous veux bien, Jacques, pour mon galant,
Vous êtes si beau et vous me plaisez tant ! »

Deux mois plus tard leur mariage
Assemblait le village ;
Cela se fit par un jour de printemps,
Tout était fleurs, soleil, contentement.

Marie, grisée d'amour,
S'écria devant l'assistance :
« Amis, ce jour comble tous mes désirs,
Mais de la nuit me viendra le plaisir ! »

Tout le long de l'eau



Tou le loun de l'aïgo	Tout le long de l'eau
Tou le loun de l'aïgo Laï y o dôoû cogłioû, Peqęto ; Tou le loun de l'aïgo Laï y o dôoû cogłioû.	Tout le long de l'eau (de la rivière) Il y a des cailloux, Petite ; Tout le long de l'eau Il y a des cailloux.
Fâou no bicâdo Por châqe cogłiou Peqęto ; Fâou no bicâdo, O toun omourou !	Il faut un baiser Pour chaque caillou, Petite ; Il faut un baiser A ton amoureux !

Monsieur Fouillasse



Moussieu Fougliasso

Leïssa me possa,
M'sieu Fougɫiasso, (bis)
Leïssa me possa,
Qe ye nâne dansa.

Voû n'possoreï pâ,
Coticho (bis)
Voû n'possoreï pâ,
Sein v'gni m'einbrossâ !

Monsieur Fouillasse

Laissez-moi passer,
Monsieur Fouillasse,
Laissez-moi passer,
Que j'aille danser.

Vous ne passerez pas,
Catherinette,
Vous ne passerez pas,
Sans venir m'embrasser.

Pauvre métayère !



Pâoubro meïtoguièro !

Pâoubro meïtoguièro !
Qî cheïqî gorsoû
Courein votro figłio,
Se foutein de voû.

« Ma qe lo courein,
Qe lo courein pâ,
Mo peqit' eï sâjo
Lo viroran pa ! »

Pauvre métayère !

Pauvre métayère !
Ces gredins de garçons
Courent après votre fille
Et se moquent de vous.

« Mais qu'ils la poursuivent,
Qu'ils ne la poursuivent pas,
Ma petite est sage
Ils ne la détourneront pas ! »

M'aimes-tu ma Jeannette ?



M'eïmâ cû mo Jonèto ?

« M'eïmâ cû, mo Jonèto ?
— Che t'aïme, Głiôounassou !
Nein vâou pâdre lo tiêto,
Saï béêquio coumo tou !
A ! â ! â ! lorirèto,
A ! â ! â ! lorira ! »

Ohier gui lo bessâdo
Mossâvo moun boussou,
Y'otropi so bicado
Dessou moun joqetou !
A ! â ! â ! lorirèto,
A ! â ! â ! lorira !

Peindein q'ôou m'einbrassâvo,
Y'eïgori môou moutoû ;
Le boun Guiôou lôou gordâvo,
Noû lôou trouvèrein toû !
A ! â ! â ! lorirèto
A ! â ! â ! lorira !

M'aimes-tu ma Jeannette ?

« M'aimes-tu ma Jeannette ?
— Si je t'aime Léonard !
J'en vais perdre la tête,
Je deviens bête comme tout !
Ah ! ah ! larirette,
Ah ! Ah ! Ah ! larira ! »

Hier, dans la plantation de bouleau
J'amassais mon fagot,
J'attrapai son baiser
Sous ma houppelande !
Ah ! ah ! ah ! larirette
Ah ! ah ! ah ! larira !

Pendant qu'il m'embrassait,
J'égarai mes moutons,
Le bon Dieu les gardait,
Nous les trouvâmes tous !
Ah ! ah ! ah ! larirette,
Ah ! ah ! ah ! larira !

En venant de moissonner

(Cette chanson est, depuis des siècles, classique dans la région, mais elle est d'un naturalisme tellement osé que je demande la permission de n'en citer que le premier couplet afin d'en fixer la musique).



Ein vegni de meïssouno	**En venant de moissonner**
Ein vegni de meïssouno (bis)	En venant de moissonner
Mo fôouchigłio sou le bra	Ma faucille sous le bras
E ti lo lère,	Et ti lolère,
Mo fôouchigłio sou le bra	Ma faucille sous le bras
E ti lo la !	Et ti lo la !



L'âne et le Loup



L'âne é le lou

Châ noû y'oyan iun âne (bis)
Qe nâv' ôou bouo tou sou,
Viro, viro ;
Qe nâv'ôou bouo tou sou
Virolou !

Le lou rancountré l'âne : (bis)
« Fâou qe te minje tou,
Viro, viro ;
Fâou qe te minje tou,
Viro lou ! »

« Fosa pâ co lo béêqio, (bis)
T'ein sâbe de meglioû, (1)
Viro, viro ;
T'ein sâbe de meglioû,
Viro lou ! »

« Ye couneïsse no prâdo (bis)
Q'eï pleno d'ogneloû,
Viro, viro ;
Q'eï pleno d'ogneloû
Viro lou ! »

L'âne et le loup

Chez nous avaient un âne,
Qui allait tout seul au bois,
Tourne, tourne ;
Qui allait tout seul au bois,
Tourne loup !

Le loup rencontra l'âne :
« Il faut que je te mange tout entier,
Tourne, tourne ;
Il faut que je te mange tout entier,
Tourne loup ! »

« Ne fais pas cela bête (féroce)
J'en sais pour toi de meilleurs (morceaux)
Tourne, tourne ;
J'en sais pour toi de meilleurs,
Tourne loup ! »

« Je connais un pacage
Qui est plein de jeunes agneaux,
Tourne, tourne ;
Qui est plein de jeunes agneaux,
Tourne loup !

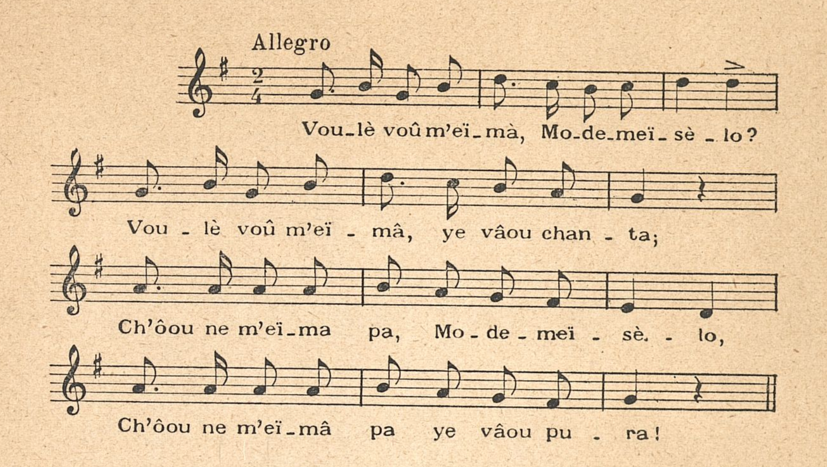
---

(1) *Megliou* au lieu de *megliur*, pour la rime.

« Sâouto soubre mâ couôtâ, (bis) Noû laï gniran toû doû, Viro, viro ; Noû laï gniran toû doû, Viro lou ! »	« Saute sur mes côtes, Nous y irons tous deux, Tourne, tourne ; Nous y irons tous deux, Tourne loup ! »
Le lou mounté sour (1) l'âne, (bis) Co nein petâvo tou ! Viro, viro ; Co nein petâvo toû ! Viro lou !	Le loup monta sur l'âne Ça en petait tout ! Tourne, tourne ; Ça en petait tout ! Tourne loup !
Ma putouô q'o la prâdo (bis) Oou le mèno châ noû, Viro, viro; Oou le mèno châ noû, Viro lou !	Mais au lieu du pacage Il le mène chez nous, Tourne, tourne ; Il le mène chez nous, Tourne loup !
Oou-l-eintro gui l'eïtâble (bis) Le fou gui le porsou, Viro, viro ; Le fou gui le porsou, Viro lou !	Il entre dans l'étable Le jette dans le compartiment des petits agneaux, Tourne, tourne ; Le jette dans le compartiment des petits agneaux, Tourne loup !
Oouchetouô le violâje (bis) Cour o cô de bâtou, Viro, viro ; Cour o cô de bâtou, Viro lou !	Aussitôt le village Accourt à coups de bâton, Tourne, tourne ; Accourt à coups de bâton, Tourne loup !
Veïqi coumo nouôtr' âne (bis) Fogué cuâ le lou, Viro, viro ; Fogué cuâ le loû, Viro lou !	Voici comment notre âne Fit tuer le loup, Tourne, tourne ; Fit tuer le loup, Tourne loup !

(1) *Sour* au lieu de *soubre* pour la versification.

Voulez-vous m'aimer, Mademoiselle ?



Voulé voû m'eïma, Modemeïsèlo ?

Voulé voû m'eïmâ,
Modemeïsèlo?
Voulé voû m'eïmâ,
Ye vâou chantâ.

Ch'ôû ne m'eïmâ pâ,
Modemeïsèlo,
Ch'ôoû ne m'eïmâ pâ
Ye vâou pûra !

Voulez-vous m'aimer, Mademoiselle ?

Voulez-vous m'aimer,
Mademoiselle?
Voulez-vous m'aimer,
Je vais chanter.

Si vous ne m'aimez pas,
Mademoiselle,
Si vous ne m'aimez pas
Je vais pleurer !

Quand j'étais petite bergère



Can z'éro p'qito borjeïreto...

Can z'éro p'qito borjeïreto (bis)
Lôou pouôr me fojian gordâ ;
Qirolanlire,
Lôou pouôr me fojian gordâ
Qirolôoula !

Ye-z-oyo ein tou peqi frèro (1) (bis)
Q'pourtâvo moun deïjuna,
Qirolanlire, etc.

Jan, p'qi Jan jouo to trounpeto (bis)
Môou pouor se soun meï de dansâ,
Qirolanlire, etc.

Quand j'étais petite bergère...

Quand j'étais petite bergère,
On me faisait garder les porcs ;
Tirelanlire,
On me faisait garder les porcs,
Tirelanla !

J'avais un tout petit frère
Qui m'apportait mon déjeuner,
Tirelanlire, etc.

Jean, petit Jean joue de ta trompette
Mes porcs se sont mis à danser,
Tirelanlire, etc.

---

(1) Au lieu de *fraï* pour avoir une rime féminine.

Re mâ qe no viègłio câgno (bis)
Q'éro preït' o corounâ,
Qirolanlire, etc.

A l'exception d'une vieille truie
Qui était prête à mettre bas,
Tirelanlire, etc.

Le lou vé, lo pre por l'ôouregłio (bis)
« Morguetoun var doun dansa
Qirolanlire, etc. »

Le loup vient la prendre par l'oreille
« Margoton viens donc danser »
Tirelanlire, etc.

« Coumo veuï cû qe ye laï y'ane (bis)
Ye saï preït' o corounâ
Qirolanlire, etc. »

« Comment veux-tu que j'y aille,
Je suis prête à mettre bas »
Tirelanlire etc.

« Ê be ! var por qelo chorièro (bis)
Vâou de suito t'ocouchâ
Qirolanlire, etc. »

« Eh bien! viens par ce chemin creux
Je vais t'accoucher tout de suite »
Tirelanlire, etc.

« Veuï cû filâ, sâlo troucheno ! (bis)
Te voudria ma me minja
Qirolanlire, etc. »

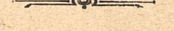
« Veux-tu filer, sale vermine,
Tu ne voudrais qu'une chose: me manger »
Tirelanlire, etc.

Le lou s'ein né beïssan l'ôouregłio (bis)
Ein l'ôouvichio mormouna,
Qirolanlire, etc.

Le loup s'en alla, baissant l'oreille,
On l'entendait marmotter :
Tirelanlire, etc.

Le Guiâbl' einpouorte qelo troyo ! (bis)
Lo vé de me couyounâ,
Qirolanlire ;
Lo vé de me couyounâ !
Qirolôoula ! »

« Le Diable emporte cette truie !
Elle vient de me tourner en dérision,
Tirelanlire ;
Elle vient de me tourner en dérision
Tirelanla ! »



Abaisse-toi Montagne



Baïsso te mountâgno

I

Baïsso te mountâgno, } bis
Lèvo te voloun,
M'einpeïcha de veïre } bis
Mo mïò Modeloun !

Abaisse-toi montagne

I

Abaisse-toi montagne,
Elève-toi vallon,
Vous m'empêchez de voir
Ma mie Madeleine !

Recoursou	Refrain (Chœur)
Einqèra, q'eï pâ jour,	Encore, il n'est pas jour,
Q'eï lo głiuno qe rayo ;	C'est la lune qui brille ;
Einqèra, q'eï pâ jour,	Encore il n'est pas jour,
Q'eï lo głiuno d'omour,	C'est la lune d'amour,
Qe rayo, (bis)	Qui brille,
Lo głiuno d'omour,	La lune d'amour,
Qe rayo, (bis)	Qui brille,
Qe rayo toujour !	Qui brille toujours.

II	II
Le qeur de mo mïô } bis	Le cœur de ma mie
Gn'y faï tan de mâou !	Lui fait tant de mal !
Can-t-ye lo vâou veïre } bis	Quand je vais la voir
Lo soulaj' ein pâou !	Je la soulage un peu !
(Le Recoursou repre)	(Le Chœur reprend) :
Einqèra q'eï pa jour, etc.	Encore il n'est pas jour, etc.

III	III
Che y'oyo no Mïô } bis	Si j'avais une Mie
Qe m'eïmesso pâ,	Qui ne m'aimât pas,
Lo voudrio de pagłio } bis	Je la voudrais de paille
Por lo fâ (1) brûlâ !	Pour la faire brûler !

Recoursou	Refrain (Chœur)
Oreïtan noû, q'eï jour,	Arrêtons-nous, il fait jour,
Veï le souleï qe rayo ;	Vois le soleil qui brille,
Oreïtan noû q'eï jour,	Arrêtons-nous, il fait jour
Veï le souleï do'mour	Vois le soleil d'amour
Qe rayo, (bis)	Qui brille,
Le souleï d'omour,	Le soleil d'amour,
Qe rayo (bis)	Qui brille
Qe rayo toujour ! (2)	Qui brille toujours.

(1) *fâ* pour *faire.*

(2) Plusieurs personnes m'ont dit ne pas comprendre pourquoi la strophe : *Einqèra q'eï pâ jour*, s'intercalait entre les couplets. La raison en est simple : il s'agit d'un chœur par lequel les assistants encouragent le chanteur, lui disant de continuer, par lequel aussi ils indiquent, avec la variante ci-dessus, que la chanson doit prendre fin.

Les Garçons qui vont à Paris

(Sur l'air de *Paillasse*)

La chanson que voici est une de celles de mon père qui ont eu le plus de succès local. Pendant longtemps elle a été pour ainsi dire classique dans le département, et c'est avec les souvenirs des anciens que j'ai pu la reconstituer, car notre maison ayant été malheureusement détruite par un incendie, mon père ne voulut jamais récrire ses nombreuses poésies, fables et chansons (qui étaient restées inédites), jugeant, avec une modestie que je me permettrai de trouver excessive, que c'était là de simples amusements et qu'elles ne méritaient pas d'être conservées.

Le thème de cette chanson, qui fut composé vers 1845, est le suivant :

Lo Chouèso et lo Netou se soun trouvodâ ôou riôou ; q'eï ôou meï de mar, lôou mossoû van tournâ o Pori é lo Chouèso demand' o lo Netou, che Jan, soun gorsou, q'o iu sez' an, o lo Sein Blaję, gniro faïre canpagno coumo lôou-z-âoutreï : « A ! mo pâouro trouò, qe gne reïpoun lo Netou, sabe pâ einguèra ; trove q'ôou-l-eï bien jôoune. Peï, côou Pori, q'eï ein che sâl' eindreï, tan danjeïrou ! » é lo coumeinso :

Françoise et Nanette se sont rencontrées au lavoir ; on est au mois de mars, les maçons vont repartir pour Paris et Françoise demande à Nanette, si son fils Jean, qui a eu seize ans à la Saint Blaise, ira « faire campagne » avec les autres : « Ah ! ma pauvre commère, lui répond Annette, je ne sais pas encore ; je trouve qu'il est bien jeune. Puis, ce Paris, c'est un si sale endroit, si dangereux ! » et elle commence :

Lôou gorsou qe van gui Pori

I

Lôou gorsoû qe van gui Pori,
Pori por lo canpâgno,
Co laï fricanto dôou cheïqî
Minjo ce qe co gâgno ;

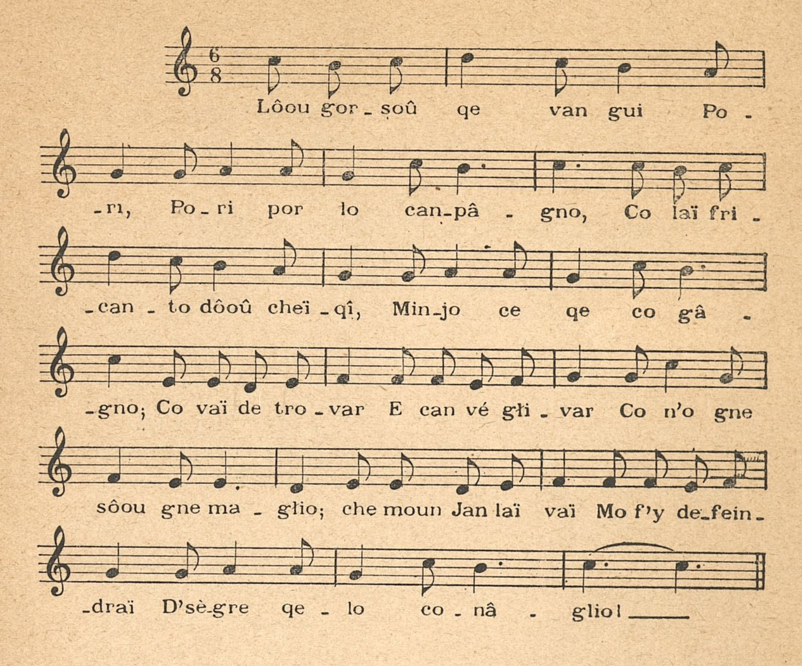
Les garçons qui vont à Paris

I

Les garçons qui vont à Paris,
A Paris pour « faire campagne »,
Y fréquentent de mauvais sujets,
Mangent tout ce qu'ils gagnent ;

Co vaï de trovar
E can vé głivar
Co n'o gne sôou gne magłio ;
Che moun Jan laï vaï,
Mo f'y defeindraï
D'sègre qelo conâgłio !

Ils vont de travers
Et quand vient l'hiver
Ils n'ont ni sou ni maille ;
Si mon Jean y va,
Par ma foi ! je lui défendrai
De suivre cette canaille !



II

Pori q'eï re mâ q'ein gourjâou
Ante notro jôounèsso,
Le bourjoué coumo le broyâou,
Pûri gui lo bassèsso.
Einbeï qelo jein
L'ôounour q'eï l'orjein,
Lo vîto no ripagłio ;
Che moun Jean laï vaï,
Mo f'y defeindraï
D'sègre qelo conâgłio !

II

Paris n'est pas autre chose qu'un [cloaque
Où nos jeunes gens,
Bourgeois comme paysans,
Pourrissent dans la bassesse.
Avec ces gens-là
L'honneur c'est l'argent,
La vie une ripaille ;
Si mon Jean y va,
Par ma foi ! je lui défendrai
De suivre cette canaille !

III

Le journoliste, l'eïcrivein,
De so plumo trofico,
Megnestr', ovouco, tou se vein,
Coumo viand' ein bouqîco ;
Fâou b' ovi biein fan
Por precha dôou ban (1)
Ante pein qel' ôoumâgłio !
Che moun Jan laï vaï,
Mo f'y defeindraï
D'sègre qelo conâgłio !

III

Le journaliste, l'écrivain,
De sa plume trafique,
Ministre, avocat, tout se vend,
Comme viande en boutique ;
Il faut avoir bien faim
Pour approcher de l'étal,
Où pend cette chair à pot au feu !
Si mon Jean y va,
Par ma foi ! je lui défendrai
De suivre cette canaille !

IV

De lâ gueueïsâ gui la ruyâ
Laï veindein głiur pegłiesso,
Lâ se fan veir' toutâ gnuyâ,
Co nein foyo mogłiesso !
Dovan dôoû gorsoû,
Mountrâ głiur dessoû,
Maï touto głiur tripagłio !
Che moun Jan laï vaï,
Mo f'y defeindraï
D'sègre qelo conâgłio !

IV

Des gueuses dans les rues
Y vendent leur sale peau,
Elles se font voir toutes nues,
Ça vous en mettrait hors de vous !
Devant des jeunes gens,
Montrer leurs dessous,
Et toute leur tripaille !
Si mon Jean y va,
Par ma foi ! je lui défendrai
De suivre cette canaille !

V

Qî q'einvouyein por souteneï
L'eintorié de lo Franso,
Se fan esqimâ tan por meï
Le pri de głiur counchianso :
Notreï deïputâ,
Coumo la putâ, (1)
Veindein ce qe se bagłio.
Che moun Jan laï vai,
Mo f'y defeindraï
D'sègre qelo conagłio !

V

Ceux qu'on envoie pour défendre
Les intérêts de la France,
Se font estimer tant par mois
Le prix de leur conscience :
Nos députés,
Comme les filles publiques,
Vendent ce qui se donne.
Si mon Jean y va
Par ma foi ! je lui défendrai
De suivre cette canaille !

---

(1) Les étaux, à Limoges, s'appelaient et s'appellent encore *lôou ban*.

(2) Notre patois a le droit, comme son ancêtre le latin, de braver l'honnêteté dans les mots.

VI

Côou qe Goraï vantâvo tan,
Coumo toû sé lo peinto ;
Oou-l-éro de l'eïvarn'antan,
Iujan ôou-l-eï de veinto :
Fougłio be che hâou
Pourtâ qel eïrâou (2)
Qe faï tèlo torâgłio !
Che moun Jan laï vaï,
Mo f'y defeindraï
D'sègre côou re qe vagłio !

VI

Celui que Guéret vantait tant,
Comme tous suit la pente ;
Il était à l'engrais l'hiver dernier,
Cette année il est bon à vendre :
Etait-ce la peine de porter si haut,
Cet amas de détritus,
Qui fait un tel terreau !
Si mon Jean y va,
Par ma foi ! je lui défendrai
De suivre ce rien qui vaille !

VII

Qi qe noû bagłiein Cornudé, (1)
Noû bagłiein l'ossuranso
Qe se trovo maï d'ein bôoudé
Q'eï-t-électeur ein Franso ;
Fougłio be vor Crô,
Nâ car' côou zéro
Poulo qe couô lo pagłio.
Che moun Jan laï vaï,
Mo f'y defeindraï
D'sègre côou re qe vagłio !

VII

Ceux qui nous donnent Cornudet
Nous donnent l'assurance
Qu'il se trouve plus d'un baudet
Qui est électeur en France ;
Etait-ce la peine d'aller vers Crocq,
Chercher ce zéro,
Poule qui couve la paille.
Si mon Jean y va,
Par ma foi ! je lui défendrai
De suivre ce rien qui vaille !

---

(1) Jeu de mots intraduisible en Français sur le nom de Leyraud *(Leyrâou, l'eïrâou)* qui était alors député de la Creuse (1786-1864).

(2) Il s'agissait du comte Etienne-Emile Cornudet des Chaumettes (1795-1870).

25

VIII

Aï masso guié jierbâ iujan,
Co faï pâ no gourbièro,
Resto pû de pâgłio d'antan,
Mo vâch' eï sein głiqièro ;
Mâ lâ bogłioyo
O cû nein foyo
De lâ cola de pagłio
Ofi d'eïtrangłia
E faïr' eïjangłia
Qî tâ de re qe vagłio !

VIII

J'ai récolté dix gerbes cette année,
Ça ne fait pas une « gourbière » (1)
Il ne reste plus de paille de l'an dernier
Ma vache est sans litière ;
Mais ces gerbes, je les donnerai
A qui voudrait en faire
Des liens de paille
Afin d'étrangler
Et faire hurler de douleur
Ces tas de rien qui vaille !

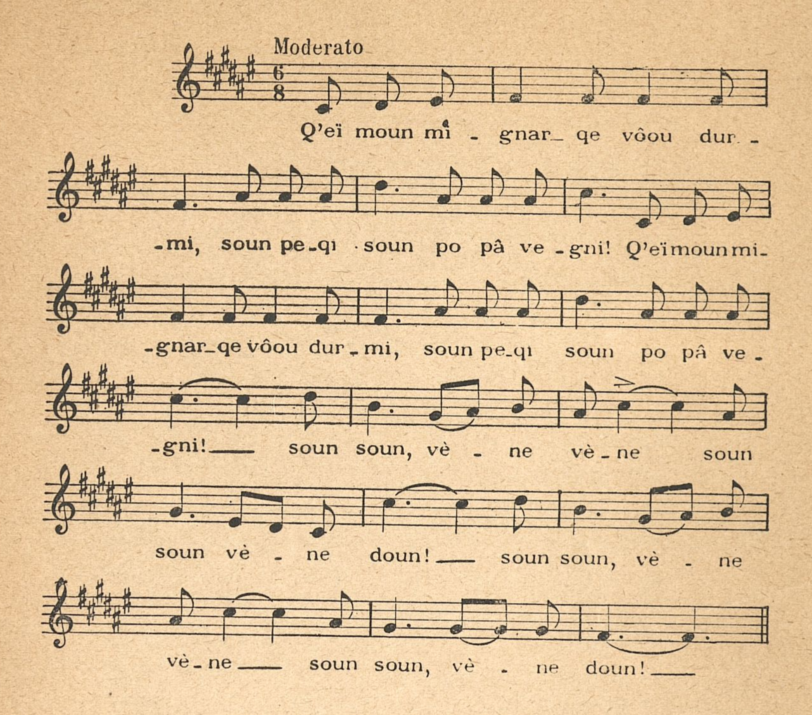
---

(1) *Gourbière* (amas de onze gerbes).

(2) Afin de montrer que dans les imprécations qu'il faisait proférer par la vieille Nanette, il n'y avait aucune intention de blesser les personnalités politiques mises en cause, mon père avait également fait sur lui-même et plusieurs de ses amis des couplets satiriques que je n'ai pu reconstituer et qui étaient, paraît-il, non moins mordants que les précédents.

BERCEUSES

Je terminerai la liste de ces quelques airs de notre région par deux berceuses qui souvent, autrefois, m'ont endormi et que je ne puis entendre sans une profonde émotion : elles me rappellent mon enfance et ceux — hélas ! — qui ne sont plus...



BERCEUSE I

Q'eï moun mignar que vôou durmi (bis)
Soun peqi soun po pa vegni !
Soun-soun, vé-êne, vêne,
Soun-soun,
Vé-êne doun !
Soun-soun, vé-êne, vêne
Soun, soun
Vé-êne doun !

C'est mon mignon qui veut dormir
Son petit somme ne peut pas venir !
Somme, somme, viens, viens,
Somme, somme
Viens donc !
Somme, somme, viens, viens,
Somme, somme
Viens donc !

BERCEUSE II



Veïqi lo brûno	Voici la brune
Faï cliar de glino ;	Il fait clair de lune ;
Deur doun moun chaï,	Dors mon petit ami,
Gui moun porpaï ;	Sur mon sein ;
Te metraï gui to ninodoueïro,	Je te mettrai dans ton berceau,
Ein te chantan: tra la la la! tra la la la!	En te chantant: tra la la la! tra la la la!
Deur, mo brâvo peqito loueïro,	Dors, mon joli petit loir,
Jusq'o demo sein t'eïveglia,	Jusqu'à demain sans t'éveiller,
Tra la la la ! tra la la la ! tra la la la !	Tra la la la ! tra la la la ! tra la la la !

ERRATA PRINCIPAUX

Page 12, ligne 26, au lieu de : *langues étrangère*, lire *langues étrangères*.

— dernière ligne, au lieu de *folx lore*, lire *folk lore*.

Page 15, ligne 34, au lieu de 22 kilomètres, lire 20 kilomètres environ.

Page 33, ligne 50, au lieu de *sincanto* lire *cincanto*.

— ligne 58, au lieu de *sincancueuï* lire *cincancueuï*.

Page 54, imparfait de l'indicatif :
ligne 4, au lieu de *aimovan* lire *eïmovan*.

Page 105, ligne 23, (après conjuguer de même) :
au lieu de *ressenqi*, lire *resseinqi*.

— ligne 25, au lieu de *deïmentiqi*, lire *deïmeinqi*.

Page 266, ligne 21, au lieu de *gtiôounassou*, lire *Gtiôounossou*.

Page 370, 4e ligne de musique, au lieu qe *Pepeto*, lire *Peqeto*.

Page 371, 4e ligne de musique, au lieu de *n'âne*, lire *nâne*.

ADDENDA PRINCIPAUX

Page 29, ligne 8, ajouter pour les terminaisons des substantifs masculins :

22° en *ur* (*bur*, beurre ; *bounur*, bonheur ; *mogtiur*, malheur ; *eïmur*, humeur).

TABLE DES MATIÈRES

FOLK-LORE





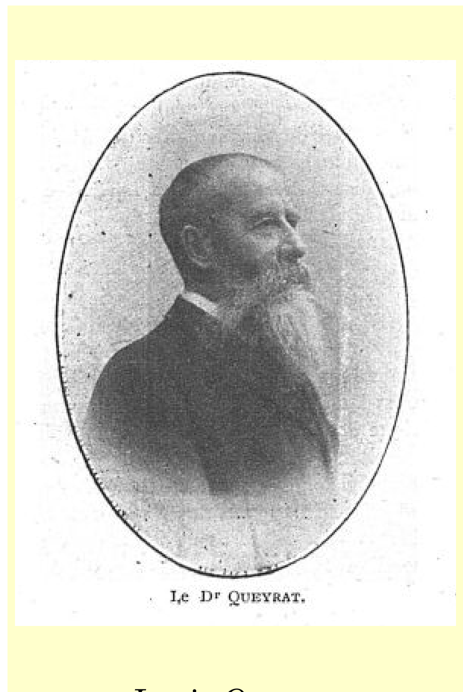
Occitània



Mapa © Domergue Sumien e Lingüistica Occitana

"The ancient language of the South France, was called la langue d'oc, from the sound of its affirmative particle. From this circumstance, the country has been called ***Occitanie****, and a specific portion of it, Languedoc. The French have lately formed a new adjective, Occitanique, to comprize all the dialects derived from the ancient tongue."*

Sharon Turner, The history of England (during the middle ages)*, London, Longman, Hurst, &c.* ***1814****.*



Louis Queyrat



Louis QUEYRAT

Le patois de la région de Chavanat. Grammaire et folklore

IEO París - 31, rue Vandrezanne - 75013 Paris
http://ieo.paris.free.fr
Documents per l'estudi de la lenga occitana n°116

Totes los volums son descargadisses sus:
http://ieoparis.free.fr/delo.html

ISSN 2117-9271

9 772117 927006